LIVRE PREMIER

L'homme et le monde

Chapitre premier

L'homme

A. — La destinée de l'homme

1. — Il est né en vain, celui qui, ayant le rare privilège d'être né homme, est incapable de « réaliser » Dieu dans cette vie.

2. — Vous recevez selon ce que vous pensez. Dieu est comme le *kalpataru*. Chacun obtient de Lui ce qu'il cherche. Le fils d'un homme pauvre, s'il a reçu de l'éducation, s'il est devenu juge à la Haute Cour après avoir beaucoup travaillé, peut facilement être content de soi. Alors Dieu fait écho à ses pensées et dit : « Bien, continue ainsi... » Plus tard, quand le même juge a pris sa retraite, il commence à voir les choses telles qu'elles sont et se demande : « Hélas ! A quoi bon tout cela ? Qu'ai-je accompli dans ma vie ? » et Dieu, faisant de nouveau écho à ses pensées, dit : « C'est bien vrai. En réalité qu'as-tu accompli ? » [1].

3. — L'homme en naissant apporte deux tendances avec lui, dans ce monde — l'une (*vidyâ*), qui le pousse à chercher le chemin de sa libération, l'autre (*avidyâ*), qui l'entraîne vers la vie terrestre et vers l'esclavage. A sa naissance, ces deux tendances sont en équilibre comme les deux plateaux d'une balance. Bientôt le monde pose d'un côté ses plaisirs et ses jouissances. Sur l'autre pla-

[1] Voir aussi 623 ci-dessous.

teau, l'Esprit pose alors l'attirance de ses promesses. — La balance s'incline du côté d'*avidyâ* si l'homme choisit le monde — et il se trouve entraîné vers la terre ; mais s'il fait élection de l'Esprit, le plateau de *vidyâ* l'élèvera jusqu'à Dieu ([1]).

4. — Obtenez Dieu d'abord, et ensuite les richesses, mais n'essayez pas de faire l'inverse.

Si vous ne menez une vie mondaine qu'après avoir acquis votre spiritualité, vous ne risquerez pas de perdre la paix de votre âme ([2]).

5. — Tu parles de réformes sociales. Avant de les entreprendre, réalise Dieu. Souviens-toi que les *rishis* de jadis renonçaient au monde pour atteindre Dieu. C'est la seule chose nécessaire; le reste te sera donné en surplus si vraiment tu le désires. Vois d'abord Dieu ; tu pourras ensuite faire des discours et parler de réformes sociales ([3]).

6. — Un voyageur nouveau-venu dans une ville doit, avant de la visiter, s'assurer d'un logement convenable pour la nuit et y déposer ses bagages. Après cela seulement il ira visiter la cité. Sans cette précaution, il risque de ne pas trouver de place et de passer la nuit à la belle étoile. De même, celui qui ([4]) s'est assuré d'un repos éternel en Dieu peut sans crainte vaquer à son ouvrage journalier. Lorsque la nuit sombre et terrible de la mort descendra sur lui, s'il n'a pris cette précaution, il passera par des difficultés et des souffrances sans nombre.

7. — A la porte des greniers pleins de riz et de pois chiches, on place des pièges pour les souris. Elles sont attirées par l'odeur du riz grillé qu'on y met et délaissent le riz du grenier ; elles viennent en prendre dans le piège, où elles meurent.

Il en est de même pour l'âme. Elle est au seuil de la

(1) Voir aussi 110 et 520 ci-dessous.
(2) Voir aussi 341 ci-dessous.
(3) Voir aussi 1218 ci-dessous.
(4) Litt. : « l'homme nouvellement arrivé en ce monde, quand il... »

Béatitude divine qui équivaut à des millions des joies terrestres les plus intenses — mais elle se laisse attirer par les mesquins plaisirs de ce monde et tombe dans le piège de *Mâyâ* — cette grande illusion — où elle périt (1).

8. — *Un* pandit *dit un jour à Shrî Râmakrishna : « Les théosophes disent qu'il y a des* mahâtmâs. *Ils disent aussi que le corps astral de l'homme peut se transporter sur différents plans — ainsi que dans les sphères astrales, sur le plan du* devachana (2), *dans les sphères solaire, lunaire, etc., — ils disent encore beaucoup d'autres choses ; quelle est votre opinion, Seigneur, sur ce sujet ? »*

Le Maître répondit : « L'amour seul est essentiel, *bhakti* ou la dévotion à Dieu. Recherchent-ils *bhakti* ? Si oui, tout est bien et il est bon pour eux d'avoir comme désir et comme but la réalisation de Dieu. Mais si l'on se préoccupe uniquement de choses aussi dénuées d'importance que les sphères solaire, lunaire, astrale, les *mahâtmâs*, etc., on ne cherche pas Dieu (4). Pour obtenir la dévotion aux pieds de lotus du Seigneur, il faut accomplir des *sâdhanâs*, il faut Le désirer avec des larmes et une ardente aspiration dans le cœur. La pensée doit se retirer de tout le reste et se concentrer exclusivement sur Lui. Il n'est ni dans les Védas, ni dans le Védânta, ni dans aucun livre. Il ne peut être atteint que par une ferveur intense. Il faut Le prier avec ardeur, car on ne peut Le réaliser aisément, et la pratique des *sâdhanâs* est nécessaire. »

9. — Tous les hommes verront-ils Dieu?

Personne n'est obligé de jeûner le jour entier. Les

(1) VARIANTE : « Dans les épiceries en gros, il y a d'énormes jarres de riz, empilées jusqu'au plafond. Certaines de ces jarres contiennent aussi des pois chiches. Pour éviter que les rats ne s'y attaquent, l'épicier place sur un van une certaine quantité de riz grillé, parfois même sucré. Le goût en est doux et très spécial. Et tous les rats se précipitent sur ce riz grillé et ne pensent pas aux énormes jarres. De même, les hommes sont tellement passionnés pour « la femme et l'or » (3) qu'ils ne pensent pas à Dieu et n'apprennent pas à Le connaître. »

(2) La « demeure des dieux ».

(3) Voir note 1, page 47.

(4) Voir aussi 543 ci-dessous.

uns mangent à neuf heures du matin, d'autres à midi, d'autres à quatorze heures, d'autres enfin ne prennent leur nourriture que le soir, au coucher du soleil. De même tous les hommes pourront et devront voir Dieu un jour ou l'autre, que ce soit pendant cette vie-ci ou après bien d'autres existences.

10. — Une mère a plusieurs enfants. A l'un elle donne un jouet, à l'autre une poupée, au troisième des bonbons, si bien qu'absorbés par ces choses, ils oublient leur mère. Mais, si l'un d'eux jette son jouet et s'écrie : « Où est maman? » elle vient immédiatement l'apaiser en le prenant dans ses bras.

Ainsi, ô hommes, vous ne pensez pas à la Mère Divine parce que vous vous laissez absorber par les attachements du monde ; mais dès que vous les rejetterez et que vous appellerez la Divine Mère, vous pouvez être sûrs qu'Elle viendra à vous et vous recueillera dans Ses bras (1).

11. — Méditez sur la Sagesse et la Béatitude éternelles et vous trouverez la béatitude. La Béatitude est éternelle, mais elle est masquée et obscurcie par l'ignorance (2).

12. — Le signe distinctif de la richesse est d'avoir une lampe allumée dans chaque chambre. Les pauvres ne peuvent s'offrir le luxe de beaucoup d'huile et par conséquent n'ont que peu de lumières.

Le temple de nos corps ne doit pas être tenu dans les ténèbres ; il faut allumer en lui la lampe de la connaissance. Allumez la lampe de la sagesse dans votre chambre et contemplez le visage de la Mère Divine. Chacun peut atteindre à cette connaissance.

13. — Il y a le moi personnel et le Moi supérieur. Tout individu est relié au Moi supérieur. Il y a une canalisation de gaz dans chaque maison ; on obtient un branchement en s'adressant à la compagnie du gaz. Faites

(1) Voir aussi 827 ci-dessous
(2) Voir aussi 753 ci-dessous.

vos démarches, adressez-vous à qui de droit et vous obtiendrez un compteur. Alors vous aurez votre chambre éclairée.

14. — Quand un des plateaux d'une balance est plus chargé que l'autre, les deux aiguilles ne se trouvent jamais face à face. L'une est comme notre esprit, et l'autre est comme Dieu. Ce que l'on entend par *yoga* c'est l'union de ces deux aiguilles.

15. — Le but du védântiste est l'union entre le non-différencié (l'Ame universelle), et le différencié (le *jîva*).

16. — Bien peu d'hommes comprennent que le but de la vie humaine est de voir Dieu ([1]).

17. — Si vous connaissez l'Unique, vous pouvez tout connaître. Les zéros que l'on pose après le nombre 1 deviennent des centaines de mille. Mais si vous effacez ce chiffre 1, il ne restera rien. La multitude n'a de valeur que par cet Unique ([2]). D'abord l'Unique et ensuite la multitude. D'abord Dieu et ensuite le monde et les êtres individuels (*jagat* et *jîvas*).

B. — La nature réelle de l'homme

18. — En ajoutant des zéros, on peut élever le chiffre « un » à n'importe quelle valeur — mais ces mêmes zéros ne vaudront rien par eux-mêmes si ce chiffre « un » est omis.

De même, aussi longtemps que l'âme individuelle (*jîva*) n'est pas unie à Dieu, elle n'a aucune valeur, car toutes les choses d'ici-bas n'en prennent que dans la mesure où elles sont en contact avec Dieu. Dieu seul, au delà de ce monde, est la personnalité qui peut conférer de la valeur. Le *jîva* gagne donc tant qu'il travaille pour le Seigneur et s'attache à Lui. Si, au contraire, il laisse Dieu de côté, tout en travaillant avec succès pour sa propre gloire — il n'en retirera rien.

([1]) Voir aussi 523 ci-dessous.
([2]) Variante : « C'est l'Un qui fait le multiple ».

19. — Le véritable Moi de l'homme est *Sachchidânanda*, mais la *Mâyâ* de l'ego l'a revêtu de différents *upâdhis*, et il a oublié sa véritable nature (1).

20. — De même qu'une lampe ne peut brûler sans huile, de même un homme ne peut exister sans Dieu.

21. — L'âme enchaînée est l'homme, mais lorsqu'elle n'est pas liée par la chaîne (*Mâyâ*), elle est le Seigneur (2).

22. — L'âme individuelle (*jîvâtman*) réside dans le cœur de l'homme comme un morceau de fer, et l'âme universelle (*paramâtman*) est dans sa tête comme un aimant.

Le mal recouvre le *jîvâtman* comme d'une couche d'argile. Si cette argile des tendances mauvaises peut être lavée par les larmes ferventes de l'Amour (*bhakti*), immédiatement l'aimant (âme universelle) attire à lui le fer (âme individuelle) (3).

23. — Quelle est la nature de l'union entre l'âme individuelle (*jîvâtman*) et l'âme suprême (*paramâtman*)? C'est comme l'union des aiguilles marquant les heures et les minutes sur le chiffre de midi d'une horloge. Elles sont reliées et interdépendantes; bien que généralement séparées, elle s'unissent toutes les fois que l'occasion s'en présente.

24. — L'eau et ses bulles sont de même essence, car la bulle naît de l'eau — y flotte et s'y résout. De même,

(1) VARIANTE : « La vraie nature du *jîva* est l'éternel *Sachchidânanda*. Mais l'égoïsme a élevé tant de barrières et de limites (*upâdhis* en lui qu'il a oublié sa propre nature. »

(2) VARIANTE : « Lorsque l'âme est enchaînée, elle est le *jîva*. Cette même âme, lorsqu'elle est libérée de ses chaînes, est Shiva. »

Voir aussi 754 ci-dessous.

(3) VARIANTE : « Vous ne pouvez pas voir Dieu tant que votre âme n'est pas devenue pure. Le mental est souillé par « la femme et l'or » ; il est couvert de saletés. L'aimant qui est enduit de boue ne peut pas attirer une aiguille, mais lorsqu'on l'a nettoyé, il peut le faire. En vérité la souillure du mental peut être lavée par les larmes de nos yeux. Si, en versant des larmes de repentir, l'homme prie : « O mon Dieu, je ne pécherai plus jamais », toutes les taches de son esprit sont enlevées. Alors Dieu, l'aimant, attire son esprit et il est plongé en *samâdhi*, il parvient à la vision de Dieu. »

Voir aussi 1137 ci-dessous.

l'âme individuelle (*jîvâtman*) et l'âme universelle (*paramâtman*) en réalité ne font qu'un. Il n'y a entre elles qu'une différence de degré. Ce qui les différencie, c'est que l'une est dépendante et bornée, tandis que l'autre est libre et infinie ([1]).

25. — Si vous jetez un morceau de bois dans le Gange, il paraîtra séparer l'eau en deux. De même l'idée de l'ego semble différencier l'âme individuelle (*jîvâtman*) du Moi suprême (*paramâtman*). Néanmoins, il n'y a aucune division réelle entre les deux ([2]).

26. — L'idée d'un ego individuel, c'est comme si, après avoir mis de côté un peu d'eau du Gange, vous appeliez cette quantité séparée votre propre Gange.

27. — Si vous jetez un morceau de plomb dans un récipient qui contient du mercure, il est vite dissous. De même l'âme individuelle perd son existence limitée quand elle plonge dans l'océan de *Brahman*.

28. — Il y avait une fois une poupée de sel qui voulut mesurer les abîmes de l'océan. Elle emporta pour cela une ligne de sonde et un plomb. Elle arriva au bord de l'eau et contempla le puissant Océan qui s'étendait devant elle. Jusqu'à ce moment, elle restait toujours la même poupée de sel, et conservait son individualité propre. Mais à peine eut-elle fait un pas de plus, à peine eut-elle posé le pied dans l'eau, qu'elle ne fit plus qu'un avec l'Océan. Elle était perdue, il était devenu impossible de la voir ! Toutes les particules de sel qui la composaient s'étaient dissoutes dans l'eau de mer. Le sel dont elle était faite provenait de l'Océan, et voilà qu'il avait fait retour à l'Océan pour s'unir de nouveau à lui.

Le « différencié » était redevenu un avec l' « indifférencié ».

([1]) Voir aussi 64 ci-dessous.
([2]) Variante : « Quel rapport y a-t-il entre le *jîvâtman* et le *paramâtman ?* De même que l'eau d'un ruisseau paraît divisée en deux courants lorsqu'on y enfonce une planche, de même l'Invisible paraît divisé en deux, *jîvâtman* et *paramâtman*, par la délimitation de *Mâyâ.* »
Voir aussi 1195 ci-dessous.

L'âme humaine est comme cette poupée de sel, l'ego différencié, individualisé. L'Absolu, le Non-conditionné, est l'Océan salé infini, l'ego indifférencié.

La poupée de sel ne pouvait pas revenir expliquer la profondeur du grand Océan. Tel est le cas de celui qui a le bonheur de réaliser le Dieu absolu dans les profondeurs insondables du *nirvikalpa-samâdhi*, qui efface toute toute individualité. Indifférencié comme il est, il ne peut pas ressortir des abîmes pour expliquer au monde la nature du Dieu absolu et non-conditionné. Et si jamais, par la volonté de ma Mère, il était possible à la poupée de sel de revenir à l'état différencié, elle devrait s'exprimer en fonction du limité, dans le langage de la différenciation; elle devrait se comporter comme un habitant du monde relatif et phénoménal.

C'est pourquoi le *Grand Mystère* défie toutes les tentatives faites pour l'expliquer. L'Absolu, le Non-conditionné, ne peut pas être exprimé en fonction du relatif et du conditionné. L'Infini ne peut se décrire dans la langue du fini [1].

29. — C'est le Seigneur Lui-même qui joue sous forme humaine. C'est Lui le grand prestidigitateur, et cette fantasmagorie de *jîva* et de *jagat* est Son grand tour. Seul le prestidigitateur est réel; le tour est une illusion [2].

30. — Un prestidigitateur vint devant un roi faire parade de ses tours. Après qu'il se fut éloigné à une certaine distance, le roi vit venir à lui un cavalier armé, recouvert d'ornements somptueux. Le roi et ses courtisans essayèrent de discerner l'illusion et la vérité dans ce qu'ils voyaient. Ils découvrirent que ni le cheval ni les ornements n'étaient réels. Et finalement, ils virent que le prétendu cavalier était à pied et sans cheval. Autrement dit, *Brahman* est vrai, mais le monde est irréel — toute analyse le détruit.

[1] Voir aussi 1177, 1239, 1265 et 1493 ci-dessous.
[2] Voir aussi 1262, 1279, 1283, 1375 et 1388 ci-dessous.

31. — Le corps humain est comme une marmite ; le mental, l'intellect et les sens sont comme l'eau, le riz et les pommes de terre. Quand vous mettez sur le feu une marmite contenant de l'eau, du riz et des pommes de terre, ils deviennent chauds, et si on les touche on se brûle les doigts, bien que la chaleur n'appartienne en réalité ni à la marmite, ni à l'eau, ni à la pomme de terre, ni au riz. De même, c'est la puissance de *Brahman* en l'homme qui fait jouer leur rôle au mental, à l'intellect et aux sens ; quand cette force cesse d'agir, eux aussi s'arrêtent (1).

32. — Les légumes dansent en cuisant dans la marmite, si bien que les enfants les croient vivants. Mais les parents leur expliquent que ces légumes ne remuent pas d'eux-mêmes — si on enlevait la marmite du feu, leurs mouvements s'arrêteraient tout de suite. De même, c'est l'ignorance qui dit : « Je suis celui qui agit. » Toute notre force est la force de Dieu — écartez ce feu, tout redevient inerte.

33. — Une marionnette danse tant qu'on tire les fils qui la font bouger, mais dès que la main du maître s'arrête, elle redevient immobile.

34. — Il y avait un saint homme qui vivait en état d'extase et ne causait jamais avec personne. Il passait pour fou. Un jour, ayant mendié de la nourriture dans le village, il alla s'asseoir sur un chien et se mit à manger et à donner à manger au chien. Ce fut un étrange spectacle qui attira une foule de curieux, car le saint homme mettait alternativement un morceau dans sa bouche et un morceau dans la gueule du chien, si bien que l'homme et la bête mangeaient ensemble comme une paire d'amis. Quelques-uns des spectateurs commencèrent à se moquer du saint homme, le considérant comme fou. Alors il leur dit : « Pourquoi riez-vous ?

Vishnou est assis sur Vishnou,
Vishnou nourrit Vishnou,

(1) Voir aussi 149 ci-dessous.

Pourquoi riez-vous, ô Vishnou ?
Rien de ce qui est n'est autre que Vishnou. [1] »

35. — L'*Ashtâvakra-Samhitâ* [2] traite de la connaissance du Moi. Celui qui connaît le Moi déclare : « *so'ham*, Je suis Lui », c'est-à-dire le plus haut Moi. C'est une parole qui convient à un sage pratiquant le renoncement. C'est la conception de tous les *sannyâsins* védântistes. Mais il n'est pas bon pour un homme mondain d'avoir cette idée. Le mondain fait toutes sortes de choses ; comment pourrait-il en même temps être ce Moi supérieur, Dieu absolu, qui est au-delà de toute action ? [3]

36. — La plus grande manifestation de Dieu est en l'homme. Vous pouvez vous étonner que celui qui a toutes les imperfections de l'homme ordinaire (la faim, la soif, et même la maladie et le chagrin), puisse être une Incarnation de Dieu. Mais il est écrit que « même Brahman pleure, lorsqu'il est pris au piège des cinq éléments » [4]. Voyez Shrî Râmachandra : comme il pleura quand il perdit Sîtâ !

Le Seigneur S'incarna aussi dans un sanglier afin de détruire Hiranyâksha [5]. Mais Sa tâche une fois accomplie, Il refusa de retourner dans Sa propre sphère. Il continua de vivre en sanglier, avec une laie, et Il en eut des marcassins. Il était parfaitement heureux. Les dieux se demandèrent : « Qu'est-ce que cela signifie ? Il semble que le Seigneur ne veuille pas revenir. » Ils allèrent tous trouver Shiva et Lui soumirent le problème. Shiva Se rendit auprès du sanglier et le pressa de revenir, mais celui-ci ne voulut rien entendre. Alors, de Son trident,

(1) Voir aussi 1440 et 1461 ci-dessous.

(2) *Mahâbhârata* (Vana-parva, chap. 134). Dialogue, présenté sous forme d'une série d'énigmes, entre Ashtâvakra (le *gourou* du roi Janaka) et Vandin.

(3) Voir aussi 40, 537 et 1102 ci-dessous.

(4) Voir aussi 1178 ci-dessous.

(5) Allusion mythologique. Hiranyâksha avait jeté la terre dans la mer. Vishnou, sous la forme d'un sanglier (son 3e Avatar), tua Hiranyâksha et fit de nouveau émerger la terre.

Shiva tua l'animal. Le Seigneur éclata de rire et remonta dans les cieux.

37. — N'attachons pas une trop grande importance à une photographie, car elle ne représente que le corps. Adorons plutôt Celui qui réside dans l'âme et en est le Seigneur.

C. — L'HOMME ASSERVI

38. — *M. demanda un jour à Shrî Râmakrishna si la compassion était aussi une servitude.*

Le Maître répondit : « Cette question n'est pas pour le commun des mortels. La compassion est le résultat de *sattva*. Des trois qualités (*gunas*), *sattva* correspond à la protection, *rajas* à la création et *tamas* à la destruction. Mais *Brahman*, l'Absolu, est au-delà des trois *gunas* ; il est aussi au-delà de Prakriti, la nature. Là où est la Réalité absolue, nulle qualité de la nature ne saurait parvenir. Écoutez cette histoire :

Il y avait une fois un homme qui traversait une forêt. Il fut surpris par des brigands qui le détroussèrent complètement. Un des brigands dit alors : « A quoi bon lui laisser la vie ? » et il dégaina son épée pour tuer le prisonnier. « Pourquoi le tuer ? demanda un autre brigand, en arrêtant son camarade, lions-lui bras et jambes et jetons-le dans le fossé. » Ils le ligotèrent donc et s'en allèrent en le laissant là. Un peu plus tard le troisième brigand revint vers le malheureux et lui dit : « Tu es blessé ? Attends un peu, je vais défaire tes liens et te rendre la liberté. » Quand cela fut fait, il ajouta : « Et maintenant, suis-moi, je vais t'indiquer ton chemin. » Après avoir marché pendant longtemps, ils parvinrent à la grand-route. « Regarde, dit le brigand, voilà ton village. Suis la route et tu seras bientôt chez toi. — Monsieur, dit l'autre plein de reconnaissance, vous venez de me rendre un signalé service et je vous en remercie. Ne voulez-vous pas venir jusque chez moi ? — Non, répondit le brigand, je ne peux pas, la police m'y trouverait. »

Ce monde-ci est comme la forêt de l'histoire. Les trois

bandits sont les trois *gunas* de la nature : *sattva, rajas* et *tamas. Jîva*, l'âme individuelle, est le voyageur attaqué ; la connaissance de soi est son trésor. *Tamas* l'enchaîne avec les liens de ce monde, mais *sattva* le protège contre *rajas* et *tamas*. En se réfugiant en *sattva*, le *jîva* se libère de la luxure, de la colère et du mirage qui sont l'œuvre de *tamas;* ainsi *sattva* libère le *jîva* de la servitude du monde. Mais *sattva* est aussi l'un des brigands. Il conduit néanmoins l'homme jusqu'au sentier qui mène à la Demeure suprême, et lui dit : « Voilà ton foyer », puis il disparaît. Même *sattva* ne peut pénétrer dans la région de l'Absolu (1).

39. — Shankara était un grand *jnânin*, qui avait la véritable connaissance du Moi. Il avait réalisé le *Brahman* un, partout et en tous les êtres. Il ne reconnaissait aucune distinction de caste ou de croyance. A une certaine époque cependant, il eut conscience de quelques différences. Il faisait une distinction entre un paria et un brahmane de haute caste ou un sage. Il n'aurait pas touché un paria après s'être baigné dans le Gange sacré. Or, un paria revenait une fois des abattoirs en portant sur ses épaules un joug auquel étaient suspendus des paniers de viande crue. Il rencontra Shankarâchârya qui

(1) Variante : « Il y a trois espèces de qualités (*gunas*) : *sattva* (pureté), *rajas* (qualité qui mène au travail avec attachement) et *tamas* (ignorance) ; mais aucune d'elles ne peut nous mener au Seigneur. Écoutez cette histoire qui en fournit un exemple : Un homme qui passait par une forêt fut attaqué par trois voleurs qui le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait. Un des voleurs dit alors : « A quoi bon épargner cet homme? » et il leva sa hache pour lui couper la tête. Un autre voleur s'y opposa et dit : « Ne tuez pas cet homme, à quoi cela servirait-il? Mieux vaut le laisser ici en lui attachant les mains et les pieds. » Ceci fut accepté, et tous trois s'emparèrent de leur victime, lui attachèrent bras et jambes et ensuite s'en allèrent. Après un certain temps, le troisième voleur revint vers le prisonnier et lui dit : « Comme tu dois souffrir! Je vais te détacher immédiatement. » L'ayant fait, le voleur lui demanda de le suivre et s'offrit à le conduire hors de la forêt. Quand ils approchèrent de la grand route, le voleur expliqua à son compagnon qu'il atteindrait sa demeure en suivant tel et tel chemin. L'homme reconnaissant lui dit : « Tu m'as sauvé la vie, viens, je te prie, jusque chez moi. » Le voleur répondit : « Non, je ne puis y aller ; les gens le sauraient ; je ne puis que t'indiquer le chemin de la demeure ; cela fait, je dois partir. »

revenait de se baigner dans les eaux sacrées du Gange, et l'un des paniers effleura le saint homme qui s'écria, fâché : « Coquin, tu m'as touché! » Le paria répondit : « Je ne t'ai point touché et tu ne m'as pas touché. Réfléchis et dis-moi ce que tu es réellement, si ton vrai « moi » est ton corps ou ton esprit ou ton jugement. Tu sais que le vrai « moi » ne dépend pas des trois *gunas* qui forment l'univers, ni *sattva*, ni *rajas*, ni *tamas* ». Shankarâchârya, étonné, se rendit à ces raisons et se prosterna devant le paria. Alors celui-ci se transforma et parut sous la forme de Shiva, le Seigneur de la Sagesse. A cette minute, l'œil spirituel de Shankara s'ouvrit, et il réalisa l'unité absolue de l'*Atman* (1).

40. — Il est faux de dire dès le début : « Je vois Dieu, impersonnel-personnel, manifesté en toutes choses et par toutes choses. Tout ce que je vois, hommes, femmes, animaux, oiseaux, arbres, fleurs, tout est Dieu. Oh! je suis rempli de joie et de bonheur! J'ai dépassé tous les plaisirs et toutes les souffrances! *So'ham, so'ham!* etc. » (2)

En règle générale, une discipline préliminaire est absolument nécessaire. Sans elle, on ne peut avoir *bhakti*. Sans elle, on est bien loin en vérité de la connaissance absolue (3).

Les précieux trésors sont soigneusement enfermés et mis sous clé. Et vous n'avez pas encore ouvert les serrures. Aussi ne vous appartient-il pas de dire : « J'ai ouvert la porte et j'ai pénétré dans la chambre. Voyez, j'ai mis la main sur ces trésors tant désirés, sur ces joyaux étincelants, ces diamants, ces pierres précieuses! Voyez, je les possède tous! »

41. — La nature du *jîva* change avec l'addition de chaque *upâdhi*. Quand un homme s'habille comme un freluquet et se drape dans de fines mousselines bordées de noir, les chants d'amour de Nidhu Bâbu viennent naturellement à ses lèvres. Pour une paire de bottines

(1) Dit à Narendra le 11 mars 1886.
(2) Voir aussi 35 ci-dessus et 537 et 1102 ci-dessous.
(3) Voir aussi 178 ci-dessous.

anglaises, un homme, même lymphatique, est tout bouffi de vanité ; il se met à siffler, et s'il faut qu'il monte un escalier, il saute d'une marche à l'autre comme un *sâhib* ([1]). Si un homme tient une plume à la main, il gribouillera indifféremment tout le papier qu'il trouvera([2]).

42. — Comme le serpent est distinct de sa peau et peut s'en dépouiller, ainsi l'âme est distincte du corps ([3]).

43. — Les védântistes disent que l'*Atman* est entièrement détaché de tout. Mal ou bien, douleur ou joie ne peuvent l'affecter — mais affectent ceux qui restent attachés à leur corps. La fumée peut salir les murs, mais elle ne peut souiller le ciel.

44. — Les hommes ont des natures différentes suivant que *sattva*, *rajas* ou *tamas* prédomine en eux.

Les hommes tamasiques sont égoïstes ; ils dorment trop et mangent trop ; la colère et les passions ont libre cours en eux.

Les hommes rajasiques sont trop attachés au travail. Ils aiment les beaux habits bien ajustés ; ils sont propres et soignés ; ils aiment une maison luxueuse et bien meublée. Lorsqu'ils s'assoient pour adorer Dieu, ils aiment porter des vêtements de grand prix. Lorsqu'ils font la charité, ils désirent qu'on le sache.

Les hommes sattviques sont très doux, paisibles et sans ostentation. Ils ne sont pas très préoccupés de leur habillement, ils mènent une vie simple et se contentent d'un revenu modeste ; leurs besoins sont peu importants. Ils ne s'adonnent pas à la flatterie pour obtenir des avantages personnels. Ils ne s'inquiètent pas de la façon dont leurs enfants sont vêtus. Ils ne désirent ni gloire, ni renommée, ils ne cherchent pas à se faire admirer ni aduler. Ils adorent Dieu dans le secret et ne font pas parade de leurs aumônes. Cette étape sattvique est le dernier barreau de l'échelle qui conduit à la terrasse de la

([1]) Un « monsieur » européen.
([2]) Voir aussi 434 et 571 ci-dessous.
([3]) Voir aussi 1378 et 1419 ci-dessous.

Divinité. L'homme parvenu à cette étape n'aura plus à attendre longtemps avant d'arriver à la conscience de Dieu.

45. — Bien que toutes les âmes soient pareilles dans leur Essence ultime, elles peuvent se diviser néanmoins en quatre classes d'après leurs conditions respectives.

Il y a d'abord celles qui sont libérées à jamais (*nitya-muktas*), comme Nârada, le grand sage. Elles demeurent dans le monde pour le bien d'autrui, pour enseigner la Vérité à leur prochain.

Il y a les mondains, les âmes liées (*baddhas*), qui sont attachés aux petites choses de ce monde (argent, honneurs, titres, plaisirs sensuels, pouvoir, etc.). Ils oublient Dieu et ne Lui donnent jamais une pensée.

Les âmes qui luttent pour leur libération (*mumukshus*) font tout leur possible pour éviter le « monde », c'est-à-dire « la femme et l'or » (1). Mais très peu d'entre elles parviennent à ce qu'elles cherchent, c'est-à-dire à la libération.

Les âmes libérées (*muktas*) sont celles qui ne sont pas attachées à « la femme et l'or ». Les saints en sont des exemples. Dans leur pensée, on ne trouve nulle trace d'attachement aux choses de ce monde ; ils méditent constamment sur des pieds sacrés du Seigneur.

46. — Supposez que l'on jette un filet dans un étang. Certains des poissons sont bien trop malins pour les pêcheurs et ne se laissent jamais prendre. Mais on peut les compter sur les doigts de la main. Ils sont comparables aux *nitya-siddhas*.

La plupart des poissons sont pris dans le filet. Certains font de leur mieux pour s'en échapper. Ils sont comme les âmes qui luttent pour se libérer (*mumukshus*). Parmi eux, deux ou trois seulement réussissent à sauter par-dessus le filet et à retomber dans l'eau libre. Nous en voyons souvent. Ils font un gros « floc ! » Et les pêcheurs, et tous les badauds s'écrient : « Regardez ! regardez ! un gros poisson qui se sauve ! »

(1) Voir note 1, page 47.

Mais la plupart des poissons n'arrivent pas à s'échapper. Et d'ailleurs la plupart ne le désirent pas! Ils aiment mieux se précipiter, la tête la première, dans la vase qui est au fond de l'étang. Ils s'entortillent dans le filet et restent parfaitement immobiles. Ils se disent : « Nous sommes en parfaite sécurité et nous n'avons plus rien à craindre ». Les malheureux ne savent pas que bientôt les pêcheurs vont les amener sur la rive. A ces poissons-là, on peut comparer les « mondains ». Ils se sentent à l'abri dans leurs maisons de boue, mais ils sont pris dans les filets du monde, ils seront bientôt privés de l'Eau de la Vie et amenés à terre pour y être tués (1).

47. — Les jouets représentant des personnes sont de trois espèces : les premiers sont faits en sel, les seconds en étoffe, les troisièmes en pierre.

Si vous plongez ces poupées dans l'eau, les premières se dissolvent et perdent complètement leur forme. Les secondes s'imbibent d'eau mais conservent leur forme. Les troisièmes sont imperméables.

Les poupées de sel représentent l'homme qui plonge dans le Moi universel et, pénétrant tout, est devenu un avec Lui ; il est l'homme libéré, *mukta* (2).

Les poupées d'étoffe représentent le vrai adorateur ou

(1) Voir aussi 298, 805 et 1603 ci-dessous.

Variante : « Il existe quatre espèces différentes d'âmes : 1° les âmes enchaînées ; 2° les âmes qui aspirent à la liberté; 3° les âmes libérées ; 4° les âmes qui ont trouvé la liberté éternelle.

Quand les poissons sont pris dans un filet, il en est qui cherchent à en sortir ; nous pouvons les comparer aux âmes aspirant à la liberté. Si elles réussissent à s'échapper du filet, elles seront à jamais libérées. D'autres poissons sont trop prudents pour se laisser prendre à l'astuce du pêcheur ; ils représentent les âmes extrêmement libres. Une autre catégorie de poissons sont ceux qui tombent dans le piège et ne se rendent pas compte de leur situation fatale. Ils nagent à l'intérieur du filet, s'endorment dans le sédiment déposé au fond de l'eau et se croient complètement à l'abri. Ceux-là sont semblables aux hommes frivoles qui, tout en étant plongés dans l'illusion et la poursuite du plaisir, se sentent en sécurité.

Pour les âmes libérées et pour celles qui aspirent à la vérité, cette vie ressemble à un puits obscur et bruyant. »

(2) Voir aussi 28 ci-dessus.

bhakta qui est rempli de la Béatitude divine et de la connaissance.

Et les poupées de pierre sont semblables aux hommes frivoles dont l'esprit ne peut absorber même une petite goutte de la Suprême Sagesse.

48. — L'homme est semblable à *une taie* d'oreiller. Une taie peut être rouge, une autre noire, et ainsi de suite, mais toutes contiennent le même coton. Il en est de même pour des hommes. L'un est beau, l'autre est laid, un troisième est pieux, un quatrième méchant, mais c'est le même Dieu qui réside en tous ([1]).

49. — Beaucoup de gâteaux de même apparence peuvent être fourrés d'ingrédients divers : quelques-uns peuvent contenir de la noix de coco, d'autres du lait condensé et sucré (*kshîra*), d'autres encore de la purée de pois non sucrée, etc. De même, bien que les corps humains soient composés des mêmes matériaux, les hommes diffèrent les uns des autres par leurs qualités diverses. Chez certains, *sattva* prédomine et les conduit vers Dieu ; chez d'autres, *rajas* accroît le travail et les devoirs ; chez d'autres, *tamas* provoque l'ignorance qui éloigne de Dieu ([2]).

50. — Un fils de brahmane est évidemment un brahmane, par sa naissance même. Mais il est des brahmanes qui deviennent des savants distingués ou des prêtres, d'autres des cuisiniers, et d'autres enfin qui se roulent dans la poussière devant la porte d'une courtisane ([3]).

51. — Il est bien vrai que Dieu réside même dans le tigre, mais nous ne devons pas pour cela nous jeter au cou de l'animal et le serrer sur notre cœur. Ainsi il est

([1]) Voir aussi 1288 et 1502 ci-dessous.

([2]) VARIANTE : « La pâte des gâteaux est faite avec de la farine de riz, mais à l'intérieur du gâteau peuvent se trouver des choses très diverses. Et le gâteau est bon ou mauvais selon la qualité de ce qu'on a employé pour le fourrer. De même, tous les corps humains sont faits de la même matière, mais la qualité des hommes diffère selon la pureté de leur cœur. » Voir aussi 273 ci-dessous.

([3]) Voir aussi 1312 ci-dessous.

vrai que Dieu existe même dans les méchants, mais il n'est pas recommandable de les fréquenter (1).

52. — Il est dit dans les Écritures sacrées que l'eau est Dieu en personne. Mais il y a certaines eaux dont on peut se servir pour le culte, d'autres qui sont bonnes seulement à laver le linge ou la vaisselle, d'autres encore avec lesquelles on peut se laver la figure et les mains après les repas, et qu'on ne doit ni boire, ni employer sur l'autel. De même, il y a des hommes bons et des méchants, des adorateurs de Dieu et des hommes qui n'aiment pas Dieu (2). Il est vrai que Dieu habite le cœur de tous les hommes, mais on ne peut pas fréquenter les méchants, ni ceux qui n'aiment pas Dieu. Nous ne pouvons pas avoir avec eux de rapports étroits. Il y a des gens à qui l'on peut tout juste dire bonjour, de loin, et il y en a d'autres avec qui même cela n'est pas possible. Il faut se tenir à l'écart de ces gens-là.

53. — Toute eau, cela va sans dire, est Nârâyana (3) (Vishnou), mais toute espèce d'eau n'est pas bonne à boire. De même, bien qu'il soit vrai que le Tout-Puissant réside partout, néanmoins tout endroit n'est pas à visiter.

Comme vous pouvez prendre une sorte d'eau pour vous laver les pieds, une autre pour vous rincer la bouche et une troisième pour boire — tandis qu'il en est d'autres qu'il ne faut pas même toucher — de même certains lieux peuvent être visités, il en est d'autres qu'on ne doit saluer que de loin en leur disant adieu, et ainsi de suite (4)

54. — Méfie-toi :

1° de celui dont les mots coulent comme de l'eau ;

2° de celui qui a scellé la porte de son cœur ;

3° du dévot qui affiche sa piété en piquant derrière son oreille la feuille sacrée (*tulasî*) ;

4° de la femme qui porte un long voile ;

(1) Voir aussi 212 et 1199 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1335 ci-dessous.
(3) Variante : « Il est certain que Nârâyana plane sur toutes les eaux. »
(4) Voir aussi 348 et 1618 ci-dessous.

5° de la mare couverte d'herbes et dont l'eau froide est très malsaine.

D. — Mort et réincarnation

55. — Le péché, comme le mercure, ne peut jamais se dissimuler (1). Si vous employez, dans le plus grand secret, une préparation de mercure, vous pouvez être sûrs qu'un jour ou l'autre une éruption se produira. De même, si vous commettez un péché, vous êtes certains qu'un jour ou l'autre vous en subirez les conséquences.

56. — Si l'homme souffre, c'est parce qu'il manque de dévotion pour Dieu. Il faut donc faire le nécessaire pour que la pensée de Dieu s'éveille dans l'esprit lorsqu'on va mourir. Et le seul moyen, c'est la pratique constante de la dévotion pour Dieu. Celui qui pratique ainsi toute sa vie est certain de penser à Dieu à l'heure de sa mort.

57. — La nouvelle incarnation d'un homme étant déterminée par les pensées qu'il a eues au moment de sa mort, les exercices de piété sont absolument nécessaires. Si, par une pratique constante, l'esprit se libère complètement des préoccupations terrestres, l'idée de Dieu qui remplit alors toute l'âme ne l'abandonnera pas à l'heure de la mort.

58. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna :* « Bhagavân, *un homme est-il condamné à renaître s'il ne pense pas à Dieu à l'instant de sa mort — même s'il a souvent pensé à Dieu pendant sa vie ?* »

Le Maître répondit : « Les hommes pensent à Dieu, mais n'ont pas de foi. Ils L'oublient et s'attachent au monde. La pensée fait avec le monde comme l'éléphant qui, en sortant de son bain, se roule dans la poussière. Mais si, après avoir baigné l'éléphant, on le conduit dans son écurie, il n'a pas l'occasion de se salir de nouveau (2). De même, si un homme réfléchit à Dieu à l'ins-

(1) Variante : « Le péché et le mercure sont lourds à digérer. »
(2) Voir aussi 495 ci-dessous.

tant de sa mort, son mental est purifié et ne court plus aucun risque d'être contaminé par « la femme et l'or » ([1]).

59. — Pourquoi un enfant crie-t-il à sa naissance : « *Kahân, kahân ?* » (Où, où ?) Cela signifie : « Dans la matrice j'étais dans le *yoga*, je pensais aux pieds de lotus du Seigneur. Mais où suis-je maintenant ? » ([2])

60. — Tant qu'un homme reste dans l'ignorance, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il n'a pas réalisé Dieu, il sera obligé de renaître sur terre. Mais celui qui a eu l'illumination n'a plus à revenir, ni en ce monde, ni en aucune autre sphère.

Les potiers étalent leurs marchandises au soleil pour les sécher, aussi bien les objets cuits que les objets non cuits. Quand le bétail traverse la place, il piétine parfois la vaisselle. Le potier jette au loin les débris de poteries cuites, mais il ramasse les morceaux de non-cuites, les repétrit en une grosse boule d'argile et les remet sur le tour pour en faire des ustensiles nouveaux.

En vérité, je vous le dis, tant que l'on n'a pas réalisé Dieu, il faut retourner entre les mains du potier, c'est-à-dire renaître à maintes reprises ([3]).

61. — Le fait est que tout désir ([4]) de *jnâna* ou de *mukti* dépend du *karma* que vous avez eu dans des incarnations précédentes ([5]).

62. — C'est le grain de riz non bouilli qui germe — le

([1]) et par conséquent de devoir renaître dans le monde auquel nous condamne l'attachement à « la femme et l'or ».

([2]) Les Écritures sacrées hindoues représentent souvent l'enfant avant la naissance comme plongé dans l'adoration de Dieu et la méditation, et perdant conscience de tout cela au moment de la naissance.

([3]) Variante : « Lorsqu'un pot non cuit est brisé, le potier peut en utiliser l'argile pour faire un nouveau pot ; mais lorsque c'est un pot cuit qui est brisé, le potier ne peut plus le refaire. De même, lorsqu'un homme meurt en état d'ignorance, il renaît, mais quand il a été bien cuit au feu de la véritable connaissance et qu'il est au moment de sa mort un homme parfait, il ne renaît pas. »

Voir aussi 290 ci-dessous.

([4]) Variante : « ... une grande partie du désir... »

([5]) Voir aussi 145 ci-dessous.

grain bouilli ne peut plus germer. De même celui qui est devenu *siddha*, parfait, n'a plus à renaître en ce monde ; l'*asiddha* au contraire, l'homme non-parfait, doit continuer de renaître jusqu'à ce qu'il devienne *siddha.*

63. — Il est inutile de semer des grains de riz qui ont bouilli, car ils ne germeront pas. Une fois qu'un homme a été « bouilli » au feu de la connaissance, il ne peut plus servir à rien dans la création ; il est libéré (1).

64. — La naissance et la mort sont comme des bulles sur l'eau. L'eau est réelle, les bulles sont éphémères ; elles s'élèvent hors de l'eau, puis y retombent. De même, Dieu est un grand océan dont les bulles sont les âmes. Par Lui elles naissent, en Lui elles existent, à Lui elles retournent (2).

65. — Que pouvons-nous faire contre la mort ? Il faut nous y préparer. Si elle pénètre chez vous, il faut la combattre avec l'épée du Saint Nom de Dieu. Dieu est le seul auteur de l'action... Donnez-Lui votre procuration. Vous n'avez rien à craindre quand vos affaires sont entre les mains d'un honnête homme. Que Sa volonté soit faite !

Et le chagrin existera toujours. Il est comme un fils né de notre ego. Lorsque Râvana fut tué sur le champ de bataille, Lakshmana se pencha sur lui et constata que tous les os de son corps étaient transpercés. « O Râma ! s'écria-t-il, Tes flèches sont terribles ! Il n'est pas une partie du corps de Râvana qu'elles n'aient traversée. — Mon frère répondit Râma, ces trous que tu vois n'ont pas été faits par Mes flèches, mais par la douleur. Ce sont les traces des grandes souffrances qu'a endurées Râvana. »

Tout ce qui est du monde est éphémère. Maison, femme, enfants, tout cela ne dure qu'un jour. Le palmier seul est vrai ; pourquoi s'affliger s'il en tombe un ou deux fruits ?

Voici ce que fait Dieu : Il crée, Il conserve et Il détruit. La mort *existe*, et au jour de la Dissolution, tout sera

(1) Voir aussi 186 ci-dessous.
(2) Voir aussi 24 ci-dessus.

détruit et rien ne subsistera. Mais la Mère en conservera les graines pour les semer de nouveau lorsque sonnera l'heure d'une nouvelle création (1).

66. — Vous avez de la chance d'être seule. Dieu vient Lui-même en aide à ceux qui n'ont personne au monde(2).

67. — Le suicide est un grand péché. Celui qui le commet devra renaître à mainte et mainte reprise, subir bien des fois les souffrances et les tribulations de la vie.

Mais ce n'est pas un péché, et l'on ne peut pas dire non plus que ce soit un suicide, d'abandonner son corps lorsqu'on a trouvé le Seigneur. Il y a des gens qui préfèrent se passer de leur corps quand ils ont obtenu l'illumination. Et en vérité ce moule d'argile n'est plus nécessaire une fois que la statue d'or a été fondue.

Il y a bien des années, un jeune homme de Baranagore, âgé d'environ vingt ans, venait souvent me voir. Toutes les fois, il entrait dans une extase si profonde que Hriday devait le tenir pour l'empêcher de tomber et de se rompre les membres. Un jour il me dit : « Je ne viendrai plus vous voir. Adieu ». Et un peu plus tard, j'appris qu'il avait abandonné son corps.

68. — Parmi ceux qui sont parvenus à la Connaissance et qui ont réalisé Dieu, il y en a qui abandonnent leur corps. Mais naturellement une telle auto-destruction est fort rare.

(1) Voir aussi 78 ci-dessous.
(2) Paroles adressées à Golâp Mâ, une veuve qui venait de perdre sa fille unique. Elle devint une disciple du Maître, qui se rendit plusieurs fois chez elle.

Chapitre II

Mâyâ

A. — Maya, puissance cosmique du Seigneur

69. — Nul ne peut connaître *Mâyâ*. Un jour Nârada dit au Seigneur de l'univers : « Seigneur, montre-moi Ta *Mâyâ* qui a l'habitude de rendre possible l'impossible ». Le Seigneur fit un signe d'assentiment et, un peu plus tard, Il emmena Nârada en voyage. Après avoir marché un certain temps, le Seigneur eut soif ; fatigué, Il S'assit et dit à Nârada : « J'ai soif, va Me chercher un peu d'eau n'importe où. » Nârada partit à la recherche de l'eau. N'en trouvant pas tout près de là, il s'éloigna toujours davantage et vit enfin une rivière à une certaine distance. Quand il s'en fut approché, il trouva, au bord de l'eau, une ravissante jeune fille et fut immédiatement sous le charme de sa beauté. Elle parla avec douceur à Nârada quand il s'approcha d'elle, et ils furent très vite amoureux l'un de l'autre. Nârada l'épousa, vécut avec elle et ils eurent de nombreux enfants. Alors qu'ils vivaient ainsi, heureux tous ensemble, la peste vint désoler le pays. La mort frappait à chaque porte. Nârada proposa qu'ils abandonnent leur demeure et s'en aillent au loin. Sa femme y consentit et ils partirent, tenant les enfants par la main. Mais au moment où ils passaient sur le pont qui franchissait la rivière, une terrible inondation survint et les vagues tourbillonnantes emportèrent d'abord leurs enfants, l'un après

l'autre, puis la femme, qui fut aussi noyée. Nârada, anéanti par la douleur, s'assit sur la berge et se prit à pleurer amèrement. Le Seigneur à ce moment, apparut devant lui et demanda : « O Nârada, où est l'eau, et pourquoi pleures-tu ? Tu es allé chercher une cruche d'eau. Je t'attends et voilà une bonne demi-heure que tu es parti. — Une demi-heure ! » s'écria Nârada. Douze années entières s'étaient écoulées dans son esprit, alors que toutes ces scènes s'étaient passées en une demi-heure. Nârada alors comprit tout et dit : « Seigneur, je m'incline devant Toi et devant Ta merveilleuse *Mâyâ*. »

70. — Toute différenciation se situe dans le domaine de *Mâyâ*. En d'autres termes, c'est *Mâyâ* qui cause la différenciation, et celle-ci prend fin quand cesse *Mâyâ*. Tous les éléments de l'univers, tous les objets, tous les phénomènes, tout ce qui est objet de création, de préservation et de destruction, tout ce qui relève du corps, de la pensée ou de l'âme, tout ce que l'on voit à l'état de veille, en rêve, dans le sommeil profond, et même en méditation (*dhyâna*), tout cela fait partie de *Mâyâ*. Et tout cela est considéré comme irréel par les *jnânins* qui interprètent la philosophie védântique à la manière de Shankara.

71. — *Mâyâ* est à *Brahman* ce que le serpent en mouvement est au serpent au repos. *Mâyâ* est la force active, *Brahman* la force potentielle.

72. — *Brahman* et *Mâyâ* sont comme l'eau de l'océan, parfois calme et parfois soulevée par des vagues. L'océan calme est *Brahman* et l'océan tumultueux *Mâyâ* (1).

73. — *Brahman* est à *Shakti* comme le feu à sa propriété de brûler, l'eau à sa fraîcheur (2).

74. — *Shiva* et *Shakti*, intelligence et énergie (3), sont tous deux nécessaires à la création. Le potier ne modèle pas un vase avec de l'argile sèche ; l'eau lui est

(1) Voir aussi 1277 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1271 ci-dessous.
(3) Variante : « l'Absolu et la Puissance ».

indispensable. De même *Shiva* ne peut créer seul sans l'aide de *Shakti*.

75. — Désirant voir *Mâyâ*, j'obtins la faveur d'une vision : une goutte d'eau se gonfla, devint une jeune fille, puis une femme qui donna naissance à un enfant. Dès que celui-ci fut né, elle le prit et le dévora. Plusieurs autres enfants naquirent ainsi et furent de même dévorés par elle. Ainsi je connus *Mâyâ* (1).

76. — Hriday, mon neveu, avait l'habitude d'attacher chaque matin un veau dans le jardin. Je lui en demandai la raison. Il me répondit que prochainement il enverrait ce veau à la maison pour être placé sous le joug et tirer la charrue. En entendant ces paroles, j'entrai en extase. Que le travail de *Mâyâ* est merveilleux! Le village de Hriday est éloigné de Calcutta où nous sommes, le veau ferait tout ce chemin, là-bas il grandirait et tirerait ensuite la charrue! Voyez comme les hommes mondains font des économies et des projets d'avenir, au lieu de s'en remettre à Dieu! Cela, c'est le monde, c'est *Mâyâ* (2)!

77. — Le serpent a du venin dans ses crochets, mais cela ne l'incommode pas et il ne risque pas d'en mourir. Ce n'est poison que pour les autres quand ils sont mordus. De même, bien que Dieu contienne en Lui le monde du phénomène, Il est au-dessus et au-delà de ce monde qui n'existe comme tel que pour nous (3).

78. — Voyez comment crée ma Mère divine. A la fin d'un cycle, quand le monde est détruit, ma Mère, en

(1) VARIANTE (des deux dernières phrases) : « Et tout ce qui entrait dans sa bouche devenait du vide. Elle me montrait ainsi que tout est néant. Et elle semblait dire : « Viens à moi, confusion Viens à moi, illusion! Viens!»

(2) Le Maître comparait le choc qu'il avait alors reçu à un violent coup assené sur la tête.
Voir aussi 570 ci-dessous.

(3) VARIANTE : « Lorsque le serpent mange, son propre venin ne l'affecte pas ; mais le venin empoisonne ceux qui sont mordus par le serpent. De même, *Mâyâ* existe en Dieu, mais ne peut induire Dieu en erreur ; ce sont les hommes qui se laissent leurrer par *Mâyâ* ». Voir aussi 1242 ci-dessous.

soigneuse maîtresse de maison, rassemble les graines de la création. Vous savez que la mère de famille a toujours un récipient où elle met toutes sortes de choses utiles pour la maison ; on y trouve de petits paquets de graines, etc., et elle les sort quand elle en a besoin. De la même façon, ma Mère conserve les semences de la création lorsqu'à la fin d'un cycle le monde a été détruit (1).

Ma Mère, qui est l'énergie divine première, est à la fois dans ce monde des phénomènes et en dehors de lui. Donnant naissance au monde, Elle vit en lui. Elle est l'araignée, et le monde est la toile qu'Elle a tissée. L'araignée secrète elle-même sa toile et ensuite y habite. Ma Mère est à la fois le contenant et le contenu. Elle est la cause matérielle et la cause efficiente de tout ce cosmos.

B. — Maya, puissance d'illusion (avidya)

79. — Le soleil éclaire la terre, mais un petit nuage suffit pour le cacher à nos regards. De même, le voile insignifiant de *Mâyâ* nous empêche de voir *Sachchidânanda* qui est répandu partout et qui est le Témoin de tout ce qui existe (2).

80. — Un certain *sâdhu* vécut quelque temps dans la chambre au-dessus de la salle de musique (*nahabatkhânâ*) du temple de Dakshineswar. Il ne parlait à personne et passait son temps en pieuses méditations. Un jour, brusquement, un nuage sombre obscurcit le ciel et peu après un grand vent balaya le nuage. Le *sâdhu* sortit alors de sa chambre et se mit à rire et à danser dans la véranda attenante à la salle. Je lui demandai : « Pourquoi êtes-vous si gai aujourd'hui et dansez-vous de joie, vous qui, d'habitude, passez paisiblement

(1) Voir aussi 65 ci-dessus.

(2) Variante : « Cette *Mâyâ*, c'est-à-dire l'ego, est comme un nuage qui, si petit qu'il soit, cache cependant le soleil. Le soleil brille de nouveau quand le nuage s'écarte. De même, si le *gourou*, dans son infinie compassion, détruit notre égoïsme, Dieu est immédiatement révélé. »
Voir aussi 143 ci-dessous.

vos journées dans votre chambre? » Le saint homme me répondit : « Il en est ainsi de la *Mâyâ* du monde ; d'abord un ciel clair, puis brusquement un nuage qui vient l'obscurcir, puis, après quelque temps, tout est comme auparavant (1). »

81. — C'est le voile de *Mâyâ* qui empêche l'âme individuelle (*jîvâtman*) de voir l'âme universelle (*paramâtman*). Elles ne peuvent se voir tant que ce voile n'est pas écarté (2). Supposez par exemple que Râma soit à quelques pas seulement en avant de Lakshmana et que Sîtâ soit entre eux. Râma représente ici l'âme suprême; Lakshmana, l'âme individuelle (*jîva*) ; et Sîtâ, l'illusion (*Mâyâ*). Aussi longtemps que Sîtâ (Jânakî (3), la Mère) est entre les deux autres, Lashkmana ne peut voir Râma. Il ne le verra que lorsque Sîtâ aura fait un pas de côté (4).

82. — Un sage regardait un lustre de cristal et souriait. Il souriait parce qu'il voyait des couleurs variées dans les prismes — du rouge, du jaune, du violet, etc., et il se disait que, semblable à ces couleurs, le monde était irréel, tout en paraissant réel.

83. — Hari a vraiment l'air terrible quand il porte son masque à tête de lion et s'approche de sa petite sœur en poussant des rugissements. Elle, qui s'amusait, est effrayée et se sauve devant cet être épouvantable, en pleurant et criant de terreur. Mais quand Hari enlève

(1) Variante (de la fin) : « Telle est la *Mâyâ* qui enveloppe cette vie! D'elle il n'y avait auparavant nulle trace ; puis soudain elle apparaît dans le ciel serein de *Brahman*, et crée l'univers entier. Et de nouveau elle est dispersée par le souffle du même *Brahman*. »
Voir aussi 143 ci-dessous.

(2) Variante : (de cette phrase) : « Elles se retrouvent dès que ce voile est écarté »

(3) « La fille de Janaka ».

(4) Variante : « Râma, Sîtâ et Lakshmana partirent en exil dans la forêt. Râma marchait devant, Sîtâ au milieu et Lakshmana derrière elle. Lakshmana était très désireux de voir Râma en entier, mais comme Sîtâ était entre eux, il ne le pouvait pas. Il pria alors Sîtâ de s'écarter légèrement ; dès qu'elle le fit, le vœu de Lakshmana fut exaucé et il put voir Râma. C'est ainsi que sont disposés en ce monde *Brahman*, *Mâyâ* et le *jîva*. Tant que l'illusion de *Mâyâ* ne s'écarte pas, la créature ne peut voir le Créateur, l'homme ne peut voir Dieu. »

son masque, la fillette apeurée reconnaît son frère et court à lui en s'écriant : « Oh! après tout, ce n'est que mon frère chéri! » Tous les hommes sont pareils à cette enfant. Par le pouvoir inscrutable de *Mâyâ* ou nescience, sous le masque de qui *Brahman* se cache, ils sont trompés, effrayés et obligés d'accomplir une multitude d'actions. Mais quand le voile de *Mâyâ* est arraché du visage de *Brahman*, nous voyons celui-ci, non plus comme un maître implacable et terrible, mais comme notre Moi intérieur le plus aimé.

84. — Pourquoi ne voyez-vous pas Dieu, s'Il est omniprésent? Si, de la rive, vous regardez un étang couvert d'écume et d'herbes, vous n'apercevrez pas l'eau. Si vous voulez voir l'eau, écartez l'écume. Vous vous plaignez de ne pas voir Dieu, alors que vos yeux sont obscurcis par le voile de *Mâyâ*. Si vous désirez Le contempler, écartez d'abord ce voile (1).

85. — Un prêtre allait une fois dans un village voir un de ses disciples. Il n'était suivi d'aucun serviteur. Avisant en route un savetier, il l'apostropha : « Brave homme, veux-tu me suivre en qualité de domestique? Tu mangeras à ta faim et tu seras bien soigné. » Le savetier dit humblement : « Je suis de la plus basse caste, Votre Révérence, comment pourrais-je devenir votre serviteur? — Cela ne fait rien, rétorqua le prêtre, ne dis à personne ce que tu es, ne parle qu'à moi seul et ne fais nulle connaissance. » Le savetier s'y engagea. Au crépuscule, alors que le prêtre disait ses prières, dans la maison du disciple, un autre brahmane vint, et s'adressant au serviteur, il lui dit : « Mon garçon, va me chercher mes souliers. » Le domestique, se souvenant des recommandations de son maître, ne bougea pas. Le brahmane répéta l'ordre une deuxième fois sans obtenir de réponse. Il le répéta encore plusieurs fois mais inutilement. Alors, agacé, il s'écria : « Coquin! Comment oses-tu ne pas obéir à un brahmane? Comment t'appelles-tu? Es-tu donc savetier? » A ces mots le savetier, se

(1) Voir aussi 867, 947, 1172 et 1173 ci-dessous.

croyant découvert, se mit à trembler de peur, et, regardant piteusement le prêtre, il s'écria : « O vénérable prêtre, je suis reconnu, je ne puis plus rester, je n'ai plus qu'à m'enfuir! » Et il se sauva à toutes jambes. C'est ainsi que, lorsqu'on démasque *Mâyâ*, elle s'évanouit.

86. — Un homme sans travail, qui était un grand *jnânin*, était sans cesse harcelé par sa femme qui le pressait d'en chercher. Un jour que son fils était gravement malade, il sortit en quête d'ouvrage, bien que le médecin eût déclaré l'état de l'enfant désespéré. Celui-ci mourut pendant l'absence du père, qu'on ne put retrouver à temps. Il ne rentra que dans la soirée et fut reçu avec d'amers reproches par sa femme qui l'accusa de manquer de cœur et d'être sorti au moment où l'enfant était en danger. Le mari lui répondit en souriant : « Veux-tu savoir pourquoi je ne pleure pas? Une nuit j'ai rêvé que j'étais roi ; j'avais sept fils et vivais heureux avec eux. Quand je me réveillai, je ne les trouvai plus ; ce n'était qu'un rêve! Qui dois-je le plus regretter, les sept fils de mon songe ou l'enfant que nous venons de perdre? » Pour qui comprend que cette vie n'est qu'un rêve, la joie et la douleur ont une autre signification que pour celui qui n'y a pas réfléchi (1).

87. — D'après le *Védânta*, l'état de veille est aussi irréel que celui du rêve. Un bûcheron, très spiritualisé, fut éveillé un jour par un importun, au milieu d'un beau rêve. « Pourquoi m'avoir réveillé? s'écria-t-il avec regret ; j'étais roi et père de sept enfants. Ils étaient tous versés dans des sciences différentes. Assis sur un trône, je régnais sur mon pays. J'étais si heureux! pourquoi m'avoir réveillé? — Cela n'a nulle importance, répondit l'importun, ce n'était qu'un rêve! — Fou que tu es, s'écria alors le bûcheron, ne comprends-tu pas que j'étais roi aussi réellement que je suis bûcheron, car s'il est

(1) VARIANTE : (de la dernière phrase) : « Il savait que les expériences de l'état de veille sont aussi irréelles que les visions de nos rêves, et que la seule réalité est l'*Atman*. »

vrai que je suis bûcheron, il est également vrai que j'étais roi. »

88. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quel est l'état qu'il faut avoir atteint pour pouvoir être appelé* Paramahamsa ? »

Il répondit : « Tout comme le cygne (*hamsa*) sépare l'eau et le lait lorsqu'ils ont été mélangés (1), et ne boit que le lait sans goûter à l'eau, de même le *Paramahamsa* n'accepte que ce qui est l'essentiel (c'est-à-dire *Sachchidânanda*) et rejette ce qui est irréel (c'est-à-dire le monde des phénomènes) (2). »

89. — Dans sa rage contre l'océan qui empêchait l'armée de Râma d'arriver à Lankâ (3), Lakshmana, le frère de Râma, voulait tuer cet océan d'une flèche de son arc. Râma lui expliqua alors que toute chose n'est qu'un rêve, qu'une illusion, que l'océan n'existe pas, la colère de Lakshmana non plus, et que détruire une erreur par une autre erreur est encore une erreur.

90. — Si vous pouvez surprendre et reconnaître l'illusion universelle de *Mâyâ*, elle s'envolera loin de vous, comme un voleur s'enfuit lorsqu'il est découvert.

C. — Maya, puissance de libération (vidya)

91. — Toute chose, même le nom de Dieu, est *Mâyâ*. Mais si un côté de cette *Mâyâ* nous aide à parvenir à la liberté, le reste ne fait que nous enfoncer plus profondément dans l'esclavage.

92. — *Mâyâ* est de deux sortes : l'une conduit à Dieu (*vidyâ-Mâyâ*) ; l'autre en éloigne (*avidyâ-Mâyâ*) (4).

(1) Célèbre légende sanskrite.
(2) Variante : « Le cygne de la légende peut séparer le lait qui a été mélangé d'eau, et ne boire que le lait en laissant l'eau. Les autres oiseaux ne peuvent pas en faire autant. Dieu est intimement mêlé à *Mâyâ ;* les hommes ordinaires ne peuvent pas Le voir isolément de *Mâyâ ;* seul, le *Paramahamsa* peut rejeter *Mâyâ* et arriver à Dieu dans Sa pureté. »
Étymologiquement, *Paramahamsa* signifie « le cygne suprême ». Voir aussi 354 ci-dessous.
(3) Ceylan.
(4) Voir aussi 1506 ci-dessous.

Vidyâ-Mâyâ est aussi de deux sortes : *viveka* et *vairâgya* (1). Avec leur aide, les âmes individuelles (*jîvas*) s'abandonnent à la grâce de Dieu.

Avidyâ-Mâyâ est de six sortes : luxure, colère, avarice, ignorance (2), ivresse de l'orgueil, envie. Cette sorte de *Mâyâ* nourrit le sentiment du « moi » et du « mien » et sert à maintenir les hommes enchaînés au monde. Mais dès que *vidyâ-Mâyâ* se manifeste, *avidyâ-Mâyâ* est totalement détruite (3).

92 *bis.* — Le Dieu personnel, ma Mère, crée, préserve et détruit. Elle Se manifeste d'une part par *vidyâ-Shakti,* et de l'autre par *avidyâ-Shakti.*

93. — C'est *Mâyâ* qui révèle *Brahman.* Sans *Mâyâ,* qui aurait pu connaître *Brahman*? Sans connaître *Shakti* ou le pouvoir manifesté de Dieu, on n'aurait nul moyen de connaître *Brahman.*

94. — C'est uniquement grâce à *Mâyâ* que la conquête de la suprême Sagesse ou de l'ultime Béatitude nous devient possible. Comment aurions-nous pu imaginer ces choses sans *Mâyâ*? D'elle seule viennent la dualité et la relativité. Celui qui jouit, et ce dont il jouit, n'existent — ni l'un ni l'autre — au-delà de *Mâyâ.*

95. — La chatte transporte ses petits entre ses dents sans les blesser, mais si elle tient une souris de cette manière, elle la tue. De même *Mâyâ* ne détruit jamais un homme pieux, alors qu'elle extermine les autres.

(1) VARIANTE : « Connaissance, dévotion, compassion, absence de passion, toutes ces choses sont des expressions de *vidyâ-Mâyâ.*

(2) VARIANTE : « attachement démesuré ».

(3) Voir aussi 1530 ci-dessous.

Chapitre III

Mâyâ comme Richesse et Sexualité[1]

A. — La servitude du sexe

96. — Quelle est la nature de *Mâyâ*? C'est la luxure qui fait obstacle au progrès spirituel.

(1) En lisant les passages contenus dans ce chapitre et les suivants, où il est question de *kâminî-kânchana*, « la femme et l'or », il est important de se rappeler toujours que Shrî Râmakrishna ne prêchait nullement la misogynie. Si l'on étudie sa vie et l'ensemble de ses paroles, on s'aperçoit qu'il eut envers les femmes une attitude de profond respect et de vénération ; il voyait en effet en elles un symbole de la Mère divine dans l'univers. C'est sous cet aspect qu'il considérait toutes les femmes et il désirait voir ses disciples adopter la même attitude. (Voir en particulier 634 à 641 ci-dessous).

D'autre part, il rappelait sans relâche à ses disciples que « la femme », lorsqu'on s'en approche avec une pensée tant soit peu sexuelle, est le plus grand danger pour celui qui aspire à la vie spirituelle. Par « la femme » il entendait naturellement la sexualité, l'instinct charnel ; mais le grand maître qu'il était, avec sa connaissance profonde du fonctionnement de l'esprit humain, préférait toujours le terme concret au terme abstrait ; c'est pourquoi il parlait de l'asservissement « à la femme » et non pas « à la sexualité » Nous savons qu'il s'exprimait ainsi pour des raisons d'ordre purement psychologique, car lorsqu'il parlait sur le même sujet à ses disciples-femmes, il les mettait en garde contre le danger de l' « homme ».

Néanmoins, toutes celles de ses paroles qui nous ont été transmises furent notées par des disciples-hommes, et c'est pourquoi dans ce recueil on trouve toujours l'allusion à « la femme », et jamais à l'homme.

Tout comme « femme » doit être pris au sens de « sexualité », « l'or » représente la convoitise des richesses ; c'est un terme concret pour toutes les choses matérielles que les hommes chérissent et désirent posséder. Le terme exact serait « richesse ». (Note des éditeurs de Madras).

97. — Est-ce *Mâyâ* ou *meye* (1) qui a dévoré toute chose?

98. — Les âmes engluées dans le monde ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu — elles restent captives de « la femme et l'or », même si ces choses ne leur apportent que des humiliations.

99. — Soyez prudents, chefs de famille, ne mettez pas trop de confiance en une femme ; avec perfidie elle prendra de l'empire sur vous.

100. — Supposez qu'un homme ayant une forte fièvre et une soif excessive se trouve placé devant une rangée de cruches d'eau fraîche et un assortiment de bouteilles débouchées pleines d'un jus acidulé. Sera-t-il possible à cet homme malade et à demi délirant de s'abstenir de goûter à l'eau et au jus, même si le fait d'en absorber doit augmenter son mal?

Il en est de même pour un homme qui, sous l'influence affolante de ses sens toujours actifs et trompeurs, se trouve placé entre l'attraction de la femme d'une part et celle de la richesse de l'autre. Il est irrésistiblement attiré par ces choses et se met ainsi dans une situation plus fâcheuse qu'auparavant (2).

101. — *Un Mârwâri* (3) *vint un jour vers Shrî Râmakrishna et lui demanda : « Pourquoi, Seigneur, puisque j'ai renoncé à tout, ne puis-je voir Dieu ? »*

Le Maître répondit : « Vous connaissez les outres de cuir où l'on conserve de l'huile? Même si vous en videz une complètement, elle en gardera l'odeur, et des traces huileuses persisteront sur ses flancs et son fond. De même il subsiste en vous un relent de mondanité (4). »

(1) En bengali, la femme.

(2) VARIANTE (de la seconde partie) : « De même l'homme qui vit dans le monde, qui est atteint de la forte fièvre de la luxure et qui est assoiffé de plaisirs sensuels, ne peut résister à la tentation lorsqu'il est placé entre les charmes de la beauté et ceux de la richesse. Il s'écartera certainement du sentier de la dévotion. »
Voir aussi 878 ci-dessous.

(3) Habitant de Mârwâr.

(4) Voir aussi 157 ci-dessous.

102. — N'oubliez pas que, par « la femme et l'or », les hommes sont plongés dans la frivolité et écartés de Dieu. Il est étrange que nul ne trouve de paroles autres qu'élogieuses pour sa propre femme, qu'elle soit bonne, mauvaise ou médiocre.

103. — Comme le singe sacrifie sa vie aux pieds du chasseur, ainsi l'homme sacrifie la sienne aux pieds d'une belle femme [1].

104. — *Protâp Chandra Mozoomdar soutenait un jour au Maître qu'il était possible aux chefs de famille de vivre dans le monde sans être contaminés par son esprit.*

Shrî Râmakrishna lui répondit : « Savez-vous quelle espèce d'homme c'est, votre chef de famille soi-disant non-contaminé par le monde ? Comme il n'est pas « contaminé » par le monde et que par conséquent il ne s'inquiète pas de questions d'argent, c'est sa femme qui s'occupe de ses finances et de sa maison. Si un pauvre brahmane vient mendier auprès de ce « maître de maison », celui-ci lui dit : « Vous perdez votre temps, je ne touche jamais une pièce d'argent ! » Si le pauvre brahmane insiste et l'importune, le chef de famille, toujours « non-contaminé », songe qu'il est bon parfois, de faire l'aumône, et il dit : « Revenez demain, et je verrai ce que je peux faire pour vous. » Rentré chez lui, cet homme exemplaire dit à sa femme : « Pourrions-nous donner une roupie à ce pauvre homme tombé dans la misère ? » La femme coléreuse et sarcastique répond : « Oh ! quelle générosité ! Vous dépensez les roupies comme on disperse les feuilles et les pierres, sans même y penser ! » Le mari s'excuse en expliquant : « Ce brahmane est très pauvre, nous ne pouvons vraiment lui offrir moins ! — Non, dit la femme, voici deux annas, c'est tout ce que je puis faire. » Le *bâbu*, toujours « non-contaminé », accepte ce que sa femme lui donne, et le lendemain le mendiant ne reçoit que les deux annas. Ces hommes que vous dites non-contaminés ne sont pas leur propre

(1) Allusion à une célèbre légende sanskrite.

maître. Parce qu'ils ne dirigent pas eux-mêmes les affaires de leur famille, ils se croient très bons et très saints, mais en réalité, ils se laissent avec la plus grande faiblesse mener par leur femme, et ne sont que de pauvres spécimens d'une humanité bien veule (1).

105. — Autrefois, les prêtres du temple de *Govindaji* en Jaïpur (2) ne se mariaient jamais. Leur « connaissance du Moi » était alors extrêmement puissante (3). Un jour le roi les envoya chercher, mais ils refusèrent de se rendre à cet appel et dirent : « Que le roi vienne à nous ! » Plus tard, ils se marièrent, et le roi ne fut plus obligé d'envoyer quelqu'un les quérir. Ils allaient de leur propre chef chez le roi et lui disaient : « Mahârâj, Mahârâj, nous sommes venus vous apporter nos bénédictions avec notre offrande de fleurs déposées pour vous sur l'autel, veuillez les accepter... » et ainsi de suite. Que pouvaient-ils faire d'autre, les pauvres gens, ils étaient bien obligés d'agir ainsi ! Un jour ils bâtissaient leur maison, un autre jour ils organisaient l'*anna-prâshana* (4) pour leur fils ; une autre fois encore, ils mariaient leurs filles, et ainsi de suite ! Grâce à toutes ces circonstances, ils avaient un constant besoin d'argent.

Voyez vous-mêmes ce que vous êtes devenus en vous faisant les serviteurs d'autrui. Ceux de vos jeunes gens qui connaissent bien l'anglais et qui ont reçu une éducation sur le modèle occidental acceptent en silence les coups de pied que leur administrent leurs maîtres ! Savez-vous ce qui est à la base de toutes ces humiliations et de toutes ces craintes ? C'est « la femme », la sujétion à l'attrait du sexe (5).

(1) Voir aussi 568 ci-dessous.
(2) Principauté importante de l'Hindoustan occidental.
(3) VARIANTE (de la deuxième phrase) : « Alors ils étaient forts dans l'amour et la connaissance de Dieu. »
(4) Cérémonie célébrée lorsqu'on donne pour la première fois du riz à un enfant (vers le sixième mois).
(5) Paroles adressées à Vijoy Kr. Goswâmi, qui se plaignait d'être trop absorbé par son travail au *Brâhmo Samâj* et de ne pas pouvoir venir aussi souvent qu'il l'aurait voulu.
Voir aussi 790 ci-dessous.

106. — Un homme pauvre et sans travail était dans une grande détresse. A plusieurs reprises il alla demander de l'ouvrage au *bara-bâbu* (1) d'un bureau ; mais celui-ci le renvoyait toujours avec des réponses évasives : « Revenez demain. Passez me voir un autre jour, etc. » Bien du temps s'écoula ainsi. Un jour que le pauvre homme se plaignait de son sort à un ami, celui-ci lui dit : « Que tu es stupide d'avoir usé la semelle de tes souliers à aller voir cet individu ; va chez Golâp, supplie-la de t'aider, et, crois-moi, demain tu auras un emploi ! » Golâp était la maîtresse de l'employé en question. Le malheureux chômeur courut chez elle immédiatement et lui dit : « Mère, je suis dans une grande détresse ; vous seule pouvez me sauver. Je suis brahmane et n'ai ni argent ni travail ; ma femme et mes enfants meurent de faim. Si vous voulez dire un mot en ma faveur, j'obtiendrai un emploi. » Golâp, songeant avec compassion au triste sort du brahmane, lui demanda à qui il fallait dire ce mot pour que l'affaire se fît. Le pauvre homme répondit : « Si vous intercédez pour moi auprès du *bara-bâbu*, je suis certain d'obtenir un emploi. » Golâp promit de parler le soir même à l'employé. En effet, dès le lendemain, un messager vint trouver le chômeur, le priant de se rendre tout de suite au travail. Le *bara-bâbu* le recommanda au chef de service en ces termes : « Ce nouvel employé a de grands talents, et pour que nous puissions en bénéficier, je l'ai attaché à nos bureaux. »

Voilà le charme qu'une femme peut jeter sur un homme ; le monde entier a la folie de « la femme et l'or ».

107. — Un pauvre brahmane avait pour disciple un riche marchand de drap, d'ailleurs fort avare. Le brahmane eut besoin, un jour, d'une pièce d'étoffe pour couvrir ses livres saints. Il la demanda à son disciple qui lui répondit : « Je suis désolé, mais je n'ai rien en ce moment qui puisse vous convenir. Si vous me l'aviez dit quelques heures plus tôt, j'aurais pu trouver ce qu'il vous faut !

(1) Employé principal.

Mais j'y songerai ; rappelez-moi de temps à autre votre désir. » Le pauvre brahmane s'en alla fort déçu.

Toute cette conversation avait été entendue par la femme du marchand, cachée derrière un paravent. Elle envoya chercher le brahmane et lui dit : « Révérend Père, que demandiez-vous au maître de cette maison ? » Le brahmane lui raconta alors ce qui s'était passé. « Retournez chez vous, Seigneur, dit la femme, vous aurez votre pièce d'étoffe demain matin. »

Quand le marchand revint le soir à la maison, le dialogue suivant s'engagea : « Avez-vous fermé la boutique, demanda la femme ? — Oui. Que vous faut-il ? — Allez tout de suite me chercher deux pièces d'étoffe de la meilleure qualité que vous ayez dans le magasin. — Êtes-vous si pressée ? Je vous donnerai cela demain. — Non, il me les faut tout de suite ou pas du tout. »

Que pouvait faire le malheureux marchand ? Il n'avait plus affaire à un pauvre *gourou* spirituel qu'on peut berner de promesses vagues, mais au « *gourou* d'alcôve » dont les exigences doivent être satisfaites sous peine de n'avoir plus de paix à la maison. Le marchand, sans protester, et malgré l'heure tardive, alla donc ouvrir son échoppe et rapporta les étoffes. Le lendemain, la bonne dame les envoya au *gourou* avec ce message : « Si, dans l'avenir, vous avez besoin d'autre chose, adressez-vous à moi et vous le recevrez (1). »

B. — LE SEXE ET LE PROGRÈS SPIRITUEL

108. — Les hommes qui ont le désir de réaliser Dieu et de faire des progrès dans la vie religieuse devraient se garder tout spécialement des pièges de la sensualité et de la richesse. Celui qui n'y prend pas garde n'atteindra jamais à la perfection.

109. — Nityânanda demanda à Shrî Chaitanya :

(1) Ceux qui implorent la Mère Divine, pleine de pitié, ont plus de chance de voir leur prière exaucée que ceux qui s'adressent à un Père céleste d'aspect plus sévère. (Note des éditeurs de Madras...).

« Pourquoi mes enseignements de l'Amour Divin ne produisent-ils pas un résultat tangible sur l'esprit des hommes? »

Shrî Chaitanya répondit : « Les hommes, à cause de leurs relations avec les femmes, ne peuvent comprendre les enseignements les plus élevés. Souviens-toi, frère Nityânanda, qu'il n'y a point de salut pour les esprits préoccupés des choses de ce monde. »

110. — Quand est-ce que l'aiguille de la balance s'écarte de la verticale? Seulement lorsqu'un des plateaux est plus lourd que l'autre. De même, l'esprit humain se détache de Dieu et perd son équilibre lorsqu'il porte le poids « de l'or ou de la femme » (1).

111. — S'il y a un petit trou dans le fond d'une jarre pleine d'eau, toute l'eau s'écoule peu à peu par là. De même, s'il existe la plus petite trace de mondanité chez celui qui aspire à la spiritualité, tout son effort se réduit à rien.

112. — Efforcez-vous d'atteindre à la maîtrise complète de vos instincts sexuels. Quand on y réussit il se produit dans le corps un changement physiologique par le développement d'un nerf resté jusque-là à l'état rudimentaire. Ce nerf se nomme *medhâ* et sa fonction est de transformer les basses énergies en des énergies plus hautes. La connaissance du Moi le plus haut s'atteint après le développement de *medhâ* (2).

113. — *Un jeune homme demanda un jour à Shrî Râmakrishna :* « Bhagavân, *est-ce une faute que de se marier ? Est-ce contraire à la volonté de Dieu ?* »

Le Maître lui fit prendre la Bible sur l'étagère et lui fit lire les passages suivants : « *Il y a des eunuques qui le sont dès le ventre de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par les hommes ; et il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne* (3). » *Et :* « *A ceux qui ne sont pas*

(1) Voir aussi 3 ci-dessus et 520 ci-dessous.
(2) Voir aussi 796 ci-dessous.
(3) St. Matt. XIX, 12.

mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de rester comme moi, car il vaut mieux se marier que de brûler (1). »

Shrî Râmakrishna ajouta : « C'est le mariage qui est cause de toutes les servitudes.

— *Voulez-vous dire,* Bhagavân, *lui demanda-t-on, que le mariage est contraire à la volonté de Dieu ? Mais comment Sa création pourrait-elle continuer si les hommes ne se mariaient pas ?*

— Ne vous inquiétez pas de cela, *répondit-il en souriant.* Ceux qui veulent se marier sont parfaitement libres de le faire. Ce que je vous ai dit est entre nous. Je dis ce que j'ai à dire ; mais vous pouvez en prendre ce que vous voudrez. »

114. — L'esprit libéré de tout attachement aux objets des sens va droit à Dieu et reste fixé sur Lui. Des âmes enchaînées se délivrent de cette manière. L'âme engagée dans un chemin qui l'éloigne de Dieu est en esclavage.

115. — Quand l'attachement à « la femme et l'or » est effacé de l'esprit, que reste-t-il dans l'âme ? Uniquement le bonheur de *Brahman.*

C. — COMMENT TRIOMPHER DU SEXE

116. — *Quand on demanda au Maître pourquoi il ne vivait pas en famille avec sa femme, il répondit :* « Un jour le Déva Kârttikeya (2) égratigna de son ongle le museau d'un chat. En rentrant chez lui, il vit sur le visage de sa Mère divine, Pârvatî, la trace d'une égratignure. « Mère, lui dit-il, d'où Te vient cette vilaine cicatrice sur la joue ? » La Mère de l'univers répondit : « Mon fils, c'est l'œuvre de ta main, c'est la trace de ton ongle ! » Kârttikeya, stupéfait, demanda : « Comment est-ce possible, je ne me souviens pas de T'avoir griffée. — As-tu oublié, lui dit sa mère, ce chat que tu as égratigné ce matin ? — Non, dit Kârttikeya, je m'en sou-

(1) I Cor. VII, 8, 9.
(1) Dieu de la guerre, fils de Shiva et de Pârvatî.

viens, mais quel rapport y a-t-il avec Ta cicatrice? — Rien n'existe en ce monde, mon cher enfant, dit alors la Mère, hors de Moi-même ; Je suis toute la création, ce que tu blesses ne blesse que Moi! » Kârttikeya fut très surpris et cela le décida à ne pas se marier. Qui aurait-il pu épouser, puisque toutes les femmes à ses yeux représentaient la Mère? De réaliser ainsi la maternité de la femme l'éloigna du mariage. Je suis comme Kârttikeya, je considère chaque femme comme ma Mère Divine. »

117. — Quand on rencontre un serpent, c'est la coutume de dire : « O Mère Manasâ [1], cachez votre face et ne me montrez que votre queue. » De même, quand vous rencontrez une jeune femme, vous devriez la saluer en l'appelant votre Mère, et au lieu de regarder son visage, vous devriez regarder ses pieds. Si vous agissez ainsi, vous serez libérés de la crainte d'une tentation ou d'une chute [2].

118. — *Un disciple demanda un jour à Shrî Râmakrishna comment il devait s'y prendre pour vaincre les mauvaises pensées qui s'élevaient parfois dans son esprit malgré la vie religieuse qu'il menait.*

Le Bhagavân *répondit :* « Un homme avait un chien qu'il aimait beaucoup, qu'il caressait et embrassait parfois. Un sage lui conseilla de ne pas attacher pareille importance à un chien, animal sans intelligence après tout et qui pouvait le mordre une fois ou l'autre. Le possesseur du chien se rendit à cet avis et, repoussant l'animal, ne voulut plus s'en occuper ni le caresser. Le chien, incapable d'abord de comprendre la raison de ce changement d'attitude, revint plusieurs fois quêter une marque d'amitié auprès de son maître ; il ne cessa de venir que lorsque le maître prit l'habitude de le battre

(1) La déesse des serpents.

(2) Variante (de la seconde partie) : « De même, il est sage de se tenir à l'écart des influences qui tendent à exciter la sensualité. Il vaut beaucoup mieux ne pas entrer du tout en contact avec elles qu'acquérir de l'expérience par une chute. »

Voir aussi 437, 635 et 639 ci-dessous.

toutes les fois qu'il s'approchait pour se faire caresser.

C'est la même chose pour vous. Malgré votre désir de vous en défaire, le chien que vous avez nourri si longtemps dans votre sein ne peut se décider à vous abandonner. Il n'y a pas de mal à cela. S'il s'approche de vous, donnez-lui une bonne correction au lieu de caresses, et au bout de peu de temps il ne vous importunera plus. »

119. — « La femme et l'or » ont plongé le monde entier dans le péché. La femme se trouve désarmée lorsque vous la considérez comme une manifestation de la Mère Divine. Nous ne pouvons voir Dieu tant que notre passion pour « la femme et l'or » n'est pas éteinte.

120. — Lorsqu'un homme est arrivé à Dieu par un intense *vairâgya*, les tentations désordonnées de la luxure s'évanouissent et il ne craint plus rien, pas même sa femme. Si deux aimants inégaux sont à même distance d'un morceau de fer, lequel des deux attirera le fer avec la plus grande force ? Évidemment le plus puissant. En vérité, Dieu est le plus grand aimant. Que peut faire contre Lui la femme aimant plus faible que Lui ?

121. — Des personnes qui habitent une maison infestée de serpents venimeux doivent toujours être sur leurs gardes. De même les hommes qui vivent dans le monde doivent toujours conserver leur vigilance en face des pièges « de la femme et de l'or ».

D. — LES RICHESSES ET LE PROGRÈS SPIRITUEL [1]

122. — N'avez-vous pas remarqué que, dès que vous avez de l'argent, vous voulez l'attacher pour ne pas le perdre ?

123. — L'asservissement au monde a pour cause les chaînes « de la femme et de l'or ». Les hommes mondains ont les pieds et les poings liés. Ils croient qu'ils trouveront la paix, le repos et la sécurité dans la vase au fond

[1] Voir aussi 371 à 376 ci-dessous.

de la mare, c'est-à-dire dans « la femme et l'or ». Ils ne savent pas que c'est ce qui tue l'âme. Quand l'un de ces hommes est sur son lit de mort, sa femme lui dit : « Tu vas nous quitter. Quelle fortune me laisses-tu ? » Elle ne dit pas un mot du Seigneur. Et l'homme lui-même est tellement attaché au monde qu'il s'inquiète quand une lampe brûle dans sa chambre ; il appelle : « Qui est là ? Faites attention. Ne laissez pas brûler plus d'une mèche. Et ne consommez pas plus d'huile qu'il n'est strictement nécessaire ! »

124. — *Un riche négociant de Mârwâr (Râjputâna), nommé Lakshmînârâyana, vint une fois présenter ses hommages à Shrî Râmakrishna. Ils eurent une longue discussion sur le Védânta et sur d'autres sujets religieux. Lakshmînârâyana fut tellement enchanté de l'exposé de Shrî Râmakrishna qu'avant de le quitter il lui offrit de mettre six mille roupies à son service. Cette proposition fit à Shrî Râmakrishna l'effet d'un violent coup sur la tête, et il s'en évanouit presque. Dès qu'il eut recouvré ses sens, il dit à Lakshmînârâyana, comme l'aurait fait un enfant, sur un ton trahissant le profond dégoût que lui inspirait cette proposition* : « Sortez d'ici immédiatement ; vous osez me tenter avec l'appât de *Mâyâ* ! Si j'acceptais votre argent, mon esprit en serait toujours occupé. » *Lakshmînârâyana fut un moment déconcerté, puis il observa : « Maître, vous êtes encore quelque peu en deçà de la perfection.* — Comment cela ? » *dit Shrî Râmakrishna. Son admirateur lui répondit : « Un saint parfait ne fait pas de distinction dans les choses qu'on lui offre entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Ce qu'on lui offre ne le satisfait pas plus que ce qu'on lui enlève ne le mécontente. » Shrî Râmakrishna sourit légèrement et lui expliqua :* « Voyez-vous, s'il y a une tache, si légère, soit-elle, sur un miroir, celui-ci ne pourra plus refléter qu'imparfaitement votre image. De même, il ne doit pas y avoir la moindre trace de luxure ou d'or dans un esprit pur (1). »

(1) Voir aussi 322 et 1300 ci-dessous.

Son admirateur répliqua : « D'accord! Cette somme pourra être conservée pour vous par votre neveu Hriday qui vous sert. — Mais non, *répliqua Shrî Râmakrishna* même cela ne peut pas se faire. Supposez que je demande à Hriday de payer quelque chose à quelqu'un ou que j'aie envie de dépenser l'argent pour un but spécial et qu'il ne sois pas de cet avis. La pensée pourrait naturellement me venir : L'argent n'est pas à lui, il n'en a la garde que pour mon compte. Un tel égoïsme doit aussi être repoussé. [1] »

125. — On m'a demandé de percevoir mon traitement auprès du caissier du temple et de lui signer des reçus. Mais j'ai répondu : « C'est impossible. Donnez l'argent à quelqu'un d'autre si vous voulez. Je ne l'ai pas demandé. » Je suis le serviteur du seul Dieu. Qui d'autre pourrais-je servir? Ne servez qu'un seul maître.

126. — Quant à moi, je ne puis rien mettre de côté pour l'avenir, pas même un clou de girofle.

127. —*Le Maître dit à Niranjan, un jeune disciple :* « Vous avez, comme un homme vivant dans le monde, accepté un travail rétribué. Si votre travail ne servait pas à entretenir votre mère, je dirais : Honte à vous, honte! »

(1) Variante : Certains textes ajoutent le dialogue suivant : « Le Mârwâri insista cependant sur sa proposition et cita l'une des paroles de Shrî Râmakrishna lui-même : « Si l'esprit est comme de l'huile, il flottera, même sur un océan de femmes et d'or. » Le Maître répliqua : « C'est vrai, mais si l'huile flotte très longtemps sur l'eau, elle se putréfie. De même, en admettant que l'esprit ne fasse que flotter sur l'océan des femmes et de l'or, ce contact continu, prolongé longtemps, tendrait certainement à vicier l'esprit et lui ferait dégager une mauvaise odeur. »

Lorsque le Maître racontait cette histoire, il ajoutait : « En écoutant ces offres de Lakshmînârâyana, il me semblait que quelqu'un me sciait le crâne. »

Il ajoutait aussi parfois : « Je voulus savoir ce qu'elle (Sâradâ Dévî) en pensait, et quand elle vint, je lui dis : ' Cet homme veut donner beaucoup d'argent, et comme je ne veux pas accepter, il veut le déposer à votre nom. Pourquoi ne l'accepteriez-vous pas? Qu'est-ce que vous en dites? ' Elle répondit aussitôt : ' Comment cela serait-il possible? On ne peut pas accepter cet argent. Si je le prenais, ce serait comme si vous le preniez vous-même. En l'entendant, je poussai un grand soupir de soulagement. »

Il répéta cela plusieurs fois en ajoutant: « Ne servez que le Seigneur! »

128. — Je dis un jour à Râkhâl : « Mon enfant, j'aimerais mieux apprendre que tu t'es noyé dans le Gange que de te croire assez vil pour être le serviteur de quelqu'un par amour de l'argent ou pour des biens terrestres. »

129. — Gagnez de l'argent par des moyens honnêtes. Le but n'est pas la richesse, mais le service de Dieu. L'argent dépensé à Son service est bien dépensé (1).

130. — « Tout cela pour un *kaupîn !* (2) » Sur les instructions de son gourou, un *sâdhu* se construisit une hutte avec un toit de feuillage, à une certaine distance de toute habitation humaine. Installé dans sa cabane, il commença ses exercices religieux. Tous les matins après ses ablutions, il faisait sécher le morceau d'étoffe dont il s'enveloppait et le *kaupîn* qu'il portait au-dessous, et les suspendait à un arbre près de sa hutte. Mais un jour, en revenant du village le plus proche, où il allait mendier sa nourriture journalière, il découvrit que les rats avaient mangé son *kaupîn;* de sorte que, le jour suivant, il dut aller au village en mendier un autre. Quelques jours après, le saint homme étendit le *kaupîn* mouillé sur le toit de la hutte et s'en alla mendier au village selon son habitude. A son retour, les rats avaient mis son *kaupîn* en lambeaux. Il en fut très ennuyé et se dit : « Où irai-je mendier de nouveau de quoi me vêtir et à qui le demanderai-je ? » Quand il vit les villageois le lendemain, il leur expliqua cependant les dégâts commis par les rats. Ayant écouté tout ce qu'il avait à leur dire, les villageois répliquèrent : « Qui peut vous fournir de l'étoffe tous les jours ? Faites une chose : prenez un chat, il éloignera les rats ». Le *sâdhu* prit un chaton dans le village et l'emporta dans sa cabane.

A partir de ce jour, les rats cessèrent de l'ennuyer et sa joie ne connut pas de bornes. Le *sâdhu* choya l'utile

(1) Voir aussi 372 ci-dessous.
(2) Morceau d'étoffe par les deux bouts à la corde qui sert de ceinture ; il passe entre les jambes. C'est le seul vêtement de beaucoup d'ascètes, de paysans, de pauvres.

petite créature et en prit grand soin. Il le nourrissait avec du lait mendié dans le village. Au bout de quelques jours, les villageois lui dirent : « Saint homme, il vous faut du lait tous les jours. A force de mendier, vous en recevrez pour quelques jours, mais qui vous en fournira toute l'année ? Faites une chose : prenez une vache, vous boirez vous-même de son lait, et vous en donnerez un peu au petit chat ». Au bout de quelques jours, le *sâdhu* put se procurer une vache et n'eut plus besoin de mendier son lait ; mais bientôt il trouva nécessaire de se procurer de la paille pour sa vache. A cet effet, il alla dans les villages les plus proches, mais les paysans lui dirent : « Vous avez beaucoup de terrains incultes autour de votre hutte, cultivez-les et vous n'aurez plus besoin de mendier de la paille pour votre vache... » Guidé par leurs conseils, le *sâdhu* commença de labourer sa terre. Petit à petit, il engagea quelques ouvriers et constuisit des hangars pour engranger sa récolte. Il passait à présent ses journées tout comme un fermier très occupé.

Au bout de quelque temps, son *goürou* vint le voir. Se trouvant environné de biens et de richesses, il fut très intrigué et demanda à un serviteur : « Peux-tu me dire où s'est transporté l'ascète qui vivait ici dans une cabane ? » Mais le domestique ne sut que répondre. Le *gourou* s'aventura alors dans la maison où il rencontra son disciple. « Mon fils, lui dit-il, qu'est-ce que tout cela ? » Le disciple, en grande honte, tomba aux pieds de son *gourou* et dit : « Seigneur ! Tout cela pour un misérable haillon ! » Et il raconta en détail tout ce qui était arrivé. Tous ses attachements terrestres disparurent à la vue de son *gourou*, qu'il suivit immédiatement, laissant derrière lui ses biens et ses richesses.

131. — *Le Maître dit un jour en parlant d'un jeune disciple :* « Son expression a changé en mal. On dirait qu'un voile d'ombre s'est étendu sur lui. Son travail de bureau en est la cause, il doit s'occuper de comptes et de cent autres choses ».

132. — Un barbier, passant un jour sous un arbre

hanté, entendit une voix dire : « Veux-tu accepter sept vases pleins d'or? » Il regarda autour de lui, et ne vit personne ; mais cette offre avait éveillé sa cupidité et il répondit : « Oui, j'accepte les sept vases ». La voix reprit : « Va chez toi, les vases sont dans ta maison ». Le barbier se rendit en hâte chez lui pour vérifier cette étrange assertion. La première chose qu'il vit en arrivant, ce furent les vases. Il les ouvrit et les trouva remplis d'or, sauf le dernier qui n'était qu'à moitié plein. Le barbier ressentit alors l'ardent désir de remplir ce dernier vase, son bonheur lui semblant ainsi incomplet. Il vendit ses bijoux d'or et d'argent et les convertit en pièces d'or qu'il jeta dans le vase ; mais celui-ci, mystérieusement, s'obstinait à ne pas vouloir se remplir. Le barbier, exaspéré, se réduisit, avec sa famille, à la misère, en sacrifiant au vase insatiable ses gains et ses économies, mais n'arriva pas à le remplir. Il alla humblement supplier le roi d'augmenter son salaire. Le roi, dont il était un des favoris, doubla son traitement. Les sommes gagnées furent versées dans le vase qui resta néanmoins à moitié vide. Le barbier enfin se mit à mendier de porte en porte, et les aumônes qu'il recevait, de même que son gain, allèrent s'entasser dans le vase. Des mois passèrent ; la situation du barbier avare devenait toujours plus critique. Le roi lui dit un jour : « Eh quoi! lorsque tu ne gagnais que la moitié de ton salaire actuel, tu étais content et gai ; à présent, avec tes gages doublés, je te vois abattu, soucieux, morose ; que t'arrive-t-il? aurais-tu reçu les sept vases d'or? « Stupéfait de la question, le barbier répondit : « Sire, comment Votre Majesté a-t-elle été informée de cette histoire? — Ne connais-tu pas, dit le roi, les signes distinctifs de tous ceux à qui le *yaksha* (1) offre les sept vases? Il me les a offerts aussi, mais je lui ai demandé si c'était de l'argent à mettre en réserve ou à dépenser. La question fit sauver le *yaksha*. Ne sais-tu pas que personne ne peut dépenser cet argent? Il amène avec

(1) Les *yakshas* sont des demi-dieux, assistants de Kuvera, dieu de la richesse.

lui le désir d'amasser. Va immédiatement le rendre. »

Le barbier, ramené à son bon sens par ce conseil, alla sous l'arbre hanté et s'écria : « Reprends ton argent. » Le *yaksha* répondit : « C'est entendu. » Quand le barbier rentra chez lui, les sept vases avaient disparu et, avec eux, toute la fortune économisée par le pauvre barbier.

C'est, dans le royaume des cieux, l'état de quelques hommes qui ne comprennent pas la différence entre ce qui doit être conservé et ce qui doit être dépensé ; ils perdent alors tout ce qu'ils ont.

133. — L'argent est un *upâdhi* très puissant. Dès qu'un homme devient riche, il se transforme. Un brahmane humble et doux venait parfois me voir ; puis ses visites s'arrêtèrent et je ne sus plus rien de lui. Un jour, nous nous rendîmes à Konagore en bateau. Sur la rive, je vis le brahmane assis au bord du Gange, comme les gens riches, pour jouir de l'air pur du fleuve. En me voyant, il m'aborda d'un air protecteur en me demandant ce que je faisais à présent. Je remarquai son changement de ton et dis à Hriday qui était avec moi : « Cet homme a dû arriver à la richesse. Vois-tu comme il a changé ? » Et Hriday éclata de rire (1).

134. — L'argent ne peut que vous procurer du pain. Ne le considérez donc pas comme votre seul but (2).

135. — Beaucoup de gens se vantent de leurs richesses et de leur pouvoir, de leur nom, de leur renommée et de leur haute position dans la société. Mais toutes ces choses éphémères, ils ne les retrouveront pas après leur mort.

136. — Dieu sourit en deux occasions : D'abord quand Il voit deux frères divisant avec une corde le terrain que leur père leur a légué, en disant : « Ce côté-ci est à moi ; ce côté-là est à toi ». Ils ignorent que toute la terre n'appartient qu'à Dieu. Ensuite, quand un malade est en grand danger et que le médecin dit à ses amis éplorés : « N'ayez point peur, je vous garantis que le malade retrou-

(1) Voir aussi 1527 ci-dessous.
(2) Voir aussi 801 ci-dessous.

vera la santé. » Ce pauvre docteur ignore que nul pouvoir humain ne peut sauver celui que le Seigneur veut détruire (1).

137. — Il est sot de se vanter de ses richesses. Si vous dites que vous êtes riches, sachez qu'il y a des hommes plus riches que vous, beaucoup plus riches, et à côté de qui vous n'êtes qu'un mendiant. Au crépuscule, quand les vers luisants s'allument, ils s'imaginent éclairer l'univers, mais leur vanité passe dès que les étoiles apparaissent. Les étoiles, à leur tour, se croient seules à illuminer le monde, mais elles s'effacent lentement, tristement, dès que surgit la lune. La lune, elle aussi, s'imagine qu'elle fait sourire la terre sous ses rayons, mais voici qu'à l'arrivée du soleil, elle perd son éclat et bientôt devient invisible. Si ceux qui se croient riches méditaient ces exemples que nous donne la nature, ils ne pourraient jamais plus se vanter de leurs richesses et de leur pouvoir.

138. — Un jour que j'étais debout sur les rives du Gange, tenant une roupie dans une main et un morceau d'argile dans l'autre, je raisonnai en moi-même et j'en vins à la conclusion qu'il n'y avait aucune différence entre les deux ; aussi je jetai le tout dans le fleuve. Mais peu après, j'eus peur d'avoir offensé notre Mère Lakshmî et je craignis qu'Elle ne me privât de mon pain quotidien. Une autre idée surgit alors dans mon esprit et je dis : « O Mère Lakshmî, puisses-Tu être installée dans mon cœur, Tu y es la bienvenue ; c'est à Tes dons matériels que je renonce (2). »

139. — L'*avadhûta* trouva un *gourou* en une abeille. Celle-ci, par un long et pénible travail, avait amassé beaucoup de miel. Un homme survint, qui cassa la ruche et mangea le miel. L'abeille n'était pas destinée à jouir du fruit de son patient labeur. En voyant ceci, l'*avadhûta* se prosterna devant l'abeille et lui dit : « Seigneur, tu es mon

(1) Parole adressées à Keshab Chandra Sen peu de jours avant la mort de celui-ci.
(1) Voir aussi 831 et 984 à 986 ci-dessous.

gourou. De toi j'apprendrai le destin inévitable des richesses qu'on accumule ([1]). »

140. — De même que l'eau coule librement sous un pont, et n'y est jamais stagnante, de même l'argent coule librement entre les doigts des libérés, et rien n'en reste attaché à leurs mains. Les gens de cette sorte ne possèdent pas la moindre prétendue sagesse mondaine.

141. — Essayez de vous conformer à cette règle ([2]) : utilisez ce qui se présente naturellement à vous sans que vous ayez aucun effort à faire pour l'obtenir. Ne vous inquiétez jamais de « mettre de côté pour les mauvais jours », etc.

142. — Celui pour qui l'argent n'est qu'un serviteur est vraiment un homme. Par contre, ceux qui ne savent pas faire de l'argent un usage convenable ne méritent guère ce nom d'homme ([3]).

([1]) Voir aussi 375 ci-dessous.
([2]) *yadrichchâ-lâbha* (Cf. Bhagavad-Gîta, IV, 22).
([3]) Voir aussi 371 à 375 ci-dessous.

Chapitre IV

Mâyâ comme ahamkâra (*ego*) [1]

A. — Le fléau de l'égoïsme

143. — Le soleil verse sa lumière et sa chaleur sur le monde entier, mais il ne peut empêcher un nuage d'intercepter ses rayons [2].

De même, tant que l'égoïsme enveloppe votre cœur, Dieu ne peut y faire briller Sa lumière.

144. — Aussi longtemps que l'*ahamkâra* existe, il y a à la fois le *karma* et le *kartâ* — qui sont identiques à la cause et à l'effet. En fait, il y a encore les millions de *jîvas*, et *jagat* avec les vingt-quatre *tattvas*, le temps passé présent et futur, les naissances futures, et toutes les autres différenciations.

145. — Ni la connaissance du Moi (*jnâna*), ni la libération (*mukti*) ne sont possibles tant que l'égoïsme existe

(1) Les mots *aham* et *ahamkâra* ont été dans ce chapitre traduits de diverses façons selon le contexte, comme d'ailleurs ils l'ont été dans le texte anglais. Aucun des termes employés : ego, moi, je, égoïsme, etc., n'en est un équivalent exact. La philosophie, le système de discipline spirituelle de l'Inde comprennent par là le principe fondamental d'individuation qui donne naissance au sens du « je », le sentiment simultané de séparation d'avec Dieu et les autres individus, et toutes les autres conséquences psychiques et physiques de cette individuation. Le but de la vie spirituelle est d'arracher cette source première de toute « mondanité » et de « réaliser » l'unité de toute existence.

(2) Voir aussi 80 ci-dessus.

en vous, et par conséquent les naissances et les morts ne peuvent prendre fin ([1]).

146. — *Vijoy Krishna Goswâmi demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, pourquoi sommes-nous ainsi dans la servitude ? Pourquoi ne pouvons-nous voir Dieu ? »*

Il répondit : « Parce que l'ego de l'homme est lui-même *Mâyâ.* C'est notre égoïsme qui exclut la lumière. Quand cet ego aura disparu, toutes les difficultés seront levées. Si, par la grâce de Dieu, la pensée : « ce n'est pas moi qui agis » est fermement établie dans le cœur d'un homme, cet homme est sûr de devenir *jîvanmukta,* d'être libéré dès cette vie ; il n'a plus rien à craindre. »

147. — Si je tends un morceau d'étoffe entre vous et moi, vous ne pouvez me voir, bien que je sois à côté de vous comme d'habitude.

De même, bien que Dieu vous soit plus proche que n'importe qui ici-bas, l'écran de votre égoïsme vous empêche de Le voir.

148. — Le soleil ne peut se refléter dans l'eau bourbeuse ; de même, la connaissance du « Moi » ne peut se manifester dans le cœur d'un homme tant qu'il contient encore l'idée de « moi » et de « mien » — *Mâyâ* ([2]).

149. — On peut toucher avec la main du riz, des légumes et des pommes de terre plongés dans la marmite d'eau froide, mais on ne le peut plus quand on a fait chauffer le tout sur le feu.

On peut en dire autant du *jîva.* Le corps est la marmite ; la richesse et le savoir, la caste et la race, le pouvoir et la position et bien d'autres choses encore sont comme le riz, les légumes et les pommes de terre. L'égoïsme est la chaleur qui surchauffe et rend hautain le *jîva* ([3]).

([1]) Voir aussi 61 ci-dessus.
([2]) VARIANTE : « Ni le soleil ni la lune ne peuvent se refléter clairement dans de l'eau bourbeuse. Ainsi l'Ame universelle ne peut être bien réalisée en nous tant que le voile de l'illusion n'est pas écarté, c'est-à-dire tant que persiste le sens du « moi » et du « mien »,
Voir aussi 294 ci-dessous.
([3]) Voir aussi 31 et 32 ci-dessus.

150. — L'eau de pluie ne séjourne pas sur un terrain élevé, elle coule le long de la pente jusqu'au point le plus bas.

De même, la grâce de Dieu demeure dans le cœur des hommes les plus humbles et s'écoule hors de celui des hommes vains et fiers (1).

151. — L'égoïsme est tellement néfaste que, tant qu'il n'est pas détruit, l'homme ne peut trouver le salut.

Le petit veau, dès qu'il est né, vagit : « *ham haï* », « moi ».

Et voyez combien de difficultés lui cause cet égoïsme (*ahamkâra*). En premier lieu, lorsqu'il grandit, il faut qu'il se courbe sous le joug. Il travaille de l'aube à la nuit, dans la pluie et le soleil, à tirer des charrettes lourdement chargées. Si c'est une vache, elle est attachée à un piquet. L'animal peut même être tué par le boucher et sa viande mangée. Sa peau sera tannée, deviendra du cuir, et on en fera des souliers. Malgré cela, il ne perd pas encore son égoïsme, car si de cette même peau on fait des tambours qui sont sans cesse battus sans pitié, avec la main ou avec des baguettes, ils rendent encore le même son : « *ham haï* », « moi ».

Et c'est seulement après qu'on a fait avec ses entrailles des cordes pour les arcs employés dans le cardage du coton, que le pauvre animal apprend l'humilité et que ses ennuis sont terminés. Et cela parce qu'il ne dit plus « *ham haï* », « moi » — mais « *Tu haï* », « c'est Toi » Le « je » doit disparaître et faire place au « Toi » ; et cela ne se produit pas tant que l'homme n'est pas spirituellement éveillé. Tant qu'il y a égoïsme, nous disons « je, je » ; quand cet égoïsme est détruit, nous commençons à dire : « Dieu, Tu es tout (2). »

152. — La liberté vous viendra quand votre ego s'effacera et que vous serez plongés dans la Divinité.

(1) Voir aussi 253 ci-dessous.

(2) Le texte ci-dessus est composé de plusieurs versions différentes qui ont été fondues en une seule. Il s'agit naturellement de transcriptions fantaisistes des différents sons rapportés.

153. — A quel moment un homme peut-il atteindre le salut ? Seulement quand son « moi » est mort.

154. — Quand serez-vous libre ? Lorsque cet « ego » vous quittera. « Je » et « mien » sont ignorance. « Toi » et « Tien » sont la vraie connaissance. Le véritable dévot dit toujours : « O Seigneur, Tu es Celui qui agit (*kartâ*). Tu fais tout. Dans Tes mains je ne suis qu'un simple instrument. Je fais tout ce que Tu me fais faire. Tout ceci est Ta gloire. Cette maison et cette famille appartiennent à Toi et non à moi. Je n'ai que le droit d'exécuter Tes ordres (1). »

155. — Il est absurde de dire : « Le monde (*jagat*) est irréel », tant que vous restez convaincu que vous-même, vous êtes réel. Quinconque n'a pas réalisé *Brahman* ne peut pas se rendre compte que le monde est irréel.

B. — La difficulté de surmonter l'égoïsme

156. — La vanité des hommes frivoles peut diminuer graduellement, mais celle du saint devenu vaniteux de sa propre sainteté est la plus opiniâtre.

157. — Il est difficile de se défaire de son égoïsme. Le bol dans lequel on a conservé du suc d'ail ou d'oignon en retient l'odeur pénétrante, serait-il lavé cent fois.

De même, il reste toujours en nous quelque trace de notre égoïsme (2).

158. — Le dyspeptique ne sait que trop bien que certains aliments lui sont funestes ; la force de l'habitude est pourtant telle que de les voir lui met l'eau à la bouche (3).

De même, bien que vous essayiez assidûment de sup-

(1) Voir aussi 245, 249, 1339 et 1472 ci-dessous.

(2) Variante : « Le bol dans lequel on a conservé du jus d'ail retient cette odeur, même après qu'on l'a plusieurs fois lavé. De même l'égoïsme est un aspect si obstiné de l'ignorance qu'il ne disparaît jamais complètement, quelque effort que l'on fasse pour s'en débarrasser. »
Voir aussi 101 ci-dessus et 1599 ci-dessous.

(3) Voir aussi 533 ci-dessous.

primer en vous l'idée du « moi » et de la possession, dès que vous agissez, l'ego non évolué, « non-mûr », reparaît (1).

159. — Il est peu d'hommes qui puissent atteindre le *samâdhi* et se débarrasser de l'*aham*, de leur ego, qui les abandonne si difficilement. Vous avez beau raisonner et analyser continuellement, cet ego revient toujours à vous.

Abattez aujourd'hui l'arbre *pîpal* (2), demain vous en verrez pousser les rejets.

160. — La libération (*mukti*) ne peut être atteinte que par celui qui s'oublie entièrement lui-même. On dit rarement : « Toi, c'est Toi » avant d'avoir réellement souffert, et même après que nous avons tout perdu, ce sentiment du « Tien » à la place du « mien » ne nous est pas encore naturel.

161. — « Moi », c'est l'ignorance.

« Toi », c'est la sagesse.

Ceux qui recherchent la renommée et la gloire s'illusionnent. Ils oublient que tout est ordonné par le Grand Dispensateur des choses, que tout dû au Seigneur et à nul autre. L'homme sage répète : « C'est Toi, Seigneur, c'est Toi ». Mais l'ignorant et l'abusé disent : « C'est moi, c'est moi ».

C. — L'ego « mur » et l'ego « non mur »

162. — Il y a deux espèces d'ego : L'un qui est mûr (*pakkâ*) et l'autre qui ne l'est pas (*kacchâ*). « Voici ma maison, ma chambre, mon fils » ; le « moi » qui a cette pensée n'est pas parvenu à maturité, tandis que l'ego mûr est celui qui pense : « Je suis le serviteur de Dieu, je suis Son enfant, je suis l'essence de l'éternelle connaissance libérée (3). »

(1) Voir aussi 1599 ci-dessous.
(2) Ficus religiosa.
(3) Variante : « Il y a deux espèces d'ego, l'un « mûr » et l'autre « non-mûr ». « Rien ne m'appartient, quoi que je voie ou sente ou entende, et même ce corps n'est pas à moi ; je suis toujours éter-

— Qu'appelle-t-on le « moi mauvais » ? C'est le « moi » qui dit : « Comment! vous ne me connaissez pas? Pourtant je suis riche. Qui est aussi riche que moi? Qui oserait me surpasser? »

164. — L'ego qui rend un homme frivole, qui l'attache à « la femme et l'or » est mauvais. C'est le « moi » qui s'interpose entre l'âme individuelle et l'Être Universel et les sépare

165. — Le moi qui affirme : « Je suis le serviteur de Dieu » est le moi caractéristique de l'adorateur. C'est le moi de la connaissance (*vidyâ*), et on le nomme le moi « mûr » (1)

166. — Le « moi » (*aham*) d'un enfant est semblable à un visage reflété dans un miroir. Le visage reflété est exactement pareil au visage réel, mais il n'est qu'une apparence (2).

D. — COMMENT TRIOMPHER DE L'EGO

167. — Un *sâdhu* qui désirait conférer à un de ses disciples la connaissance du vrai Moi, l'installa dans un superbe jardin, et s'en alla. Quelques jours plus tard, il revint et demanda à son disciple : « As-tu des désirs à formuler? » Sur la réponse affirmative du disciple, il lui amena une jolie jeune femme nommée Shyâmâ, et il lui conseilla de manger sans crainte de la viande et du poisson. Longtemps après, il revint encore et reposa la même question. Cette fois-ci le disciple répondit : « Non, merci, je n'ai besoin de rien. » Le *sâdhu* prit alors son disciple et Shyâmâ près de lui, et, montrant les mains de la femme, il demanda : « Qu'est-ce que cela? — Les mains de Shyâmâ » répondit le disciple. Ensuite il montra les yeux, le nez, et diverses parties du corps de la femme en

nel, libre et omniscient », voilà les idées que fait apparaître l'ego « mûr ». « Voici ma femme, voici mon enfant, voici ma maison, voici mon corps », ce genre de conscience est une manifestation de l'ego « non-mûr ».

(1) VARIANTE : « Ego du serviteur, ego de l'adorateur, ego de *vidyâ*, ce sont là autant de noms différents pour le moi « mûr ».

(2) Voir aussi 184 et 1105 ci-dessous.

répétant toujours la même question, à laquelle le disciple répondait. Celui-ci se dit tout à coup : « Je parle de toutes ces choses comme étant « ceci » ou « cela » de Shyâmâ, mais qu'est alors Shyâmâ elle-même? » Et il demanda au *gourou* : « Mais qui est donc cette Shyâmâ à qui appartiennent les mains, les yeux et les oreilles? » Le *sâdhu* lui dit : « Si tu veux le savoir, viens à moi et je t'instruirai. » Et il lui révéla le secret [1].

168. — Lorsqu'on médite sur le mot « je » et qu'on en recherche la source, on découvre qu'il n'exprime que l'égoïsme. Mais il est très difficile de s'en débarrasser. Il faut lui dire : « Moi pervers, si je ne puis te déloger, demeure en moi uniquement comme le serviteur de Dieu. »

169. — Shankarâchârya avait un disciple qui le servit longtemps sans obtenir de lui aucun enseignement. Un jour, entendant des pas derrière lui, le Sage demanda: « Qui est là? » Le disciple répondit : « C'est moi. » Le maître alors lui dit : « Si ce moi t'est si cher, déploie-le jusqu'à l'infini, c'est-à-dire « réalise » que tu es l'univers entier; ou alors renonces-y complètement. »

170. — Nous expliquons que le *Brâhmo Samâj* a été fondé par un tel ou un tel, mais combien d'entre nous penseront à dire : « Il a été fondé par la volonté de Dieu? »

171. — Dites toujours en votre for intérieur : « Ces soucis de famille ne sont pas les miens ; ils sont ceux de Dieu et je suis Son serviteur. Je n'existe que pour Lui obéir. » Quand cette idée est amorcée en vous, il n'existe plus rien que vous puissiez appeler votre propriété.

172. — Si vous ne pouvez chasser ce sentiment de l'ego, faites-lui subir une modification (*upâdhi*) et conservez-le comme un « moi-serviteur ».

Le moi qui se groupe autour de la pensée : « je suis le serviteur et l'adorateur de Dieu » ne peut plus guère faire de mal. Les sucreries peuvent nous rendre dyspep-

(1) Voir aussi 1079 ci-dessous.

tiques, mais le sucre candi est une exception. Le « moi-serviteur », le moi de l'adorateur et le moi de l'enfant sont tous comme une ligne tracée avec un bâton à la surface de l'eau [1] ; ils ne durent pas longtemps.

173. — Le sucre candi n'est pas malsain comme les autres sucreries. De même, l'ego qui se sait le serviteur de Dieu, ou Son adorateur, n'a pas la nature pernicieuse de l'ego « non-mûr ». Au contraire il nous mène à Dieu ; en fait c'est le *Bhakti-Yoga*, la voie de la dévotion.

174. — De quelle nature sont les sentiments et les impulsions de celui qui a pris l'attitude du « moi-serviteur »? Si sa conviction est véritable et sincère, il ne reste plus que la forme, l'apparence, des anciennes impulsions et anciens sentiments personnels. Le « moi » du serviteur ou de l'adorateur, même s'il persiste, est tel que celui qui a « réalisé » Dieu ne blessera personne. Toute la nocivité de l'ego a disparu. L'acier de l'épée s'est transmué en or sous l'attouchement de la pierre philosophale. L'épée garde sa forme, mais ne peut plus blesser personne [2].

175. — Si vous avez de l'orgueil, qu'il vienne de la pensée que vous êtes le serviteur et le fils de Dieu! Les grands hommes ont une nature d'enfant. Ils se sentent toujours des enfants devant Dieu et n'ont point d'orgueil. Toute leur force est de Dieu, « venant de Lui et Lui appartenant » et ne vient pas d'eux-mêmes.

176. — Lorsqu'on est convaincu que tout se fait par la volonté de Dieu, on devient simplement un outil dans Sa main. Et alors, dès cette vie, on est libéré de toute servitude : « Tu fais Ton ouvrage, mais les hommes disent : c'est moi qui agis [3]. »

177. — Tant que vous dites : « Je sais » ou « : Je ne sais pas », vous vous considérez comme une personne.

(1) Voir aussi 185 ci-dessous.
(2) Voir aussi 181, 182, 1432 et 1444 ci-dessous.
(3) VARIANTE : « Lorsque l'âme (*jîva*) dit indistinctement ' Pas moi, Seigneur, mais Toi! Tu es le Maître et je suis Ton serviteur! elle est arrivée à la fin des douleurs. C'est *mukti*, c'est la liberté. »

Ma Mère Divine déclare : « C'est seulement quand J'ai effacé toute trace d'*aham* en toi que tu peux réaliser dans le *samâdhi* l'Absolu indifférencié, Mon aspect impersonnel. » Jusque-là l'ego existe en vous et devant vos yeux.

178. — Nous ne pouvons parvenir au *samâdhi* qu'après avoir soutenu une âpre lutte avec notre nature inférieure et après avoir pratiqué avec assiduité les disciplines spirituelles qui conduisent à la connaissance de soi. Alors l'ego disparaît avec toute sa suite. Mais il est très difficile de parvenir au *samâdhi*. L'ego est très récalcitrant. C'est uniquement pour cette raison que nous devons naître et renaître si souvent dans le monde(1)

179. — Si un homme n'a pas passé par un éveil spirituel, il ne peut connaître Dieu.

180. — Lorsqu'on fait une pesée délicate, il faut parfois secouer un peu la balance pour s'assurer que l'aiguille oscille librement et revient chaque fois au point central. Si tel n'est pas le cas, la pesée se trouve fausse. Il faut de même s'éprouver soi-même de temps à autre, afin de se rendre compte si l'on a surmonté son « moi » inférieur (2).

181. — Tant que vous n'avez pas été béni par la Vision divine, tant qu'au toucher de la pierre philosophale le plomb vil ne s'est pas changé en un or pur, le sentiment trompeur « c'est moi qui agis » subsistera en vous. Et tant que durera cette illusion, vous conserverez l'idée qui vous conduit à distinguer entre « j'ai fait cette bonne action » et « j'ai fait cette mauvaise action ». *Mâyâ* représente ce sens de discrimination, et c'est à cause de cela que le monde continue. On peut L'atteindre si l'on cherche refuge en *vidyâ-Mâyâ*, en cet aspect de la Puissance divine qui a le pas sur *sattva*, et qui nous conduit sur la bonne route. Celui-là seul traverse l'océan de *Mâyâ* qui se trouve face à face avec

(1) Voir aussi 40 ci-dessus.
(2) Voir aussi 806 ci-dessous.

Dieu et qui Le « réalise ». Un homme est véritablement libre, même dans l'état incarné dans lequel nous nous trouvons, s'il sait que Dieu est le véritable Auteur de l'action, et que lui-même est incapable de faire quoi que ce soit.

182. — Si un seul attouchement de la pierre philosophale vous a transformés en or pur, or pur vous resterez, même si vous devez être ensevelis pendant mille ans dans le sol. Et lorsqu'on vous déterrera, vous vous comporterez comme de l'or pur (1).

E. — L'EGO CHEZ L'HOMME PARVENU A LA RÉALISATION

183. — L'égoïsme est comme le pétale du lotus, la feuille du cocotier ou celle du palmier-arec. Quand tombent les palmes ou les pétales du lotus, ils laissent une cicatrice ou une marque. Ainsi, même si l'égoïsme a quitté quelqu'un, vous pouvez être certains qu'il a laissé aussi une marque derrière lui (2). Mais un pareil égoïsme ne peut faire de mal à personne ; il nous permet seulement de continuer à vivre dans ce monde en pourvoyant à nos besoins physiques : manger, dormir, etc. (3).

184. — L'homme vraiment sage est celui qui a vu le Seigneur et qui est redevenu enfant. L'enfant semble bien avoir une personnalité distincte, mais cette individualité n'est qu'une apparence, non une réalité (4) le « moi » d'un enfant n'est aucunement comparable à celui d'un adulte.

185. — Quelques âmes évoluées qui ont pu atteindre

(1) Voir aussi 1432 ci-dessous.

(2) VARIANTE (de cette phrase) : « L'égoïsme d'une personne ne la quitte jamais complètement, aussi longtemps qu'elle a un corps.»

(3) VARIANTE : « Le sens de l'ego ne mourra-t-il jamais complètement? Les pétales du lis tombent quand le moment est venu, mais il laissent une trace. De même l'ego de l'homme meurt entièrement (quand l'homme est parvenu à la « réalisation » de Dieu), mais il subsiste des traces de son existence antérieure ; il n'en résulte cependant aucun inconvénient. »
Voir aussi 1432 ci-dessous.

(4) Voir aussi 166 ci-dessus.

le septième plan, le plan le plus haut du *samâdhi*, et qui se sont ainsi plongées dans la conscience de Dieu, se plaisent, de ces hauteurs spirituelles, à revenir ici-bas pour le bien de l'humanité. Elles conservent le Moi de la connaissance (l'*aham* de *vidyâ*), autrement dit le « Moi supérieur ». Mais ce moi n'est qu'une simple apparence, une ligne tracée sur la surface des eaux (1).

186. — L'ego brûlé par le feu de la suprême connaissance est comme une corde consumée qui conserve sa forme mais ne peut plus servir à rien attacher et s'en va en poussière si l'on souffle dessus. Dans cet égo la colère et l'égoïsme ne peuvent plus être que des apparences (2).

187. — Un dormeur voit en rêve quelqu'un qui va l'assassiner. Épouvanté, il se réveille en criant. Mais sa porte est bien close et personne n'est sans sa chambre. Néanmoins, pendant plusieurs minutes encore, son cœur palpite violemment.

De même, en nous quittant, notre égoïsme (*abhimâna*) laisse encore en nous des traces de son impulsion.

188. — L'illusion du monde des phénomènes ne s'efface pas facilement et demeure même après que l'on a vu clair. Si vous voyez un tigre en rêve, le rêve s'effacera, mais les battements de votre cœur persisteront.

189. — Après la conquête du *samâdhi*, le « moi » peut demeurer dans l'homme, soit comme serviteur, soit comme adorateur. Shankarâchârya garda l'ego de *vidyâ*, de la Connaissance, pour instruire les autres.

190. — Shuka Déva se trouvait dans le *samâdhi* où le moi devient un avec l'Absolu, lorsque le Seigneur lui envoya Nârada. Il observa que le sage était assis, absolument inconscient du monde des sens, et aussi immobile qu'une pierre ou une poutre. Nârada se mit à jouer du luth et à chanter quatre strophes consacrées à la

(1) Voir aussi 172 ci-dessus et 262, 1045, 1146, 1196 et 1230 ci-dessous.
(2) Voir aussi 63 ci-dessus et 716 ci-dessous.

louange du Seigneur. A la première, tous les cheveux et les poils sur le corps de Shuka Déva se dressèrent. A la seconde, des larmes coulèrent de ses yeux. Puis il put voir, réalisée en lui-même, la forme spirituelle du Seigneur. Et enfin il descendit des hauteurs spirituelles où il était et put s'entretenir avec Nârada. Shuka Déva avait donc à la fois la connaissance transcendante et l'amour du Seigneur.

Hanumân eut la bénédiction de la Vision divine double : *sâkâra* et *nirâkâra* (avec forme et sans forme), mais il garda le « moi » d'un serviteur de Dieu.

Prahlâda réalisa aussi : « Je suis Cela » (le *Brahman* absolu), et il réalisa également : « Je suis Ton serviteur Tu es mon Seigneur. » Ce fut aussi le cas de Sanaka, Sânanda et Sanatkumâra.

De même, il nous faut Le réaliser à la fois comme l'Absolu et comme le Relatif, puis vivre comme Son serviteur [1].

191. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Nârada et les autres furent-ils seulement des* bhaktas, *ou furent-ils aussi des* jnânins? »

Il répondit : « Nârada, et d'autres également, avaient atteint la plus haute sagesse (*brahmajnâna*), mais ils ont continué leur route, disant et chantant les louanges de Dieu comme les eaux murmurantes d'un ruisseau. Cela vous montre qu'eux aussi conservaient cet ego de la Connaissance, légère trace d'individualité indiquant la séparation entre leur existence et celle de la Divinité. Ceci pour enseigner à leurs frères les vérités salvatrices de la religion [2]. »

192. — Avez-vous observé la jonction d'un canal et de la rivière à laquelle il se réunit? Parfois l'eau du canal disparaît et se confond entièrement avec celle de la rivière. Mais souvent on peut constater un léger courant qui montre que le cours du canal reste séparé de

(1) Voir aussi 1171 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1196 et 1230 ci-dessous.

celui de la rivière. Il en est de même pour le *gourou* (1) dont l'âme est une avec l'âme universelle, mais qui garde cependant en lui une légère trace de l'ego, une trace d'individualité qui marque la séparation de son existence propre d'avec celle de la Divinité.

193. — *Le Maître, en plaisantant, demanda un jour à un disciple :* « Croyez-vous qu'il reste en moi quelque trace de l'ego (*abhimâna*)?

— *Oui, répondit le disciple, je crois que vous en avez conservé un peu, et cela pour quatre raisons : pour conserver votre corps, pour prier Dieu amoureusement pour rester dans la compagnie des dévots* (bhaktas) *et pour aider à instruire votre prochain. Cette trace d'ego est aussi le résultat de beaucoup de prières. Je crois que l'état naturel de votre âme entière ne peut être décrit que par un mot :* samâdhi. *C'est pourquoi je dis que c'est par la prière que vous avez conservé un peu d'*abhimâna.

— Oui, *dit le Maître,* mais ce n'est pas moi qui ai gardé ce moi (*aham*), c'est ma Mère Divine. Elle seule peut exaucer la prière (2). »

(1) Variante : «... le *paramahamsa*... »
(2) Voir aussi 218 et 1493 ci-dessous.

Chapitre V

La servitude du savoir livresque

A. — STÉRILITÉ DU SAVOIR EXCLUSIVEMENT LIVRESQUE

194. — La connaissance qui purifie l'esprit et le cœur est la seule vraie Connaissance — tout le reste n'est que la négation de la Connaissance ([1]).

195. — Au début, il faut étudier les Écritures sacrées, comme la *Panchadashî* ([2]) ; c'est dans les commencements qu'on raisonne et qu'on discute. Mais ensuite, « avec le plus grand soin, ô mon esprit, installe dans mon cœur la Mère bien-aimée. Puissions-nous L'y voir, toi et moi, et que nul autre ne L'y aperçoive ».

Dans le cours de la *sâdhanâ,* il est bon d'étudier toutes les Écritures. Mais lorsqu'on a réalisé la Mère, la connaissance ne fait plus jamais défaut ; c'est Elle qui en fournit d'inépuisables réserves.

L'homme qui veut savoir écrire doit d'abord apprendre l'alphabet ; après quoi il peut écrire sans épeler les mots.

Lorsqu'il fait fondre de l'or, le fondeur concentre toute son énergie sur ce qu'il fait ; d'une main, il fait marcher le soufflet, de l'autre il agite un éventail, et avec la bouche il souffle dans un tuyau. Ainsi jusqu'à ce

([1]) VARIANTE : « La sagesse qui purifie l'intelligence est la vraie sagesse. Tout le reste est ignorance. »

([2]) Ouvrage de Védânta advaïta composé au XVIe siècle par deux disciples de Shankara : Mâdhava Vidyâranya et Bhâratî-Tîrtha.

que l'or soit fondu. Mais une fois l'or versé dans le moule, le fondeur pousse un soupir de soulagement et s'arrête.

Si l'on se borne à étudier les Écritures, cela ne sert à rien. Quand on vit dans l'ambiance de « la femme et l'or », on ne peut pas comprendre le sens véritable des Livres sacrés. L'attachement au monde nous prive de la connaissance.

« Pour augmenter mes charmes,
« J'apprenais pas cœur
« Des chansons d'amour.
« Hélas! coulez, mes larmes!
« Car pour mon malheur
« J'épousai un sourd... »

196. — *Un jour, Keshab Chandra Sen vint voir Shrî Râmakrishna au temple de Dakshineswar et lui posa cette question :* « *Beaucoup de savants* (pandits) *lisent quantité de livres sacrés. Comment se fait-il alors qu'ils n'obtiennent jamais la vraie sagesse spirituelle?* »

Il répondit : « Le milan et le vautour planent très haut dans le ciel, mais ont tout le temps les yeux fixés sur les charniers, à la recherche de carcasses en décomposition. Le milan et le vautour sont ceux qui font de grands discours et qui essaient de se justifier en faisant les œuvres (*karma*) prescrites par les Livres sacrés (*Shâstras*). L'esprit des soi-disant lettrés reste attaché aux choses terrestres, à « la femme et l'or » ; c'est pourquoi ils ne peuvent acquérir la vraie Connaissance. A quoi bon lire un grand nombre d'œuvres sacrées, si l'on doit s'en tenir là? »

197. — A quoi sert le savoir livresque? Les *pandits* peuvent connaître beaucoup de versets et de textes sacrés, mais à quoi bon les répéter? Il faut réaliser dans votre vie les vérités contenues dans les Écritures. La simple lecture, tant que vous restez attachés au monde, à « la femme et l'or », ne vous apportera ni la sagesse ni le salut.

198. — Nos soi-disant *pandits* sont grandiloquents. Ils discourent sur *Brahman*, sur Dieu, sur l'absolu, sur

le *Jnâna-Yoga*, la philosophie, l'ontologie et mainte autre chose. Mais peu d'entre eux ont réalisé ce dont ils parlent. Ils sont secs, durs, et ne sont bons à rien.

199. — Il est facile de dire : do, ré, mi, fa, sol, la, si, do, mais moins facile de jouer ces notes sur un instrument. De même, il est aisé de parler de la religion, mais difficile de la pratiquer.

200. — Un perroquet peut répéter le saint nom de Râdhâ-Krishna, mais s'il est attrapé par un chat, il révèle aussitôt son cri naturel : « Kao, kao ! »

Les hommes sages selon le monde répètent parfois le nom de Hari et s'occupent d'œuvres pieuses et charitables ; mais quand les infortunes, les douleurs, la pauvreté ou la mort les accablent, ils oublient et leurs exercices spirituels et Dieu [1].

201. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Peut-on acquérir l'amour de Dieu en lisant des livres saints ? »*

Il répondit : « Il est annoncé dans l'almanach hindou qu'en un certain jour la chute d'eau de pluie atteindra vingt *adas* [2]. Pressez cet almanach si plein de prédictions de pluie, et vous n'en tirerez pas une goutte d'eau ! De même vous trouverez dans les Livres sacrés beaucoup de bons enseignements, mais leur simple lecture ne vous spiritualisera pas. Il faut pratiquer les vertus prescrites par ces livres pour acquérir l'amour de Dieu. »

202. — Dans le royaume de Dieu, la raison, l'intelligence et le savoir ne procurent aucun avantage. Dans ce royaume, le muet parle, l'aveugle voit et le sourd entend.

[1] VARIANTE : « Les personnes frivoles accomplissent des actes pieux et charitables pour obtenir une récompense terrestre. Mais lorsque la douleur et l'infortune sont leur partage, pitié et charité s'évanouissent dans leur âme. Elles sont semblables au perroquet qui répète toute la journée : « Râdhâ-Krishna », mais si un chat l'attrape, il oublie le nom divin et pousse son cri naturel : « Kow, kow ! »

Voir aussi 297 et 486 ci-dessous.

[2] Mesure de capacité.

203. — Expliquer Dieu à un homme après avoir simplement lu les Écritures, c'est comme décrire à quelqu'un la ville de Bénarès en ne l'ayant jamais vue que sur la carte ([1]).

204. — L'ivresse causée par le chanvre ne s'obtient pas en répétant simplement : « Chanvre, chanvre. » Même si vous faites une pâte de chanvre et que vous vous en enduisiez la peau, cela ne vous fera rien. Il faut en prendre, en écraser dans de l'eau, en faire une tisane et la boire! Alors seulement vient l'ivresse.

De même, à quoi cela sert-il de répéter à grands cris : « Dieu, ô mon Dieu... »? Pratiquez régulièrement la dévotion et vous verrez Dieu.

205. — Ceux qui sont fiers de leur savoir, ceux qui tirent vanité de leurs richesses, ne peuvent arriver à la connaissance de Dieu. Si vous dites à ces gens-là : « A tel ou tel endroit se trouve un grand *sannyâsin*, voulez-vous venir le voir? » ils trouveront mille excuses pour ne pas y aller.

En eux-mêmes, ils se disent qu'ils sont gens de mérite et ne veulent offrir leurs hommages à personne. Cet orgueil est une conséquence de l'ignorance ([2]).

206. — Je vais vous raconter une histoire amusante. Un certain homme alla chez un de ses amis et lui dit : « Connais-tu la dernière nouvelle? Hier je passais rue... lorsque la maison des Mukherji s'est écroulée avec un terrible fracas. — Pas possible? s'écria l'ami. Attends que je regarde dans le journal pour voir si c'est vrai. » Et il consulta le journal, mais n'y trouva rien sur cet accident. Aussi dit-il froidement : « Je ne peux pas ajouter foi à ce que tu me dis. Le journal n'en fait aucune mention. — Mais je l'ai vu moi-même, j'y ai assisté, répliqua l'autre. — Je n'y peux rien. Ce n'est pas imprimé. Par conséquent, je ne peux pas te croire. »

Les gens ne comprennent pas que la science traite

([1]) Voir aussi 228 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 604 ci-dessous.

uniquement de la connaissance « conditionnée ». Elle ne nous apporte aucun message du Pays du Non-conditionné. Les messages de ce pays ont été apportés par de saints hommes, comme les *rishis* de jadis, qui ont vu et réalisé Dieu. Eux seuls sont qualifiés pour dire ce qu'est Dieu.

207. — Comme les hommes tirent vite vanité d'un peu d'instruction! J'ai eu un entretien sur Dieu avec Kalikrishna Tagore (1) qui me répondait : « Oui, oui, je sais tout cela. » Alors je lui ai dit : « Celui qui a été à Delhi s'en vante-t-il partout? Un gentleman (*bâbu*) nous dira-t-il jamais qu'il est un gentleman? »

208. — *Grantha* ne signifie pas toujours « Écriture sacrée », mais en arrive souvent à signifier *granthi*, ou nœud. Si l'homme qui lit n'est pas animé d'un intense désir de connaître la Vérité, et ne renonce pas à toute vanité (2), la simple lecture de livres ne produira que pédantisme, présomption, égoïsme, etc., qui entraveront l'esprit comme autant de nœuds (3).

209. — La vanité est comme un tas de cendres, sur lequel la goutte d'eau qui tombe est tout de suite évaporée (4). La prière et la contemplation ne produisent aucun effet sur le cœur gonflé de vanité.

B. — LES DANGERS DE LA PHILOSOPHIE MAL COMPRISE

210. — Un râjah reçut les enseignements d'un *gourou* qui lui prêcha la doctrine sacrée de l'*advaïta*, où il est déclaré que tout l'univers est *Brahman*. Cela plut

(1) Certains textes disent Dvarkanath Tagore.
(2) VARIANTE (de cette phrase) : « Si l'homme qui lit n'a pas *viveka* et *vairâgya*... »
(3) VARIANTE : « Shrî Râmakrishna disait des livres (*granthas*) qu'ils étaient comme autant de nœuds (*granthis*). En d'autres termes, la simple lecture de ces livres, si elle n'est accompagnée de discernement et de non-attachement, ne sert qu'à augmenter l'arrogance et la vanité, c'est-à-dire cela multiplie les nœuds (*granthis*) de notre esprit. »
Voir aussi 227 ci-dessous.
(4) Voir aussi 313 ci-dessous.

beaucoup au roi qui, rentré chez lui, dit à la reine : « Il n'y a aucune différence entre une reine et une femme de chambre ; donc désormais la femme de chambre sera ma reine. » La souveraine fut atterrée par cette folle déclaration. Elle envoya chercher le *gourou*, lui raconta ce qui s'était passé et se plaignit piteusement à lui des résultats déplorables de l'enseignement donné. Le *gourou* consola la reine offensée et lui dit : « Aujourd'hui, lorsque vous servirez le dîner du roi, mettez à côté du plat de riz une jatte remplie de bouse de vache. » A l'heure du repas, le *gourou* et le roi prirent place à table. Ce dernier, voyant qu'on lui servait des immondices à son dîner, se mit en rage. Le *gourou* lui demanda calmement : « Sire, vous qui êtes versé dans la connaissance de l'*advaïta*, pourquoi donc faites-vous une différence entre le riz et les bouses ? » Exaspéré, le roi s'exclama : « Toi qui est si fier d'être un advaïtiste, mange ces ordures si tu le peux ! — Très volontiers », dit le *gourou*, qui aussitôt se transforma en porc, et dévora allégrement les bouses, puis reprit sa forme humaine. Le roi fut si honteux que jamais plus il ne fit pareille proposition à la reine.

211. — Un brahmane avait créé un jardin et s'en occupait jour et nuit. Un jour, une vache fit irruption dans le jardin et brouta un plant de manguier qui était un des arbustes favoris du brahmane. Celui-ci, voyant la vache détruire la plante qu'il aimait, devint fou de rage et battit si cruellement la bête qu'elle mourut de ses blessures. La nouvelle que le brahmane avait tué l'animal sacré se répandit comme une traînée de poudre. Mais quand on l'accusa de ce péché, le brahmane — qui se faisait passer pour védântiste — répondit : « Je n'ai pas tué la vache, c'est ma main qui l'a tuée. Or, comme Indra est le dieu qui préside à la main, si quelqu'un a commis le péché de tuer un animal sacré, c'est Indra et non pas moi. »

Du fond de son ciel, Indra entendit ces propos. Il prit la forme d'un vieux brahmane, se rendit vers le propriétaire du jardin et lui demanda : « A qui, Seigneur, sont

ces jardins? — Ils sont à moi, répondit le propriétaire. — Ils sont superbes et vous avez un jardinier expert; voyez comme il a planté ces arbres avec art et soin. — Seigneur, c'est aussi mon ouvrage. Ces arbres ont été plantés selon mes instructions et sous ma surveillance personnelle. — Vraiment! Vous êtes très habile! Et qui donc a tracé ces allées? Le plan est bien conçu et l'exécution parfaite. — Tout ceci a été fait par moi. » Indra, joignant alors les mains, dit : « Du moment que ces choses sont à vous et que l'honneur du travail exécuté vous revient, il me semble bien dur de rendre ce pauvre Indra responsable du meurtre de la vache. »

212. — Si toute chose est Dieu manifesté sous une forme ou sous une autre, vous pouvez vous demander pourquoi il faut fuir certaines de ces formes, le tigre par exemple. La réponse, c'est que les gens qui vous conseillent de fuir le tigre sont également des manifestations de Dieu. Et pourquoi n'écouterions-nous pas ce qu'eux nous disent?

Un certain *gourou* enseignait à son disciple que toute chose est Vishnou et que par conséquent tout ce qui existe au monde a droit à notre adoration. Son disciple prit cet enseignement à la lettre. Un jour, il rencontra dans la rue un éléphant en fureur. L'animal s'avançait vers lui et le cornac criait : « Écarte-toi, écarte-toi! L'éléphant est fou! » Le disciple se dit : « Pourquoi m'écarterais-je? Je suis Vishnou, l'éléphant aussi; quelle crainte Vishnou peut-il avoir de Lui-même? » Dans cette pensée, il ne bougea pas, mais salua bien bas l'éléphant et se mit à chanter les louanges du Seigneur. Rageusement l'éléphant le souleva avec sa trompe et le jeta au loin. Il fut grièvement blessé, et quand il retourna chez son maître, il lui raconta toute l'aventure. Le *gourou* lui dit : « C'est bien, mon fils. Tu es bien Vishnou et l'éléphant aussi. Mais pourquoi n'avoir pas écouté les avertissements du cornac-Vishnou qui te demandait de t'écarter? Il est vrai que l'éléphant était une manifestation de Vishnou, comme toutes choses, mais

le cornac en était une aussi, au moins aussi parfaite, et même davantage (1). »

C. — LA VANITÉ DES DISCUSSIONS

213. — Lorsqu'on emplit une cruche, on entend un glouglou ; dès qu'elle est pleine, le bruit s'arrête. Ainsi l'homme qui n'a pas encore trouvé Dieu est prodigue de vains arguments sur Son existence et Sa nature, mais celui qui L'a vu jouit silencieusement de la béatitude divine. Le glouglou, c'est le raisonnement, c'est la discrimination qui, par la volonté de ma Mère, nous conduisent à la vraie Connaissance. Ce bruit indique que la cruche n'est pas encore pleine. Et de même, le fait de discriminer (*vichâra*) prouve que le but n'a pas encore été atteint.

Le glouglou cependant se fait entendre de nouveau si l'on verse dans une autre cruche de l'eau qui était dans la cruche pleine, si le sage transmet à un disciple l'eau de la divine Sagesse (2).

214. — Les hommes ordinaires parlent abondamment de religion, mais la mettent fort peu en pratique. Le sage, même si sa vie entière est religion, en parle fort peu.

215. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à un homme très amateur de discussions :* « Si un seul mot peut vous satisfaire, venez à moi ; mais si vous désirez comprendre la vérité après une longue argumentation, allez voir Keshab Chandra Sen. »

216. — Combien de temps dureront les bruits et les rumeurs qui sortent de la maison où gaiement l'on festoie? Aussi longtemps que les convives n'auront pas commencé le repas. Dès qu'il sera servi et que les plats seront entamés, le bruit diminuera des trois quarts.

(1) Dans certaines versions, le nom de Vishnou est remplacé par Nârâyana.
Voir aussi 51 ci-dessus et 1199 ci-dessous.

(2) Voir aussi 262 et 1555 ci-dessous.

Plus les desserts seront abondants, moins il y aura de bruit, et quand arrivera le tour des crèmes (dernier service), on n'entendra plus qu'un « sop, sop ». Et, le festin terminé, les convives s'endormiront.

Plus vous vous approchez de Dieu et moins vous êtes disposés à questionner et à discuter. Quand vous L'atteignez, quand Il devient pour vous la seule Réalité, toute rumeur cesse, toute discussion est close. L'heure du sommeil est venue, c'est-à-dire l'heure de la joie éprouvée dans le *samâdhi*, dans l'état de communion avec le Divin.

217. — Combien de temps doit-on discuter le contenu des Écritures? Seulement jusqu'à ce qu'on soit arrivé à réaliser Dieu. L'abeille bourdonne jusqu'à ce qu'elle se pose sur la fleur. Dès qu'elle commence à sucer le miel, c'est le silence complet.

Parfois cependant, l'abeille, lorsqu'elle est ivre de miel, fait encore entendre un doux bourdonnement. De même, l'âme ivre de Dieu parle parfois pour le bien des autres(1).

218. — Celui qui commence à étudier une langue étrangère, se sert continuellement dans la conversation de mots de cette langue pour faire parade de sa science. Mais celui qui connaît bien la langue étrangère n'y fait appel que rarement quand il parle sa langue maternelle. C'est exactement la même chose pour les hommes avancés dans la religion (2).

219. — A une certaine distance du marché, nous n'entendons qu'un bruyant bourdonnement, mais lorsque nous entrons dans le marché, nous entendons à sa place les marchandages qui se font. De même, tant qu'un homme est loin de Dieu, il ne peut être qu'au milieu

(1) Variante : « Tant que l'abeille reste en dehors de la corolle et n'a pas goûté la douceur du nectar, elle tournoie en bourdonnant, mais quand elle entre dans la fleur, elle boit le nectar en silence. Tant qu'un homme discute des doctrines et des dogmes c'est qu'il n'a pas goûté au nectar de la vraie foi. Une fois qu'il l'a goûté, il garde le silence. »

(2) Voir aussi 718 ci-dessous.

de la cacophonie de la sophistique, des vains arguments et des discussions ; mais une fois qu'il s'est approché de Dieu, tous arguments et toutes discussions cessent, et il acquiert une perception claire et lumineuse des mystères de Dieu ([1]).

220. — Quand vous êtes loin de la mer, vous ne percevez que le mugissement des vagues. Mais lorsque vous vous approchez, toute confusion cesse ; vous voyez les bateaux, les mouettes et vous pouvez compter les oiseaux.

221. — La galette de farine que vous posez, non-cuite, dans du beurre chaud (*ghî*) grésille ; à la cuisson, le bruit de friture diminue, et au moment où la galette est à point, le grésillement s'arrête ([2]).

De même, un homme peu informé va partout discourant et prêchant. Mais quand il atteint la perfection de la vraie Connaissance, il cesse toute cette parade de vains discours.

222. — Celui qui a la vraie Connaissance ne s'inquiète plus de parler ni de discuter. Dieu l'Absolu est l'unique Substance qu'il faut réaliser, et non pas décrire, ni simplement connaître. Le signe caractéristique de la véritable Connaissance ou Réalisation est la cessation de tous les doutes, et par conséquent de toutes les discussions philosophiques.

Combien de temps le beurre clarifié grésille-t-il quand on le met sur le feu dans une poêle ? Seulement jusqu'à ce qu'il ait atteint la température où il ne contient plus d'eau. Mais jusqu'à ce moment il bouillonne et produit un bruit très spécial.

Le beurre fondu arrivé à la bonne température et qui ne fait plus aucun bruit est l'homme parvenu à la vraie Connaissance, celui qui a réalisé le Dieu absolu.

([1]) Variante : « Tant qu'un homme est loin du marché, il n'entend qu'une rumeur indistincte et bourdonnante comme ho-ho... Mais quand il arrive sur la place, les sons deviennent distincts. Il voit que l'un marchande, que l'autre achète, etc. De même vous ne pouvez réaliser l'essence de la religion tant que vous restez éloignés du domaine des choses spirituelles. »

([2]) Voir aussi 1029 ci-dessous.

Le beurre insuffisamment chauffé est le *sâdhak* qui aspire à la Connaissance. L'eau à laquelle il est encore mêlé ne peut en être chassée que si on le met sur le feu. Et cet ego, ce moi, fait beaucoup de bruit lorsqu'on s'en débarrasse. Dès qu'il a disparu, tout va bien : plus de cris, plus de bruit.

En même temps, toutes les impuretés se déposent au fond de la poêle. La mondanité, l'attachement à « la femme et l'or » et tous les maux qui les accompagnent sont les impuretés.

223. — Quand la grâce du Tout-Puissant descend sur les hommes, chacun d'eux comprend ses erreurs. Sachant cela, on ne devrait pas discuter.

224. — Pendant mon séjour à Bénarès avec Mathur Bâbu, je demandai à Tailanga Swâmi : « Comment se fait-il que les hommes parlent de tant de Dieux alors qu'il n'y a qu'un Dieu? » Le *swâmi* observait alors un vœu de silence. Aussi se contenta-t-il de lever un doigt, et il se jeta dans une sorte d'extase, indiquant par là que si l'on cherche à L'aborder par la méditation, on n'arrive qu'à un seul Dieu, mais que dans les discussions philosophiques, le sens de l'unité est chassé par celui de la diversité (1).

225. — La réalisation de *Brahman* est-elle facile? Elle est impossible sans l'annihilation du mental. Le *gourou* dit à son disciple : « Donne-moi ta pensée et je te donnerai l'illumination. »

D. — Le but véritable de l'étude

226. — Toutes les Écritures saintes montrent le chemin qui mène à Dieu. A quoi bon avoir recours aux livres une fois que vous connaissez ce chemin? L'heure est est venue alors de la communion solitaire de votre âme avec Dieu (2).

(1) Voir aussi 1252 ci-dessous.
(2) Variante : « L'heure est venue alors d'employer les moyens nécessaires pour avancer. »

Un homme habitant un village avait reçu d'un parent à la campagne une lettre le priant d'acheter diverses choses. Au moment de s'en occuper, l'homme vit qu'il avait égaré la lettre. Après l'avoir longtemps cherchée, il finit par la retrouver. Il la relut, et voici ce qu'elle contenait : « Envoie-moi dix livres de sucreries, cent oranges et huit pièces de drap. » Il s'en alla faire les achats nécessaires et ensuite jeta la lettre.

Pendant combien de temps une telle lettre aurait-elle de la valeur pour vous? Tant que vous ne connaîtriez pas son contenu. Ensuite, vous vous efforceriez d'acquérir les choses demandées. Les Écritures saintes ne font que vous montrer le chemin qui mène à Dieu, c'est-à-dire le moyen de réaliser Dieu. Une fois que vous connaissez la voie, efforcez-vous d'arriver au But, qui est la Réalisation.

227. — Le plus haut savoir, *parâ vidyâ*, est ce par quoi nous connaissons Dieu. Tout le reste, simples *Shâstras*, philosophie, logique ou grammaire, ne sont que des fardeaux qui fatiguent l'esprit. Les Écritures (*granthas*) sont parfois des *granthis* (nœuds). Elles ne sont utiles que lorsqu'elles mènent à *parâ vidyâ*, le plus haut savoir [1].

228. — Beaucoup pensent que la connaissance de Dieu ne peut être atteinte sans l'étude des Écritures. Mais au-dessus de la lecture il y a l'audition [2], et au-dessus de l'audition, il y a la vision [3], la « réalisation ». Cela fait une plus grande impression d'entendre un Instructeur parler de la Sagesse que de lire une page sur elle dans un livre. Mais voir est la plus forte des impressions! Il est plus intéressant d'entendre parler de Bénarès par quelqu'un qui l'a visité que d'en lire une simple description — et il est mieux encore d'aller vous-mêmes visiter Bénarès [4].

229. — Deux espèces différentes d'hommes peuvent

[1] Voir aussi 208 ci-dessus.
[2] des mêmes textes enseignés par un maître.
[3] des vérités contenues dans ces textes.
[4] Voir aussi 203 ci-dessus.

arriver ici-bas à la Connaissance du Moi, qui est un des chemins qui mènent à Dieu. Les premiers sont ceux dont l'esprit reste dégagé de tout enseignement et n'est pas influencé par les pensées d'autrui. Les seconds sont ceux qui, ayant étudié sciences et religions, ont compris, au terme de leurs études, le néant de leur savoir.

230. — Bien des gens sont fiers de leur instruction et parlent volontiers d'erreurs et de superstitions. Mais l'adorateur sincère trouve toujours le Dieu d'Amour prêt à lui tendre une main secourable. Même s'il a marché longtemps dans le chemin de l'erreur, cela n'a pas d'importance, car le Seigneur connaît ses besoins et lui fait réaliser un jour le désir de son cœur.

231. — Deux hommes entrèrent dans un verger. L'un d'eux, attaché aux choses temporelles, dès qu'il eut franchi la grille, se mit à compter le nombre des manguiers, le nombre de mangues que chaque arbre portait, etc., et à calculer combien pouvait valoir le verger. Son compagnon se rendit vers le propriétaire, fit sa connaissance, puis s'en alla tranquillement sous un manguier et se mit à cueillir et à manger des fruits, comme le propriétaire l'y avait autorisé. Quel est le plus sage des deux? Mangez donc les mangues! Cela vous rassasiera. A quoi sert-il de compter les arbres et les feuilles et de faire des calculs? L'homme fier de son intelligence est occupé par toutes sortes de vaines discussions et controverses sur Dieu, tandis que le sage, *bhakta*, ayant reçu la grâce de Dieu, jouit du bonheur suprême en ce monde [1].

[1] VARIANTE (de la dernière phrase) : « L'homme fier de son intellect s'affaire inutilement à chercher le « pourquoi » et le « comment » de la création, tandis que l'humble sage lie amitié avec le Créateur et jouit de Son bienfait de béatitude suprême. »

AUTRE VARIANTE : « Allons, Podo, mange donc les mangues! A quoi te sert de compter combien il y a de centaines d'arbres dans le verger, combien de milliers de branches et combien de millions de feuilles? Tu es ici pour manger les fruits. Mange-les et va-t'en! Tu es arrivé dans ce monde comme être humain, pour parvenir à Dieu par une *sâdhanâ*. Ton devoir est de t'efforcer d'acquérir la *bhakti*. Pourquoi t'empêtrer dans des discussions oiseuses? Les discussions philosophiques changeront-elles ta vie?»

232. — Un seul rayon de lumière venant de ma Mère Divine, qui est, en vérité, la déesse de la Sagesse (*Sarasvatî*), peut humilier le *pandit* le plus savant, et le faire ressembler au ver de terre qui rampe sur le sol ([1]).

233. — L'ignorance dit : « Ceci est de l'or, cela est du cuivre. » Mais la sagesse déclare : « Tout est de l'or ([2]). »

234. — Si vous lisez toute la Bhagavad-Gîtâ, vous arriverez au même résultat que si vous prononcez douze fois le mot : *Gîtâ*. Répéter : « *Gîtâ, Gîtâ* » une douzaine de fois, cela revient à dire : *tâ-gî, tâ-gî* ([3]). En un seul mot, la Gîtâ vous enseigne le renoncement. *O jîva!* renonce à tout et jette-toi aux pieds de lotus du Seigneur ([4]).

235. — Dans un pèlerinage à travers l'Inde du Sud, Chaitanya Déva rencontra un homme pieux qui pleurait tandis qu'un *pandit* lisait devant lui une page de la Gîtâ. Cet homme ne connaissait même pas l'alphabet et n'aurait pas pu lire un verset de la Gîtâ. Quand on lui demanda pourquoi il pleurait, il répondit : « Il est vrai que je ne savais pas lire, mais pendant la lecture je voyais, avec ma vue intérieure, la belle forme de mon Seigneur Krishna, assis sur le chariot d'Arjuna, sur le champ de bataille de Kurukshétra, et je L'entendais énoncer ces sublimes pensées rapportées dans la Gîtâ. C'est cela qui m'a empli les yeux de larmes de joie et d'amour. »

Cet homme inculte avait la plus haute Connaissance, car il avait un pur amour pour Dieu et Le réalisait.

([1]) Voir aussi 1508 ci-dessous.

([2]) Voir aussi 138 ci-dessus et 984 à 986 et 1903 ci-dessous.

([3]) Jeu de mots sur *Gîtâ*, qui est le nom du livre sacré, et *tâgî*, forme bengalie du sanskrit *tyâgin*, « qui a renoncé ».

([4]) VARIANTE : « Prononcez un certain nombre de fois, et rapidement, le mot « *Gîtâ-gî-tâ-gî-tâ* ». C'est alors comme si vous prononciez « *tâ-gî-tâ-gî-tâ-gî* ». Or, *tâgî* désigne l'homme qui a renoncé au monde par amour de Dieu. Ainsi, en un seul mot, la Gîtâ nous enseigne : « Renoncez, ô vous qui êtes enchaînés par le monde! Renoncez à tout, et fixez votre esprit sur le Seigneur. »

Le Maître ajoutait parfois : « Le *sannyâsin* idéal renonce au monde, à la fois intérieurement et extérieurement. Il renonce à tout travail séculier et au fruit de tout travail. »

236. — Un père avait deux fils. Quand ils eurent atteint l'âge voulu pour entrer dans le premier des quatre stades de la vie, celui de *brahmachârin*, ils furent placés sous la direction d'un précepteur religieux pour étudier le Védânta. Après un long laps de temps, les garçons revinrent à la maison. Leur père leur demanda s'ils avaient lu les Védas, et, sur leur réponse affirmative, il les pria de lui dire qui était *Brahman*.

Le fils aîné, citant les Védas et d'autres Livres sacrés, expliqua : « O mon père, on ne peut exprimer *Brahman* par des mots et Il ne peut être connu de notre esprit. Il est ceci, Il est cela », et pour appuyer ses affirmations, il cita encore des textes védântiques. « Ainsi, dit le père, tu connais *Brahman*. C'est bien, tu peux aller vaquer à tes occupations. »

Puis il posa la même question à son fils cadet, mais celui-ci n'essaya pas de parler ; il demeura silencieux, aucun mot ne sortit de sa bouche. Le père dit alors : « Tu es dans le vrai, mon fils, rien ne peut-être dit de l'Absolu et de l'Inconditionné. Aussitôt que tu essayes de parler, tu ramènes l'Infini au fini, l'Absolu au relatif, l'Inconditionné au conditionné. Ton silence est plus éloquent que si tu citais à ce sujet une centaine de textes et autant d'autorités qualifiées ([1]). »

237. — Un certain roi se faisait faire chaque jour la lecture de la Bhagavad-Gîtâ par un *pandit* fort lettré. A la fin de cette lecture journalière, le *pandit* disait habituellement : « Sire, avez-vous bien compris ce que je vous ai lu ? » Le roi répondait simplement : « Cher *pandit*, c'est vous, le tout premier, qui devez comprendre le sens de ces textes. » Le *pandit* réfléchissait à cette réponse tout en retournant chez lui. « Pourquoi donc, se disait-il, le roi me répète-t-il tous les jours : C'est à vous de comprendre ces textes ? » C'était un pieux brahmane, et, au bout de quelque temps, il sentit son esprit s'éveiller en lui. Il comprit que l'adoration du Seigneur est la seule chose nécessaire. Il renonça au monde et à ses

([1]) Voir aussi 1240 et 1343 ci-dessous.

plaisirs. Le jour où il quitta sa demeure pour s'en aller dans la solitude, il envoya au roi le message suivant : « Sire, je suis enfin arrivé à comprendre le sens juste de la parole de Dieu, et c'est : Renonce à tout pour l'amour du Seigneur. »

238. — Un brahmane lettré se rendit un jour chez un roi très sage et lui dit : « Seigneur, je connais à fond les Écritures sacrées, et je vais vous enseigner le Bhâgavata-Purâna. » Le roi, qui était le plus sage des deux, savait bien qu'un homme qui a réellement étudié le Bhâgavata chercherait plutôt à connaître son Moi qu'à visiter les cours et à briguer honneurs et richesses ; il répondit au brahmane : « Je vois, ô brahmane, que tu n'as pas encore bien compris ce livre. Je te promets de te prendre pour précepteur, mais commence par étudier à fond les Écritures. » Le brahmane le quitta en se disant : « Le roi est fou de dire que je ne connais pas suffisamment le Bhâgavata que je lis et relis depuis des années! » Il en fit néanmoins encore une étude sérieuse, puis retourna chez le roi. Celui-ci lui répéta la même chose et le renvoya. Extrêmement vexé, le brahmane songea pourtant que le roi devait avoir une raison spéciale pour agir ainsi. Il rentra chez lui, s'enferma dans sa chambre et s'enfonça dans l'étude du livre. Petit à petit, le sens caché des textes se révéla à son esprit. Il comprit la vanité qu'il y a à courir après les bulles d'air que sont les cours, les rois, les richesses, les honneurs et la gloire ; tout s'effaça devant ses yeux dessillés. Il s'adonna désormais à la recherche de la perfection et ne pensa plus au roi. Celui-ci, quelques années plus tard, se souvint du brahmane et vint lui rendre visite. Le voyant rayonner d'amour et de lumière divine, il s'agenouilla devant lui et lui dit : « Je vois que tu as vraiment saisi le sens des Écritures ; si tu veux m'accepter pour disciple, je suis prêt à le devenir. »

Chapitre VI

Maîtres religieux. Les vrais et les faux

A. — Les chausse-trapes de l'enseignement

239. — Es-tu revêtu, ô toi qui prêches, des insignes de l'autorité? Le plus humble sujet du roi, s'il est autorisé à porter l'insigne royal, est écouté avec crainte et respect, et peut arrêter n'importe quelle rixe s'il montre cet insigne. De même, ô prédicateur, tu dois en premier lieu obtenir la consécration et l'inspiration de Dieu Lui-même. Tant que tu ne les as pas reçues, tu peux prêcher ta vie durant, mais ta prédication restera vaine.

240. — En vérité, le rôle du prédicateur est très difficile. Si vous n'avez pas reçu un ordre de Dieu, vous ne pouvez pas instruire les hommes. Et si vous essayez sans avoir reçu cet ordre, personne ne vous écoutera, vos paroles n'auront en elles aucune puissance. Commencez donc par réaliser Dieu, par la *sâdhanâ* ou autrement. Et quand vous aurez reçu de Lui l'ordination, vous commencerez à prêcher.

Dans mon village, il y a un étang que l'on appelle Haldarpukur. Ses rives étaient souillées chaque nuit, et chaque matin les gens du voisinage, quand ils venaient prendre leur bain, maudissaient les coupables inconnus. Mais ces malédictions ne produisaient aucun effet, et le lendemain matin les berges étaient encore plus sales. Finalement, un agent de police, avec son insigne, vint poser une pancarte : « Il est défendu de déposer des

ordures. Les contrevenants seront punis. » A partir de ce jour, plus personne ne vint souiller les lieux.

C'est pourquoi je vous dis qu'il faut d'abord recevoir un ordre du Seigneur, avoir de Lui des lettres de créance. Ensuite vous pourrez prêcher et faire des conférences partout où vous voudrez. Car si le Seigneur vous envoie, Il vous donne aussi le pouvoir nécessaire, et alors vous pouvez remplir cette tâche difficile d'instruire les hommes.

241. — Un petit fermier poursuivit un jour un riche *zemindar* devant les tribunaux. Tout le monde supposa qu'il était appuyé par quelqu'un de puissant, peut-être par un autre grand *zemindar*, qui dirigeait le procès.

Quelle pauvre petite chose insignifiante que l'homme! Jamais il ne pourra instruire son prochain si Dieu ne lui en donne le pouvoir.

242. — La chose indispensable pour l'enseignement des vérités divines est le commandement direct de Dieu (*âdesha*). Sans cela un homme se rend ridicule en cherchant à en instruire un autre, et il fait ainsi plus de mal que de bien. C'est l'aveugle qui conduit l'aveugle! C'est seulement lorsque vous aurez vu Dieu que vous pourrez espérer comprendre les hommes et leur dire de quelle maladie [de l'âme] ils souffrent.

243. — Nul n'a le désir ou la patience de se plonger profondément dans l'amour divin. Nul ne recherche le renoncement et le discernement (*vairâgya* et *viveka*) ni ne tient à pratiquer la dévotion (*sâdhanâ*). Au contraire, tous voudraient, avec un peu d'instruction, instruire leur prochain et lui faire des discours. C'est une chose curieuse! Enseigner autrui est la tâche la plus difficile qui soit. Celui-là seul peut prêcher qui, après avoir réalisé Dieu, est envoyé par Lui auprès de ses frères.

244. — C'est devenu la mode pour vous autres à Calcutta de vouloir constamment faire des conférences et « éclairer » votre prochain. Mais dites-moi d'abord comment vous allez vous éclairer vous-même. Hein? Qui êtes-vous donc pour aller instruire autrui? Le Sei-

gneur de l'Univers instruira les hommes si c'est nécessaire. Ce Seigneur qui a fait le soleil et la lune, les hommes et les animaux, ce Seigneur qui a fait aussi de quoi les nourrir, qui a fait leurs parents pour les soigner et les alimenter, ce Seigneur qui a fait tant de choses, ne fera-t-il rien pour les éclairer ? Si c'est nécessaire, vous pouvez être certains qu'Il le fera ! Il habite dans le temple du corps humain. Il connaît nos pensées les plus secrètes.

245. — La prédication est une tâche réellement bien risquée ! Elle fait souvent du mal à celui qui la pratique. Lorsqu'il se voit apprécié de ses auditeurs, le prédicateur laisse aussitôt l'orgueil s'enfler en lui et déclame : « Écoutez, hommes, ce que je décrète... ». Cette parole désastreuse arrête tout progrès ; il ne récolte plus qu'un peu d'estime pour récompense, et son auditoire dit tout au plus à son sujet : « Comme il parle avec facilité ! il doit être très instruit ! »

Ne laissez jamais votre esprit s'arrêter à l'idée que c'est vous qui parlez. Je dis à ma Mère : « Mère, je suis l'outil, Tu es la main, je fais ce que Tu me dis de faire, je parle comme Tu m'ordonnes de parler [1]. »

246. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Que pensez-vous de l'homme qui, sans avoir une vie spirituelle intérieure très développée, est un grand orateur, un grand prédicateur ? »*

Il répondit : « Il est comme un homme qui dilapide le bien d'autrui confié à sa garde. Il peut aisément donner des conseils — cela ne lui coûte rien ; les idées qu'il exprime sont empruntées ; ce ne sont pas les siennes. »

247. — S. parlait un jour dans une *Harisabhâ* (association religieuse). Au cours de sa harangue, il déclara : « Le Seigneur est complètement dénué de *rasa* [2] ; nous devons donc Le rendre doux en Lui prêtant la douceur de notre propre nature. » Par *rasa*, il entendait l'amour et autres attributs divins. En écoutant ces

(1) Voir aussi 154 ci-dessus et 1339 ci-dessous.
(2) Littéralement : suc, sirop.

paroles, j'ai songé à un jeune enfant qui disait : « Mon oncle a beaucoup de chevaux », et qui, pour convaincre ses auditeurs, leur expliquait que l'étable de son oncle était « pleine de chevaux ». Il était facile de comprendre que c'était un mensonge et que le gamin n'avait ni habitude ni expérience des chevaux — qu'on ne loge pas dans une étable.

Dire que Dieu est dépourvu de *rasa*, c'est-à-dire d'amour, de joie et d'autres attributs, était une énormité qui prouvait l'ignorance complète de celui qui parlait. Il démontrait ainsi qu'il n'avait jamais réalisé l'Être Suprême, qui est la source même de l'Amour éternel, de la Sagesse et de la Joie. Quel bien peut faire un tel sermon?

248. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Que pensez-vous des méthodes modernes de propagande religieuse ? »*

Il répondit : « C'est comme si l'on invitait cent personnes à un repas où l'on ne peut en nourrir qu'une. C'est se poser en *gourou* avec une très minime provision d'expérience spirituelle (*sâdhanâ*). »

249. — Sans *âdesha*, tu t'affirmerais toi-même et tu déclarerais : « J'enseigne, je suis le maître, les autres sont mes disciples ». L'affirmation de soi-même est le produit de l'ignorance. On ne possède la vraie liberté que lorsqu'on réalise que Dieu est le seul acteur dans l'univers (*jagat*), qu'on est uniquement un instrument dans Sa main. Tous les ennuis et toutes les agitations viennent de cette idée : Je suis le maître, je suis un agent libre (*kartâ*) ([1]).

250. — En premier lieu, installe Dieu dans le temple de ton cœur, réalise-Le. Paroles, conférences et tout le reste pourront suivre cette vision de Dieu, mais non la précéder. Les gens parlent avec facilité de Dieu et de *Brahman*, mais ils restent néanmoins attachés aux choses de ce monde. A quoi cela leur sert-il ? C'est souffler dans

([1]) Voir aussi 154 ci-dessus et 1339 et 1472 ci-dessous.

la conque (*shankha*) pour annoncer un service religieux (*ârâtrika*) sans avoir de Dieu à adorer dans le sanctuaire.

Les gens apprécieront peut-être vos conférences, mais leur intérêt tombera vite et ils oublieront tout ce qu'ils auront entendu. Quant à vivre les vérités que vous aurez énoncées, ils s'en inquiéteront encore moins ([1]).

251. — Quel pouvoir faut-il à l'homme pour qu'il puisse essayer de libérer ses semblables des liens de ce monde ? Seul Celui dont *Mâyâ* est issue — cette *Mâyâ* enchantée qui, à travers les âges, reste une énigme pour l'homme — seul Celui-là peut libérer l'humanité. Le seul chemin à suivre est celui de l'adoration du *Sachchidânanda gourou* ([2]). Ceux qui n'ont pas atteint Dieu, ceux qu'Il n'a pas favorisés de Ses commandements, ceux qui ne sont pas fortifiés par la force divine, comment auraient ils la puissance de faire tomber les chaînes de Ses créatures ? ([3]).

252. — Un jour que je traversais une *panchavatî*, j'entendis une grenouille qui coassait effroyablement, et je vis qu'elle avait été prise par un serpent. Longtemps après — en revenant — j'entendis les mêmes cris, je regardai dans les buissons et je vis le serpent avec la grenouille dans sa bouche ; il ne pouvait ni l'avaler ni la rejeter, ce qui prolongeait l'agonie de la grenouille. Je me dis alors : « Si elle avait été capturée par un cobra, elle serait morte sans avoir poussé plus de trois cris ; ici les souffrances du serpent égalent presque celles de la grenouille. »

De même, si dans sa témérité folle un homme non éclairé prend la responsabilité du salut de ses frères il

([1]) Voir aussi 713 ci-dessous.
([2]) C'est-à-dire le *gourou* qui est *Sachchidânanda*.
([3]) VARIANTE : « Aussi longtemps que vous prêchez sans avoir reçu l'autorité de Dieu même, vos paroles seront sans puissance et personne ne les écoutera. Il faut d'abord réaliser Dieu, d'une manière ou d'une autre, et seulement ensuite, on peut enseigner et prêcher partout. Ce n'est que de cette manière que l'on obtient de la puissance et de la force. C'est ainsi que l'on peut bien s'acquitter des devoirs et des responsabilités d'un prédicateur. »

n'y aura pas de fin à leur misère. L'ego du disciple n'arrivera pas à se détacher et ne pourra se libérer de ses liens terrestres. Celui qui tombe sous l'influence d'un *gourou* incapable n'atteindra jamais à la libération. Mais avec un maître compétent, l'égoïsme du *jîva* sera détruit avant d'avoir pu pousser plus de trois cris [1].

253. — Il ne faut pas avoir en soi l'égoïsme et l'amour propre de l'orateur qui dit : « Vous tous, je vous parle, écoutez-moi... »

L'égoïsme subsiste dans l'ignorance, mais non dans la connaissance. Seul celui qui est dénué de suffisance atteint la vérité. L'eau de pluie stationne dans les bas-fonds, mais elle fuit des hauteurs [2].

254. — *Un homme de Calcutta, riche et connu, rendit visite à Shrî Râmakrishna et dans le cours de la conversation se servit de beaucoup d'arguments tortueux.*

Shrî Râmakrishna lui dit : « A quoi servent les discussions oiseuses ? Continuez à invoquer Dieu avec un cœur simple et croyant et cela vous fera du bien. »

Cet avis ne fut pas pris en bonne part par l'arrogant visiteur qui répliqua au Maître : « Avez-vous le don de tout savoir ? »

Shrî Râmakrishna joignit alors les mains et répondit avec une grande humilité : « Il est vrai que je ne sais rien, mais un balai, même sale, peut nettoyer la place qu'il balaye ».

255. — Il y avait un prédicateur professionnel qui pouvait éveiller dans le cœur de ses ouailles de grands sentiments de dévotion chaque fois qu'il prêchait, mais qui personnellement ne menait pas une vie vertueuse. Attristé par sa manière de vivre, je lui demandai un jour comment il se faisait qu'il pût ainsi remuer le cœur de tant d'hommes, alors qu'il vivait lui-même de façon si indigne. L'homme s'inclina et me répondit : « Maître, le balai, si indigne qu'il soit, enlève la poussière et la

(1) Voir aussi 1510 ci-dessous.
(2) Voir aussi 150 ci-dessus.

saleté dans la rue et dans la maison! » Et, naturellement, je n'ai rien pu lui répondre (1).

256. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi la religion dégénère-t-elle ? »*

Il répondit : « L'eau de pluie est pure, mais elle arrive sur le sol souillée par le canal dans lequel elle doit couler pour y parvenir. Si le toit et les tuyaux sont sales, l'eau qui y passe sera également sale (2). »

257. — Shrî Gaurânga, entièrement plongé en *bhâva-samâdhi*, tomba dans l'océan, et en fut retiré dans un filet de pêcheurs. Quand ceux qui le ramenèrent sur le rivage touchèrent son corps à travers le filet, ils tombèrent dans une sorte d'extase. Abandonnant leur travail, ils s'en allaient au hasard, comme des insensés, chantant le nom sacré de Hari. Personne de leur entourage ne pouvant les guérir ni les ramener à la raison, leurs familles s'adressèrent à Shrî Gaurânga lui-même et lui contèrent leurs malheurs. Shrî Gaurânga leur dit : « Prenez du riz dans la maison d'un prêtre et remplissez-leur en la bouche ; ils seront guéris aussitôt. » Le conseil fut suivi et les pêcheurs sortirent de leur sainte extase (3).

258. — Sachez que lorsque notre âme a soif [de Dieu], elle oublie toutes les différences entre l'eau pure et l'eau du fossé. Pour obtenir la connaissance de Dieu, elle se tourne parfois vers des hommes vertueux et parfois vers des hommes imparfaits. Mais si le Seigneur dispense Sa grâce, l'eau croupie ne peut nous faire aucun mal. Lorsqu'Il

(1) Il n'y a pas contradiction entre ce texte et l'idée maîtresse du chapitre. L'effet produit par ce genre de prédication est éphémère, et n'est donc pas comparable aux résultats permanents que produisent sur leurs disciples les paroles d'hommes parvenus à la véritable réalisation spirituelle. (Note des éditeurs de Madras).

(2) Voir aussi 271 ci-dessous.

(3) Tel est le pouvoir de contamination qu'ont l'impureté et l'esprit mondain sur la croissance spirituelle. (Note des éditeurs de Madras). Pour les hindous, la connaissance intellectuelle ou spirituelle crée pour celui qui la possède des devoirs et non des droits, et il est blâmable de vouloir en tirer un profit matériel. Aussi le prêtre qui vit de son « métier » est-il fort peu considéré. Voir aussi 576 ci-dessous.

nous donne Sa connaissance, Il nous révèle ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Il peut y avoir des mares au sommet des collines, mais il n'y en a pas sur la colline de l'ego pervers. L'eau pure du ciel ne peut s'amasser que lorsque l'ego est éclairé ou dans l'ego de l'adorateur.

Il est vrai que du haut d'un terrain élevé, on peut envoyer de l'eau dans toutes les directions, mais la comparaison n'est vraie que lorsqu'il s'agit de l'ego éclairé.

B. — Les véritables maitres

259. — Celui-là seul qui a la lumière de la vraie Connaissance est un véritable instructeur.

260. — Nombre d'hommes ont entendu parler de la neige, mais ne l'ont pas vue ; de même, beaucoup de prédicateurs religieux ont fait d'abondantes lectures sur les attributs de Dieu, mais ne L'ont pas réalisé dans leur vie. De même aussi que beaucoup d'hommes ont vu la neige, mais n'en ont pas goûté, ainsi bien des prédicateurs ont entrevu la Gloire divine, mais n'en ont pas compris l'Essence réelle. Seul celui qui a goûté de la neige peut dire quelle saveur elle a. Et seul peut décrire les attributs du Seigneur celui qui, étant Son serviteur, ou Son ami, ou Son adorateur, a réalisé son unité avec Lui, dans l'état de complète absorption en Lui (1).

261. — Si quelqu'un a l'idée qu'il est un chef et doit fonder une secte, son moi n'est certainement pas « mûr ». Mais il n'est pas mauvais qu'un homme qui a réalisé Dieu sente qu'il a reçu un message et veuille le prêcher pour le bien des autres. Shuka Déva avait reçu un pareil message pour révéler le Bhâgavata à Parîkshit (2).

(1) Voir aussi 1375 ci-dessous.

(2) Le roi Parîkshit, petit-fils d'Arjuna, avait fait une grave injure au *rishi* Shamîka pendant que celui-ci était en méditation ; le *rishi* lui avait pardonné, mais son fils Shringin l'avait maudit et condamné à mourir sept jours plus tard, mordu par un serpent. Tandis qu'il attendait la mort avec sérénité, le sage Vyâsa envoya son fils Shuka lui réciter le Bhâgavata-Purâna.

262. — Lorsque la cruche est pleine d'eau, elle ne fait plus de glouglous. De même, un homme devient silencieux lorsqu'il a réalisé Dieu ([1]). Mais que penser alors de Nârada et d'autres *gourous ?*

Nârada, Shuka Déva et d'autres sages qui leur ressemblent, revinrent, après avoir atteint le *samâdhi*, de plusieurs degrés en arrière, par pitié et par amour, et instruisirent l'humanité ([2]).

263. — Il existe deux espèces d'hommes parfaits en ce monde. Les premiers, quand ils atteignent la Vérité, savourent silencieusement leur joie sans en parler à personne. Les seconds, ayant atteint cette même Vérité, ne peuvent garder leur bonheur pour eux seuls et crient à tue-tête : « Vous tous, venez et jouissez de la Vérité avec moi ([3]). »

264. — A quoi reconnaît-on la vraie prédication ? Au lieu de prêcher aux autres, si vous adorez Dieu sans cesse, cela suffit comme prédication. Celui qui s'efforce de se rendre libre est le vrai prédicateur. Des centaines d'hommes viennent de tous côtés à celui qui est libre, et désirent recevoir ses instructions. Quand s'ouvre un bouton de rose, les abeilles volent à lui de partout sans y être invitées.

265. — Les abeilles viennent toutes seules à la fleur pleinement éclose lorsque la brise en répand partout le suave parfum. Les fourmis viennent toutes seules où l'on a mis du sucre. Personne n'a besoin d'aller inviter l'abeille ni la fourmi. De même, lorsqu'un homme devient pur et parfait, la douce influence de sa nature se répand partout, et tous ceux qui cherchent la Vérité sont naturellement attirés vers lui. Il n'a pas besoin d'aller à la recherche d'auditeurs ([4]).

([1]) Voir aussi 213 ci-dessus et 1555 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 185 ci-dessus et 1045 et 1146 ci-dessous.
([3]) Voir aussi 1067 ci-dessous.
([4]) VARIANTE : « Adore Dieu sans te lasser au lieu de Le prêcher à tes frères ; c'est la meilleure des prédications. Celui qui essaye de se libérer est le vrai prédicateur. De tous côtés on vient à lui pour entendre ses paroles. Quant la fleur s'ouvre, les abeilles, sans attendre d'y être conviées, volent à elle. »

266. — Les fourmis s'assemblent là où sont tombées des sucreries. Si vous devenez doux comme du sucre candi, si vous cultivez en vous la douceur d'une conscience éveillée aux choses spirituelles, les fourmis (les dévots) viendront d'elles-mêmes à vous. Votre prédication sera vaine si elle ne vous a pas été inspirée par Dieu, et nul ne vous écoutera. Il faut L'atteindre par la dévotion ou par tout autre moyen et alors, si vous avez reçu Sa Parole, vous pourrez aller La prêcher partout. Ce n'est que par Dieu que l'on peut trouver la force et la puissance et bien s'acquitter du rôle d'un prédicateur.

267. — Les phalènes, lorsqu'elles voient les flammes, arrivent on ne sait d'où, s'y précipitent et y meurent ; mais le feu n'a pas convié les phalènes [1].

Il en est de même de la prédication des parfaits. Ils n'appellent personne, mais des centaines de gens, venant on ne sait d'où, s'approchent de leur propre gré et cherchent à se faire instruire.

Les princes et les millionnaires se pressent autour du sage et l'implorent : « Seigneur, que voudrez-vous bien accepter ? Voulez-vous ces mangues, ces sucreries, cet or ces bijoux, ces étoffes précieuses ? » Et il leur répond : « Allez-vous en ! Je ne veux rien de tout cela. »

Ce n'est pas l'aimant qui va à la rencontre des morceaux de fer. Ceux-ci se précipitent vers lui parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

268. — Quand un riche marchand vend des graines à un client, il maintient sa provision en renouvelant constamment son dépôt de céréales ; ainsi il peut continuer à vendre sans arrêt. Tandis que, dans un petit magasin, le stock de graines est vite épuisé.

De la même façon, c'est Dieu Lui-même qui fournit inlassablement pensées et sensations au cœur de Ses adorateurs ; c'est pourquoi ceux-ci ne manquent jamais de propos nouveaux et sages, de vérités directement révélées, qui sont bien supérieures à la Sagesse contenue dans les livres. Mais ceux qui n'ont appris que par les

[1] Voir aussi 491, 823 et 1132 ci-dessous.

livres sont, comme le petit commerçant, bien vite au bout de leur réserve d'idées.

269. — Dans la région où je suis né, vous pouvez souvent rencontrer des gens qui mesurent des grains rassemblés en tas. Un homme mesure, un autre pousse les grains vers le premier dès que celui-ci a presque fini de mesurer la portion du tas qu'il pouvait atteindre. De la même manière, le dévot ne voit jamais s'épuiser sa provision de vérité. Il reçoit de source intérieure un constant apport de nouvelles idées ; cette source n'est jamais tarie (1).

270. — La lumière d'un réverbère éclaire avec une intensité variable les diverses parties de la ville, mais tous les becs reçoivent le gaz d'une source commune. De même, les véritables instructeurs religieux de tous les pays et de toutes les époques sont comme autant de lampes par lesquelles se révèle la vie de l'Esprit qui s'écoule constamment d'une source unique, le Seigneur tout-puissant (2).

271. — L'eau de pluie, qui tombe sur le toit de la maison, arrive au sol par des tuyaux dont l'orifice est orné d'une tête de tigre ou de taureau, si bien qu'elle semble jaillir vraiment de la gueule du tigre ou du taureau, alors qu'en réalité, elle descend du ciel (3).

De même les vérités éternelles et les saints enseignements qui sortent de la bouche des hommes pieux ne sont pas énoncés par ces sages eux-mêmes, mais descendent en réalité de Dieu.

(1) Voir aussi 1508 ci-dessous.

(2) VARIANTE (de la deuxième phrase) : « De même, les instructeurs religieux de tous les pays et de toutes les races reçoivent leur inspiration d'une seule Source toute-puissante. »

(3) Voir aussi 256 ci-dessus.

Chapitre VII

Ceux dont l'esprit est dans le monde. Comment ils se comportent

A. — Caractères de ceux dont l'esprit est dans le monde

272. — Il y a deux espèces d'hommes : ceux qui le sont seulement de nom (*mânush*) et ceux qui sont « éveillés » (*man-hûsh*). Seuls ceux qui aspirent à Dieu appartiennent à cette dernière catégorie. Ceux qui ont la folie « de la femme et de l'or » sont tous des hommes ordinaires; ils ne sont hommes que de nom (1).

273. — Comme un masque peut être porté par des personnes différentes, ainsi le vêtement de l'humanité revêt des créatures variées. Bien qu'elles aient toutes l'air d'êtres humains, les unes sont des loups dévorants, les autres des ours féroces, d'autres encore de rusés renards ou des serpents venimeux (2).

274. — On rencontre deux espèces d'hommes. La nature des uns ressemble à un van d'osier, celle des autres à un tamis. Dans le vannage, le panier d'osier rejette l'inutile (la balle) et ne garde que l'utile (le grain). De même, il est une classe d'hommes qui rejettent ce qui est sans valeur (or, luxure, etc.) et choisissent le Seigneur la seule richesse digne d'être possédée. Le tamis, au contraire, laisse passer la partie la plus fine d'une subs-

(1) Voir aussi 614 et 1047 ci-dessous.
(2) Voir aussi 49 ci-dessus.

tance et garde la plus grossière. Ainsi, il est une autre espèce d'hommes qui rejettent ce qui seul vaut la peine d'être gardé, c'est-à-dire Dieu, et à la place, acceptent l'or, la luxure, etc. (1).

275. — Il est des personnes qui — sans rien avoir qui les rattache à ce monde — trouvent néanmoins à se créer des liens. Elles ne tiennent pas à être libres. Un homme qui n'a ni famille, ni relations, s'occupe généralement d'un chat, d'un singe ou d'un chien, ou d'un oiseau dont il a fait son favori — comme pour apaiser sa soif de lait il boirait au besoin du petit-lait. Tel est le piège qu'a tendu pour nous le pouvoir d'illusion de *Mâyâ* (2).

276. — Le veau nouveau-né est plein de vie et de joyeuse exubérance ; il s'ébat et gambade toute la journée, ne s'arrêtant que pour venir de temps à autre téter le bon lait de sa mère. Mais quand on lui met un licou et qu'on l'attache, il maigrit, commence à dépérir, et son air joyeux se change en un aspect triste et mélancolique.

De même, tant qu'un jeune homme ne s'inquiète pas des affaires du monde, il est gai, joyeux. Mais lorsqu'il s'emprisonne dans le monde derrière les solides verrous du mariage, et qu'il commence d'être assailli par les responsabilité de la vie de famille, toute sa gaîté disparaît. Il a l'air déprimé, préoccupé, anxieux; on ne voit plus sur ses joues l'éclat de la santé; de profondes rides commencent à sillonner son front. Heureux celui qui reste jeune homme toute sa vie, libre comme la brise du matin, frais comme une fleur nouvellement éclose, pur comme une goutte de rosée (3).

(1) VARIANTE : « Tout comme la nature du tamis est de rejeter les grains fins et de conserver ceux qui sont plus grossiers, il est de la nature des âmes mauvaises de rejeter le bien et de conserver le mal. Les vans et les bonnes âmes ont au contraire la nature opposée. »

(2) Voir aussi 1108 ci-dessous.

(3) VARIANTE (du deuxième alinéa) : « Aussi longtemps qu'un adolescent ne s'occupe pas des affaires du monde, il est heureux et plein de grandes espérances ; mais dès qu'il assume les responsabilités d'un chef de famille il se laisse alourdir par ce fardeau et devient incapable d'atteindre au plus haut but de la vie. »
Voir aussi 338 ci-dessous.

277. — Ceux qui habitent pour la première fois un corps humain ont besoin de quelques distractions mondaines. On n'atteint pas la sagesse sans avoir passé par un travail préparatoire.

278. — Il est aussi impossible de faire comprendre à un homme frivole ce qu'est l'extase de la communion divine que d'expliquer à un petit garçon la nature des plaisirs conjugaux ([1]).

279. — Les hommes frivoles font une triste erreur. S'ils voulaient supporter les sacrifices et les ennuis, utiliser leur instruction, leur intelligence et leur persévérance à chercher Dieu, plutôt qu'à briguer les honneurs et la fortune, que ne gagneraient-ils pas ?

280. — L'homme futile ne peut guère résister à l'attrait « de la femme et de l'or », ni tourner son esprit vers Dieu, même s'il est continuellement assailli par les misères et les souffrances terrestres.

281. — Si « la femme et l'or » sont constamment à vous poursuivre, comment pourrez-vous réaliser Dieu ? Il est bien difficile en vérité de vivre sans attachement dans de telles conditions. L'homme qui vit dans le monde est dans une situation pénible. Il est d'abord l'esclave de sa femme, il est ensuite l'esclave de la roupie, et il est enfin l'esclave de celui qu'il sert pour gagner sa vie.

282. — L'homme qui est enchaîné par le monde, non seulement n'écoute pas les cantiques, les discours religieux, les éloges du Tout-Puissant, etc., mais encore empêche les autres de les écouter, injurie la religion et ses adeptes et se moque de ceux qui méditent sur Dieu([2]).

283. — Quand je trouve, parmi ceux qui viennent à moi, des personnes qui ne se soucient nullement de choses

([1]) Voir aussi 1364 ci-dessous.

([2]) VARIANTE : « L'homme qui vit dans le monde se reconnaît facilement à son antipathie pour tout ce qui sent la religion. Non seulement il n'aime pas entendre lui-même des cantiques, de la musique sacrée ou le chant des saints Noms du Divin, mais il conseille aux autres hommes de ne pas les écouter. Celui qui se moque des prières, qui tourne en ridicule les sociétés religieuses et les hommes pieux est bien en vérité l'homme mondain. »

spirituelles, je leur suggère d'aller s'asseoir au bord du fleuve ou de visiter nos beaux temples dans les jardins. Elles se sentent plus libres ainsi de penser et d'agir comme elles le veulent que si elles demeuraient dans notre réunion.

Parfois mondains et pieux viennent ensemble. Il est facile de distinguer ceux qu'une conversation religieuse ennuie. Ils s'agitent et s'impatientent tandis que les autres parlent longuement de Dieu et de spiritualité. Ils ne veulent plus rester assis et murmurent à l'oreille de leur ami : « Tu vas rester encore longtemps ? On ne s'en va pas bientôt ? » Parfois l'ami répond : « Attends encore un peu, nous partirons bientôt ». Alors, dégoûtés, ils répliquent : « C'est bon, continuez votre conversation, nous allons vous attendre dans le bateau (1). »

284. — Si une personne a mangé des radis noirs, l'odeur de son haleine la trahit. De même, si vous rencontrez une personne pieuse, elle commencera très vite à vous parler de choses spirituelles ; un homme mondain, par contre, ne parlera que de choses mondaines (2).

285. — Chez celui qui a mangé des radis, le rot a une odeur de radis, et chez celui qui a mangé des concombres, le rot sent le concombre. De même la bouche exprime parfois ce que le cœur éprouve en secret.

286. — En parlant à un homme frivole, vous pouvez sentir que son cœur est plein de désirs et de pensées terrestres, tout comme vous pouvez tâter le gésier d'un jeune pigeon et sentir qu'il est rempli de grains. La mondanité est ce qui intéresse ce genre d'hommes ; ils n'aiment point à entendre parler de choses spirituelles.

287. — Il est inutile de faire aux hommes frivoles des discours religieux. Après vos paroles comme avant, ils resteront dans leur mondanité (3).

288. — Le cœur d'un pécheur est comme un cheveu

(1) Voir aussi 721 ci-dessous.

(2) VARIANTE : « ... Ainsi les hommes frivoles parlent surtout des choses temporelles, même lorsqu'ils rendent visite à un *sâdhu*. » Voir aussi 1600 ci-dessous

3 Voir aussi 200 (variante) ci-dessus.

frisé ; vous avez beau l'étendre tant que vous voudrez, vous ne le rendrez jamais droit. De même, le cœur du méchant ne peut être facilement transformé, rendu droit et pur (1).

289. — La courge amère qui sert de gourde (*kamandalu*) au pèlerin peut avoir voyagé aux quatre *dhâmas* (2), son goût n'en restera pas moins amer. Telle est aussi la nature de l'homme dont l'esprit est dans le monde.

290. — Le potier ne peut modeler ses figurines qu'avec de l'argile non-cuite ; une fois qu'elle a passé au feu, elle n'est plus malléable. De même, le cœur qui a flambé dans le feu des désirs terrestres ne peut plus subir l'influence de sentiments élevés et ne peut plus se modeler sur une forme adorable (3).

291. — L'argile tendre est malléable, mais la pierre ne l'est pas. Ainsi la Sagesse divine fait impression sur le cœur du dévot, mais non sur l'âme prisonnière (*baddhajîva*).

292. — L'eau ne peut imprégner une pierre. De même, les conseils religieux ne peuvent produire aucune impression sur l'âme prisonnière (4).

293. — Un clou qu'on ne peut faire pénétrer dans une pierre entre facilement dans la terre (5). Ainsi les conseils des hommes pieux n'influencent pas l'âme des mondains, mais pénètrent profondément dans le cœur du croyant.

294. — Un homme plongé dans la mondanité ne peut atteindre à la connaissance divine : il ne peut voir Dieu. L'eau bourbeuse reflète-t-elle le soleil ? (6)

295. — Si vous entrez dans le monde avant d'avoir

(1) Voir aussi 854 et 1594 ci-dessous.
(2) Les quatre grands lieux de pèlerinage de l'Inde (Badri-Narayana, Dwaraka, Rameswaram et Puri).
(3) Voir aussi 60 ci-dessus.
(4) Voir aussi 752 ci-dessous.
(5) Variante : « Pouvez-vous enfoncer des clous dans une pierre ? Si vous essayez, vous casserez les clous et la pierre restera impénétrable. »
(6) Voir aussi 148 ci-dessus.

acquis par votre *sâdhanâ* un profond amour (*bhakti*) pour le Seigneur, vous êtes certains de vous y empêtrer. Les chagrins, les malheurs, et tous les maux auxquels la chair est sujette vous feront perdre votre équilibre. Plus vous vous plongerez dans les affaires du monde, plus vous vous en préoccuperez et plus vous serez attachés au monde.

296. — Comme l'eau entre sous l'arche d'un pont, coule et ressort de l'autre côté, ainsi passent les enseignements religieux dans l'âme des hommes mondains. Les paroles entrent par une oreille et sortent par l'autre, sans faire aucune impression sur leur esprit.

297. — Une mangouste apprivoisée fait son nid tout en haut du mur de la maison. Une corde est fixée à son cou par une des extrémités, l'autre bout est attaché à un poids. La mangouste ainsi entravée joue dans les cours et les chambres de la maison. Si quelque chose l'effraie, elle grimpe et se réfugie dans son nid haut perché, mais elle ne peut y rester longtemps, car le poids, à l'autre bout de la corde, la tire en bas et la force à descendre.

L'homme a son nid, lui aussi, très haut, aux pieds du Tout-Puissant. Quand les malheurs et l'adversité l'accablent, il se réfugie auprès de Dieu, sa vraie demeure. Mais au bout de peu de temps, le poids de ce monde l'entraîne irrésistiblement vers les basses jouissances (1).

(1) Variante : « Qu'est-ce qui caractérise l'homme dont l'esprit est dans le monde ? Il est comme la mangouste dans le pot du dresseur. Le dresseur de mangoustes fixe très haut sur un mur un pot qui sert de nid à l'animal. Il attache aussi au cou de la mangouste une ficelle dont l'autre bout est attaché à un poids. La mangouste sort du pot, descend le long du mur et se promène où elle veut, mais lorsqu'elle est effrayée par quelque chose, elle se précipite dans son pot pour s'y cacher. Malheureusement elle ne peut y rester longtemps, car le poids de l'autre extrémité de la ficelle l'oblige à sortir de son nid confortable. De même, celui qui est du monde est souvent contraint par les châtiments de la souffrance et les misères de la vie de s'élever bien haut, au-dessus du monde, et de chercher refuge en Dieu, mais le poids mort du monde et de ses attractions le fait bientôt redescendre dans les souffrances de la vie terrestre. »

298. — Au village, on pose des pièges à poissons (*ghunis*) le long des canaux et dans les rizières. Voyant l'eau passer à travers le réseau des petites tiges de bambou, les jeunes poissons y entrent gaiement. Une fois dedans, ils n'en peuvent plus sortir ; ils sont prisonniers et bientôt perdent la vie. Un ou deux poissons seulement, profitant de l'expérience des autres, réussissent à s'évader en sautant dans une direction opposée [1].

De même, les hommes légers entrent dans le monde, tentés par son faux éclat ; mais plus tard, ils sont enchevêtrés dans la *Mâyâ* d'ici-bas, endurent de grandes souffrances et finalement sont anéantis. Ceux-là seuls jouissent de la vraie béatitude et du vrai plaisir qui, profitant de l'expérience des autres, se gardent des convoitises et des richesses et cherchent leur refuge aux pieds de lotus de Dieu. Il est bien plus facile d'entrer dans le monde que de « renoncer ».

299. — Les hommes frivoles ne sont jamais spirituellement éveillés. Les tristesses les assaillent, les tromperies les déçoivent et les dangers les menacent! Mais cela ne les réveille pas ; ils sont comme le chameau qui aime le chardon et l'ortie et qui, bien que son museau soit en sang, continue à les manger. L'homme frivole souffre intensément, mais il lui suffit de quelques jours pour tout oublier. Sa femme est morte peut-être, ou lui a été infidèle, et pourtant il se remarie. Son enfant meurt et il se désole, mais au bout de peu de temps tout sera sorti de sa mémoire. Et la mère de l'enfant, qui a été terrassée par le désespoir, s'occupe à nouveau de sa toilette et porte ses ornements et ses bijoux. Des parents se ruinent pour le mariage de leur fille, et néanmoins, ils continuent d'avoir chaque année des enfants ; des hommes ruinés par des procès ne songent qu'à recommencer ; ils n'ont pas de quoi nourrir leurs enfants, et pourtant ils en ont d'autres tous les ans.

300. — Les mondains sont comme le serpent qui a

[1] Voir aussi 46 ci-dessus et 805 ci-dessous.

pris un rat musqué. Le serpent ne peut pas avaler le rat à cause de l'odeur trop forte, et il ne peut pas le rejeter parce que ses dents sont tournées vers l'intérieur. De même, les âmes liées (*baddhas*) peuvent bien sentir parfois que le monde est irréel, mais elles ne peuvent pas y renoncer, ni fixer leur pensée sur la Réalité de l'univers. J'ai vu un jour un parent de Keshab qui, à un âge très avancé, jouait encore aux cartes, comme si le le moment de méditer sur Dieu n'était pas encore venu pour lui! (1)

301. — Le mondain a peut-être compris que rien n'est vrai en ce monde, que tout n'est que peau et noyau, comme le fruit d'*amda* (2), mais cependant il ne peut se détourner de ce monde et fixer son cœur sur Dieu (3).

302. — Un autre signe du *baddha*, de l'homme mondain, c'est que si vous l'enlevez du monde où il vit pour le mettre en un séjour meilleur, il dépérit et meurt. Il travaille comme un esclave pour nourrir sa famille; pour gagner sa vie, il ne recule pas devant le mensonge, la tromperie, la flatterie. Il considère comme des fous ceux qui adorent Dieu ou méditent sur le Seigneur de l'univers. Il n'a jamais le temps, ni l'occasion de penser à des sujets spirituels. Même à l'heure de la mort, il pense à des choses matérielles et il en parle. La pensée qui prédomine dans l'esprit du mondain s'exprime encore au moment de la mort. Dans son délire, le mondain ne rêve que de choses matérielles (4).

303. — Au terrain de crémation, les cadavres sont couchés tranquilles et calmes. Mais des centaines de

(1) VARIANTE : « L'homme mondain est semblable à un serpent qui a pris une taupe et ne peut ni l'avaler, ni la rejeter. »
(2) Monbin, genre de prune sauvage.
(3) Voir aussi 973 ci-dessous.
(4) VARIANTE : « Si vous enlevez le mondain à son milieu frivole et que vous l'entouriez de la société de gens pieux, il se décourage, s'ennuie et dépérit. Il est comme un ver qui vit et se nourrit de pourriture, mais qui périt si vous le placez dans un récipient plein de riz propre. »
Voir aussi 58 ci-dessus et 311 ci-dessous.

vautours et de corneilles se rassemblent là sans que personne les y convie.

304. — Nul ne conserverait du lait dans un pot de terre que l'on a utilisé pour faire cailler du lait, car le nouveau lait risquerait de cailler aussi. Et l'on ne peut guère se servir de ce pot pour la cuisson, car il risquerait de se fendre sur le feu. Il est donc pratiquement inutilisable. De même, un *gourou* sage et expérimenté ne confie pas à un homme frivole des textes élevés et pleins de ferveur, car cet homme les comprendrait mal et les ferait servir à des buts mesquins et personnels. Il ne lui demande pas non plus de faire un travail utile pour lequel il faudrait un effort, de peur que cet homme ne pense que son *gourou* profite injustement de lui (1).

305. — Il est difficile aux médecins, aux avocats et aux banquiers d'avancer sur le chemin qui conduit à Dieu. Lorsque l'esprit s'attache à de petites gouttes de médicament, comment peut-il concevoir l'Infini? (2)

306. — L'homme ne peut renoncer à ce monde, même s'il le désire. Il en est empêché par son *karma* qui agit dans cette incarnation-ci sous l'influence des actions précédentes, qui ont laissé leur empreinte dans l'esprit (*prârabdha* et *samskâra*).

Un *yogin* demanda un jour à un roi de s'asseoir à côté de lui et de méditer sur Dieu. Le roi lui répondit : « Seigneur, c'est impossible! Je puis, il est vrai, m'asseoir auprès de vous, mais le désir des joies terrestres restera en moi. Si je demeurais dans cette forêt, il se pourrait même qu'il s'y créât un royaume, car la jouissance est encore mon destin. »

(1) Voir aussi 540 et 1100 ci-dessous.

(2) Les professions énumérées sont de celles où le sens de l'ego a le plus de chances de se développer et de faire oublier à l'homme que le véritable auteur de toute action est Dieu. Mais Shrî Râmakrishna avait notamment pour disciples plusieurs grands médecins de Calcutta, homéopathes, âyurvédistes et autres, et les considérait comme très avancés sur la voie spirituelle.

B. — Leur fausse dévotion

307. — L'homme frivole est comme un coussin à ressort. Tant que vous êtes assis dessus, votre poids le maintient plat ; mais quittez votre siège et le coussin reprend sa forme première. De même, les sentiments religieux (1) que ressent un homme frivole dans la compagnie des saints hommes disparaissent aussitôt qu'il rentre dans le monde, et son esprit redevient aussi impur qu'auparavant.

308. — Aussi longtemps que le fer repose dans la fournaise, il reste incandescent, mais dès que vous l'enlevez du feu, il reprend sa couleur naturelle. De même, les hommes frivoles, lorsqu'ils sont dans la compagnie de gens pieux ou qu'ils visitent des lieux saints, éprouvent des émotions religieuses qui disparaissent aussitôt que ces hommes sont rendus à eux-mêmes (2).

309. — La mouche se pose indifféremment sur une plaie souillée ou sur l'offrande consacrée aux dieux. De même, l'esprit de l'homme frivole est parfois dirigé sur les questions religieuses et d'autres fois se plonge dans les jouissances du luxe et de la sensualité (3).

310. — Un joaillier très pieux avait une boutique. Il était fervent vishnouïte avec son collier de baies autour du cou, la marque distinctive de sa secte sur le front, et un rosaire entre les doigts pour égrener sans cesse les Noms du Seigneur.

Tous ceux qui venaient dans son échoppe avaient confiance, pensant qu'un pareil adorateur de Dieu ne pourrait, pas plus que ses employés, tromper personne. Quand les acheteurs arrivaient chez lui, un des ouvriers s'exclamait : « *Keshava, Keshava!* » Un autre répondait : « *Gopâla, Gopâla!* » Au bout d'un instant, un

(1) Variante : « Les hautes et nobles pensées. »
(2) Voir aussi 853 ci-dessous.
(3) Voir aussi 316 ci-dessous.

troisième artisan s'écriait à son tour : « *Hari, Hari!* » Et le quatrième entonnait : « *Hâra, Hâra!* » Les gens entendaient cette psalmodie des Noms divins, et en concluaient qu'ils étaient tous extrêmement pieux.

Or voici ce qui se disait véritablement dans la boutique : Celui qui criait : « *Keshava* » demandait : « Qui sont tous ces gens? » Le second, qui répondait : « *Gopâla* », signifiait par là qu'il les tenait pour un troupeau de vaches. Le troisième, proférant « *Hari* », s'enquérait en réalité : « Si ce sont de pareils imbéciles, je peux sûrement les voler! » Et le quatrième, en disant « *Hâra* », approuvait : « Sans doute, puisqu'ils ne sont qu'un vil troupeau (1). »

311. — Le cœur de l'homme frivole est comme le ver dans un monceau d'immondices. Le ver vit toujours dans l'ordure et s'y complaît. Si par hasard quelqu'un l'arrachait à ce séjour répugnant et le posait sur une fleur de lotus, il ne tarderait pas à être tué par le doux parfum de la fleur. De même, l'âme mondaine ne saurait vivre même un instant hors de l'atmosphère souillée des pensées et des désirs mondains (2).

312. — L'esprit de l'homme frivole est comme un bousier. Le bousier aime à vivre dans la bouse de vache et n'aime pas vivre dans un autre élément. Il se sentirait très mal à son aise si vous le contraigniez à rester dans un lotus au parfum délicieux. Ainsi les hommes frivoles n'apprécient que les conversations frivoles. Ils quittent les lieux où l'on parle de Dieu et des choses spirituelles et trouvent la paix en se rendant là où l'on raconte des bêtises.

313. — Savez-vous quelle est l'idée que les hommes frivoles se font de Dieu? Cela ressemble au bavardage d'enfants qui jouent. Ils ont entendu leurs aînés jurer et parfois ils jurent aussi et disent : « Par Dieu, je vous dis que... » Ou bien c'est comme un jeune fat qui se

(1) Jeux de mots sur quatre noms de la divinité.
(2) Voir aussi 302 ci-dessus.

promène avec des airs importants, sifflotant et faisant des moulinets avec sa canne — puis il cueille une fleur et s'exclame : « Quelle belle fleur Dieu a créée! » Ce n'est là qu'un état passager de l'âme, comme une goutte d'eau sur un fer rouge (1). Je vous le dis : Vous devez avoir soif de Dieu ; il vous faut plonger profondément dans l'Océan.

314. — Lorsque toute chose vous semble une manifestation du Seigneur, vous ne voyez plus que Lui. Vous ne pouvez certainement pas voir le monde (*samsâra*) ou votre famille hors de Lui (2). Il faut, mentalement, renoncer au monde ; de tous ceux qui viennent à moi, il n'y en a point qui soient du monde ; ils y habitent, mais n'en font pas partie. Leur désir de jouissance a été comblé et ils peuvent à présent se donner entièrement à Dieu.

C. — Leur attitude envers les exercices spirituels

315. — Un cultivateur avait passé toute une journée à irriguer un champ de cannes à sucre. Quand il eut fini sa tâche, il s'aperçut que pas une goutte d'eau n'était entrée dans le champ ; l'eau s'était écoulée par des trous de rats.

Il arrive la même chose à l'homme pieux qui adore Dieu, mais qui, en même temps, a le cœur plein de secrets désirs terrestres (richesse, gloire, etc.). Même s'il prie tous les jours de sa vie, il s'aperçoit à la fin qu'il n'a nullement progressé ; toute sa dévotion s'est écoulée par les trous de rats de ses désirs et il est resté au même point qu'au début.

316. — Pourquoi l'esprit devient-il instable même quand il est plongé dans la méditation?

Une mouche posée sur les gâteaux exposés dans les vitrines du confiseur, les abandonne pour aller se poser sur le baquet d'immondices d'un vidangeur qui passe.

(1) Voir aussi 209 ci-dessus.
(2) Voir aussi 358 ci-dessous.

Par contre, une abeille en quête de miel ne s'arrête jamais que sur les fleurs, jamais sur des ordures. Les hommes mondains sont comme les mouches ; ils goûtent occasionnellement aux douceurs de l'Amour divin, mais leur désir naturel de bassesse les ramène au tas de fumier de la mondanité (1). Les grandes âmes, les *paramahamsas*, sont toujours plongées dans la contemplation et l'extase de l'Amour divin (2).

317. — Il y a deux espèces de mouches. L'une est la mouche à miel, qui se nourrit uniquement de miel. L'autre boit aussi du miel, mais si elle en a l'occasion, elle préfère se poser sur une plaie malpropre. Ainsi en est-il des hommes! Ceux qui aiment Dieu ne peuvent discuter d'autre chose que de Dieu. Tandis que ceux qui sont attachés aux choses temporelles se jettent dans une conversation sur l'or et les jouissances dès que l'occasion s'en présente, et abandonnent aussitôt la conversation sur Dieu qu'ils écoutaient jusque-là.

318. — L'âme futile est comme le ver qui vit et meurt dans l'ordure et qui ne connaît rien de mieux. Une âme dont la futilité est moins accusée est semblable à la mouche qui se pose parfois sur l'ordure et parfois sur le sucre. L'âme libre est comme l'abeille qui ne goûte rien d'autre que le miel.

319. — On exorcise le mauvais esprit en jetant sur le malade des graines magiques de moutarde, mais si l'esprit du mal est entré dans les graines elles-mêmes, comment ces graines pourraient-elles l'éloigner? Si l'esprit avec lequel vous devez contempler la Divinité reste attaché aux pensées temporelles vicieuses, comment pouvez-vous espérer accomplir vos dévotions avec succès en employant un instrument aussi corrompu?

(1) Voir aussi 309 ci-dessus.

(2) VARIANTE (de la dernière phrase) : « L'homme à jamais parfait est comme l'abeille, qui ne boit que le nectar des fleurs. Le *nityasiddha* jouit seulement de la béatitude divine et ne recherche jamais les joies de ce monde. Sa *bhakti* n'est pas le résultat d'une *sâdhanâ* ardue. La répétition des Noms du Seigneur, les heures prescrites de méditation, les détails du culte, etc., font parti de *vidhi-vâda*, la dévotion rituelle. »

320. — Une allumette humide ne peut s'allumer, même si on la frotte à plusieurs reprises ; elle ne fera que se briser en petits morceaux. Mais une allumette sèche s'enflamme au plus léger frottement. Un cœur ingénu, honnête et pur, non contaminé par les désirs d'ici-bas (1), est comme une allumette sèche. La simple mention du Nom du Seigneur fait jaillir en lui la flamme de l'amour. Mais l'esprit de l'homme mondain, immergé dans la luxure et la convoitise, est comme l'allumette humide. Dieu lui serait-Il prêché cent fois, la flamme de l'amour ne s'allumera jamais en lui.

321. — Un homme mondain peut avoir autant d'intelligence et de science qu'un *jnânin* (2), peut se donner autant de mal et faire autant d'efforts qu'un *yogin* et peut faire d'aussi grands sacrifices qu'un ascète. Tous ses efforts cependant seront vains puisque son énergie est mal dirigée, et puisqu'il fait tout cela pour obtenir honneurs et richesses et non pour l'amour du Seigneur (3).

322. — Le miroir terni ne reflète jamais les rayons du soleil, et les cœurs impurs et souillés qui sont trompés par *Mâyâ* ne perçoivent jamais la gloire du Seigneur. Mais les cœurs purs voient Dieu comme le miroir clair reflète le soleil. Soyez donc saints (4).

323. — Si un litre de lait frelaté contient un seizième d'eau, on peut l'épaissir en *kshîra* (5) sans difficulté et en consommant peu de combustible. Mais s'il se trouve trois quarts d'eau dans un litre, le lait ne peut facilement s'épaissir et il faudra consommer beaucoup de combustible.

(1) Variante : « Un *bhakta*. »
(2) Variante : « ... que Janaka... »
(3) Variante : « Un homme mondain peut avoir une pensée aussi puissante que celle de Janaka ; il peut se donner autant de peine qu'un *yogin* et faire des sacrifices aussi grands qu'un ascète, mais tout cela, il le fait, non par amour pour Dieu, mais pour la frivolité, les honneurs et la richesse. »
(4) Voir aussi 124 ci-dessus et 794 et 1300 ci-dessous.
(5) Lait condensé obtenu par évaporation sur un feu doux ; il est généralement sucré.

L'esprit d'un homme mondain est abondamment dilué dans l'eau trouble du mal et des pensées mauvaises ; il faut un travail pénible et long pour le purifier et pour lui donner la force et la valeur nécessaires à un cœur vraiment pieux. Un esprit jeune, n'étant que légèrement corrompu par les désirs temporels, peut être aisément dirigé vers Dieu. On ne peut en faire autant pour l'esprit, très sophistiqué par ces mêmes désirs, des personnes âgées (1).

324. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi les hommes frivoles ne renoncent-ils pas à tout pour trouver le Seigneur ? »*

Il répondit : « Un acteur peut-il rejeter son masque quand il entre en scène? Laissez les hommes du monde tenir leur petit rôle jusqu'au bout. Le jour viendra où ils rejetteront ces fausses apparences. »

325. — L'homme frivole est semblable au caïman dont le corps, sauf le ventre, est invulnérable aux armes blanches.

L'homme frivole, bien que vous arriviez par vos paroles à le dégoûter de lui-même, ne s'en rend jamais complètement compte, à moins que vous ne réussissiez à le détacher des objets de son affection et de son désir.

326. — Les hommes légers n'écoutent pas le conseil que vous pouvez leur donner de renoncer à tout et de se plonger dans la contemplation des pieds de lotus du Seigneur.

Gour et Nitaï (2), après avoir longtemps discuté pour savoir comment attirer ces âmes, tombèrent d'accord sur un plan. Ils décidèrent de leur tendre un appât, de leur dire : « Mes frères, vous aurez de la soupe aux poissons *mâgur*, et la compagnie de jeunes femmes qui vous cares-

(1) Variante : « Dans l'esprit des enfants, il n'y a que fort peu d'attachement au monde ; aussi peut-on les diriger facilement vers Dieu, mais les personnes âgées ont l'esprit plein de désirs mondains, et il est très difficile de les orienter vers Dieu. »
Voir aussi 333, 335, 883 et 1616 ci-dessous.

(2) Chaitanya et Nityânanda.

seront, si vous invoquez les Noms du Seigneur. » Beaucoup de gens vinrent à eux et répétèrent les Noms du Seigneur pour avoir les deux autres choses. Mais ils furent néanmoins pris dans le piège. Quand ils eurent goûté au nectar du Nom Divin, ils comprirent le sens caché de l'enseignement : la soupe aux poissons *mâgur*, n'est autre chose que les larmes d'extase qui sortent à flots d'un cœur inondé d'amour pour Dieu. Les jeunes femmes sont la terre, toujours jeune. Donc la compagnie de ces jeunes femmes représente l'état béni d'un homme fou de Dieu, qui dans son amour excessif, ne pouvant plus se tenir debout, se roule sur le sol.

327. — Les gens ne peuvent offrir que ce qu'ils ont. Un *bâbu* envoya un jour son domestique au marché pour se renseigner sur la valeur d'un diamant qu'il voulait vendre. Et il lui dit d'aller consulter d'abord le marchand d'aubergines. Celui-ci soupesa le diamant et l'examina. « Je t'en donnerai neuf mesures d'aubergines, dit-il. — Allons, camarade, fais un petit effort. Offre un peu plus, dit le serviteur. — Non, je t'ai déjà offert plus qu'il ne vaut. C'est mon dernier mot. » Le domestique, sourit et rapporta le diamant à son maître. « Très bien dit le maître, quand il sut ce qui s'était passé. Va maintenant voir le marchand d'étoffes. Après tout, l'autre ne connaît que les aubergines et ne doit pas savoir apprécier un diamant. » Le marchand d'étoffes, consulté, répondit : « C'est une belle pierre et l'on peut en faire une jolie broche. Je l'achète 900 roupies. — Ne peux-tu pas aller jusqu'à mille ? demanda le serviteur. — Impossible ! Il ne vaut même pas cela au cours du jour. Mon offre est déjà trop généreuse. » Lorsque le maître eut été mis au courant de cette conversation, il envoya le diamant chez le bijoutier, pour avoir l'avis d'un spécialiste. Le bijoutier examina la pierre et dit aussitôt : « J'en offre cent mille roupies. »

LIVRE DEUX

Le progrès de l'homme

Chapitre VIII

Ceux qui aspirent à la vie spirituelle. Leurs idéals

A. — DIFFÉRENTS GENRES D'ASPIRANTS

328. — Parmi les myriades de cerfs-volants que l'on fait envoler il n'en est que deux ou trois qui se libèrent en cassant leur ficelle. De même, sur une centaine de *sâdhaks*, un ou deux seulement arrivent à se libérer de l'esclavage du monde ([1]).

329. — Les Védas parlent d'une espèce d'oiseaux fabuleux nommés *humâs*, qui ne vivent qu'au plus haut de l'azur, loin au-dessus des agitations de ce monde, et ne condescendent jamais à se poser sur le sol. Leurs œufs, qu'ils pondent en volant dans le ciel, s'ouvrent au cours de leur chute — qui dure plusieurs jours — et donnent naissance aux jeunes oiseaux. Ceux-ci, se sentant tomber, réagissent instantanément et, poussés par l'instinct, montent d'un grand coup d'aile vers le ciel, leur patrie.

L'oiseau qui a pondu l'œuf est la Divine Mère qui demeure tout là-haut, avec l'Infini, bien au-delà du monde des sens. Ceux de Ses enfants qui sont le plus proches d'Elle sont ces jeunes âmes pures pour qui la vie reste un mystère jusqu'à ce que leurs yeux s'ouvrent et qu'ils puissent voler de leurs propres ailes. Lorsque leurs yeux s'ouvrent, ils voient clairement la mort qui

([1]) Voir aussi 404 ci-dessous.

les attend s'ils touchent le monde et les choses qui sont dans le monde : argent, honneurs, plaisirs sensuels, etc. Aussitôt ils font demi-tour et se dirigent vers Dieu, car ils savent que la Divine Mère est la seule Réalité en laquelle ils ont la vie, le mouvement et l'être, et de qui ils doivent toujours attendre la lumière et la vie.

Des hommes comme Jésus, Shankarâchârya, Shuka Déva, Nârada et d'autres, sont semblables à ces oiseaux de légende. Dès leur jeunesse, ils renoncent à tout ce qui les rattache au monde et ils se retirent dans les plus hautes régions de la vraie Sagesse et de la Lumière divine.

330. — Il y a deux espèces de *yogins* : ceux qui se cachent et ceux qui se montrent. Les premiers exécutent en secret leurs pratiques religieuses et fuient les regards du monde. Les autres portent les signes extérieurs du *yogin*, un rameau de bambou par exemple (1) et parlent librement de sujets spirituels.

331. — Bien qu'en règle générale la fleur apparaisse avant le fruit, il y a néanmoins parmi les plantes des exceptions, où le fruit vient avant la fleur. De même, la plupart des gens n'arrivent à la réalisation de Dieu qu'après avoir traversé les *sâdhanâs*, mais il y a parfois des âmes qui atteignent à la réalisation de Dieu d'abord, et n'exécutent les *sâdhanâs* qu'ensuite (2).

332. — Celui qui aspire à réaliser Dieu par la dévotion et d'autres moyens religieux ne doit pas conserver le plus petit attachement pour les jouissances matérielles ou pour la richesse. Il est impossible de jamais devenir parfait (*siddha*) s'il subsiste le moindre attachement de cette sorte.

Quand on fait griller des grains de riz non décortiqués dans une poêle contenant du sable, les grains qui sautent de la poêle et éclatent au dehors ne portent aucune trace de brûlure. Les autres, ceux qui restent

(1) Voir note à 1491 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1395 ci-dessous.

dans la poêle, sont tous carbonisés en quelque endroit par le contact du sable brûlant ([1]).

333. — Pour faire le beurre, il faut baratter le lait avant l'aube. Vous ne pouvez pas faire de bon beurre dans le courant de la journée ([2]). De même, seuls ceux qui tournent leur esprit vers Dieu et se soumettent à la discipline spirituelle dès leur jeunesse, peuvent facilement arriver à connaître Dieu.

334. — *S'adressant à ses jeunes disciples qui devinrent plus tard* sannyâsins, *le Maître leur disait* : « Vous êtes comme le beurre baratté de bonne heure le matin, tandis que mes disciples laïques sont comme le beurre baratté plus tard dans la journée. »

335. — Les jeunes bambous peuvent aisément être courbés ; mais ceux qui ont atteint leur pleine croissance se brisent si on essaye de les ployer. Il est facile d'incliner de jeunes cœurs vers Dieu, mais le cœur des vieillards se montre réfractaire à cette pression ([3]).

336. — Le perroquet ne peut apprendre à parler si la membrane de son gosier est durcie par l'âge ; il doit avoir été dressé dans sa jeunesse. De même, quand on est vieux, il est difficile de fixer son esprit sur Dieu, tandis que cela peut facilement se faire dans la jeunesse.

33. — Une mangue ou une goyave intacte peut être offerte à Dieu — ou peut être utilisée à d'autres

([1]) Variante « Lorsqu'on fait frire des grains de riz dans une poêle, les quelques grains qui sautent hors de la poêle et éclatent sont les mieux frits ; ils ne portent pas la moindre trace de brûlure. Chacun des grains qui ont normalement frit dans la poêle est au contraire certainement un peu carbonisé. De même, parmi tous les bons *sâdhaks*, les rares qui abandonnent complètement le monde et en sortent sont parfaits, sans aucune tache, tandis que même les meilleurs de ceux qui sont dans le monde ont certainement dans leur nature au moins une petite tache d'imperfection. »

Voir aussi 1100 ci-dessous.

([2]) Variante (de ces deux phrases) : « Le meilleur beurre est celui qu'on a baratté de bonne heure le matin. Celui qui a été baratté après le lever du soleil n'est pas si bon. »

Voir aussi 323 ci-desus et 883, 1159 et 1616 ci-dessous.

([3]) Variante : « ... mais le cœur des vieillards, lorsqu'il n'a pas été préparé, nous échappe quand nous essayons de l'influencer. »

fins. mais une fois qu'elle a été piquée par une corneille, elle ne peut plus être offerte à la Divinité ni donnée à un brahmane — et personne ne devrait la manger. De même il faut encourager la jeunesse au cœur pur à suivre la voie de la religion. Elle est comme un fruit intact, sans aucune souillure de désirs terrestres (1). Une fois que ces désirs sont entrés dans l'esprit des jeunes, ou que le démon des plaisirs sensuels a projeté sur eux son ombre néfaste, il est très malaisé de les faire marcher sur le chemin du salut.

338. — Dans le cœur d'un jeune homme, l'amour est entier et non divisé. Plus tard, lorsqu'il se marie, la moitié de son cœur, si ce n'est plus, est donnée à sa femme. Quand des enfants lui viennent, il perd encore un quart de son cœur, et le dernier quart qui lui reste se partage entre parents, honneur, renommée, orgueil, vanité et le reste. Il n'a donc plus d'amour à consacrer à Dieu. Si l'esprit non divisé d'un jeune garçon est dirigé assez tôt vers Dieu, il pourra gagner Son amour et Le réaliser facilement. Mais cela est beaucoup plus difficile pour les grandes personnes (2).

339. — Vous ne pouvez habiter une chambre pleine de suie sans vous salir quelque peu, malgré toute votre prudence. De même, si homme ou femme vit dans la société du sexe opposé, la plus grande prudence et la maîtrise des passions n'empêcheront pas une idée sensuelle, fût-elle très légère, de naître dans son esprit.

340. — Si vous me demandez quelle est la différence entre les *jnânins* vivant dans le monde et ceux qui renoncent au monde, je dirai qu'il n'y en a pas. Les uns et les autres possèdent en commun le même *jnâna*. Mais le *jnânin* qui vit dans le monde a des raisons de se méfier, car la vie au milieu des attractions sensuelles s'accompagne du danger de faillir, si faible que ce danger

(1) Variante (des deuxième et troisième phrase) : « De même, garçons et filles devraient être consacrés au service de Dieu avant que les impuretés des désirs mondains n'aient souillé leur cœur. »

(2) Voir aussi 276 ci-dessus et 549 et 649 ci-dessous.

puisse être pour le *jnânin*. Si vous vivez dans une pièce pleine de suie, vous vous salirez certainement, quelles que soient les précautions que vous prendrez.

341. — *Le Maître dit à quelqu'un qui était venu à lui :* « Vous recherchez Dieu maintenant, après avoir passé la plus grande partie de votre existence dans le monde. Quelle paix et quelle joie n'auriez-vous pas eues en partage, si vous n'étiez entré dans le monde qu'après avoir réalisé Dieu ! (1) »

342. — Notre conception de Dieu varie selon notre nature. Un adorateur de nature sattvique offre au Dieu qu'il a choisi des fleurs, des feuilles de *bel*, de l'eau du Gange, du *pâyasam* (riz au lait doux). Un adorateur rajasique offre à sa Divinité cinquante plats bien épicés. L'adorateur du type tamasique, qui aime la viande, sacrifie sur l'autel une chèvre et d'autres animaux. La différence de nature entraîne la différence de culte.

343. — L'homme dont l'adoration vient des profondeurs mêmes de son cœur, sans la moindre ostentation ni vanité, est un adorateur sattvique. Celui qui se préoccupe beaucoup de décorer sa maison, d'arranger tout un programme de musique et de danse, de prendre des dispositions compliquées et coûteuses pour une grande fête en l'honneur de la Divinité, est un adorateur rajasique. Celui qui immole sur l'autel des centaines de chèvres et de moutons innocents, qui offre des préparations de viande et de vin et qui, dans un culte, ne pense qu'à danser et chanter est un adorateur tamasique. Il y a encore une quatrième catégorie d'adorateurs (*gunâtîta-bhaktas*), qui sont comme des enfants. Leur âme est sans attachement pour les trois éléments (*gunas*) qui composent le corps et la pensée. Leur culte consiste uniquement à croire en le Nom du Seigneur et à le répéter avec dévotion.

344. — Même dans la vie frivole, il y a des nuances

(1) Voir aussi 4, et 17 ci-dessus.

de *sattva*, de *rajas* et de *tamas* [1]. De même, la *bhakti* à ses aspects qui y correspondent. Il y a des amours qui participent à l'humilité de *sattva*, à l'ostentation de *rajas*, ou aux forces brutales de *tamas*.

L'adorateur tamasique a une foi violente. Il prend Dieu par force, comme un voleur s'empare de ce qu'il convoite ; il s'écrie : « Comment! Je hurle Son nom, et cependant je reste pécheur! Mais je suis Son fils. J'ai droit à l'héritage de Sa richesse! » Sa foi est véhémente [2]!

L'adorateur rajasique affiche sur sa personne les signes distinctifs de sa religion. Il porte un chapelet, dont peut-être quelques grains sont en or ; il est très scrupuleux pour les pratiques extérieures : port de vêtements de soie dans les cérémonies religieuses, célébration des fêtes avec pompe et splendeur, etc.

L'adorateur sattvique accomplit ses dévotions en secret. Il médite sur son lit, à l'abri de sa moustiquaire et, par conséquent, s'attarde à dormir le matin, ce que ses amis expliquent par des insomnies [3]. Un peu de riz et de légumes est toute la pitance qu'il accorde à son corps. Il ne supporte aucun luxe, ni dans la nourriture, ni dans l'habillement, aucune ostentation de meubles ou d'ornements dans sa maison, et jamais il ne cherche à s'élever au point de vue social, par la flatterie [4]. Celui qui est parvenu à l'adoration sattvique est sur le dernier barreau de l'échelle qui conduit au Divin ; il n'aura plus longtemps à attendre avant d'obtenir la conscience de Dieu.

(1) Voir aussi 38, 39 et 44 ci-dessus.

(2) VARIANTE (de cet alinéa) : « L'adorateur tamasique a une dévotion qui fait penser à des bandits venant piller une maison. Pour enfoncer la porte, ils se serviraient au besoin comme bélier d'une machine à décortiquer le riz, et ils tiendraient tête à tout un détachement d'agents de police. « Tuez et pillez! » est leur cri de guerre. Un adorateur de cette espèce hurle : « *Hâra, hâra, hâra, vyom, vyom!* Victoire à *Kâlî!* » Il a une énergie admirable et une foi ardente. »

Voir aussi 1141 ci-dessous.

(3) Voir aussi 892 ci-dessous.

(4) Voir aussi 600 ci-dessous.

B. — CARACTÈRES DES VRAIS ASPIRANTS

345. — Pour les âmes libérées et pour celles qui aspirent à la vérité, cette vie ressemble à un puits obscur et bruyant (1).

346. — Le silex peut séjourner des siècles sous l'eau sans jamais perdre ses propriétés. Sortez-le de l'eau et frappez-le avec de l'acier, une étincelle brillante se produira instantanément. De même, l'homme vraiment religieux ne perd jamais sa foi et son amour, même s'il vit au milieu des impuretés du monde. Il est enivré par l'amour de Dieu dès qu'il entend le Nom du Seigneur (2).

347. — Pour distinguer l'or du cuivre, on emploie une pierre de touche. De même, c'est Dieu qui distingue si la nature humaine est sincère ou non.

348. — Pour distinguer l'or du cuivre, on emploie une pierre de touche. De même on distingue le *sâdhu* sincère du *sâdhu* hypocrite par la pierre de touche de la persécution et de la calomnie (3).

349. — Une locomotive tire aisément un convoi de wagons lourdement chargés. Ainsi, l'enfant de Dieu, grâce à sa foi et sa dévotion, n'a aucune difficulté à traverser cette vie, malgré les peines et les anxiétés ; et en même temps il attire les autres et les mène à Dieu (4).

350. — Quand voit-on mourir l'attraction des plaisirs sensuels ? Lorsqu'on « réalise » que toutes les jouissances et tous les plaisirs résident en Dieu, Océan éternel et indivisible de la béatitude. Ceux qui sont heureux en

(1) VARIANTE : « à un enfer ».
(2) Voir aussi 752 ci-dessous.
(3) Voir aussi 53 ci-dessus et 1618 ci-dessous.
(4) VARIANTE (de la seconde partie) : « De même l'adorateur fidèle est capable de traverser ce monde avec, sur sa tête, un lourd fardeau de souffrances du monde ; puisqu'il garde sa foi et sa dévotion pour le Seigneur, il ne ressent aucune fatigue. »
Voir aussi 1064 ci-dessous.

Dieu n'ont plus de goût pour les plaisirs vils et sans valeur d'ici-bas.

351. — Celui qui a goûté au sucre candi n'éprouve plus aucun plaisir à manger de la mélasse. Celui qui a vécu dans un palais ne se soucie pas de dormir dans un bouge sale. L'âme qui a savouré la douceur de la Béatitude divine ne trouve plus aucun délice aux plaisirs vulgaires de ce monde (1).

352. — La femme qui a un roi pour amant acceptera-t-elle l'hommage du premier mendiant venu? De même, l'âme que Dieu a favorisée de Sa grâce n'éprouve plus aucun désir pour les choses mesquines d'ici-bas.

353. — Le Seigneur, étant satisfait des prières et des hymnes de Prahlâda, lui demanda quelle faveur il désirait. Pradhlâda répondit : « Seigneur, pardonne à ceux qui m'ont opprimé. En les punissant, Tu Te punirais Toi-même, car en vérité, Tu résides dans tout être. »

354. — On peut mélanger du sucre et du sable, mais la fourmi trouve toujours le grain de sucre et rejette le grain de sable. De même, les hommes pieux et les *paramahamsas* rejettent l'irréel et choisissent le Réel, c'est-à-dire Dieu (2).

355. — L'eau d'une rivière rapide forme parfois des remous et des tourbillons, mais elle passe, continue sa course et recommence à couler rapidement en ligne droite. De même, les cœurs des hommes purs et pieux sont quelquefois pris dans les remous et les tourbillons du doute, de la souffrance et du désespoir ; mais ce n'est jamais qu'une aberration momentanée et de courte durée.

356. — En quoi réside la force d'un disciple? Dans les larmes. Comme une mère ne résiste pas au désir de

(1) Voir aussi 922, 1207 et 1620 ci-dessous.
(2) VARIANTE : « *Sachchidânanda.* » Voir aussi 88 ci-dessus.

son enfant qui pleure, de même Dieu accorde à Son enfant en larmes ce qu'il Lui demande (1).

357. — Plus vous grattez la place envahie par la teigne et plus la démangeaison s'accroît. Plus aussi vous éprouvez de plaisir à vous gratter. De même, les adorateurs de Dieu ne se lassent jamais de chanter Ses louanges (2).

358. — Lorsque vous voyez toutes choses comme des manifestations du Seigneur, pouvez-vous voir autre chose que le Seigneur ? Où sont alors le monde (*samsâra*), votre famille, etc ? Si vous voyez uniquement le Seigneur, vous ne pouvez évidemment rien voir d'autre (3).

359. — L'homme qui tombe en extase et dont les poils se hérissent à la seule mention du Nom du Seigneur, et aussi celui qui, entendant le Nom de Dieu, pleure d'amour, ont tous deux atteint leur dernière incarnation (4).

360. — Comment un vrai adorateur doit-il se conduire en face d'une grande tentation ? Il doit s'en écarter, même violemment si c'est nécessaire, comme on fait jaillir le noyau d'une mangue mûre hors de la pulpe écrasée dans la main.

361. — Qu'arrivera-t-il si une femme légère tente d'exercer sa mauvaise influence sur un homme pieux ? Ce sera comme lorsque la peau d'une mangue que l'on presse énergiquement vous reste dans la main, alors que la pulpe et le noyau sont expulsés ; ainsi l'esprit de l'homme pieux doit s'en aller à Dieu, laissant son tabernacle terrestre à la merci de la femme.

(1) VARIANTE : « En quoi réside la force d'un *sâdhak* ? Il est l'enfant de Dieu et ses larmes d'adoration sont l'arme la plus puissante qu'il possède. »

AUTRE VARIANTE : « Comme pour un enfant, les larmes sont la force du *sâdhak*. »

Voir aussi 845 et 939 à 941 ci-dessous.

(2) Voir aussi 813 ci-dessous.

(3) Paroles adressées à Narendra le 15 mars 1886.
Voir aussi 314 ci-dessus et 1375 ci-dessous.

(4) Voir aussi 190 ci-dessus et 445 ci-dessous.

362. — Celui-là seul possède l'esprit de vrai renoncement, qui, rencontrant une jeune femme dans un lieu solitaire, se détourne d'elle et la salue en esprit comme sa propre mère. Mais celui qui agit de cette manière en public, et seulement par ostentation, ne peut être considéré comme un vrai *tyâgin*. Celui qui trouve un sac d'or dans une maison solitaire et qui résiste à la tentation de se l'approprier est un homme vraiment religieux. La religion du silence et du secret est la seule vraie religion ; mais la religion où l'on trouve de la vanité et de la vantardise n'est qu'une fausse image et une parodie de la vraie religion (1).

363. — Que nul de vous ne pratique des exercices de dévotion (*sâdhanâ*) en ayant en vue un avantage ultérieur (c'est-à-dire richesse, honneurs, postérité, etc.). Seul celui qui recherche Dieu voit son désir comblé.

C. — PARENTÉ DE TOUS CEUX QUI CHERCHENT LE SPIRITUEL

364. — Un sage était couché au bord du chemin, plongé dans une profonde extase. Un voleur qui passait le vit et pensa : « Cet homme doit être un fripon ; il a sans doute pénétré cette nuit dans plusieurs maisons, à présent il est fatigué et il dort ; la police est probablement sur ses traces et va l'arrêter. Sauvons-nous avant qu'il soit trop tard ! » Et il s'enfuit.

Ensuite passa un ivrogne qui s'exclama : « Holà ! tu

(1) VARIANTE : « L'homme véritablement religieux est celui qui ne commet aucun péché même quand il est seul, parce qu'il sent que Dieu le regarde, même si nul homme ne l'observe. Celui qui peut résister aux tentations d'une femme jeune et séduisante dans une forêt solitaire, lorsque aucun œil humain ne peut le voir, et qui, par la crainte d'être vu de Dieu, ne jette même pas un regard immoral à cette femme, est véritablement un homme religieux. Celui qui trouve un sac pein d'or dans une maison écartée et inhabitée, et qui résiste à la tentation de se l'approprier, est un homme vraiment religieux. Mais celui qui pratique la religion pour en faire parade, par crainte du qu'en-dira-t-on, ne peut pas être considéré comme véritablement religieux. La religion du silence et du secret est la vraie religion, mais là où jouent l'orgueil et la vanité, ce n'est que mascarade et tromperie. »

as trop bu et tu es tombé dans le fossé! Eh bien! moi je suis plus solide que toi et je n'en ferai pas autant! »

Enfin passa un ange qui, comprenant que c'était une extase profonde, s'assit à côté du saint et lui massa doucement les pieds (1).

365. — Les hommes qui ont l'esprit tourné vers les choses spirituelles forment une caste à part au-delà de toutes les conventions sociales.

366. — Une femme est de nature trop timide pour redire à d'autres qu'à des amies intimes les conversations qu'elle a journellement avec son mari. De même, un adorateur du Seigneur ne tient pas à exprimer à d'autres qu'à de vrais *bhaktas* les joies extatiques de sa communion avec Dieu, ni à leur parler de ses réalisations (2).

367. — Quand un animal étranger entre dans un troupeau de vaches, il en est vite chassé par tout le troupeau qui se groupe contre lui. Mais si c'est une vache qui entre, les autres lui témoignent de l'amitié et elles se lèchent mutuellement. De même, quand un *bhakta* en rencontre un autre, ils parlent de choses spirituelles, se réjouissent d'être ensemble et déplorent d'avoir à se séparer. Mais s'il arrive quelqu'un qui n'a pas de dévotion pour Dieu (3), le *bhakta* n'entrera pas en rapport avec lui.

368. — Pourquoi le *bhakta* n'aime-t-il pas être seul?

(1) Ainsi nos tendances « mondaines » nous empêchent de reconnaître la vraie piété et la vraie sainteté. (Note des éditeurs de Madras).

(2) Variante : « Une femme ne serait naturellement pas disposée à raconter partout les conversations qu'elle a chaque jour avec son mari. Elle ne les communique jamais à personne et n'est pas tentée de le faire ; et si même elles sont divulguées d'une façon quelconque, la femme en est ennuyée. Mais elle les raconterait elle-même sans réserve à son amie intime ; elle serait même impatiente de les lui rapporter et trouverait plaisir à le faire. De même, un adorateur de Dieu n'aime pas raconter à d'autres qu'à de vrais *bhaktas* la joie extatique qu'il éprouve dans la communion avec Dieu. Parfois même il est impatient de narrer ses expériences à un *bhakta* et a plaisir à le faire. »

(3) Variante : « ... un railleur... »

Voir aussi 401 ci-dessous.

Le fumeur de chanvre n'a aucun plaisir à fumer seul. De même, l'homme pieux n'a nulle joie à chanter seul les louanges du Tout-Puissant.

D. — LES IDÉALS DE L'ASPIRANT QUI EST MÊLÉ AU MONDE

369. — Faites vous-mêmes ce que vous aimeriez voir faire par autrui.

370. — On dit que lorsqu'un tantriste essaye d'invoquer la Divinité par le truchement de l'esprit d'un mort, il doit s'asseoir sur un cadavre de fraîche date et garder auprès de lui du vin et de la nourriture. Si pendant le cours de l'évocation le corps est revivifié (momentanément), le demandeur intrépide verse le vin et enfonce la nourriture dans la bouche du cadavre, afin d'apaiser l'élémental qui, pour un moment, a pris possession du corps. Si les choses ne se passent pas ainsi, non seulement l'élémental interrompra l'évocation, et l'esprit supérieur ne descendra pas, mais il mettra aussi en danger la vie du suppliant. De même, quand vous êtes assis sur la carcasse de ce monde, si vous désirez atteindre à la Béatitude, il faut d'abord vous pourvoir de toutes les choses nécessaires pour apaiser en vous la clameur des demandes terrestres ; sans cela, vos dévotions seront toujours interrompues par les soucis et les anxiétés de la vie.

371. — Sans doute, l'argent est nécessaire ici-bas, mais il n'est pas bon de trop s'en occuper — pas plus que des autres profits matériels. La meilleure attitude est de se contenter de ce qui vient naturellement. Ne cherchez pas à amasser! Ceux qui consacrent leur vie et leur âme à Dieu, ceux qui sont Ses adorateurs et cherchent en Lui un refuge, ne s'inquiètent pas des choses terrestres. Ils règlent leurs dépenses sur leurs recettes. Si l'argent arrive entre leurs mains, ils le laissent facilement s'écouler (1).

(1) Voir aussi 129 et 140 ci-dessus et 645, 646, 966 et 1587 ci-dessous.

372. — *Mani, un disciple laïque, demanda : « Seigneur, puis-je essayer d'augmenter mes revenus ?*

— Oui, *répondit le Maître,* si vous les destinez à entretenir avec discernement votre famille — mais prenez garde de les gagner par des moyens honnêtes. Ce n'est pas gagner de l'argent, mais bien être au service de Dieu qui est votre but ; et la richesse dédiée à Dieu est au-delà de toute discussion.

— *Seigneur, pendant combien de temps ai-je des obligations envers ma famille ?*

— Aussi longtemps que votre famille n'est pas pourvue de ce qui lui est nécessaire pour vivre. Mais si vos enfants ont des moyens de subsistance par eux-mêmes, vous n'avez plus de devoirs envers eux ([1]). »

373. — *Un magistrat* brâhmo *demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Combien de temps nous autres chefs de famille devons-nous vaquer à nos devoirs ?*

— Il vous faut, *répondit le Maître,* pourvoir aux besoins de votre femme et assurer son existence après votre départ. Si vous ne le faites pas, vous êtes cruel, et un homme dénué de compassion n'est pas digne du nom d'homme.

— *Jusqu'à quand devons-nous pourvoir aux besoins de nos enfants ?*

— Jusqu'à leur majorité. Quand l'oisillon est assez fort, la mère le chasse du nid, à coups de bec.

— *Quels sont nos devoirs envers notre femme ?*

— Pendant votre vie, vous devez lui donner l'instruction religieuse et lui fournir le nécessaire. Si elle est fidèle, vous devez en outre assurer sa subsistance après votre mort. Mais lorsqu'un homme est en proie à la folie de la réalisation spirituelle, tout devoir cesse et, dans ce cas, le Seigneur prend soin de la famille. Lorsqu'un *zemindar* meurt en laissant un fils mineur, les tribunaux désignent un tuteur qui s'occupe de l'enfant. »

374. — L'homme vraiment spitiruel doit compter uniquement sur Dieu et ne doit pas désirer posséder

([1]) Voir aussi 127 à 142 ci-dessus.

quoi que ce soit. Mais cela n'est pas possible pour les chefs de famille. Ceux-ci doivent faire vivre leur famille; ils doivent gagner de l'argent et se montrer prévoyants. L'oiseau n'emmagasine pas d'aliments dans son nid, mais quand il a beaucoup de petits, il leur apporte à manger dans son bec.

375. — *Le Maître dit à certains disciples laïques* : « L'argent, pour vous, ne doit être qu'un moyen de vous procurer de la nourriture, des vêtements et une demeure, d'adorer la Divinité et de servir les *sâdhus* et les adorateurs. Mais amasser de l'argent est une mauvaise action. Les abeilles travaillent avec ardeur à bâtir leurs rayons et les hommes les leur dérobent ([1]). Vous n'avez pas besoin de renoncer complètement à « la femme » ; mais lorsque quelques enfants vous sont nés, vivez avec votre femme comme frère et sœur. »

376. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment puis-je accomplir ma* sâdhâna, *alors qu'il me faut toujours penser au pain quotidien?* »

Il répondit : « Celui pour qui vous travaillez vous donnera le nécessaire. Dieu a pris Ses dispositions pour vous avant même de vous envoyer dans ce monde ([2]). »

377. — *Narendra demanda un jour à Srhî Râmakrishna : « Quelle attitude devons-nous adopter lorsque des gens pleins de méchanceté viennent troubler notre paix ou même nous attaquent ?* »

Le Maître répondit : « Un homme qui vit dans le monde et en particulier un chef de famille, doit avoir un peu de *tamas* et faire semblant d'opposer de la résistance au mal pour se défendre lui-même ; mais ce ne doit être qu'une apparence, dont le but est d'empêcher les méchants de vous faire du mal. Il faut éviter de rendre le mal pour le mal. »

378. — Personne n'osait passer dans un chemin où un serpent venimeux avait élu domicile. Un *mahâtmâ*

([1]) Voir aussi 139 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 765 ci-dessous.

ayant un jour suivi cette route, des enfants qui gardaient les troupeaux se précipitèrent pour l'avertir. « Je vous remercie, mes enfants, répondit le sage, mais je n'ai pas de crainte. D'ailleurs je connais des *mantras* qui me protégeront contre toute attaque. » Et il continua d'avancer. Brusquement, le cobra se dressa contre lui. Mais en approchant du saint homme, il se sentit soudain pénétré de la douceur du *yogin*. Le sage, voyant le serpent, prononça une formule magique, et le serpent s'écroula à ses pieds. Alors le sage lui demanda : « Mon ami, as-tu l'intention de me mordre ? » Le serpent stupéfait ne répondit rien. « Voyons, dit le *mahâtmâ*, pourquoi fais-tu ainsi du mal à d'autres créatures ? Je vais te donner une formule sacrée, que tu répèteras constamment. Ainsi tu apprendras à aimer Dieu. Et en même temps tu perdras tout désir de faire le mal. » Et il lui murmura la formule à l'oreille. Le serpent s'inclina en signe d'assentiment, puis rentra dans son trou pour y vivre d'innocence et de pureté, sans avoir jamais plus le désir de blesser un être vivant.

Au bout de quelques jours, les enfants du village voisin s'aperçurent de ce changement d'attitude et, pensant que le serpent avait perdu son venin, ils se mirent à le tourmenter, à lui jeter des pierres et à le traîner sur les cailloux. Le serpent, grièvement blessé, se laissa faire et alla se cacher dans son trou.

A quelque temps de là, le sage repassa par ce chemin et chercha le serpent, mais en vain. Les enfants lui dirent que l'animal était mort, mais il ne put pas les croire. Il savait en effet que le Nom de Dieu a une telle puissance qu'on ne saurait en aucun cas mourir avant d'avoir résolu le problème de la vie, c'est-à-dire avant d'avoir réalisé Dieu. Il continua donc d'appeler le cobra. Finalement, celui-ci, qui était presque réduit à l'état de squelette, sortit de son trou et s'inclina devant son maître : « Comment vas-tu, demanda le sage ? — Fort bien, Seigneur, merci ; par la grâce de Dieu tout va bien. — Mais pourquoi es-tu dans cet état ? — Conformément à tes instructions, je cherche à ne plus faire de

mal à aucune créature ; je me nourris maintenant de feuilles. C'est pourquoi j'ai un peu maigri. — Ce n'est pas le changement de régime qui a suffi à te mettre dans cet état. Il doit y avoir autre chose. Réfléchis un peu ! — Ah ! oui je me rappelle. Les petits bergers ont été un peu durs pour moi un jour. Ils m'ont pris par la queue et m'ont fait tournoyer, me frappant contre des pierres. Ces pauvres petits ne savaient pas que je ne les mordrais plus ! »

Le sage répondit en souriant : « Pauvre ami, je t'ai recommandé de ne mordre personne, mais je ne t'ai pas défendu de siffler pour éloigner les persécuteurs et les tenir en respect! »

De même, vous qui vivez dans le monde, ne blessez personne, mais ne laissez non plus personne vous molester.

379. — Nous possédons, pour un peu de temps, demeure, famille et enfants — mais tout cela est éphémère. Le palmier est une réalité — si un ou deux de ses fruits tombent sur le sol, pourquoi les regretter ?

380. — *Un jour que Shrî Râmakrishna avait donné des instructions à ceux de ses disciples qui se destinaient à la vie monastique, un chef de famille qui l'avait entendu lui demanda :* « Bhagavân, *s'il faut renoncer « à la femme et à l'or », comment l'homme qui vit dans le monde et qui a des enfants à élever peut-il résoudre le problème ?*

— Vous êtes parfaitement libre, *répondit le Maître*, de vivre avec votre femme et vos enfants et de remplir vos devoirs de chef de famille. Ce que nous venons de dire ne vous concerne pas. »

381. — Le renoncement « à la femme et l'or » est rigoureusement obligatoire pour ceux qui veulent vivre une vie monastique. Les moines ne doivent même pas regarder l'image d'une femme. La seule pensée de condiments épicés met l'eau à la bouche, combien plus la vue et le goût de ces friandises [1] !

[1] Voir aussi 533 ci-dessous.

Mais cette dure règle ne vous concerne pas, vous qui vivez dans le monde ; elle est faite uniquement pour les moines (1). Vous pouvez vivre au milieu de femmes en gardant votre esprit fixé sur Dieu. Pour que votre corps reste ainsi détaché et dirigé uniquement vers le Seigneur, il est bon de vous retirer souvent dans la solitude, dans un lieu où ne se trouveront ni homme ni femme, où vous pourrez être absolument seul et prier Dieu avec ferveur de vous donner la vraie Sagesse. Dans ce lieu isolé, vous demeurerez en prière, n'ayant aucune pensée pour *samsâra* pendant au moins trois jours — ou même un seul jour si vous ne pouvez pas y consacrer aussi longtemps (2). Votre devoir d'homme marié est de vivre comme frère et sœur avec votre femme, après avoir eu un ou deux enfants. Ensuite, vous prierez sans cesse le Seigneur de vous donner à tous deux, mari et femme, la force de vivre une vie de spiritualité.

382. — Il existe en réalité parmi les mondains des adorateurs qui cherchent le Seigneur. Ils forment une catégorie à part. Leur pensée est consacrée à Dieu (3) et en même temps aux jouissances de la chair (4). Il est dit dans le Râmâyana que Râvana était un homme de cette sorte. Il voulait les bonnes choses de ce monde, et il voulait aussi Dieu. Il a épousé les filles charmantes des *dévas*, des *nâgas*, des *gandharvas*, des *asuras* (5), et d'autre part il a fini par atteindre Dieu (Râma).

Il est dit dans les Purânas que les *asuras* s'adonnaient aux jouissances de ce monde et pourtant finissaient par atteindre Dieu.

383. — Vivez dans le monde, mais sans être du monde. Comme le dit le proverbe : faites danser la gre-

(1) Voir aussi 431 ci-dessous.
(2) Voir aussi 397, 400, 406, 876, 878, 884 et 885 ci-dessous.
(3) *yoga*.
(4) *bhoga*.
(5) Genres de divinités mineures ou de génies. Les *dévas* sont des êtres célestes, lumineux ; les *nâgas*, des êtres mi-hommes, mi-serpents ; les *gandharvas*, des musiciens célestes et les *assuras*, des titans ou démons.

nouille devant le serpent, mais ne permettez pas au serpent d'avaler la grenouille. Attrapez les poissons sans toucher l'eau ([1]).

384. — Comme la poule d'eau fait tomber les gouttelettes de ses ailes en se secouant, comme l'anguille vit dans la vase sans être salie, de même, un homme doit pouvoir vivre dans le monde sans en être contaminé.

385. — Le chef de famille ([2]) idéal renonce mentalement au monde, c'est-à-dire qu'il abandonne le fruit de tout travail par amour pour Dieu. C'est l'enseignement essentiel de la Gîtâ : « Homme, n'aime que le Seigneur! Renonce à tout pour l'amour du Seigneur. »

386. — Quel est l'état d'un homme qui, libéré de ses chaînes, vit pourtant dans ce monde? Il est comme la feuille de lotus dans l'eau ou l'anguille dans la vase. Ni l'un ni l'autre n'est pollué par l'élément dans lequel il vit. L'eau ne mouille pas la feuille du lotus et la vase ne souille pas la peau brillante du poisson.

387. — Il n'y a aucun danger à ce qu'un bateau soit dans l'eau, mais il faut prendre garde que l'eau ne pénètre pas dans le bateau, sans quoi celui-ci coule à pic. De même, il n'y a nul inconvénient à ce qu'un *sâdhak* vive dans le monde comme chef de famille, mais il ne doit pas laisser le monde entrer dans son esprit.

388. — Peu importe que vous viviez dans votre famille ou dans le monde, pourvu que votre esprit reste fixé sur Dieu. Faites votre travail d'une main, de l'autre touchez les pieds du Seigneur. Quand votre ouvrage est terminé, placez avec vos deux mains Ses deux pieds sur votre cœur.

389. — Cela n'a pas grande importance que vous viviez ou non la vie de famille. Accomplissez toujours vos devoirs sans attachement, en fixant votre esprit

([1]) VARIANTE (de la dernière phrase) : « Baignez-vous dans l'océan de nectar, mais ne le laissez pas vous mouiller les cheveux. »

([2]) *grihastha*, celui qui est dans le deuxième des quatre états successifs (*âshramas*) de la vie de l'Hindou orthodoxe.

sur Dieu. Soyez semblables à l'homme qui a un anthrax dans le dos et qui, néanmoins, vaque à ses affaires et parle à ses amis, tout en étant toujours conscient de la douleur qu'il endure.

390. — *M. demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, comment doit-on vivre dans le monde, quand on est chef de famille ? »*

Il répondit : « Accomplissez tous vos devoirs avec l'esprit constamment fixé sur Dieu. Quant à vos parents, votre femme, vos enfants, servez-les comme s'ils étaient à vous, mais sachez, au plus profond de votre cœur, qu'en réalité ils ne vous appartiennent pas, à moins qu'eux aussi n'aiment le Seigneur. En réalité, seul le Seigneur vous appartient, et aussi Ses adorateurs. »

391. — La tortue se promène dans l'eau à la recherche de sa nourriture, mais à quoi croyez-vous qu'elle pense? Sans aucun doute à la berge de la rivière où elle a déposé ses œufs. De même, vous pouvez vaquer à votre travail dans le monde, mais prenez grand soin de toujours laisser votre pensée aux pieds bénis du Seigneur.

392. — Quel mal y a-t-il à demeurer dans le monde? Gardez seulement votre pensée fixé sur Dieu. Vivez comme le roi Janaka. Votre vie sera un exemple de ce que doit être la vie du chef de famille (1).

393. — *Trailokya demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, un homme peut-il parvenir à la vraie connaissance tout en menant une vie de chef de famille? Peut-il réaliser Dieu ? »*

Le Maître répondit en souriant : « Vous avez réussi à combiner les deux, nest-ce pas? Bien que vous soyez dans le monde, votre pensée va vers Dieu. Il est certainement possible à un chef de famille de parvenir à la réalisation. Lorsque le seul Nom de Dieu vous fait monter les larmes aux yeux et fait se dresser vos che-

(1) Paroles adressées à Nag Mahashaya, l'un des plus grands disciples du Maître, un jour où il exprimait le désir d'embrasser la vie monastique.

veux, sachez que tout attachement à « la femme et l'or » a disparu, et que vous avez réalisé Dieu. »

394. — Celui qui a *viveka* et *vairâgya*, plus un intense amour pour Dieu, peut vivre en sécurité dans ce monde.

395. — Que doit faire un homme qui ne veut pas vivre ici-bas la vie de ce monde ? Un jour un commis fut emprisonné. Lorsqu'au terme de sa captivité, il fut libéré, que lui fallait-il faire? Reprendre ses occupations d'autrefois ou danser de joie à cause de sa libération? Continuez votre ouvrage et laissez-en les conséquences au Seigneur.

396. — Même les chefs de famille peuvent arriver à voir Dieu. Tel fut le cas de Janaka le grand sage. Mais on ne peut pas facilement atteindre à la hauteur de Janaka, qui passa des années dans la solitude, occupé à des pratiques pieuses, loin du bruit et des rumeurs du monde. Cela ferait aux hommes frivoles un bien infini, s'ils pouvaient trouver la solitude, ne fût-ce que trois jours à la fois, pour chercher à voir Dieu et Le réaliser.

397. — Des jeunes gens, membres du *Brâhmo Samâj*, me dirent un jour qu'ils voulaient suivre l'exemple de Janaka et vivre dans le monde sans aucunement s'y attacher. Je leur répondis que c'était plus facile à dire qu'à faire, qu'il était très difficile de ressembler à Janaka et très compliqué de s'occuper d'affaires terrestres sans se souiller. Janaka pratiqua au début des austérités terribles, et je ne vous conseille pas, leur dis-je, de vous soumettre à de pareilles épreuves. Ce que je voudrais, c'est que, pour pratiquer la religion, vous viviez seuls quelque temps dans ces lieux retirés. Entrez dans le monde quand vous aurez par vous-mêmes trouvé le *jnâna* et la *bhakti*. Le meilleur lait caillé se forme quand le lait repose complètement immobile. Si vous le remuez ou le changez de récipient, vous gâtez tout. Janaka était sans attachements. Un des noms qu'on lui donne est : *Vidéha*, littéralement « sans corps » (1). Il vivait la

(1) *Vidéha* est à la fois un adjectif signifiant « sans corps » et le nom du royaume de Janaka.

vie du *jîvanmukta*, c'est-à-dire qu'il était libéré tout en demeurant dans son corps. L'annihilation de l'idée du corps est extrêmement difficile à obtenir et Janaka était vraiment un grand héros. Il maniait avec aisance les deux épées de *jnâna* et de *karma*.

398. — Les hommes citent toujours l'exemple du roi Janaka comme celui d'un homme vivant dans le monde et ayant pourtant atteint l'illumination spirituelle. Mais son type est unique dans l'histoire de l'humanité. Il ne fut pas la règle mais l'exception. La règle habituelle c'est que nul ne peut atteindre à la perfection spirituelle sans renoncer à « la femme et l'or ». Ne pensez pas être un Janaka. Bien des siècles se sont écoulés et le monde n'en a jamais produit un second.

399. — Si l'on marque les tuiles et les briques avant de les cuire, elles gardent la marque à jamais. De même, il vous faut recevoir l'empreinte de la spiritualité avant d'entrer dans le monde. Alors vous ne vous attacherez pas. Mais de nos jours les parents marient leurs fils trop tôt. Lorsque les jeunes gens finissent leur éducation, ils ont déjà des enfants et doivent chercher un emploi pour subvenir aux besoins de leur famille. Et il leur est difficile de trouver un poste suffisamment rémunéré pour nourrir tant de bouches. Aussi n'ont-ils guère le temps de penser à Dieu.

400. — Si vous désirez vivre sans attachement dans ce monde, il faut d'abord, pendant un certain temps, pratiquer la dévotion dans la solitude : une année, ou six mois, ou un mois, douze jours au minimum (1). Pendant cette période de recueillement, vous méditerez constamment sur Dieu. Le priant de vous accorder l'Amour Divin. Vous concentrerez votre esprit sur l'idée que rien en ce monde n'est réellement à vous, que ceux que vous considérez comme les vôtres vous seront enlevés un jour ou l'autre. Dieu seul est à vous.

(1) Voir aussi 381 ci-dessus et 876, 878, 884 et 885 ci-dessous.

Il est votre Tout-en-tout ([1]). Comment arriver à Lui devrait être votre seule préoccupation.

401. — Quand vous pratiquez des exercices religieux (*sâdhanâ*), tenez-vous complètement à l'écart de ceux qui ne s'intéressent pas aux questions spirituelles et qui tournent en ridicule l'adoration et les hommes pieux ([2]).

402. — Si vous enduisez vos mains d'huile et qu'ensuite vous cassiez les fruits du jaquier, le suc laiteux qu'ils contiennent ne poissera pas vos doigts. De même, si vous commencez par oindre votre corps avec l'huile de la dévotion, vous pourrez vivre dans ce monde sans être contaminé par l'amour « de la femme et de l'or ([3]). »

403. — L'aiguille aimantée indique toujours le nord, quelle que soit la direction que prenne le vaisseau ; c'est pourquoi le bateau ne se perd pas. Si l'esprit de l'homme est toujours tourné vers Dieu, il évitera tous les dangers ([4]).

404. — Dans le jeu de cache-cache, quand un joueur a touché le but, il est exclu du jeu, il est libre d'aller partout où il veut, sans risquer d'être fait prisonnier. De même, sur le terrain de jeux qu'est ce monde, celui qui a touché les pieds de lotus du Seigneur est libéré du servage du monde et n'a plus aucun sujet de crainte. Les choses mondaines ne peuvent plus enchaîner celui qui s'est abandonné à la grâce de Dieu. Dans le jeu, ceux qui n'ont pas encore touché le but courent et

([1]) Voir aussi 659 ci-dessous.

([2]) Voir aussi 367 ci-dessus.

([3]) Variante : « Si vous oignez d'huile la paume de vos mains avant de casser le fruit du jaquier, le suc laiteux ne poissera pas vos mains et ne vous causera aucun désagrément. Si vous vous fortifiez avec la véritable connaissance du Moi universel avant d'aller vivre au milieu de la richesse et de la frivolité, celles-ci ne vous affecteront aucunement. »

([4]) Variante (de la seconde phrase) : « Tant que le cœur de l'homme est dirigé vers Dieu, il ne peut se perdre dans l'océan du monde. »

Autre variante : « Un vaisseau n'est guère en danger de couler ou de s'échouer tant que sa boussole indique le nord avec précision. De même, le batau de la vie peut éviter tous les écueils si l'esprit, sa boussole, est toujours, sans aucune oscillation, orienté vers Dieu. »

jouent pour la plus grande joie de celui qui remplit le rôle du but. Et celui-ci ne tient pas du tout à ce que tous les autres viennent le toucher en même temps, ce qui mettrait fin à la partie. C'est pourquoi ma Divine Mère, qui est notre but, Se réjouit et applaudit joyeusement lorsqu'un sur cent mille de Ses enfants réussit à casser la ficelle qui relie au monde le cerf-volant de l'âme humaine (1).

405. — La crainte du chasseur oblige le crocodile à rester dans l'eau, alors qu'il nagerait volontiers à la surface. A chaque occasion cependant il surgit hors de l'onde avec un grand rejaillissement et nage avec bonheur dans le fleuve qui coule autour de lui.

O vous! hommes que le monde a capturés dans les mailles de son filet, vous aussi aimeriez nager sur l'océan de Béatitude. Mais vous en êtes empêchés par les demandes importunes de vos familles. Ayez courage! Chaque fois que vous avez un instant de liberté, adressez-vous à Dieu, priez-Le constamment, et confiez-Lui toutes vos douleurs. Au moment voulu, Il vous libérera et vous permettra de nager joyeusement à la surface de l'océan de bonheur.

406. — Il est très difficile à un chef de famille de pratiquer la dévotion. Beaucoup d'obstacles se dressent devant lui. Vous les connaissez fort bien : la maladie, l'affliction, la pauvreté, les discussions avec la femme, la désobéissance et les mauvaises tendances chez les enfants, etc. Mais il est possible de triompher de ces obstacles. Il faut de temps à autre se retirer dans la solitude, prier et lutter avec ardeur pour atteindre Dieu (2).

407. — Si vous êtes forcés, par les circonstances, de vous rendre dans un endroit où des tentations vous assailliront, emportez avec vous la pensée de la Mère Divine. Elle vous protégera contre les pensées du mal

(1) Voir aussi 328 ci-dessus.
(2) Voir aussi 381, 397 et 400 ci-dessus et 876, 878, 884 et 885 ci-dessous.

qui peuvent être cachées dans votre cœur. La présence de la Mère vous éloignera, pleins de honte, des funestes actions comme des pensées mauvaises.

408. — Certaines tendances se développent en nous, suivant la société dans laquelle nous nous trouvons; mais nous cherchons aussi la société qui s'accorde avec nos goûts.

409. — Dans les villages de mon pays, j'ai vu des femmes préparer le *chirâ* (riz écrasé). D'une main la femme tourne le *chirâ* dans le mortier de la machine (*dhenkî*) qui le décortique, de l'autre, elle tient son enfant, à qui elle donne le sein. En même temps elle discute avec un acquéreur : « Vous me devez tant sur la facture précédente... le prix aujourd'hui est de tant, etc. » Malgré ses multiples occupations, elle pense toujours à une chose, c'est que le pilon de la *dhenkî* ne tombe pas sur sa main et ne la rende pas infirme pour la vie. De même, vivez dans le monde, et faites tout votre travail, mais souvenez-vous toujours de Dieu. Si vous vous détournez de Lui, vous êtes perdus (1).

410. — Un enfant qui se tient à un poteau peut courir tout autour en rond, à toute vitesse. Tout en tournant il pense continuellement au poteau, sachant qu'il ne tombera pas tant qu'il s'y tient, mais que s'il lâche prise, c'est la chute immédiate. Ainsi, accomplissez vos devoirs temporels avec votre esprit toujours fixé sur Dieu et vous serez exempts de tout danger.

411. — Les femmes, dans l'Inde du Nord, peuvent, en marchant, porter sur leur tête quatre ou cinq jarres d'eau placées les unes sur les autres, sans pour cela cesser de parler avec leurs amies et de leur raconter leurs peines et leurs joies. Mais elles gardent continuellement leur pensée fixée sur les jarres d'eau afin d'en préserver l'équilibre. Et pas une goutte ne tombe. Ainsi le pèlerin sur la route de la vertu doit prendre garde, dans toutes

(1) Voir aussi 1612 ci-dessous.

les circonstances, que son cœur ne s'écarte jamais du chemin de Dieu.

412. — De même qu'une femme légère pense en secret à son amant et à l'heure de son rendez-vous tout en vaquant à ses devoirs ménagers, ainsi vous, chefs de famille, devez accomplir des deux mains votre série de devoirs, mais en fixant toujours votre cœur sur Dieu.

413. — De même que le *bâul* joue à la fois sur deux tambours et chante en même temps, ainsi vous, chefs de famille (1), devez accomplir des deux mains votre série de devoirs ici-bas, mais sans oublier de répéter et de glorifier inlassablement le Nom du Seigneur.

414. — La nourrice qui élève l'enfant d'une famille riche l'aime comme s'il était le sien, en se rendant compte néanmoins qu'elle n'a aucun droit sur lui. Vous, de même, vous êtes les tuteurs et les gardiens de vos enfants ; mais sachez bien que leur vrai Père est le Seigneur Lui-même, et que vous n'avez aucun droit sur eux.

415. — La servante dit en parlant de la demeure de son maître : « notre maison ». Elle sait bien, pourtant, que cette maison n'est pas à elle ; la sienne est dans un village éloigné de Bardwan (2) ou à Nuddéa (3) et ses pensées retournent toujours à cette demeure villageoise. De même, parlant du fils de son maître, elle dit : « mon Hari (4) est bien méchant aujourd'hui », ou « mon Hari aime tel ou tel mets », etc. Elle sait fort bien que le petit Hari n'est pas à elle. Je dis à ceux qui viennent à moi : « Vivez une vie sans attachement, comme celle de cette servante. Vivez dans le monde, mais ne soyez pas du monde. En même temps, gardez votre esprit, fixé sur Dieu, la Demeure divine d'où nous venons tous pour que l'amour, *bhakti*, vous soit donné, et faites-en la base de votre vie. »

(1) Variante : « ... âmes enchaînées... »
(2) Région du Bas-Bengale.
(3) Ville du Bengale.
(4) Nom de l'enfant.

416. — L'homme qui, vivant au milieu des tentations du monde, peut discipliner son esprit par des exercices spirituels, est le véritable héros. Il peut regarder dans n'importe quelle direction, même en portant un lourd fardeau sur la tête ([1]). De même, l'homme parfait dont l'esprit est entièrement discipliné a les yeux constamment fixés sur Dieu, même quand il est accablé par le fardeau de ses devoirs terrestres.

417. — S'arracher de force au monde ne conduit à rien de bon ([2]).

418. — Un maître de maison doit renoncer intérieurement, et non extérieurement ([2]).

419. — Dans la vie spirituelle, vous aurez à lutter contre vos sens, contre la faim, la soif et bien d'autres désirs. A notre époque, la vie a pour condition la nourriture matérielle. Si pendant toute une journée vous ne mangez rien, votre pensée s'écartera de Dieu. Il y avait une fois un homme qui dit à sa femme : « Je vais abandonner le monde ». Mais sa femme, qui avait l'esprit fort pratique, lui répondit : « Pourquoi veux-tu errer de maison en maison à la recherche de ta nourriture? Lorsque tu as besoin de manger, n'est-il pas plus simple d'aller dans une seule maison que dans huit ou dix? » Pourquoi vous feriez-vous *sannyâsins*? Il est tellement plus commode de vivre chez soi. Vous n'avez pas à vous inquiéter de vos repas. Toutes les fois que votre corps a besoin de quelque chose, vous l'avez sous la main ; si vous tombez malade, vous avez des gens prêts à vous soigner. Et votre femme s'occupe de votre confort ([2]).

420. — Ceux qui vivent dans le monde en essayant néanmoins de faire leur salut sont comme des soldats qui

([1]) Variante (des deux premières phrases) : « Seul homme un très fort pourrait, en portant un poids de 2 *maunds* (environ 70 kg) sur sa tête, s'arrêter pour regarder passer un cortège nuptial. »

([2]) Paroles adressées à des disciples laïques qui manifestaient le désir d'embrasser la vie monastique, mais que Shrî Râmakrishna ne jugeait pas capables de supporter les austérités d'une telle vie.

combattent derrière les remparts d'un fort, tandis que les ascètes qui renoncent au monde pour chercher Dieu sont pareils à des soldats qui combattent en rase campagne. Lutter contre l'ennemi du haut du fort est plus facile et moins dangereux que lutter sur le champ de bataille (1).

421. — Avant qu'on ne leur permette de se rencontrer avec l'ennemi, les soldats apprennent l'art de la guerre dans les camps où ils n'ont pas à supporter les privations inhérentes aux combats réguliers. De même, servez-vous de votre vie de famille pour élever votre niveau spirituel avant d'accepter les austérités d'une existence d'ascète.

422. — Il est privilégié, l'homme en qui les qualités de la tête et du cœur sont totalement développées et harmonieusement équilibrées. Il se comporte exactement comme il convient, dans toutes les situations. Il a pour Dieu une foi simple et un amour sincère, et sa conduite envers autrui ne laisse rien à désirer. Engagé dans des transactions courantes, il se montre un parfait homme d'affaires : dans la compagnie des savants, il fait valoir son instruction et montre dans les discussions un grand pouvoir de raisonnement. Il est obéissant et affectueux envers ses parents, aimant et doux avec ses frères et ses amis ; il est bon et plein de sympathie pour ses voisins, toujours prêt à leur venir en aide. Aux yeux de sa femme, il est le Seigneur d'Amour ! Un tel homme est vraiment parfait.

E. — LES IDÉALS DU SANNYÂSIN

423. — Un homme naît d'abord de son père ; l'*upanayana* (2) marque sa seconde naissance et le *sannyâsa* la troisième.

(1) Voir aussi 926 ci-dessous.
(2) Cérémonie de l'initiation pour les membres des trois castes supérieures. Pour les brahmanes, elle a lieu à 8 ans, et comporte la remise du cordon sacré.

424. — L'esprit se gaspille tant qu'il est engagé à la poursuite des frivolités — le seul remède à cela, c'est de s'engager dans la vie du renoncement (*sannyâsa*).

425. — Qui est apte à entrer dans le saint Ordre des *sannyâsins ?* Celui-là seul peut être un vrai *sannyâsin*, qui renonce complètement au monde, qui n'a nul souci du lendemain, qui ne se demande pas ce qu'il mangera et de quoi il sera vêtu. Il faut qu'il soit comme un homme qui grimpe au sommet d'un arbre majestueux et se laisse tomber de cette hauteur sans souci de ses membres ni de sa vie.

426. — De même que le serpent ne se creuse jamais un trou, mais vit dans les trous creusés par les rats, de même un *sâdhu* ne se bâtit pas une maison, mais, si c'est nécessaire, habite la maison des autres (1).

427. — Les *sâdhus* ne s'installent jamais à un endroit où il n'y a pas la proximité de la jungle et la facilité de trouver à manger et à boire. La « jungle » représente pour eux des endroits solitaires où ils peuvent répondre aux exigences de la nature ; le boire et le manger sont des aumônes. Comme ils vivent d'aumônes, ils choisissent toujours comme lieu de séjour temporaire des endroits où elles peuvent se trouver facilement. S'ils s'arrêtent un jour ou deux dans des lieux où ils ne trouvent pas tout cela, c'est lorsqu'ils sentent la fatigue de leur voyage. Mais ils ne s'installent jamais là où l'eau est rare et où ils ne trouvent pas la solitude. De bons *sâdhus* ne s'occupent pas de leur propreté physique lorsque d'autres personnes peuvent les observer. Ils font leurs ablutions dans des lieux solitaires que les hommes ne fréquentent pas.

428. — Sur un linge blanc, la plus petite tache noire

(1) VARIANTE : « Les *yogins* et les *sannyâsins* sont comme le serpent. Celui-ci ne se creuse pas de trou, mais vit dans un trou fait par une souris. Lorsqu'un trou devient inhabitable, le serpent va dans un autre. De même, les *yogins* et les *sannyâsins* ne se construisent pas de maisons. Ils passent leur vie dans la maison d'autrui, ici aujourd'hui et demain ailleurs. »

semble très laide. De même dans un saint homme, la plus petite faute se remarque extrêmement ([1]).

429. — Un *sannyâsin* peut être complètement détaché du monde et avoir une maîtrise parfaite sur ses sens, mais s'il veut être un exemple pour l'humanité, il faut qu'il renonce entièrement « à la femme et à l'or ». Les hommes ne prennent courage qu'en observant l'absolu renoncement d'un *sannyâsin*. C'est alors seulement qu'ils s'efforceront de renoncer à la sexualité et à la richesse. Et qui, sinon un *sannyâsin*, est capable de leur enseigner cette leçon du renoncement?

430. — Quelle est la caractéristique d'un véritable *sannyâsin* ou *tyâgin ?* Tous deux doivent n'avoir aucun rapport avec « la femme et l'or ». S'ils ressentent l'attirance de l'or ou s'ils cèdent au désir sexuel, même en rêve, le profit de tous leurs exercices spirituels sera réduit à néant.

431. — Un *sannyâsin* doit se plier à des règles très strictes. Il ne doit jamais regarder une femme — pas même le portrait d'une femme! (Ceci ne s'applique pas au *sâdhak* qui vit en famille) ([3]).

Même si la femme est très pieuse, le *sannyâsin* ne doit pas la fréquenter, et ne doit pas s'asseoir pour converser avec elle.

Même si le *tyâgin* est parvenu à une parfaite maîtrise de soi, il doit observer toutes ces règles pour être en exemple à la société.

La vie de parfait renoncement que mène le *sannyâsin* montrera aux autres hommes comment renoncer. S'il trébuche, les autres hommes en seront amoindris. Car le *sannyâsin* est l'instructeur du monde.

432. — Une femme serait-elle pure comme l'or, et se roulerait-elle sur le sol par amour de Dieu, il est dangereux que vous la regardiez ([3]).

([1]) Voi aussi 1443 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 382 ci-dessus.
([3]) Paroles adressées à Hariprasanna Chatterjee, qui se fit moine quelques mois plus tard.

433. — Le *sannyâsin* ne doit jamais toucher à l'argent Même la proximité de l'argent est à redouter! L'argent amène avec lui le calcul, l'inquiétude, l'insolence de la richesse, la colère et bien d'autres maux. Et le soleil étincelant est caché par les nuages.

434. — Quand on a revêtu la robe du *sannyâsin*, il faut se conduire correctement, comme un *sannyâsin*.

N'avez-vous pas vu dans les drames que celui qui tient le rôle du roi agit comme un roi, et celui qui tient le rôle du ministre agit comme un ministre? Dans un village, un bouffon apparut un jour sous une robe de *sannyâsin* devant le *zemindar*, qui voulut lui offrir de l'argent, mais il refusa et s'en alla. Au bout de peu de temps, il revint — il avait changé de vêtements et s'était lavé — et il demanda alors l'argent que le *zemindar* lui avait offert auparavant. Habillé en *sâdhu*, il n'avait pas même pu toucher l'argent, et maintenant, il se sentait heureux de recevoir ne fût-ce qu'une pièce de monnaie [1].

435. — Le père d'un enfant malade l'emmena chez un saint homme et pria celui-ci de donner un remède au petit patient. Le saint ermite lui enjoignit de revenir le lendemain. Lorsqu'il revint, le jour suivant, le sage lui ordonna de ne donner aucune sucrerie à l'enfant et annonça que celui-ci guérirait. Le père lui fit observer : « Vous auriez pu me dire cela hier au soir! — Oui, dit le *sâdhu*, seulement hier j'avais un morceau de sucre devant moi, et l'enfant en le voyant, aurait pensé : « Le *sâdhu* est un hypocrite, il me défend de manger du sucre alors qu'il en mange lui-même ». Ce que fait un *sâdhu*, d'autres veulent le faire aussi.

436. — L'homme qui, par suite de dissentiments avec ses parents ou sa femme, devient ascète, peut être surnommé « ascète-par-dégoût ». Son ascétisme est momentané ; il y renonce aussitôt qu'il trouve une place bien rémunérée dans une famille riche [2].

[1] Voir aussi 41 ci-dessus et 571, 572 et 790 ci-dessous.
[2] VARIANTE : « Avec ce genre de renoncement (*markata-sannyâsa*, littéralement, « le renoncement d'un singe »), on se

437. — A quoi l'on peut reconnaître un *sâdhu* : Celui-là est vraiment pieux dont l'âme et le cœur sont entièrement consacrés à Dieu. Vraiment pieux celui qui a renoncé « à la femme et à l'or ». L'homme vraiment pieux ne regarde jamais une femme comme on le fait d'habitude dans le monde. Il reste à une distance respectueuse, et s'il est obligé de s'approcher d'elle, il la considère et la respecte comme sa mère. Il pense toujours à Dieu et il sert toutes les créatures sachant que Dieu réside en elles. Tels sont les traits généraux d'un homme vraiment pieux [1].

438. — N'accordez pas votre confiance au *sannyâsin* qui exerce la médecine, pratique les envoûtements et les incantations, reçoit de l'argent et porte sur lui les signes extérieurs de sa piété.

439. — Il est dans la nature de l'ascète de pardonner.

hâte de monter dans les collines, et peut-être on y trouve une sinécure. Après quoi on peut aussi s'arranger pour faire venir sa femme, ou même pour en trouver une nouvelle. »

Voir aussi 478 ci-dessous.

(1) Voir aussi 117 ci-dessus et 635 ci-dessous.

Chapitre IX

Quelques aides à la vie spirituelle

A. — CASTES ET PRATIQUES EXTÉRIEURES

440. — Honore l'esprit et la forme, à la fois le sentiment et le symbole extérieur.

441. — Bien que, dans un grain de riz, le germe soit la chose nécessaire pour qu'il puisse pousser et se développer, tandis que la balle ne semble avoir aucune importance, néanmoins, si vous enfouissez dans le sol le grain sans la balle, il ne germera pas et ne produira pas de riz. Pour obtenir une récolte, il faut semer le grain dans sa balle. Si cependant on veut employer le grain pour la nourriture, il faut enlever la balle (1). De même, les rites et les cérémonies sont nécessaires pour le développement et la durée d'une religion. Ils sont la balle qui contient le grain de Vérité. Par conséquent, tout homme doit pratiquer rites et cérémonies avant de pouvoir atteindre la vérité centrale qui y est contenue.

442. — L'huître qui contient la perle précieuse a peu de valeur en elle-même, mais elle est indispensable au développement de la perle. La coquille ne sera d'aucune utilité à l'homme qui a obtenu la perle. De même, rites et cérémonies ne pourront être nécessaires à l'homme qui a trouvé l'ultime Vérité : Dieu (2).

(1) Certaines versions omettent cette phrase.
(2) Voir ausi 1030 ci-dessous.

443. — Il faut se plier aux rites, mais quand la spiritualité grandit en vous, leur observation n'est plus indispensable. Votre esprit se concentre alors sur Dieu et demeure en communion avec Lui.

444. — Lorsqu'une plaie est parfaitement guérie, la croûte tombe d'elle-même ; mais si l'on se presse trop de l'enlever, la plaie recommence à saigner. De même, lorsqu'un homme atteint la perfection de la connaissance (1), les distinctions de caste n'existent plus pour lui. Mais il est funeste pour l'ignorant de passer outre à ces distinctions ; cela peut avoir pour lui de fâcheuses conséquences.

445. — La pratique quotidienne des rites et des cérémonies (*sandhyânvâhika*) est nécessaire seulement tant qu'on n'a pas acquis un véritable amour pour Dieu, tant qu'on ne pleure pas d'extase et que les cheveux ne se hérissent pas à la seule mention de Son Nom. Quand l'âme est parvenue à cet état, tout travail (*karma*) tombe automatiquement, et l'adorateur n'a plus qu'à répéter le Nom du Seigneur (Râma, Hari, etc.) ou simplement le symbole *Om* (2).

446. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Aghoremani Dévî* (3) : « Pourquoi continuez-vous à dire si souvent votre chapelet ? N'avez-vous pas eu une réalisation assez complète ?

— *Dois-je cesser ? demanda-t-elle. Ai-je tout terminé ?*

— Oui, vous avez terminé.

— *Tout ?*

— Oui, tout.

(1) VARIANTE : « ... l'illumination divine... »

(2) Voir aussi 190 et 359 ci-dessus et 1449 ci-dessous.

(3) Aghoremani Dévî était une veuve brahmane orthodoxe qui avait pour *ishta*, pour divinité d'élection, l'enfant Krishna, Gopâla. Shrî Râmakrishna la jugeait parvenue au degré le plus haut de la réalisation, et avait avec elle une intimité telle qu'il s'asseyait parfois sur ses genoux. Elle vivait dans la conscience de la présence continuelle de Gopâla, avec qui elle jouait, qu'elle soignait, grondait, nourrissait, etc. Et souvent Gopâla prenait pour elle les traits de Shrî Râmakrishna, qu'elle traitait alors comme son petit enfant. Les disciples l'appelaient. « La maman de Gopâla ». Elle revivait la vie de Yashodâ, la mère adoptive de Krishna.

— *Vraiment ? Vous voulez dire que j'ai tout achevé ?*

— Oui, vous avez fini tous vos exercices spirituels, pour tout ce qui vous concerne personnellement. Mais vous pouvez, si vous le voulez, prier pour ce corps-ci [1]. »

447. — Le fruit qui a mûri sur l'arbre et qui est tombé naturellement est très doux au goût ; celui qui a été cueilli vert et qui a mûri artificiellement n'est pas aussi doux et se flétrit vite. De même, les règles de caste s'effacent d'elles-mêmes pour l'homme qui est parvenu à la perfection et qui a « réalisé » l'unité de toutes choses, mais tant que cette expérience sublime n'a pas été obtenue, personne ne peut éviter un sentiment de supériorité envers les uns et d'infériorité envers les autres ; et tous doivent observer les distinctions de caste. Si dans cet état d'ignorance un homme feint la perfection en piétinant toutes les distinctions de caste et en vivant sans frein, il ressemble certainement au fruit vert qu'on a fait mûrir artificiellement [2].

448. — Convient-il que le brahmane conserve le cordon sacré après être arrivé à la Sagesse divine ? Quand on est arrivé à la réalisation du Moi, toutes les chaînes tombent d'elles-mêmes. On ne fait plus aucune différence entre brahmanes et *shûdras* [3], entre une haute caste et une basse caste. Le cordon sacré, signe de caste, tombe naturellement. Mais un homme ne doit pas l'enlever tant qu'il reste conscient de cette différence [4].

449. — Quand la tempête fait rage, nous ne pouvons plus distinguer un figuier sacré (*ashvattha*) d'un banian (*vata*). De même, quand souffle la tempête de la suprême Sagesse, il ne peut plus y avoir de distinction de caste.

[1] C'est-à-dire lui-même.

[2] VARIANTE : « Le fruit mûr qui tombe de l'arbre est doux au goût ; mais celui que l'on cueille vert et qui mûrit artificiellement manque de sucre et se flétrit vite. De même, pour l'homme qui est arrivé à la perfection, les distinctions de caste n'existent plus ; mais tant que l'homme n'a pas atteint la Sagesse suprême, il doit les observer. Rejeter ces distinctions par un acte de volonté arbitraire n'est que de l'égoïsme. »

[3] Les *shûdras* forment la dernière des quatre grandes castes qui composent la société hindoue.

[4] Voir aussi 1455 ci-dessous.

450. — Ceux qui invoquent le Nom de Dieu deviennent saints. Krishna Kishore était un saint homme d'Aria daha (1). Un jour, il se rendit à Vrindâvan en pèlerinage. Au cours de son voyage il eut soif, et voyant un homme près d'un puits, il lui demanda de tirer un peu d'eau. L'homme s'excusa, disant qu'il était de très basse caste, cordonnier, et indigne d'offrir de l'eau à un brahmane. Krishna Kishore lui dit alors : Purifiez-vous en prononçant le Nom de Dieu. Dites : « Shiva! Shiva! » L'homme obéit ; ensuite il lui offrit de l'eau à boire et ce brahmane orthodoxe la but! Que sa foi était grande!

451. — Krishna Kishore me demanda un jour : « Pourquoi avez-vous rejeté votre cordon sacré? » Quand, par la vision de Dieu, et la Réalisation spirituelle, la grande transformarion s'est faite en moi, tout le reste a été balayé de mon esprit, comme par le grand cyclone d'*ashvin* (2). Les bornes anciennes ont été emportées ; alors, la conscience extérieure n'existant plus, à quoi servait le cordon sacré, ou même le morceau d'étoffe que j'avais l'habitude de porter? J'étais perdu dans une intense réalisation de Dieu, et je ne me rendais pas compte que j'étais nu la plus grande partie de la journée. Lorsque Krishna Kishore me reprocha d'avoir ôté le cordon sacré, je lui répondis seulement : « Vous comprendrez tout cela clairement le jour où vous serez saisi par la folie de Dieu (3). »

452. — Un vrai adorateur de Dieu qui a bu largement à la coupe de l'Amour divin est comme un homme ivre, et on ne peut lui demander d'observer les règles des convenances.

453. — Le ciel parle (4) parfois par la bouche des fous, des ivrognes et des enfants (5).

(1) Ville du Bengale.
(2) C'est pendant ce mois (septembre-octobre) que se produisit au Bengale le terrible cyclone de 1864.
(3) Voir aussi 1455 ci-dessous.
(4) VARIANTE : « La parole de Dieu se fait entendre... »
(5) Voir aussi 1424 ci-dessous.

454. — Tout comme un ivrogne met quelquefois son vêtement sur sa tête et d'autres fois s'en fait une culotte, l'homme ivre de Dieu se conduit comme s'il n'était pas conscient du monde extérieur.

455. — Les hommes de notre époque s'intéressent à l'essence des choses. Ils acceptent l'essentiel de la religion et rejettent le non-essentiel, c'est-à-dire les rites, les cérémonies, les dogmes et les credo.

456. — Ceux qui achètent du poisson n'aiment pas recevoir les parties inutiles de la tête et de la queue, mais seulement la partie comestible du milieu. De même, les anciens commandements et lois de nos Écritures doivent être émondés et débarrassés de tout leur superflu pour pouvoir être adaptés aux besoins des temps modernes.

B. — Adoration d'images

457. — Un échafaudage est indispensable pour bâtir une maison, mais plus personne n'en sent la nécessité lorsque le bâtiment est terminé. De même, au commencement, l'adoration des images est nécessaire et devient inutile plus tard.

458. — Pour apprendre à écrire, un enfant commence par tracer de grands caractères avant de réussir une écriture plus petite. De même, nous devons acquérir le pouvoir de concentration mentale en fixant d'abord notre esprit sur des formes, et quand nous y sommes parvenus, nous pouvons le fixer facilement sur ce qui est sans forme.

459. — De même que la photographie de votre père vous fait penser à lui, le culte d'une image finit, avec le temps, par nous révéler la véritable forme de Dieu.

460. — Comme un homme apprend à tirer en visant d'abord des cibles larges, puis, à mesure qu'il acquiert de la dextérité, des cibles plus restreintes, ainsi, quand l'esprit a passé par l'entraînement nécessaire en se concentrant sur des images ayant une forme, il lui devient facile de se fixer sur ce qui n'a pas de forme.

461. — Comme un joujou, sous forme d'un fruit ou d'un éléphant, nous fait souvenir du vrai fruit ou de l'animal vivant, ainsi les images que l'on adore nous font souvenir de Dieu qui est éternel et sans forme.

462. — La mère prépare la nourriture de ses enfants de manière que chacun ait ce qui lui convient. Si elle a un gros poisson à faire cuire, elle en fera cinq plats différents pour ses cinq enfants, afin de donner à chacun le plat approprié : à l'un un savoureux *polao* au poisson ; à celui dont la digestion est difficile, seulement un peu de soupe au poisson. A chacun exactement ce qui convient à sa nature (1).

463. — *M. dit un jour à Shrî Râmakrishna* : « *On peut croire au Dieu avec forme. Mais Il ne Se trouve certainement pas dans l'image d'argile que l'on adore* ».

Le Maître répondit : « Pourquoi la nommer une image d'argile? L'image divine est faite d'Esprit. Pourquoi vous préoccuper de toutes ces choses qui vous dépassent? Cherchez à connaître et à vénérer Dieu. Aimez Dieu. C'est votre devoir le plus immédiat (2). »

464. — Vous parlez d'images d'argile! Elles aussi sont nécessaires. Les différentes formes employées pour le culte ont été prévues (3) pour répondre aux besoins des hommes aux stades divers de leur évolution spirituelle.

465. — Pourquoi ces images n'éveillent-elles en vous que l'idée de boue et d'argile, de pierre et de paille? Pourquoi ne pouvez-vous réaliser dans ces formes la présence de la Mère éternelle, bienheureuse et omnisciente? Sachez que ces images sont les formes concrètes de l'Essence sensible, éternelle et sans forme (4).

(1) Il en est de même pour les différents symboles et exercices prescrits aux *sâdhaks*. (Note des éditeurs de Madras).
Voir aussi 697, 952 et 1295 ci-dessous.

(2) VARIANTE : « Celui qui voit Dieu sait que tout, images et tout le reste, est manifestation de l'Esprit. Pour lui, l'idole est faite, non d'argile, mais d'Esprit. Dieu est Esprit. »

(3) Certains textes ajoutent : « par Dieu Lui-même ».

(4) Paroles adressées à Keshab Chandra Sen, qui était alors un grand iconoclaste.

466. — Si un homme considère les images des dieux et des déesses comme véritablement divines, leur culte le conduira à la Divinité. Mais s'il ne voit en ces formes que de simples idoles de pierre, d'argile ou de paille, il ne retirera aucun profit de son adoration.

467. — Même s'il existe quelque chose de mauvais dans l'adoration des images, Dieu ne sait-Il pas que toute adoration Lui est destinée? Il acceptera avec plaisir cette adoration, sachant qu'elle n'existe que pour Lui seul. Aimez Dieu, c'est votre devoir le plus proche.

C. — Valeur des pèlerinages

468. — En réalité, le corps de la vache est, par le sang, tout entier pénétré de son lait ; mais vous ne pouvez pas traire la vache en serrant ses oreilles ou ses cornes ; vous ne pouvez avoir ce lait que par les pis. De même, Dieu pénètre tout l'univers, mais vous ne pouvez Le voir partout. Il Se manifeste plus spécialement dans les temples sacrés qui ont été remplis de l'esprit de dévotion par la vie et les pratiques spirituelles des adorateurs du passé (1).

469. — L'eau du Gange est aussi pure que *Brahman*. Même un agnostique parvient à la dévotion s'il vit sur les rives du Gange. Toute la région sur laquelle souffle le vent chargé de gouttelettes d'eau du fleuve en est sanctifiée, et les gens qui y habitent sont éveillés spirituellement sans avoir à fournir d'effort.

470. — L'eau du Gange ne doit pas être considérée comme de l'eau, ni la poussière de Shrî Vrindâvan comme de la poussière (2), ni le *mahâprasâda* de Shrî Jagannâth

(1) Voir aussi 1056 ci-dessous.

(2) Le Bhâgavata-Purâna raconte que, dans son enfance, à Vrindâvan, Krishna mangea un jour de la poussière. Sa mère adoptive, Yashodâ, lui ouvrit la bouche pour enlever cette poussière, mais elle vit au fond de la bouche l'univers entier. Aussi les pèlerins recueillent-ils pieusement la poussière de cet endroit sacré.

Déva comme du riz (1). Les trois sont en vérité comme des formes de *Brahman* (2).

471. — Dieu *doit* Se manifester dans les lieux où des hommes innombrables ont longtemps pratiqué des rites religieux austères : *japa*, méditation, concentration, prière et adoration, espérant ainsi Le « réaliser ». Par cette dévotion, les idées de spiritualité se sont conservées en ces lieux ; on peut donc y ressentir un éveil de la spiritualité plus facilement qu'en d'autres endroits ; la spiritualité s'y est pour ainsi dire cristallisée. De temps immémorial, des quantités de *sâdhus*, d'adorateurs, d'hommes ayant réalisé Dieu, sont venus dans ces lieux saints (*tîrthas*) pour obtenir une vision divine. Laissant de côté tous leurs désirs, ils ont invoqué le Seigneur avec une grande ferveur. Pour cette raison, Dieu, qui est présent partout également, Se manifeste spécialement dans ces lieux. Si vous désirez avoir de l'eau, vous pouvez en trouver n'importe où en creusant le sol, mais si vous êtes proches d'un puits, d'un réservoir ou d'un lac, vous n'avez pas besoin de creuser, vous n'avez qu'à en prendre lorsque vous en voulez.

472. — Les vaches, après avoir mangé leur ration de fourrage, se couchent à l'écart pour ruminer. De même, après avoir fait un pèlerinage aux lieux saints, il faut vous arrêter dans un endroit solitaire pour évoquer les idées religieuses qui, à ce moment-là, avaient surgi dans votre esprit. Il faut vous laisser submerger par elles. Ne laissez pas ces impressions s'envoler de votre esprit aussitôt que vous avez quitté les lieux consacrés, et ne vous mettez pas non plus à la poursuite de jouissances faciles car, en ce cas, les pensées divines n'auront aucune influence sur votre esprit.

(1) Dans beaucoup de temples hindous, on offre à la divinité des aliments (riz, fruits, sucreries, etc.), que l'on distribue ensuite aux fidèles avec la bénédiction du dieu ; c'est le *prasâda*. Le riz qui a été offert à Jagannâth dans le grand temple de Puri est considéré comme particulièrement sacré, c'est le grand *prasâda*, le *mahâprasâda*.

(2) Variante : « ... des manifestations objectives de l'Être suprême. »

473. — Celui qui possède Dieu dans son cœur Le trouvera dans les lieux saints. Celui qui ne L'a pas en soi ne Le trouvera pas non plus hors de soi (1).

474. — Vous pouvez visiter toute la terre, vous ne trouverez nulle part la vraie religion. Elle n'existe pour vous que dans votre cœur.

475. — Voyagez aux quatre coins de la terre, vous ne trouverez rien nulle part. Tout ce qui est, est ici.

476. — Celui qui a l'esprit religieux le sentira, dans les lieux de pèlerinage, s'éveiller et s'intensifier en lui. Mais à quoi servira ce pèlerinage pour l'homme qui n'a point de dévotion en soi ? Même s'il habite les lieux saints son esprit est toujours à la poursuite de pensées frivoles.

477. — *Beaucoup de disciples exprimaient à Shrî Râmakrishna le désir d'aller faire des pèlerinages, et il leur répondait généralement* : « Voyez-vous, celui qui l'a (la spiritualité) ici (en soi-même ou en compagnie du *gourou*) l'a aussi là-bas (dans les lieux de pèlerinage). Tandis que celui qui ne l'a pas ici ne l'a pas non plus là-bas. »

478. — Celui qui a déjà dans son cœur l'esprit de dévotion le verra d'autant plus intensifié dans les lieux de pèlerinage. Mais à quoi le pèlerinage servirait-il pour l'homme qui n'a pas du tout de dévotion en soi ? Nous entendons souvent rapporter que le fils d'X ou d'Y s'est enfui de chez lui pour aller à Bénarès ou dans quelque autre lieu du même genre. Mais plus tard on entend dire aussi qu'avec beaucoup de peine il y a trouvé du travail, et qu'il a écrit à sa famille et envoyé de l'argent. Les gens vont vivre dans un lieu saint, mais il y en a beaucoup qui y ouvrent des boutiques et font des affaires (2). En allant dans les provinces occidentales avec Mathur Nâth, j'y ai retrouvé exactement le même paysage qu'ici. Les manguiers, les tamariniers, les bosquets de bambous étaient tout à fait semblables à ceux que nous avons ici. Aussi ai-je dit à Hriday : « Que sommes-nous donc venus

(1) Voir aussi 1086 ci-dessous.
(2) Voir aussi 436 ci-dessus.

voir ici ? Les choses sont exactement les mêmes ici que là-bas, avec cette seule différence que dans ce pays-ci les habitants semblent avoir une plus grande capacité digestive ».

479. — Les pèlerinages que l'on fait sans vraie dévotion et sans amour de Dieu ne portent en eux aucune récompense. Lorsqu'on a l'adoration dans le cœur, il n'est pas absolument nécessaire de visiter les lieux saints. Vous êtes très bien où vous êtes.

480. — Il y a deux espèces de *yogins* : les *bahûdakas* (ceux qui cherchent beaucoup d'eaux différentes) et les *kutîchakas* (ceux qui habitent dans des cabanes). Le *sâdhu* qui fait continuellement des pèlerinages et qui n'a pas encore trouvé la paix de l'esprit est un *bahûdaka.* Mais celui qui a fini de voyager, dont l'esprit est devenu serein et paisible, s'installe quelque part et n'en bouge plus. Dans une vie ainsi devenue stable, il a la plénitude de la joie et n'a plus besoin de visiter des lieux saints. S'il y va, ce n'est que pour puiser de l'inspiration.

D. — La compagnie d'hommes pieux

481. — Vous cherchez Dieu ? Alors cherchez-Le dans l'homme ! Sa divinité se manifeste dans l'homme plus que dans tout autre objet. Cherchez un homme qui déborde de l'amour de Dieu, un homme qui ait soif de Dieu, un homme ivre de Son amour. Dans un tel homme, Dieu S'est incarné (1).

482. — Si l'eau et le lait se mélangent, vous ne pourrez plus les séparer l'un de l'autre. De même, si le *sâdhak* (2) qui a soif de se perfectionner (3), fréquente indifféremment toutes espèces d'hommes frivoles, il perdra non seulement son idéal, mais aussi la foi, la dévotion et l'enthousiasme qu'il avait auparavant ; il ne lui en restera pas la moindre trace (4).

(1) Voir aussi 1377, 1400 et 1409 ci-dessous.
(2) Variante : « celui qui commence la *sâdhanâ.* »
(3) Littéralement : « de *dharma.* »
(4) Variante : « ils disparaissent imperceptiblement ».

483. — La compagnie des hommes pieux et sages est un des principaux éléments du progrès spirituel.

484. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Keshab Chandra Sen, alors que celui-ci était gravement malade :* « Il vaut mieux que vous ne restiez pas trop dans les appartements intérieurs. Avec des femmes et des enfants autour de vous, vous risquez de sombrer sans l'océan de l'ignorance et de perdre de vue le Seigneur. Vous vous sentirez mieux si vous écoutez des amis vous parler du Seigneur. »

485. — *M. demandait un jour à Shrî Râmakrishna :* « Bhagavân, *comment peut-on fixer sa pensée sur Dieu ?* »

Le Maître répondit : « Pour cela, il faut chanter sans cesse le Nom de Dieu et Ses grands attributs. Il faut toujours rechercher la compagnie des saints hommes. Il faut toujours vivre parmi les adorateurs du Seigneur et parmi ceux qui ont renoncé au monde par amour du Seigneur. Il est difficile en vérité de fixer sa pensée sur Dieu lorsqu'on vit dans le monde au milieu des soucis et des anxiétés. Aussi faut-il aller de temps en temps dans la solitude pour y méditer sur Dieu. Au début de la vie spirituelle on ne peut pas se passer de solitude. »

486. — Il faut faire un effort pour arriver à fréquenter les gens pieux. A la maison, la conversation porte toujours sur les questions mondaines, le mal règne à l'état endémique! Quand un oiseau est en cage, il apprend à dire : « Râma, Râma », mais dès qu'il peut s'envoler vers la jungle, il reprend son cri naturel et sauvage [1].

487. — Beaucoup de gens se chauffent au feu allumé par d'autres qui ont pris la peine de rassembler les brindilles et tout ce qui est nécessaire. De même, beaucoup de gens fixent leur esprit sur le Seigneur en s'associant avec des hommes pieux et en suivant les instructions des saints hommes qui sont arrivés à connaître le Seigneur après beaucoup de dures pénitences.

488. — Comme la vue d'un homme de loi fait penser à des procès et à des tribunaux, celle d'un médecin à

(1) Voit aussi 200 ci-dessus.

des malades et à des remèdes, de même en voyant un homme saint ou un *bhakta* on se souvient de Dieu et de l'Au-delà (1).

489. — De même qu'on fourrage avec le pique-feu dans le foyer pour attiser la flamme et l'empêcher de s'éteindre, ainsi il nous faut parfois ranimer notre esprit en cultivant la société des gens pieux.

490. — Un forgeron, en manœuvrant de temps à autre son soufflet, garde allumé le feu de sa forge. De même, l'esprit doit se maintenir ardent par la société des gens pieux.

491. — L'insecte qui apparaît dans la saison pluvieuse se précipite vers une flamme et préfère y périr plutôt que de retourner à l'obscurité (2). De même, le dévot se hâte vers le lieu où des hommes pieux vivent et parlent de Dieu. Il se tient éloigné des attractions sans valeur de ce monde et passe son temps en exercices religieux.

492. — L'association avec de saints hommes est comme de l'eau dans laquelle on a lavé du riz. De même que l'eau de riz dissipe l'intoxication causée par le vin, de même la seule manière de dissiper l'ivresse causée par le vin du désir mondain, c'est l'association avec les saints hommes (3).

493. — Le régisseur d'un riche *zemindar* tyrannise souvent les fermiers lorsque le maître habite en ville ou en banlieue. Mais quand le maître revient dans ses terres, le régisseur change complètement d'allure, devient pieux et traite bien les fermiers, s'informe de leurs ennuis et tâche d'être juste envers tous. L'agent tyrannique devient bon par peur du maître et par l'effet de sa présence. De même, la société des gens pieux rend justes même les méchants et réveille en eux la crainte et le respect.

(1) Voir aussi 886 ci-dessous.
(2) Voir aussi 267 ci-dessus et 823 et 1132 ci-dessous.
(3) Voir aussi 598 ci-dessous.

494. — On raconte dans les Purânas que lorsqu'Umâ, la Mère de l'univers, S'incarna comme fille de l'Himâlaya, Elle accorda à Son père la vision des manifestations multiples de la Mère Omnipotente. Mais lorsque Girirâja [1] La pria de lui révéler le *Brahman* des Védas, Umâ lui répondit : « O Père, si tu désires voir *Brahman*, il te faut vivre en compagnie d'hommes saints qui ont complètement renoncé au monde. C'est alors seulement que Je pourrai exaucer ton désir ! »

495. — Si, après avoir nettoyé un éléphant, vous le mettez en liberté, il se salira de nouveau en peu de temps. Mais si, après l'avoir lavé, vous l'attachez dans son écurie, il restera propre. De même, si votre esprit s'est purifié sous l'influence d'hommes saints, et que vous viviez après cela de nouveau dans le monde, vous êtes certains de perdre rapidement votre pureté. Mais si vous gardez votre esprit fixé sur Dieu, il ne se souillera plus jamais [2].

496. — Le bois placé sur un feu, même s'il est humide, ne tarde pas à sécher, et finalement se met à brûler. De même, la société des hommes pieux chasse du cœur des gens mondains l'humidité de la luxure et du lucre après quoi le feu de *viveka* brûle régulièrement en eux.

497. — Une jeune plante doit toujours être protégée par une barrière contre les chèvres, les vaches, et même contre les déprédations des gamins. Mais lorsqu'elle est devenue un grand arbre, un troupeau de chèvres ou de vaches peut facilement venir s'abriter dans son ombrage et se nourrir de ses feuilles. De même, lorsque votre foi est encore dans l'enfance, il vous faut la protéger contre les influences néfastes de la mondanité et de la mauvaise compagnie. Mais lorsque votre foi est devenue forte, nulle mauvaise inclination, nulle mondanité n'oserait plus affronter votre sainte pré-

[1] « Le roi des Monts » un des noms de l'Himâlaya.
[2] Voir aussi 58 ci-dessus.

sence ; et beaucoup de gens méchants deviendront religieux à votre saint contact (1).

E. — Répétition de Noms du Divin

498. — Si vous posez du bois mouillé sur un brasier, il perd petit à petit son humidité. De même, l'esprit de frivolité se dessèche de lui-même chez l'homme qui répète le saint Nom de Dieu et qui trouve en Lui son refuge. Celui qui se dit qu'il pensera à Dieu lorsque son attachement aux choses terrestres aura pris fin, ne sera jamais capable de le faire, car ce moment ne viendra jamais.

499. — Un certain sage avait un livre. Quelqu'un lui en demanda le sujet. Le sage ouvrit le livre. A chaque page était écrit le Nom de Dieu : « *Om Râma.* » Il n'y avait rien d'autre (2).

500. — La meilleure chose, pour les hommes dont l'esprit est attiré par les objets des sens, est de garder l'attitude dualiste et de chanter à haute voix le Nom du Seigneur, comme il est enseigné dans le Nârada-Pancharâtra (3).

501. — Le diable (4) ne pénètre jamais dans une mai-

(1) Variante : « Il faut entourer d'une barrière les jeunes plantes si l'on ne veut pas les voir détruites par le bétail. Mais lorsque les frêles pousses sont devenues de grands arbres, des éléphants peuvent être enchaînés à leurs troncs sans qu'ils en souffrent. De même, si vous vivez au milieu des plaisirs des sens après avoir atteint la plus haute sagesse, rien ne peut vous tenter et vous faire perdre votre équilibre. »

Autre variante (de la seconde moitié) : « ... De même, avant que votre foi ne soit devenue forte, il vous faut la protéger contre les influences néfastes de la mondanité et de la mauvaise compagnie. Sinon toute votre inclination religieuse en sera détruite. Mais lorsque vous êtes devenu *siddha*, vous n'avez plus rien à craindre. Des compagnons mondains ou pervers, si nombreux soient-ils, n'auront aucun effet sur vous. Au contraire beaucoup d'entre eux trouveront la vraie paix en vous fréquentant. »

Voir aussi 876 ci-dessous.

(2) On trouve encore dans l'Inde des ascètes qui écrivent ainsi sans arrêt le Nom de Dieu.

(3) Livre sacré vishnouïte du xvie siècle à la gloire de Krishna.

(4) Littéralement *kali* (et non Kâli), le mal caractéristique du *kaliyuga*, l'âge de fer.

son où l'on chante continuellement les louanges du Seigneur.

502. — Elle est très puissante, la semence du Nom de Dieu, elle détruit l'ignorance et le mal. Une graine est très fragile, de même que la petite plante, et pourtant celle-ci perce la terre et s'y fraie un passage.

503. — *Le Maître dit un jour à l'un de ses disciples :* « Par l'emploi de la dévotion, les sens subtils peuvent être aisément et naturellement maîtrisés. Plus l'Amour divin grandit en nous, et plus nous trouvons insipides les joies charnelles. Les plaisirs de la chair peuvent-ils attirer un homme ou une femme dont l'enfant vient de mourir ?

— *Mais, dit le disciple, je n'ai pas encore appris à aimer Dieu !*

— Redites constamment Son Nom, cela vous purifiera du péché, de la luxure et de la colère. Tout désir sensuel sera ainsi écarté.

— *Mais je n'ai aucune joie à répéter le Nom du Seigneur !*

— Eh bien ! suppliez-Le de vous enseigner à trouver de la joie en Son Nom. Il exaucera certainement votre prière. Si un malade fiévreux perd toute envie de manger, il faut désespérer de sa vie, mais s'il trouve encore un peu de plaisir à se nourrir, vous pouvez toujours espérer. Donc, je vous le dis : Trouvez de la joie en Son Nom, redites-le — n'importe lequel, Dourgâ, Krishna, Shiva... Vous n'aurez plus aucune crainte si vous sentez que, chaque jour, vous désirez davantage répéter ces Noms. Votre maladie doit être guérie et la grâce de Dieu descendra sûrement en vous [1]. »

504. — *Sâradâ Dévî demanda un jour à Shrî Râmakrishna lequel des Noms de la Divinité elle devrait employer dans le* japa [2].

Il la regarda longuement et fixement, puis répondit :

(1) Voir aussi 872 ci-dessous.
(2) Voir aussi 669 ci-dessous.

« Prends n'importe quel Nom, celui que tu voudras. Mais crois fermement que le Nom que tu auras choisi a tout pouvoir, et il te libérera certainement. »

505. — Eh quoi! croyez-vous que le Nom de Dieu soit insignifiant? Lui et Son Nom sont identiques. Satyabhâmâ, en entassant de l'or et des bijoux sur le plateau d'une balance, ne peut faire monter d'une ligne le second plateau sur lequel Se tenait le Seigneur. Mais Rukminî y parvint en mettant sur le plateau une feuille de *tulasî* avec le nom de Krishna [1].

506. — La peau de bête que l'on n'a pas le droit de toucher peut être apportée dans le sactuaire quand elle a été nettoyée et tannée. Les hommes deviennent purs en répétant le Nom de Dieu.

507. — Lorsqu'on arrive à croire en la puissance du saint Nom de Dieu, et qu'on se sent disposé à le répéter constamment, ni discernement, ni exercices de piété d'aucune sorte ne sont plus nécessaires. Tous les doutes sont apaisés, l'esprit devient pur, Dieu Lui-même est réalisé par la puissance de Son saint Nom.

508. — Shrî Chaitanya a dit : « Le Nom du Seigneur est en vérité très puissant. Il portera des fruits un jour, même si l'on ne s'en aperçoit pas immédiatement. Il est comme une semence posée depuis longtemps sur la corniche d'un bâtiment. Elle tombe finalement sur le sol où elle germe et porte des fruits, alors que la maison elle-même n'est peut-être plus qu'une ruine [2]. »

509. — Sciemment ou non, consciemment ou non, en quelque état que nous soyons, si nous invoquons le Nom de Dieu, nous bénéficions du mérite de cette invocation. L'homme qui va volontairement se baigner dans une rivière, celui qui y est poussé par quelqu'un et celui que l'on asperge d'eau pendant son sommeil, ont tous trois le bénéfice d'un bain.

(1) Rukminî et Satyabhâmâ étaient deux des épouses de Krishna.
(2) Voir aussi 620 ci-dessous.

510. — De quelque manière que l'on tombe dans un cuvier de nectar, on devient immortel. Celui qui tombe dans le cuvier après beaucoup de dévotions devient immortel, et de même celui qu'on y pousse. Consciemment ou inconsciemment, ou même par erreur, de quelque façon que vous prononciez le Nom du Seigneur, vous acquérez le mérite de ces paroles [1].

511. — *Shrî Râmakrishna expliquait un jour qu'il ne suffit pas de répéter mécaniquement le Nom de Dieu, mais qu'il faut aussi avoir soif de Dieu. Vijoy Krishna Goswâmi demanda : « S'il en est ainsi, comment s'explique l'histoire d'Ajamila, qui avait commis tous les crimes possibles et qui pourtant obtint la libération en prononçant le Nom de Dieu à l'instant de sa mort* [2] *? »*

Le Maître répondit : « Peut-être Ajamila avait-il mené une vie droite et accompli beaucoup d'actions méritoires dans des existences antérieures. On dit aussi que vers la fin de sa vie, il avait fait preuve d'un grand ascétisme. Mais on peut dire aussi que pendant ses derniers instants la répétition du saint Nom a purifié son cœur et qu'ainsi il a obtenu le salut. »

512. — *A un* goswâmi *vishnouïte, un instructeur religieux qui tenait le Nom de Dieu comme suffisant pour conduire à la Réalisation divine, le Maître répondit :* « Oui, sans doute, répéter le saint Nom est très efficace, mais est-ce suffisant sans Amour ? L'âme doit avoir soif de Dieu. A quoi cela me sert-il de répéter Son Nom si je permets à mon esprit de se fixer sur « la femme et l'or » ? Une morsure de scorpion ne se guérit pas par le seul énoncé de quelque formule magique ; il faut aussi appliquer de la fumée de bouses de vache [3]. Évidem-

[1] Variante : « Que l'on tombe consciemment ou inconsciemment dans le lac de l'immortalité, la seule immersion vous rend immortel. Quiconque prononce le Nom de Dieu, sous quelque forme que ce soit, volontairement ou involontairement, finit par trouver l'immortalité. »

[2] Bhâgavata Purâna, VI, 1-2.

[3] Remède très efficace employé couramment dans l'Inde contre les morsures du scorpion.

ment, un homme est libéré de ses péchés quand il répète le Nom de Dieu, même une seule fois, mais il retrouve très vite les chemins mauvais de la vie. Il n'a pas la force nécessaire pour remplir le vœu de ne plus pécher. Des ablutions dans le Gange lui enlèvent tous ses péchés, mais à quoi cela lui servira-t-il ? On raconte que les péchés se posent en embuscade sur les arbres de la berge, et lorsque l'homme sort de son bain, ils lui sautent sur les épaules ([1]). Ainsi, à peine a-t-il fait quelques pas qu'il est de nouveau prisonnier de ses fautes. Donc, répétez toujours le Nom du Seigneur, mais demandez-Lui en même temps la faveur de L'aimer davantage et suppliez-Le de diminuer votre attachement à l'argent, à la renommée, au confort matériel, etc., toutes choses qui sont éphémères. »

513. — Les pratiques de dévotion des hommes frivoles ne subsistent que peu de temps et ne leur laissent aucune impression durable. Mais les hommes qui se sont entièrement voués à Dieu murmurent Son Nom avec chaque respiration. Les uns chantent pour eux mêmes, intérieurement : « *Om Râm Om* » ; ceux qui marchent dans le sentier de la Connaissance disent : « *So'ham* » ; il en est encore d'autres qui, sans se lasser, répètent silencieusement des prières et des *mantras*.

514. — *Japa* signifie la répétition silencieuse des Noms du Seigneur, quand on est assis dans un endroit solitaire. Celui qui continue cette répétition avec piété et concentration peut être certain d'arriver un jour à la Vision divine, à la réalisation de Dieu. Imaginez une grande bûche plongée dans le Gange. A l'une des extrémités est fixée une chaîne dont l'autre bout est attaché à la berge. Si vous suivez cette chaîne anneau par anneau, vous plongerez peu à peu dans l'eau en suivant votre chemin tout le long de la chaîne. De même, si vous vous laissez absorber par la répétition du saint Nom de Dieu, vous arriverez à Le « réaliser ».

([1]) Voir aussi 972 ci-dessous.

515. — Dans les *yugas* [1] précédents, les gens avaient des attaques de simple fièvre que guérissaient quelques doses d'une décoction d'herbes médicinales. Maintenant, les fièvres ont une origine malarienne et il faut pour les guérir des drogues puissantes, comme le mélange breveté du Dr Gupta. Dans les temps passés, les gens s'occupaient à des exercices de dévotion et à des rites enjoints par les Écritures. Dans notre *kali-yuga*, la vie réside pour ainsi dire dans la nourriture, et l'esprit est faible. Le seul moyen qui convienne aujourd'hui pour trancher les liens qui nous rattachent au monde, c'est de répéter constamment les saints Noms de Dieu en gardant notre esprit fixé sur Lui [2].

516. — Chantez toujours le Nom de Dieu (Hari) le matin et le soir en battant des mains pour vous accompagner. Tous vos péchés et toutes vos douleurs vous quitteront. Si vous battez des mains sous un arbre, les oiseaux qui y sont perchés s'envolent. De même, si vous chantez le nom de Hari en frappant des mains en même temps, les oiseaux des mauvaises pensées s'envoleront de l'arbre de votre corps.

(1) L'ère cyclique se subdivise en 4 *yugas* (*krita, treta, dvâpara, kali*).
(2) Voir aussi 1211 ci-dessous.

Chapitre X

La vie spirituelle

A. — QUELQUES OBSTACLES A LA VIE SPIRITUELLE

517. — Dieu ne Se révèle pas là où il y a de la honte (1) de la haine ou de la crainte. Ces trois sentiments et l'orgueil de caste sont les chaînes qui retiennent l'âme.

518. — Réfugiez-vous en Dieu et bannissez de votre cœur la honte et la crainte. Ne vous demandez pas ce qu'on dirait si vous vous mettiez à danser pour célébrer le Nom du Seigneur.

519. — On m'a mis un jour entre les mains un livre écrit par des chrétiens. J'ai demandé qu'on me le lise et qu'on m'en explique des passages. Le croiriez-vous? La seule chose dont parlait ce livre, du début à la fin, était le péché, et encore le péché!

Les membres du *Brâhmo Samâj* aussi ne parlent que de péchés et de pécheurs (2).

Le sot qui répète sans cesse : « Je suis asservi » finira bien par l'être un jour. Et le malheureux qui dit sempiternellement : « Je suis un pécheur, je suis un pécheur » finira certainement par le devenir (3).

520. — Le plateau le plus lourd d'une balance baisse tandis que le plus léger s'élève. L'esprit humain est

(1) VARIANTE : « timidité ».
(2) Voir aussi 755 et 1153 ci-dessous.
(3) Voir aussi 1153 ci-dessous.

comme le fléau d'une balance dont les plateaux sont mus par deux influences différentes : l'amour du monde, de ses honneurs, etc., et le discernement, le détachement et l'amour de Dieu. Si la première influence est prépondérante, l'esprit, comme le fléau de la balance, s'incline vers le monde et s'éloigne de Dieu. Mais si c'est la seconde influence qui l'emporte, l'esprit monte vers Dieu et se détache de cette terre ([1]).

521. — Les hommes sont prompts à la louange et prompts au blâme ; ne vous souciez donc pas de ce que les autres peuvent dire de vous.

522. — Vivez dans une vie paisible et vertueuse, et soyez également indifférents à la louange et à la critique des hommes ([2]).

523. — Un homme de Calcutta me disait chaque fois qu'il me rencontrait : « Il n'y a dans ce monde qu'une seule chose qui compte, c'est l'honneur. » Mais le but de la vie humaine, c'est de voir Dieu ([3]).

524. — *Un disciple dit un jour à Shrî Râmakrishna :* « Bhagavân, *lorsque quelqu'un est irrité contre moi je me sens malheureux. Il me semble que je n'ai pas réussi à aimer également tous les hommes.*

— Quand vous avez ce sentiment, *répondit le Maître,* allez trouver la personne en question et essayez de faire la paix avec elle. Si vous n'y parvenez pas, vous n'avez plus à penser à cela. Prenez refuge en le Seigneur. Pensez à Lui. Ne laissez rien d'autre troubler votre pensée. »

525. — Celui qui discute longuement des bonnes ou mauvaises qualités des autres perd son temps, car il emploie inutilement ce temps à penser au moi des autres, au lieu de penser à son propre moi et au Moi suprême.

([1]) VARIANTE : « Le plateau le plus lourd d'une balance s'abaisse, tandis que le plus léger s'élève. De même, celui qui est accablé par trop de soucis et d'anxiétés de ce monde s'y enfonce, tandis que celui qui en a moins s'élève vers les pieds du Seigneur. »
Voir aussi 3 et 110 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 1078 ci-dessous.
([3]) Voir aussi 16 ci-dessus.

526. — Ne dites jamais de mal de personne, pas même d'un ver de terre. Puisque vous priez Dieu de vous accorder la dévotion, demandez-Lui aussi qu'Il ne vous laisse jamais dire de mal de quiconque.

527. — Se permettre des conversations frivoles et des critiques d'autrui ne fait que jeter la confusion dans l'esprit et rendre l'homme oublieux de la contemplation du Moi ou *Paramâtman.*

528. — La colère est un signe de *tamas.* L'homme en colère perd tout discernement. Hanumân mit le feu à Lankâ (1), mais il ne pensa même pas qu'il pouvait ainsi brûler la demeure où résidait Sîtâ (2).

529. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna :* « *Que devons-nous faire de la luxure, de la colère et des autres passions ?* »

Le Maître répondit : « Dirigez le cours des six passions vers Dieu. Et voici comment il faut procéder : N'avoir de commerce qu'avec le Moi ; que tel soit votre *désir.* Ayez de la *colère* contre les obstacles qui retardent votre marche vers Dieu. *Convoitez* Dieu. Lorsque vous vous laissez aller à des sentiments d'*égoïsme,* que ce soit à Son sujet ; dites « *mon* Krishna » ou « *mon* Râma ». Et si vous devez exprimer de l'*orgueil,* faites comme Vibhîshana et dites : « Je me suis incliné devant Râma ; ma tête ne s'inclinera plus devant d'autres que Lui (3). »

530. — Aussi longtemps que les passions (sensualité, colère) ont pour but le monde et ses objets, elles se

(1) Ceylan.
(2) Épisode du Râmâyana.
(3) Voir aussi 1164 ci-dessous.

VARIANTE : « Aussi longtemps que les passions (sensualité, colère) ont pour but le monde et ses objets, elles se comportent en ennemies. Mais si vous les dirigez vers Dieu, elles deviennent les meilleures amies de l'homme, car elles vous mènent à Lui. L'attrait des choses terrestres doit être changé en désir ardent de Dieu, la colère que vous ressentez contre vos frères doit être dirigée contre Dieu qui ne Se manifeste pas à vous, et de même pour toutes les autres passions. Elles ne peuvent et ne doivent pas être extirpées, mais seulement transformées et dérivées dans un nouveau canal. »

comportent en ennemies. Mais si vous les dirigez vers Dieu, elles deviennent les meilleures amies de l'homme, car elles vous mènent à Lui. L'attrait des choses terrestres doit être changé en désir ardent de Dieu, la colère que vous ressentez contre vos frères doit être dirigée contre Dieu qui ne Se manifeste pas à vous, et de même pour toutes les autres passions. Elles ne peuvent et ne doivent pas être extirpées, mais seulement transformées et dérivées dans un nouveau canal.

531. — Vous employez beaucoup de gros mots, d'injures et d'expressions obscènes ([1]), mais c'est sans importance ; il vaut mieux que cela sorte. Il y a des gens qui ont cette maladie de s'exprimer grossièrement ; plus ce besoin s'extériorise et mieux cela vaut.

Lorsque les *upâdhis* sont détruits, cela fait un grand fracas. Le bois crépite tant qu'il brûle ; une fois la combustion terminée, il n'y a plus de bruit ([2]).

De jour en jour, vous vous purifierez. Chaque jour vous ferez de plus grands progrès que la veille! Et vous serez pour les hommes un sujet d'émerveillement.

Je ne viendrai peut-être plus bien souvent chez vous, mais c'est sans importance. Vous atteindrez la réalisation.

532. — De même que sur la surface troublée d'un lac, la lune ne se reflète pas avec sa véritable forme, mais de façon très fragmentée, le reflet de Dieu ne peut être qu'incomplet et brisé dans l'âme du mondain qui s'occupe de *Mâyâ* ([3]).

533. — Même si une personne a l'estomac chargé et, en outre, souffre de dyspepsie, l'eau peut lui venir à la bouche à la vue de friandises délicates ou de sauces savoureuses ([4]). De même, un homme peut n'avoir

([1]) Paroles adressées à Girish Ghose.
([2]) Voir aussi 1357 ci-dessous.
([3]) VARIANTE : « Dans quel état mental obtient-on la vision de Dieu? Lorsque le mental est parfaitement tranquille. Quand l'océan de nos pensées est agité par le vent du désir, il ne peut refléter Dieu, et alors la vision de Dieu est impossible. »
Voir aussi 624 et 1235 ci-dessous.
([4]) Voir aussi 158 et 381 ci-dessus.

aucune convoitise en lui, mais être, malgré toute sa sainteté, troublé par la richesse ou d'autres sujets de tentations. Aussi celui qui veut atteindre Dieu doit-il d'abord rompre avec tout cela.

534. — Les méchants peuvent vous blâmer et dire beaucoup de mal de vous, mais si vous avez vraiment soif de Dieu, vous devez supporter cela patiemment. On peut penser à Dieu même lorsqu'on vit au milieu des méchants. Les sages de jadis, qui habitaient dans les forêts, pouvaient méditer sur Dieu au milieu des tigres, des ours et des autres bêtes sauvages. La nature du méchant ressemble à celle du tigre ou de l'ours. Il attaque l'innocent et lui fait du mal.

Il faut être sur vos gardes vis-à-vis de certains êtres. Il y a d'abord les hommes riches. Ils ont de l'argent, des serviteurs et une grande influence. Ils peuvent, si cela leur plaît, vous faire du mal. Il faut être très prudent dans vos relations avec eux et parfois même acquiescer à tout ce qu'ils disent.

Deuxièmement, les chiens. Quand ils aboient et attaquent, il faut vous arrêter et siffler pour les calmer.

Troisièmement, les taureaux. Quand ils veulent vous donner des coups de cornes, il faut les calmer par certains sons.

Quatrièmement, les ivrognes. Si vous les excitez, ils vous injurient dans les termes les plus orduriers. Mais si vous les accostez gentiment en leur disant : « Alors, mon oncle, comment allez-vous ? », ils seront très satisfaits et viendront fumer près de vous.

535. — Il est des hommes qui possèdent la nature du serpent ; vous ne savez jamais quand ils vont vous mordre. Il faut lutter énergiquement pour neutraliser leur venin, sinon vous deviendrez tellement enragés que la passion de la vengeance entrera dans votre cœur.

536. — Le blanchisseur a une grande quantité de linge non lavé dans sa maison, mais ce linge n'est pas à lui. Aussitôt que ces vêtements sont lavés, la chambre

se vide. Les hommes qui n'ont pas d'idées personnelles sont comme ce blanchisseur. Ne soyez pas ainsi.

537. — Le grand Shankarâchârya avait pour disciple un nigaud qui croyait bon de copier son maître en tout ce qu'il faisait. Quand Shankara disait *Shivo'ham* (Je suis Shiva) le disciple aussitôt répétait *Shivo'ham.* Pour le guérir de cette absurdité, Shankara, passant un jour près d'une forge, prit un récipient plein de fer fondu et l'avala, puis demanda à son disciple d'en faire autant. Celui-ci, naturellement, ne put le faire et cessa désormais de répéter *Shivo'ham.*

Une imitation stupide est toujours mauvaise ; mais il est toujours bon d'essayer de se corriger soi-même par les nobles exemples des grandes âmes.

538. — On ne peut pas parvenir à la Réalisation lorsque le corps présente un petit défaut (1).

539. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Protap Ch. Mozoomdar :* « Vous êtes un homme intelligent, instruit, et un profond penseur. Keshab et vous êtes comme les deux frères Gour et Nitaï (2). Vous êtes las de ce monde, las des controverses, des discours, des schismes. L'instant est venu pour vous de rassembler votre esprit dispersé et de vous tourner vers Dieu. Plongez-vous dans l'océan de la Divinité.

— *Seigneur vénéré, dit Mozoomdar, c'est évidemment ce que je voudrais faire, je ne travaille que pour préserver le nom et la réputation de Keshab.* »

Shrî Râmakrishna répondit en souriant : « Laissez-moi vous raconter une histoire : Au sommet d'une montagne un homme bâtit une villa qui lui coûta beaucoup de peine et d'argent. Au bout de quelques jours, survint un cyclone qui ébranla la maison tout entière. L'homme, anxieux pour sa demeure, implora le Dieu des vents en lui disant : « Seigneur, je T'en supplie, ne détruis pas mon cottage. » Il continua ses supplications tandis que la

(1) Voir aussi 733 ci-dessous.
(2) Chaitanya et Nityânanda.

maison tremblait toujours sur sa base, mais le vent ne l'écouta pas. Alors il eut une autre idée pour la sauver. Il se souvint que, dans la mythologie, Hanumân était le fils du dieu des vents, et il s'écria : « Seigneur, je t'en conjure, épargne cette demeure, elle appartient à Hanumân, Ton fils! » Mais le vent ne l'écouta pas. L'homme reprit alors : « Seigneur, je T'en supplie, épargne ce cottage, car il appartient à Râma, le maître de Hanumân! » Mais le vent ne l'écouta pas. Alors, voyant que sa maison allait s'écrouler, l'homme, pour sauver sa vie, en sortit précipitamment, sacra et cria : « Qu'il soit donc détruit, ce misérable cottage! Qu'est-ce que cela peut bien me faire? »

Vous êtes maintenant désireux de sauver la réputation de Keshab (1). Mais consolez-vous en pensant qu'après tout c'est par la volonté de Dieu que le mouvement religieux portant son nom a été mis sur pied. Et si ce mouvement a dépassé le point culminant de son histoire, c'est aussi un effet de la Volonté divine. Plongez-vous donc sans réserve dans l'océan de l'Immortalité. »

540. — Il faut choisir, pour leur donner des vérités spirituelles, des gens qui en seront de bons récipients (2). Je demande à ceux qui viennent à moi : « Avez-vous quelqu'un qui s'occupe de vous? » Supposez que le père ait laissé des dettes (3). Supposez que l'aspirant-disciple n'ait personne au monde pour s'occuper de lui. Alors il lui serait pratiquement impossible de fixer son esprit sur Dieu.

541. — L'homme mondain ne pense pas à Dieu. S'il

(1) Cette conversation eut lieu le 16 juin 1884, cinq mois après la mort de Keshab Chandra Sen. Le rôle de ce dernier était alors au sein du *Brâhmo-Samâj* le sujet de violentes polémiques auxquelles Pr. Ch. Mozoomdar prenait une part active.

(2) Jeu de mots sur le terme sanskrit *pâtra*, qui désigne à la fois un vase pour boire, un vase d'élection, une personne qui possède à un haut degré une qualité et une personne digne de recevoir un don.

Voir aussi 304 ci-dessus.

(3) L'hindou est responsable des dettes contractées par tous ses aïeux, sans qu'il puisse jamais y avoir prescription.

a du temps libre, il bavarde inutilement ou fait des choses qui ne servent à rien. Et si on l'interroge, il répond : « Je ne peux pas rester inactif ; c'est pourquoi je me suis mis à planter cette haie. » Il n'arrive pas à tuer le temps. Et c'est pourquoi il joue aux cartes ou aux dés.

542. — Il faut toujours être actif. Lorsqu'on ne fait rien, toutes sortes de mauvaises pensées, de mauvaises idées, pénètrent dans l'esprit (1).

543. — *On demanda un jour à Srhî Râmakrishna :* « Bhagavân, *les théosophes croient à des* Mahâtmâs. *Puis-je vous demander si ce sont des êtres réels ?*

— Si vous voulez me croire sur parole, *répondit le Maître,* je vous dis : oui. Mais ne vous occupez pas de toutes ces choses (2). »

B. — INFLUENCE D'IMPRESSIONS PASSÉES (SAMSKÂRAS)

544. — L'influence des *samskâras* est extrêmement puissante. Des *sannyâsins* étaient assis et méditaient sur Dieu lorsqu'une jeune femme vint à passer près d'eux. Un seul interrompit sa méditation pour jeter un regard sur elle. L'homme qui était ainsi attiré par la beauté féminine avait été chef de famille et père de trois enfants avant de devenir *sannyâsin.*

545. — Sur une place, je vis un jour deux taureaux châtrés. Une vache passa près d'eux et je remarquai qu'un des deux animaux s'agitait à sa vue, tandis que l'autre restait indifférent. Cela m'étonna, et je m'enquis de leur histoire. J'appris que le premier taureau avait été châtré déjà adulte et après s'être accouplé avec des vaches, tandis que l'autre avait subi l'opération alors qu'il était tout jeune.

(1) Paroles adressées à Sâradâ Dévî. Il n'y a pas contradiction entre cette pensée et la précédente. Shrî Râmakrishna considérait qu'il est toujours possible (et toujours désirable) d'avoir une activité (mentale ou autre) qui nous rapproche de Dieu.

(2) Voir aussi 8 ci-dessus.

C'est ainsi que les habitudes anciennes peuvent impressionner l'esprit. Le *sâdhu* qui renonce au monde sans avoir goûté aux plaisirs des sens, n'est pas influencé par le passage d'une femme devant lui. Mais celui qui n'a revêtu la robe ocre que tardivement, après avoir connu les plaisirs conjugaux, peut voir surgir de nouveau les impressions de son passé, même après des années de maîtrise sévère de lui-même.

546. — Une marchande de poissons, rentrant chez elle au crépuscule, fut surprise par un orage. Elle alla s'abriter dans la maison d'un fleuriste. Celui-ci la reçut avec bonté et lui permit de passer la nuit sous le porche attenant à la pièce où il gardait ses fleurs. Mais, bien que confortablement installée, elle ne put trouver un instant de sommeil. Finalement, elle se rendit compte que c'était le doux parfum des fleurs du jardin qui la tenait éveillée. Alors elle aspergea d'un peu d'eau son panier à poisson vide et le posa à proximité de son nez ; bientôt elle s'endormit profondément.

Il en est de même pour les hommes attachés aux choses terrestres. Eux aussi, ils apprécient uniquement l'odeur révoltante des choses pourries d'ici-bas [1].

547. — Lorsque l'esprit s'attarde dans des pensées et des désirs mauvais, c'est comme si un brahmane de

[1] VARIANTE : « Quelques marchandes de poisson, en revenant d'un marché éloigné de chez elles, furent surprises au crépuscule par un orage et la grêle. Elles furent contraintes de chercher abri dans la maison d'un fleuriste. Celui-ci les accueillit fort bien et leur permit de passer la nuit dans une pièce où il avait laissé quelques paniers de fleurs odorantes destinées à être livrées à des clients le lendemain matin. L'atmosphère de cette pièce, chargée du doux parfum des fleurs, ne convint pas aux poissonnières, et ne leur permit pas de trouver le sommeil. Finalement l'une d'elles trouva la solution. « Aspergeons d'un peu d'eau, dit-elle, nos paniers à poissons qui sont vides et plaçons-les tout près de nous. Ainsi l'odeur si gênante de ces fleurs ne nous empêchera pas de dormir. » Toutes furent d'accord et suivirent cet avis. Et bientôt toutes ronflaient à qui mieux mieux. Telles sont l'influence et la puissance de l'habitude! L'âme attachée au monde, élevée dans un milieu matérialiste, accoutumée à des pensées matérialistes, ne peut supporter longtemps une atmosphère de pureté et de renoncement sans se sentir gênée et mal à l'aise. »

haute caste vivait dans le quartier des parias ou un gentleman dans les bas-fonds d'une grande ville.

548. — C'est vraiment une chose admirable, lorsqu'on renonce à « la femme et l'or » dès l'enfance! Cela n'arrive qu'à fort peu de gens. Mais pour les autres, c'est comme lorsqu'une mangue a été souillée par la grêle ; on ne peut plus ni l'offrir à Dieu, ni la manger soi-même (1).

Il y a des hommes qui ont beaucoup péché pendant leur vie et qui, dans leur vieillesse, se mettent à invoquer le Nom du Seigneur. Évidemment, c'est mieux que rien.

La mère d'un certain Mallick, qui appartenait à une excellente famille, est venue un jour me parler des prostituées et me demander si elles pouvaient arriver au salut. Elle-même avait fait beaucoup de vilaines choses dans sa jeunesse, et c'est pourquoi elle me posait la question. Je lui répondis : « Oui, elles parviendront au salut si elles pleurent du plus profond de leur cœur et font vœu de ne plus jamais commettre de telles actions. » A quoi sert-il de simplement répéter le Nom du Seigneur? Il faut que vos larmes soient sincères.

549. — On aura beau frotter bien des fois un bol qui a contenu de l'ail, l'odeur persistera. Les jeunes gens qui ne sont jamais entrés dans le monde et qui n'ont pas touché « la femme et l'or » sont des récipients purs, libres de toute odeur. Les hommes qui ont passé longtemps dans le monde sont comme les bols qu'on a frottés d'ail (2).

Ils sont aussi comme des mangues que des corneilles auraient piquées, et ainsi souillées (3).

Les jeunes gens qui n'ont pas touché le monde sont aussi comme des pots de terre tout neufs dans lesquels

(1) Pour l'hindou, un fruit touché par la grêle ou picoré par un oiseau est impur.
Voir aussi 337 ci-dessus.

(2) Voir aussi 157 ci-dessus.

(3) Voir aussi 337 ci-dessus.

on peut sans crainte conserver du lait. Les mondains au contraire sont comme des pots de terre dans lesquels on a déjà fait cailler du lait. Il n'est pas prudent d'y mettre du lait frais, car probablement il y tournerait [1].

La connaissance et l'amour de Dieu enseignés à de jeunes âmes pures est comme le lait frais que l'on peut sans danger conserver dans des vases neufs. Si on les enseigne à des mondains, ce sera très souvent un gaspillage, comme si l'on voulait conserver du lait frais dans des récipients ayant servi pour du lait caillé.

C. — LE PIÈGE DES POUVOIRS OCCULTES

550. — Ne fréquentez pas les faiseurs de miracles, ni ceux qui font parade de pouvoirs occultes, car ils s'écartent du chemin de la vérité. Leur esprit est captif dans le filet des pouvoirs psychiques qui sont de véritables pièges sur la voie du pèlerin de *Brahman*. Gardez-vous de ces pouvoirs et ne les désirez pas.

551. — Seuls les esprits vils convoitent les pouvoirs surnaturels qui aident à guérir les maladies, à gagner les procès, à marcher sur l'eau. Les vrais *bhaktas* ne demandent qu'une chose : les pieds de lotus du Seigneur.

552. — Les hommes ayant quelques pouvoirs psychiques obtiennent des faveurs et des distinctions sociales. Souvent ils se posent en *gourous*, pour être estimés des foules et gagner des disciples et des admirateurs. Jouer ce rôle est la même chose que d'embrasser la vie d'un courtisan. On se vend soi-même pour des buts aussi misérables que l'or, une réputation mondaine ou des joies matérielles. C'est faire un bien mauvais usage du corps, de l'esprit et de l'âme, qui, tous trois, peuvent nous servir à réaliser le Seigneur [2].

553. — Krishna dit un jour à Arjuna : « Si tu désires m'atteindre, sache que ce ne sera jamais possible tant

(1) Voir aussi 323, 337 et 338 ci-dessus et 883 et 1599 ci-dessous.
(2) Voir aussi 819 ci-dessous.

que tu posséderas ne serait-ce qu'un seul des huit pouvoirs psychiques (1). » Les pouvoirs occultes, en effet, accroissent l'égoïsme de l'homme et le rendent ainsi oublieux de Dieu.

554. — Il est tout différent de réaliser Dieu ou d'acquérir les *siddhis* (1). Krishna dit un jour à Arjuna : « Tu peux être certain qu'un homme qui s'efforce d'obtenir les pouvoirs psychiques n'a pas réalisé Dieu. L'exercice de ces pouvoirs nécessite *ahamkâra*, l'égoïsme, qui est un obstacle sur le chemin de la réalisation. » L'adorateur sincère ne doit donc désirer aucun de ces pouvoirs.

555. — Après quatorze années passées en dures pénitences dans une forêt solitaire, un homme avait enfin acquis le pouvoir de marcher sur les eaux. Rempli de joie, il alla trouver son *gourou* et lui dit : « Maître, j'ai maintenant le pouvoir de marcher sur les flots. » Son *gourou* le réprimanda en lui disant : « Honte à toi! Quatorze ans de travail pour arriver à cela! Ce que tu as obtenu ne vaut pas deux sous. N'importe qui peut passer la rivière en donnant deux sous au batelier, et il t'a fallu quatorze ans pour arriver à ce résultat (2)! »

556. — Un homme eut soudain un accès de renoncement. Il dit à ses amis que le monde avait cessé

(1) *ashta-siddhi*. Ce sont les huit pouvoirs occultes que peut acquérir le *yogin* : *animâ* (devenir aussi petit qu'un atome), *makima* (devenir aussi grand qu'une montagne), *laghima* (devenir aussi léger que du coton), *garima* (devenir aussi lourd que du fer), *prâpti* (pouvoir toucher n'importe quoi du doigt, si loin que ce soit), *prâkâmya* (réaliser tous ses désirs), *îshitva* (créer), *vashitva* (être parfaitement maître de tous les éléments).

(2) Variante : « Il y avait une fois deux frères dont l'aîné quitta la maison paternelle pour devenir *sannyâsin*.

Au bout de douze ans d'absence, il revint à son lieu de naissance : « Frère, lui dit le cadet, explique-moi ce que tu as gagné à errer si longtemps de par le monde? — Viens voir », répondit le frère aîné. Il l'emmena au bord d'un cours d'eau qui passait près du village, et il traversa cette rivière en marchant sur les flots. Le plus jeune frère donna une pièce de monnaie au passeur, et se trouva sur l'autre rive dans le même laps de temps. « O mon cher frère, dit-il alors au *sannyâsin*, tu as subi pénitences et austérités pendant tant d'années et tu n'as obtenu, après tout cela, qu'un pouvoir égal à une petite pièce de monnaie. »

Voir aussi 747 ci-dessous.

d'avoir aucun attrait pour lui et qu'il désirait se retirer aussitôt dans la solitude pour méditer sur Dieu. Ses amis donnèrent leur assentiment à un si louable projet. Ainsi, il quitta sa maison et, ayant atteint un lieu solitaire, passa douze années en d'austères pratiques religieuses. Ayant, de cette manière, acquis quelques pouvoirs surnaturels, il rentra chez lui.

Ses amis furent tous très heureux de le revoir après une si longue absence et, au cours de la conversation, ils lui demandèrent quelle sagesse il avait acquise durant sa longue retraite. Il sourit, et s'avançant vers un éléphant qui passait près d'eux, toucha son corps en disant ces mots : « Meurs instantanément, éléphant! » Et aussitôt, l'animal cessa de donner aucun signe de vie. Peu après, il toucha de nouveau l'éléphant et prononça ces mots : « Sois vivant, éléphant! » et aussitôt l'animal trouva la vie. Il alla ensuite sur la berge de la rivière qui coulait, près de sa maison et, ayant répété quelques *mantras*, il traversa la rivière en marchant sur l'eau et revint de même. Ses amis furent très impressionnés par ces démonstrations ; cependant, ils ne purent s'empêcher de lui dire : « Frère, ta retraite n'a guère été utile. Quel intérêt cela a-t-il pour toi que l'éléphant vive ou meure? Et quand à traverser la rivière, ce que tu accomplis après douze ans de dur travail, nous le faisons, nous, en donnant un sou au passeur. Ainsi, tu vois que tu as simplement perdu ton temps. »

Ces commentaires sarcastiques le firent réfléchir et il se demanda : « Au fond, quel avantage ai-je retiré de mes pouvoirs surnaturels? » Sur ces mots, il quitta sa maison, cette fois pour chercher Dieu par d'austères exercices religieux.

557. — Il y avait une fois un *sâdhu* qui était parvenu à la possession de grands pouvoirs occultes, et qui en tirait vanité. Mais c'était malgré cela un excellent homme qui avait pratiqué beaucoup d'austérités. Aussi le Seigneur, désireux de le corriger, apparut-Il devant lui sous la forme d'un *sannyâsin*, et lui dit : « Seigneur, j'ai entendu dire que vous avez acquis de grands pouvoirs

occultes! » Le *sâdhu* l'accueillit avec le plus grand respect et le fit asseoir. A ce moment passa un éléphant. « Seigneur, demanda le *sannyâsin*, pourriez-vous tuer cet éléphant si vous le désiriez! — Oui, je le peux », répondit le *sâdhu*. Et en disant ces mots il prit une poignée de poussière et le jeta sur l'animal en chantant certaines incantations. L'éléphant s'écroula aussitôt, se tordit de douleur et mourut. « Quels merveilleux pouvoirs vous avez obtenus! s'écria le *sannyâsin*. Avec quelle facilité vous avez tué cet éléphant! » Et le *sâdhu* fut tout heureux du compliment. « Mais, demanda le *sannyâsin*, pourriez-vous maintenant lui rendre la vie! — Je peux faire cela aussi », répliqua le *sâdhu* qui, de nouveau, jeta une poignée de poussière sur l'éléphant. Celui-ci retrouva immédiatement toute sa vigueur. « En vérité, vous avez là un merveilleux pouvoir! observa alors le *sannyâsin*. Il y a cependant une question que je voudrais bien vous poser. Vous venez de tuer cet éléphant, et ensuite de le ressusciter. Mais de quel profit cela fut-il pour vous? En quoi cela a-t-il amélioré votre sort? Cela vous a-t-il aidé à atteindre Dieu? » Et en disant ces mots, il disparut.

558. — De même qu'on évite la boue, il faut éviter les *siddhis* ou pouvoirs miraculeux. Ils viennent d'eux-mêmes par la vertu des *sâdhanâs* et de *samyama* (maîtrise des sens). Mais l'homme qui fixe son esprit sur les *siddhis* ne pourra pas monter plus haut, il y restera embourbé.

559. — Un homme nommé Chandra [1] avait acquis le pouvoir nommé *gutikâ-siddhi*. Il pouvait, au moyen d'une amulette (*gutikâ*) pénétrer dans n'importe quel endroit où il désirait entrer, sans être vu de personne. Cet homme avait été d'abord un chercheur austère et un adorateur de Dieu. Mais lorsqu'il eut acquis ce pouvoir, il s'en servit pour satisfaire sa nature la plus basse. Je lui montrai, mais inutilement, le danger d'une pareille conduite. Invisible il pénétrait dans la maison

(1) Un des disciples de Bhairavî Brâhmanî.

d'un notable et avait des relations illicites avec une dame de la famille. Il perdit ainsi tout pouvoir et devint une âme déchue.

560. — Il y a parfois grand danger à posséder les *siddhis*. Totâ Purî m'enseigna cette vérité.

Un *siddha* était assis sur une grève lorsque, soudain, une tourmente s'éleva sur les eaux. Inquiet et désirant retrouver la paix, il s'exclama : « Que l'orage cesse! » Son ordre fut instantanément obéi. Mais une barque, qui passait au large toutes voiles ouvertes, chavira au moment de l'arrêt brusque du vent et tous les passagers se noyèrent. Le *siddha* étant la cause du désastre, porta la responsabilité de la mort de gens innocents. Comme résultat de sa mauvaise action, il perdit tous ses pouvoirs et, après sa mort, expia en purgatoire ([1]).

561. — Un homme nommé Girija ([2]) vint me voir à l'époque de mon austère *sâdhanâ* sous le *panchavatî*. C'était un grand *yogin*. Une nuit que je voulais regagner ma chambre, il leva son bras, et de son aisselle jaillit une vive lumière qui m'éclaira tout le sentier. Je lui conseillai de ne pas user de ce pouvoir, mais de consacrer tout son esprit à la réalisation de la Réalité suprême. Il perdit certainement ce pouvoir, mais gagna en vraie spiritualité ([3]).

562. — Un mendiant serait bien sot si, au palais du roi, il quémandait une chose aussi insignifiante qu'une courge ou une calebasse. De même, un homme pieux agirait stupidement s'il apparaissait sur le seuil du Roi des Rois et implorait une grâce aussi insignifiante que les huit *siddhis*, négligeant ainsi les dons sans prix de la vraie connaissance et de l'amour de Dieu.

([1]) Littéralement : « alla en enfer », mais dans l'eschatologie hindoue, le séjour en enfer (comme d'ailleurs le séjour au paradis) n'a qu'une durée limitée. Les mauvaises actions une fois expiées, l'évolution continue, jusqu'à la libération finale.

([2]) C'était un disciple de Bhairavî Brâhmanî. Certaines biographies attribuent ce pouvoir à Chandra, un autre disciple de la Brâhmanî.

([3]) Voir Yoga-Sûtras de Patanjali, III, 41.

563. — *Un jeune disciple du Maître arriva à pratiquer la transmission de pensée et, plein de joie, il en parla à Shrî Râmakrishna. Le Maître le réprimanda en lui disant :* « Tu devrais avoir honte, mon enfant, de gaspiller ton énergie pour des choses si futiles! »

564. — *Un jour, un disciple raconta à Shrî Râmakrishna qu'au cours de ses méditations, il avait vu, à distance, les agissements de certaines personnes, et que, renseignements pris, les faits s'étaient trouvés exacts. Shrî Râmakrishna lui dit :* « Mon fils, interromps tes méditations pendant quelque temps. Tous ces pouvoirs ne sont que des obstacles à la réalisation de Dieu. »

D. — AUMÔNES ET CHARITÉ

565. — Pourquoi pendant les fêtes religieuses distribue-t-on de la nourriture à la foule? Ne pensez-vous pas que c'est tout comme l'offrande d'un sacrifice au Dieu qui est le Feu vivant dans toute créature? (1) Mais il ne faut pas laisser des hommes méchants, sans crainte de Dieu et coupables d'adultère, prendre part à cette nourriture. Leurs péchés sont si grands qu'autour de la place où ils mangent (2), la terre en est souillée.

566. — C'est servir Dieu que de nourrir des gens. Dieu existe sous forme de feu dans toute vie. L'offrande de cette nourriture est un sacrifice au feu de la faim qui représente Dieu (3).

567. — Ayez de l'amour pour tous ; nul n'est autre que vous. Dieu habite en tous, et rien n'existe sans Lui.

568. — *Trailokya dit un jour à Shrî Râmakrishna : « Ceux qui vivent dans le monde ont le devoir d'amasser un peu d'argent. Il leur faut pratiquer la charité.*

— Quoi! *s'exclama le Maître,* d'abord amasser de l'argent et ensuite s'occuper de Dieu! Je la connais, cette

(1) VARIANTE : « ... dans toute créature humaine ».
(2) VARIANTE : « ... qu'à plusieurs pieds au-dessous de la place... »
(3) Voir aussi 1559 ci-dessous.

espèce de charité. Les gens dépensent des milliers de roupies pour le mariage de leur fille, mais si leur voisin et sa famille meurent de faim, il leur faut un gros effort et beaucoup de réflexion pour faire l'aumône d'une poignée de riz. Et ces gens-là parlent de compassion pour tous les êtres (1)!

— *Il y a pourtant des hommes vertueux qui vivent dans le monde. Pundarîka Vidyânidhi, le disciple de Shrî Chaitanya, était chef de famille.*

— Il avait bu de la félicité divine, et elle l'emplissait jusqu'au niveau de la gorge. S'il en avait bu un peu plus, il n'aurait pas pu supporter la vie de famille. »

569. — Un boucher emmenait une vache à un abattoir éloigné. Il tourmenta tellement l'animal qu'il eut ensuite grand peine à le maîtriser. Après une longue marche, il arriva, au milieu de la journée, dans un village. Tout à fait épuisé, il se rendit à un hospice où l'on distribuait gratuitement de la nourriture. Il mangea bien et, ainsi restauré, put facilement conduire sa vache à destination. Une part de responsabilité dans le péché de tuer une vache retomba donc sur celui qui avait distribué de la nourriture (2).

Il faut agir avec discernement et s'assurer, lorsqu'on fait l'aumône, que celui qui la reçoit n'est pas un pécheur qui en fera mauvais emploi.

570. — La loi, c'est que ceux qui, dans une vie précédente, auront fait de grandes charités, seront riches en cette vie. Mais ce monde est Sa *Mâyâ* et le cours de cette *Mâyâ* comporte bien des irrégularités. Nul ne peut le comprendre (3).

E. — Habillement et alimentation

571. — Le fait de porter des souliers éculés et des vêtements déchirés rend l'esprit humble, tandis qu'on

(1) Voir aussi 104 ci-dessus.
(2) Tuer une vache est considéré par les hindous comme un grave péché.
(3) Voir aussi 76 ci-dessus.

se sent fier et vaniteux si l'on a des souliers vernis, des culottes et un habit. En portant un *dhoti* (1) de fine mousseline, bordée de noir, on se sent gai et peut-être chante-t-on même des chansons d'amour. La robe ocre des *sannyâsins* éveille naturellement dans l'esprit des pensées saintes. En soi-même, chaque espèce de vêtement provoque des associations d'idées qui lui sont propres, bien que le vêtement en soi ne signifie rien de spécial (2).

572. — Un voleur entra nuitamment dans le palais royal, et entendit le roi dire à la reine : « Je veux faire épouser à ma fille un de ces *sâdhus* qui habitent sur les berges de la rivière. » Le voleur pensa : « Voici une belle occasion ; demain je me déguise en *sâdhu*, je m'installe au milieu d'eux, et peut-être réussirai-je à épouser la fille du roi. » Ainsi fut fait. Quand les officiers du roi vinrent offrir la main de la princesse aux *sâdhus*, aucun ne voulut l'accepter. En dernier lieu, ils firent au voleur déguisé la même proposition, à laquelle il se contenta ne de pas répondre. Les officiers expliquèrent alors au roi que seul un jeune *sâdhu* serait peut-être influençable et consentirait à épouser la princesse. Le roi se rendit en personne auprès du *sâdhu* et le supplia de lui faire l'honneur d'épouser sa fille. Mais le cœur du voleur se transforma soudain lorsqu'il vit son souverain venir ainsi à lui. Il se dit : « Je n'ai qu'à me déguiser en *sâdhu*, et déjà le roi s'approche de moi en suppliant. Quel bien ne me serait-il pas réservé si je devenais un vrai *sâdhu*? » Ces pensées agirent de telle façon sur son esprit qu'au

(1) Long morceau d'étoffe qui s'enroule autour de la taille et forme le vêtement de la partie inférieure du corps (chez les hommes).

(2) VARIANTE : « L'adorateur de Dieu devrait-il adopter un costume spécial? L'adoption d'un costume particulier est une bonne chose. Un homme revêtu de la robe ocre du *sannyâsin*, ou portant le tambourin et les cymbales des mendiants religieux, ne pourra jamais parler de choses frivoles et profanes, ni chanter des chansons légères ; mais un homme habillé selon la mode du jour tournera son esprit vers les frivolités et chantera des romances d'amour. »

Voir aussi 41 et 434 ci-dessus.

lieu d'épouser la princesse sous une fausse apparence, il se réforma, et s'efforça de devenir un vrai *sâdhu*. Il ne se maria pas et devint l'un des plus pieux ascètes de son temps. Le seul fait d'imiter le bien amène parfois des résultats inattendus et excellents (1).

573. — Un braconnier entra secrètement une nuit dans un jardin privé, et se mit à pêcher dans l'étang. Le propriétaire, ayant eu vent de la chose, fit cerner l'endroit par ses domestiques, et vint, à la lueur de flambeaux, arrêter le voleur. Celui-ci, ne voyant nul moyen de s'échapper, s'assit sous un arbre, après avoir, comme un *sâdhu*, barbouillé son corps de cendres. Quand les hommes arrivèrent, ils ne trouvèrent point de pêcheur, mais bien un *sâdhu* couvert de cendres saintes, assis sous un arbre et plongé dans une profonde méditation. Le lendemain matin, tout le voisinage sut qu'un grand *sâdhu* était venu s'installer dans cette propriété. Des centaines de personnes accoururent avec des dons de fruits et de pâtisseries et lui présentèrent leurs hommages, et des pièces d'or et d'argent s'amoncelèrent devant lui. Alors le braconnier se dit : « Quelle merveille! je ne suis pas un vrai *sâdhu*, et cependant tout le monde me témoigne de la considération! Si je devenais un vrai *sâdhu*, je pourrais certainement atteindre Dieu. » Ainsi une fraude amena un véritable éveil dans l'âme de ce pécheur.

574. — *Un étudiant demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Puisque le même Dieu est présent dans toutes les choses, pourquoi ne pas accepter notre nourriture de n'importe quelle main ? »*

Le Maître demanda alors à l'étudiant s'il était brahmane (2), *et quand celui-ci eut répondu affirmativement, le Maître expliqua :*

(1) VARIANTE (des deux dernières phrases) : « Il ne se maria pas. Pour avoir revêtu la robe des *sâdhus* et s'être assis parmi les *sâdhus* pendant quelque temps, son esprit se transforma complètement. Nous ne saurions décrire l'immense profit que donne la fréquentation des hommes bons et pieux. »
Voir aussi 434 ci-dessus et 790 ci-dessous.
(2) VARIANTE : « *brahmo* ».

« C'est pour cela que vous me posez la question. Supposez que vous allumiez un feu et que, sur la flamme naissante, vous empiliez immédiatement du bois, même bien sec, qu'arrivera-t-il ?

— *La flamme en sera étouffée, répondit l'étudiant.*

— Mais, *continua le Maître,* imaginez encore qu'un feu dévore la forêt et que vous jetiez dans le brasier un fagot de branches de bananier, que se passera-t-il alors ?

— *Les branches seront réduites en cendres dans un instant.*

— De même, *dit alors Shrî Râmakrishna,* si le feu de la spiritualité brûle faiblement en vous, en acceptant votre nourriture indifféremment de n'importe qui, vous risquez de l'éteindre (1). Mais si la flamme brûle ardente en votre cœur, aucun mets ne vous sera funeste. Si des gens tarés habitent près d'un temple et se nourrissent des reliefs des offrandes, atteindront-ils par cela à la liberté ?

— *Certainement pas, dit l'étudiant. Ne marchent-ils pas dans un mauvais chemin ?*

— Ainsi, *conclut le Maître,* le fait d'accepter votre nourriture de n'importe qui ne prouve pas que vous ayez déjà atteint *brahmajnâna,* ou que vous ayez réalisé le Seigneur en toutes choses. »

575. — Jadis, je reçus l'initiation d'un sage mahométan, qui me donna le nom d'Allah comme *mantra,* et pendant plusieurs jours je le répétai, observant strictement les coutumes et mangeant les aliments de l'Islam (2).

576. — Ne mange pas dans les festins qui ont lieu au cours des cérémonies funéraires ; une nourriture pareille détruit toute dévotion et tout amour. N'accepte pas non plus d'aliments dans la maison d'un prêtre qui gagne sa vie en célébrant des sacrifices pour autrui (3)

(1) Voir aussi 848 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1464 ci-dessous.
(3) Voir aussi 257 ci-dessus.

577. — *En ce qui concerne la nourriture, ne faut-il pas manger ce qu'on nous donne?*

— Tout dépend de votre état spirituel. Cela ne vous fera pas de mal dans le chemin de *jnâna.* Un *jnânin,* quand il mange, verse sa nourriture dans le feu de la *kundalinî* (1) comme une offrande. Mais pour un *bhakta* c'est différent. Il ne devrait absorber que la nourriture pure qu'il pourrait offrir librement à son Seigneur bien-aimé. La nourriture animale n'est pas faite pour le *bhakta.* Je dois dire cependant qu'un homme qui aime Dieu a Sa bénédiction, même s'il se nourrit de viande de porc ; et combien misérable est celui qui plonge son esprit dans la richesse et la luxure, même s'il ne mange que du *havishyânna* (2).

578. — Pour celui qui vit de nourriture végétarienne simple et non excitante, mais ne désire pas atteindre Dieu, cette nourriture est aussi malsaine que du bœuf. Par contre, pour celui qui mange du bœuf, mais s'efforce de connaître Dieu, le bœuf est aussi sain que la nourriture des dieux (3).

579. — Mangez autant que vous le désirez dans la journée, mais que votre repas du soir soit léger et frugal.

580. — Un homme pieux ne devrait manger qu'une nourriture non échauffante, qui ne peut troubler son esprit.

581. — La nourriture est le grand problème de cet âge de fer ; parfois il faut savoir s'en passer, ou alors tout ce qui concerne Dieu est oublié.

582. — Toute soif qui ne dérègle pas l'esprit est orthodoxe.

(1) Voir 1345 à 1351.
(2) Riz que les *sâdhus* dont cuire eux-mêmes dans du beurre fondu (*ghî*). C'est considéré comme une nourriture très pure et sacrée.
(3) La vache est pour les hindous l'animal sacré par excellence. Et le fait de manger sa chair est un péché d'autant plus grave que tout hindou orthodoxe de haute caste est végétarien.

F. — Attitude envers le corps

583. — Le corps humain est composé de matières corruptibles. C'est un amalgame de chair, d'os, de moelle, de sang et d'autres substances impures, sujettes à la putréfaction [1]. Si nous pratiquons constamment cette analyse, notre amour pour le corps s'évanouira.

584. — On ne se soucie plus de la cage lorsque l'oiseau s'est enfui. Ne vous souciez pas non plus du corps abandonné par l'oiseau de la vie.

585. — Ce corps est fugitif et de peu d'importance. Pourquoi donc en prendre si grand soin ? L'homme vertueux prend soin de son corps comme du temple de l'âme dans laquelle Dieu Se manifeste, ou qui a reçu la bénédiction de la venue du Seigneur [2].

586. — *Shrî Râmakrishna désignait son propre corps en disant :* « Ce n'est qu'un réceptacle, mais il sert de demeure à la Divine Mère. »

587. — L'esprit et la matière se font parfois des emprunts l'un à l'autre. Lorsque le corps est malade, l'esprit se croit malade aussi [3].

G. — Attitude envers la souffrance

588. — La maladie est le prix que l'âme paie pour l'occupation du corps, comme un locataire paie un loyer pour l'appartement qu'il habite [4].

589. — Les souffrances viennent de la chair. En pre-

[1] Voir aussi 801 et 806 ci-dessous.
[2] Variante : « Notre corps est éphémère et sans importance. Pourquoi devrions-nous en prendre si grand soin? Nul ne se préoccupe d'une boîte vide. Mais tout le monde prend soin du coffret qui contient des objets de valeur. Les hommes pieux et les adorateurs ne peuvent pas ne pas prendre soin du corps, puisque dans son cœur Dieu brille et expose Sa divine *lîlâ*. »
Voir aussi 1604 ci-dessous.
[3] Paroles prononcées le 22 avril 1886.
[4] Voir aussi 972 ci-dessous.

nant un corps humain, on ne peut éviter la souffrance, car le corps est composé des cinq éléments de la matière (1).

590. — Il faut chauffer le fer plusieurs fois et le marteler longtemps avant qu'il puisse devenir de l'acier trempé. Et alors seulement on peut le façonner comme on veut et en faire une épée tranchante. De même, un homme doit passer plusieurs fois par la fournaise des tribulations, il doit être frappé par les persécutions du monde avant de devenir humble et pur et capable d'entrer dans la présence de Dieu.

591. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Keshab Chandra Sen, alors que celui-ci était gravement malade :* « Vous souffrez, mais votre mal a une signification profonde. Vous avez passé, dans ce corps, par divers stades de développement spirituel, et maintenant il souffre de la réaction. Quant la vague de spiritualité s'élève dans un homme, celui-ci n'a plus conscience de son corps, mais plus tard l'organisme s'en ressent. Lorsqu'un grand bateau évolue sur le Gange, personne n'y fait attention, mais le remous vient au bout d'un instant frapper le rivage, et plus le bateau est grand, plus la lame est forte ; parfois même, elle emporte la berge. Si un éléphant pénètre dans une petite cabane, il l'ébranle et la met en morceaux. De même, l'expérience de l'extase spirituelle ébranle et parfois brise le corps de l'adorateur de Dieu (2). En connaissez-vous les conséquences ? Si une maison prend feu, beaucoup de choses peuvent brûler d'abord, puis l'incendie s'empare de toute la maison et la détruit. De même le feu de la divine Sagesse consume toutes les passions, les colères et les autres ennemis, et ensuite détruit aussi la notion du « moi », du « je » et du « mien ». Enfin, la maison elle-même, le corps, reçoit une terrible secousse qui l'ébranle et la détruit. Vous croyez peut-être que tout est fini, mais tant qu'il vous reste une trace de l'ego, Dieu ne

(1) Paroles prononcées le 14 mars 1886.
(2) Voir aussi 1166 et 1608 ci-dessous.

vous libère pas. Si vous êtes dans un hôpital comme malade, on ne vous en laissera sortir que parfaitement guéri. Une fois que votre nom figure sur le registre, il faut une autorisation du médecin-chef. Pourquoi avez-vous laissé inscrire votre nom ? »

592. — *Shrî Râmakrishna dit ce même jour à Keshab Chandra Sen :* « Le jardinier sait cultiver toutes les espèces de rosiers. Pour certaines espèces délicates, il sarcle parfois autour du tronc, puis il découvre les racines pour que la rosée les humecte. Parfois aussi, il coupe les rejets pour que les fleurs deviennent plus belles. Peut-être le Seigneur agit-il de même avec vous et vous prépare-t-Il ainsi à recevoir Son inspiration de plus en plus pure et de plus en plus forte, afin que vous puissiez accomplir de plus grandes missions. »

593. — Que le corps et la douleur prennent soin d'eux-mêmes, mais que mon esprit reste joyeux (1) !

594. — La puissance et la gloire de la Sagesse et de la Foi ne font jamais défaut à un homme vraiment pieux, quelles que soient les souffrances ou les joies qu'il ressent en son corps. Sa foi et sa connaissance ne s'estompent jamais. Voyez combien douloureuses furent les épreuves infligées aux Pândavas ; cependant, ils ne perdirent jamais la lumière de la Sagesse.

595. — Joie et douleur, bonheur et malheur sont inséparables du corps. Dans la Chandî de Kavi-Kankan (2), nous lisons que Kulavîra, un grand adorateur, fut mis en prison. On plaça même une lourde pierre sur sa poitrine. Et pourtant c'était un enfant chéri de la Mère de l'univers.

Et voyez Shrîmanti, cet autre grand *bhakta* ! Comme la Mère Divine aimait sa mère Khullanâ ! Mais quelles souffrances il dut subir... On le conduisit à l'échafaud (3) !

(1) VARIANTE : « Que la maladie suive son cours et que le corps souffre ! Mais toi, ô ma pensée, reste toujours dans la béatitude ! »
(2) Grand poète bengali du XVIe siècle.
(3) Shrîmanti raconta au roi de Ceylan une vision qu'il avait eue de la Mère Divine. Le roi ne le crut pas et le condamna à mort,

H. — Patience

596. — La patience est la vertu la plus importante pour tous les hommes. Celui-là seul n'est pas détruit qui possède cette qualité. Dans l'alphabet bengali, aucune lettre ne se présente sous trois formes différentes, à l'exception de *sha*. Les trois différentes formes disent toutes trois la même chose : « Soyez patients [1] ! »

597. — Il n'y a pas de qualité plus haute que la patience, et tout le monde devrait la cultiver. L'enclume du forgeron reste insensible sous les coups innombrables du lourd marteau. De même, chacun de nous devrait avoir la ferme volonté d'endurer tout ce qui est dit et fait par les autres [2].

598. — Tout dépend du temps. Pour tout éveil religieux, il nous faut patienter. Mais il faut toujours écouter les enseignements d'un maître religieux. Peut-être vous reviendront-ils un jour en mémoire, et alors fondrez-vous en larmes en disant : « Oui, Un Tel a dit cela en telle circonstance. » Une autre raison, c'est que notre mondanité s'use progressivement si nous écoutons chaque jour de tels préceptes. Notre mondanité est comme l'ivresse causée par le vin, et qui disparaît peu à peu lorsqu'on boit beaucoup d'eau de riz [3].

mais au pied de l'échafaud Shrîmanti invoqua la Mère qui Se montra de nouveau et ainsi le sauva.

Voir aussi 972 ci-dessous.

(1) Variante : « Dans l'alphabet bengali, les trois seules lettres qui correspondent à des sons similaires sont *ça*, *sha*, et *sa*, et toutes trois ont pour nous la signification : « Soyez patients, soyez patients, soyez patients ! » Cela nous montre que dès notre enfance, nous devons apprendre la patience en même temps que l'alphabet. La vertu de patience est de la plus haute importance pour tous les hommes. »

En bengali, ces trois lettres de l'alphabet sanskrit se prononcent de façon presque identique, comme aussi l'impératif courant de la racine sanskrite *sah*, qui signifie « savoir supporter ».

(2) Variante : « Voyez l'enclume du forgeron. Frappée et martelée sans cesse, elle ne bouge pas. Apprenez d'elle la patience et l'endurance. »

Voir aussi 1708 ci-dessous.

(3) Voir aussi 492 ci-dessus et 722 et 1556 ci-dessous.

I. — Retenue

599. — Gardez votre foi et vos sentiments pour vous seul ; n'en parlez pas à d'autres, vous y perdriez beaucoup.

600. — Plus on cache à autrui ses pratiques religieuses, et mieux cela vaut ([1]).

J. — Humilité et respect de soi-même

601. — Il est stupide de se croire très intelligent. La corneille est très intelligente à sa manière, et sans doute en est-elle persuadée ; elle ne se laisse jamais prendre au piège, elle s'échappe au moindre danger et elle montre une étonnante dextérité à voler de la nourriture ; pourtant elle ne voit pas combien elle est à plaindre de se nourrir d'ordures. De même, ceux d'entre nous qui se croient extrêmement rusés sont précisément ceux qui sont les plus déshérités du sort.

602. — Pour devenir grand, il faut être humble. Le nid de l'alouette est sur le sol, entre les mottes de terre ; c'est de là qu'elle s'élance au plus haut du ciel. Les terrains élevés ne sont pas bons pour la culture ; il faut des terrains bas où l'eau puisse séjourner.

603. — L'arbre chargé de fruits s'incline très bas. Si vous désirez être grand, soyez humble et doux.

604. — Notre devoir est de nous prosterner et d'adorer là où les autres ne font que s'incliner ([2]).

605. — Mère, détruis en moi l'idée que je suis un brahmane, que je suis grand, que d'autres sont des parias et de basse naissance, car ils sont Toi sous des formes diverses.

([1]) Voir aussi 892 ci-dessous.

([2]) Variante : « Le respect est toujours récompensé ; inclinez-vous là où d'autres que vous s'enclinent. »
Voir aussi 205 ci-dess us.

606. — Un homme riche installe son principal employé comme surveillant de son domaine. Quand les visiteurs arrivent, cet employé leur fait les honneurs des différentes parties de la maison et du jardin. Il leur explique : « Cet arbre-ci est *notre* manguier, ces autres, plus loin, sont *nos* lichi, *nos* rosiers. Voici *notre* salon. Là-bas se trouve *notre* galerie de tableaux, etc. »

Le maître arrive soudainement un jour et trouve ce même employé pêchant dans le lac du domaine, chose tout à fait interdite. Que fera-t-il? Il lui enjoindra péremptoirement de quitter le jardin. Et pourtant, c'est le même homme qui parlait avec orgueil de *nos* arbres, *nos* tableaux, etc. Le « mien » ou « nôtre » de l'employé venait de l'ignorance de la vérité, *ajnâna* [1].

607. — Le plateau le plus lourd de la balance s'incline tandis que le plus léger s'élève. Ainsi l'homme de mérite et de savoir est toujours humble et doux tandis que l'insensé est gonflé de vanité.

608. — L'orgueil entra un jour dans le cœur de Nârada, et il s'imagina être le plus grand dévot de Dieu qu'on pût trouver ici-bas. Le Seigneur lut dans son cœur et lui dit : « Nârada, rends-toi à tel endroit, auprès d'un de Mes fervents adorateurs et fais sa connaissance. » Nârada se rendit à l'endroit indiqué et trouva un agriculteur qui se levait de grand matin, prononçait une fois le Nom divin, puis prenait sa charrue et labourait jusqu'au soir. En se couchant, il prononçait encore une fois le Nom du Seigneur avant de s'endormir.

[1] VARIANTE : « L'intendant d'un certain homme riche était chargé de gérer la propriété de son maître. Lorsqu'on lui demandait à qui appartenait le domaine, il avait coutume de répondre : « Monsieur, tout cela est à moi ; ces maisons et ces jardins m'appartiennent. » C'est ainsi qu'il parlait en se pavanant comme un seigneur. Or un jour qu'il pêchait dans un étang du jardin, bien que cela lui eût été strictement défendu, la malchance voulut que le maître arrivât et prît sur le fait son employé malhonnête. Se rendant compte de ce qui se passait, le maître chassa immédiatement son intendant qui, disgracié, déshonoré, n'eut même pas le temps d'emporter sa misérable boîte d'outils, seule chose au monde lui appartenant en propre. Voilà le châtiment qui attend le vaniteux. »

Nârada se demanda comment ce villageois, absorbé dans sa tâche matérielle, et ne portant sur lui aucun signe caractéristique du dévot, pouvait être un grand fervent du Seigneur.

Il s'en retourna donc vers son Maître et Lui fit part de ses impressions au sujet de sa nouvelle connaissance. Alors le Seigneur lui dit : « Nârada, prends cette coupe pleine d'huile, et fais, en la portant, le tour de la ville, mais prends bien garde qu'il n'en tombe une seule goutte. » Nârada fit ce qui lui était ordonné et revint vers son Maître. « Eh bien! demanda le Seigneur, combien de fois as-tu pensé à Moi en faisant le tour de la ville? — Pas une seule fois, Seigneur. Comment l'aurais-je fait, puisque je surveillais sans cesse cette coupe d'huile pleine jusqu'au bord? » Alors le Seigneur lui expliqua : « Si pour porter cette coupe sans en verser une goutte, tu as dû si bien concentrer ton esprit que tu M'as complètement oublié, comprends-tu le mérite du villageois qui, portant tout le poids de sa famille et de son travail, pense néanmoins à Moi deux fois par jour? »

609. — L'orgueil entra un jour dans le cœur d'Arjuna, l'ami très cher du Seigneur Krishna. Il pensa que personne ne pouvait l'égaler en dévotion et en amour pour son Seigneur. Shrî Krishna, étant omniscient, lut dans le cœur de Son disciple, et un jour, Il lui proposa une promenade. Au bout de peu de temps, Arjuna vit un brahmane étrange qui mangeait de l'herbe sèche, tandis qu'un grand sabre se balançait à sa ceinture. Arjuna reconnut aussitôt en lui un adorateur pieux et sincère de Vishnou, un de ceux dont le suprême devoir religieux consiste à ne faire de mal à aucun être vivant. Pour respecter même la vie végétale, il ne mangeait pas l'herbe verte, et ne se nourrissait que d'herbe fanée, et pourtant il portait un sabre! Arjuna, étonné de cette inconséquence, dit au Seigneur : « Pourquoi cet homme, qui a renoncé à faire du mal à tout être vivant, fût-ce le plus petit brin d'herbe, porte-t-il sur lui une épée, symbole de la mort et de la haine? — Pose-lui la question toi-même », dit le Seigneur.

Arjuna alla vers le brahmane et lui dit : « Saint homme, à quoi vous sert ce sabre bien aiguisé, puisque vous ne détruiriez même pas un brin d'herbe?

— Il me servira, répondit l'homme, à châtier quatre personnes, si le sort les met sur ma route.

— Qui sont-elles donc?

— La première est ce misérable Nârada!

— Qu'a-t-il bien pu faire?

— Ah! dit le brahmane, voyez l'audace de cet individu! Il tient mon Seigneur continuellement éveillé par sa musique et ses chants. Il n'a aucune considération pour son bien-être et, jour et nuit, en toute saison, il trouble la paix de mon Seigneur par ses prières et ses louanges.

— Et qui est la seconde personne, demanda Arjuna?

— C'est, dit le brahmane, cette Draupadî éhontée.

— Quelle est sa faute?

— C'est une femme impudente et écervelée. Elle est venue appeler mon Seigneur bien-aimé au moment où Il allait dîner ; Il dut quitter Son repas et Se rendre dans la forêt (*Kâmyaka-Vana*) pour épargner aux Pândavas la malédiction de Durvâsas. Et la présomption de cette femme est si grande, qu'elle se permit ensuite de faire manger à mon Seigneur les restes souillés de sa propre nourriture [1]!

— Quelle est la troisième à punir, demanda Arjuna?

— C'est Prahlâda, répondit le brahmane ; il n'a point de cœur. Il est si cruel qu'il n'hésita pas un instant à demander au Seigneur d'entrer dans un chaudron d'huile bouillante, d'être piétiné par les éléphants, et de Se fracasser contre un pilier [2]!

— Et qui est la quatrième? s'enquit encore Arjuna.

(1) Allusion à un épisode du Mahâbhârata (Vana Parva, CCLXI). Draupadî est l'une des femmes que les Hindous considèrent comme des modèles de toutes les vertus.

(2) Le brahmane énumère là quelques-uns des supplices auxquels fut soumis Prahlâda tandis qu'il proclamait l'omniprésence de Dieu (Cf. Bhâgavata Purâna, VII).

— C'est ce coquin d'Arjuna!

— Tiens! Quelle faute a-t-il commise?

— Voyez sa félonie! dit le brahmane, n'a-t-il pas pris le Seigneur comme conducteur de son char dans la grande bataille de Kurukshétra ? »

Arjuna fut stupéfait de trouver un amour et une dévotion si ardents chez le pauvre brahmane. A partir de ce jour, son orgueil disparut, et avec lui l'idée d'être le plus grand adorateur de Krishna.

610. — Soyez aussi dénués de vanité qu'une feuille morte qu'un grand vent emporte au loin (1).

611. — Si nous sommes si faibles, si peu de chose, comment pouvons-nous accomplir de grandes œuvres? La feuille morte, toute desséchée, peut être emportée à une grande distance par un vent violent. De même, l'homme faible et impuissant devient fort par la grâce du Seigneur et peut faire de grandes choses (2).

612. — Nul ne peut entrer dans le royaume des cieux (3), s'il garde encore la moindre trace de désir en soi, de même qu'un fil n'entrera jamais dans le chas d'une aiguille si le plus léger brin se trouve détaché du reste. Quand l'esprit cesse d'être agité par le désir et ainsi devient pur, c'est alors qu'il peut réaliser l'Absolu (4).

613. — Beaucoup de personnes font parade d'humilité et disent : « Je ne suis qu'un ver de terre qui rampe dans la poussière. » Mais en se comparant ainsi à des vers, elles finissent par devenir faibles d'esprit comme eux. Ne laisse jamais le découragement pénétrer dans ton cœur ; le désespoir est, sur ton chemin, le plus grand ennemi du progrès spirituel. Ce qu'un homme pense, il le devient.

(1) Voir aussi 776 et 777 ci-dessous.
(2) Voir aussi 272 ci-dessus et 1047 ci-dessous.
(3) VARIANTE : « ... réaliser Dieu... »
(4) VARIANTE : « Si vous voulez enfiler une aiguille, vous devez rendre fine et pointue l'extrémité du fil. De même, si vous voulez que votre esprit soit plongé en Dieu, soyez humble, pauvre d'esprit et dépourvu du sens de « je » et de « mien ».

614. — Un homme véritable (*mânush*) est celui qui a le respect de soi-même (*man-hûsh*). Les autres ne sont des hommes que de nom (1).

615. — L'homme s'amoindrit en mendiant. Le Seigneur Lui-même dut prendre l'aspect d'un nain (Vâmana) quand Il vint demander l'aumône à Bali (2). Il vous montre ainsi que vous vous abaissez dès que vous demandez quelque chose à n'importe qui.

616. — Pendant le règne d'Akbar (3), un certain fakir habitait une chaumière dans la forêt près de Delhi. Beaucoup de gens venaient rendre visite au saint homme, mais comme celui-ci ne possédait rien, il ne pouvait se montrer hospitalier envers eux. Cet état de choses lui fit désirer avoir de l'argent, et il alla en demander à Akbar Shah, qui était connu pour sa bonté envers les saints hommes. Quand il arriva, Akbar Shah était en prières ; le fakir s'assit dans la chambre et attendit. Au cours de ses dévotions, il entendit Akbar dire : « O Seigneur, accorde-moi plus de richesses, plus de puissance et plus de territoires! » Le fakir se leva immédiatement et serait sorti de la chambre si l'empereur ne lui avait fait signe de se rasseoir. Ses oraisons terminées, Akbar demanda au fakir : « Puisque tu es venu pour me voir, pourquoi voulais-tu partir sans m'avoir parlé? » Le fakir répondit : « Je ne veux pas importuner Votre Majesté avec le but de ma visite. » Akbar le pressant de s'expliquer, le fakir dit alors : « Sire, beaucoup de gens viennent me voir et me solliciter de les instruire, mais comme, faute d'argent, je ne puis subvenir à leurs besoins, je venais demander un subside à Votre Majesté. — Alors, dit l'empereur, pourquoi repartais-tu sans faire ta demande? » Le fakir répondit : « Quand j'ai vu que vous-même étiez un mendiant, et que vous implo-

(1) Variante : « Celui-là est un homme qui a conscience de sa dignité. » Voir aussi 272 ci-dessus.
(2) Voir Bhâgavata Purâna, IX, 18 sqq.
(3) Empereur mogol de l'Inde (1556-1605). Il s'efforça de réaliser une synthèse des religions diverses auxquelles se rattachaient ses sujets.

riez du Seigneur des richesses, de la puissance et des territoires, je me suis dit : « Comment puis-je mendier de quelqu'un qui mendie lui-même? Il vaut mieux implorer directement le Seigneur, ou, mieux encore, essayer de me tirer d'affaire moi-même. »

617. — Nul orgueil qui exprime la gloire de l'âme n'est de l'orgueil. Nulle humilité qui humilie notre Moi véritable n'est de l'humilité.

618. — Un jour un homme alla trouver un ermite et lui dit avec une grande humilité : « Seigneur, je suis un homme très vil ; dites-moi, ô Maître, comment je puis être sauvé. » Le *sâdhu*, lisant au fond du cœur de l'homme, répondit : « Va me chercher ce qui est encore plus vil que toi-même. » L'homme se mit à chercher, mais ne trouva nulle part rien de plus vil que lui-même. Pourtant, voyant un jour ses propres excréments, il se dit : « Voici ce qui est certainement pire que moi. » Au moment où il s'apprêtait à les ramasser pour les porter au *sâdhu*, une voix en sortit qui disait : « Ne me touche pas, ô pécheur ; j'étais un délicieux gâteau sucré, digne d'être présenté en offrande aux dieux et de faire les délices des fidèles. Ma mauvaise chance me mit sur ton chemin et ton attouchement funeste me réduisit à cette condition si abominable qu'en me voyant les gens s'enfuient en se bouchant le nez. Je ne suis entré qu'une seule fois en contact avec toi et voici mon destin. A quelle dégradation plus profonde encore aboutirais-je si tu me touchais à nouveau? »

Ainsi l'homme apprit la véritable humilité. Il devint le plus humble des humbles et fut, par conséquent, assuré d'atteindre à la plus haute perfection.

K. — Simplicité

619. — Pour recevoir l'illumination divine, il faut d'abord devenir aussi simple qu'un enfant. Renoncez à la vanité qui est la source de vos connaissances humaines et voyez-en la petitesse dans le domaine de

la plus haute vérité [1]. Soyez simples comme un enfant et seulement alors vous atteindrez la connaissance du Vrai [2].

620. — La simplicité d'esprit mène facilement à Dieu. Si une personne est simple, les instructions spirituelles fructifient aisément en elle, comme une semence germe facilement, croît et porte des fruits dès qu'elle se trouve placée dans un sol épierré et labouré [3].

621. — *Le Maître disait :* « Les hommes ne deviennent simples et généreux qu'à la suite de beaucoup de pénitences. Dieu ne peut être atteint que par un esprit simple. C'est à la simplicité d'âme qu'Il Se révèle. » *Mais il ajoutait :* « Prenez garde! Soyez pieux, mais non idiots! »

622. — Il faut que votre esprit discerne le vrai du faux, l'éternel de l'éphémère et alors, délaissant tout ce qui passe, vous fixerez votre esprit uniquement sur l'immuable.

L. — Conquête des désirs

623. — Dieu est comme le *kalpataru*, l'arbre qui dans les sphères célestes exauce tous les vœux et donne tout ce qu'on lui demande. Aussi doit-on veiller à renoncer à tout désir terrestre quand l'esprit a été purifié par des pratiques religieuses [4].

Écoutez une histoire : Au cours de ses pérégrinations, un voyageur arriva dans une vaste plaine. Comme il avait marché plusieurs heures au grand soleil, il était

(1) Variante (de la deuxième phrase) : « Oubliez toutes les connaissances séculières que vous avez acquises et devenez aussi ignorant d'elles que l'est un enfant. »

(2) Voir aussi 741 et 872 ci-dessous.

(3) Voir aussi 508 ci-dessus.

(4) Variante (de la deuxième phrase) : « Quoi que ce soit que l'on demande lorsqu'on est assis près de l'arbre *kalpataru*, on l'obtient. C'est pourquoi, lorsque l'âme a été rendue pure par la *sâdhanâ* et la prière, on doit s'efforcer tout particulièrement d'abandonner tout désir (terrestre). »
Voir aussi 2 ci-dessus.

complètement exténué et transpirait abondamment. Il s'assit à l'ombre d'un arbre pour se reposer un peu. Ce voyageur n'avait nulle idée qu'il était assis sous l'arbre divin. Petit à petit, il en vint à songer que ce serait bien agréable d'avoir un lit moelleux sur lequel il pût dormir. Aussitôt que cette pensée eut surgi dans son esprit, il trouva un lit confortable à côté de lui. Malgré son étonnement, il s'y étendit. Puis il pensa que ce serait charmant si une jeune fille venait masser doucement ses jambes fatiguées. Aussitôt que la pensée eut pris forme, il trouva une jeune fille assise à côté de lui qui lui massait les jambes. Le voyageur se sentit suprêmement heureux. Bientôt, il fut très affamé et songea : « Je reçois tout ce que je désire. Pourquoi ne recevrais-je pas quelque chose à manger ? » Instantanément, il trouva devant lui plusieurs espèces de mets délicieux. Il se mit à manger et, après s'être rassasié, il s'étendit de nouveau sur le lit en repassant dans son esprit les événements du jour. Ce faisant, il se dit : « Si un tigre allait m'attaquer tout d'un coup... » Au même instant, un grand tigre sauta sur lui, lui rompit la nuque et but son sang. C'est ainsi que le voyageur perdit la vie.

Dans ce monde, c'est le destin des hommes en général. Si, pendant votre *sâdhanâ*, vous priez pour avoir des amis, de l'argent ou des honneurs terrestres, vos désirs seront sans doute réalisés jusqu'à un certain point, mais attention ! Sous les dons que vous recevez est cachée la menace du tigre. Ces bêtes féroces : maladies, deuils, pertes d'argent ou d'honneur, etc., nous font souffrir mille fois plus que le tigre vivant.

624. — Tant que l'expansion céleste de notre cœur est troublée par le souffle du désir, il y a peu de chance que nous puissions y voir le reflet de Dieu. La vision du Seigneur ne s'élève que dans une âme calme et dans l'extase divine [1].

625. — Vous ne pourrez voir Dieu tant que vous garderez en vous la moindre trace de désirs. Satisfaites

[1] Voir aussi 532 ci-dessus.

donc vos plus petits désirs et renoncez aux grands par le moyen du raisonnement juste et du discernement.

626. — Dites-moi, Suresh [1], pourquoi buvez-vous du vin comme tel ? Offrez-le à Kâlî et prenez-le seulement après qu'elle l'aura sanctifié [2]. Et veillez à ne jamais vous enivrer. Il ne faut pas que votre démarche s'en ressente, ni que votre pensée s'égare. Au début, vous éprouverez encore l'excitation que donne habituellement le vin, mais bientôt vous vous orienterez vers la félicité spirituelle.

627. — De même qu'un homme debout sur la margelle d'un puits profond marche toujours avec précaution, de peur de tomber, de même un homme qui vit dans le monde doit toujours se garder des tentations. Celui qui tombe au fond d'un puits ne peut guère en sortir sans mal et sans souillure [3].

628. — Lorsqu'un éléphant est lâché en liberté, il déracine les buissons et les arbres, mais si son cornac le frappe sur la tête avec un aiguillon, il se calme aussitôt. Ainsi l'esprit non discipliné vagabonde à travers une abondance de pensées inutiles, mais il se calme dès qu'il est frappé par l'aiguillon du vrai discernement [4].

629. — Plus un homme est attaché au monde et moins il a de chances d'atteindre *jnâna* ; moins il est enchaîné au monde et plus il a de probabilités d'arriver à *jnâna*.

630. — Le beurre perdra de sa douceur et de sa fermeté si, après avoir été baratté, il est gardé dans le même vase que le petit-lait. Il faut le déposer dans un autre récipient contenant de l'eau fraîche [5].

De même, un homme qui, vivant ici-bas, a pu atteindre à une perfection partielle, se trouvera probablement contaminé s'il continue à fréquenter des personnes

(1) Un disciple qui aimait boire.
(2) Littéralement : « comme son *prasâd* ».
(3) Voir aussi 732 et 820 ci-dessous.
(4) Voir aussi 1550 ci-dessous.
(5) Voir aussi 1100 et 1597 ci-dessous.

frivoles et s'il reste dans le tourbillon du monde. Pour se garder pur, il faut qu'il vive hors du monde.

631. — Quand dans la fleur le fruit grandit, les pétales tombent d'eux-mêmes. Ainsi, quand le divin se développe en nous, les faiblesses de notre nature humaine disparaissent d'elles-mêmes.

632. — Comment l'attraction des plaisirs sensuels peut-elle s'effacer ? En Dieu, qui est la personnification de tout bonheur et de tout plaisir réunis. Ceux qui réalisent le Seigneur ne trouvent plus aucun attrait dans les joies mesquines et sans valeur de ce monde (1).

633. — Il ne faut pas mettre *helanchâ* (2) au rang des herbes potagères (3), ni le sucre candi sur le même niveau que de vulgaires sucreries, car même un malade peut les manger sans conséquences fâcheuses. De même, le *pranava* (*Om*) ne doit pas être considéré comme un simple mot, mais comme un symbole phonétique de la Divinité même, et le désir de sainteté, d'adoration et d'amour ne peut être comparé aux désirs séculiers qui nous souillent.

M. — Attitude envers les femmes

634. — *Un jour, pendant qu'elle lui massait les pieds* (pâda-sevâ), *Sâradâ Dévî demanda à Shrî Râmakrishna : « Qu'est-ce que je représente pour toi ? »*

Il répondit : « La Mère qui est dans le temple, la mère qui a donné naissance à ce corps et [celle[qui habite actuellement dans le *nahabat* (4), c'est Elle en personne qui en ce moment me masse les pieds. En vérité, je te le dis, je vois en toi une incarnation de la Divine Mère. »

(1) Variante : « Le *Sachchidânanda* indifférencié (infini) est toute l'essence de tous les plaisirs et de tous les bonheurs. Ceux qui jouissent de Lui ne peuvent aucunement ressentir l'attraction des plaisirs du monde. »

(2) *Hingcha repens.*

(3) Elles sont considérées dans l'Inde comme exerçant une action sur le foie.

(4) Le *nahabat* est le petit pavillon où habita Sâradâ Dévî pendant la plus grande partie de son séjour à Dakshineswar.

635. — Toutes les femmes sont une partie de la Mère Divine, et toutes doivent par conséquent être considérées comme des mères (1).

636. — Il est rapporté dans les Écritures que Nârada adressait à Râma cette prière : « O Râma, Tu es le *Purusha*, Tu apparais sous la forme de tous les hommes, et Sîtâ, Ta *Prakriti*, apparaît sous la forme de toutes les femmes. Tu es l'homme et Sîtâ est la femme. Partout où il y a une forme masculine, c'est Ta manifestation et partout où il y a une forme féminine, c'est la manifestation de Sîtâ, la Divine Mère. »

637. — Toutes les femmes, qu'elles soient de nature bonne ou mauvaise, chaste ou dévergondée, devraient toujours être considérées comme l'image (2) de la Bienheureuse et Divine Mère.

638. — Celui qui se trouve face à face avec la Réalité et qui a été béni par la Vision de Dieu, ne considère pas les femmes avec crainte. Il voit en elles ce qu'elles sont en réalité, les images de *Brahmamayî*, la Mère Divine de l'Univers. Il offrira donc aux femmes, non seulement sa considération et son respect, mais aussi l'adoration qu'un fils a pour sa mère.

639. — Considérez toutes les femmes comme votre propre mère. Ne regardez jamais le visage d'une femme, mais abaissez vos yeux vers ses pieds (3). Toutes vos mauvaises pensées s'envoleront.

640. — La connaissance de l'unité me fait voir que, sur le plan de nos sens, toute chose n'est qu'une manifestation du Dieu absolu (4). De cette manière, je réalise que les femmes ne sont que les formes sous lesquelles apparaît la Mère Divine. J'ai de la vénération pour chaque femme, qu'elle soit une personne frivole ou

(1) Voir 116, 117 et 437 ci-dessus.
(2) VARIANTE : « ... des manifestations... ».
(3) Dans l'Inde, il est considéré comme irrespectueux et impudique de regarder le visage d'une femme.
Voir aussi 117 ci-dessus.
(4) Voir aussi 1090, 1373 et 1503 ci-dessous.

bien une épouse idéale, exemple de dévouement et d'amour conjugal.

641. — La femme qui observe la chasteté absolue, même en vivant avec son mari, est vraiment la Sainte Mère elle-même.

642. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, que pensez-vous de cette coutume enseignée par les* Tantras, *de pratiquer les dévotions en compagnie de femmes ? »*

Il répondit : « Ce n'est pas un chemin sûr ; il est difficile et l'on y fait souvent des faux pas. D'après les *tantras*, il y a trois manières de pratiquer la dévotion. On peut prendre en face de la Divine Mère l'attitude du « héros », celle de la « servante » ou celle du « fils ». Moi, j'ai pris l'attitude du « fils ». Si vous prenez celle de la « servante », c'est également bien. Mais le chemin du « héros » (1) est hérissé de dangers et conduit presque certainement à la catastrophe. Le chemin du fils est très pur. »

643. — Aspirez-vous à la grâce divine? Cherchez à vous rendre propice la Mère, divine Énergie primordiale (*Shakti*). Elle est *Mahâmâyâ* en personne. C'est elle qui verse l'illusion au monde entier et qui fait surgir le plan triple de la création, de la conservation et de la destruction. Elle enveloppe tout d'un voile d'ignorance. Si elle n'ouvre pas le portail, personne ne peut pénétrer dans le « parvis intérieur ». Du dehors, nous ne voyons que les choses extérieures, mais *Sachchidânanda*, l'éternel, demeure toujours au-delà de notre connaissance. C'est pourquoi nous lisons dans la Chandî que les dieux prient *Mahâmâyâ* pour obtenir que Madhu et Kaitabha soient détruits (2).

(1) C'est ce que dans les *Tantras* on appelle *vîrâchâra.* Dans cette voie, l'adorateur considère la Déesse comme son Épouse divine, et prend une femme comme La représentant. (Note des éditeurs de Madras).

(2) Variante : « C'est pourquoi le Purâna raconte que Brahmâ et d'autres dieux ont loué Mahâmâyâ d'avoir détruit le démon Madhukaitava. »

Madhu et Kaitabha avaient jailli de l'oreille de Vishnou endormi et se proposaient de tuer Brahmâ.

La *Shakti* divine est à la base de la création. Elle a deux faces : *vidyâ* et *avidyâ*. *Avidyâ* est la mère de *kâminîkânchana*, «la femme et l'or», et elle nous enchaîne, *Vidyâ* est la source de bonté, de connaissance et d'amour. et nous conduit à Dieu.

Il faut se rendre *avidyâ* propice, et de là vient le culte de *Shakti*. Il y a pour elle des formes d'adoration variées : on peut se considérer comme sa servante, comme son héros, comme son enfant. La *shakti-sâdhanâ* n'est pas une plaisanterie ; elle consiste en pratiques ardues et dangereuses. J'ai, pendant deux ans, adoré la Mère comme sa servante et son amie, mais mon état d'âme naturel est celui de l'enfant, et pour moi, toute poitrine de femme est celle de ma Mère.

643 *bis*. — Toutes les femmes sont des images de *Shakti*. Dans l'Inde occidentale, le fiancé tient, pendant la célébration du mariage, un couteau dans sa main — au Bengale, c'est un casse-noix [1]. Cela veut dire qu'avec l'aide de sa fiancée, qui est *Shakti* elle-même, il coupera les liens de *Mâyâ*. C'est *vîra-bhâva* « la manière héroïque ». Je ne l'ai jamais pratiquée, car j'ai l'âme d'un enfant.

N. — L'ADORATEUR ET SA FAMILLE

644. — *Mani demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Supposez qu'une femme, dont l'époux est adonné aux pratiques religieuses, lui dise : " Si tu ne veux pas t'occuper de moi convenablement, je me suiciderai ! " Que doit-il faire en ce cas ? »*

Il répondit solennellement : « Il doit renoncer à une telle femme et l'abandonner à son sort. Qu'il la laisse se suicider. Qu'elle fasse ce qu'elle voudra ! Elle n'est qu'un obstacle sur le chemin de la réalisation divine ; elle n'est qu'une matérialisation de l'*avidyâ*. Elle conduit à l'ignorance et à la mort spirituelle. »

[1] Destiné à casser les noix de bétel (*jânti*) que l'on utilise comme digestif.

Un moment plus tard, le Maître ajouta : « Mais si l'homme a une dévotion sincère, il entraîne tout le monde, le roi, les méchants et sa femme. Son exemple peut même amener sa femme à se tourner peu à peu vers Dieu. S'il est bon, il est très possible que sa femme devienne bonne, elle aussi, par la grâce de Dieu et l'aide à atteindre la vie éternelle. »

645. — Le père et la mère ont une très grande importance pour un homme ; s'ils ne sont pas satisfaits de l'enfant, les pratiques religieuses de celui-ci ne lui serviront de rien, ne lui seront d'aucune utilité. Voyez Shrî Chaitanya. Bien que fou d'amour pour Dieu, il s'efforça de consoler sa mère au moment où il se fit *sannyâsin.* Il lui dit : « Mère, ne soyez pas triste ; je reviendrai vous voir de temps à autre. » Il y a tant de dettes à payer : envers les dieux, envers les *rishis*, envers les parents et envers l'épouse! Nulle œuvre pieuse ne peut réussir avant que la dette envers les parents ne soit payée. Et il y a même une dette envers l'épouse. Harish, qui demeure ici, a renoncé à sa femme, mais s'il ne l'avait pas en tout premier lieu pourvue du nécessaire, je l'aurais traité de mauvais garnement. Râmaprasanna va partout, quêtant du lait et de l'opium pour le *hatha-yogin* (1). Il dit que Manou (2) a prescrit le service des *sâdhus*! Et pendant ce temps sa vieille mère a faim et doit travailler. Cela me met en colère.

646. — Le frère de Pratâp a passé quelques jours ici, et voulait s'y installer définitivement. Il était sans travail, et avait laissé sa femme et ses enfants à la charge de son beau-père. Nous lui avons fait de sévères remontrances. Ne trouvez-vous pas qu'il a commis une lourde faute en agissant de la sorte alors qu'il a tant d'enfants à élever? Il aurait dû avoir honte à la pensée que quelqu'un d'autre devait prendre soin de sa famille. Je l'ai

(1) *yogin* qui pratique le *Hatha-Yoga* (cf. 1236 ci-dessous).
(2) auteur d'un code de lois pour lequel les hindous professent le plus profond respect. Voir aussi 372 à 374 ci-dessus et 1587 ci-dessous.

sévèrement réprimandé et lui ai dit de chercher du travail. Alors il est parti.

647. — Il faut considérer une chose : si un homme devient fou d'amour pour Dieu, que pèsent alors mère, père et femme? Il aime Dieu si ardemment qu'il en devient insensé. Il n'a plus de devoirs, il est libéré de toutes ses dettes. Quand un homme arrive à cet état, il oublie le monde entier, il devient même inconscient de son corps — qui est en général si précieux à chacun de nous.

648. — Les parents méritent d'être respectés plus que tout au monde. Durant toute leur vie, nous devons les servir le mieux possible et, à leur mort, nous devons accomplir les rites funéraires selon nos moyens. Si le fils est le plus pauvre d'entre les pauvres et n'a pas le moyen de célébrer ces rites, il doit se rendre dans la forêt et y déplorer dans les larmes son incapacité. C'est seulement ainsi qu'il peut se libérer de ses obligations envers ses parents. Ce n'est que par amour pour Dieu que l'on peut désobéir à ses parents sans pécher. Par exemple, Prahlâda, bien que son père le lui ait interdit, ne s'est pas arrêté de répéter le nom de Shrî Krishna. Et Dhruva [1] se rendit dans la forêt pour y pratiquer des austérités malgré la défense de sa mère. Ils n'ont pas mal agi en se conduisant ainsi [2].

649. — Quelle différence y a-t-il entre la charité (*dayâ*) et l'amour de soi-même (*Mâyâ*)? La charité est l'amour qui s'étend à tous et ne se limite pas à nous-même, à notre famille, notre secte, notre pays. Cultivez-la, car elle nous élève et nous conduit vers Dieu. L'amour égoïste pour soi-même, sa famille, sa secte ou son pays est destructeur de l'âme et fait tomber l'homme.

650. — *Mâyâ*, c'est l'attachement que l'on porte à sa parenté : père, mère, frère, sœur, femme, enfants et cousins. L'amour qui s'étend également à toutes les

(1) Petit-fils de Manou. Pour le récompenser de ses efforts, Vishnou fit de lui l'Étoile polaire.

(2) Voir aussi 770 ci-dessous.

créatures se nomme *dayâ*. Il vient de la connaissance du fait que Dieu existe en tous.

651. — Un jeune brahmane, rencontrant un jour un *sannyâsin*, causa avec lui sur des sujets religieux et profanes. Au terme de cette conversation, son interlocuteur lui dit : « Comprends-tu, mon enfant, que rien de ce que l'on croit à soi ne nous appartient réellement, et que l'on n'a de droits sur personne en ce monde ? » Le brahmane restait incrédule. Comment s'imaginer que sa propre famille, pour laquelle il travaillait nuit et jour, ne lui soit pas un appui, une aide, en cas de besoin ? « Seigneur, répondit-il, ma mère, si j'ai le plus léger mal à la tête, se fait tellement de souci qu'elle donnerait volontiers sa vie pour me soulager. C'est impossible qu'elle ne soit pas pour moi une amie sur qui je puisse compter. — Ah ! dit le *sannyâsin*, si c'est ainsi, c'est bien, mais je crois qu'en réalité tu te trompes grandement. N'aie pas l'illusion que mère, femme ou fils veuille sacrifier sa vie pour toi. Fais-en l'épreuve. Rentre chez toi en feignant d'avoir des douleurs intolérables dans l'estomac, je viendrai aussi et nous nous amuserons. » Le brahmane fit ce qui était convenu. Les médecins appelés ne purent le soulager ; sa mère s'attristait et soupirait, sa femme et ses enfants pleuraient.

Alors arriva le *sannyâsin* : « C'est très grave, dit-il, je ne vois qu'une chance de rétablissement pour le malade, c'est que quelqu'un donne sa vie pour lui. » Atterrée, toute la famille l'écoutait. S'adressant à la vieille mère, il lui dit : « Perdre votre fils qui vous entretient dans vos vieux jours, c'est pour vous la mort dans la vie. Vous pouvez le sauver en donnant votre existence pour la sienne. Si vous refusez de faire ce sacrifice, qui d'autre le fera pour lui ? » La vieille femme bégaya : « Je suis prête, Révérend Père, à faire tout ce que vous ordonnerez pour mon fils. Ma vie, qu'est-elle en comparaison de la sienne ? Mais la pensée de mes autres enfants me rend lâche. Infortunée que je suis ! Ces enfants se dressent comme un obstacle sur mon chemin ! » Tout en écoutant ce dialogue, la femme du malade s'adressa

à ses parents en pleurant amèrement et leur dit : « A cause de mes chers parents, je ne puis faire ce sacrifice. » Le *sannyâsin* la pria en vain de donner sa vie pour celle de son mari, puisque la mère se dérobait. La femme se lamenta : « O misérable que je suis! si le veuvage doit être mon lot, je dois m'y soumettre, je ne puis causer à mes parents la douleur de perdre leur fille. » Et de cette façon, chacun esquiva la difficulté. Alors le *sannyâsin*, se tournant vers le brahmane, lui dit : « Vois, aucun des tiens n'est disposé à sacrifier sa vie pour toi. Saisis-tu maintenant le sens de mes paroles, quand je te disais qu'il ne faut compter sur personne en ce monde? »

Le brahmane avait compris ; abandonnant sa famille, il suivit le *sannyâsin*.

652. — Un disciple dit à son *gourou* qu'il ne pouvait renoncer à son foyer et à sa maison à cause de sa femme qui lui était extrêmement attachée. Le *gourou*, pour lui faire comprendre son erreur, lui enseigna un secret du *Hatha-Yoga*, qu'il avait l'habitude de pratiquer.

Un matin, soudainement, toute la famille du disciple fut plongée dans la consternation et la désolation, et de l'extérieur même, on entendait des gémissements. Les voisins accoururent et trouvèrent, dans une chambre, le jeune *hatha-yogin* assis, rigide et dans une pose singulièrement contorsionnée. Tout le monde le crut mort. Sa femme se lamentait : « Pourquoi nous as-tu quittés? Où es-tu maintenant? Je ne pensais pas que pareille calamité pût jamais nous arriver! » Les parents amenèrent une civière pour pouvoir emporter le corps à la crémation. Une scène de confusion s'ensuivit ; l'homme était tellement contorsionné que son corps ne pouvait passer par la porte. Un voisin apporta une hache et se mit en devoir de démolir le chambranle de la porte. La femme, dès qu'elle entendit ces coups de hache, arrêta ses gémissements hystériques et, les yeux pleins de larmes, vint demander ce qui se passait. Quand elle eut compris que la porte devait être démolie pour que le corps pût sortir, elle s'écria : « Non, non, ne faites pas cela! Je suis veuve maintenant, personne ne prendra

soin de moi ; j'ai mes enfants orphelins à élever. Si vous démolissez la porte, elle ne sera jamais réparée. Ce qui devait arriver à mon mari est arrivé ; il vaut mieux pour pouvoir l'emporter, lui couper les bras et les jambes. » En entendant cela, le jeune *hatha-yogin* se leva brusquement — l'effet de la drogue était terminé — et il hurla : « Comment, femme, tu voudrais me faire couper bras et jambes? » Et après avoir prononcé ces paroles, il partit avec son *gourou*, renonçant à son foyer et à sa famille.

653. — *Un visiteur disait au Maître : « Quand mon fils Harish sera élevé, je le marierai, je lui remettrai la charge de la famille, je renoncerai au monde et je pratiquerai le* yoga. »

Le Maître répondit : « Vous n'aurez jamais l'occasion de pratiquer le *yoga*, vous direz : Harish et Girish me sont très attachés, ils ne veulent pas encore que je les quitte. » Après cela vous direz encore : « Il faut d'abord que Harish ait un fils et que je voie cet enfant marié... » Ainsi, il n'y aura jamais de terme à vos désirs [1]. »

O. — Prière et dévotion

654. — *On demanda un jour à Srhî Râmakrishna : « Faut-il prier Dieu à haute voix ? »*

Il répondit : « Priez Dieu comme il vous plaira. Vous pouvez être certains que toujours Il vous entendra, car Il entend même le pas d'une fourmi. »

655. — Quand la pensée et la parole s'unissent dans une aspiration sérieuse pour demander une chose, la prière est exaucée. La prière d'un homme dont les lèvres disent : « Tout cela est à Toi, ô Seigneur » tandis qu'en même temps son cœur pense : « Tout cela est à moi », n'a aucune efficacité.

656. — Priez la Divine Mère ainsi « : Donne-moi, ô Mère, l'amour inlassable et l'inaltérable foi. »

[1] Voir aussi 805 ci-dessous.

657. — Yashodâ [1] n'ayant plus aucune nouvelle de son Gopâla [2], se rendit chez Râdhâ [3] pour lui demander si elle en avait.

Râdhâ, en état d'extase, n'entendit pas la question. Quand elle reprit ses sens, elle vit la « Reine de Nanda » [4] assise devant elle et, aussitôt, elle lui fit une révérence et lui demanda la raison de sa venue. Yashodâ répéta sa question. Shrîmatî [5] dit alors : « Mère, fermez les yeux, méditez sur la forme de Gopâla et vous le verrez. » Aussitôt que Yashodâ eut les yeux clos, Râdhâ, qui était l'essence même de la spiritualité (*bhâva*), la submergea de puissance spirituelle, et dans cet état supraconscient, Yashodâ vit son Gopâla. Alors elle demanda comme faveur à Shrîmatî : « Mère, accorde-moi de voir mon bien-aimé Gopâla chaque fois que mes yeux seront clos. »

658. — Ne trahissez pas vos propres pensées. Soyez sincères. Agissez comme vous pensez et vous réussirez certainement. Priez d'un cœur simple et sincère, et vos prières seront entendues.

659. — Mettez en harmonie vos pensées et vos paroles. C'est la juste formule des exercices spirituels. Sans cela, si vous dites : « O Seigneur, Tu es mon Tout-en-tout », alors que vous êtes absolument convaincus que c'est le monde qui est votre tout-en-tout, toutes vos dévotions sont condamnées à rester stériles [6].

660. — Pour s'approcher d'un homme riche, il faut s'insinuer dans la faveur des gardes placés à sa porte. De même, pour atteindre le Tout-Puissant, il faut pratiquer beaucoup d'exercices, cultiver la compagnie des hommes pieux et avoir recours à divers autres moyens [7].

(1) Mère adoptive de l'enfant Krishna.
(2) Nom donné à l'enfant Krishna.
(3) La plus grande adoratrice de Krishna.
(4) Yashodâ. Nanda était le chef des bergers de Vrindâvan, le mari de Yashodâ.
(5) Râdhâ.
(6) Voir aussi 400 ci-dessus.
(7) Variante : « Pour parvenir auprès d'un puissant monarque, il faut se mettre en bons termes avec ceux qui gardent son palais

661. — Ne laissez pas les pensées et les soucis terrestres absorber votre esprit. Faites au moment voulu ce qui est nécessaire, et gardez votre esprit toujours fixé sur Dieu.

662. — Ne prions pas pour avoir les choses de ce monde ; prions comme le saint Nârada. Il dit à Râmachandra : « O Râma, accorde-moi la faveur de la *bhakti* (1) à Tes pieds de lotus.

— Je te l'accorde, Nârada, dit Râma, mais ne Me demandes-tu pas autre chose?

— Seigneur, répondit Nârada, accorde-moi de ne pas être fasciné par Ta *Mâyâ* qui fascine tout l'univers. »

Râmachandra ajouta : « Je te l'accorde, Nârada, mais n'as-tu rien d'autre à Me demander?

— Non, Seigneur, répondit alors Nârada, c'est ma seule prière. »

663. — Si vous ne pouvez résoudre la question de savoir si Dieu est avec ou sans forme, priez ainsi : « O Seigneur, je ne puis comprendre si Tu es avec ou sans forme, mais d'une manière ou d'une autre, aie pitié de moi et révèle-Toi à moi (2). »

664. — On peut attribuer à l'imagination les formes et les aspects de Dieu qui ont cours dans le monde, et l'on peut ne pas y croire. Pourtant Dieu comblera de Sa grâce l'homme qui croit au Pouvoir divin comme créant et dirigeant le monde, et qui prie d'un cœur angoissé : « O Dieu, je ne connais pas Ta vraie nature. Daigne Te révéler à moi comme Tu es en réalité. »

665. — Dieu prête attention à toute chose, mes enfants. Il entend chaque prière que vous Lui adressez. Il Se révélera sûrement à vous un jour ou l'autre, peut-être au moment de votre mort.

et qui entourent son trône. De même, pour arriver au Seigneur tout-puissant et pour obtenir Sa grâce, il faut faire des exercices de dévotion, servir beaucoup d'adorateurs et rester longtemps avec les sages. »

Voir aussi 804 et 866 ci-dessous.

(1) Dévotion, abandon de soi-même.

(2) Voir aussi 1293 à 1312 ci-dessous.

P. — Le progrès spirituel dépend de la pensée

666. — Le gain spirituel d'une personne dépend de ses pensées et de sa condition mentale. Il provient du cœur et non des actions extérieures.

Deux amis passaient un jour en se promenant sur une place où l'on commentait le Bhâgavata Purâna. L'un d'eux proposa : « Allons écouter les Écritures. » Mais l'autre répondit : « A quoi cela sert-il d'écouter le Bhâgavata? Allons plutôt dans un lupanar chercher de l'amusement. » Le premier des deux amis ne voulut pas y consentir ; il vint s'asseoir sur la place pour écouter les commentaires sur le Bhâgavata. Le second se rendit dans la maison close, mais il n'y trouva pas ce qu'il avait espéré, et il se disait : « Ah! pourquoi suis-je venu ici? Comme mon ami est heureux d'entendre un récit de la vie sainte et des actions du Seigneur Hari! » Ainsi, bien qu'il se trouvât dans un mauvais lieu, il méditait sur le Seigneur. Son ami, tout en écoutant la lecture du Bhâgavata, ne trouvait pas non plus de joie. Mécontent de son choix, il se disait : « Quel idiot j'ai été de ne pas accompagner mon ami au lupanar ; il doit s'y amuser follement. » Seul son corps était présent à la lecture du Bhâgavata, mais son esprit revenait sans cesse aux jouissances de la maison mal famée. Bien qu'il ne s'y soit pas rendu en personne, il commettait le péché, car il était obsédé par la pensée des divertissements. Et celui qui s'était rendu chez les femmes acquit tous les mérites d'entendre le Bhâgavata, car son esprit méditait sur les saintes Écritures, alors même qu'il se trouvait là-bas.

667. — Il y avait une fois un *sannyâsin* qui vivait près d'un temple de Shiva. En face de chez lui habitait une prostituée. Voyant que les hommes entraient sans cesse chez elle, le *sannyâsin* la fit venir un jour et la sermonna : « Tu es, lui dit-il, une grande pécheresse. Tu pèches jour et nuit. Ton sort sera terrible. » La malheureuse prostituée se repentit amèrement de sa mau-

vaise conduite, et de tout son cœur supplia Dieu de lui pardonner. Mais comme l'amour vénal était son seul métier, il ne lui était pas facile de trouver un autre moyen d'existence. Aussi, toutes les fois que son corps se donnait, éprouvait-elle une contrition profonde, et implorait-elle de plus en plus intensément le pardon divin. Le *sannyâsin* vit que, selon toutes les apparences, ses conseils n'avaient produit aucun effet, et il se dit : « Voyons combien d'hommes auront pénétré chez cette femme dans le cours de sa vie. » Depuis cet instant, toutes les fois que quelqu'un entrait chez la prostituée, le *sannyâsin* mettait de côté un petit caillou. Il finit par en avoir un tas imposant. Et un jour il dit à la femme, en lui montrant le tas : « Vois-tu cet amas de cailloux? Chacune des pierres qui le composent représente un péché mortel que tu as commis depuis la dernière fois que je t'ai conseillé de te réformer. Je te le répète encore une fois : Méfie-toi de tes mauvaises actions! » La malheureuse se mit à trembler en voyant ainsi matérialisée l'accumulation de tous ses péchés. Elle pria Dieu en versant des larmes brûlantes, et en répétant à voix basse : « Seigneur, ne veux-Tu pas me libérer de cette vie misérable que je mène? »

Sa prière fut entendue et, le jour même, l'ange de la mort passa chez elle. Elle fut morte pour cette terre. Par une étrange volonté de Dieu, le *sannyâsin* mourut le même jour. Les messagers de Vishnou descendirent du ciel, et ils emportèrent le corps spirituel de la prostituée repentie dans les régions célestes, tandis que les messagers de Yama (1) s'emparaient de l'esprit du *sannyâsin* et l'entraînaient dans les mondes inférieurs. Le *sannyâsin*, voyant la chance de la prostituée, s'écria : « Quoi! Est-ce ainsi que Dieu Se montre juste? J'ai passé toute ma vie dans l'ascétisme et la pauvreté, et l'on m'emporte en enfer, tandis que cette prostituée, dont la vie ne fut qu'un tissu de péchés, monte au paradis! » Entendant ces protestations, les messagers de Vishnou répon-

(1) Dieu et roi des morts.

dirent : « Les décisions de Dieu sont toujours justes ; mais on récolte ce qu'on a pensé. Tu as passé ta vie dans la vanité, en faisant montre de tes mérites, en recherchant les honneurs et la gloire ; et Dieu t'en récompense ainsi. Ton cœur n'a jamais véritablement eu soif de Lui. Cette femme au contraire priait Dieu jour et nuit, alors même que son corps péchait. Vois comment ton corps et le sien sont traités par ceux qui restent sur cette terre. Comme ton corps n'a jamais péché, on l'a orné de fleurs et de guirlandes, et on le porte en procession, au son de la musique, jusqu'au fleuve sacré. Le corps de la prostituée, qui a péché, est en cet instant même la proie des vautours et des chacals. Néanmoins, son cœur était pur, et c'est pourquoi elle va dans la sphère réservée aux purs. Ton cœur à toi s'est toujours absorbé dans la contemplation des péchés d'autrui, et ainsi il est devenu impur. C'est pourquoi tu vas dans la région des hommes impurs. C'était toi le véritable prostitué, et non pas elle (1). »

(1) VARIANTE : « Il y avait une fois un *sannyâsin*, un saint homme, qui s'était assis sous un arbre et enseignait. il buvait du lait et ne mangeait que des fruits. Il faisait d'interminables *prânâyâmas* (2) et avait l'impression d'être très saint. Dans le même village vivait une femme de mœurs légères. Chaque jour le *sannyâsin* allait l'avertir qu'elle irait en enfer pour ses péchés. La pauvre femme, qui n'avait pas d'autre moyen d'existence et ne pouvait ainsi changer son mode de vie, était fort troublée par le terrible avenir que lui annonçait le moine. Elle sanglotait et priait, implorant le Seigneur de lui pardonner, puisqu'elle ne pouvait changer l'état des choses.

Le saint homme et la pécheresse moururent l'un et l'autre. Or des anges vinrent chercher la femme et l'emportèrent au ciel, tandis que les démons venaient réclamer l'âme du *sannyâsin*. « Comment, s'écria-t-il, n'ai-je pas vécu une vie sainte et prêché à tous la sainteté? Pourquoi dois-je aller en enfer alors que cette femme de mauvaises mœurs est conduite au ciel? — C'est, répondirent les démons, parce que cette femme, lorsqu'elle était obligée d'accomplir des actions perverses, avait toujours l'esprit fixé sur le Seigneur et cherchait la délivrance qu'elle a maintenant obtenue. Toi, au contraire, lorsque tu accomplissais de saintes actions tu avais toujours l'esprit fixé sur la méchanceté de ton prochain. Tu ne voyais que le péché, tu ne pensais qu'au péché ; aussi dois-tu maintenant aller à l'endroit où n'existe que le péché. »

(2) Exercices de respiration dirigée destinés à procurer à celui qui les fait la domination sur *prâna*, l'Énergie cosmique.

Chapitre XI

Les aspirants à la vie spirituelle et la multiplicité des credo

A. — Dieu est le même dans toutes les religions

668. — L'Être est Un, mais Ses noms diffèrent. Par exemple, le même et unique élément qu'est l'eau, est appelé de différents noms par des peuples différents et à des époques différentes. En bengali, cet élément se nomme *jal*, en hindi *pâni*, en anglais *water*. C'est seulement parce que les peuples ignorent leurs langages respectifs qu'ils ne peuvent pas se comprendre. Autrement il ne pourrait y avoir aucun malentendu. Si les gens allaient se disputer pour prouver que ce même élément n'est pas *jal*, mais *pâni* ou *water*, ou inversement, ce serait le comble du ridicule. C'est pourtant ce qu'on fait lorsqu'on argumente ou qu'on se bat au nom de la religion (1).

669. — Si vous me demandez sur quelle forme du Seigneur vous devez méditer, je vous dirai de prendre celle que vous voudrez — mais sachez toujours que toutes ces formes ne font qu'Un (2).

N'ayez jamais d'intolérance envers l'une quelconque

(1) Variante : « De même que des peuples divers nomment de noms différents la même eau : eau, vâri, aqua, pâni, de même l'unique *Sachchidânanda* (Existence-Intelligence-Béatitude absolue) est invoqué par les uns sous le nom de Dieu, par d'autre sous le nom d'Allah, de Hari, ou de Brahman. »

(2) Voir aussi 504 ci-dessus.

des formes divines. Shiva, Kâli, Hari, ce ne sont là que des manifestations différentes de l'Unique. Et bienheureux en vérité celui qui sait que toutes sont la même! En apparence il est shivaïte, mais au fond de son cœur est Kâlî, et il va murmurant : Hari bol, Hari bol!

670. — Dans l'échoppe d'un potier, il y a des ustensiles divers et de différentes formes : pots, jarres, plats, assiettes, etc... mais tout cela façonné dans la même argile. Ainsi, Dieu est Un, mais Il est adoré dans des pays divers et à des époques diverses sous des noms et des aspects variés.

671. — Avec le même sucre, on peut modeler maintes figurines de bêtes et d'oiseaux. Ainsi, la même douce Mère Divine est adorée dans des âges et des pays divers, sous divers noms et diverses formes. Les fois différentes ne sont que des chemins différents pour L'atteindre.

672. — Ainsi que, d'une seule et même substance, l'or par exemple, on fabrique des ornements variés, ainsi le seul et même Dieu est adoré sous des formes et des noms divers dans des pays et des âges différents. Bien qu'Il soit adoré suivant des conceptions diverses — les uns aimant à Le nommer « Père », d'autres disant : « Mère » d'autres « Ami » et d'autres « Bien-aimé », d'autres encore L'appelant « le Trésor de leur cœur », ou leur « cher petit Enfant » — c'est toujours le même et unique Dieu qui est adoré sous tous ces rapports [1].

673. — Une dispute s'engagea un jour entre des hommes lettrés réunis à la cour du Mahârâjah de Bardwan. La question était de savoir qui, de Shiva ou de Vishnou, était le plus grand. Les uns optaient pour Shiva, les autres pour Vishnou. Au moment où le débat s'échauffait, un sage *pandit* fit observer que, n'ayant vu ni l'un ni l'autre, il ne pouvait personnellement se prononcer sur leur grandeur relative.

De même, n'essayez pas de comparer deux divinités différentes ; le jour où vous en aurez réalisé une, vous

[1] Voir aussi 696 ci-dessous.

comprendrez qu'elles sont toutes des manifestations du même *Brahman*.

B. — Les différentes religions sont des chemins qui mènent a Dieu

674. — Il y a plusieurs escaliers (*ghâts*) par lesquels on peut descendre dans l'étang. L'homme qui descend directement un de ces escaliers pour aller prendre son bain ou remplir sa cruche atteint l'eau, et il lui est tout à fait inutile de se quereller avec son voisin et de soutenir qu'un escalier est meilleur qu'un autre. De même, il y a bien des chemins qui mènent à la fontaine de la Béatitude éternelle. Chacune des religions du monde est un de ces chemins. Marchez-y avec un cœur ardent et sincère et vous atteindrez l'eau du Bonheur éternel. Mais ne dites pas que votre religion est meilleure que celle d'autrui.

675. — Il n'y a qu'un Dieu, mais Ses noms sont innombrables, et innombrables aussi les aspects sous lesquels Il peut être considéré. Nommez-Le de n'importe quel nom et adorez-Le sous l'aspect qui vous plaira le mieux, vous êtes certains d'arriver à Lui.

676. — Lorsque le vacher de la commune emmène au pâturage les vaches qui viennent des différentes étables, les animaux se rassemblent en un seul troupeau, comme s'ils ne formaient qu'une même famille. Mais lorsqu'ils rentrent le soir, ils se dispersent, et chacun revient à son étable. De même, les *bhaktas* de différentes sectes, de différentes croyances sont, lorsqu'ils se retrouvent, comme les membres d'une même famille, mais lorsqu'ils sont séparés, chacun montre les particularités de sa foi, de sa croyance.

677. — Les différentes fois ne sont que des chemins divers pour atteindre le Tout-Puissant. Nombreux sont les moyens par lesquels on peut atteindre ce temple de Kâlî (1). Les uns viennent ici en bateau, d'autres en voi-

(1) Le temple de Dakshineswar où vivait Râmakrishna.

ture, d'autres encore à pied. De même des gens divers atteignent Dieu par la voie de croyances diverses ([1]).

678. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Etant données les nombreuses sectes et croyances des hindous, laquelle faut-il adopter ? »*

Il répondit : « Pârvatî demanda un jour à Mahâdéva. « O Seigneur, quelle est la clef de la Suprême Béatitude ? » Le Seigneur répondit : « C'est la foi » ([2]). Les particularités des croyances et des sectes n'ont aucune importance. Que chacun accomplisse avec foi les rites de sa propre croyance. »

679. — *Alors qu'hindous orthodoxes et membres du* Brâhmo Samâj *prêchaient avec zèle leurs religions respectives, quelqu'un demanda au Maître ce qu'il en pensait.*

Shrî Râmakrishna répondit : Je vois que ma Mère Divine continue Son œuvre par l'intermédiare de ces deux croyances. »

680. — *Aswini Kumar Dutt* ([3]) *demada un jour au Maître ce qui constituait la différence entre l'Hindouisme et le* Brâhmo Samâj.

Shrî Râmakrishna répondit : « La différence est celle qui existe entre une note de musique et la musique elle-même. Le *Brâhmo Samâj* se contente d'une seule note de *Brahman*, tandis que l'Hindouisme est composé de plusieurs notes qui se fondent en une douce harmonie ([4]). »

681. — De même qu'on peut monter sur une maison au moyen d'une échelle, d'un bambou, d'un escalier, d'une corde, ou par divers autres moyens, de même les chemins et les manières d'arriver à Dieu sont multiples.

([1]) VARIANTE : « Les différentes croyances ne sont qu'autant de voies conduisant à Dieu. Il y a beaucoup de façons de se rendre au Kâlîghât de Calcutta, pour aller au temple de Kâlî. De même il y a beaucoup de chemins qui conduisent les hommes à la maison du Seigneur. Chaque religion n'est que l'un de ces chemins. »

([2]) Voir aussi 735 ci-dessous.

([3]) Célèbre patriote bengali, membre du *Brâhmo Samâj.*

([4]) Dans l'Inde, la musique instrumentale et vocale est souvent accompagnée par un instrument (généralement un petit harmonium à main) qui tient une seule note.

Chaque religion dans le monde nous montre un des chemins pour L'atteindre.

682. — Toutes les religions sont des chemins qui conduisent à Dieu, mais les chemins ne sont pas Dieu.

683. — Tous les chacals ont le même cri, et tous les sages ont un enseignement identique.

C. — Cause et remède du fanatisme

684. — Un homme ignorant, convaincu que sa propre religion est la meilleure, la proclame inutilement d'une façon tapageuse. Mais lorsque son esprit est éclairé par la vraie Sagesse, toutes les disputes de sectes disparaissent.

685. — Deux hommes se disputaient âprement sur la couleur du caméléon. Le premier disait : « Le caméléon, sur ce palmier, est d'une superbe couleur rouge. » L'autre le contredisait : « Vous vous trompez, la caméléon n'est pas rouge, mais bleu. » N'arrivant pas à s'entendre, ils se rendirent tous deux vers un homme qui habitait sous le palmier et qui avait observé la caméléon dans toutes ses phases et ses couleurs. Le premier dit : « Le caméléon sur cet arbre est bien rouge ?

— Oui, Seigneur, dit l'homme.

— Que dites-vous, s'écria le second. Il n'est certainement pas rouge, mais bleu ! »

Humblement l'homme répondit : « Oui, Seigneur, il est bleu ! » Il savait, lui, que le caméléon change continuellement de couleur et il répondait affirmativement aux deux questions.

De même, *Sachchidânanda* a plusieurs formes. L'adorateur qui ne L'a réalisé que d'une manière, ne Le connaît que sous cette forme. Mais seul celui qui L'a vu sous Ses aspects multiples peut dire : « Toutes les formes sont Dieu, car Dieu prend toutes formes ». Il est avec forme et sans forme, et il y a beaucoup de Ses formes que nul ne connaît (1).

(1) Variante : « Un homme dit à son ami : « J'ai été au pied de cet arbre, là-bas, et j'y ai vu un magnifique animal rouge. —

686. — Ne soyez pas bigot à la manière de Ghantâkarna, qui adorait Shiva, mais détestait toutes les autres divinités. Shiva lui apparut un jour et lui dit : « Tant que tu n'aimeras pas les autres Dieux, je ne serai pas content de toi! » L'homme néanmoins ne se corrigera pas. Après quelques jours, Shiva lui apparut de nouveau; il se révéla comme Hari-Hara, c'est-à-dire qu'une moitié de sa personne figurait Shiva, et l'autre moitié Vishnou. Ghantâkarna fut mi-content, mi-fâché. Il déposa ses offrandes devant la moitié de la vision représentant Shiva, mais ne présenta rien à la moitié représentant Vishnou, et quand il brûla l'encens devant son bien-aimé Shiva, il eut l'audace de boucher la narine de Vishnou pour que celui-ci ne jouisse pas du parfum. Alors Shiva lui dit : « Tu n'es qu'un incorrigible bigot! En prenant ce double aspect, j'ai voulu te convaincre que tous les dieux et les déesses ne sont que des formes variées d'un seul Être. Tu n'as pas compris la leçon, et pendant bien longtemps, tu vas souffrir de ton obstination. » L'homme retourna dans son village avec dans le cœur une violente haine pour Vishnou. Lorsque les enfants s'en rendirent compte, ils s'amusèrent à le tourmenter en criant : « Vishnou, Vishnou! » dès qu'ils le voyaient. Il se suspendit alors deux sonnettes aux oreilles et prit

Je l'ai vu aussi, répondit l'ami, mais il n'est pas rouge comme tu le dis, il est vert. » Un tiers s'interposa : « Non! non! moi, je l'ai vu, et il est jaune. » D'autres encore vinrent certifier que l'animal était orange, bleu, violet etc. Ils allaient en venir aux mains lorsqu'un autre homme s'approcha du groupe. Il avait tout entendu, et il leur dit : « Voyez-vous, j'habite moi-même sous cet arbre, et je connais fort bien l'animal dont vous parlez. Vous avez tous raison, car c'est un caméléon, et il change de couleur à tout instant. Il est tantôt rouge, tantôt vert, tantôt jaune, tantôt bleu, et ainsi de suite. Et je le vois même parfois absolument *incolore*! »

Celui qui a tout abandonné pour l'amour du Seigneur, qui vit sous l'arbre de la vie et qui regarde, — celui-là peut savoir quelle apparence a le Seigneur. Il sait que le Seigneur Se manifeste à Ses adorateurs sous différentes formes. L'Être omnipotent, qui crée, qui conserve et qui détruit, a des attributs dont la seule pensée nous rend muets. Mais c'est seulement l'apparence sous laquelle Il Se manifeste à l'homme. Il est aussi l'Absolu, dont on ne peut rien dire, comme du caméléon incolore. »

Voir aussi 663 et 664 ci-dessus et 1293 à 1312 ci-dessous.

l'habitude de les faire tinter aussitôt qu'il entendait ce nom détesté, afin que le son ne parvînt pas jusqu'à lui. Et c'est pourquoi on le nomma Ghantâkarna, ce qui veut dire : oreilles à sonnettes. Le souvenir de sa bigoterie est encore tellement abhorré au Bengale qu'à un certain jour de l'année, les enfants font de lui des effigies et les démolissent à coups de bâton.

687. — Quatre aveugles s'assemblèrent un jour pour examiner un éléphant. Le premier toucha la jambe de l'animal et dit : « L'éléphant est comme un pilier. » Le second palpa la trompe et dit : « L'éléphant est comme une massue. » Le troisième aveugle tâta le ventre et déclara : « L'éléphant est comme une grosse jarre. » Le quatrième, enfin, fit bouger une oreille de l'animal et dit à son tour : « L'éléphant est comme un grand van. » Puis ils se mirent à se disputer sur ce sujet. Un passant leur demanda la raison de leur querelle ; ils la lui exposèrent et le prirent comme arbitre. L'homme déclara : « Aucun de vous n'a bien vu l'éléphant. Il n'a pas l'air d'un pilier, mais ses jambes sont des piliers ; il n'a pas l'air d'un van, mais ses oreilles y ressemblent. Il n'a pas l'aspect d'une jarre, c'est son ventre qui en est une. Il n'est pas une massue, c'est sa trompe qui est semblable à une massue. L'éléphant est une combinaison de tout cela : jambes, oreilles, trompe et ventre. » Ainsi se querellent ceux qui n'ont vu que l'un des aspects de la Divinité.

688. — Il y avait une fois une grenouille qui vivait dans un puits. Elle y habitait depuis fort longtemps. Elle y était née et elle y avait été élevée. C'était une toute petite grenouille. Or un jour, une autre grenouille qui avait vécu au bord de la mer vint à tomber dans ce puits. L'habitante du puits interrogea la nouvelle-venue : « D'où viens-tu ? — Je viens de la mer, répliqua l'autre. — La mer ? Est-elle grande ? — Oh oui ! Elle est très grande, dit la visiteuse. — Vraiment ? La mer est-elle aussi grande que cela ? demanda la petite grenouille en étendant ses jambes. — Beaucoup plus grande encore. — Serait-elle donc aussi grande que mon puits ? — Com-

ment peux-tu, ma chère amie, comparer la mer avec ton puits? — Non, il ne peut rien exister de plus grand que mon puits. Cette gaillarde-là ment, et il faut l'expulser d'ici! » s'écria la petite grenouille.

Il en est de même de tous les hommes à l'esprit étroit. Assis au fond de leur petit puits, ils s'imaginent que le monde entier ne saurait être plus grand que lui.

689. — Parmi les *skâktas*, l'homme parfait se nomme *kaula*. Parmi les védântistes, il se nomme *paramahansa*, et les vishnouïstes de la secte des *bâuls* l'appellent *sâyin*.

690. — *Dala*, la laiche, ne pousse pas dans les grandes citernes d'eau pure, mais bien dans les petits étangs d'eau stagnante et pleine de miasmes. De même, *dala*, une clique, ne se forme pas dans la société dont les membres sont guidés par des motifs larges, purs et désintéressés; elle s'installe dans une société composée de gens faux, égoïstes et bigots (1).

691. — Il y a évidemment des bigots qui sont des imbéciles et qui troublent la paix du monde en donnant une prééminence injustifiée à leur propre idéal. Mais cela n'altère en rien la vérité de l'Incarnation divine.

692. — Les hommes tracent des limites de leurs champs en employant des barrières et des bornes, mais nul ne peut délimiter le ciel immense qui s'étend sur nos têtes, le ciel indivisible qui nous entoure et nous renferme tous. L'homme qui n'a pas reçu l'Illumination dit, dans son

(1) *Dala* en bengali signifie également secte et laiche.
VARIANTE : « Ce sont les gens d'esprit étroit qui médisent des religions autres que la leur, déclarent leur propre religion la meilleure et forment des sectes (*dala*). Ceux dont le cœur s'élance vers le Seigneur sont au-dessus des préjugés sectaires et des querelles. Ils passent leur temps en exercices de dévotion. La laiche (*dala*) ne pousse pas dans le courant d'une rivière, mais dans les citernes ou l'eau stagnante des marais. »
AUTRE VARIANTE : « Est-il bon de créer des sectes (*dala*)? *Dala* (la laiche) ne peut croître sur l'eau courante, mais seulement sur l'eau stagnante des étangs. Celui dont le cœur coule continuellement vers le Seigneur n'a pas de temps pour autre chose. C'est celui qui recherche la gloire et les honneurs qui forme des sectes. »

ignorance, que sa religion est la meilleure et la seule vraie. Mais quand son cœur a été éclairé par la vraie connaissance, il se rend compte qu'au-dessus de toutes ces querelles de sectes et de credo on trouve la seule Existence-Connaissance-Béatitude absolue (*akhanda-Sachchidânanda*).

D. — Les controverses religieuses

693. — Soyez toujours constants et fermes dans votre propre foi, mais évitez soigneusement toute bigoterie et toute intolérance.

694. — Celui qui pratique des exercices religieux avec la certitude qu'il n'y a qu'un Dieu (*Sachchidânanda*) est certain de L'atteindre, peu importe sous quel aspect il L'adore, sous quel nom ou de quelle manière.

695. — Vous progresserez quelle que soit la manière dont vous méditiez sur Dieu et dont vous invoquiez Ses saints Noms. Le gâteau fait avec du sucre candi vous paraîtra également doux, qu'il soit droit ou oblique au moment où vous le mangerez [1].

696. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Si le même Dieu règne sur toutes les religions de ce monde, pourquoi semble-t-Il différent dans chaque religion ? »*

Il répondit : « Dieu est Un, mais Ses aspects sont multiples. De même qu'un maître de maison apparaît aux membres de la famille sous des aspects divers — père de l'un, époux de l'autre, frère d'un troisième — de même Dieu est décrit et nommé de différentes manières, d'après la vision particulière de chacun de Ses adorateurs [2].

[1] Variante : « Le pain sacré paraîtra doux, quel que soit le bout par lequel vous commenciez à le manger. »

[2] Variante : « Le maître de la maison apparaît aux différents membres de la famille sous des aspects divers : Pour l'un il est le père, pour l'autre l'oncle, pour un troisième le beau-frère, le beau-père, et ainsi de suite. De même, le seul et même Dieu est regardé par Ses adorateurs sous des aspects variés, et exalté par eux de diverses manières. Il en est qui Le contemplent et commu-

697. — Une mère, en soignant ses enfants malades, donne à l'un du riz au curry, à l'autre du tapioca et de l'arrowroot, au troisième des tartines. De même, le Seigneur a préparé pour les hommes des chemins divers convenant à leurs natures variées [1].

698. — L'explication que Shankarâchârya a donnée du Védânta est parfaitement exacte ; mais ce que Râmânuja en dit, sa philosophie vishishtâdvaïtiste [2], est juste aussi [3].

699 — Il faut qu'un homme soit chrétien par la pitié, musulman par sa stricte observance des rites extérieurs et hindou par sa charité universelle envers toutes les créatures.

700. — Lorsque vous sortez et que vous vous mêlez à la foule, il vous faut avoir de l'amour pour tous ; mêlez-vous librement à tous ces hommes et ne faites plus qu'un avec eux. Il ne faut pas hausser les épaules, les détester et dire : « Ils croient en un Dieu Personnel et non en le Dieu Impersonnel », ou bien : « Ils croient en l'Impersonnel et non au Personnel », ou bien : « Ce sont des chrétiens, des hindous ou des musulmans ». L'homme ne comprend de Dieu que ce que Dieu Lui-même lui fait comprendre.

En outre, sachant que tous les hommes n'ont pas les mêmes tendances, vous devez vous mêler à eux autant que vous le pouvez. Et vous devez les aimer tous. Puis, retournant chez vous (dans votre cœur), vous jouirez de la paix et de la béatitude. Car c'est là que vous retrouverez votre vrai Moi.

nient avec Lui comme avec un ami. Pour d'autres, Il est un maître, pour d'autres un enfant, un époux, etc. »

(Paroles prononcées en réponse à une question de Keshab Chandra Sen.)

Voir aussi 672 ci-dessus.

[1] Voir aussi 462 ci-dessus et 952 ci-dessous.

[2] Voir 1255 ci-dessous.

[3] Cette théorie, surprenante pour les Occidentaux, de la non-incompatibilité de propositions contradictoires, est une des bases essentielles de la philosophie hindoue classique et moderne. Voir Mândûkya Upanishad. III, 18 et Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, pp. 57 sqq.

701. — Lorsqu'un homme est ardent et sincère, n'importe quelle religion peut le conduire à Dieu. Les vishnouïtes, les *shâktas*, les védântistes, les *brahmajnânins* (1), tous parviendront également à Dieu. Et il en est de même des musulmans et des chrétiens. Oui, tout homme trouvera Dieu, pourvu qu'il soit sincère. Il y en a qui se disputent et disent : « Pour vous, il n'y a aucun espoir si vous n'adorez pas Notre Seigneur Krishna », ou : « Pour vous, il n'y a pas d'espoir si vous n'adorez pas Notre Mère Kâlî », ou encore : « Vous serez perdus si vous n'embrassez pas le christianisme. »

Dire qu'une religion est vraie et que les autres sont fausses est du dogmatisme. Et c'est une attitude mauvaise. Car diverses sont les voies qui mènent au Seigneur!

Il y a des gens qui soutiennent que Dieu a une forme, qu'Il ne peut pas être sans forme. Et ils se disputent à ce sujet. Le vishnouïte se querelle avec l'advaïtiste.

On ne peut parler de Lui avec autorité que lorsqu'on L'a vu. Et celui qui L'a vu sait bien qu'Il est à la fois avec forme et sans forme, et bien plus encore que les paroles ne pourront jamais exprimer.

702. — Chaque homme doit suivre sa propre religion ; un chrétien, le christianisme ; un musulman, l'islamisme. Pour les hindous, c'est l'ancien chemin des *rishis* âryens qui est le meilleur.

703. — Un homme vraiment religieux devrait songer que toutes les autres religions sont aussi des chemins qui mènent à la Vérité. Il nous faut toujours garder une attitude respectueuse envers les autres religions.

704. — Ne discutez pas. Vous êtes ancrés fermement dans votre foi et vos opinions ; aussi devez-vous accorder la même liberté aux autres. Vous ne réussirez jamais, par de simples arguments, à convaincre d'erreur votre interlocuteur (2).

705. — Il y a beaucoup de fois différentes dans le

(1) Il s'agit ici non pas des sages parvenus à *brahmajnâna*, mais des membres du *Brâhmo Samâj*.

(2) Parfois suivi de 223 ci-dessus.

monde, et il y a autant de chemins que de fois. Mais chacun pense que sa foi est la bonne, que seule sa montre marque l'heure juste. Bien que toutes les autres montres puissent marquer une heure fausse, le soleil, lui, marque juste, et toutes les montres doivent être réglées d'après lui.

706. — *Un jour Shrî Râmakrishna, en état de transe religieuse, parla à la Mère de l'Univers. Il disait :* « Mère, chacun dit : « ma montre a l'heure juste ». Les chrétiens, les hindous, les musulmans, tous disent : « ma religion est la seule vraie religion ». Mais nulle montre n'est exacte, Mère! Qui peut véritablement Te connaître? Cependant, celui qui Te cherche d'un cœur sincère peut, par Ta grâce, arriver à Toi par n'importe quel chemin, par n'importe quelle religion. »

707. — Il y a place pour toutes sortes de choses dans le monde, et même pour des dissentiments et des querelles. Lorsqu'un Dieu incarné vivait à Vrindâvan on peut s'étonner que Jatila et Kutila aient voulu l'empêcher d'accomplir sa mission d'amour (1). Mais je suppose que Son jeu de Divin Amant serait mort d'une mort naturelle, par inanition, s'il n'y avait eu des adversaires, des Jatila et des Kutila. L'opposition donne de la vie et de l'intérêt à une œuvre. Râmânuja était un apôtre du monisme mitigé, alors que son *gourou* était un moniste pur, et ils avaient ainsi leurs divergences ; le maître et le disciple se critiquaient réciproquement. Ce genre de choses se voit tous les jours. Qu'il en soit ainsi! Mais pour le *gourou* le disciple reste toujours son disciple (2).

E. — Les cultes secrets

708. — *Certains disciples du Maître, stricts moralistes, critiquaient des hommes ayant atteint une haute spiri-*

(1) Allusion à un épisode du Bhâgavata Purâna. Jatila et Kutila étaient des rivaux de Krishna enfant.

(2) Shrî Râmakrishna prononça ces paroles alors qu'il avait devant lui, en même temps, Keshab Chandra Sen, et l'un de ses disciples dissidents, Vijoy Krishna Goswâmi, qui venait de fonder une organisation séparée.

tualité, parce que ceux-ci pratiquaient les rites secrets des shâktas *et des vishnouïtes, et que ces rites semblaient contraires aux règles habituelles de la moralité.*

Shrî Râmakrishna dit à ces disciples : « Il ne faut pas blâmer ces hommes pour cela, car ils ont la conviction profonde que les chemins qu'ils suivent les amèneront à réaliser Dieu. Rien de ce que l'on croit avec ferveur et que l'on emploie pour réaliser Dieu, ne doit être condamné. Ne critiquez pas les croyances adoptées par d'autres que vous en vue de la réalisation de Dieu, car toute attitude, sincèrement observée, mène au Seigneur, qui est l'accomplissement de toutes. Suivez votre propre chemin, invoquez Dieu, mais ne critiquez pas le chemin d'autrui, et n'essayez pas de le suivre vous-mêmes. »

709. — Pourquoi détesteriez-vous ces cultes cachés? Sachez qu'ils sont aussi des chemins, même s'ils vous semblent sales. Une maison peut avoir plusieurs entrées : la porte cochère, la porte de service et la porte par laquelle entre le vidangeur. Les cultes secrets peuvent être comparés à cette dernière porte, mais peu importe par où l'on entre, puisqu'une fois entré, tout le monde est dans la même maison. Devez-vous vous mêler à ces gens et imiter leurs pratiques? Non, certainement pas, mais il n'est pas nécessaire de les détester.

Chapitre XII

Ce qui est essentiel dans la vie spirituelle

A. — Quelques conditions du développement spirituel

710. — Si une personne possédée par un mauvais esprit prend conscience de son état, le mauvais esprit s'enfuit immédiatement. De même, quand le *jîva* possédé par l'esprit de *Mâyâ* se rend compte qu'il s'illusionne lui-même, il est aussitôt libéré de *Mâyâ.*

711. — Celui-là seul entre dans le Royaume des cieux qui est honnête avec ses propres pensées. Autrement dit, l'ingénuité et la simple foi sont les chemins qui mènent à ce royaume.

712. — Comme l'aube annonce le lever du soleil, ainsi la sincérité, le désintéressement, la pureté et la droiture précèdent dans le cœur la présence de Dieu [1].

713. — Un jeune homme surnommé Podo habitait un village où se trouvait un temple tout délabré. La sainte image du Dieu qu'on y adorait autrefois en avait disparu. Des oiseaux et des chauves-souris avaient pris sa place. Un jour, au crépuscule, les villageois furent surpris d'entendre une sonnerie de cloches, des bruits de gong et de conque résonner dans le temple désert. Ils arrivèrent tous en foule, pensant qu'un adorateur de Dieu avait replacé une image sainte sur l'autel, et qu'il

[1] Voir aussi 929 ci-dessous.

pratiquait la cérémonie de l'*ârâtrika*, avec l'eau sacrée, les lumières, les fruits, les fleurs, etc.

Les mains jointes, ils se groupèrent tous devant le temple, écoutant les bruits sacrés. Mais l'un d'entre eux, plus curieux que les autres, se hasarda à jeter un coup d'œil à l'intérieur du temple. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant Podo qui sonnait les cloches et soufflait dans les conques. Le temple était sale comme auparavant, et nulle image sainte ne décorait l'autel. L'homme s'écria alors : « O Podo, tu n'as point d'image de Dieu dans ton temple, et tu n'as même pas pris la peine de le purifier ; les onze chauves-souris y gîtent jour et nuit ; à quoi cela sert-il alors de faire tant de bruit en soufflant dans la conque ? »

De même, si vous voulez installer dans le temple de votre cœur l'image sacrée de Dieu, c'est-à-dire si vous voulez « réaliser » Dieu, pourquoi vous contenteriez-vous de souffler en vain dans une conque ? Purifiez d'abord votre cœur. Lorsque l'esprit a été purifié, le Seigneur Lui-même y vient et en fait Son trône. On ne peut pas installer une image de Dieu dans un lieu malpropre. Les onze chauves-souris dont parle l'histoire sont les onze sens (*indriyas*). Plongez d'abord dans votre propre Moi et trouvez-y les joyaux qui y sont cachés. Après cela vous aurez tout le reste. Intronisez Mâdhava (1) dans votre cœur ; et alors les sermons et les prêches seront superflus (2).

713 *bis*. — Il y a de l'huile dans les graines de moutarde, mais il faut l'exprimer. Les graines de sénégré peuvent nous rougir les doigts, mais seulement si on les écrase.

714. — Réalisez d'abord Dieu, et ensuite Sa création.

Valmîki (3) reçut « Râma » comme *mantra* sur lequel méditer, mais il reçut aussi l'ordre de le répéter en

(1) Krishna.
(2) Voir aussi 250 ci-dessus.
(3) Grand *rishi* auquel on attribue la composition du Râmâyana.

l'inversant : Marâ, ce qui veut dire : *Ma* (*Ishvara*), *Râ* (*Jagat*, univers). D'abord Dieu, et ensuite l'univers.

715. — Le *vijnânin* insiste sur la valeur unique de la réalisation en tant que fait spirituel.

716. — Quelqu'un dit un jour : « La nature même de la matière ne peut être changée. » Une autre personne répondit : « Lorsque la flamme pénètre le charbon de bois, elle détruit sa noirceur naturelle. » De même, quand l'esprit est consumé par le feu de la connaissance, sa nature intime est transformée et cesse d'être un piège (1).

717. — Une note du luth de Dieu résonne dans un esprit pur.

718. — L'esprit est tout ; si l'esprit perd sa liberté, vous perdez aussi la vôtre ; si l'esprit est libre, vous l'êtes aussi. L'esprit peut être trempé dans n'importe quelle couleur comme une nappe blanche fraîchement lavée. Si vous étudiez l'anglais, vous mélangerez, malgré vous, des mots anglais à vos discours. Le *pandit* qui étudie le sanskrit cite des *shlokas* (2). La mauvaise compagnie influence votre esprit et cela déteint sur vos pensées et vos conversations. Au milieu de gens pieux, l'esprit médite sur Dieu seul. Il adapte sa nature aux choses parmi lesquelles il doit vivre et agir.

719. — L'esprit est tout. L'amour que l'on porte à son épouse est d'une autre qualité, d'une autre espèce que l'amour que l'on porte à son enfant. D'un côté, il y a la femme ; de l'autre, il y a l'enfant. On donne ses caresses aux deux tout en étant poussé par des sentiments tout à fait différents.

720. — L'esclavage et la liberté viennent tous deux de l'esprit. Si tu dis : « Je suis une âme libre. Que je vive dans le monde ou dans la forêt, rien ne peut m'asservir. Je suis fils de Dieu, le fils du Roi des rois. Qui pourrait me couvrir de chaînes? » tu seras libre. Celui qui,

(1) Voir aussi 186 ci-dessus.
(2) Versets.
Voir aussi 218 ci-dessus.

mordu par un serpent, peut dire, de toute sa volonté et de toute sa foi : « Le venin n'existe pas », ne sera certainement pas empoisonné par le venin. De même, dites : « Je ne suis pas enchaîné, je suis libre. » Faites jouer votre volonté, et vous *serez* libre (1).

721. — Parmi ceux qui viennent à moi, j'ai remarqué qu'il y a des hommes qui désirent écouter mes paroles. Mais il y en a d'autres aussi, qui semblent mal à l'aise en ma présence. Ils murmurent tout bas à leurs amis : « Venez-vous ? Quand partons-nous ? Si vous voulez encore rester, nous irons vous attendre dehors. » C'est pourquoi je dis que, dans ces questions, le temps est un facteur important. L'éveil spirituel est une question de temps, l'instructeur est simplement une aide (2).

722. — Pour que votre enseignement donne des résultats, il faut tenir compte du temps. Si, dans chaque cas, vous n'accordez pas un délai suffisant, aucun enseignement ne portera de fruits. Ceux que vous instruisez ne sont généralement pas capables de profiter tout de suite de votre parole (3).

B. — Foi

723. — Si tu as la foi, tu obtiendras ce dont tu as soif.

724. — La foi est à la base de tout progrès spirituel. Vous pouvez vous passer de tout le reste, mais il faut avoir la foi. Si vous avez foi en le Seigneur, vous serez immédiatement libérés des péchés les plus vils et les plus noirs.

725. — *Shrî Râmakrishna fit remarquer à l'un de ses disciples qui critiquait la foi de quelqu'un et la qualifiait de « foi aveugle » :* « Expliquez-moi ce que vous voulez dire par « foi aveugle ». La foi n'est-elle pas toujours aveugle ? Où sont les yeux de la foi ? Parlez-vous de

(1) Voir aussi 1418 ci-dessous.
(2) Voir aussi 283 ci-dessus et 1556 ci-dessous.
(3) Voir aussi 598 ci-dessus et 826 et 1556 ci-dessous.

foi ou de connaissance? Comment peut-on penser que la foi est parfois aveugle et parfois clairvoyante? »

726. — Les hommes souffrent par manque de foi en Dieu.

727. — *Un jour, au cours d'un entretien sur Dieu, Mathur Bâbu remarqua : « Dieu aussi est lié par les lois de la nature ; Il ne peut agir absolument à Sa guise. » Shrî Râmakrishna dit :* « Que me dites-vous là? Il est tout-puissant, et Il peut tout ce qu'Il veut. Il agit selon Son bon plaisir. — *Peut-Il, demanda Mathur Bâbu, produire, par Son seul désir, des fleurs blanches sur cet hibiscus rouge?* — Assurément, *répondit Râmakrishna,* s'Il le veut, cet hibiscus rouge portera des fleurs blanches. » *Mais Mathur Bâbu n'en fut pas persuadé* (¹).

728. — Deux *yogins* pratiquaient des austérités dans l'espoir de « réaliser » Dieu. Un jour, Nârada, le divin sage, passa près de leur ermitage. Un des deux *yogins* lui demanda : « Voulez-vous me dire ce que vous avez vu faire au Seigneur des cieux? — Je L'ai vu, dit Nârada, S'amuser à faire passer des chameaux et des éléphants par le chas d'une aiguille. — Ce n'est pas étonnant, répliqua un des *yogins*, puisque rien n'est impossible à Dieu! » Mais l'autre s'écria : « Quelle absurdité! c'est impossible ; cela prouve seulement que vous n'avez jamais été dans la demeure du Seigneur! » Le premier était un *bhakta* et avait la foi d'un enfant. Rien n'est impossible à Dieu, qui a créé ce merveilleux univers ; et nul ne peut connaître entièrement Sa nature. De lui, on peut tout dire (²).

729. — Un homme avait un fils mourant dont on désespérait absolument de sauver la vie. Cependant, un *sâdhu* déclara : « Il y a encore un espoir. Si vous pouvez

(¹) En fait, au bout de quelques jours, on vit qu'une plante d'hibiscus, dans le jardin de Dakshineswar, portait deux fleurs, une rouge et une blanche, sur deux rameaux différents. Shrî Râmakrishna porta la branche avec les deux pousses fleuries à Mathur qui fut extrêmement surpris et s'exclama : « Père, plus jamais je ne discuterai avec toi. »

(²) Voir aussi 992 ci-dessous.

recueillir, dans un crâne humain, le venin d'un serpent mélangé à quelques gouttes de pluie, au moment où l'étoile *Svâti* monte dans le ciel, vous sauverez la vie de votre fils. » Le père apprit que Svâti serait visible le lendemain soir. Il se mit à prier : « O Seigneur, accorde-moi que toutes ces conditions puissent être réunies, et sauve la vie de mon enfant. » Le soir suivant, il sortit, le cœur plein d'espoir et de foi, et chercha, dans un endroit écarté, un crâne humain. Finalement, il en trouva un sous un arbre et resta là, guettant et priant. Tout à coup, une bourrasque survint et quelques gouttes d'eau tombèrent dans le crâne renversé. Le père y vit un heureux présage et redoubla de ferveur dans ses prières. Au bout d'un instant, il vit un crapaud près du crâne et sa prière s'intensifia encore. Soudain, un cobra se dressa pour saisir le crapaud, mais celui-ci sauta par-dessus le crâne tandis que le venin du serpent y tombait. Le père s'écria alors avec une reconnaissance passionnée : « Seigneur, Ta grâce accomplit les choses les plus impossibles ; maintenant je sais que la vie de mon fils sera épargnée. » Vous obtiendrez tout de la grâce de Dieu si votre désir est ardent et votre foi sincère.

730. — Un prêtre brahmane desservait la chapelle d'une maison privée. Il s'absenta un jour, confiant à son jeune fils la garde de la chapelle. Il lui recommanda de servir au Dieu les offrandes journalières de nourriture et de bien veiller à ce que le Dieu les mangeât. Le petit garçon suivit les ordres de son père, plaça la nourriture devant l'idole et attendit silencieusement, mais elle ne parla ni ne mangea. L'enfant attendit longtemps. Il était convaincu que le Dieu allait descendre de l'autel, s'asseoir sur le siège placé devant la nourriture et la manger. Il se mit à prier : « O Seigneur, viens manger, il se fait tard, je ne puis attendre plus longtemps. » Le Dieu ne répondant pas, l'enfant tout en larmes se mit à prier et à supplier : « Seigneur, mon père m'a ordonné de veiller à ce que Tu manges les offrandes. Que T'ai-je fait pour que Tu ne veuilles pas venir comme lorsque mon père est là ? Pourquoi refuses-Tu mon offrande ? »

Tandis qu'il se désolait ainsi, il releva la tête et vit, sur le siège préparé, le Dieu qui, sous une forme humaine, mangeait la nourriture. Quand, son service fini, il sortit de la chapelle, les membres de la famille lui dirent : « Si le service est terminé, apporte ici l'offrande. — Je ne peux pas, répondit l'enfant, le Seigneur a tout mangé. — Que dis-tu là ? s'écrièrent les gens stupéfaits. — Mais oui, répéta l'enfant, le Seigneur a mangé tout ce que je Lui ai présenté. » Ils entrèrent dans la chapelle et furent confondus à la vue des plats vides. Telle est la puissance de la vraie foi en Dieu et de l'ardente soif de Dieu.

731. — Un désir ardent de Dieu est le plus sûr moyen d'arriver à Lui. Il faut avoir la foi d'un enfant innocent et ce même désir qu'il a de voir sa mère.

Un garçonnet nommé Jatila devait traverser la forêt pour se rendre à l'école, et souvent il avait peur en se sentant solitaire. Il le dit à sa mère qui lui répondit : « De quoi as-tu peur, mon petit ? Si tu sens venir la frayeur, appelle Krishna. — Qui est Krishna, maman, demanda l'enfant ? — Krishna est ton frère, lui expliqua sa mère. » Quand Jatila, passant par la forêt, sentit de nouveau la peur le gagner, il cria : « Krishna, mon frère ! » Et comme personne ne répondait, il cria plus fort : « Où es-tu, frère Krishna ? Viens me protéger, j'ai peur ! » Entendant l'appel si confiant de l'enfant, Krishna ne put lui rester invisible et il lui apparut sous la forme d'un petit garçon. « Me voici, dit-il, je suis ton frère, pourquoi as-tu peur ? viens avec moi, je te conduirai à l'école. » Une fois qu'ils furent arrivés à destination, le Seigneur Krishna lui dit : « N'aie plus peur, je t'accompagnerai chaque fois que tu m'appelleras (1). »

Tel est le pouvoir de la véritable foi et du désir ardent et sincère.

732. — Pourquoi dites-vous que le monde est un puits où les hommes se noient ? ou que c'est une forêt épaisse et profonde où l'on ne peut que se perdre ? Pourquoi dites-vous que c'est uniquement un lieu de souf-

(1) Voir Vivekânanda, *Entretiens inspirés* (1re éd.), pp. 18-21.

frances? Ces paroles sont à leur place dans la bouche d'un débutant. Mais elles sont certainement tout à fait déplacées sur les lèvres de l'homme qui s'attache au Seigneur dans la joie et dans la douleur. Chassez toute crainte, puisque c'est le Seigneur qui guide vos pas!

Qui craindras-tu? Le Seigneur est ton Ami. Tiens-Le bien et Il te conduira par la main. Ne t'inquiète pas de la forêt épaisse et profonde, où le sol est couvert de ronces et d'épines. Mets une paire de souliers, et les épines ne te piqueront pas et ne te blesseront pas. Chasse toute crainte (1)!

733. — Il y a des signes physiologiques qui indiquent celui qui arrivera à la foi et celui qui n'y atteindra pas. Les gens à type osseux, ceux qui louchent ou qui ont les yeux enfoncés, n'arrivent pas facilement à la foi (2).

734. — Pour tuer un homme, il faut s'armer d'épées et de boucliers. Pour se tuer soi-même, une épingle suffit. De même pour instruire son prochain, il faut étudier les sciences et les Écritures, tandis que pour atteindre soi-même à l'illumination, il suffit d'une foi profonde en une seule maxime.

735. — Pârvatî demanda une fois à Mahâdéva : « Seigneur, quelle est la clef de la connaissance de Dieu? » Mahâdéva répliqua : « La foi en est la seule clef. » Vous ne pouvez connaître Dieu si vous n'avez pas une foi implicite et inébranlable dans les enseignements de votre *gourou* (3).

736. — La connaissance de Dieu va de pair avec la foi. Là où il y a peu de foi, il est inutile de chercher beaucoup de sagesse. La vache qui devient extrêmement difficile pour ce qu'elle mange ne donne pas du lait en abondance. Mais la vache qui accueille volontiers tout

(1) Paroles adressées à Mahima Charan Chakravarty, l'un des premiers disciples de Shrî Ramakrishna à Dakshineswar. C'était un *jnânin* qui considérait Tota Purî comme son premier maître.
Dans l'Inde, la majorité des gens marchent nu-pieds.
Voir aussi 627 ci-dessus et 811, 812 et 820 ci-dessous.
(2) Voir aussi 538 ci-dessus.
(3) Voir aussi 678 ci-dessus.

ce qu'on lui donne : herbe, feuilles, plantes, paille, son, etc., donne beaucoup de lait : son lait coule comme un torrent du pis dans le seau.

737. — Celui qui a la foi a tout, et celui qui manque de foi manque de tout.

738. — Si vous voulez voir Dieu, invoquez Son Nom avec une foi inébranlable et essayez de discerner le réel de l'irréel.

739. — La raison est faible. La foi est omnipotente. La raison ne peut aller assez loin ; il faut qu'elle s'arrête à un point ou à un autre. Par la foi au contraire, un homme peut même traverser, sans aucune difficulté, les immensités de l'océan. Devant elle, les pouvoirs de la nature s'effacent et cèdent ! Et mieux encore, le péché et l'iniquité, la mondanité et l'ignorance s'enfuient devant la foi.

740. — Il est difficile de réaliser Dieu quand on ne possède pas une foi d'enfant. L'enfant à qui sa mère dit : « Voici ton frère » est convaincu que la personne ainsi désignée est vraiment son frère. Si la mère lui dit : « Ne va pas à cet endroit, il y a là un croquemitaine », l'enfant sera également convaincu de l'existence du croquemitaine. Ce genre de foi naïve attendrit Dieu quand Il la trouve chez un homme. Il ne peut être atteint par l'esprit calculateur qu'est celui des mondains [1].

741. — Celui qui croit comme croit un enfant reçoit la grâce de Dieu. L'intellect calculateur de l'homme mondain pèse les profits et les pertes matériels que peut amener telle ou telle chose. La raison humaine, qui est bornée, ne voit pas assez loin. Elle n'a pas accès dans le pays des dieux. C'est la foi — la foi de l'enfant — qui vous conduit dans ce pays [2].

742. — Un petit garçon de quatre à cinq ans me disait en entendant gronder le tonnerre et en voyant les éclairs : « Oncle, on frappe sur du silex avec du fer ! » Ce

[1] *Voir aussi 1423 ci-dessous.*
[2] Voir aussi 619 ci-dessus et 872 ci-dessous.

même petit garçon, voulant attraper une sauterelle, disait aux feuilles : « Ne bougez pas, pour que je puisse l'attraper. » Pour l'enfant, tout est doué de vie consciente. Il faut, pour réaliser Dieu, posséder la foi simple d'un enfant.

743. — Un jour que leur char roulait rapidement, Shrî Krishna dit à Arjuna : « Regarde là-bas ce beau vol de pigeons. » Arjuna regarda dans la direction indiquée et répondit : « En vérité, mon ami, ce sont de bien beaux pigeons. » L'instant après, Shrî Krishna regarda de nouveau le ciel et s'exclama : « Eh non ! ce ne sont pas des pigeons. » Arjuna répéta après lui : « Non, ce ne sont pas des pigeons. » Essayez de comprendre le sens de ces paroles. Arjuna était un fervent de la vérité, et il n'aurait pas pu approuver, simplement, par flatterie, tout ce que disait Shrî Krishna, mais il avait une foi si absolue en Lui qu'il voyait immédiatement tout ce que Shrî Krishna lui montrait.

744. — Pour arriver à la réalisation du Moi, les pratiques religieuses (*sâdhanâ*) sont absolument nécessaires, mais si la foi est parfaite, il suffit de peu de pratiques.

Au moment où le sage Vyâsa [1] allait passer la rivière Jamunâ, les *gopîs* arrivèrent au même endroit, cherchant aussi à la traverser. Ne trouvant point de bac, elles demandèrent conseil à Vyâsa. Il leur dit : « Ne vous mettez pas en souci, je vous ferai traverser la Jamunâ ; seulement j'ai grand faim, donnez-moi d'abord quelque chose à manger. » Les *gopîs* lui offrirent leur provision de lait, de crème et de beurre frais, et il mangea tout. Elles lui demandèrent alors : « Et maintenant, comment passer la rivière ? » Vyâsa, debout sur la berge, se mit à prier : « O ! Jamunâ, si je me suis acquis de la vertu en ne mangeant rien aujourd'hui, accorde-nous de pouvoir traverser ton lit à pied sec, pour gagner l'autre rive, et pour cela sépare tes eaux. » A peine eut-il prononcé

[1] VARIANTE : « Le *rishi* Durvâsas. »

ces mots que les flots de la rivière reculèrent et que le lit fut mis à sec. Les *gopîs* stupéfaites s'exclamaient : « Comment peut-il dire : Je n'ai rien mangé aujourd'hui, alors que, justement, il vient de manger en abondance! » Elles ne comprenaient pas que c'était la preuve de la foi profonde de Vyâsa. Il était convaincu que ce n'était pas lui qui avait mangé, mais bien le Dieu qui demeurait en lui ([1]).

745. — Faites bouillir fortement votre sucre sur un feu vif. Aussi longtemps que le sirop contiendra des impuretés, il fumera et grésillera. Mais quand l'écume et les corps étrangers se seront résorbés, il n'y aura plus ni bruit ni fumée. Le délicieux sirop cristallin aura toute sa saveur et fera le régal des hommes et des dieux. C'est l'image du caractère d'un homme de foi.

746. — Un ami de Vibhîshana, roi de Ceylan, voulait traverser la mer. Vibhîshana, à qui il s'adressa, lui donna un talisman et lui dit : « Avec ceci, bien attaché dans un pan de ton vêtement, tu atteindras sans crainte l'autre rive. Mais ne regarde surtout pas ce que contient le talisman, car tu coulerais à pic. » L'homme se mit en marche sur les eaux, serrant l'objet dans sa main fermée. Arrivé à mi-chemin, pris de curiosité, il ouvrit son amulette pour voir ce qu'elle contenait. Il n'y trouva qu'une feuille sur laquelle était inscrit le saint nom du Seigneur Râma. « Est-ce là tout le secret? » s'écria alors le voyageur d'un ton dépité. Au moment où le doute se glissait dans son esprit, il s'enfonça dans les flots. La foi dans les paroles d'un saint homme nous sauve, tandis que le manque de foi, c'est la mort ([2]).

747. — Une laitière fournissait du lait à un prêtre brahmane qui habitait de l'autre côté d'une rivière. En

([1]) Épisode du Harivamsha. Le *rishi* Krishna Dvaïpâyana Vyâsa est considéré comme le compilateur des Védas, du Mahâbârata, de divers Purânas, etc.

Variante (de la dernière phrase) : « Je n'ai rien mangé, signifie : Je suis le *shuddha Atman*, le pur Moi, qui n'est affecté par rien, qui est au-delà de *Prakriti*. »

([2]) Voir aussi 498 à 516 ci-dessus et 1135 ci-dessous.

raison de l'irrégularité du bac, elle ne pouvait le servir régulièrement à la même heure. Un jour qu'il lui reprochait son inexactitude, la pauvre femme s'écria : « Est-ce ma faute si je dois attendre sur la rive que, soit le passeur, soit les passagers veuillent bien venir ? » Le prêtre lui dit : « Femme, on traverse l'océan de la vie en prononçant simplement le Nom du Seigneur, et toi tu ne peux même pas passer cette petite rivière ! » La naïve laitière fut toute heureuse de connaître un moyen si simple de passer l'eau, et dès lors, elle fut un modèle de ponctualité. Le brahmane étonné s'enquit un jour de la cause de son exactitude. Elle répondit : « Je ne me sers plus du bac, je passe la rivière à pied en invoquant le Seigneur comme vous me l'avez enseigné. » Le prêtre stupéfait n'en croyait pas ses oreilles. Il dit à la femme : « Veux-tu me montrer comment tu fais cela ? » La laitière l'emmena au bord de la rivière et se mit en demeure de traverser en marchant sur l'eau. Au bout d'un instant, elle se retourna et vit son compagnon dans un grand embarras ; alors elle s'écria : « Comment, vos lèvres prononcent le Nom de Dieu, mais vos mains relèvent le bord de votre vêtement de peur qu'il ne soit mouillé ! Vous n'avez donc pas une foi absolue en Lui ? » Le secret de tout miracle opéré ici-bas par un homme ou par une femme, c'est la résignation complète et l'entière confiance en Dieu (1).

748. — Un disciple vouait à son *gourou* une confiance si entière qu'il traversait à pied les eaux d'une rivière rien qu'en répétant son nom. Le *gourou*, témoin de ce fait, se dit : « Que je dois être grand et puissant pour que le seul énoncé de mon nom ait un pareil pouvoir ! » Le lendemain, il s'aventura sur la rivière en répétant continuellement : « moi, moi ». Mais il enfonça dans l'eau et se noya, car le malheureux ne savait même pas nager. La foi accomplit des miracles, mais la vanité et l'égoïsme entraînent la mort des hommes.

749. — Un jour, un roi, coupable d'un péché mortel,

(1) Voir aussi 555 ci-dessus.

alla trouver un *rishi* dans son ermitage pour lui demander à quelle pénitence il devait se soumettre afin d'être purifié. Le sage était absent, mais son fils écouta l'histoire du roi, et dit : « Répétez trois fois le Nom de Dieu : *Râma*, et votre péché sera expié. »

Quand le *rishi* revint et apprit quelle pénitence son fils avait imposée au roi, il s'écria indigné : « Les péchés commis dans des myriades d'existences sont instantanément effacés lorsqu'on prononce, ne fût-ce qu'une fois, le Nom du Tout-Puissant. Ta foi, mon fils, est bien faible, puisque tu as prescrit de répéter trois fois le saint Nom ! Pour ce manque de foi, tu deviendras un intouchable. » Et le fils devint Guha, le grand adorateur paria dont il est parlé dans le Râmâyana (1).

750. — Avant d'accomplir un acte quelconque, il faut avoir en soi la foi et la perspective joyeuse du succès. C'est alors seulement qu'on se met résolument au travail. Par exemple, il faut d'abord avoir l'idée, puis la croyance qu'un vase plein de pièces d'or est enfoui dans votre jardin. Ensuite viendra la joie de vous efforcer à découvrir ce trésor. Vous creuserez avec persévérance jusqu'au moment où votre pelle, heurtant le vase, rendra un son métallique ; votre joie alors sera grande ; elle deviendra plus intense encore lorsque vous verrez le bord du vase, et elle ira ainsi en augmentant (2).

751. — *Bhagavân* Shrî Râmachandra, qui était une Incarnation de Dieu, dut jeter un pont sur la mer lorsqu'il voulut se rendre à Lankâ (3). Mais Hanumân, le singe fidèle serviteur, confiant dans sa foi en Râma, traversa d'un seul bond le bras de mer. Ainsi le serviteur, par la seule force de sa foi, accomplit de plus grandes œuvres que le maître (4).

(1) Voir aussi 1002 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1548 ci-dessous.
(3) Ceylan.
(4) Variante : « Râmachandra se soumit à un travail long et pénible pour jeter un pont sur le bras de mer qui sépare Ceylan du continent. Mais, comme pour prouver au monde la majesté et l'omnipotence de la foi, il permit à son grand adorateur Hanumân de traverser l'océan par le seul pouvoir de la foi. »

752. — Une pierre peut rester mille ans dans l'eau, elle n'en sera jamais pénétrée. Mais l'argile, dès qu'elle est en contact avec l'eau, s'imprègne de cet élément et devient de la boue. Ainsi, le cœur des fidèles ne désespère pas au cours de milliers d'épreuves et de persécutions, mais l'homme de peu de foi se laisse facilement ébranler par la cause la plus infime (1).

753. — Vous devenez ce que vous pensez. On dit qu'en songeant continuellement à une certaine espèce d'insecte (*bhramara-kîta*) (2), une blatte elle-même peut se transformer en cet insecte. De même, celui qui pense continuellement à la Béatitude absolue sera lui-même rempli de bonheur (3).

754. — Celui qui pense qu'il est un *jîva* reste en vérité un *jîva*. Celui qui se considère comme *Shiva* (Dieu) devient vraiment Dieu. Ce qu'un homme pense, il le devient (4).

755. — Pourquoi parler du péché et du feu de l'enfer tous les jours de votre vie ? Chantez le Nom de Dieu. Ne dites qu'une fois : « O Dieu, j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire et je n'ai pas fait ce que j'aurais dû faire. O Seigneur, pardonne-moi. » Après cela, ayez foi dans le Seigneur et vous serez débarrassés de vos péchés (5).

756. — Pourvu qu'un homme ait foi dans le Seigneur, vous pouvez être tranquille, son salut est assuré. Peu importe qu'il ait commis les péchés les plus abominables, tué des femmes, des brahmanes, etc. ! Qu'il dise simplement : « Seigneur, je ne recommencerai pas », et qu'il invoque Son saint Nom.

757. — Dans l'Inde, les guérisseurs par la foi ordonnent à leurs patients de répéter avec une entière convic-

(1) Voir aussi 292 et 346 ci-dessus.
(2) *Bruhmaru* (abeille)-*kîta* (ver)-*nyâya* est une figure souvent employée en logique hindoue pour indiquer l'identité de la larve et de l'insecte pleinement développé.
(3) Voir aussi 11 ci-dessus.
(4) Voir aussi 21 ci-dessus et 791 ci-dessous.
(5) Voir aussi 519 ci-dessus et 1153 ci-dessous.

tion : « Je n'ai aucune maladie. » Le malade dit et redit cette phrase et la suggestion mentale l'aide à se débarrasser de son mal. De même, si vous vous croyez moralement faibles, en peu de temps vous le deviendrez. Sachez que vous possédez un pouvoir immense, soyez-en convaincus, et ce pouvoir vous viendra un jour.

C. — Soumission a dieu

758. — Celui qui se soumet à la volonté du Tout-Puissant, avec un cœur plein de foi simple et d'amour candide, réalise très rapidement le Seigneur.

759. — Le pas de celui qui a pris son refuge en Dieu ne bronche pas.

760. — Vivre dans le monde ou renoncer au monde dépend de la volonté de Dieu. Travaillez donc en vous déchargeant de tout sur Lui. Que pouvez-vous faire d'autre ?

761. — Une eau peu profonde séjournant sur les champs s'évapore vite, même si on ne l'utilise pas. De même, un pécheur peut être purifié en se soumettant complètement et absolument à la pitié infinie et à la grâce de Dieu.

762. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Que devons-nous faire lorsque nous sommes placés dans le monde ? »*

Il répondit : « Abandonnez tout à Dieu et soumettez-vous à Lui ; ce sera la fin de vos peines et de vos angoisses. Alors seulement vous saurez que toute chose s'accomplit uniquement par la volonté du Seigneur (1). »

763. — Un jour un blanchisseur administra une cruelle correction à un *bkakta* — qui ne cessait de crier : « Nârâyana ! Nârâyana ! » Or le Seigneur Nârâyana était assis à côté de Lakshmî dans Shrî Vaikuntha (2). Dès

(1) Voir aussi 775 ci-dessous.

(2) Le paradis de Vishnou-Nârâyana. Selon les conceptions religieuses des écoles dualistes, l'hindou qui fait sur terre des actions méritoires avec le désir d'en être récompensé par un

qu'Il entendit les appels de Son disciple, Il Se leva dans l'intention d'aller le protéger ; mais après avoir fait quelques pas, Il revint à Son siège et Se rassit. Lakshmî Lui demanda alors pourquoi Il était revenu si brusquement. Le Seigneur Nârâyana lui répondit : « Parce qu'il est inutile que Je Me rende là-bas ; Mon disciple aussi est devenu blanchisseur : il essaye de se protéger lui-même et il est en train d'assener des coups à l'homme qui l'a battu ; à quoi bon M'en mêler ? »

Le Seigneur ne sauve que ceux qui s'abandonnent complètement entre Ses mains (1).

764. — Dans un village vivait un tisserand qui était très aimé de ses voisins. Il était pieux, et les gens avaient confiance en lui. Il allait au marché vendre ce qu'il avait tissé, et quand un acquéreur lui en demandait le prix, il répondait : « Par la volonté de Râma, le fil coûte une roupie ; par la volonté de Râma, le travail coûte quatre annas ; par la volonté de Râma, le bénéfice est de deux annas ; par la volonté de Râma, le prix de la toile se trouve donc être d'une roupie et six annas. » Les gens avaient foi en sa parole ; ils payaient immédiatement le prix demandé et emportaient la toile. Ce tisserand était vraiment pieux ; le soir, après son souper, il s'asseyait, méditait longuement sur Dieu et répétait Son saint Nom.

Une nuit qu'il ne pouvait dormir, le tisserand s'était assis dans la cour, près de l'entrée, et fumait. L'heure était tardive. Des voleurs passèrent par là ; ils avaient besoin d'un porteur et le forcèrent à les suivre. Ils fracturèrent l'entrée d'une maison et volèrent un grand nombre de choses qu'ils empilèrent sur le dos du pauvre tisserand. Sur ces entrefaites, le veilleur de nuit arriva et les larrons se sauvèrent, mais le tisserand fut pris avec son lourd ballot. Il passa la nuit en prison et, le lendemain matin, comparut devant le juge. Les gens du village, apprenant ce qui était arrivé, vinrent témoigner en

séjour au Paradis voit son désir exaucé. Il va au Paradis du Dieu qu'il adorait et y reste un temps porportionné aux mérites qu'il a acquis.

(1) Voir aussi 1114, 1116 et 1184 ci-dessous.

faveur du tisserand, et dirent au magistrat, avec unanimité : « Monsieur le juge, cet homme est incapable de voler quoi que ce soit. » Le juge questionna l'accusé qui déclara : « Seigneur, par la volonté de Râma, j'étais assis dans ma cour ; par la volonté de Râma, il était tard dans la nuit ; par la volonté de Râma, je méditais sur Dieu et répétais Son saint Nom ; par la volonté de Râma, ils m'emmenèrent ; par la volonté de Râma, ils pénétrèrent dans une maison ; par la volonté de Râma, ils empilèrent des fardeaux sur ma tête ; par la volonté de Râma, la police arriva sur les lieux en cet instant ; par la volonté de Râma, tous s'enfuirent ; par la volonté de Râma, je fus pris ; par la volonté de Râma, je fus mis en prison, et ce matin, la volonté de Râma m'amena devant toi. » Le juge, voyant l'innocence et la spiritualité de l'homme, ordonna de le relâcher. En sortant, le tisserand dit à ses amis : « La volonté de Râma m'a libéré. »

Que vous viviez dans ce monde ou que vous y renonciez, tout dépend de la volonté de Râma. Faites votre tâche ici-bas, et rejetez-en toute la responsabilité sur Dieu.

765. — Un *sannyâsin* allait de porte en porte mendier sa subsistance. Il s'était fait moine très jeune et ignorait tout du monde. Une jeune femme vint lui faire l'aumône à la porte (1). En voyant sa poitrine gonflée, le *sannyâsin* lui demanda si elle était blessée. La mère de la jeune femme répondit : « Non, mon fils, elle n'a pas de brûlure, mais son enfant va bientôt naître et Dieu l'a pourvue à l'avance de seins gonflés de lait pour qu'elle puisse nourrir le nouveau-né qui s'alimentera à sa poitrine. » Le jeune *sannyâsin*, lorsqu'il entendit cette explication, s'exclama aussitôt : « Jamais plus je ne mendierai ma nourriture. Celui qui m'a créé me nourrira aussi. »

766. — Il faut acquérir la conviction que toute chose s'accomplit par la volonté de Dieu. On devient alors

(1) Variante : « Un jeune *sannyâsin* se rendit à la maison d'un laïc pour mendier son repas. Il ignorait tout du monde. La fille du maître de la maison vint lui faire l'aumône... »
Voir aussi 376 ci-dessus.

un simple instrument entre Ses mains, on est libéré, même en cette vie. Tu fais Ton travail, ô Seigneur, mais les hommes disent : « Je le fais ! »

767. — Le disciple n'a pas de plus sûr moyen que celui de *ba-kalama* (1). Cela signifie que, soumettant son « moi » à la volonté du Tout-Puissant, il n'a plus conscience que quoi que ce soit lui appartienne.

768. — Il n'est pas de *sâdhanâ* plus facile que l'offrande de soi. L'offrande de soi est la disparition complète de l'égoïsme.

769. — Le petit singe s'accroche étroitement à sa mère pendant ses allées et venues. Le petit chat, par contre, miaule piteusement, et c'est sa mère qui l'emporte par la peau de la nuque. Si le petit singe desserre son étreinte, il tombe et se blesse — parce qu'il a confiance en soi-même. Le chaton, par contre, ne court pas un tel risque, puisque sa mère le porte d'un endroit à l'autre.

Il existe la même différence entre la confiance en soi et l'entière soumission à la volonté de Dieu (2).

770. — Il n'y a pas péché à désobéir, par amour pour Dieu, aux ordres de vos supérieurs. Bharata (3), pour l'amour de Râma, désobéit à Kaikeyî. Les *gopîs*, par désir de voir Krishna, désobéirent à leurs maris. Pour l'amour de Dieu, Prahlâda désobéit à son père. Bali désobéit à son *gourou*, Shukrâchârya, pour plaire au Seigneur. Vibhîshana désobéit à son frère aîné Râvana pour gagner la faveur de Râma (4).

771. — Un homme traversait un champ en portant un de ses enfants sur son bras, alors que l'aîné lui tenait la main. En voyant s'élever un cerf-volant, l'aîné des enfants battit joyeusement des mains en s'écriant : « Re-

(1) Celui qui est capable de tenir le calame, la plume, c'est-à-dire le mandataire chargé de négocier, de traiter pour son mandant.
(2) Voir aussi 1188 ci-dessous.
(3) Frère de Râma. Sa mère Kaikeyî voulait le faire couronner roi, mais il n'accepta de gouverner qu'au nom de son frère.
(4) Voir aussi 648 ci-dessus.

garde, papa, un cerf-volant! » Mais en lâchant la main de son père, il tomba et se blessa. Le cadet, serré dans les bras de son père, put battre des mains sans risque et en toute joie. Dans le domaine de la spiritualité, le premier représente la confiance en soi-même, et le second l'abandon à Dieu.

772. — Dans le courant du mois de juin, un jeune chevreau qui jouait auprès de sa mère, lui raconta, tout en gambadant gaiement, qu'il comptait faire un grand festin de fleurs de *ras* (1). « Ah! mon enfant, répondit la mère, ce n'est pas chose si facile que tu crois. Avant d'atteindre la fête des fleurs de *ras*, tu passeras par plus d'un moment périlleux. Septembre et octobre risquent d'être défavorables. Quelqu'un peut te choisir pour te sacrifier à la Déesse Dourgâ. Ensuite, il y a le moment terrible de la *Kâlîpûjâ*, et si tu as le bonheur d'échapper à cette période, il y a encore la *Jagaddhâtrî* (2), où sont sacrifiés presque tous les mâles survivants de notre race. Si ta chance te conduit sain et sauf à travers toutes ces embûches, tu pourras te réjouir du festin de fleurs de *ras*, au commencement de novembre. »

Comme la mère chèvre de la fable, nous ne devons pas compter avec trop de confiance sur l'accomplissement de nos désirs juvéniles. Il nous faut songer aux moments périlleux par lesquels nous aurons à passer au cours de notre vie.

773. — Quand la Bienheureuse Râdhâ dut, pour bien prouver sa chasteté, passer par l'épreuve de transporter de l'eau dans une jarre percée de mille trous, et qu'elle réussit à le faire sans en verser une goutte, tout le monde l'acclama avec enthousiasme : « Une femme aussi chaste n'a jamais existé et n'existera plus jamais! » Mais Râdhâ dit : « Pourquoi me félicitez-vous ? Dites plutôt : « Gloire

(1) Espèce de fleurs qui poussent en abondance au moment des fêtes de *Râsalîlâ*.

(2) La *Jagaddhâtrî pûjâ*, qui a lieu vers la fin de la lune de novembre, est une grande fête en l'honneur de la Mère de l'Univers.

à Krishna, gloire à Lui seul! » Moi, je n'ai fait que Lui obéir. »

774. — La bénédiction ne m'appartient pas ; c'est à la Mère Divine de bénir! Toutes les bénédictions viennent d'Elle. Que vos prières montent constamment vers Elle, la Béatitude éternelle. C'est Elle qui écarte de nous tous les maux [1].

775. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quelle est la nature de la confiance absolue en Dieu ? » Il répondit :* « C'est ce même état de repos complet où se trouve un travailleur fatigué quand, après une journée de labeur, il s'appuie contre un coussin en fumant à loisir. C'est la fin des angoisses et des soucis. Tout ce qui doit être fait sera fait par Lui [2]. »

776. — Les feuilles mortes sont poussées de droite et de gauche par le vent, sans pouvoir elles-mêmes choisir leur chemin. Ainsi, dans leurs mouvements, ceux qui s'appuient sur Dieu sont en harmonie avec Sa Volonté; ils disent *Amen* et se remettent entre Ses mains avec un abandon parfait [3].

777. — Soyez libres. Vivez dans le monde comme une feuille salie par ce qu'elle a contenu et qu'on jette au hasard [4]. Qui veut la garder? Qui la ramasse? Le vent la pousse de-ci, de-là... Vous, de même, vous êtes aujourd'hui installés ici ; c'est bien, restez-y. Mais si, demain, Dieu vous enlève et vous dépose à une meilleure place, ni votre famille ni le monde n'y perdront rien.

[1] Shrî Râmakrishna prononça ces paroles alors qu'on l'implorait de bénir un malade pour le guérir.

[2] Voir aussi 762 ci-dessus.

[3] VARIANTE : « Comment les « libérés » (*mukta-purusha*) vivent-ils dans le monde? N'ayant plus ni égoïsme, ni volonté propre, ils peuvent être comparés à des feuilles sèches poussées de-ci de-là par un grand vent. Parfois les feuilles sont transportées sur un tas de fumier et parfois à une place plus digne. Telle est la condition des libérés. »

Voir aussi 610 et 611 ci-dessus.

[4] Les hindous, par mesure d'hygiène, emploient comme assiettes des morceaux de feuille de bananier, ou encore des feuilles d'arbres cousues ensemble. Ces assiettes ne servent qu'une seule fois ; on les jette après le repas.

778. — Shrî Râmachandra, au cours de ses voyages dans la forêt, descendit au bord de l'étang Pampâ pour y boire, laissant son arc et ses flèches fichés en terre. En remontant, il trouva sur le sol, couverte de sang, une grenouille qui avait été transpercée par son arc. Il en fut très attristé et dit à la grenouille : « Pourquoi n'as-tu pas fait quelque bruit ? J'aurais alors su que tu étais là et tu ne te trouverais pas dans cet état. » La grenouille répondit : « O Râma, quand je suis en péril je T'invoque en disant : O Râma, sauve-moi ! Maintenant que c'est Toi-même qui me tues, qui pourrais-je invoquer ? (1) »

779. — Il ne faut jamais aller voir un *sâdhu* ni visiter un temple sans porter une offrande. Si petit que soit le présent, même un simple fruit, ayez toujours une offrande à déposer devant eux (2).

780. — Le serviteur d'un homme riche entra un jour dans la demeure de son maître et se tint respectueusement, humblement, debout dans un coin. Il tenait dans la main un objet recouvert d'un linge. Le maître lui demanda ce qu'il apportait là. Le serviteur sortit du linge une petite pomme cuite dans de la crème et la tendit humblement à son maître, espérant avoir la joie de voir son offrande agréée. Le maître, touché par ce geste affectueux, reçut avec plaisir le cadeau malgré son peu d'importance, remercia son serviteur et admira la pomme.

C'est ainsi que Dieu regarde dans les cœurs de Ses adorateurs. Sa grandeur est infinie, et cependant Il est sensible à l'amour et au dévouement (3).

(1) Dans la tradition hindoue, le fait de recevoir la mort de la main d'une Incarnation divine est un grand bienfait et procure la libération définitive. D'autre part, puisque le rôle de Destructeur appartient à Dieu au même titre que celui de Créateur et celui de Préservateur, le dévot hindou ne s'insurge pas plus devant la destruction que devant la création.

(2) Variante : « ... devant les grands de ce monde. »

(3) Variante : « Le Seigneur du domaine peut être très riche, mais il accepte avec joie le présent le plus humble qu'un pauvre tenancier vient lui offrir. De même Dieu, malgré Sa grandeur et Sa Toute-Puissance, accepte avec joie et bonté les plus modestes offrandes d'un cœur sincère. »

D. — Nécessité de l'Ishta (divinité choisie)

781. — Notre idéal peut être notre *gourou*. Il peut aussi être sans forme. Notre idéal peut être le Dieu personnel ou l'une de Ses innombrables manifestations. Il peut être notre Dieu ou Déesse tutélaire (*ishta-devatâ*). Les adorateurs de Vishnou ont la dévotion (*nishthâ*) pour leur Dieu tutélaire, Vishnou ou Shrî Krishna. Les *shâktas* l'ont pour Shakti, que l'on appelle aussi Kâlî, Dourgâ, etc.

782. — La jeune femme qui entre dans une famille respecte ses beaux-parents ; elle ne les dédaigne ni ne leur désobéit ; elle s'occupe de leur bien-être, mais elle aime son mari plus que toute autre personne. De même, soyez fermes dans votre adoration pour le Dieu que vous avez choisi (*Ishta*), mais ne méprisez pas les autres divinités. Honorez-les toutes, car toutes représentent une Autorité et un Amour.

783. — Dans le jeu de dés qui se nomme *ashtakâshta* (1), les pions doivent traverser toutes les cases avant d'atteindre celle du milieu où ils s'arrêtent et d'où ils ne ressortent plus. Tant qu'il n'a pas atteint ce point central, un pion est exposé à rétrograder jusqu'à l'endroit du départ, d'où il est obligé de recommencer son fastidieux voyage. Toutefois, si deux pions partent ensemble et traversent de concert les nombreuses cases, nul joueur ne peut les obliger à revenir en arrière.

De même, en ce monde, les hommes qui, dès le début de leur *sâdhanâ*, s'unissent à un *gourou* ou à un Dieu qu'ils ont choisi, ne craignent ni revers ni difficultés. Leurs progrès se réalisent sans risques et sans obstacles.

784. — Bien des routes mènent à Calcutta. Un homme partit un jour de sa demeure, dans un village éloigné, pour se rendre à la capitale. Il demanda à un passant : « Quelle route faut-il prendre pour atteindre Calcutta au

(1) Analogue au jeu anglais *Ludo*.

plus vite ? — Suivez celle-ci », lui répondit-on. Un peu plus loin il rencontra un autre passant et lui dit : « Ceci est bien la route directe pour Calcutta ? — Oh, non ! lui fut-il répondu, revenez en arrière et prenez la route de gauche. » Le villageois suivit ce conseil. Quand il eut marché un certain temps sur ce nouveau chemin, il rencontra un troisième promeneur qui, interrogé, lui indiqua une troisième route, différente des deux autres. Ainsi le villageois passa sa journée à marcher sans jamais avancer vers son but.

De même que l'homme qui veut aller à Calcutta doit continuer sur la route qui lui a été indiquée par quelqu'un de sincère, ceux qui veulent atteindre Dieu doivent suivre avec persévérance un seul et même guide ([1]).

785. — Un homme voulut creuser un puits. Ne trouvant pas trace d'eau après avoir creusé environ vingt coudées, il s'arrêta et chercha un autre endroit. Il se remit à creuser et alla plus profond encore, mais ne trouva toujours rien. Il choisit alors une troisième place et creusa plus profondément, mais sans obtenir aucun résultat. Complètement découragé, il abandonna son travail. La profondeur totale des trois trous atteignait à peu près cent coudées. S'il avait eu la patience de faire seulement la moitié de ce travail au même endroit, sans changer d'emplacement, il aurait sûrement trouvé de l'eau.

Il en est de même pour les gens qui changent continuellement de croyance. Pour aboutir à un résultat, il faut se donner de tout son cœur à l'objet de sa foi et ne pas douter qu'elle soit efficace.

786. — Ainsi qu'une femme fidèle, entièrement dévouée à son époux, est unie à lui, même après la mort, ainsi l'homme qui se consacre uniquement au Dieu qu'il a choisi obtiendra certainement l'union avec la Divinité ([2]).

([1]) Voir aussi 1022 et 1133 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 882 ci-dessous.

E. — Véracité

787. — Ayez en vous l'amour et renoncez à toute ruse et à toute fausseté. Ceux qui s'occupent d'affaires, bureau ou commerce, devraient aussi s'attacher à la vérité. La véracité est la *tapasyâ* (1) de ce *kaliyuga*.

788. — Si vous ne dites pas toujours la vérité, vous ne pourrez trouver Dieu, qui est l'âme même de toute vérité (2).

789. — L'homme doit prendre grand soin de toujours dire la vérité. Par elle il peut réaliser Dieu (2).

790. — Tout ce qui est faux est mauvais, même un habit emprunté. Si votre esprit n'est pas tout à fait d'accord avec votre vêtement, le malheur vous assaillira, car de cette façon on devient hypocrite, et toute crainte de mal agir ou de dire des mensonges s'évanouit (3).

791. — Un homme gravement endetté feignait la folie pour échapper aux conséquences de ses engagements. Les médecins qui le soignaient n'arrivaient pas à le guérir ; au contraire, il devenait toujours plus fou. Enfin, un médecin, plus avisé que les autres, découvrit la vérité, et, prenant à part le soi-disant fou, le tança et lui dit : « Que faites-vous ? Attention ! A feindre la folie, vous risquez de devenir vraiment fou. Je vois déjà en vous de sérieux signes d'insanité. » Cet avis fit revenir l'homme de son erreur et il cessa la comédie. Vous deviendrez ce que vous cherchez constamment à paraître (4).

792. — La franchise du caractère, l'opposé de la dissimulation, est le résultat d'austères pratiques religieuses exécutées dans des incarnations précédentes. Ne voyez-vous pas que chaque fois que Dieu a pris une

(1) Ascèse, pratique d'austérité en vue d'arriver à un but déterminé.
(2) Voir aussi 1474 ci-dessous.
(3) Voir aussi 434 et 571 ci-dessus.
(4) Voir aussi 753 et 754 ci-dessus.

forme humaine, cette grande vertu de sincérité s'est toujours imposée aux regards ?

Voyez Dasharatha, le père de Râma, et Nanda, le père [adoptif] de Shrî Krishna.

793. — Je peux dire que mon intransigeance en matière de véracité s'est quelque peu atténuée, mais autrefois j'étais extrêmement strict. Si je disais que je me baignerais, j'allais dans le Gange, j'y récitais des *mantras*, je me versais de l'eau sur la tête, et malgré tout je me demandais encore si mon bain avait été bien complet. Un jour, chez Ram, à Calcutta, je dis sans y prendre garde que je ne mangerais pas de *luchis* (1). Or, quand vint l'heure du repas, j'avais grand faim. Mais j'avais dit que je ne mangerais pas de *luchis*, et je dus apaiser ma faim avec des entremets !

F. — Brahmacharya (continence) (2)

794. — Comme vous pouvez voir votre image réfléchie dans une glace argentée, ainsi l'homme qui, par une continence parfaite, a préservé sa puissance et sa pureté, peut voir Dieu Se refléter dans son cœur (3).

795. — Si vous ne pratiquez pas la continence absolue, vous ne pouvez comprendre les vérités subtiles de la spiritualité.

796. — Shuka Déva était *ûrdhvaretas* (un homme parfaitement chaste) ; il n'avait jamais eu aucune émission. Il y a une autre classe de gens nommés *dhairyaretas*, qui ont usé précédemment de leur virilité, mais sont revenus à la continence absolue. Si un homme peut rester *dhairyaretas*, pendant douze ans, il obtient un pouvoir surhumain ; un nerf nouveau se développe en lui, nerf que l'on nomme le nerf de l'intelligence (*medhâ-nâdî*) et

(1) Petites galettes faites avec de la fine farine blanche de blé pétrie avec de l'eau, puis frites dans du beurre fondu. Souvent employées au Bengale à la place de riz et de pain.
(2) Voir aussi 96 à 121, 380 et 381 ci-dessus.
(3) Voir aussi 322 ci-dessus.

il peut connaître toute chose et en garder le souvenir ([1]).

797. — Si un homme pratique la continence absolue pendant douze ans, sa *medhâ-nâdî* s'ouvrira, c'est-à-dire qu'il verra s'augmenter en lui pouvoir et compréhension. Il deviendra capable de comprendre et de pénétrer les pensées les plus subtiles. Avec une telle compréhension, l'homme peut réaliser Dieu. Ce n'est que par ce genre de compréhension purifiée que Dieu peut être atteint et réalisé.

798. — La dépense de fluide vital entraîne nécessairement une perte d'énergie. Une émission involontaire due à la nourriture n'a pas grande importance, mais un homme vraiment spiritualisé ne devrait fréquenter aucune femme.

799. — Connaissez-vous l'histoire des douze cents *neras* et des treize cents *nerîs*? Vîrabhadra, fils de Nityânanda Goswâmi ([2]), avait treize cents disciples monastiques (*neras*). Lorsque ceux-ci réalisèrent Dieu, Vîrabhadra fut saisi d'inquiétude. Il pensa : « Maintenant qu'ils sont *siddhas*, tout ce qu'ils diront se réalisera, et il deviendront un véritable danger partout où ils iront, car si quelqu'un leur cause un préjudice, même sans mauvaise intention, il en souffrira certainement. » Aussi les appela-t-il et leur dit-il : « Allez terminer vos méditations dans le Gange et revenez ensuite me trouver. »

Ces moines étaient parvenus à une telle puissance spirituelle qu'aussitôt en méditation, ils entraient en *samâdhi* ; les vagues déferlaient sur eux et les recouvraient, mais cela n'interrompait pas leur *samâdhi*. Cent de ces disciples avaient pourtant deviné l'intention de leur maître, et, pour éviter de lui désobéir, ils s'enfuirent sans revenir vers lui. Lorsque les douze cents autres revinrent, le maître leur dit : « Ces treize cents *nerîs* ([3]) que voici vont vous servir. Je vous prie de les

([1]) Voir aussi 112 ci-dessus.
([2]) Le disciple de Chaitanya.
([3]) Féminin de *nera*, femme qui a embrassé la vie monastique.

épouser. — Il sera fait selon ta volonté, maître, mais cent d'entre nous sont manquants. » Dorénavant, les douze cents vécurent avec leurs femmes respectives, et ils perdirent ainsi toute la spiritualité et toute la puissance qu'ils avaient acquises, car vivre avec une femme, c'est perdre sa liberté.

Vous, Vijoy, vous voyez vous-même jusqu'où vous êtes tombé dans la servitude. Vous voyez aussi comment tous ces Hindous instruits, avec toute leur science anglaise, doivent servir les Anglais et leur lécher les bottes. A l'origine de tout cela, on retrouve « la femme ». Ces hommes se sont mariés et mènent joyeuse vie avec leur femme et leurs enfants, et ils ne peuvent plus se dégager, même s'ils en ont envie. C'est pourquoi ils doivent subir toutes ces insultes et ces humilitations de la servitude (1).

800. — Celui qui a renoncé à la jouissance de la femme a, en vérité, renoncé au monde. Dieu alors est très proche de lui.

G — VIVEKA (DISCERNEMENT)

801. — Ayez du discernement. « La femme et l'or » sont tous deux irréels. Dieu est la seule réalité. A quoi sert l'argent? Il nous procure la nourriture, les vêtements et un toit pour nous abriter; il nous est utile, mais c'est tout. Il ne peut nous faire voir Dieu et il ne peut être le but de notre vie (2). C'est ce qu'il faut discerner. Qu'y a-t-il dans l'argent ou dans la beauté de la femme? A la réflexion, le plus beau corps féminin n'est qu'un composé de chair, d'os, de peau, de sang, de graisse et de moelle et même, comme chez les autres animaux, d'entrailles, d'urine, d'excréments, etc. (3). Ce qui est stupéfiant, c'est qu'un homme puisse oublier Dieu pour vouer entièrement son âme à de pareilles choses.

(1) Paroles adressées à Vijoy Krishna Goswâmi.
Voir aussi 105 ci-dessus.
(2) Voir aussi 134 ci-dessus.
(3) Voir aussi 583 ci-dessus et 806 ci-dessous.

802. — A quoi sert la connaissance livresque, à quoi sert de faire des conférences, si au-dedans de soi l'on ne possède pas *viveka*?

803. — Même si vous échouez, ne laissez pas votre esprit abandonner son analyse (*vichâra*) ; ainsi même vos erreurs vous conduiront à la connaissance.

804. — Quand l'esprit, s'analysant lui-même, atteint l'état de paix profonde, il reçoit la révélation du *Brahman* suprême.

Un homme désira un jour voir le roi, qui vivait dans les appartements intérieurs du palais, gardés par sept enceintes. S'étant rendu au palais, il vit à la première grille un personnage imposant, entouré de plusieurs officiers vêtus somptueusement. Il demanda à l'ami qui le conduisait si c'était le roi. « Non », dit l'ami avec un sourire. Ils continuèrent leur marche, et à chaque grille, ils trouvèrent des gens toujours plus richement vêtus et entourés d'une cour toujours plus nombreuse. Toujours, il les prenait pour le roi et son ami le détrompait. Mais quand la septième grille fut franchie et qu'il se trouva face à face avec le roi, il n'eut pas besoin de demander à son ami si cet homme qui était devant lui était bien le roi. Il était muet à la vue de sa majesté infinie et il était certain de se trouver en présence de cet auguste personnage (1).

805. — Ce monde est irréel aussi longtemps que vous ne connaissez pas Dieu. Car vous ne Le voyez pas en toute chose et vous vous liez au monde par les chaînes du « moi » et du « mien ». Vous êtes la dupe de votre ignorance, vous vous attachez aux choses matérielles et vous descendez toujours plus profondément dans les abîmes de *Mâyâ*. *Mâyâ* aveugle si complètement les hommes qu'ils ne peuvent plus se dégager des mailles de son filet, même lorsque le chemin est ouvert devant eux.

Vous savez bien comme cette vie des sens est irréelle! Songez un peu à la maison dans laquelle nous sommes.

(1) Voir aussi 600 ci-dessus et 866 ci-dessous.

Combien d'hommes y sont nés et y sont morts! Ainsi les choses de ce monde surgissent à nos yeux et s'évanouissent un instant plus tard. Ceux que vous appelez les vôtres cesseront d'exister pour vous dès l'instant où la mort vous fermera les yeux. Comme la griffe de l'attachement est forte sur l'homme « mondain »! Personne, dans sa famille, n'a besoin de lui ; cependant, par amour pour un de ses petits-fils, il ne peut se rendre à Kâshî [1] pour faire des exercices religieux. Il se dit : « Qu'adviendrait-il de mon Hari? » et cette idée suffit pour le retenir dans le monde [2].

Dans un piège à poissons, il y a toujours une porte ouverte, mais les poissons ne la trouvent pas [3]. La chenille s'enroule dans son cocon et y périt. De même, votre incarnation actuelle [4] est, sans aucun doute, éphémère et irréelle.

806. — Savez-vous comment il faut détruire l'égoïsme? Quand on bat des céréales, on s'arrête de temps à autre pour examiner le grain et voir s'il est complètement séparé de la balle. S'il ne l'est pas, on continue l'opération. De même, de temps à autre, je m'injuriais et je m'accusais violemment pour voir si en moi mon ego reparaîtrait [5]. Parfois je méditais aussi sur la nature du corps : « Regarde ce corps! Qu'est-ce sinon une cage de chair et d'os? Il ne renferme que du sang, du pus et d'autres éléments impurs [6]! Il est vraiment étrange qu'on puisse en concevoir de la fierté! »

807. — La perception du « moi » implique celle du « non-moi ». Celui qui a la perception de la lumière ne peut se débarrasser de celle de l'obscurité. Celui qui a le sens du péché a forcément aussi le sens de la vertu.

[1] Bénarès.
[2] Voir aussi 653 ci-dessus.
[3] Voir aussi 46 et 298 ci-dessus.
[4] Variante : « la vie mondaine (*samsâra*). »
[5] Voir aussi 180 ci-dessus.
[6] Voir aussi 546, 583 et 801 ci-dessus.

Celui qui a le sens du bien ne peut pas ne pas avoir le sens du mal ([1]).

808. — Supposez que le riz cuise dans la marmite. Pour voir s'il est cuit à point, vous en prenez un grain et vous le pressez entre vos doigts. Vous saurez immédiatement si tout le contenu de la marmite est cuit à point ([2]). Vous n'aurez pas besoin d'écraser tous les grains de riz. De même, vous pouvez savoir si le monde est réel ou irréel, éternel ou éphémère, s'il est ou s'il n'est pas, en examinant simplement deux ou trois objets qui en font partie. L'homme naît, vit quelques jours et meurt ; les animaux font de même, et les arbres aussi. Si vous discernez cela, vous comprendrez que toutes les choses qui ont un nom et une forme, même la terre, le soleil et la lune ont le même sort. N'arriverez-vous pas ainsi à comprendre la nature de toute chose dans l'univers ? Quand vous aurez reconnu que le monde est irréel et éphémère, vous ne l'aimerez plus, votre esprit s'en détachera ; vous y renoncerez et vous vous libérerez de tous désirs. Quand vous aurez accompli cet acte de renoncement, vous arriverez à connaître Dieu qui est la cause de l'univers. Celui qui, de cette manière, atteint à la réalisation de Dieu, n'est-il pas alors omniscient ?

809. — La conscience des objets accompagne toujours la conscience du corps.

H. — Vairâgya (absence de passion)

810. — Même lorsque nous sommes aveuglés par l'assouvissement de tous nos désirs terrestres, une question peut s'élever en nous : Qui suis-je, moi qui jouis de tout cela ? » Ce peut être l'instant où le secret commence à se révéler à notre cœur.

811. — Dans une forêt pleine d'épines et de ronces, il est impossible de marcher nu-pieds. Il faut avoir des souliers de cuir — ou bien recouvrir le sol de la forêt

([1]) Voir aussi 1257, 1268, 1364 et 1365 ci-dessous.
([2]) Procédé classique, dit *sthâlîpulâka nyâya*, en logique hindoue.

avec du cuir, ce qui n'est pas faisable ; donc il vaut mieux protéger ses pieds ([1]).

De même, l'homme a ici-bas le souci de désirs et de besoins innombrables, et il n'existe pour lui que deux façons de se libérer : ou satisfaire tous ses désirs ou renoncer à tous. Mais il est impossible de satisfaire tous les désirs et les besoins humains ; chaque fois que l'on en apaise un, un autre surgit. Il est donc préférable de les diminuer par le contentement et par la connaissance de la vérité.

812. — Si vous portez des souliers, vous pouvez marcher tranquillement sur des épines. Chaussé de la connaissance de l'essence des choses (*tattvajnâna*), vous pouvez de même traverser en sécurité ce monde hérissé d'épines.

813. — Il est agréable de gratter la place atteinte par la teigne, mais la sensation qui en résulte est pénible, intolérable. De même les plaisirs de ce monde sont attrayants au début, mais leurs conséquences sont terribles à supporter et à contempler ([2]).

814. — Un milan, qui tenait un poisson dans son bec, était poursuivi par un grand nombre de corneilles et d'autres milans, qui lui donnaient des coups de bec et essayaient de lui ravir son poisson. Partout où il allait, ses persécuteurs le suivaient en croassant, si bien qu'exaspéré, il finit par lâcher le poisson. Un autre milan le saisit instantanément et fut, à son tour, poursuivi par toute la bande. Le premier milan n'étant plus molesté, se percha paisiblement sur une branche d'arbre. Voyant la quiétude et la tranquillité de l'oiseau, l'*avadhûta* se prosterna devant lui, en disant : « Tu es mon *gourou*, car tu m'as enseigné que la paix de l'esprit n'est possible en ce monde que lorsqu'on a renoncé aux choses accessoires (*upâdhi*). Sinon l'on rencontre des dangers à chaque pas ([3]). »

([1]) Voir aussi 732 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 357 ci-dessus.
([3]) Variante (des deux dernières phrases) : « O milan, tu es mon *gourou*. Tu m'as enseigné que tant que l'homme ne rejette

815. — On ne peut pas écrire sur du papier imprégné d'huile. Ainsi l'âme gâtée par l'huile de la sensualité (luxure, richesse) est inapte aux exercices de dévotion. Mais de même qu'on peut de nouveau écrire sur du papier huilé quand on l'a frotté de craie, de même l'âme qui a été souillée par l'huile de la sensualité ne peut servir pour des exercices spirituels qu'après avoir été desséchée par la craie de la renonciation.

816. — Il existe une araignée venimeuse dont le poison ne peut être neutralisé par aucun médicament, mais seulement par des passes magnétiques, que l'on fait sur la blessure, en tenant dans sa main une racine de safran [1]. Ce n'est qu'après cette opération que les autres remèdes peuvent produire de l'effet. De même, quand l'araignée de la luxure ou de la richesse a empoisonné un homme, il faut qu'il soit d'abord tout imprégné du magnétisme magique du renoncement avant de pouvoir réaliser un progrès spirituel.

817. — L'adversité tourne la clef de la chambre où Dieu demeure. Pour l'atteindre, il faut renoncer à tout dans ce monde.

818. — Au-delà de la compréhension même de *Brahman* et des *dévas*, il y a l'œuvre mystérieuse de cette clef qui donne accès à la chambre du Seigneur. Pour atteindre Dieu, vous devez renoncer à vous-même et au monde.

819. — Pour atteindre Dieu, il faut Lui offrir votre corps, votre esprit et vos richesses [2].

820. — *Vijoy Krishna Goswâmi demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quel doit être l'état d'esprit d'un homme « mondain » avant qu'il puisse espérer la liberté ? »*

Le Maître répondit : « Il ne peut être libéré que si, par la grâce de Dieu, il acquiert un renoncement total à

pas le fardeau des désirs de ce monde, il ne peut échapper aux troubles de ce monde, ni être en paix avec soi-même. »

(1) Il s'agit du « safran indien » ou terre-mérite, tiré de la racine du curcuma.

(2) Voir aussi 552 ci-dessus.

toutes choses de ce monde. Alors seulement il est libéré de son attachement à « la femme et l'or ». D'où lui viendra ce renoncement total, cette absence passionnée de désirs ? « Je réaliserai Dieu peu à peu », tel est le langage d'un renoncement tiède. Mais celui dont le renoncement est ardent et fort a le cœur plein du désir de Dieu, de la soif de Dieu, comme le cœur d'une mère aspire à voir son enfant. Il ne cherche que Dieu, et le monde lui semble un puits où il risque à tout instant de se noyer. Les amis lui font l'effet de serpents venimeux dont il faut s'écarter (1). Et sa détermination et son désir de trouver Dieu sont si puissants qu'il ne songe même pas à mettre ses affaires domestiques en ordre avant de s'occuper du Seigneur. »

821. — Comment un homme peut-il apprendre à se détacher des choses d'ici-bas (2) ? Une femme dit un jour à son mari : « Je suis en souci pour mon frère ; il songe depuis quelque temps à se faire ascète ; il s'y prépare en réduisant journellement ses désirs et ses besoins. » Son mari lui répondit : « N'aie aucune anxiété, ton frère ne deviendra jamais *sannyâsin* de cette manière. — Et comment fait-on pour le devenir ? demanda la femme. — Ainsi ! » s'exclama son époux, et il déchira en morceaux sa robe flottante, enroula une des bandes autour de ses reins et déclara à sa femme qu'elle et toutes les autres femmes ne seraient désormais plus que des mères pour lui. Il quitta sa maison et ne revint jamais.

822. — Un homme qui s'apprêtait à prendre son bain dans la rivière, entendit raconter qu'une de ses connaissances renonçait au monde pour devenir *sannyâsin*. La conviction se fit aussitôt en lui que toute chose est éphémère en ce monde et que le *sannyâsin* est le meilleur chemin pour arriver au but de la vie. Il se décida donc à devenir immédiatement *sannyâsin* et,

(1) Voir aussi 627 et 732 ci-dessus et 1351 ci-dessous.
(2) VARIANTE : « Comment un homme acquiert-il *vairâgya ?* » Voir aussi 1590 ci-dessous.

demi-nu, comme il était, sans rentrer chez lui, il partit. C'est un exemple d'intense *vairâgya*.

823. — Pourquoi le véritable adorateur de Dieu renonce-t-il à tout par amour pour Lui ? La phalène qui a vu la lumière ne retourne pas à l'obscurité ([1]). La fourmi peut mourir dans le tas de sucre, mais ne l'abandonne jamais. De même, l'adorateur de Dieu donne joyeusement sa vie pour atteindre au bonheur divin et ne se soucie de rien d'autre.

824. — Un homme ne devient un vrai *jnânin*, un vrai *paramahamsa*, que lorsqu'il a passé par tous les modes de vie, du plus humble vidangeur au plus puissant des rois, qu'il les a connus par l'observation, l'expérience personnelle, et celle des autres, et qu'il s'est ainsi convaincu de la nature triviale de toutes les joies terrestres.

825. — La Sagesse (*jnâna*) ne vient jamais sans le renoncement à la luxure et aux richesses. L'ignorance (*avidyâ*) est détruite par le renoncement. Une lentille exposée aux rayons du soleil peut brûler beaucoup de choses, mais vous ne pouvez vous en servir dans une chambre obscure. Il en est de même de l'esprit. Il vous faut le tirer hors de la sombre prison de ce monde et l'exposer à la gloire de la Divinité rayonnante. Alors seulement l'ignorance sera détruite par le vrai renoncement.

826. — La connaissance (*jnâna*) ne peut être communiquée instantanément. Sa possession est une question de temps. Imaginez un malade avec une fièvre ardente. Le docteur, dans ce cas, ne donnera pas de quinine ; il sait que cela ne ferait aucun bien. La fièvre doit d'abord quitter le malade, ce qui est une question de temps, et seulement après cela, la quinine ou quelque autre remède lui sera utile. Parfois la fièvre s'en va d'elle-même, sans aucun remède.

C'est exactement ce qui se passe pour un homme qui

([1]) Voir aussi 491 ci-dessus et 1132 ci-dessous.

cherche la sagesse. Tant qu'il est plongé dans la frivolité, les préceptes religieux lui sont inutiles. Il faut lui accorder un certain temps pour jouir de ce monde. Quand l'attrait qu'il ressent pour ces jouissances diminue un peu en lui, le moment est venu de faire prendre racine en son âme aux instructions religieuses. Jusqu'à cet instant-là, tout enseignement est perdu pour lui ([1]).

827. — Les enfants poursuivent leurs ébats dans leur chambre tant que leur mère n'est pas là. Ils n'ont ni crainte ni anxiété, tant ils sont profondément absorbés par leurs jouets. Mais aussitôt qu'entre la mère, ils jettent leurs joujoux et courent vers elle en criant : « Maman, maman! »

En ce moment, vous êtes aussi absorbés par les jouets de ce monde : richesse, honneurs et gloire ; vous êtes heureux et ne connaissez ni peur ni angoisse. Mais si, un jour, vous pouvez apercevoir un instant la Mère Bienheureuse, vous n'aurez plus de goût pour les richesses, les honneurs ou la gloire, vous jetterez au loin tous ces joujoux pour courir à Elle ([2]).

828. — Il y a plusieurs espèces de *vairâgya*. L'une d'entre elles provient d'une douleur intense causée par les souffrances de ce monde. Mais la meilleure forme de *vairâgyâ* provient du sentiment que toutes les joies terrestres, bien qu'elles soient à notre portée, sont éphémères et n'ont aucune valeur par elles-mêmes. Les possédant, on croit avoir tout, et l'on n'a rien.

829. — Il vaut mieux enrayer le désir de jouissance que de lui fournir des aliments ([3]).

830. — Il y a généralement deux espèces de *vairâgya*, l'intense et le modéré. Le renoncement intense est comme un grand réservoir creusé en une nuit et rempli

([1]) Voir aussi 722 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 10 ci-dessus.
([3]) Paroles adressées à Adhâr Chandra Sen, magistrat et disciple du Maître, qui venait de briguer le poste de premier adjoint de la municipalité de Calcutta, et qui avait échoué.

immédiatement. Le renoncement modéré et lent atermoie toujours. Nul ne peut dire quand il atteindra le but.

831. — Deux époux avaient renoncé au monde et s'étaient joints à un groupe de pèlerins qui visitaient des lieux saints. Un jour, marchant le long d'une route, le mari, qui était quelques pas en avant de sa femme, vit briller un diamant à terre. Il gratta aussitôt le sol pour enfouir le diamant, pensant que si sa femme le voyait, elle pourrait le désirer et perdre ainsi le mérite de son renoncement au monde. Pendant qu'il était ainsi occupé, sa femme arriva et lui demanda ce qu'il faisait. Il répondit évasivement et sur un ton d'excuse. Sa femme cependant vit le diamant, devina sa pensée et fit cette remarque : « Pourquoi as-tu renoncé au monde, si tu vois encore une différence entre le diamant et la poussière (1) ? »

I. — Viveka et vairâgya

832. — Il est inutile de lire les Écritures si vous ne possédez pas *viveka* et *vairâgya.* Sans discernement et sans renoncement, on n'atteint jamais à la spiritualité.

833. — Plonge profondément dans l'océan de *Sachchidânanda.* Ne crains pas les monstres des profondeurs — l'avarice et la colère. Frotte-toi avec le safran (2) du discernement et du renoncement (*viveka* et *vairâgya*) et les crocodiles ne s'approcheront pas de toi, car l'odeur du safran les fait fuir.

834. — A quoi sert l'étude si elle n'est pas accompagnée de *viveka* et de *vairâgya*? Lorsque je pense aux pieds de lotus du Seigneur, je m'oublie moi-même si totalement que mes habits tombent sans que je m'en rende compte et que, des pieds à la tête, je sens passer sur mon corps un souffle froid.

En cet état, tout ce qui relève du monde ne semble

(1) Voir aussi 138 ci-dessus.
(2) Voir note à 816 ci-dessus.

plus qu'un fétu de paille. Si je vois un *pandit* sans *viveka* et sans amour de Dieu, je sais qu'il n'est rien de plus qu'un brin de paille.

835. — *Viveka* signifie discrimination entre le réel et le non-réel, et *vairâya* indifférence pour les choses terrestres. On n'y parvient pas tout à coup, mais par une pratique journalière. Il faut renoncer, d'abord mentalement, à « la femme et l'or », puis, Dieu aidant, le renoncement se fait intérieurement et extérieurement.

Par *abhyâsa-yoga* (1), on arrive à l'indifférence pour « la femme et l'or ». C'est affirmé par la Gîtâ. Les pratiques ininterrompues portent l'esprit à une puissance extraordinaire. On ne ressent plus aucune difficulté à subjuguer ses sens, ses passions et ses désirs. On est comme une tortue qui n'étire jamais ses membres une fois qu'elle les a retirés sous sa carapace. Même si vous la mettez en morceaux, elle ne bougera plus.

836. — Il faut pratiquer la discrimination (*vichâra*) entre le Réel (Dieu) et l'irréel (monde du phénomène). C'est ainsi que l'homme peut secouer son attachement aux objets de ce monde, à la richesse, à la gloire, à la puissance, aux plaisirs des sens.

837. — Un cheval ombrageux ne marche pas droit tant qu'il n'a pas d'œillères (2). De même, l'esprit d'un homme frivole devrait avoir, pour l'empêcher de broncher et de s'égarer hors du bon chemin, les œillères de *viveka* et de *vairâgya*.

838. — Si vous mettez un élément purifiant — un morceau d'alun par exemple — dans un vase plein d'eau boueuse, vous voyez l'eau s'éclaircir et les impuretés tomber au fond du vase. *Viveka* et *vairâgya* sont les deux agents purificateurs de l'âme. C'est par eux que l'homme renonce à sa frivolité et devient pur.

839. — La chenille s'enferme dans sa propre salive ; de même, l'âme attachée aux choses de ce monde s'en-

(1) Littéralement « yoga par répétition », c'est-à-dire pratique continue de la méditation.
(2) Voir aussi 1111 ci-dessous.

chevêtre dans les mailles de ses propres désirs. Mais quand la chenille se transforme en un beau papillon, elle déchire son cocon et jouit de la liberté, de l'air et du soleil. Ainsi, l'âme frivole peut se libérer elle-même du filet de *Mâyâ* en développant en soi les ailes du discernement (*viveka*) et du non-attachement (*vairâgya*).

840. — Seule la *bhakti* est nécessaire. Quant à *vairâgya* et *viveka*, elles viendront toutes seules si nous aimons le Seigneur.

J. — Persévérance

841. — Il y avait une fois un homme qui était allé voir une représentation théâtrale. Il avait emporté une couverture. Lorsqu'il arriva, la pièce n'étant pas commencée, il étendit sa couverture, se coucha et s'endormit. Quand il se réveilla, la pièce était terminée. Alors il roula la couverture et s'en retourna chez lui.

842. — Le pêcheur qui veut attraper un beau et grand *rohita* (1) jettera son hameçon dans l'eau, puis attendra patiemment, des heures s'il le faut, jusqu'au moment où le poisson sera pris. De même, l'adorateur de Dieu qui accomplit avec ferveur et persévérance ses exercices religieux, peut être certain de trouver un jour le Seigneur (2).

843. — Le cultivateur qui a dans sa famille de longues traditions ne cesse pas de labourer le sol, même s'il ne tombe pas de pluie pendant douze années consécutives. Ceux qui ne sont pas de vrais cultivateurs dans l'âme et qui comptent sur de gros profits se laissent décourager par une seule saison de sécheresse. Le vrai croyant ne se lasse pas de répéter le saint Nom de Dieu et de proclamer Sa gloire, même si, pendant une vie entière de dévotion, il ne réussit pas à Le voir (3).

(1) Genre de cyprin.
(2) Voir aussi 871, 953 et 1619 ci-dessous.
(3) Ces paroles ont été prononcées en réponse à un visiteur qui avait posé la question suivante : « Maître, j'ai fait pendant une

844. — Il faut se débattre longtemps dans l'eau avant de savoir nager. De même, vous aurez bien des luttes à soutenir avant de pouvoir espérer nager dans l'océan de la Divine Béatitude (1).

845. — Si un seul plongeon dans la mer ne vous fait pas trouver de perles, n'en concluez pas que la mer n'en contient point. Elles sont innombrables, les perles cachées au fond de la mer! De même, si vous n'arrivez pas à voir Dieu immédiatement après avoir terminé quelques exercices spirituels, ne perdez pas courage. Poursuivez patiemment vos disciplines, et vous pouvez être certains d'obtenir la grâce divine, quand vous serez mûrs pour la recevoir (2).

846. — Le veau nouveau-né vacille sur ses jambes et tombe plus d'une fois avant de savoir se tenir debout. De même, le pied de l'homme glisse et fait bien des faux pas sur le sentier de la dévotion avant d'atteindre victorieusement le bout du chemin.

847. — On raconte que deux hommes se mirent à invoquer la Déesse Kâlî en employant le rite terrible qu'on nomme *shava-sâdhanâ* (3). Un des suppliants devint fou à la vue des scènes effrayantes qui se passèrent dans la première partie de la nuit, tandis que l'autre eut, vers l'aube, la faveur d'une vision de la Mère Divine. Il demanda alors à la Déesse : « Mère, pourquoi l'homme qui était avec moi est-il devenu

longue période des exercices religieux, mais tout reste aussi sombre qu'auparavant ; ils ne sont d'aucune utilité pour des personnes de mon espèce. »

(1) VARIANTE : « Celui qui veut apprendre à nager doit s'exercer pendant plusieurs jours. Nul ne peut s'aventurer dans la mer après une seule journée de pratique. De même, si vous voulez nager dans l'océan de *Brahman* il faut faire beaucoup de tentatives infructueuses avant de pouvoir finalement y réussir. »

(2) VARIANTE : « Où est Dieu? Comment pouvons-nous L'atteindre? Pour trouver les perles qui sont au fond de la mer, vous devez, sans vous lasser, plonger et replonger jusqu'à ce que vous les ayez trouvées. De même, Dieu est dans le monde, et si vous avez de la persévérance, vous Le trouverez. »

Voir aussi 356 ci-dessus et 939 à 941 ci-dessous.

(3) Rite tantrique célébré la nuit dans un champ crématoire et où le *sâdhak* s'assied sur un cadavre. Voir note à 1035.

fou? » La Déesse répondit : « Toi aussi, mon enfant, tu devins fou bien des fois dans des vies précédentes et finalement, aujourd'hui, tu es arrivé à Me voir ([1]). »

848. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi la paix vient-elle si rarement dans notre cœur et y reste-t-elle si peu de temps ? »*

Il répondit : « Un bambou qui brûle s'éteint très vite, si l'on ne souffle pas constamment dessus. De même, une dévotion ininterrompue est nécessaire pour que le feu de la spiritualité se conserve en nous ([2]). »

849. — Si vous emplissez d'eau un vase de terre et que vous le placiez sur une étagère, le liquide qu'il contient s'évaporera en quelques jours. Si au contraire le vase est placé dans un baquet d'eau, il restera toujours plein. De même quand il s'agit de l'amour de l'homme pour Dieu. Si vous emplissez votre cœur de l'amour divin et qu'ensuite vous reportiez votre intérêt sur des sujets profanes, vous découvrirez bien vite que votre cœur s'est vidé de cet amour précieux. Mais si vous conservez votre cœur bienheureux toujours plongé dans les

([1]) Variante : « Il faut bien admettre que nous héritons certaines tendances de nos vie antérieures. On raconte l'histoire d'un homme qui dans une forêt épaisse pratiquait le *shava-sâdhanâ* afin de réaliser la Mère. Il fut terrifié par d'horribles visions et finalement emporté par un tigre. Or, il y avait là un autre homme qui, de peur de l'animal, s'était caché dans un arbre voisin. Il avait vu tous les préparatifs faits pour ce culte tantrique. Il descendit de l'arbre, alla se purifier, puis continua la cérémonie en répétant les *mantras*. Au bout de peu de temps la Mère lui apparut et lui dit : « Je suis contente de toi. Demande-Moi ce que tu voudras. » Il se prosterna aux pieds de lotus de la Mère et Lui dit : « Mère, il y a une chose que je voudrais comprendre. La façon dont Tu agis me remplit de stupeur. Cet autre homme qui était ici s'est donné beaucoup de mal pour réunir tous les ingrédients nécessaires au culte, et il s'est longuement appliqué à obtenir Ta grâce. Et pourtant Tu n'as pas été bonne pour lui. Moi au contraire je n'en sais rien, je n'ai rien fait, je n'ai ni *bhakti*, ni *jnâna*, et pourtant Tu me combles de Tes dons. — Mon enfant, répondit la Mère en souriant, tu ne te rappelles pas tes vies antérieures, pendant lesquelles tu as beaucoup travaillé, beaucoup peiné pour arriver à Moi. Le mérite de toutes tes austérités passées t'a procuré l'occasion que tu as eue cette nuit, et t'a donné Ma vision divine. Et maintenant demande-Moi ce que tu voudras. »

Voir aussi note à 1034 ci-dessous et 1305 et 1587 ci-dessous.

([2]) Voir aussi 574 ci-dessus.

profondeurs de l'amour sacré et de la sainte foi, il restera certainement plein à déborder de la ferveur de cet amour sacré (1).

850. — Un homme, même s'il a un bon *gourou* et s'il fréquente la société d'hommes pieux, n'arrive à aucun résultat si son esprit reste inconstant et incertain (2).

851. — Vous recevez ce que vous cherchez. Celui qui cherche Dieu Le trouve. Celui qui cherche la richesse ou la puissance la trouve aussi (3).

852. — Le lait, qui bout et bouillonne tant qu'il est sur le feu, s'immobilise si vous éteignez la flamme. Ainsi le cœur du novice déborde d'enthousiasme tant qu'il exécute ses pratiques religieuses, mais sans elles il se refroidirait vite.

853. — Combien de temps la sainteté demeure-t-elle en l'homme ? Le fer est rouge aussi longtemps qu'il est dans le feu ; dès qu'on l'enlève, il redevient noir. Ainsi l'homme est pénétré de sainteté aussi longtemps qu'il reste en communion avec Dieu (4).

854. — L'esprit, c'est comme les cheveux crépus ; vous avez beau les étirer longtemps, dès que vous les lâchez ils redeviennent frisés. Aussi longtemps que l'esprit est forcé de rester droit et ferme, il travaille bien et avec profit, mais si vous relâchez votre vigilance, il se détourne aussitôt du bon chemin (5).

855. — *Shrî Râmakrishna posa à Nangâ Totâ Purî la question :* « Quelle est la nécessité d'une méditation

(1) VARIANTE : « Comment pouvons-nous rendre notre dévotion permanente ? Si vous emplissez d'eau un vase de terre et que vous le laissiez sur une étagère, l'eau s'épavorera en quelques jours, mais si vous laissez le vase plongé dans le Gange, il ne se videra jamais. De même, la dévotion de l'homme qui est toujours immergé en Dieu ne desséchera jamais, mais la dévotion de celui qui ne persévère que quelques jours sera vite évaporée. »
Voir aussi 1408 ci-dessous.

(2) Voir aussi 1006 ci-dessous.

(3) Voir aussi 2 et 623 ci-dessus.

(4) Voir aussi 308 ci-dessus.

(5) Voir aussi 288 ci-dessus et 1594 ci-dessous.

quotidienne dans l'état avancé que vous avez déjà atteint ? »

Totâ Purî répliqua qu'une bassine de cuivre, à moins d'être nettoyée journellement, perd tout son éclat ; l'esprit ne peut se maintenir pur sans méditation journalière.

Shrî Râmakrishna répartit que, si la bassine est d'or pur, elle ne peut se ternir (1).

856. — Fixez votre esprit sur une seule forme de Dieu, le Personnel ou l'Impersonnel. Par une constante persévérance, le partisan du Dieu Personnel Le réalisera, de même que le partisan du Dieu Impersonnel. Mais il faut invoquer Dieu avec ténacité et véhémence. Plongez profondément dans l'océan, sinon vous ne trouverez pas les perles qui reposent dans les profondeurs. Vous ne les atteindrez jamais si vous vous contentez de flotter à la surface de l'eau (2).

857. — Si les habitants d'une maison sont éveillés, les voleurs ne peuvent entrer. Si vous êtes toujours sur vos gardes, aucun mal ne peut pénétrer dans votre esprit pour lui dérober sa bonté.

858. — J'apprends aussi longtemps que je vis.

859. — Durant toute votre vie, apprenez chaque jour les mystères de l'amour et de la dévotion. Cela vous profitera toujours.

860. — Il est des hommes qui ne parviennent pas à se décider, qui remettent les tâches du jour en disant : « Je vais entreprendre ceci, on va s'occuper de cette affaire, etc. » Ces hommes-là gardent aussi dans leur vie religieuse cet esprit de tiédeur et d'irrésolution. D'autres ont dans le cœur un feu brûlant, qui leur fait chercher Dieu dans le renoncement, comme une mère cherche son enfant. Ils ne désirent rien d'autre que le Seigneur ; le monde est pour eux un puits sans mar-

(1) Ce qui veut dire que les exercices religieux ne sont plus nécessaires pour celui qui a déjà atteint le suprême *Sachchidânanda.*
Voir aussi 446 ci-dessus.

(2) Voir aussi 898 ci-dessous.

gelle, dont ils s'approchent avec prudence de peur d'une chute. Ils ne se disent pas comme d'autres hommes : « D'abord je songerai à ma famille et ensuite je méditerai sur Dieu. » Ils ont une volonté ardente et forte.

Une grande sécheresse s'abattit une fois sur un certain pays. Tous les agriculteurs creusèrent des canaux pour irriguer leurs champs. L'un d'entre eux décida qu'il ne s'arrêterait de travailler que lorsque son canal serait relié à la rivière. Le temps passait, l'heure du bain était sonnée ; sa fille vint lui apporter de l'huile et lui dire que midi approchait. Le père répondit : « Attends, j'ai encore du travail devant moi. » A deux heures, le paysan n'avait encore pensé ni à son bain ni à son dîner. Finalement, sa femme vint elle-même le chercher en disant : « Tu exagères, tu ne prends pas ton bain, ton dîner sera froid, tu fais tout avec excès. Viens, tu termineras ton travail plus tard, ou demain s'il le faut. » L'homme devint furieux, la chassa, l'injuria en criant : « Femme bête et folle, ne vois-tu pas que la moisson sèche sur pied et que nous risquons tous de périr de faim ? Je suis décidé à irriguer mon champ aujourd'hui même, et c'est ensuite seulement que je m'inquiéterai de tout le reste. » La femme effrayée se sauva. Tard dans la nuit, après un travail d'Hercule, l'homme arriva à son but. Quand il vit l'eau de la rivière se répandre dans ses champs, sa joie ne connut plus de bornes. Il rentra chez lui, demanda de l'huile et un *chalam* (1) de tabac, prit son bain et son repas, puis se reposa et dormit profondément. Cet esprit de persévérance illustre bien un intense *vairâgya.*

Un autre paysan était occupé au même travail ; lorsque sa femme vint le chercher, il mit sa bêche sur son

(1) Pipe de terre composée d'un petit fourneau dans lequel brûle le tabac et d'un récipient ovoïde, généralement rempli d'eau, par lequel passe la fumée. Pour que les lèvres du fumeur n'aient pas de contact avec un objet qui a pu toucher des choses impures, on interpose d'habitude entre la bouche et la pipe les deux mains réunies pour former une deuxième chambre de passage de la fumée.

épaule et rentra sans protester en disant : « Puisque tu es venue, il faut bien que je te suive. » Il ne put amener à temps l'eau dans son champ. Ceci illustre un *vairâgya* mou et paresseux. De même que sans une ferme volonté, un laboureur ne peut irriguer ses champs, ainsi, sans un désir ardent, nul n'atteint à la vision de Dieu.

861. — Un bûcheron menait une vie très misérable en vendant chaque jour du bois à brûler qu'il emportait d'une forêt voisine. Un jour, comme il rapportait à la maison une charge de ramilles, il fut accosté par un étranger qui lui conseilla d'aller « plus loin ». Le lendemain, il suivit le conseil, s'avança plus profondément dans la forêt et en fut récompensé, car il trouva une abondance de grands arbres. Il coupa autant de bûches que sa force le lui permit et, en les vendant, fit un bénéfice considérable, comme il n'en avait jamais fait auparavant. Le lendemain, il se dit : « J'ai reçu le conseil d'aller plus loin, pourquoi n'irais-je pas encore plus loin aujourd'hui ? » Il fit comme il pensait et, ce jour-là, atteignit une partie de la forêt où croissaient de nombreux arbres de santal. Il emporta autant de bois qu'il en put transporter et, en les vendant au marché, en retira un gros profit. Le jour suivant, il se souvint encore de l'avis de l'étranger et résolut d'aller plus loin encore. Ce jour-là, il découvrit une mine de cuivre. Mais cela ne l'arrêta pas dans sa marche en avant, et jour après jour, il alla plus loin et trouva des mines d'argent, d'or et de diamant, si bien qu'il devint fabuleusement riche. Tel est le cas lorsqu'il s'agit de la vie spirituelle. On devrait toujours aller de l'avant et ne pas penser que tout est accompli dès qu'on a eu quelques visions de la Lumière divine ou acquis quelque pouvoir surnaturel (1).

(1) VARIANTE (des deux dernières phrases : « Tel est aussi le cas pour l'homme qui a la véritable Connaissance. S'il ne s'arrête pas dans sa marche en avant lorsqu'il a conquis quelques pouvoirs extraordinaires ou surnaturels, il finit par devenir réellement riche dans la connaissance éternelle de la Vérité suprême. »

K. — Exercices spirituels

862. — Si l'on désire boire l'eau d'un étang peu profond, il faut la recueillir doucement à la surface sans la troubler. Si vous troublez l'eau, la vase montera du fond et rendra l'eau bourbeuse. De même, si vous désirez connaître Dieu, ayez foi dans votre *gourou* et poursuivez fermement vos pratiques religieuses (1). Ne dépensez pas votre énergie en discussions oiseuses et en disputes sur les Écritures. Notre petit cerveau, vous le savez, s'embourbe aisément.

863. — Beaucoup de personnes posent des questions sur les palais et les richesses d'un homme riche de Calcutta comme Jadunâth Mallik, par exemple, mais peu d'entre elles désirent le voir et faire sa connaissance.

De même, bien des hommes étudient les livres sacrés et parlent de religion, mais il en est peu qui cherchent à voir Dieu et qui fassent des efforts pour s'approcher de Lui.

864. — Adoptez les moyens qui conviennent au But que vous cherchez à atteindre. Vous n'obtiendrez pas du beurre en vous enrouant à crier : « Il y a du beurre dans le lait. » Si vous voulez faire du beurre, il faut d'abord prélever la crème du lait et bien la baratter. De cette façon seulement vous obtiendrez le beurre.

865. — Il y a des fils de diverses grosseurs. Quelqu'un qui n'est pas du métier ne sait pas distinguer les différents numéros, mais celui qui a de la pratique n'a aucune peine à reconnaître le n° 40, le 41, etc. (2).

De même, il vous faut pratiquer la *sâdhanâ* pour arriver à avoir une idée correcte de ce que sont le corps

(1) Variante : « De même, si vous désirez être purs, poursuivez votre *sâdhanâ* avec foi. »
(2) Voir aussi 1595 ci-dessous.

grossier, le corps subtil, le corps causal (*kârana*) et la grande Cause Première (*mahâkârana*).

Si vous désirez voir Dieu, pratiquez des exercices spirituels. A quoi cela vous servirait-il de crier simplement : « Seigneur, Seigneur! » ?

866. — Si un homme désire aller trouver le roi en son palais, il faut qu'il passe à travers de nombreuses grilles avant d'aboutir à la demeure royale. Si, après avoir franchi la première enceinte, il s'arrête et se contente de crier : « Où est le roi ? » il ne le verra jamais. Pour le voir, il doit passer à travers les sept portes (1).

867. — Il est nécessaire de faire des efforts pour arriver à la réalisation de Dieu. Un jour, pendant mon *bhâva-samâdhi* (extase spirituelle) je vis l'étang de Haldarpukur, et, sur ses bords, un villageois qui écartait les herbes flottantes pour prendre de l'eau dans sa main et la regarder. Cela me fut montré pour que j'en saisisse la signification. De même que l'eau ne peut être vue sans écarter les algues, de même l'amour et la réalisation de Dieu ne peuvent être atteints sans un travail préparatoire (2). La méditation, la répétition des Noms du Seigneur, le chant qui Le glorifie, la prière qui s'adresse à Lui, la charité, le sacrifice, tel est le saint travail qui mène à Dieu.

868. — Sachez que l'esprit est à la racine de toute chose. C'est l'esprit qui vous rend sage ou ignorant, libre ou enchaîné, saint ou pervers, pécheur ou vertueux. Celui qui garde son esprit fixé sur Dieu n'a besoin d'aucun autre exercice spirituel.

869. — Même Shrî Krishna passa par des pratiques religieuses intenses dans l'adoration du *râdhâyantra* (3). Le *yantra* est *brahmayoni* (4), pouvoir créateur de *Brahman*, et la *sâdhanâ* consiste en adoration et en méditation.

(1) Voir aussi 660 et 804 ci-dessus.
(2) Voir aussi 84 ci-dessus et 947, 1172 et 1173 ci-dessous.
(3) Le diagramme (*yantra*) du nom sacré de Râdhâ.
(4) Littéralement : « Matrice de Brahman. »

De cette *brahmayoni* sortent des myriades de mondes.

870. — Il y a des *sâdhanâs* de trois espèces différentes. Elles sont de la nature de l'oiseau, de la nature du singe ou de la nature de la fourmi.

1° L'oiseau pique dans un fruit qui, parfois, tombe sous le choc et se trouve ainsi perdu pour lui. De même les adorateurs qui se jettent trop violemment dans les pratiques religieuses se voient frustrés dans leurs efforts (1).

2° Le singe saute de branche en branche tout en mordant le fruit qu'il tient, et parfois il le laisse échapper. De même, distraits par les événements variés de la vie, les disciples peuvent perdre de vue le sentier de la dévotion s'ils n'y marchent pas d'un pied ferme.

3° La fourmi prend résolument le grain de nourriture et l'emporte dans son trou où elle le déguste avec joie. La *sâdhanâ* de la nature de la fourmi peut être considérée comme la meilleure ; on a la certitude de posséder le fruit et d'en jouir.

871. — Que doit faire un pêcheur quand on lui dit qu'il y a abondance de gros poissons dans un certain étang? S'il va d'abord voir tous ceux qui ont pêché dans l'étang et leur demande si c'est vrai, et dans ce cas, quel est le meilleur appât — perdant ainsi son temps à recueillir des informations — il ne pêchera jamais.

Ce qu'il doit faire, c'est se rendre directement à l'étang, jeter sa ligne et attendre patiemment. Bientôt il verra le poisson mordre à l'hameçon et il finira par prendre une grosse pièce. De même dans le royaume spirituel, il faut avoir une foi sans réserve dans ce que vous disent les saints hommes et, ayant jeté l'amorce de la dévotion, attendre avec la ligne de la patience (2).

872. — On atteint Dieu par la candeur et une foi

(1) Voir aussi 925 ci-dessous.

(2) VARIANTE : « Celui qui aime la pêche et veut savoir si un certain étang est poissonneux va trouver des gens qui y ont déjà pêché et leur demande avidement : « Est-il vrai que cette étang contient de gros poissons? Comment faut-il appâter? » Ayant ainsi les renseignements nécessaires, il se rend à l'étang avec son attirail, jette sa ligne, attend patiemment et attire adroitement

d'enfant [1]. Un homme ayant rencontré un *sâdhu*, le pria de l'instruire. Le conseil du *sâdhu* fut : « Aime Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. — Je n'ai jamais vu Dieu, répondit l'homme, et je ne sais rien de Lui, comment m'est-il possible de L'aimer ? » Le saint homme lui demanda qui il aimait le mieux. La réponse fut : « Je n'ai personne à aimer, je ne possède qu'un mouton, et c'est la seule créature que j'aime. » Le *sâdhu* lui dit alors : « Soigne ton mouton et aime-le de tout ton cœur et de toute ton âme, avec la conviction constante que le Seigneur habite en lui. » Ayant donné ce conseil, le *sâdhu* s'en alla [2].

L'homme se mit à soigner tendrement son mouton avec la conviction absolue que le Seigneur était présent dans cet animal. Longtemps après, le *sâdhu*, repassant par là, chercha celui qu'il avait conseillé et lui demanda ce qu'il était devenu. L'homme se prosterna devant le *sâdhu* et dit : « Maître, tout va bien pour moi grâce à tes bons conseils. Je me suis très bien trouvé d'avoir suivi les instructions que tu m'as données. Maintes fois j'ai vu dans mon mouton une belle figure avec quatre mains, et cela me procure une suprême béatitude [3]. »

873. — Êtes-vous capables d'obéir aux commandements que je vous donne, de la façon la plus entière? En vérité je vous le dis, si vous mettez en pratique, ne serait-ce qu'une seizième partie de ce que je vous dis, votre salut est assuré [4].

le poisson. Finalement il prend un grand et bel habitant de l'onde. De même, c'est avec une confiance implicite dans les enseignements des saints et des sages qu'il faut essayer de s'emparer de Dieu et de L'enfermer dans notre cœur, avec l'appât de la dévotion, la ligne et l'hameçon de l'esprit. Avec une patience jamais en défaut, il faut attendre que le moment vienne ; c'est alors seulement que l'on peut pêcher le divin Poisson. »

Voir aussi 842 ci-dessus et 953 et 1003 ci-dessous.

(1) Voir aussi 619 et 741 ci-dessus.

(2) Voir aussi 503 ci-dessus.

(3) Cette histoire est parfois rapportée comme étant arrivée à un homme qui était venu se faire instruire par Shrî Râmakrishna et avait reçu de lui le conseil indiqué.

(4) Ces paroles sont généralement précédées de : « Le Maître avait l'habitude de dire :... »

874. — Les pratiques spirituelles — *sâdhanâs* — sont absolument nécessaires pour la connaissance de soi-même, mais là où la foi est parfaite, il suffit de très peu de pratiques.

875. — *M. demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Est-il toujours nécessaire de pratiquer une sâdhanâ? »*

Le Maître répondit : « Non, mais au début il faut être actif et vigilant. Plus tard, cela devient plus facile. Le timonier doit toujours être sur ses gardes tant qu'il navigue dans les chenaux sinueux, au milieu des grandes vagues, dans la pluie et l'orage. Mais une fois tout cela passé, il peut s'installer confortablement près du gouvernail et bourrer sa pipe. De même, lorsque l'ouragan de « la femme et l'or » est passé, tout est calme et paisible.

Il y a des gens chez qui l'on voit les signes distinctifs du *yogin*, mais eux aussi doivent se méfier. « La femme et l'or » sont les écueils dans le *yoga*, et celui en qui s'éveille pour eux un appétit, fait une chute et retombe dans le monde sans pouvoir résister. Il ne peut se retourner vers Dieu et recouvrer son état élevé de spiritualité que lorsque ses appétits ont été assouvis. »

876. — Dans le premier stade de votre vie spirituelle, il faut essayer de concentrer votre esprit en allant dans la solitude pour méditer sur Dieu (1). Quand, par des pratiques constantes, l'esprit a été discipliné, on peut méditer où l'on veut. Une jeune plante demande à être protégée avec soin par une palissade, sans quoi les chèvres et les vaches la broutent. Mais quand la même plante est devenue un grand arbre, avec un tronc solide, les vaches et les chèvres qu'on y attache ne lui font aucun mal (2).

(1) Voir aussi 381, 397, 400 et 406 ci-dessus.

(2) VARIANTE : « Une jeune plante doit toujours être protégée contre les déprédations des chèvres, des vaches et des mauvais garnements. Mais quand elle est devenue un grand arbre, tout un troupeau de chèvres ou de vaches peut parfaitement se mettre à l'ombre de ses branches et s'emplir la panse de ses feuilles. De même, lorsque votre foi est encore dans l'enfance, il faut la protéger

877. — Védas et Purânas doivent être lus et écoutés, mais il faut agir d'après les préceptes des Tantras. Le nom du Seigneur Hari doit être prononcé par les lèvres et entendu par l'oreille. Dans certaines maladies, non seulement on fait, avec les remèdes, des lotions extérieures, mais on les prend aussi intérieurement.

878. — Comment pouvez-vous espérer vous débarrasser d'une maladie grave sans repos et sans solitude? Un homme frivole a une fièvre typhoïde, et vous laissez une grande cruche d'eau et des condiments savoureux dans la chambre du malade! La convoitise est comme un condiment, et le désir de jouir des choses terrestres est comme une cruche d'eau. Comment pouvez-vous espérer vous débarrasser de votre maladie dans de pareilles conditions? Retirez-vous dans la solitude pour quelque temps et pratiquez des exercices de dévotion (1). Vous n'aurez rien à craindre si vous rentrez chez vous après une guérison complète obtenue par ce remède-là (2).

879. — Il y a deux espèces de *siddhas* : les *sâdhanâ-siddhas* et les *kripâ-siddhas*. Pour avoir une bonne récolte, les paysans sont obligés d'irriguer leurs champs en y creusant des canaux et en y faisant venir l'eau à grand-peine. D'autres ont la chance d'éviter tous ces travaux et de profiter de la pluie qui inonde leurs prairies. Presque tous les hommes doivent, pour se libérer des chaînes de *Mâyâ*, pratiquer assidûment leurs devoirs religieux. Mais les *kripâ-siddhas*, fort peu nombreux d'ailleurs, n'ont pas à se donner cette peine; il atteignent à la perfection par la grâce de Dieu (3).

contre les influences néfastes de la mauvaise compagnie et de la mondanité. Mais lorsque votre foi sera devenue forte, nulle mondanité, nulle mauvaise tendance n'osera venir en votre sainte présence; et beaucoup d'hommes pervers deviendront pieux à votre saint contact. »

(1) Voir aussi 381, 397, 400 et 406 ci-dessus.
(2) Voir aussi 100 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1395 ci-dessous.

L. — Concentration et méditation

880. — On devrait toujours pratiquer la méditation et la contemplation.

881. — Au crépuscule, abandonnez tous vos travaux et méditez sur Dieu ; c'est à ce moment-là que les pensées se tournent naturellement vers Lui. Tout ce que l'on voyait autour de soi a disparu dans les ombres de la nuit, et l'esprit se pose des questions sur ce mystère. N'avez-vous pas remarqué comme les musulmans abandonnent leur travail et s'asseyent pour la prière du soir ?

882. — Sans une dévotion exclusive et constante (*nishthâ*), on ne peut réaliser Dieu. De même qu'une femme complètement dévouée à son mari est dite chaste et fidèle (*satî*) et possède son amour, de même l'homme qui est entièrement dévoué et fidèle à son idéal (*ishta*) possède la grâce de Dieu et Le réalise (1).

883. — L'esprit humain est comme un paquet de graines de moutarde. De même qu'il est très malaisé de rassembler les graines de moutarde qui s'échappent d'un paquet déchiré et se dispersent dans toutes les directions, ainsi quand l'esprit humain s'éparpille de divers côtés et s'occupe de beaucoup de choses mondaines il est très difficile de le rassembler et de le concentrer. L'esprit d'un jeune homme ne se dissémine pas dans diverses directions et peut facilement se fixer sur n'importe quoi. Mais l'esprit d'un vieillard étant complètement absorbé par les choses terrestres, il lui est difficile de s'en éloigner et de fixer sa pensée sur Dieu (2).

884. — L'âme intérieure, la forêt et le recoin solitaire sont trois endroits où méditer (3).

885. — Au début, c'est dans un lieu solitaire qu'il faut essayer de concentrer son esprit, sinon, il peut être distrait par quantité de choses (3). Si vous mettez en-

(1) Voir aussi 786 ci-dessus.
(2) Voir aussi 323, 333, 337, 338 et 549 ci-dessus.
(3) Voir aussi 381, 397, 400, 406, 876 et 878 ci-dessus.

semble de l'eau et du lait, il est évident qu'ils se mélangeront. Mais si le lait a été battu en beurre, au lieu de se mélanger à l'eau il flottera à la surface. Ainsi, quand par une longue pratique religieuse un homme a acquis le pouvoir de concentration mentale, il peut s'élever au-dessus de son milieu et méditer constamment sur Dieu, qu'il soit ou non dans un lieu solitaire ([1]).

886. — Pensez à ceci (moi) un moment avant de commencer votre méditation. Savez-vous pourquoi ? Parce que, grâce à votre foi [en moi], vos pensées, d'abord dirigées sur ceci (ma personne), se tourneront immédiatement vers Dieu. De même, un troupeau de vaches fait penser au vacher, un fils fait penser à son père, un avocat au tribunal ([2]). Votre esprit éparpillé sur mille et une choses se concentrera quand vous penserez à ceci (moi), et si vous le dirigez ensuite vers Dieu la méditation véritable vous sera possible.

887. — *Mani demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Puisque Dieu peut assumer des formes à l'infini, puis-je, lorsque je cherche à méditer sur Lui, méditer sur ma propre mère ? »*

Le Maître répondit : « Certainement, Notre mère est notre *gourou*, et elle est l'essence même de Brahmamayî (la Mère divine) ([3]). »

888. — Le moyen le plus facile de concentrer sa pensée est de contempler la flamme d'une bougie. La zone bleue intérieure est le corps causal ou *karma-sharîra*. Si l'on fixe son esprit sur elle, la concentration est vite obtenue. La zone lumineuse qui enveloppe la flamme bleue est le *sûkshama-sharîra* ou corps subtil, et la partie toute extérieure représente le corps grossier *sthûla-sharîra.*

([1]) Voir aussi 1435 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 488 ci-dessus.
([3]) Variante : « M. dit un jour à Shrî Râmakrishna : Je comprends que Dieu peut facilement assumer différentes formes. Peut-on méditer sur la forme de sa propre mère ? — Oui, répondit le Maître, la mère doit être adorée. En réalité, elle incarne Brahman. »

889. — Mes enfants, à cette époque [1], avant de commencer ma méditation sur Dieu, je me représentais mon esprit absolument lavé de toutes les impuretés diverses qui s'y trouvaient — mauvaises pensées, désirs, etc. — et je m'imaginais Dieu installé à leur place. Faites de même.

890. — Songez, lorsque vous méditez, que vous attachez votre esprit aux pieds de lotus du Seigneur Bien-aimé avec des cordons de soie. Je dis « de soie » parce que les pieds du Seigneur sont si délicats que tout autre lien les blesserait.

891. — Dans le cours de sa méditation, un *sâdhak* tombe parfois dans le genre de sommeil qu'on nomme *yoganidrâ*. Dans ces occasions, beaucoup de *yogins* ont certaines espèces de visions divines.

892. — Savez-vous comment médite un homme dont la nature est épurée et équilibrée (sattvique)? Il médite pendant la nuit, assis sur son lit, derrière sa moustiquaire. Les gens de sa maison le croient endormi. Un disciple au cœur pur n'a jamais aucune ostentation dans sa dévotion [2].

893. — Soyez perdus dans le Seigneur comme un remède est dilué dans l'alcool.

894. — Quand on demanda à Hanumân : « Quel est l'âge de la lune [3] aujourd'hui? » il répondit : « J'ignore complètement et les jours de la semaine (*tithis*) et les phases de la lune et la position des astres (*nakshatras*) : je ne connais rien d'autre que les pieds de lotus de Shrî Râmachandra [4]. »

895. — Quand les clameurs de l'esprit sont apaisées vient la suspension de la respiration nommée état de

[1] Au temps de sa *sâdhanâ*.
[2] Voir aussi 344 ci-dessus.
[3] Littéralement : « A quel jour sommes-nous de la quinzaine lunaire? » Dans le quartier hindou habituel, le mois est un mois lunaire, divisé en deux quinzaines, que sépare la pleine lune. Le *tithi* est le jour lunaire, 30e partie du mois lunaire. Les *nakshatras* sont les constellations dans lesquelles se trouve la lune.
[4] Voir aussi 1495 et 1508 ci-dessous.

kumbhaka. *Kumbhaka* vient même dans le *Bhakti-Yoga* : la respiration est suspendue par l'intensité de l'amour pour Dieu ([1]).

896. — La profonde méditation fait ressortir la nature réelle de l'objet sur lequel on médite et la fait pénétrer dans l'âme de celui qui médite.

897. — Un jour que l'*avadhûta* traversait une prairie, il vit venir à lui un cortège nuptial qui se déroulait en grande pompe, accompagné de roulements de tambour. Tout près de là, il vit un chasseur si profondément absorbé à viser sa proie qu'il ne prêta absolument aucune attention au bruit et à la pompe du cortège. L'*avadhûta* se prosterna devant le chasseur et lui dit : « Maître, tu es mon *gourou* ! Quand je serai plongé dans une méditation, puisse mon esprit être concentré sur l'objet de cette méditation comme ton esprit l'était sur le gibier. »

898. — Pour trouver *ânanda* au cours d'une méditation, il faut s'absorber profondément dans le Seigneur ; si vous vous contentez de flotter à la surface de la mer, vous n'atteindrez jamais la perle précieuse qui repose dans ses profondeurs ([2]).

899. — Un homme pêchait dans un étang. L'*avadhûta* s'approcha et lui demanda : « Frère, quel est le chemin qui mène à Bénarès ? » Le bouchon de la ligne à ce moment-là indiquait que le poisson mordait à l'hameçon. Aussi le pêcheur, tout absorbé par sa ligne, ne fit-il aucune réponse. Lorsque le poisson fut pris, il se retourna vers son interlocuteur et lui demanda : « Que m'as-tu dit, Seigneur ? » L'*avadhûta* se prosterna devant lui et dit : « Seigneur, tu es mon *gourou*. Quand je serai plongé dans la contemplation de la Divinité de mon choix (*Ishta*), puissé-je suivre ton exemple, et tant que mes dévotions ne seront pas terminées, puissé-je ne m'occuper de rien d'autre. »

([1]) Voir aussi 1106 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 856 ci-dessus.

900. — Un héron se promenait lentement dans un marais, cherchant à attraper un poisson. Derrière lui, il y avait un oiseleur qui le visait avec son arc, mais le héron n'y faisait aucune attention. L'*avadhûta* se prosterna devant le héron et lui dit : « Quand je serai en méditation, puissé-je suivre ton exemple et ne jamais me retourner pour voir qui est derrière moi. »

901. — « Le salut est proche pour celui qui a une méditation parfaite » dit un vieil adage. Savez-vous quand un homme arrive à une méditation parfaite? C'est lorsqu'il se perd dans l'océan de la spiritualité dès qu'il est assis pour méditer (1).

902. — Dans la méditation, la concentration est profonde lorsque plus rien ne se voit ni ne s'entend. Même les perceptions et les sensations disparaissent. Un serpent peut passer sur votre corps sans que vous le sentiez. Ni le serpent ni celui qui médite ne s'en aperçoivent (2).

903. — L'esprit du *yogin* est toujours immergé en Dieu, toujours absorbé dans le Moi. Cela se voit à ses yeux ; leur regard est vague comme celui d'un oiseau qui couve, qui se concentre sur ce qu'il fait, et qui regarde sans voir.

904. — Les yeux des *yogins* ont un étrange regard, celui des hommes qui, dans leurs incarnations précédentes, ont passé leur temps en communion avec Dieu. Certains donnent l'impression d'avoir à l'instant même quitté leur *âsana* (3).

905. — Quand vous êtes assis pour votre méditation, soyez complètement absorbés en Dieu. Durant une méditation parfaite, nous ne devrions pas savoir si un oiseau se pose sur nous. Autrefois, quand je m'asseyais pour

(1) Variante (de la dernière phrase) : « C'est lorsqu'en s'asseyant pour méditer il est immédiatement enveloppé de l'atmosphère divine et que son âme communie avec Dieu. »
(2) Voir aussi 1461 ci-dessous.
(3) Peau de bête ou petite carpette d'herbes sacrées (*kusha*) ou de feuilles de basilic sacré (*tulasî*), sur laquelle s'assied le *yogin* pour la méditation.

méditer dans le hall du théâtre (*nâtyamandîra*) du temple de ma mère *Kâlî*, des moineaux et d'autres petits oiseaux se perchaient et jouaient sur mon corps. Tout le monde le disait (1).

906. — Dans la méditation profonde, toutes les fonctions des sens sont suspendues. Le cours extérieur de l'esprit s'arrête entièrement comme si la porte de l'appartement intérieur était fermée. Les cinq sens : vue, ouïe, odorat, toucher et goût, sont en dehors, inaperçus. Parfois, des visions d'objets matériels surgissent dans l'esprit pendant la méditation, mais si celle-ci est profonde, ces visions ne se présentent pas, elles restent au dehors sans être admises à entrer (2).

907. — La méditation est possible même avec les yeux ouverts, même pendant une conversation avec quelqu'un. Si vous avez mal aux dents, vous pouvez faire votre travail, mais votre pensée reste fixée sur le siège de la douleur. De même, si vous êtes parvenu à la véritable concentration sur Dieu, votre pensée restera fixée sur Lui, même quand vous vous déplacerez ou quand vous parlerez. J'avais l'habitude de fermer les yeux pour méditer. Puis un jour je me dis : « Si Dieu existe quand j'ai les yeux fermés, pourquoi n'existerait-Il pas aussi quand je les ouvre ? » J'ouvris les yeux et je vis l'Être divin partout. Hommes, animaux, insectes, arbres, lianes, lune, soleil, eau, terre, en eux tous et par eux tous l'Être infini Se manifeste (3).

908. — Le secret est que cette union avec Dieu (*yoga*) ne peut jamais se faire qu'avec un mental parfaitement calme. Quel que soit le chemin que vous suiviez pour arriver à la réalisation de Dieu, le mental doit être aux ordres du *yogin* et non le *yogin* aux ordres de son mental (4).

(1) VARIANTE : « Quand l'homme est véritablement parvenu à la perfection de la méditation, quand il est en contemplation, il est tellement inconscient de tout que si des oiseaux faisaient leur nid dans ses cheveux, il ne s'en apercevrait pas. »
Voir aussi 1459 et 1461 ci-dessous.

(2) Voir aussi 1343 ci-dessous.

(3) Voir aussi 1282 à 1292 ci-dessous.

(4) Voir aussi 532 ci-dessus.

Chapitre XIII

La soif de Dieu

A. — SOYEZ FOUS DE DIEU

909. — S'il faut que vous soyez fous, soyez-le d'amour pour le Seigneur et non d'amour pour les choses d'ici-bas.

910. — Lorsqu'un homme devient fou d'amour pour Dieu, alors qui est son père, qui est sa mère, qui est sa femme ? Il aime Dieu si intensément qu'il en est fou. Il n'a plus aucun devoir, il est libéré de toutes ses dettes. Qu'est-ce que cette folie d'amour ? Quand un homme arrive à cet état, il devient inconscient même de son corps, auquel il est pourtant si attaché en temps normal. Chaitanya Déva connut cet état. Il tomba dans la mer, sans se rendre compte que c'était la mer. Il tomba maintes fois sur le sol. Il n'éprouvait ni faim, ni soif, ni sommeil. Il avait perdu toute conscience de son corps.

911. — Certains hommes versent des ruisseaux de larmes parce qu'ils n'ont jamais eu de fils ou qu'ils n'ont pas gagné de richesses. Mais qui verserait même une seule larme s'il n'a pas été assez heureux pour voir Dieu ou s'il n'a pas assez d'amour pour Lui (1) ?

(1) VARIANTE : « Certains hommes versent des ruisseaux de larmes parce qu'ils n'ont pas eu de fils, et d'autres ont le cœur rongé de désespoir parce qu'ils n'ont pu s'enrichir. Hélas ! combien y en a-t-il qui pleurent et gémissent parce qu'ils n'ont pas vu le Seigneur ? Il y en a bien peu. En vérité celui qui cherche le Seigneur et verse des larmes pour Le trouver parvient à Lui. »

912. — Invoquez le Seigneur avec un cœur rempli du désir de Le voir, et Il Se manifestera à vous. Il est des hommes qui, par amour pour leur femme et leurs enfants, rempliraient un vase de leurs larmes. Mais où est-il, celui qui pleure par amour pour Dieu (1)?

913. — L'homme pénétré du désir de Dieu ne peut tourner sa pensée vers des choses futiles telles que la nourriture et la boisson.

914. — L'homme altéré refuse-t-il de boire de l'eau du Gange parce qu'elle est trouble? Et commence-t-il immédiatement à creuser un bassin pour s'approvisionner d'eau potable? Celui qui n'a pas soif de vérité spirituelle va à l'aventure, attaquant toutes les croyances et soulevant à leur propos d'interminables discussions. Celui qui a soif ne perd pas de temps en subtiles distinctions.

915. — Celui qui a vraiment soif de spiritualité ne rejette pas la religion à portée de sa main, que ce soit l'hindouisme ou n'importe quelle autre, et ne crée pas une nouvelle religion pour lui-même. L'homme véritablement assoiffé n'a pas de temps à perdre à toutes ces hésitations.

B. — LA NATURE DE LA VÉRITABLE ASPIRATION

916. — Que la soif de Dieu soit aussi ardente en votre cœur que la soif de l'or dans le cœur d'un avare!

917. — *Balaram Bose demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, Dieu existe-t-Il vraiment ?*

— C'est certain, *répondit le Maître.*

— *N'importe qui peut-il Le réaliser ?*

— Oui, Il Se révèle à l'adorateur qui Le considère comme plus proche et plus cher que tout autre être. Si une prière isolée que vous Lui adressez reste sans réponse, il ne faut pas en conclure qu'Il n'existe pas.

(1) Voir aussi 939 ci-dessous.

— *Mais pourquoi ne puis-je pas Le voir alors que je Le prie si souvent ?*

— Le considérez-vous vraiment comme aussi cher à votre cœur que vos propres enfants?

— *Non,* Bhagavân, *répondit Balaram, après un instant de réflexion. Mon amour pour Lui n'a jamais été aussi fort.*

— Priez Dieu, en pensant qu'Il vous est plus cher que vous-même. En vérité, je vous le dis, Il est très attaché à Ses adorateurs. Il ne peut pas ne pas Se révéler à eux. Il vient vers nous avant même que nous ne Le cherchions. Nul n'est plus affectueux, plus intime que Dieu ([1]). »

918. — Lorsque Ahalyâ eût été délivrée de la malédiction qu'avait jetée sur elle son mari, Râmachandra lui dit : « Ahalyâ, je vais t'accorder une faveur. Demande-Moi ce que tu voudras. — O Râma, répondit-elle, cela me serait égal de naître d'une truie, mais ne me laisse pas manquer de foi et d'amour constant pour Toi. Je ne réclame de Toi aucune autre faveur ([2]). »

919. — Savez-vous quel genre d'amour il faut pour trouver le Seigneur? Comme un chien blessé s'agite éperdument, ainsi il faut chercher le Seigneur avec la même frénésie.

920. — O mon cœur! supplie ta Mère Toute-Puissante de venir à toi et tu verras comme Elle accourt à ton appel. Dieu ne peut rester insensible quand on L'invoque de tout son cœur et de toute son âme.

921. — Comment faut-il aimer Dieu? Si l'amour que vous avez pour Lui est aussi fort que les trois attirances suivantes additionnées : 1° l'attachement d'un

([1]) Balaram Bose, disciple laïc de Râmakrishna, était très estimé du Maître, qui l'avait reconnu dans une vision des disciples de Chaitanya. Il subvint à une grande partie des frais du Maître et de ses disciples. La conversation rapportée ci-dessus eut lieu, en 1882, lors de sa première entrevue avec Râmakrishna.

([2]) Ahalyâ, la femme du grand sage Gautama, avait été séduite par le dieu Indra qui avait pris les traits de son mari. Gautama la maudit et elle fut changée en pierre. Râmachandra la toucha et lui rendit la vie.

homme charnel aux choses de ce monde ; 2° l'attachement d'un avare à son trésor ; 3° l'attachement qu'une femme chaste et dévouée éprouve pour son mari — alors vous êtes certains d'atteindre Dieu (1).

922. — En lui-même, l'amour de Dieu allège la somme de votre travail temporel. Celui qui aime Dieu ne peut pas en même temps être attaché au travail temporel. Celui qui a goûté à une boisson préparée avec du sucre candi ne se soucie plus de celle faite avec de la mélasse (2).

923. – L'homme qui se noie lutte ardemment pour retrouvèr sa respiration ; c'est ainsi que votre cœur doit rechercher Dieu avant que vous puissiez Le trouver.

924. — Rishi Krishna marchait un jour au bord de la mer quand un de Ses disciples s'approcha de Lui et Lui dit : « Seigneur, comment peut-on atteindre Dieu ? » Le Seigneur descendit dans l'eau avec Son interlocuteur et l'y plongea. Après un instant Il l'en sortit et, le prenant par le bras, Il lui demanda : « Qu'as-tu senti ? » Le disciple répondit : « J'ai senti que ma vie s'en allait. Mon cœur battait à se rompre. J'ai cherché frénétiquement à respirer et à m'échapper. » Alors le Seigneur lui dit : « Tu verras le Père quand ta soif de Le voir sera aussi intense que l'était, tout à l'heure, ton besoin de t'échapper et de respirer (3). »

925. — « Il faut que j'atteigne Dieu dès cette vie ; dans l'espace de trois jours il faut que je Le trouve. Non,

(1) VARIANTE : « Sais-tu quelle intensité doit avoir ton amour pour Dieu? L'amour qu'une épouse dévouée ressent pour son mari bien-aimé, l'attachement de l'avare pour ses trésors, et le désir lancinant de l'homme frivole pour les choses du monde, — lorsqu'en ton cœur la soif de Dieu sera aussi ardente que ces trois-là ensemble, tu atteindras Dieu. »

(2) Voir aussi 351 ci-dessus et 1207 ci-dessous.

(3) Certains textes remplacent dans cette anecdote Rishi Krishna par Jésus-Christ. Il est assez probable que Shrî Râmakrishna l'attribuait à Jésus. Sans doute l'avait-il entendu raconter ainsi par quelqu'un et en avait-il été très frappé. Certains disciples de Shrî Râmakrishna rapportent d'ailleurs que le Maître désignait parfois Jésus-Christ sous le nom de Rishi Krishna.

je L'attirerai à moi rien qu'en prononçant une seule fois Son Nom. »

C'est par ce violent amour que l'adorateur de Dieu Le fait descendre jusqu'à lui et peut alors rapidement Le réaliser. Un cœur tiède mettra beaucoup de temps pour trouver Dieu — on peut même dire qu'il n'y parvient jamais (1).

926. — Celui qui, placé dans le monde, invoque le Seigneur, est l'adorateur héroïque. Dieu dit que celui qui, par amour pour Lui, renonce au monde, pourra L'invoquer et Le Servir sûrement. Mais en vérité, l'homme qui invoque Dieu depuis ce monde, et repousse pour Le trouver une pierre terriblement lourde, est vaillant. Il est un héros (2).

927. — On peut obtenir au marché *hîrâ-mati* (des diamants et des perles) de grande valeur, mais combien peu de personnes ont *Krishna-mati* (dévotion au Seigneur Krishna)!

928. — Pourquoi songez-vous paresseusement que si la réalisation n'est pas possible dans cette vie, elle aura lieu dans la prochaine? Il ne faut pas avoir une pareille tiédeur dans votre dévotion. Le but ne s'atteint que si votre esprit est fort et parfaitement résolu à atteindre la réalisation, non seulement dans cette vie, mais encore dès maintenant. A la campagne, quand les villageois achètent leurs zébus, ils commencent par tirer la queue de l'animal. Si, alors, le zébu se couche tranquillement à terre, le cultivateur sait qu'il ne vaut rien. Si, par contre, il se met à bondir, le paysan le choisit, car il sait que l'animal lui sera utile. Ils choisissent donc un animal vif, plutôt qu'un animal lourd et pesant.

Ayez la force, une foi ferme, et dites-vous qu'il faut

(1) VARIANTE : « Je prononcerai une seule fois le Nom de Dieu et je L'atteindrai »; c'est par ce violent amour que l'adorateur de Dieu Le fait descendre jusqu'à lui. Une telle dévotion est nécessaire. « J'arriverai progressivement jusqu'à Lui » est d'une dévotion tiède qui ne vaut rien. »
Voir aussi 820 et 870 ci-dessus.

(2) Voir aussi 419 ci-dessus.

réaliser Dieu à l'instant même. C'est la seule manière de réussir (1).

C. — L'unique condition de la réalisation du divin

929. — De même que l'aube rosée annonce le lever du soleil, une soif ardente de Dieu précède dans notre cœur la glorieuse vision divine (2).

930. — Quels moyens devons-nous prendre pour nous libérer des griffes de *Mâyâ*? Celui qui désire ardemment être libéré de ses griffes est guidé par Dieu même ; rien d'autre n'est nécessaire qu'un désir constant.

931. — A quoi cela sert-il de connaître maints *Shâstras*? La seule chose nécessaire est de savoir traverser le fleuve de la vie. Dieu seul est réel, tout le reste est irréel.

Au moment où Arjuna allait tirer une flèche dans la cible située au-dessus de l'assemblée des princes, son précepteur Dronâchârya lui demanda : « Vois-tu les rois et les princes autour de toi? — Non, répondit Arjuna, je ne puis les voir. — Me vois-tu? — Non. — Vois-tu cet arbre là-bas? — Non. — Vois-tu le poisson? — Non. — Que vois-tu donc? — Je ne vois que l'œil du poisson (3). »

(1) Variante : « Savez-vous comment les paysans achètent leurs bœufs pour la charrue? Ils sont très experts en ces choses et savent choisir de bons bœufs. Pour savoir si ces animaux sont fougueux ou non, ils leur tirent la queue. L'effet est miraculeux. Ceux qui n'ont pas d'ardeur se laissent faire et se couchent sur la sol, comme s'ils voulaient dormir. Les bœufs qui ont de la fougue se cabrent, protestent contre la liberté qu'on prend avec eux. Les paysans alors choisissent ces derniers.

Il faut qu'un homme ait de l'ardeur en lui s'il veut réussir dans la vie. Mais il y en a beaucoup qui n'ont point de résistance, qui sont comme du riz soufflé cuit dans du lait, doux et collant. Ils n'ont ni volonté, ni force, ni capacité d'effort soutenu. Ils sont les ratés de la vie. »

(2) Voir aussi 712 ci-dessus.

(3) Allusion à un épisode du Mahâbhârata (Adi Parvan, CXXXV). Dans le tournoi auquel participait Arjuna, la flèche devait frapper l'œil du poisson suspendu au-dessus de l'Assemblée, alors que l'archer ne voyait que la réflexion du poisson dans l'eau d'un bassin.

932. — Comment pouvons-nous nous libérer de l'étreinte de *Mâyâ*? Celui qui désire apprendre à jouer d'un instrument s'exercera d'abord en jouant sur un morceau de bois. Celui dont le cœur désire ardemment être libéré des liens de *Mâyâ* recevra de Dieu même des instructions sur la voie qui mène à Lui.

933. — Ceux dont la concentration et le désir d'atteindre Dieu sont très ardents, L'atteignent plus rapidement que les autres hommes.

934. — Dans le *kali-yuga*, trois jours d'intense désir pour la vision de Dieu suffisent à un homme pour obtenir la grâce divine.

935. — En vérité, je vous le dis, celui qui désire Dieu Le trouve. Vérifiez-le dans votre propre vie. Essayez sérieusement et sincèrement pendant trois jours, et vous êtes certains de réussir.

936. — Tout se ramène en réalité à ceci, qu'il faut L'aimer et goûter Sa douceur. Il est la sève sucrée et l'adorateur est celui qui la déguste. Il est le lotus et le dévot est l'abeille qui boit le nectar dans le lotus.

De même que l'adorateur ne peut vivre sans Dieu, de même Dieu ne peut Se passer d'adorateurs. Alors, c'est le dévot qui devient la sève et c'est Dieu qui la déguste ; le dévot devient le lotus et Dieu devient l'abeille. Il est devenu doux pour goûter Sa propre douceur ; c'est l'explication du divin Jeu de Krishna et de Râdhâ (1).

937. — Celui qui pleure jour et nuit dans un ardent désir de voir Dieu devient *siddha*.

938. — « L'oncle Lune » est l'oncle de tous les enfants. De même, Dieu est à tous. Tout le monde a le droit d'appeler le Seigneur ; celui qui L'invoque reçoit la bénédiction de la réalisation. Si vous L'invoquez, vous aussi, vous L'atteindrez.

939. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Par quels moyens peut-on voir Dieu ? »*

(1) Voir aussi 1130 ci-dessous.

Il répondit : « Pouvez-vous pleurer de désir et de nostalgie de Dieu? Les hommes pleurent abondamment pour leurs enfants, leurs femmes, leur argent, mais qui est-ce qui pleure pour Dieu (1)? Tant que l'enfant s'amuse avec ses jouets, la mère s'occupe de sa cuisine ou de son ménage. Mais quand l'enfant n'a plus de plaisir dans ses jeux, les délaisse et pleure en appelant sa mère, celle-ci ne peut rester plus longtemps éloignée. Elle pose sa marmite sur le feu et court à son enfant qu'elle prend dans ses bras (2).

940. — Les larmes du repentir sortent par le coin de l'œil le plus près du nez ; les larmes d'amour sortent à l'autre coin (3).

941. — Un enfant supplie sa mère et l'importune pour avoir une pièce de monnaie. D'abord, la maman, qui est peut-être occupée à causer avec des amies, lui répond : « Non, non, ton père l'a défendu. Je lui demanderai quand il rentrera ce soir. » Mais si l'enfant se met à pleurer et continue d'insister, la mère finit par dire à ses amies : « Attendez-moi un instant, que je fasse taire le petit. » Puis elle prend sa clef, elle ouvre la boîte et donne à l'enfant ce qu'il demandait. De même, l'homme qui sait que la Bienheureuse Mère lui appartient davantage encore qu'il ne s'appartient à soi-même, et pleure comme un enfant innocent, dans un ardent désir de La voir, est béni par une vision de la Mère, car la Mère, dont la nature est *Sachchidânanda*, ne peut faire autrement que Se révéler à lui (4).

942. — *Un homme dit un jour à Shrî Râmakrishna : « J'ai cinquante-cinq ans, je cherche Dieu depuis quatorze ans. J'ai suivi le conseil de mes instructeurs et j'ai été*

(1) Voir aussi 912 ci-dessus.
(2) Voir aussi 356 et 845 ci-dessus.
(3) Dit à des disciples qui avaient versé des larmes pendant leur méditation.
(4) Variante (de la deuxième partie) : « L'homme qui, comme l'enfant, appelle avec des larmes la Mère Divine dans la ferme conviction qu'Elle est toute à lui, obtient sa récompense. La Divine Mère ne peut plus lui rester longtemps cachée. »

dans tous les saints lieux de pèlerinage ; j'ai vu des hommes saints aussi, mais tout cela ne m'a rien donné. »

En entendant ces paroles, le Maître dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui désire Dieu Le trouve. Regardez-moi et prenez courage. »

943. — Avant de s'endormir, le petit enfant dit à sa mère : « Maman, si j'ai besoin de faire pipi, réveille-moi. » Et la mère répond : « Le besoin suffira pour te réveiller (1). »

944. — Dans les anciennes pièces de théâtre (*yâtrâs*) vous avez vu que tant que résonne la musique et que les acteurs chantent à tue-tête : « O Krishna, viens, laisse-nous T'entrevoir », le Krishna de la pièce ne répond nullement à cet appel. Il continue de fumer et de causer, et se costume à loisir. Quand tous les bruits cessent et que le *rishi* Nârada commence à chanter doucement et amoureusement : « Que tu es ravissant, ô Govinda, ma vie et mon âme ! » Krishna ne peut plus s'attarder ; il apparaît immédiatement sur la scène.

Il en est de même pour le *sâdhak*. Tant qu'il s'exclame à haute voix : « O Seigneur, viens ! Seigneur, révèle-Toi à moi... » sachez que Dieu est loin de lui. Quand le Seigneur doit venir vraiment Se révéler à lui, il est submergé par la dévotion et n'appelle plus à grands cris. Quand le *sâdhak* invoque le Seigneur d'un cœur enivré par l'amour, Il ne peut Se refuser plus longtemps à Son adorateur.

945. — Votre Mère Divine n'est pas une simple marraine. Elle est votre propre Mère.

(1) Variante : L'enfant dit : « Maman chérie, réveille-moi quand je sentirai la faim. » La mère répond : « Mon enfant, la faim t'éveillera d'elle-même. »

LIVRE TROIS

L'homme et le divin

Chapitre XIV

Le Seigneur et Ses adorateurs

A. — Pourquoi nous ne voyons pas le Seigneur

946. — Le soleil est grand comme plusieurs fois la terre, mais par son éloignement il ne nous semble qu'un petit disque. De même Dieu est infiniment grand, mais nous sommes si éloignés de Lui que nous ne pouvons nous rendre compte de Sa réelle grandeur.

947. — Dans l'étang recouvert de roseaux et d'écume, les poissons qui se poursuivent en jouant ne peuvent être vus du bord. De même Dieu, caché par *Mâyâ* aux yeux des hommes, Se joue, invisible, au fond du cœur de tout être (1).

948. — Savez-vous comment Dieu habite au-dedans de l'homme? De la même manière que les dames de haute naissance qui se tiennent derrière un paravent treillissé (*chik*). Elles peuvent voir tout le monde, mais personne ne peut les voir. C'est exactement de la même façon que Dieu réside en chacun de nous (2).

949. — Pour voir les passants, le veilleur de nuit dirige sur eux le rayon de sa lanterne sourde ; mais lui,

(1) Voir aussi 84 et 867 ci-dessus et 1172 et 1173 ci-dessous.
(2) Variante : « Pourquoi ne voyons-nous pas la Divine Mère? Elle est comme une dame de haut lignage qui traite toutes ses affaires de derrière son paravent treillissé ; elle voit tout le monde, mais n'est vue de personne. Seuls Ses fils dévoués La voient, car ils passent derrière l'écran de *Mâyâ* pour parvenir à Elle. »
Voir aussi 1611 ci-dessous.

nul ne peut l'apercevoir s'il ne tourne pas la clarté de sa lanterne vers sa personne. De même, Dieu voit chacun de nous, mais nous ne Le réalisons qu'au moment où Il veut bien Se révéler à nous par la lumière de Sa grâce (1).

B. — Le Seigneur et Ses adorateurs

950. — Si j'ai réalisé Dieu, cela me suffit. Qu'importe que je ne sache pas le sanskrit? Dieu répand Sa grâce également sur tous Ses enfants, qu'ils soient savants ou ignorants. Supposez qu'un père ait cinq enfants. Les aînés l'appellent « Papa », les cadets ne peuvent encore prononcer tout le mot et disent : « Pa » ou « Ba »; les aimera-t-il moins pour cela? Il sait que les petits ne peuvent correctement dire « Père ». Il les aime tous également.

951. — Il est dans la nature de l'enfant de se salir avec de la boue et de la poussière, mais ses parents ne lui permettent pas de rester malpropre. De même, si contaminé que soit un être par les attractions du monde temporel dans lequel il vit, le Seigneur lui fournit les moyens de se purifier (2).

952. — Avec un même poisson, on peut préparer de la soupe, du curry, des filets, et chaque convive choisit le plat qui lui convient le mieux. De même le Seigneur de l'univers, bien qu'Il soit Un, Se manifeste différemment selon les goûts divers de Ses adorateurs, et chacun d'eux a de Lui sa propre vision, celle qui lui est la plus chère. Pour certains Il est un bon maître ou un père aimant, une mère douce et souriante ou un ami dévoué, et pour d'autres un mari fidèle ou un fils obéissant et obligeant (3).

(1) Voir aussi 1011 ci-dessous.

(2) Variante : « Il est de la nature de l'enfant de se salir avec de la poussière et de la boue, mais la mère ne le laisse pas rester toujours sale. Elle le débarbouille de temps à autre. De même il est de la nature de l'homme de pécher. Mais s'il est certain qu'il péchera, il est doublement certain que le Seigneur lui fournira le moyen de se racheter. »

(3) Variante : « De même qu'avec un gros poisson on apprête des mets divers (soupe, curry, filets) selon les gouts des différents

953. — Si un savoureux appât est jeté dans un étang, de tous côtés les poissons se dirigent en hâte vers lui. La foi agit de même pour Dieu. Attiré par la foi de Son adorateur, le Seigneur aussi vient promptement et Se révèle à lui (1).

954. — Les sages divins forment pour ainsi dire le cercle intime de Dieu. Ils sont amis, compagnons et parents du Seigneur. Les êtres ordinaires forment le cercle extérieur ; ce sont simplement les créatures de Dieu.

955. — La lumière du soleil tombe également sur toutes les surfaces, mais seules les surfaces brillantes comme l'eau, les miroirs et les métaux polis peuvent la refléter fidèlement. De même, bien que Dieu réside en tous, c'est dans le cœur d'un saint homme qu'il Se manifeste le plus (2).

956. — Il est de la nature de la lampe de donner de la lumière. Avec son aide, les uns peuvent faire cuire un repas, d'autres fabriquer de la fausse monnaie, et d'autres encore lire le Bhâgavata-Purâna. Peut-on rendre la lumière responsable ? De même, est-ce la faute de Dieu si quelques-uns, au lieu de chercher leur salut et d'essayer de L'atteindre à l'aide de Son saint Nom, L'invoquent pour tenter un cambriolage (3) ?

membres de la famille, ainsi le Seigneur, quoique Un, est adoré de diverses manières par Ses *sâdhaks* et Ses *bhaktas* suivant leurs inclinations individuelles. »

Voir aussi 462 et 697 ci-dessous et 1295 ci-dessous.

(1) Variante : « Quand on jette dans l'eau un appât savoureux, attrayant, les poissons se précipitent de toutes parts, même s'ils étaient très loin. De même le Seigneur S'approche rapidement du saint adorateur dont le cœur est empli par l'appât de la dévotion et de la foi. »

Voir aussi 842 et 871 ci-dessus.

(2) Variante (de la seconde phrase) : « Il en est de même de la lumière divine, qui tombe également et impartialement sur tous les cœurs. Mais seuls les cœurs purs et pieux des bons et saints *sâdhus* recueillent et reflètent bien cette lumière. »

(3) Variante (de la dernière phrase) : « De même, en s'aidant du saint Nom du Seigneur, certains cherchent à atteindre le salut, et d'autres à réaliser de mauvais desseins. Son saint Nom n'en conserve pas moins sa pureté immaculée ! »

Voir aussi 1242 ci-dessous.

957. — *Bhagavân* (Le Seigneur), *Bhâgavata* (Sa parole ou l'Écriture), et *bhakta* (l'adorateur), ne sont qu'une seule et même chose [1].

958. — Les hymnes de Râmaprasâda ne perdent jamais leur fraîcheur. Savez-vous pourquoi ? C'est parce que la Divine Mère habitait dans son cœur quand il les composait.

959. — Pourquoi l'adorateur a-t-il une si grande joie à s'adresser à la Divinité comme à une Mère ? Parce que c'est avec sa mère que l'enfant est le plus libre, et par conséquent, elle lui est plus chère que n'importe qui au monde [2].

960. — Un malade fiévreux et dévoré de soif s'imagine qu'il pourrait boire des tonneaux d'eau. Mais lorsque sa fièvre est tombée et sa température redevenue normale, un simple gobelet de liquide suffit à apaiser sa soif, et souvent même il n'en boit qu'une partie. Ainsi un homme pris dans le tourbillon fiévreux de *Mâyâ* et oublieux de sa petitesse s'imagine qu'il peut porter en son cœur le Dieu infini ; mais lorsque cette illusion s'efface, un seul rayon de la Lumière divine est suffisant pour l'inonder de l'éternelle béatitude de Dieu.

961. — Un petit verre de vin peut enivrer certains hommes, tandis que d'autres auront besoin de boire deux ou trois bouteilles pour atteindre à l'ivresse, mais dans les deux cas le plaisir de l'ivresse est le même. De même, il est des adorateurs de Dieu qui ne sont grisés qu'en voyant face à face le Seigneur de l'univers, tandis que d'autres sont ravis en extase par un tel rayon de la Gloire divine. Mais leur bonheur est pareil, car les uns et les autres sont inondés de Béatitude divine.

962. — Dieu peut être comparé à une montagne de sucre. Une petite fourmi en emporte une infime parcelle ; une autre, plus grosse, s'empare d'un morceau

[1] Variante : « Dieu, les Écritures et l'adorateur doivent être considérés comme Un, c'est-à-dire être vus dans une seule et même lumière. »

[2] Certaines versions s'arrêtent à « ... est le plus libre ».

plus considérable, mais cela ne change pas la dimension du tas de sucre. Les adorateurs de Dieu sont ravis même par la plus petite parcelle d'un de Ses divins attributs, mais aucun homme ne peut en contenir la somme totale.

963. — Un jour, des fourmis arrivèrent à une montagne toute de sucre ; mais naturellement, elles ne se rendirent pas compte de sa hauteur. Elles grignotèrent quelques parcelles de sucre et furent enchantées. Chacune en emporta un grain ou deux pour la fourmilière, et en route, elles se promirent, la prochaine fois, d'emporter chez elles le tout — toute la montagne!

Les hommes raisonnent ainsi ; bien peu d'entre eux peuvent réaliser l'Être suprême, et malheureusement, ils croient toujours L'avoir entièrement compris et réalisé.

La montagne de sucre ne se ressent guère de l'intervention de la fourmi, mais celle-ci est heureuse et rassasiée du repas qu'elle a fait. Il en est de même du rationaliste qui s'abuse soi-même! Il est tout heureux de ses quelques grammes de raison. *Ergo*, il a compris et embrassé *Brahman*! Il sait ce qu'est l'Infini et ce qu'Il n'est pas!

Les gens parlent avec volubilité de l'Infini, de l'Absolu, du Non-conditionné, comme s'ils avaient la moindre idée de ce que c'est!

Shuka Déva et les autres grands sages étaient tout au plus des fourmis d'une grande espèce. Et si nous disons d'eux qu'ils mangèrent huit ou dix grains de sucre, c'est tout ce que nous pouvons dire.

Il est aussi absurde de dire que *Brahman* a été connu et compris par qui que ce soit, que de dire qu'une montagne de sucre, haute comme l'Himâlaya, a été emportée et mangée par les fourmis.

964. — Quand la brise souffle de l'océan de *Brahman*, tous les cœurs en sont touchés. Les anciens Sages, Sanaka Sanâtana et d'autres, furent adoucis par cette brise. Nârada, le fou de Dieu, vit certainement ce divin océan de loin et, depuis lors, oubliant son propre moi, il erre dans le monde comme un insensé, en chantant toujours

les louanges du Seigneur Hari. Shuka Déva, né ascète, ne toucha que trois fois l'eau de cet océan avec sa main, et depuis, il est devenu comme un enfant dans la plénitude de son extase. Le grand instructeur de l'univers, Mahâdéva, but trois fois de cette eau dans le creux de sa main, et depuis lors il est couché, immobile comme un cadavre, dans l'ivresse du Bonheur divin. Qui pourrait sonder la profondeur de cet océan ou en mesurer le pouvoir mystérieux ?

965. — Pourquoi les membres du *Brâhmo Samâj* attachent-ils tant d'importance à la gloire des œuvres de Dieu ? « O Seigneur, s'écrient-ils, Tu fais le soleil, la lune et les étoiles ! » Beaucoup de gens sont charmés par la beauté d'un jardin, ses fleurs luxuriantes, ses parfums si doux ; mais combien d'entre eux pensent au maître du jardin ? Et pourtant, quel est le plus grand ? le jardin ou son seigneur ? En vérité, le jardin est irréel tant que la mort rôde parmi nous ; mais le Seigneur du jardin est la seule réalité (1). — Après avoir bu quelques verres au bar d'une taverne, qui s'inquiétera de savoir combien de tonneaux de liqueur sont à vendre ? Une seule bouteille suffit (2).

A la vue de Narendra, je suis rempli de joie ; jamais je ne lui ai demandé « qui est ton père ? » ou « combien de maisons possèdes-tu ? »

Les hommes estiment leurs propres richesses ; ils évaluent leur maison, leurs meubles, leur argent ; ils pensent alors que le Seigneur évaluera de la même façon Son propre ouvrage : soleil, lune et étoiles, etc. Les hommes pensent que Dieu est satisfait s'ils louent Ses œuvres (3) !

966. — Que la simplicité d'un enfant est chose douce ! Il préfère sa poupée à toutes les richesses du monde. De même, seul l'adorateur fidèle peut repousser richesses et honneurs et s'absorber en Dieu (4).

(1) Voir aussi 863 ci-dessus et 1047 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1112 ci-dessous.
(3) Paroles adressées à Keshab Chandra Sen. Voir aussi 1120 et 1625 ci-dessous.
(4) Voir aussi 371 ci-dessus et 1598 ci-dessous.

967. — L'homme vraiment pieux donne les trois quarts de son esprit à Dieu, il ne lui en reste qu'un quart pour ce monde. Il est toujours à l'affût de toutes les questions religieuses. Il est pareil à un serpent qui est furieux quand on lui marche sur la queue, comme si ses sensations étaient localisées là plutôt qu'ailleurs.

968. — *Un missionnaire* brâhmo, *S. N. Sastri, dit un jour, en parlant du Maître, que le* Paramahamsa *était fou, que de penser uniquement à un seul et même sujet avait détraqué son esprit, comme cela était aussi le cas pour bien des penseurs européens.*

Le Maître dit plus tard à ce missionnaire : « Vous dites qu'en Europe, des savants deviennent fous en songeant continuellement au même sujet ; mais si ce sujet est matériel, est-ce étonnant qu'un homme perde l'esprit en s'y absorbant ? Par contre comment un homme peut-il perdre son intelligence en pensant à cette Intelligence (*chaitanya*) dont la lumière éclaire tout l'univers ? Est-ce cela que vos Livres saints vous enseignent ? »

969. — Il est absurde de dire que s'absorber excessivement en Dieu peut causer du mal. Les rayons d'un diamant illuminent et apaisent, mais ne brûlent jamais, (1)

970. — Ne craignez rien et plongez profondément dans l'océan de l'Amour divin ; c'est l'océan de l'immortalité. Je dis un jour à Narendra : « Dieu est semblable à un océan de douceur ; ne veux-tu pas plonger profondément dans cet océan ? Suppose, mon enfant, que devant un récipient évasé rempli de sirop, tu sois une mouche désireuse d'y goûter. Où te poserais-tu pour boire ? » Narendra répondit que, pour boire, il se poserait au bord du vase, car s'il tombait dedans, il serait certain de s'y noyer. Je lui dis alors : « Tu oublies, mon enfant, que si tu plonges dans l'Océan Divin tu n'as à craindre ni danger ni mort. Souviens-toi que l'océan de *Sachchidânanda* est celui de l'immortalité, rempli des eaux de la vie éternelle.

(1) Voir aussi 1132 ci-dessous.

N'aie pas la crainte, qu'ont certaines personnes stupides, d'être excessif dans ton amour pour Dieu. Dans cet océan d'immortalité, bois le *chidânanda-rasa* (1), le nectar de *Brahman*, la connaissance et la joie éternelles (2). »

C. — Les adorateurs et le monde

971. — Bien que Dévakî eût en prison le bonheur de voir la Forme divine de Krishna, elle ne fut pas par cela libérée de son emprisonnement (3).

972. — La joie et la douleur sont les compagnons inévitables du corps (4). Notre corps est la résultante de nos actions dans des vies antérieures, et l'homme doit le supporter tant que les effets de toutes ses actions passées ne sont pas épuisés. Un aveugle qui se baigne dans l'eau sainte du Gange y lave tous ses péchés, mais sa cécité demeure (5). De quelque manière que le corps réagisse sous l'influence du plaisir ou de la peine, la gloire de la connaissance et de la dévotion n'abandonne jamais le vrai adorateur de Dieu.

973. — A quoi ressemble le monde? Il est comme le monbin, tout en peau et en noyau, mais peu de pulpe — et qui nous donne la colique (6)!

974. — Savez-vous ce que signifie vivre dans ce monde sans s'y attacher? Il faut y vivre comme la limande, qui vit dans la vase, mais n'en est pas salie (7).

975. — Râmaprasâda appelait ce monde un « édifice de rêves » ; mais une fois que l'homme a acquis l'amour de Dieu, le monde est pour lui, comme il l'avait chanté :

(1) Littéralement la saveur (*rasa*) de la Connaissance (*chit*) et de la Félicité (*ânanda*).
(2) Voir aussi 1137 ci-dessous.
(3) Dévakî, mère de Krishna, était en prison lorsque naquit l'enfant. Celui-ci, peu d'instants après la naissance, se révéla à ses parents sous sa Forme divine (Bhâgavata-Purâna, X, 3).
(4) Voir aussi 588 ci-dessus.
(5) Voir aussi 512 et 595 ci-dessus et 1000 ci-dessous.
(6) Voir aussi 301 ci-dessus.
(7) La limande s'appelle en sanskrit *panka-matsya*, « poisson qui vit dans la vase. »

« ... Un séjour de joie. Je passe mes jours
A manger, rire et boire.
Voyez l'héroïque roi Janaka,
N'était-il pas parfait?
Ne servit-il pas Dieu et le monde?
Il trouva son salut
Tout en buvant à profondes gorgées
Le lait de cette vie. »

Lui manquait-il quoi que ce fût, spirituellement ou matériellement? Non, il était loyal à la fois envers Dieu et envers ce monde du phénomène. Son esprit était tourné vers Dieu et en même temps il buvait son bol de lait.

976. — Un bûcheron très pieux fut béni par la vision de la Divine Mère, et garda Sa grâce en lui ; mais il resta bûcheron et dut continuer à gagner maigrement sa vie par son dur labeur.

977. — Le *bhakta* n'est pas nécessairement bien pourvu de richesses matérielles, mais il est riche spirituellement.

978. — *La belle-mère de Vijoy Krishna Goswâmi vint un jour présenter ses respects à Shrî Râmakrishna qui lui dit* : « Vous suivez le bon chemin ; bien que vous soyez dans le monde, votre cœur appartient au Seigneur.

— *Comment cela? dit la dame. Je ne vois pas que j'aie fait des progrès, je ne puis pas encore manger les restes* (ucchishta) *des autres.*

— Que dites-vous là? *répartit Shrî Râmakrishna.* Est-ce que la faculté de manger les restes des autres est le but à atteindre? Le chien et le chacal dévorent de pareils débris, mais acquièrent-ils par là *brahmajnâna?* »

979. — Des larmes coulaient des yeux de Bhîshma Déva, tandis que, couché sur son lit de flèches, il attendait la mort. En voyant cela, Arjuna dit à Shrî Krishna : « Frère, que c'est étrange! Notre Grand-Père, qui a toujours été véridique, qui a maîtrisé ses passions, qui est plein de connaissance divine et qui est lui-même un des

huit *Vasus* (1), lui aussi, on le trouve versant des larmes sous l'influence de *Mâyâ*. » Quand le Seigneur rapporta ces paroles à Bhîshma Déva, ce dernier dit : « O Krishna ! Tu sais très bien que ce n'est pas par *Mâyâ* que je pleure. Ce qui m'a fait verser des larmes, c'est la pensée que je ne peux en rien comprendre la nature de Ta *Lîlâ*. Le Seigneur, dont le saint Nom permet aux hommes de surmonter tous les dangers, s'est fait Lui-même le conducteur des Pândavas ainsi que leur ami, et pourtant leurs épreuves n'ont pas de fin (2). »

D. — Comment le Divin Se révèle

980. — Supposez une chambre obscure dans laquelle la lumière ne pénètre que par une fente étroite. L'idée qu'un homme, enfermé dans cette chambre, pourra se faire de la lumière, dépend de la largeur de la fente. Si, dans les portes et les fenêtres, il y a beaucoup de fentes, l'homme verra plus de lumière, et s'il ouvre les volets, il en verra encore plus. Mais celui qui est dehors, en plein champ, aura le maximum de clarté. De même, le Seigneur Se révèle à Ses adorateurs selon leurs facultés diverses et suivant la nature de leurs esprits (3).

981. — Plus on s'approche de l'Être universel, plus la révélation de Sa nature infinie est grande et nouvelle, et finalement, on se perd en Lui en acquérant la toute-sagesse.

982. — Il ne suffit pas d'être convaincu de l'existence de Dieu. Même une vision de Lui n'est pas le point culminant de la vie spirituelle. Il faut avoir avec Lui des rapports de familiarité, d'intimité ; il faut être en communion directe avec Lui. Il y a des gens qui ont entendu parler de Dieu ; il y en a d'autres qui L'ont vu, mais il y en a très peu qui L'ont « goûté ». Bien des gens peuvent

(1) Classe de divinités mineures que la malédiction d'un *rishi* avait condamnées à prendre naissance dans un corps humain (Mahâbhârata, Adi-Parvan, XCIX).

(2) Épisode du Mahâbhârata. Bhîshma, chef de l'armée des Kauravas est mortellement blessé dans le combat par Arjuna.

(3) Voir aussi 1077 ci-dessous.

avoir vu le roi, mais très peu ont pu le recevoir chez eux comme leur hôte.

983. — Sur la voie de la réalisation, il y a, selon les vishnouïtes, quatre étapes successives.

D'abord celle des débutants, des *pravartakas*, qui viennent de commencer à adorer Dieu. Ils portent les marques extérieures de leur foi, le chapelet, le signe sur le front, etc. Ils attachent une grande importance au rituel de leur secte.

Ensuite viennent les néophytes, les *sâdhaks*, qui sont déjà plus avancés. Ils ne font pas parade de leur croyance et n'attachent pas tant d'importance aux signes extérieurs. Leur culte est intérieur. Ils répètent en silence le Nom du Seigneur, prient sans ostentation et se sentent attirés vers Dieu.

La troisième étape est celle du *siddha*. Qu'est-ce que le *siddha*? C'est celui qui est fermement convaincu, dans son cœur et dans son âme, que Dieu existe, qu'Il fait tout, qu'Il est l'Être omnipotent. Le *siddha* a déjà obtenu un premier aperçu de Dieu (1).

Enfin vient le *siddha* des *siddhas*. Celui qui est parvenu à cet état, non seulement a vu Dieu, mais a fait Sa connaissance, a établi avec Lui un rapport précis — celui du fils au père, ou de la mère à l'enfant, ou de l'ami à son ami, ou du frère à son frère, ou du mari à sa femme.

E. — Le Seigneur ne Se préoccupe pas des richesses (2)

984. — Le Seigneur Se soucie-t-Il de la richesse que vous pouvez Lui offrir? Non, Sa grâce n'illumine que

(1) Variante (de cet alinéa) : « Est *siddha* celui qui a, dans sa propre conscience, réalisé l'Être de Dieu. Selon une allégorie védântique, il est comme un homme qui cherche, dans une pièce obscure, son maître endormi ; il tâtonne parmi les lits, les portes, les fenêtres, et abandonne chaque objet en disant : « pas ceci, pas ceci! » *Mais finalement il trouve ce qu'il cherchait, et il s'écrie* « Voici mon maître! » Cela revient à dire qu'il l'a perçu comme « existant » ; il l'a trouvé, mais il ne le connaît pas encore intimement. »
Voir aussi 1075 ci-dessous.

(2) Voir aussi 138 et 233 ci-dessus.

ceux qui lui offrent leur amour et leur dévotion. Les seules choses qui aient de la valeur à Ses yeux sont *prema, bhakti, viveka* et *vairâgya.*

985. — Sambhu Mallik me dit un jour : « Seigneur, bénissez-moi pour que je puisse mourir en laissant toute ma fortune aux pieds bénis de la Divine Mère. » Je lui répondis : « Que dites-vous là ? Vous ne pensez qu'aux richesses ! Pour la Divine Mère elles ne valent pas plus que la poussière sur laquelle vous marchez. »

986. — Un vol avait été commis dans le temple de Rânî Rasmanî (1) à Dakshineswar. Les statues dans le temple de Vishnou y furent dépouillées de leurs joyaux précieux. Mathur (2), et moi-même, allâmes constater le larcin. Mathur s'écria : « Seigneur, Tu n'as donc pas de puissance ! Tu T'es laissé déposséder de Tes bijoux et Tu as été incapable de Te défendre ! »

Je réprimandai Mathur et lui dis : « Quelle sottise de parler ainsi ! Aux yeux du Seigneur de l'univers que tu adores dans cette image, les bijoux volés n'ont pas plus de valeur qu'une motte de terre ! Souviens-toi que c'est du Seigneur que la Déesse de la fortune, Lakshmî, reçoit toute sa gloire ! »

F. — Grâce divine et effort personnel

987. — Seule ma Mère omnipotente, la Personne divine, a le pouvoir d'effacer notre ego dans le *samâdhi* ou de conserver cet ego.

Le philosophe déclare que si le saint redescend du *samâdhi* à un plan inférieur, c'est l'effet du *karma*, des actions faites antérieurement, soit ici, soit dans des incarnations précédentes (3).

Mais si l'on doit accepter ces différenciations comme des faits concrets, il y a aussi l'omnipotente Différenciatrice, ma Mère Divine, le *saguna-Brahman* du Védânta.

(1) Fondatrice et propriétaire des temples dans lesquels Râmakrishna était prêtre desservant.
(2) Gendre de Rânô Rasmanî et intendant du temple.
(3) Ici s'intercale parfois le 144 ci-dessus.

Cela est confirmé par la Révélation. Ma Mère Divine dit en effet : « C'est Moi qui ai provoqué cette différenciation. Bonnes et mauvaises actions se font par Mon ordre. Il est vrai qu'il existe la loi de *karma*, mais c'est Moi le législateur. Je puis faire et défaire les lois. Je fais naître tout *karma*, bon ou mauvais. Par conséquent venez à Moi par la *bhakti*, la dévotion, la prière, la consécration, ou bien par *jnâna* si vous préférez, ou bien par le *karma* qui conduit vers Dieu, et je vous ferai traverser le monde, cet océan des œuvres. Je vous donnerai aussi *brahmajnâna* si vous le désirez (1). S'il y a encore du travail pour vous après le *samâdhi*, s'il y a encore l'ego et le corps, sachez que ce *karma*, cet ego et ce corps, c'est Moi-même qui ai décidé de les conserver pour Mes propres fins. »

988. — Nous ne pouvons pas dire que Dieu est bon parce qu'Il nous donne notre nourriture ; tout père doit nourrir ses enfants. C'est quand Il éloigne de nous les tentations, que nous éprouvons vraiment la bonté de Dieu.

988 *bis*. — Un jour, des soldats sikhs vinrent au temple. Ils me dirent : « Dieu est très bon.

— Est-ce bien vrai ? leur demandai-je en souriant.

— Le seigneur ne prend-Il pas soin de Ses créatures, ne pourvoit-Il pas à tous leurs besoins ? répondirent-ils.

— Le Seigneur est notre Père à tous, leur dis-je alors. Et Il *doit* S'occuper de Ses enfants, de Ses créatures. S'Il ne le fait pas, qui d'autre pourrait le faire ? Ce n'est évidemment pas aux habitants de l'autre bout de la ville de venir nourrir les créatures de Dieu ! »

— Alors, interrompit Narendra, il ne faut pas dire que le Seigneur est compatissant ?

— Je ne vous le défends pas, répondit le Maître. Vous pouvez L'appeler compatissant. Tout ce que je voulais dire, c'est que le Seigneur nous appartient (2). »

989. — *On demanda un jour à Shri Râmakrishna : « Quel est le travail qui nous mène à Dieu ? »*

(1) Voir aussi 1181, 1184 et 1263 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1120 ci-dessous.

Il répondit : « Il n'y a pas de différence entre les travaux ; ne pensez pas que l'un vous conduise à Dieu et que l'autre vous en éloigne. Tout dépend de Sa grâce. Pour L'atteindre, faites avec sincérité et un désir ardent tout travail qui vous est confié. Par Sa grâce, votre entourage deviendra favorable et les conditions de la réalisation deviendront parfaites. Si des charges de famille vous empêchent de renoncer au monde comme vous le désirez, peut-être votre frère en assumera-t-il la responsabilité. Il arrivera peut-être aussi que, loin d'entraver l'élan de votre vie spirituelle, votre femme vous sera une aide utile ; peut-être aussi ne vous marierez-vous pas et n'aurez-vous aucune attache en ce monde. »

990. — Une allumette allumée dans une chambre obscure dissipe instantanément l'ombre accumulée pendant des siècles. De même, un simple regard bienveillant du Seigneur vous lave des péchés accumulés dans d'innombrables existences ([1]).

991. — Il est possible, même à un mondain, de devenir pur comme les jeunes gens qui n'ont pas touché le monde et qui cherchent uniquement Dieu, de même qu'un arbre ordinaire peut aussi porter d'exquises mangues. Mais le pouvoir de faire ces miracles ne saurait venir que du Tout-Puissant. Rien n'est impossible à Dieu, mais un tel don du ciel est chose infiniment rare.

992. — Le Seigneur peut faire tout ce qu'Il veut. Il peut même faire passer un éléphant par le chas d'une aiguille ([2]).

993. — *Trouvant difficile de réconcilier les doctrines opposées du libre arbitre et de la grâce de Dieu, deux*

([1]) Variante : « Une obscurité qui a duré pendant des siècles est dispersée par un seul rayon de lumière qui illumine la chambre. Ainsi l'ignorance et les méfaits accumulés dans d'innombrables vies s'évanouissent sous un seul regard favorable de Dieu. »

Autre variante : « ... quand la lumière de *jnâna* illumine le *jîva.* »

Voir aussi 1070, 1077 et 1179 ci-dessous.

([2]) Voir aussi 728 ci-dessus.

disciples vinrent à Shrî Râmakrishna pour demander la solution du problème.

Il leur dit : « Que parlez-vous de libre arbitre? Tout dépend de la volonté du Seigneur. Notre volonté est liée à la Sienne comme une vache à sa longe. Certainement, nous avons, ainsi que la vache, une certaine dose de liberté, mais dans un cercle prescrit. L'homme s'imagine que sa volonté est libre. Soyez convaincus pourtant qu'elle dépend de celle de Dieu. »

Les disciples dirent alors : « Il n'est donc pas nécessaire de pratiquer les méditations, les pénitences, etc. ? On peut aussi bien dire que tout est la volonté du Seigneur, si ce qui se fait n'est que l'accomplissement de cette volonté. »

Shrî Râmakrishna répondit : « A quoi servent tant de paroles si elles ne viennent que des lèvres? Vous aurez beau nier les épines, cela ne vous empêchera pas de vous piquer les mains en les touchant (1). S'il avait dépendu uniquement de l'homme de pratiquer les exercices spirituels selon Sa volonté, tout le monde l'aurait fait. Mais non, tout le monde ne peut pas le faire. Et pourquoi? Si vous n'utilisez pas convenablement la quantité de force que Dieu vous a donnée, Il ne vous en accordera plus. C'est pour cela que vos efforts personnels sont nécessaires. Chacun doit travailler assidûment à se rendre digne de la grâce de Dieu ; par elle et par vos efforts, les souffrances de plusieurs existences peuvent être épuisées en une vie. Mais l'effort personnel est indispensable. Écoutez cette histoire :

Un jour Vishnou, Seigneur de Goloka (2), maudit Nârada et l'avertit qu'il serait précipité en enfer. Nârada, très troublé, pria, chanta des cantiques d'adoration, et supplia le Seigneur de lui montrer où l'enfer se trouvait et comment on s'y rendait. Vishnou prit alors de la craie et dessina sur le sol la carte de l'univers en y marquant la position exacte du ciel et de l'enfer. Nârada regarda et demanda : « C'est ici l'enfer? » puis il se jeta sur le sol

(1) Voir aussi 1094, 1097 et 1178 ci-dessous.
(2) Goloka est le nom du ciel de Vishnou. Voir note au § 763.

et se roula sur l'emplacement indiqué. Il déclara alors qu'il avait subi les tortures de l'enfer. Vishnou demanda en riant comment cela était possible, mais Nârada répliqua : « Seigneur, le ciel et l'enfer ne sont-ils pas Ta création ? Quand Tu as dessiné la carte et marqué l'enfer, il est devenu une réalité pour moi, et quand je me suis roulé sur le sol, mes souffrances étaient extrêmes ; donc je puis dire que j'ai subi le châtiment de l'enfer. » Nârada dit tout cela avec sincérité et Vishnou fut satisfait de son explication. »

994 — C'est ma Mère Divine qui a dit à l'âme humaine, en confidence, et avec un éclair de malice dans le regard : « Va vivre dans le monde jusqu'à ce que Je te rappelle. » Il ne faut pas en blâmer l'âme humaine. Et la Mère peut parfaitement, par Sa grâce, détourner notre esprit des choses de ce monde et lui rendre ainsi la liberté et la pure *bhakti* à Ses pieds de lotus.

995. — Certains poissons ont plusieurs espèces d'arêtes, d'autres n'en ont qu'une ; mais celui qui mange les poissons les enlève toutes indifféremment, qu'elles soient rares ou nombreuses. De même, certains hommes ont un grand nombre de péchés alors que d'autres n'en ont que peu ; mais au moment voulu, la grâce de Dieu les purifie tous.

996. — Quand souffle la brise de Malaya, tous les arbres qui ont du *sâr* deviennent des arbres de santal. Mais ceux qui n'ont pas de *sâr* (c'est-à-dire les bambous, les bananiers, etc.) ne se transforment pas (1). Ainsi, quand descend la Grâce divine, les hommes qui ont en eux des germes de spiritualité sont aussitôt transformés en saints, mais les hommes frivoles et sans valeur ne sont pas facilement changés par la grâce.

997. — *Un homme pieux avait, depuis des années, pris l'habitude d'égrener un rosaire en invoquant silencieuse-*

(1) Le Malaya est une chaîne de montagnes du Malaber où abondent les santals. Les poètes parlent de la brise venant du Malaya comme capable de transformer en santals tous les arbres ayant une certaine vigueur, une certaine consistance (*sâr*).

ment le nom de sa divinité (Ishta-Déva). *Le Maître lui dit :* « Pourquoi faire toujours la même chose ? Allez de l'avant ! » *L'homme répondit : « Je ne puis le faire sans la grâce de Dieu.* » *Le Maître répliqua :* « Sa grâce souffle jour et nuit sur votre tête. Si vous voulez avancer rapidement sur l'océan de la vie, déployez toutes grandes les voiles de votre bateau. »

998. — Le vent de la Grâce souffle incessamment. Les matelots paresseux sur l'océan de la vie ne savent pas en profiter. Mais les marins énergiques et forts tiennent toujours leur voile grande ouverte et arrivent rapidement à destination grâce à cette brise bienfaisante.

999. — Lorsque, par la grâce de Dieu, nous vient l'esprit de renonciation immédiate, nous pouvons nous débarrasser de l'attachement « à la femme et à l'or » et ainsi nous libérer de tout asservissement à ce monde.

1000. — *Le docteur Srinath* (1) *disait un jour devant Shrî Râmakrishna* : « *Tout le monde est lié par la nature, personne ne peut échapper au résultat d'une action passée, au* prârabdha. »

Le Maître fit observer : « Mais, si vous répétez Son Nom, si vous pensez à Lui, si vous vous soumettez à Lui ?

— *Pardon, Seigneur, demanda le docteur Srinath, mais comment peut-on effacer le* prârabdha, *les actions d'innombrables vies antérieures ?*

— Nous devons, *dit Shrî Râmakrishna,* supporter une partie de ces actions ; mais par la puissance du Nom de Dieu, la majorité des liens du *karma* sont dénoués. Un homme, comme résultat de ses actions passées, naquit aveugle, et devait renaître ainsi pour sept vies successives. Mais il alla se baigner dans le Gange, ce qui le conduisit à la libération. Les yeux de cet homme ne s'ouvrirent pas à la lumière, mais il échappa aux six autres vies (2). »

1001. — Rien n'arrive subitement ; en règle générale, il faut passer par une longue préparation avant

(1) Médecin qui soignait Shrî Râmakrishna.
(2) Voir aussi 972 ci-dessus.

d'atteindre la perfection. Bâbu Dvarak Mitter ne fut pas fait juge à la Haute Cour en un jour. Il dut travailler avec zèle, et cela pendant des années, avant d'être élevé à cette haute dignité. Ceux qui ne consentent pas à accepter soucis et labeurs doivent se résigner à rester des avocats sans cause. Cependant, par la grâce de Dieu, çà et là se manifestent parfois des cas d'exaltation. Ainsi Kâlidâsa (1), de paysan ignorant qu'il était, devint, par la grâce de Mère Sarasvatî, le plus grand poète de l'Inde.

1002. — Il se produit un éveil spirituel dans le cœur que pénètre l'amour de Dieu, Il suffit alors de prononcer une fois le nom de Râma ; cela équivaut à pratiquer dix mille fois la cérémonie de la *sandhyâ* (2).

1003. — *Un pieux chef de famille s'adressa un jour à Srhî Râmakrishna : « Bhagavân, nous avons entendu dire que vous avez vu le Seigneur. Veuillez nous Le faire voir aussi, et nous dire comment on peut Le connaître. »*

Shrî Râmakrishna répondit : « Tout dépend de la volonté du Seigneur. Si vous voulez avoir la vision de Dieu, il faut faire un effort. Si vous êtes assis sur la grève d'un lac et que vous disiez tout simplement : « Il y a du poisson dans ces eaux », en attrapez-vous ? Allez chercher ce qui est nécessaire à la pêche, une ligne, un appât, et jetez votre amorce dans l'eau. Le poisson montera des profondeurs, s'approchera, vous le verrez et vous pourrez l'attraper. Vous me demandez de vous montrer Dieu alors que vous restez tranquillement assis sans faire le moindre effort. Vous voudriez que je prélève la crème, que je baratte le beurre et que je vous le mette dans la bouche. Vous me demandez de pêcher le poisson et de vous le mettre dans les mains. Que vous êtes donc peu raisonnable ! »

1004. — Pour atténuer la grande chaleur, nous nous éventons tant que la brise ne souffle pas ; mais lorsqu'elle

(1) Auteur de nombreux drames sanskrits, parmi lesquels le célèbre Shakuntalâ. Il vécut vers le Ve siècle de notre ère.
(2) Voir aussi 749 ci-dessus.

passe, rafraîchissant tous les hommes, riches ou pauvres, nous pouvons nous interrompre. Tant que nous n'avons pas le secours d'En-Haut, nous devons persévérer dans nos efforts pour atteindre le but final. Mais quand cette aide nous est venue, nous pouvons arrêter notre travail.

1005. — Les éventails ne sont d'aucune utilité quand souffle le vent. Les prières et les pénitences peuvent être abandonnées lorsque descend la grâce de Dieu.

1006. — Même s'il a reçu la grâce de Dieu, de son *gourou* et d'un homme pieux, le *jîva* peut se perdre par le manque de sa grâce propre. Bien qu'il ait reçu cette triple grâce, s'il n'a pas le désir de se sauver, rien ne lui sera d'aucune utilité ([1]).

1007. — Si la grâce de Dieu vous fait défaut, vous n'arriverez à rien malgré tous vos efforts. Dieu ne peut être réalisé sans Sa grâce ; mais elle ne descend pas aisément ; il vous faut bannir totalement l'ego de votre cœur. Si vous avez le sentiment égoïste que c'est vous qui agissez, vous ne verrez jamais Dieu. S'il se trouve une personne dans l'office au moment où l'on demande au propriétaire d'aller y quérir quelque chose, il répondra tout de suite : « Il n'est pas nécessaire que je m'y rende, il y a quelqu'un là-bas, demandez-lui d'apporter ce qu'il vous faut. » Dieu n'apparaît jamais dans le cœur de celui qui pense agir par soi-même.

1008. — Sans la grâce de Dieu, nos doutes (*samshaya*) ne pourront jamais se dissiper.

1009. — Sans la grâce de Dieu, nul ne peut se dégager du scepticisme. Et d'ailleurs, tant que vous n'avez pas réalisé le Moi, vous ne pouvez pas être absolument libres de doutes.

1010. — Il n'est pas facile de voir l'irréalité du monde des phénomènes. Cette connaissance est impossible sans une grâce spéciale de Dieu. Un simple effort personnel ne peut pas conférer cette réalisation.

([1]) Voir aussi 850 ci-dessus.

1011. — Dieu Se révèle par Sa grâce. Il est le soleil de la connaissance. Un de Ses rayons a apporté au monde le pouvoir de la compréhension ; grâce à cela, nous pouvons nous connaître mutuellement et acquérir des formes diverses de connaissance. Nous ne voyons Dieu que s'Il dirige Sa lumière sur Son propre visage [1].

[1] Voir aussi 949 ci-dessus.

Chapitre XV

Le gourou

A. — La conception du gourou

1012. — Qui peut être le *gourou* d'un autre homme? Dieu seul est le *gourou* et le Maître de l'univers.

1013. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quel profit l'homme peut-il tirer de son adoration et de sa* sâdhanâ *s'il considère son* gourou *comme un simple humain ? »*

Il répondit : « Nous ne devons pas considérer notre *gourou* comme simplement un homme. Avant que le disciple réalise la Divinité, il voit son *gourou* dans la clarté de la première illumination divine, et c'est le *gourou*, dont la Divinité mystérieusement revêt la forme, qui plus tard lui montre Dieu. Alors le disciple se rend compte que la Divinité et le *gourou* ne forment qu'un. Quelque faveur que le disciple demande, le *gourou*, déifié, la lui accorde ; il l'entraîne même dans le *nirvâna*, la plus haute des béatitudes. Le disciple peut aussi choisir de rester dans un état de dualité, comprenant à la fois adorateur et adoré ; là encore, quoi que le disciple demande, le *gourou* le lui accorde. »

1014. — Celui qui ne voit en son *gourou* rien de plus qu'un homme ne peut guère progresser dans la vie spirituelle.

1015. — Le *gourou* humain murmure à votre oreille

la formule sacrée (*mantra*) ; le *Gourou* divin en insuffle l'esprit dans votre âme.

1016. — Le *gourou* est le médiateur qui amène l'homme à Dieu, tout comme un « marieur » met en rapport un homme et une jeune fille.

1017. — Le *gourou* est comme le Gange majestueux. Les hommes jettent dans le Gange des ordures et des immondices, mais cela ne diminue en rien la sainteté du fleuve. De même le *gourou* est au-dessus des critiques et des insultes mesquines.

1018. — La tâche d'un *gourou* est vraiment pénible. Tel n'est pas le cas s'il a réalisé Dieu et si le Seigneur Lui-même l'a chargé d'enseigner, comme Il l'a fait pour Nârada, Shuka, Déva et Shankarâchârya. La parole de Dieu, quelle puissance elle porte en elle! Elle peut remuer des montagnes.

1019. — Les médecins sont de première, de deuxième ou de troisième qualité. Le médecin de troisième qualité est celui qui tâte le pouls de son patient et lui conseille de prendre un remède, puis le quitte sans même s'enquérir si le malade prend ou non le médicament prescrit. Le médecin de deuxième qualité essaie de convaincre son malade qu'il guérira en employant le remède ; il a recours à la persuasion pour décider son patient à se soigner. Le docteur de première qualité, quand il voit que son patient est rebelle et ne veut prendre aucun remède, n'hésite pas à lui mettre un genou sur la poitrine et à lui verser de force la drogue dans le gosier.

De même, le *gourou* qui, après avoir donné à son disciple l'instruction religieuse, ne s'intéresse plus à lui, est un *gourou* de troisième qualité. Celui qui, pour le bien de son disciple, lui répète inlassablement ses instructions jusqu'à ce qu'elles soient comprises, et montre ainsi qu'il s'intéresse à ses progrès spirituels, est un *gourou* de deuxième qualité. Mais celui qui, voyant que son disciple n'écoute ni ne suit ses enseignements, se

fait obéir par la contrainte, est un *gourou* de première qualité (1).

1020. — Les plus grands instructeurs (*paramahamsas*) peuvent se répartir en deux catégories. Il y a d'abord les *nirâkâra-vâdins* qui proclament l'Être suprême sans forme. C'est à ce groupe qu'appartient Tailanga Swâmi. En général, les saints de cette espèce sont pour ainsi dire relativement égoïstes. Ils se préoccupent uniquement de leur propre libération. Il y a ensuite les *sâkâra-vâdins*, qui enseignent que Dieu est avec forme aussi bien que sans forme, et qu'Il Se manifeste Lui-même à Ses adorateurs comme un être avec des formes (2).

B. — La nécessité du gourou

1021. — « On peut trouver, dit un ancien adage, des centaines et des milliers d'hommes qui sont prêts à servir de guides spirituels, mais il est difficile d'obtenir un seul vrai disciple. » Beaucoup de gens peuvent donner de bons conseils, mais il en est peu qui se soucient de les suivre.

(1) Variante : « Il y a trois catégories de *gourous* comme il y a trois catégories de médecins. Certains médecins, lorsqu'on les fait venir, regardent le malade, lui tâtent le pouls, prescrivent certains médicaments et demandent au malade de les prendre. Si ce dernier refuse, ils s'en vont sans s'inquiéter davantage. C'est la catégorie la plus basse. De même il y a des *gourous* qui ne s'inquiètent guère de savoir quelle valeur les disciples attachent à leur enseignement, ou dans quelle mesure celui-ci est mis en pratique.
Les médecins de la deuxième espèce ne se contentent pas de demander au malade de prendre les remèdes ; ils vont plus loin. Ils insistent énergiquement auprès du malade qui montrerait de la mauvaise volonté. De même on peut ranger dans la deuxième catégorie les *gourous* qui ne renoncent à aucun moyen pour faire entrer les gens, par une douce persuation, dans les voies de la justice, de la dévotion et de la vérité.
Les médecins de la troisième espèce, les meilleurs, iraient jusqu'à employer la force avec leurs malades s'ils n'arrivaient pas à les convaincre. Ils s'agenouilleraient au besoin sur la poitrine du malade pour lui enfoncer le médicament dans la gorge. De même, il y a certains *gourous* qui emploieraient la force si c'était nécessaire pour faire marcher leurs disciples dans les voies du Seigneur. Ce sont ceux de la plus haute espèce. »
(2) Voir aussi 1293 à 1312 ci-dessous.

1022. — Si vous voulez parcourir une région étrangère, vous vous laissez guider par les conseils de quelqu'un qui en connaît toutes les routes, et vous n'écoutez pas l'avis de n'importe qui, sans quoi vous vous trouvez dans l'embarras (1).

De même, en essayant d'atteindre Dieu, vous suivez implicitement les avis d'un seul *gourou*, qui connaît la voie menant à Dieu (2).

1023. — Au jeu d'échecs, les spectateurs, mieux que les joueurs, peuvent se rendre compte de la marche correcte du jeu. Les hommes mondains se croient très sages, mais ils sont attachés aux choses d'ici-bas : argent, honneurs, plaisirs, etc. Pleins de l'ardeur du jeu, il leur est difficile de voir le coup juste.

Les hommes saints qui ont renoncé au monde et se sont déliés de lui, sont comme les spectateurs du jeu d'échecs. Ils voient les choses sous leur vrai jour, et leur jugement est plus sûr que celui des hommes mondains. C'est pourquoi, lorsqu'on mène la vie sainte, il faut avoir foi dans les paroles de ceux qui méditent uniquement sur Dieu et qui L'ont vu.

1024. — Si vous désirez ardemment devenir bons et purs, Dieu vous enverra le *Sad-gourou*, le vrai Instructeur. La continuité de votre désir est la seule chose nécessaire (3).

1025. — Celui qui invoque le Tout-Puissant avec une sincérité et une ardeur profondes, n'a pas besoin d'un *gourou*.

Mais cette véhémence nécessaire se trouve rarement.

(1) VARIANTE : « Quelle nécessité y a-t-il à considérer un homme particulier comme notre *gourou* au lieu d'appeler ainsi tous ceux qui nous enseignent quelque chose ? Quand on veut se rendre dans un pays étranger, il faut suivre les indications du guide, qui connaît le chemin. Si l'on écoute l'avis de tout le monde, on arrive à une inextricable confusion. »

(2) Voir aussi 1554 ci-dessous.

(3) VARIANTE : « A celui qui a vraiment besoin de *sâdhanâ*, Dieu enverra le *Sad-gourou*. Le *sâdhak* n'a pas à s'inquiter de trouver un *gourou*. »

Voir aussi 784 ci-dessus et 1591 ci-dessous.

De là l'obligation d'avoir un *gourou* pour guide. Il ne faut avoir qu'un seul *gourou*, mais on peut prendre plusieurs *upa-gourous*. Tous ceux qui m'enseignent quelque chose sont mes *upa-gourous*. Dans le Bhâgavata-Purâna ([1]), il est dit que le grand *avadhûta* en eut vingt-quatre ([2]).

C. — Rapports entre gourou et disciple

1026. — L'huître perlière de la fable quitte son gîte, au fond de la mer, et monte à la surface pour attraper l'eau de pluie pendant que Svâti est à l'ascendant. Elle flotte sur les eaux, sa coquille grande ouverte, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à saisir une goutte de la miraculeuse « pluie de Svâtin» ([3]). Ensuite elle plonge jusqu'au fond de l'océan, et elle y reste jusqu'à ce qu'elle ait réussi à faire de cette goutte d'eau une perle admirable. De même, il y a de vrais et ardents *sâdhaks* qui voyagent partout à la recherche du *mantra*, de la parole salvatrice que leur donnera un *gourou* saint et parfait et qui pourra leur ouvrir les portes de la béatitude éternelle. Si, dans sa quête incessante, un homme est assez heureux pour trouver un tel *gourou* et recevoir de lui le *mantra* tant désiré qui a le pouvoir de briser toutes les chaînes, il abandonne aussitôt la société des hommes, s'enfonce dans les profondeurs de son propre cœur et y reste jusqu'à ce qu'il soit parvenu à conquérir la paix éternelle ([4]).

([1]) XI, 7-9.

([2]) Cette pensée est parfois précédée de la question : « Quelle nécessité y a t-il à considérer un homme particulier comme notre *gourou*, au lieu d'appeler ainsi tous ceux qui nous enseignent quelque chose ? »

([3]) C'est la pluie qui tombe pendant qu'Arcturus (Svâti) monte à l'horizon. Voir Vivekânanda, *Les yogas pratiques*. pp. 214 et 407.

Selon une autre version, c'est la pluie qui tombe lorsque le Soleil est dans le même méridien qu'Arcturus, c'est-à-dire au mois d'octobre, époque à laquelle les pluies sont très rares dans l'Inde. Voir *The Ramayana of Tulsi Das*, vol. I, p. 146, note.

([4]) Variante : « Il existe une espèce d'huître qui flotte constamment à la surface de la mer avec sa coquille grande ouverte

1027. — Un jour une tigresse attaqua un troupeau de moutons. Elle portait, et en sautant, elle donna naissance à un petit, puis elle mourut. Or il advint que le petit tigre fut sauvé. Il grandit au milieu du troupeau ; les moutons broutaient l'herbe, et il fit de même; les moutons bêlaient et il bêla aussi.

Quand il eut atteint l'âge adulte, un autre tigre vint attaquer le troupeau et fut très surpris de voir ce tigre-mouton au milieu des autres animaux. Il le poursuivit, le saisit par la nuque, et le jeune tigre se mit à bêler de frayeur comme un mouton. Le vieux tigre le traîna jusqu'à un étang, et, lui montrant leurs faces reflétées dans l'eau, il dit : « Vois, ta forme est semblable à la mienne, tu es donc un tigre comme moi. Mange de la viande », et il lui mit de force un lambeau de chair dans la gueule.

Tout d'abord, le tigre-mouton se débattit et ne voulut pas manger ; mais lorsqu'il eut le goût du sang dans la gueule, l'instinct dormant en lui s'éveilla, et il se jeta sur la chair et la dévora. Alors le vieux tigre lui dit : « As-tu compris maintenant que tu es semblable à moi? Eh bien! viens et suis-moi dans la forêt. »

De même, si vous avez la bénédiction d'un *gourou*, ne craignez rien. Le *gourou* veillera et il vous dira qui vous êtes et quel est votre vrai Moi.

1028. — Si un instructeur doué d'illumination spirituelle ne vous semble pas assez lettré, pas assez versé dans les Écritures et les autres sciences, ne vous effrayez pas, il ne manquera pas pour cela de la sagesse de la vie. Il reçoit un apport incessant de sagesse divine, de vérités directement révélées, et par cela même, sa science est supérieure à toute celle que l'on apprend dans les livres.

jusqu'à ce qu'elle ait réussi à saisir une goutte de la merveilleuse pluie de Svâti. Alors elle se replonge dans l'océan et ne remonte plus à la surface. De même, le *sâdhak* plein de foi qui a soif de la connaissance du Moi, lorsqu'il a reçu de son *gourou* une goutte d'eau sous la forme du *mantra* sacré, s'immerge complètement dans les profondeurs insondables de la *sâdhanâ* et ne permet pas que rien vienne distraire son attention. »

1029. — Comment expliquer les rapports qui existent entre un « parfait » *gourou* et ses disciples ? Pour chasser l'ignorance des disciples, il faut que le *gourou* parle. C'est de la discrimination (*vichâra*), mais qui ne fait aucun mal [1].

Le beurre que l'on fait fondre sur le feu, dans une poêle, cesse de grésiller lorsqu'il est parvenu à une certaine température. Mais si l'on jette dans ce beurre fondu chaud une galette non cuite, le beurre, au contact de l'eau qui est dans la galette, recommence à grésiller. Et le bruit continue tant que la galette n'est pas parfaitement frite et bonne à manger [2].

La galette est le disciple. Le bruit que fait le beurre (le *gourou*), la deuxième fois, est la discrimination dans laquelle il doit se plonger de nouveau afin d'éclairer son disciple. Le silence qui se fait de nouveau indique que le *gourou* a cessé de parler parce que son disciple a reçu l'illumination.

1030. — *Quelqu'un discutait devant Shrî Râmakrishna les qualités et les défauts de son* gourou. *Le Maître s'interposa :* « Pourquoi gaspiller votre temps à des discussions oiseuses ? Prenez la perle et jetez loin de vous la coquille de l'huître. Méditez sur le *mantra* que votre *gourou* vous a donné et rejetez la pensée de ses faiblesses humaines [3]. »

1031. — Quittez immédiatement et n'écoutez jamais l'homme qui censure ou critique votre *gourou*. Celui-ci est pour vous plus que votre père et votre mère. Garderiez-vous le silence si vos parents étaient insultés en votre présence ? Luttez si c'est nécessaire, et défendez l'honneur de votre *gourou*.

1032. — Le disciple ne doit jamais critiquer son *gourou*. Il doit obéir implicitement à tout ce que son

[1] C'est-à-dire que le *gourou*, pour éclairer ses disciples, doit être dans la conscience de la multiplicité, mais que le fait pour lui d'être sorti dans ce cas de la conscience de l'unité ne peut avoir aucune conséquence fâcheuse.

[2] Voir aussi 221 ci-dessus.

[3] Voir aussi 442 ci-dessus.

gourou lui dit. Un couplet bengali dit : « Bien que mon *gourou* fréquente un débit d'alcool, il est néanmoins le Saint Nityânanda Raï. Et bien que mon *gourou* aille aux rendez-vous impurs des ivrognes et des pécheurs, il n'en reste pas moins mon *gourou* pur et sans tache (1). »

1033. — Quand la dévotion du disciple est sincère, les choses les plus simples lui rappellent Dieu et le mènent à l'extase. Ne savez-vous pas que le Seigneur Chaitanya tomba en *samâdhi* alors qu'il se disait : « Voici la terre dont sont faits les tambours (2) ? » En passant dans un village, Shrî Chaitanya avait appris que des villageois gagnaient leur vie en fabriquant des tambours ; il songea aussitôt que les tambours étaient faits de la terre de ce village et il perdit apparemment conscience. Cette pensée que les tambours servaient à la musique sacrée, et que cette musique célèbre les louanges de Dieu qui est la beauté des beautés et l'âme de nos âmes, etc., tout cela lui vint en un éclair et son esprit se plongea en Dieu.

De même, celui qui a pour son *gourou* une dévotion sincère pense certainement à lui en voyant des membres de la famille du *gourou*. Plus encore, s'il rencontre des habitants du village où son *gourou* demeure, il pense à lui ; il se prosterne devant eux, se couvre de la poussière de leurs pieds, les nourrit avec abondance et leur rend mille services. A ce moment, le disciple ne voit aucun défaut de son *gourou*. Il peut dire : « Même si mon *gourou* fréquente les cafés, il est malgré tout le Seigneur, la Béatitude éternelle. » Sans cela un être humain ne peut être qu'un mélange de vertus et de vices. Le disciple, grâce à sa dévotion, ne voit pas son *gourou* comme un homme, mais comme Dieu Lui-même, exactement comme celui qui a la jaunisse voit tout en jaune (3). Son adora-

(1) VARIANTE : « Le disciple ne doit pas juger les actions de son gourou, il doit obéir humblement aux ordres de son *gourou*. »

(2) *Khols*. Ce sont des tambours dont le corps est généralement fait d'une sorte d'argile, et qui sont recouverts d'une peau de poisson.

(3) Voir aussi 1138 ci-dessous.

tion lui révèle alors que Dieu seul est tout ; c'est Lui qui est devenu le père, la mère, l'homme et la bête, les objets sensibles et insensibles.

1034. — Un oiseau est perché sur le grand mât d'un navire. Arrivé au milieu de l'océan, l'oiseau, las de son immobilité, s'envole pour chercher un autre perchoir, mais n'en trouvant aucun, il revient finalement au grand mât, épuisé de fatigue. De même, quand un novice, dégoûté de la discipline et de la monotonie de la tâche imposée, perd l'espérance et la confiance en son *gourou*, il s'en va dans le vaste monde à la recherche d'un nouveau guide. Mais après une recherche vaine, il revient, respectueux et repentant, à son premier instructeur (1).

1035. — Lorsqu'à la fin de sa *shava-sâdhanâ* (2), le *sâdhak* réalise son *ishta*, le *Gourou* apparaît devant lui et lui dit : « Regarde. Voici ton *ishta*. Celui qui est le *Gourou* est aussi l'*ishta*, et c'est Lui qui te donne la possibilité de Le réaliser. »

(1) VARIANTE (des deux dernières phrases) : « De même un *sâdhak* peut être découragé par la monotonie de la discipline et de la tâche que lui impose un *gourou* parfaitement compétent et plein de bonne volonté à son égard ; il perd alors tout espoir et, n'ayant plus confiance dans le *gourou*, s'en va de par le monde, persuadé qu'il peut atteindre Dieu par son seul effort personnel. Mais il finira certainement après beaucoup d'efforts par revenir solliciter la grâce et la bénédiction de son ancien maître. »

(2) Système de méditation dans lequel on cherche notamment à se rendre compte qu'il est impossible de séparer le Divin de l'Énergie divine (Shakti) sans faire du Divin un « cadavre » (*shava*). Voir aussi note à 847 ci-dessus.

Voir aussi 1587 ci-dessous.

Chapitre XVI

L'Incarnation divine (*Avatar*)

A. — Qu'est-ce qu'une incarnation divine (avatar)

1036. — Le Sauveur (*Avatar*) est un messager de Dieu. Il est le vice-roi d'un Tout-Puissant monarque. Quand des troubles se produisent dans quelque province, aux confins de l'immense royaume, le Maître envoie son délégué pour apaiser la querelle. Ainsi, quand l'idée religieuse s'affaiblit dans une partie du monde, Dieu envoie son messager pour qu'il enseigne aux hommes à retrouver le chemin qui mène à Lui (1).

1037. — Comment l'Incarnation divine, qui apparaît à nos yeux comme un être humain, avec toutes Ses limitations, peut-Elle être la même chose que l'Être suprême, éternel et infini? Cela est, en vérité, difficile à comprendre. Celui qui a réalisé Dieu sait que le Dieu absolu nous apparaît comme l'univers du phénomène, comme l'homme et la nature. Il apparaît comme un homme avec ses limitations, mais en réalité Il n'a aucune limitation. On ne peut pas dire par exemple que parce qu'Il a pris une forme humaine, Il n'est pas en

(1) Variante : « L'Avater est un messager humain de Dieu. Il est comme le vice-roi d'un puissant monarque. Dès que des troubles éclatent dans quelque province éloignée, le souverain envoie son vice-roi pour les réprimer. De même, toutes les fois que la spiritualité recule dans une partie quelconque du monde, Dieu envoie Son Avatar pour protéger la vertu et en favoriser la croissance. »

dehors de cette forme. Il peut être ici et en même temps être ailleurs. Celui qui a vu Dieu voit tout cela, et croit. L'homme ordinaire doué d'une once de raison ne peut pas le voir. Un pot à lait, d'une contenance d'un litre, pourrait-il jamais en contenir quatre?

C'est pourquoi, en ces matières, il faut avoir foi dans les paroles de ceux qui ont vu Dieu.

1038. — Ne pensez pas que Râma et Sîtâ, Krishna et Râdhâ aient été de simples allégories et non des personnes historiques (1). Ne pensez pas non plus que les Écritures ne soient vraies que dans leur sens intérieur et ésotérique. Non, il a dû exister des êtres de chair et de sang tout comme vous, qui s'appelaient Râma et Sîtâ ; mais puisque ces êtres furent aussi divins, leurs vies peuvent être interprétées, soit historiquement, soit symboliquement.

1039. — L'Avatar est toujours le même. Le Dieu unique plonge dans l'océan de vie, S'incarne, et Se nomme Krishna. Une autre fois, Il replonge, ressort à une autre place dans l'humanité et Se nomme Jésus.

1040. — *S. N. Sastri raconte ainsi une rencontre avec Shrî Râmakrishna : « Un prédicateur chrétien, qui était un de mes amis, m'accompagna un jour dans ma visite à Shrî Râmakrishna. Je dis au Maître en lui présentant mon ami : « Voici un prédicateur chrétien qui désire vous voir; il a beaucoup entendu parler de vous ». Le saint salua et dit* : « Je m'incline profondément aux pieds de Jésus », *puis la conversation s'engagea : « Pourquoi, Seigneur, demanda mon ami, vous inclinez-vous aux pieds du Christ, et que pensez-vous de Lui ?* — Je pense *dit Shrî Râmakrishna,* qu'Il est une Incarnation de Dieu. — *Voulez-vous expliquer ce que vous entendez par ces mots ?* — Une Incarnation comme Râma ou Krishna pour nous. Ne savez-vous pas qu'il y a un passage du Bhâgavata-Purâna où il est dit que les Incarnations de Vishnou, l'Être suprême sont innombrables? — *Je ne*

(1) Voir aussi 1161 ci-dessous.

saisis pas encore très bien votre explication. Voulez-vous la poursuivre? — Songez à l'océan, c'est une immense, une infinie étendue d'eau. Par suite de conditions spéciales, l'eau de cet immense océan peut, à certains endroits, se congeler et devenir de la glace ; on peut alors facilement la manipuler et l'appliquer à divers usages. Une Incarnation ressemble à cela (1). Comme l'océan immense, il y a l'infinie Puissance, immanente dans les choses et dans l'esprit. Une parcelle de cette puissance peut prendre une forme tangible dans l'histoire et dans une certaine région ; elle devient ce qu'on appelle « un grand homme ». En réalité, c'est une manifestation localisée de la Puissance divine qui pénètre tout, c'est une Incarnation divine. La grandeur des hommes est essentiellement une manifestation de l'Énergie divine. »

1041. — L'arbre de *Sachchidânanda* donne des fruits innombrables, tels que Râma, Krishna, Christ et d'autres encore. Parfois, quelques-uns d'entre eux descendent ici-bas et opèrent dans l'humanité des changements merveilleux (2).

1042. — Les Avatars reçoivent en naissant la puissance et les qualités divines. Ils peuvent atteindre à n'importe quel degré de réalisation, du plus haut au plus bas, et y demeurer. Un étranger ne peut visiter que les appartements extérieurs du palais du roi, mais le prince, le fils du roi, est libre d'aller dans tous les coins du palais (3).

1043. — Les Avatars sont à *Brahman* ce que les vagues sont à l'océan.

1044. — Nul ne connait l'immensité du sacrifice que Dieu fait lorsqu'Il S'incarne.

1045. — Dieu est toujours visible à travers le « moi » des Incarnations, qui est toujours transparent. Ces Incarnations sont comparables à un homme debout

(1) Voir aussi 1194, 1307, 1308 et 1309 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1534 ci-dessous.
(3) Voir aussi 1198 ci-dessous.

près d'un rempart qui sépare deux grandes étendues de terrain. Si une brèche est faite dans ce mur, l'autre côté du paysage est visible, et si l'ouverture est assez large, on peut même y passer. Le « moi » des Incarnations est comme ce mur qui a une brèche. Bien qu'elles résident d'un côté de la muraille, elles peuvent voir la plaine infinie s'étendant de l'autre côté. Bien qu'elles aient accepté un corps, elles se trouvent toujours dans l'état de *yoga*, et si elles le désirent, elles peuvent entrer en *samâdhi* de l'autre côté de la brèche et, par elle, redescendre ensuite à un état moins élevé de conscience, aller et venir (1).

1046. — Le feu est latent dans toutes choses, mais il se manifeste à un plus haut degré dans le bois que dans les autres matières. Dieu aussi est présent dans toute choses, mais Sa Puissance se manifeste plus ou moins en elles. Une Incarnation est la plus grande somme de Divinité manifestée dans la chair.

1047. — Votre fils ne croit pas aux Incarnations divines, mais c'est sans importance. Votre fils est un bon garçon. Et pourquoi pas? Comme il a foi en Dieu! C'est vraiment un homme dont l'esprit est fixé sur Dieu. Il y a des *mânush*, des hommes qui le sont seulement de nom, et des *man-hûsh*, des hommes qui savent. Celui qui est spirituellement éveillé, qui est « conscient », et pleinement convaincu que Dieu seul est réel et que tout le reste est faux, celui-là est vainement un *man-hûsh*, un homme qui sait (2) !

Quel mal y a-t-il à ce qu'il ne croie pas aux Incarnations divines? Il suffit qu'il croie que Dieu existe et que tous les êtres et tout l'univers sont Ses manifestations. Il Le considère comme un homme riche qui posséderait un jardin magnifique (3).

Il y a des gens qui disent qu'il y a dix Avatars, d'au-

(1) Voir aussi 185 et 262 ci-dessus et 1146 ci-dessous.
(2) Voir aussi 272 et 614 ci-dessus. Cf. Ananda Moyî, *Aux sources de la joie*, § 26.
(3) Voir aussi 965 ci-dessus.

tres qu'il y en a vingt-quatre ; et d'autres encore disent que les Avatars sont innombrables.

Partout où il y a une manifestation spéciale de la puissance de Dieu, il y a Avatar. Voilà ce que je crois ([1]).

1048. — *Un visiteur fit un jour devant Shrî Râmakrishna : « Le Verbe éternel vibre sans cesse, en nous et autour de nous.*

— Mais le Verbe seul ne suffit pas, *repartit le Maître* ; il faut qu'il y ait aussi une Substance correspondante. Votre nom ne suffit pas à me donner du plaisir ; je ne peux être vraiment content que si je vous vois.

— *Le Verbe, le Verbe éternel est* Brahman, *répondit le visiteur.*

— Ce que vous soutenez là est la doctrine des *rishis.* Ils disaient à Râmachandra : « Nous te connaissons, ô Râma, comme le fils de Dasharatha. Bharadvâja et d'autres sages peuvent t'adorer comme une Incarnation divine, mais nous, nous cherchons l'Absolu, l'*akhanda-Sachchidânanda.* » Râma sourit et continua sa route ([2]).

— *Ces* rishis *étaient incapables de reconnaître en lui un Avatar, interrompit Kedar Chatterjee, c'étaient des sots !*

— Ne dites pas cela ! *répondit solennellement Shrî Râmakrishna.* Les gens prennent ce qui leur convient, selon leurs goûts, selon leur capacité de digestion, pour ainsi dire... Les *rishis* étaient des philosophes, et c'est pourquoi ils cherchaient à réaliser Dieu comme l'Absolu, l'*akhanda-Sachchidânanda.* Mais les *bhaktas* veulent l'Incarnation divine afin de pouvoir savourer la douceur de la *bhakti.*

B. — La difficulté de connaître les Avatars

1049. — Une Incarnation divine, c'est difficile à comprendre. C'est le jeu de l'Infini dans le fini.

([1]) Paroles adressées au Dr Sircar.
([2]) Voir aussi 1051 et 1059 ci-dessous.

1050. — Le Seigneur vient, sous la forme d'une Incarnation divine, avec Ses disciples. Il prend un corps humain. Et ses disciples s'en retournent avec Lui [1]. Une compagnie de *bâuls* arrive tout à coup dans une maison ; ils chantent le Nom du Seigneur et dansent de joie. Ensuite, ils s'en vont comme ils étaient venus ; le départ est aussi brusque que l'arrivée. Et ceux qui les ont entendus chanter ne les connaissent pas [2].

1051. — Douze Sages seulement reconnurent en Bhagavân Shrî Râmachandra une Incarnation divine, lorsqu'Il descendit en ce monde. Quand Dieu Se manifeste à nous ici-bas, bien peu d'hommes reconnaissent Sa nature divine.

1052. — Comment se fait-il qu'un saint prophète ne soit pas honoré par sa famille, mais qu'il le soit à l'étranger ? Les parents d'un jongleur, quand ils vivent avec lui, ne s'assemblent pas autour de lui pour voir ses exercices, tandis que des étrangers qui vivent au loin restent bouche bée devant ses tours merveilleux.

1053. — Le duvet des graines de chardon [3] ne tombe pas au pied de la plante, mais il est emporté au loin par le vent et prend racine. Ainsi l'esprit d'un grand Maître se manifeste et est apprécié à distance.

1054. — Il y a toujours une ombre sous la lampe pendant que sa lumière illumine les objets éloignés. Ainsi, les hommes qui sont tout près d'un saint prophète ne le comprennent pas. Ceux qui vivent loin sont charmés par son éclat spirituel et son extraordinaire puissanc .

1055. — Il est très difficile de comprendre la vraie nature d'un homme pieux, qu'il suive le sentier de l'amour ou celui de la connaissance. L'éléphant a deux sortes de dents : les défenses extérieures qui servent simplement d'ornement, et les dents intérieures qui ser-

[1] Certaines versions ajoutent : « ... vers la Mère Divine. »
[2] Paroles prononcées le 15 mars 1886. Certaines éditions font précéder cette pensée de celle qui figure au n° 1206 ci dessous.
[3] VARIANTE : « Les graines de l'euphorbe. »

vent à broyer. De même l'homme pieux cache souvent sa nature réelle et en assume une autre (1).

C. — Les incarnations comme révélation de Dieu

1056. — Dieu est infini, mais omnipotent. Il peut vouloir que Sa Divinité, en tant qu'amour, Se manifeste dans la chair et demeure au milieu de nous comme un Dieu incarné. Du Dieu incarné, l'Amour coule à flot vers nous. L'Incarnation divine est un fait qu'il est difficile de rendre clairement par des mots. Il faut avoir vu Dieu avec nos yeux spirituels pour Le réaliser et être convaincu.

Nous pourrons mieux comprendre cela par une analogie. Supposons, par exemple, que vous touchiez les cornes d'une vache, ou ses pieds, ou sa queue, ou son pis, n'est-ce pas toucher la vache elle-même ? Pour nous, humains, la valeur de la vache réside dans le lait qui jaillit du pis. De même, le lait de l'amour divin coule pour nous du Dieu incarné (2).

1057. — Il ne nous est pas donné de connaître Dieu, et il n'est pas exigé de nous que nous Le connaissions entièrement. Si nous pouvons Le voir et sentir qu'Il est la seule réalité, cela suffit.

Si un homme s'approche du Gange sacré et en effleure l'eau, il dira : « J'ai eu la bénédiction de la vue et de l'attouchement du fleuve saint. » Il n'est pas obligé de toucher toute l'eau du Gange, de Gomukhî à Gangâsâgar (3), de sa source à son embouchure (4).

(1) Variante : « De même que l'éléphant a deux séries de dents, les défenses extérieures et les molaires qui broient, de même les hommes-Dieu comme Shrî Krishna ont une manifestation extérieure et se comportent à la vue de tous comme des hommes ordinaires, tandis que leur âme repose en une paix transcendantale, bien loin du domaine du *karma*. »

Voir aussi 1607 et 1624 ci-dessous.

(2) Voir aussi 468 ci-dessus et 1280 ci-dessous.

(3) Gomukhî (litt. « au museau de vache ») est le nom de la crevasse d'où jaillit le Gange, dans l'Himâlaya. Gangâsâgar (litt. « union du Gange et de l'Océan ») est situé à l'embouchure du fleuve. Les deux sont des lieux de pèlerinage, où l'on va se baigner dans le fleuve sacré.

(4) Variante : « Qui peut comprendre Dieu pleinement ? Ni Ses grands aspects, ni Ses aspects moindres ne peuvent être compris

1058. — Dans les levées de terre qui bordent les champs, il y a pour l'irrigation de petits orifices appelés *ghutis*. Les poissons et les crabes y passent en grand nombre. Si l'on veut en voir, c'est là qu'il faut regarder. Si vous voulez vous mettre en quête de Dieu, cherchez-Le dans Son incarnation.

1059. — Dieu est l'Absolu et, en même temps Il est la *Lîlâ*. Cette *Lîlâ* est de quatre espèces : *Ishvara Lîlâ*, *Déva Lîlâ*, *Jagat Lîlâ* et *Nara Lîlâ*. En *Nara Lîlâ* Dieu peut S'incarner. Comprenez-vous la nature de cette *Nara Lîlâ*? On peut dire que c'est comme l'eau d'un large canal qui se précipite dans un torrent par une vaste brèche. C'est la puissance de l'Absolu, le *Sachchidânanda* qui coule, qui se manifeste par le canal ou *Lîlâ*. Tout le monde ne peut pas reconnaître les Avatars. Sept *rishis* seulement, dont Bharadvâja, purent reconnaître un Avatar en Shrî Râma. Il s'incarna dans une forme humaine pour enseigner aux hommes la Connaissance et l'Amour [1].

D. — Différence entre les Avatars et les parvenus a la perfection

1060. — Une âme parfaite (*siddha-purusha*), c'est comme un archéologue qui découvre un puits ancien que les âges ont recouvert de débris et de terre. L'Incarnation ou Avatar, d'autre part, c'est comme un grand ingénieur qui creuse un puits dans une région où il n'y en avait pas encore. Les grands hommes ne peuvent mener au salut que ceux qui ont déjà en eux les sources de la bonté et de la piété ; mais le Sauveur sauve aussi

de nous. A quoi nous servirait une entière compréhension de Dieu ? Il suffit que nous puissions Le voir. Voir un Avatar de Dieu, c'est comme voir Dieu... »

[1] Dieu se manifeste sous quatre aspects différents. L'un de Ses aspects est Ishvara, le Seigneur de l'univers. Les *dévas*, un autre de Ses aspects, forment les facteurs supra-humains qui entretiennent le fonctionnement du monde sous la direction du Seigneur ; le troisième aspect de Sa manifestation est l'univers (*jagat*) et le quatrième est l'homme (*nara*). (Note des éditeurs de Madras).

l'homme dénué de tout amour et dont le cœur est aride comme un désert.

1061. — Lors d'une inondation, les fleuves, les rivières et les terres présentent le même aspect : ils ne sont plus qu'une nappe d'eau. Mais quand il pleut, l'eau s'écoule par les canaux habituels. De même quand un Sauveur S'incarne, tout le monde est sauvé par Sa grâce. Les hommes parfaits qu'on nomme *siddhas*, à travers les douleurs et les pénitences, ne peuvent faire que leur propre salut (1).

1062. — Un grand radeau qui descend la rivière peut porter des centaines de gens et ne pas s'enfoncer. Un léger morceau de bois qui flotte peut s'enfoncer sous le poids d'une corneille. Ainsi, quand un Sauveur S'incarne, des centaines d'âmes trouvent le salut en se cramponnant à Lui. Le *siddha* ne peut que se sauver lui-même avec beaucoup de travail et de peine (2).

1063. — Comme un bateau puissant se meut rapidement sur les eaux, remorquant dans son sillage les barques et les radeaux, ainsi le Sauveur, lorsqu'Il S'incarne, entraîne avec Lui des milliers d'êtres humains et leur fait traverser l'océan de *Mâyâ* (3).

1064. — La locomotive arrive d'elle-même à la gare, tirant et amenant avec elle un long convoi de wagons chargés. De même les Incarnations divines amènent les multitudes aux pieds du Seigneur (4).

(1) On trouve aussi parfois la parabole telle qu'elle est racontée par Vivekânanda, *Les yogas pratiques*, p. 172.
Voir aussi 1412 et 1602 ci-dessous.

(2) Variante : « De misérables fagots de bois pourri flottent à la surface de l'eau, mais s'enfoncent sous le poids d'un oiseau qui se pose dessus. Les grands troncs d'arbres sains et solides, descendent le cours de la rivière sans immerger sous le poids d'une vache ou d'un éléphant. »

(3) Variante : « Un bateau à vapeur traverse la rivière et entraîne d'autres bateaux derrière lui. Des instructeurs comme Nârada sont semblables au bateau à vapeur et aux grands troncs d'arbres. Non seulement ils franchissent les eaux profondes de la vie, mais encore ils aident les autres hommes à les traverser. »

(4) Variante : « Non seulement la locomotive se déplace toute seule et arrive à destination, mais elle emmène aussi avec elle un

1065. — En certaines saisons, on a beaucoup de difficultés à trouver de l'eau ; il faut la faire monter d'une grande profondeur. Mais à la saison des pluies, quand toute la contrée est inondée, il devient très facile d'en obtenir. De même on n'atteint généralement Dieu qu'avec peine, par la prière et les austérités. Mais quand, par une de Ses Incarnations, Il fait sentir Sa présence à tout être et en tout lieu, le monde est alors inondé de spiritualité (1).

1066. — Il y avait une fois un jardin enclos de grands murs, et ceux qui étaient au dehors ne pouvaient le voir. Quatre hommes bien décidés à le voir apportèrent un jour une échelle pour escalader le mur. Quand le premier eut grimpé en haut de l'échelle, il éclata de rire : « Ha, ha, ha! » et sauta dans le jardin. Le second monta à son tour, se mit à rire et sauta, lui aussi. Le troisième fit de même. Quand le quatrième arriva au faîte du mur, il vit devant lui un grand jardin avec de beaux vergers pleins de fruits délicieux. Bien que fortement tenté de s'y rendre et de jouir de ce qu'il y trouverait, il résista à cette impulsion, redescendit l'échelle, et s'en alla raconter à ceux qui n'avaient pas vu le jardin, la beauté de celui-ci. *Brahman* est comme ce jardin clos ; ceux qui Le voient oublient leur existence propre et se précipitent en Lui pour être absorbés dans Son essence. Ce sont les hommes saints et les libérés. Mais les Sauveurs de l'humanité sont ceux qui, ayant vu Dieu, et désirant en même temps faire partager à d'autres la Vision divine, refusent l'occasion de passer dans le *nirvâna* et Se réincarnent volontairement dans ce monde pour instruire l'humanité et la conduire à son but.

1067. — Un *gourou* dit à l'un de ses disciples : « Mon fils, ce que je t'enseigne a un prix inestimable, garde-le

long convoi de wagons. Il en est de même de nos Sauveurs. Ils portent jusque devant le Tout-Puissant des multitudes d'hommes qui étaient lourdement chargés de péchés. »
Voir aussi 349 ci-dessus.

(1) VARIANTE (de la dernière phrase) : « Mais quand le flot de l'Incarnation descend sur la terre, on voit Dieu partout. »

pour toi », et le disciple obéit. Mais quand le même *gourou* confia la même chose à un autre de ses disciples, ce dernier, reconnaissant la valeur inestimable de cette parole, ne voulut pas en jouir tout seul. Debout sur la place publique, il annonça au peuple la bonne nouvelle (1). Les Avatars sont de ce dernier type, tandis que les *siddhas* sont du type précédent.

1068. — Un feu d'artifice peut simuler un vase qui lance au loin, les unes après les autres, d'innombrables fleurs toutes différentes. Les Avatars sont comme eux. Un autre feu d'artifice semble un pot à fleurs dans lequel une lumière brille une minute, puis s'éteint brusquement. De même, il est des *jîvas* qui, après de longs exercices de dévotion, entrent dans le *samâdhi* et n'en reviennent pas.

1069. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi Dieu S'incarnerait-Il Lui-même dans une forme humaine ? »*

Il répondit : « Pour manifester à l'homme la perfection de la Divinité. Par ces manifestations, l'homme peut parler à Dieu et voir Son Jeu. Dans l'Incarnation, Dieu jouit pleinement, pour ainsi dire, de Sa propre douceur transcendante. Dieu ne manifeste par les saints qu'une petite partie de Lui-même, comme une goutte de miel dans la fleur. Sucez cette fleur, et vous savourerez un peu de miel ; sucez dans l'Incarnation, tout est miel, tout est douceur et bénédiction. »

1070. — Pour les Incarnations, il n'existe pas de problème. Sur l'âme et sur la vie, elles résolvent aussi bien les questions les plus difficiles et les plus embrouillées que les questions les plus simples ; et leurs explications sont si claires qu'un enfant peut les comprendre. L'Incarnation est le soleil de la divine Connaissance qui disperse l'ignorance accumulée pendant des âges (2).

1071. — Les Incarnations comme Chaitanya Déva, qui ont à la fois *bhakti* et *jnâna*, ont en elles une clarté équi-

(1) Voir aussi 263 ci-dessus.
(2) Voir aussi 990 ci-dessus et 1077 ci-dessous.

valente aux clartés réunies du soleil et de la lune se levant ensemble dans toute leur gloire. Une telle puissance d'esprit est extrêmement rare (1).

1072. — Dieu accepte de S'incarner dans un corps humain par amour pour les âmes pures qui L'adorent (2).

1073. — Les âmes qui viennent ici-bas avec les Avatars sont des âmes libérées éternellement ou des âmes qui s'incarnent pour la dernière fois.

(1) VARIANTE : « Il apparaît parfois cette lueur très rare et composée, que l'on pourrait appeler lunisolaire. On peut lui comparer des Incarnations uniques comme Chaitanya Déva, qui sont caractérisées aussi bien par la *bhakti* que par le *jnâna*. C'est comme le soleil et la lune qui brilleraient simultanément au firmament. La manifestation de *jnâna* et de *bhakti* en une seule et même personne est un phénomène aussi rare que celui dont je vous parle. »

(2) Voir aussi 1297 ci-dessous.

Chapitre XVII

La voie de la connaissance

A. — QU'EST-CE QUE LE JNÂNA-YOGA ?

1074. — *Jnâna-Yoga* veut dire la communion avec Dieu par le moyen de *jnâna*. Le but du *jnânin* est de réaliser *Brahman*, l'Absolu.

Il dit : « Pas ceci, pas ceci » et, de cette façon, élimine, les unes après les autres, les choses irréelles, jusqu'à ce qu'il arrive à un point où cesse tout discernement (*vichâra*) entre le réel et l'irréel, et où l'on réalise, dans le *samâdhi*, le *Brahman* absolu ([1]).

1075. — Un voleur entre dans une chambre obscure et cherche à tâtons l'objet de ses convoitises. Il palpe une table, il frôle une chaise, et les écarte en disant : « Non, pas ceci, pas cela. » Il touche encore maint objet sans se décider et, finalement, découvre une cassette pleine de joyaux. « J'ai trouvé », dit-il, sa recherche terminée. Ainsi l'âme va d'expérience en expérience jusqu'au jour où elle trouve Dieu ([2]).

1076. — J'ai vu que la Connaissance qui découle du raisonnement ou de la discrimination (*vichâra*) est toute différente de celle qui vient de la méditation *dhyâna*). La Connaissance qui nous est donnée par Sa (Révélation est encore autre chose ; c'est la Vérité elle-même.

([1]) Voir aussi 1187 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 983 ci-dessus.

1077. — *Jnâna* varie en degrés et en espèces. Il y a d'abord le *jnâna* ou connaissance de l'homme habituel, de l'homme qui vit dans le monde. Cette connaissance n'est pas suffisamment puissante. On peut la comparer à la flamme d'une lampe qui n'illumine que l'intérieur d'une chambre. Le *jnâna* d'un *bhakta* a une lumière beaucoup plus forte, comme celle de la lune, qui vous permet de voir les choses en dehors de la chambre aussi bien que celles de l'intérieur. Mais le *jnâna* de l'Avatar, l'Incarnation de Dieu, est bien au delà des deux premiers, et peut être comparé à la clarté du soleil. Il est le soleil de la divine Sagesse dont l'éclat disperse les ténèbres et l'ignorance accumulées depuis des siècles (1).

1078. — Celui qui a la sagesse (*jnâna*) ne craint pas les critiques de ses adversaires. Son esprit est ferme et déterminé, pareil à l'enclume, immuable et immobile, et que n'entament pas les coups de marteau qui la frappent inlassablement (2).

B. — La méthode du jnâna-yoga

1079. — Connaissez-vous vous-même et alors vous connaîtrez Dieu. Qu'est mon « moi » ? Est-ce ma main ? ou mon pied ? ou ma chair, ou mon sang, ou quelqu'autre partie de mon corps (3) ? Réfléchissez bien et vous reconnaîtrez qu'il n'est rien que vous puissiez appeler « je ».

1080. — A mesure que vous pelez un oignon, vous trouvez toujours d'autres pelures, mais vous n'arrivez jamais à un noyau. Ainsi, quand vous analysez l' « ego », celui-ci disparaît complètement. Ce qui reste en dernier lieu, c'est l'*Atman*, la pure *Chit* (conscience absolue) (4). Dieu n'apparaît que lorsque l' « ego » meurt.

1082. (5) — Il est exact que le mental ordinaire, condi-

(1) Voir aussi 980, 990 et 1070 ci-dessus.
(2) Voir aussi 521, 522 et 597 ci-dessus.
(3) Voir aussi 39 et 167 ci-dessus.
(4) Variante : « *Chaitanya* (l'Esprit) ».
(5) Variante (des trois dernières phrases) : « Si de même vous analysez l'ego, vous verrez qu'il n'existe aucune entité que vous puissiez appeler ainsi. Une telle analyse vous convaincra que la

tionné, ne peut pas réaliser Dieu. Mais Dieu peut être réalisé par le mental pur (*shuddha-manas*), qui est la même chose que la raison pure (*shuddha-buddhi*), qui est la même chose que l'âme pure ou non-conditionnée (*shuddha-âtman*). Il ne peut être atteint par la raison bornée, ni par le mental borné, relatif, conditionné, qui a une nature sensorielle et reste ainsi l'objet d'un attachement à « la femme et l'or ». Mais le mental peut se débarrasser de sa nature sensorielle, être purifié par une culture appropriée, et redevenir libre de tous désirs, attachements, tendances de ce monde, ne plus faire qu'un avec l'Âme non-conditionnée.

N'est-ce pas ainsi que les sages de jadis ont vu Dieu? Ils ont vu Dieu, l'Esprit non-conditionné, au moyen du mental purifié, c'est-à-dire débarrassé de sa nature sensorielle, et qu'ils ont découvert être identique à l'*âtman*, à l'Âme intérieure non-conditionnée.

1083. — *Quelqu'un demanda à Shrî Râmakrishna : « Veuillez m'instruire en un mot, de façon que je trouve la connaissance. »*

Il répondit : « L'Absolu est la seule vérité, l'univers est irréel. Réalisez cela. » *Puis il se tut.*

1084. — Pour les advaïtistes, l'Absolu est la seule réalité. L'univers (*jagat*) est irréel (*mithyâ*) lorsqu'on le considère du point de vue de l'Absolu. Pour l'Absolu ou Indifférencié, l'univers, l'homme et les autres créatures (*jîvas*) sont irréels, car la seule réalité est l'Absolu.

Lorsqu'on a réalisé que *Mâyâ* est irréelle, l'ego (*aham*) différencié est pour ainsi dire complètement balayé ou effacé. Il n'en reste plus aucune trace. C'est le parfait *samâdhi*.

Il est absurde de dire : « Le monde est irréel », tant que nous restons convaincus de notre propre réalité!

substance ultime est Dieu seul. Quand l'égoïsme tombe, la Divinité Se manifeste. »

Voir aussi 1372 ci-dessous.

La pensée qui, dans les éditions précédentes, portait le n° 1081 a été supprimée ici, comme faisant double emploi avec la pensée 168.

Celui qui n'a pas réalisé l'Absolu ne peut pas réaliser que le monde est irréel (1).

1085. — Tant que vous sentez Dieu loin de vous, et extérieurement, vous avez l'ignorance. Mais quand vous réalisez Dieu intérieurement, vous arrivez à la vraie Sagesse (2).

1086. — *Le Maître disait en désignant son cœur :* « Celui qui voit Dieu ici, Le voit aussi là-bas (et il montrait le monde extérieur). Celui qui ne trouve pas Dieu en soi-même ne Le trouvera jamais hors de soi-même. Mais l'homme qui a vu le Seigneur dans le temple de son âme Le verra aussi dans le temple de l'univers (3). »

1087. — Une fois qu'on a trouvé l'équilibre dans son âme intérieure, on le possède aussi dans le monde extérieur.

1088. — Un esprit matois, fourbe ou chicanier ne pourra jamais trouver Dieu.

1089. — Un homme se réveilla au milieu de la nuit avec le désir de fumer. Voulant se procurer du feu, il alla frapper à la porte d'une maison voisine. « Que voulez-vous ? » lui demanda-t-on en ouvrant la porte. L'homme dit : « Je voudrais du feu, pouvez-vous m'en donner ? » Le voisin répliqua : « Que dites-vous ? Vous vous donnez la peine de venir nous réveiller à des heures pareilles, alors que vous avez du feu dans la lanterne que vous tenez à la main ! » Ce qu'un homme désire, il le possède déjà en lui-même, bien qu'il le cherche encore ici et là.

1090. — Le discernement vrai est de deux espèces : analytique et synthétique. Le premier mène l'homme du phénomène au *Brahman* absolu ; le second montre que l'absolu *Brahman* nous apparaît comme l'univers (4).

(1) Voir aussi 1249 et 1262 ci-dessous.
(2) Variante : « Tant qu'on cherche le Divin à l'extérieur, c'est l'ignorance. Lorsqu'on concentre sa conscience au-dedans de soi, c'est la connaissance. »
(3) Voir aussi 473 ci-dessus.
(4) Voir aussi 640 ci-dessus et 1373 et 1503 ci-dessous.

1091. — Il y a deux sortes de raisonnements : *anuloma* et *viloma* ([1]). Par la voie d'*anuloma*, l'homme s'élève de la contemplation de la création jusqu'au Créateur, autrement dit, il va de l'effet à la cause première. Alors commence la voie de *viloma*. Ayant atteint Dieu, l'homme apprend à voir Sa manifestation dans toutes les parties et dans tous les actes de la création ; un des raisonnements est analytique et l'autre synthétique. Le premier est comme l'enlèvement des couches successives qui forment le tronc du bananier. Le second, c'est comme si l'on empilait ces couches les unes sur les autres.

1092. — Il y a deux manières de raisonner : involution et évolution. De la coquille d'une noix sort l'amande, et de l'amande provient la coquille ([2]).

1093. — La connaissance conduit à l'unité comme l'ignorance mène à la diversité ([3]).

1094. — *Le Maître dit à un jeune disciple, qui étudiait avec ardeur des livres sur le Védânta :* « C'est très bien, mais cet enseignement du Védânta, n'est-ce pas uniquement que *Brahman* est réel et le monde irréel? Pouvez-vous y trouver autre chose? » *Le jeune homme admit qu'il n'y avait rien trouvé d'autre.*

Le Maître poursuivit : « Écouter, s'enquérir, méditer! En premier lieu, écouter que *Brahman* est réel et le monde irréel. Ensuite, s'enquérir, car il faut toujours établir la vérité sur la raison. Puis méditer, c'est-à-dire retirer son esprit du monde irréel et le concentrer sur *Brahman*, le Réel. Tel est l'ordre de la discipline védântique. Mais si l'on entend et comprend, intellectuellement, la vérité, sans faire d'efforts pour renoncer à l'irréel, à quoi sert cette connaissance? Elle ressemble à celle des hommes futiles et n'aide pas à atteindre la vérité. Les choses nécessaires pour y arriver sont : une conviction ferme et le renoncement. Sans ces deux

([1]) Voir aussi 1334 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 1186, 1284 et 1334 ci-dessous.
([3]) Voir aussi 233 ci-dessus et 1225 ci-dessous.

choses, un homme peut professer par des mots sa croyance à l'irréalité, à la non-existence du monde et à la seule existence de *Brahman*, mais dès que des objets tombant sous les sens, tels que couleurs, saveurs, etc., apparaissent devant lui, il les prend pour réels et se laisse captiver par eux. C'est comme un homme qui déclare que les épines n'existent pas et qui se met à hurler dès qu'il est piqué par une ronce [1]. Un *sâdhu* vint une fois à la *panchavatî*. Il parlait beaucoup du Védânta devant les autres. Un jour j'entendis affirmer qu'il avait des relations coupables avec une femme. Un peu plus tard, j'allai vers lui et lui dis : « Vous expliquez avec facilité le Védânta, mais tout ce qu'on raconte de vous est-il vrai ? — Peu importe, répondit-il, il n'y a aucun mal à cela et je vais vous le démontrer. Comment mon péché peut-il être réel, alors que le monde entier est irréel ? Mon péché l'est donc aussi. » Plein de dégoût, je m'exclamai : « Je crache sur une pareille connaissance du Védânta. Ce n'est pas de la sagesse, c'en est la parodie, faussement professée par de prétendus sages, des hommes attachés aux plaisirs grossiers. »

1095. — Des voleurs vinrent piller un champ, mais, se trouvant en face d'un épouvantail qui imitait une figure humaine, ils n'osèrent entrer. L'un d'eux pourtant s'enhardit, pénétra dans le champ et découvrit alors que ce n'était qu'un mannequin. Il revint encourager ses camarades, mais à cause de leur frayeur, ceux-ci ne se décidèrent pas à entrer. Le premier voleur prit alors l'épouvantail et le coucha sur le sol en s'écriant : « Ce n'est rien ! » (*neti, neti*).

1096. — Abandonnez-vous à *chit* (intelligence pure) pour réaliser *sat* (existence pure).

C. — Difficulté du Jnâna-Yoga

1097. — Le *Jnâna-Yoga* est extrêmement difficile à pratiquer en notre époque de *kali-yuga*.

(1) Voir aussi 1178 ci-dessous.

En premier lieu, votre vie ici-bas dépend entièrement de la nourriture ; c'est *annagata-prâna*. Secondement, la vie humaine est beaucoup trop courte pour un projet pareil. En troisième lieu, il est presque impossible de se débarrasser de l'illusion que le Moi fait un avec le corps (*deha-buddhi*) qui s'attache à nous. Nous ne pouvons donc comprendre qu'intellectuellement la conclusion à laquelle le *jnânin* est arrivé : « Je ne suis pas le corps, je suis un avec l'Ame universelle, je suis cet Être qui est absolu et inconditionné. Ne m'identifiant pas avec mon corps, je ne suis pas obligé de me soumettre à ces nécessités : faim, soif, naissance, mort, maladie, etc. » Celui qui se pose en *jnânin* et reste esclave de son corps est comme un homme dont la main, déchirée par des épines, le fait cruellement souffrir, et qui persiste à dire : « Ma main se porte bien, elle ne saigne pas et ne porte pas d'égratignures. » Cela ne sert à rien (1). Il faut d'abord réduire en cendres ces épines par le feu de *jnâna*.

1098. — Le nombre des hommes capables d'arriver à la Sagesse divine est très limité. La Gîtâ dit : « Dans un millier d'hommes il ne s'en trouvera peut-être qu'un seul pour aspirer à la perfection, et parmi ces sages qui progressent, un seul peut-être arrivera, réellement, à Me réaliser. »

1099. — Peu d'hommes sont aptes à trouver la sagesse (*jnâna*). Moins vous aimez le monde, c'est-à-dire les plaisirs des sens et l'or, et mieux vous atteindrez *jnâna*.

1100. — Si vous conservez du beurre fraîchement baratté dans un pot de terre neuf, vous ne courez aucun risque qu'il devienne rance. Mais si vous déposez votre beurre dans un vase qui a contenu du petit-lait, vous pourrez avoir des craintes, à son sujet (2).

Quand on fait du riz, les quelques grains qui sautent

(1) Voir aussi 993 ci-dessus et 1178 ci-dessous.
(2) Voir aussi 304 et 630 ci-dessus et 1597 ci-dessous.

hors de la poêle ont une couleur aussi égale que les fleurs de *mallikâ* (1). Les grains qui restent sur le feu sont bons aussi, mais tachés par la chaleur (2).

Si le *sannyâsin* qui a renoncé au monde atteint *jnâna*, il devient aussi pur que la fleur de *mallikâ* : mais celui qui demeure dans la poêle de ce monde risque, même après avoir atteint *jnâna*, de garder ses taches.

1101. — Le *jnâna-yogin dit* : « Je suis Lui. » Mais tant qu'on a l'idée que le Moi est notre corps, cet égotisme est néfaste. Il ne nous aide pas à progresser et il nous conduit à la ruine. L'homme qui se comporte ainsi s'induit lui-même en erreur et trompe aussi les autres.

1102. — A quoi sert-il de répéter simplement « *Shivo'ham* »? Ce n'est qu'après une méditation parfaite sur Dieu dans le temple de son cœur, quand on a perdu toute notion de soi et réalisé le Seigneur Shiva au-dedans de soi, qu'on a le droit de prononcer cette phrase sacrée (3). Quel bien la simple répétition de cette formule peut-elle faire sans la réalisation? Tant que cet état de réalisation n'est pas atteint, il vaut mieux considérer le Seigneur comme le Maître et soi-même comme Son humble serviteur (4).

(1) Variété de jasmin (*jasminum sambac*).
(2) Voir aussi 332 ci-dessus.
(3) Voir aussi 40 et 537 ci-dessus.
(4) Paroles adressées à un *brahmachârin* qui, au début de son séjour à Dakshineswar, s'exclamait de temps à autre : « *Shivo'ham, Shivo'ham!* » (je suis Shiva), mais à part cela restait muet.

Chapitre XVIII

La voie de l'amour

A. — La bhakti et les conditions de sa croissance

1103. — Tant que votre dévotion n'est pas devenue de l'*amour* pour Dieu, elle est « verte ». Mais lorsqu'elle est devenue de l'amour, alors elle est « mûre ». Celui dont la dévotion est verte ne peut pas retenir les paroles de Dieu ni les instructions spirituelles. Seul peut le faire l'homme dont la dévotion est mûre.

1104. — On ne peut arriver à la *bhakti* sans un grand amour pour Dieu et un sentiment de possession qui vous fait dire : « Dieu est à moi. »

1105. — Une simple plaque de verre n'est pas apte à être impressionnée par quoi que ce soit, à l'inverse d'une plaque photographique recouverte d'un enduit chimique. De même, dans le cœur pur recouvert par l'amour de Dieu, l'image du Tout-Puissant se reflète. Mais rien ne se reflète dans un cœur pur s'il ne contient pas également l'amour de Dieu (1).

1106. — L'amour de Dieu est chose rare. Pour l'éveiller en vous, il vous faut un dévouement complet envers Dieu, comme celui d'une femme aimante pour son époux. L'amour pur est très difficile à obtenir. Dans la *bhakti*, l'esprit et l'âme doivent être absorbés en Dieu.

(1) Voir aussi 166 ci-dessus.

Ensuite vient *bhâva*, la plus haute forme de *bhakti*. En *bhâva*, un homme perd la parole, sa respiration est suspendue, le *kumbhaka*, cette partie du *Yoga* dans laquelle le souffle est retenu, s'installe en lui ; de même que lorsqu'on vise un but, la parole et la respiration s'arrêtent (1).

1107. — L'attachement à Dieu grandit dans la proportion où diminue l'attachement aux objets des sens.

1108. — Est-il facile de se réfugier aux pieds de Dieu ? La grande *Mâyâ* ne le permet guère. Celui qui n'a personne de qui s'occuper se rattache au monde en soignant son chat, et tout en fournissant à son favori du lait ou du poisson, il se plaint de ce que l'animal ne veuille pas manger autre chose (2).

1109. — Hélas ! je cherche en vain des personnes qui désirent quelque chose de meilleur que les graines de *kolaï* (3). Tout le monde court après « la femme et l'or » ! Peu d'hommes aspirent à des choses plus hautes. Les hommes sont attirés par la beauté physique, l'argent, les honneurs, les titres, et ne savent pas que la position la plus élevée, même celle de *Brahmâ* (le Créateur) apparaîtra comme une chose sans valeur pour laquelle il ne vaut pas la peine de faire des efforts, à ceux qui ont eu la vision de la Beauté divine du Seigneur.

1110. — En vérité, ces acheteurs ne demandent que des légumes secs et la qualité la plus inférieure. C'est seulement aux âmes pures et non contaminées par le monde qu'il est donné d'aimer Dieu et d'avoir un but unique, c'est-à-dire de fixer entièrement leur esprit sur le Seigneur.

1111. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Peut-on réaliser Dieu si l'on n'a pas vaincu ses passions ? Un cheval vicieux suivra-t-il le droit chemin s'il n'a pas d'œillères* (4) *? »*

(1) Voir 895 ci-dessus.
(2) Voir aussi 275 ci-dessus.
(3) Genre de poivrier, dont les grains sont peu estimés.
(4) Voir aussi 837 ci-dessus.

Il répondit : « Vous parlez de *Jnâna-Yoga*, le chemin du discernement, qui mène aussi à Dieu. Le *jnânin* dit qu'en tout premier lieu le cœur doit être purifié. Il faut pratiquer de grandes austérités, et alors *jnâna* viendra. Mais Dieu peut aussi être atteint par le chemin de *bhakti*. Si vous avez un jour atteint l'adoration des pieds de lotus du Seigneur, si vous avez, une fois, éprouvé de la joie en chantant Sa Gloire, alors vous n'avez plus à soutenir de longues luttes pour dompter vos sens, ils se soumettent d'eux-mêmes. Un homme qui vient de perdre son fils, se querellera-t-il avec ses voisins? trouvera-t-il son plaisir à banqueter en joyeuse compagnie? De même celui qui est absorbé dans l'amour de Dieu ne peut pas penser aux plaisirs des sens. »

1112. — Vous êtes venu dans ce monde avec un corps humain pour atteindre Dieu par la dévotion et la piété. Votre devoir est de faire tout votre possible pour acquérir la *bhakti* pour les pieds de lotus du Seigneur. Pourquoi vous préoccuper de cent choses diverses? Les discussions philosophiques vous donneront-elles plus de sagesse que vous n'en avez? Ne voyez-vous pas qu'un demi-setier de vin suffit à vous enivrer? Alors, à quoi bon calculer combien de tonneaux il y a dans la cave, puisque vous ne cherchez que l'ivresse [1]?

1113. — *Un disciple demanda à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, est-il nécessaire qu'en premier lieu les sens soient dirigés par un juste discernement* (vichâra)? »

Le Maître répondit : « C'est là un des chemins, le chemin du vrai discernement. Dans le chemin de *bhakti*, la maîtrise de soi-même vient naturellement et facilement. Plus l'amour de Dieu se développe, plus les plaisirs des sens semblent insignifiants. Les parents qui viennent de perdre un de leurs enfants ne peuvent penser aux plaisirs sensuels. »

1114. — Le *Bhakti-Yoga* est la communion avec Dieu par le moyen de l'adoration, de l'amour et de l'aban-

[1] Voir aussi 965 ci-dessus.

don de soi-même. Il réduit *karma*, le travail, à son minimum. Il enseigne la nécessité de prier continuellement.

1115. — C'est *Bhakti-Yoga* et non *Jnâna-Yoga* ou *Karma-Yoga* qui est le *yuga-dharma* des temps actuels. Cela veut dire que *jnâna-vichâra* (ou le discernement entre Dieu, seule réalité, et l'univers) et *karma*, le travail sans attachement, sont bien plus difficiles, comme chemins à parcourir pour arriver à Dieu, que le *Bhakti-Yoga*.

Mais cela n'implique pas que le but soit différent.

1116. — Pour cet âge de fer (*kali-yuga*), ce qui convient le mieux, c'est la communion avec Dieu par l'amour, la dévotion et l'abandon de soi, tels qu'ils sont pratiqués par le *rishi* Nârada. Pour les autres *yugas*, beaucoup de dures pénitences et d'exercices de dévotion ont été prescrits ; il est très difficile de les exécuter avec succès dans ce *yuga-ci*. La vie humaine est si courte maintenant, sans parler de la malaria qui mine notre constitution ! Comment pourrait-on se soumettre à des exercices religieux ardus (1) ?

1117. — Plus Râdhâ s'approchait de Shrî Krishna, plus elle sentait le doux parfum qu'il exhalait. Plus vous vous approchez de Dieu et plus votre cœur est inondé de bénédictions et d'amour pour Lui. Plus un fleuve est proche de l'océan, et plus la marée s'y fait sentir.

1118. — Plusieurs signes indiquent dans l'homme la réalisation de Dieu. Il est impatient d'atteindre Dieu, Celui en qui les gloires de l'amour sont manifestées. Que sont ces gloires ? Le discernement, le calme, la tendresse pour toute vie, le service des hommes bons, la joie que l'on goûte en leur compagnie, l'énumération des Noms de Dieu, Sa gloire, Ses vérités. C'est de tout cela que se compose la gloire de l'amour (2).

1119. — Lorsque fleurit la dévotion, elle apporte

(1) Voir aussi 1181 et 1211 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1136 ci-dessous.

avec elle la vraie discrimination, le renoncement, l'amour de toutes les créatures, le service des saints hommes, la compagnie des *bhaktas*, le chant des Noms du Seigneur, la véracité et les autres vertus.

1120. — *En parlant d'adoration, le Maître dit un jour à Keshab Chandra Sen et à ses disciples :* « Pourquoi insistez-vous toujours sur la gloire et la puissance du Seigneur? Un fils, assis près de son père, se dit-il continuellement : « Mon père a tant de vergers, tant de maisons, tant de chevaux, tant de vaches et tant de jardins »? Ne songera-t-il pas plutôt avec émotion à l'amour mutuel qui existe entre son père et lui? Est-ce chose étonnante que de voir un père vêtir et nourrir ses enfants et leur faire une vie agréable? Nous sommes les enfants de Dieu, et Il nous donne l'assurance de notre sécurité. En serons-nous étonnés [1]? Un vrai disciple du Seigneur, au lieu de s'attarder à toutes ces choses, entre en relations plus intimes avec Dieu ; il Le fait sien et L'importune de ses prières ; il Le supplie de Se révéler à lui et de l'exaucer. Si vous pensez trop à Sa gloire et à Sa majesté, vous ne pourrez considérer le Seigneur comme votre bien et votre propriété, et vous ne pourrez non plus Le contraindre et L'obliger à vous répondre. Vous penserez : « Que Dieu est grand! Comme Il est éloigné de nous! » Songez à Lui comme étant aussi proche que possible de votre cœur, et alors vous pourrez L'atteindre [2]. »

1121. — C'est en vous tenant fermement à une attitude particulière que vous arriverez à posséder Dieu. Il sera alors obligé de céder à vos prières. Si deux personnes ne se connaissent que superficiellement, un certain formalisme présidera à leur conversation; mais lorsqu'elles auront appris à se connaître, ces formes cérémonieuses disparaîtront et feront place à des termes plus familiers. De même, nous devons avoir des relations intimes avec Dieu. Une femme légère est extrêmement froide au début

[1] Voir aussi 988 *bis* ci-dessus.
[2] Voir aussi 965 ci-dessus.

de sa liaison. Elle garde son amour secret, puis, peu à peu, elle s'enhardit, sort de sa maison et se montre en public avec son amoureux. Si, plus tard, celui-ci se détache d'elle et cherche à l'éviter, elle l'enlace de ses bras et lui dit nettement : « Pour toi, j'ai quitté ma maison. Veux-tu maintenant m'entretenir ou bien vas-tu m'abandonner ? »

1122. — Quand l'esprit est réuni à Dieu, il voit le Seigneur très proche ; il Le voit au fond du cœur. D'autre part, plus cette union est intense, plus l'esprit se détache des objets extérieurs. Dans la *Bhakta-mâlâ* (1) on trouve l'histoire d'un homme pieux qui allait tous les jours dans la maison d'une femme légère. Un soir, il s'y rendit très tard, ayant été retenu chez lui par une cérémonie de *shrâddha* (2). A cette occasion, on avait préparé des sucreries, et il lui en apportait quelques-unes en cadeau. Son esprit était tellement occupé de cette femme qu'il ne savait ni sur quoi il marchait, ni quel chemin il suivait. En route, il heurta un *yogin* qui, les yeux fermés, méditait sur Dieu. Ce *yogin* se mit en colère et s'exclama : « Es-tu aveugle ? Tu marches sur moi alors que je médite sur Dieu ! — Pardonnez-moi, dit l'homme, mais laissez-moi vous poser une question. Toutes mes pensées sont absorbées par une femme, si bien que j'en ai perdu ma conscience objective ; et vous, méditant sur Dieu, vous avez pleinement gardé la vôtre ; quelle espèce de méditation faites-vous donc là ? »

L'homme devint ensuite un *bhakta* et renonça au monde pour chercher Dieu. En partant, il s'adressa à la femme et lui dit : « Tu es mon *gourou*, car c'est par toi que j'ai compris ce qu'est l'amour pour Dieu. »

B. — La bhakti et l'amour ordinaire

1123. — *La mère de J. vieillissait. Elle exprima à Shrî Râmakrishna le désir de se retirer du monde et de passer*

(1) « La guirlande de *bhakta* », livre vishnouïte écrit par Nâbhâji. C'est l'ouvrage favori des disciples de Râmânanda.
(2) Sacrifice célébré en l'honneur des mânes.

paisiblement le crépuscule de sa vie à Vrindâvan. Mais le Maître la connaissait trop bien pour accéder à cette proposition; il lui répondit : « Le souvenir de votre petite-fille que vous aimez tendrement s'imposera à votre esprit et vous enlèvera la paix n'importe où vous vivrez. Vous pouvez vivre à Vrindâvan si vous le désirez, mais votre esprit reviendra toujours à votre demeure. D'autre part, tout le bénéfice de vivre à Vrindâvan vous sera accordé si vous aimez votre petite-fille dans la pensée qu'elle est Shrî Râdhikâ (1) elle-même. Caressez-la, habillez-la et nourrissez-la comme d'habitude et selon le désir de votre cœur, mais en songeant constamment que vous offrez votre adoration à la Divinité de Vrindâvan (2). »

1124. — Si ma femme n'avait pas été si pure, qui sait ce qui serait arrivé ? Elle aurait peut-être réussi à me faire perdre ma maîtrise de moi. Après mon mariage, j'ai imploré ma Mère Divine : « O Mère! écarte de l'esprit de ma femme jusqu'à la plus petite trace de sensualité! » Et quand j'ai vécu avec ma femme, j'ai compris que la Mère m'avait exaucé.

C. — Les effets de la bhakti

1125. — Le cœur du *bhakta* est le temple du Seigneur. Il est bien vrai que le Seigneur Se manifeste plus ou moins en toutes choses, mais Il Se manifeste tout particulièrement dans le cœur de Son adorateur. De même, un grand propriétaire peut se trouver dans l'une quelconque des maisons qui lui appartiennent, et cependant on sait qu'on le trouve généralement dans un certain salon. Le cœur du *bhakta* est le salon du Seigneur. Si l'on veut trouver le Seigneur, c'est là qu'il vaut mieux Le chercher.

1126. — Un poète a comparé la dévotion que l'on a pour Dieu à un tigre. De même que le tigre dévore les animaux, ainsi la dévotion, « le tigre de l'amour », dévore

(1) Râdhâ.
(2) Voir aussi 872 ci-dessus.

tous les pires ennemis de l'homme : la luxure, les passions, etc. Une fois que l'amour pour Dieu est complètement développé en nous, toutes les mauvaises passions sont entièrement détruites. Les *gopîs* de Vrindâvan arrivèrent à cet état par leur grande dévotion pour Krishna.

1127. — On peut comparer la dévotion à un collyre. Shrîmatî (1) disait un jour : « Ah ! mes amies, je vois partout mon Krishna ! » A quoi les autres *gopîs* répondirent : « Tu le vois parce que tu as appliqué sur tes yeux le collyre de l'amour. »

1128. — La *bhakti* résout le problème de la vie. Tant qu'existe le moi qui dit « je, je », le problème pour *moi* est : « Comment faut-il vivre ? » Vais-je me contenter d'une nature sensorielle répondant à un univers des sens ? Non ! que ce « moi » soit le serviteur du Seigneur, et non l'esclave de ce monde et de ses prétendues jouissances ! Tu es le Seigneur, et moi, ô mon Dieu, je suis Ton serviteur. Non pas la jouissance de ce monde et de ses plaisirs, mais la joie du Seigneur, celle qui ne nous fait jamais défaut.

1129. — L'ego de l'enfant n'est pas attaché aux choses de ce monde. L'enfant s'emporte facilement, mais bien vite toute trace de sa colère a disparu. Il construit une niche pour son chien, et bientôt il l'oublie. Sa tendresse pour ses compagnons de jeux ne connaît aucune limite, mais si pendant quelque temps il ne les voit plus, il se fait de nouveaux amis et oublie les anciens. Ainsi le moi de l'enfant n'est attaché à rien. Le moi de l'amour divin, lorsqu'on le conserve après le *samâdhi*, où il est devenu un avec l'Absolu, résout le problème de la vie.

1130. — Parfois, c'est Dieu qui est l'aimant, et l'adorateur le morceau de fer. Parfois aussi c'est l'adorateur qui est l'aimant et Dieu qui est le morceau de fer. Alors, c'est l'adorateur qui attire Dieu ; Dieu est dévoué à Son adorateur et lui est soumis (2).

1131. — Un jour, on posa à Râvana la question sui-

(1) Râdhâ.
(2) Voir aussi 936 ci-dessus.

vante : « Pourquoi ne vous approchez-vous pas de Sîtâ, en revêtant la forme de son époux bien-aimé, Râma ? — Ah! répondit Râvana, si je médite un seul instant sur cette forme divine, Tilottamâ (1) et les autres beautés ne m'apparaissent plus que comme des cendres mortuaires répandues sur les champs crématoires. Dans ce moment d'extase, il me serait possible de dédaigner, si elle m'était offerte, la position même du Créateur! Je dédaignerais donc encore bien plus de conquérir une femme avec tous ses charmes (2). »

1132. — *Le Maître demandait un jour :* « La phalène retournera-t-elle aux ténèbres après avoir vu la lumière (3)? »

Le docteur Sircar répondit en souriant : « Non, certes! Elle s'élancera plutôt dans la flamme et y périra. »

Shrî Râmakrishna dit alors : « Il n'en est pas de même pour le véritable adorateur de Dieu. La lumière divine qui l'attire ne le consume pas et ne cause pas sa mort. Elle est plutôt comme les feux d'une pierre précieuse, brillante, mais douce, rafraîchissante et apaisante. Elle ne brûle pas le cœur, mais lui verse paix et joie (4). »

1133. — Il peut arriver que l'on ait une grande *bhakti* pour Dieu, un grand désir de Le voir, et que l'on ignore le chemin qui mène à Lui. On arrive alors à Le réaliser par la seule force de cette *bhakti.*

Il y eut une fois un grand dévot qui partit pour voir

(1) Nom d'une nymphe (*apsaras*).

(2) Variante : « Mandodarî dit à son royal époux Râvana : « Puisque vous désirez tellement avoir Sîtâ pour reine, pourquoi ne lui apparaissez-vous pas, grâce à vos pouvoirs magiques, sous les traits de son époux Râma ?

— Honte à vous! s'exclama Râvana. Comment pourrais-je, lorsque j'aurais pris la forme divine de Râma, m'abaisser aux plaisirs sensuels? Penser à Lui emplit mon cœur de tant de joies et de bénédictions que les cieux les plus sublimes ne me semblent rien en comparaison. »

Autre variante (des deux dernières phrases) : « Lorsque je pense à la forme de Râma, même la situation de Brahmâ, le Dieu des Dieux, me paraît inférieure. Que dire alors du désir pour la femme d'autrui? »

(3) Voir aussi 267, 491 et 823 ci-dessus.

(4) Voir aussi 969 ci-dessus.

Jagannâth; mais ne connaissant pas le chemin de Puri (1), il s'en éloigna au lieu de s'en approcher. Anxieusement, il demandait son chemin à tous ceux qu'il rencontrait sur la route, et tout le monde lui répondait : « Ce n'est pas le bon chemin, prenez-en un autre. » Ainsi, de chemin en chemin, le pèlerin réalisa son désir d'arriver à Puri.

On trouve toujours quelqu'un pour vous indiquer la route, si on a la ferme volonté d'y marcher. S'il y a erreur au commencement, la bonne voie finit toujours pas se trouver.

1134. — Invoquez avec amour le Nom béni du Seigneur, et la montagne de vos péchés s'évanouira à vos yeux comme une balle de coton brûle et disparaît si une seule étincelle tombe dessus.

1135. — C'est la foi dans le Nom du Seigneur qui accomplit les miracles, car la foi c'est la vie, et le doute c'est la mort (2).

1136. — Il existe des signes de la réalisation de Dieu. Sache que celui en qui fleurit la dévotion est tout près de réaliser Dieu (3).

1137. — Le rocher aimanté attire le vaisseau qui passe au-dessus de lui, arrache ses clous, disloque ses planches, et le fait finalement sombrer dans les profondeurs de la mer.

Ainsi, quand l'âme humaine est attirée par l'aimant de la Conscience universelle, celle-ci détruit en un instant son individualité et son égoïsme, et la fait sombrer dans l'océan de l'amour infini de Dieu (4).

D. — Étapes et aspects de la bhakti

1138. — Pour « posséder » le Seigneur, il faut établir avec Lui une certaine relation humaine ; ce peut être *shânta, dâsya, sakhya, vâtsalya* ou *madhura.*

(1) Où se trouve le célèbre temple de Jagannâth.
Voir aussi 784 ci-dessus.
(2 Voir aussi 746 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1118 ci-dessus.
(4) Voir aussi 22 et 970 ci-dessus.

Shânta est l'état d'esprit dans lequel les *rishis* adoraient Dieu. Ils ne désiraient jamais rien d'autre que Lui. Tout comme l'épouse dévouée, fidèle à son mari, voit en lui l'idéal même d'amour et de beauté.

Dâsya était l'attitude de Hanumân, celle du serviteur. Au service de Râma, Hanumân était un lion puissant. L'épouse a aussi la même attitude, lorsqu'elle sert son mari de tout son cœur et de toute son âme. La mère également, dans le cas de Yashodâ par exemple.

Sakhya est le rapport familier qui existe entre des amis. L'un dit à l'autre : « Viens t'asseoir près de moi. » Shrîdâman et les autres bergers amis de Shrî Krishna lui donnaient à manger des fruits dans lesquels ils avaient mordu ; ils montaient sur ses épaules!

Le type de *vâtsalya* est Yashodâ, la mère [adoptive] de Krishna. L'épouse en a un peu aussi ; elle nourrit son mari avec le souffle même de sa vie. La mère n'est satisfaite que lorsque l'enfant a mangé abondamment. Et Yashodâ, du beurre à la main, cherchait partout Krishna pour le lui faire manger.

Madhura (1) est représenté par Shrîmatî (2) et aussi par l'épouse. Et il contient en soi les quatre autres attitudes (*bhâvas*).

Au cours de la *sâdhanâ*, il se crée en nous un « corps d'amour », et avec ce « corps d'amour », l'âme a des rapports intimes avec Dieu (3).

Sans l'amour le plus intense pour Dieu, ce ne serait pas possible. Seul un tel amour nous permet de Le voir partout, de même que l'œil, lorsqu'on a la jaunisse, voit du jaune partout (4).

Dans cet état, l'on perçoit réellement : « je suis Lui ». Un ivrogne peut s'écrier : « je suis Kâlî ». Et les *gopîs*, dans l'ivresse de leur amour, disaient : « Je suis Krishna. » Si vous fixez une flamme pendant longtemps, vous verrez ensuite des flammes partout. De même vous Le verrez

(1) Doux, suave.
(2) Râdhâ
(3) Voir aussi 1355 ci-dessous.
(4) Voir aussi 1033 ci-dessus.

réellement si vous pensez sans cesse à Lui, jour et nuit.

1139. — Il y a trois formes de l'amour : l'amour égoïste (*sâdhârana*), l'amour mutuel (*samanjasa*), l'amour désintéressé (*samartha*) (1).

L'amour égoïste est sur l'échelon le plus bas ; il ne cherche que son propre bonheur, même aux dépens de celui qu'il aime.

Dans l'amour mutuel, l'amoureux cherche, non seulement son bonheur, mais aussi celui de l'être aimé.

L'amour désintéressé est le plus élevé des trois. Celui qui aime ainsi ne songe qu'au bonheur du bien-aimé, et ne s'inquiète pas des douleurs et des tribulations qui peuvent en résulter pour lui-même (2).

1140. — Je ne désire pas les fleurs d'une couronne, mais je voudrais avoir le fil qui les relie. Je ne désire pas non plus les choses de l'univers, mais je voudrais posséder le fil spirituel (3) qui passe en elles.

1141. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment pouvons-nous reconnaître la forme violente de la dévotion ? »*

Il répondit : « Sous l'influence d'une forte émotion, un homme devient fou ; il répète constamment : « *Jaï Kâlî !* Victoire à Kâlî ! » il danse frénétiquement en élevant les bras et en hurlant les louanges de Hari : « *Hari bol* ». La dévotion violente convient à notre âge de fer ; elle mène à un succès plus rapide que des formes plus modérées de

(1) Dans leur acception courante, ces trois termes signifient :
sâdhârana : commun, général, habituel.
samanjasa : régulier, en bon ordre.
samartha : qui correspond au but, capable de mener au but.

(2) VARIANTE : « Il y a trois espèces d'amour : *samartha*, *samanjasa* et *sâdhârana*. L'amour le plus haut dit : « Il me suffit que tu sois heureux ; peu m'importe ma souffrance. » L'amour moyen pense : « Il faut que tu sois heureux, et moi aussi. » L'amour inférieur correspond à : « Je ne peux pas souffrir. Donne-moi à tout instant ce que je veux. »

Cette distinction, que Shrî Râmakrishna a empruntée à Chaitanya, est exposée en détail dans l'*Ujjvalanîlâmani* de Rûpa.

(3) *Sûtrâtman*, « l'*Atman* en forme de fil ».

contemplation. Il faut prendre d'assaut la citadelle de Dieu (1). »

1142. — Voici les stades de la *sâdhanâ* pour la purification de l'âme :

1° *Sâdhu-sanga*, la compagnie d'hommes pieux.

2° *Shraddhâ* ou la foi et la dévotion dans toutes les choses qui concernent l'esprit.

3° *Nishthâ*, la dévotion exclusive à son propre idéal (2).

4° *Bhakti*, l'amour intense pour Dieu.

5° *Bhâva*, l'état d'adoration muette devant Dieu (3).

6° *Mahâbhâva*. Quand *bhâva* s'intensifie, on le nomme *mahâbhâva*. Parfois, l'adorateur rit ou pleure comme un insensé. Il a complètement vaincu sa chair et n'a plus conscience de son corps. En général, cet état n'est pas atteint par les *jîvas*, mais seulement par les *mahâpurushas* ou Incarnations de Dieu.

7° *Prema*, le plus intense amour pour Dieu. C'est le degré le plus haut de la spiritualité. Il va de pair avec *mahâbhâva*. Les deux signes distinctifs de cet état sont : en premier lieu, l'oubli de ce monde ; en second lieu, l'oubli de soi, y compris celui de son propre corps (4). L'adorateur atteint ainsi le but de la vie, qui est de voir Dieu face à face.

1143. — *Bhâva* est le point le plus avancé auquel puisse parvenir l'homme ordinaire.

1144. — L'attitude nommée *vaidhî-bhakti* est celle-ci : « Les Écritures nous enjoignent d'accomplir un certain nombre de pratiques religieuses, donc je vais le faire. » Il y a une autre espèce de dévotion nommée *râga-bhakti*, qui découle d'un intense amour pour Dieu ; ce fut celle de Prahlâda. L'homme qui possède *râga-bhakti* est libéré du « travail prescrit » (*vaidhi-karma*).

(1) Voir aussi 344 ci-dessus.
(2) Voir aussi 781 ci-dessus.
(3) VARIANTE (de cet alinéa) : « *Bhâva* est l'état dans lequel on est frappé de mutisme à la pensée de *Sachchidânanda.* »
(4) Voir aussi 1155 et 1156 ci-dessous.

1145. — Il y a un genre de *bhakti* qu'on nomme *vaidhî-bhakti*, ou l'amour tel qu'il est prescrit par les Écritures. Répéter le Nom de Dieu, jeûner en certaines occasions, accomplir certains pèlerinages, célébrer le culte avec certains accessoires, etc. ; tout cela constitue *vaidhî-bhakti*.

Si vous pratiquez longtemps ainsi, vous arriverez à *ragâ-bhakti*, qui est la plus haute forme de la dévotion. L'amour est la seule chose nécessaire. Les idées frivoles doivent disparaître complètement, l'esprit doit invariablement être fixé sur Dieu ; c'est la seule manière de L'atteindre. Sans *râga-bhakti*, nul ne peut réaliser Dieu. Il existe des personnes à qui *râga-bhakti* est naturelle depuis leur naissance.

1146. — L'amour pour Dieu est de deux espèces : d'abord la *bhakti* que conseillent les *Shâstras*. Nous devons adorer selon certains rites ou répéter le Nom du Seigneur un grand nombre de fois. Tout cela fait partie de *vaidhîbhakti*, de la *bhakti* « conforme à la loi ». Cela peut mener au *brahmajnâna*, à la connaissance de l'Absolu dans le *samâdhi*. Le Moi est ainsi plongé dans l'âme universelle et ne peut revenir en arrière. C'est le cas des *bhaktas* ordinaires.

Mais tout se passe différemment lorsqu'il s'agit d'Incarnations divines et des élus de Dieu. Leur amour pour le Seigneur n'est pas fait de formules tirées des Écritures ; il jaillit d'eux-mêmes, du fond de leur âme. Les Incarnations divines comme Shrî Chaitanya, et ceux qui sont près de Dieu ont à leur portée, dans le *samâdhi*, la Connaissance absolue et, en même temps, ils peuvent revenir de ces hautes régions et, conservant leur Moi, aimer le Seigneur comme père, mère, etc. (1). Ils montent une à une les marches de l'escalier en disant : « Pas ceci, pas ceci », jusqu'à ce qu'ils arrivent au toit et, en l'atteignant, disent : « C'est cela. » Mais bientôt ils découvrent que l'escalier est fait des mêmes matériaux (briques, ciment,

(1) Voir aussi 185, 262 et 1045 ci-dessus.

poussière) que le toit lui-même ; alors ils montent et descendent et séjournent indifféremment sur le toit ou sur les marches de l'escalier.

Le toit symbolise l'Absolu réalisé dans le *samâdhi* et dans lequel le Moi, qui correspond au monde des sens, est effacé. L'escalier est le monde des phénomènes, le monde des noms et des formes qui, après que le toit a été atteint, est réalisé par les sens humains comme la manifestation de l'Absolu (1).

1147. — Il y a trois catégories de *bhaktas*. Le *bhakta* inférieur dit : « Dieu est là-haut », et il montre le ciel. Le *bhakta* moyen affirme que Dieu habite dans tous les cœurs comme *antaryâmin* (2). Mais le *bhakta* le plus avancé dit : « C'est Lui qui est devenu tout ceci. Tous les objets que je vois ne sont qu'autant de formes différentes du même Seigneur. »

Autrefois, Narendra se moquait de moi et disait : « Alors cette tasse est Dieu ? cette cruche est Dieu ? »

Une fois que vous L'aurez vu, tous vos doutes s'évanouiront. Entendre parler d'un objet n'est pas du tout la même chose que le voir. Vous pouvez avoir une foi parfaite après avoir seulement entendu parler de Lui, mais si vous Le voyez face à face, votre foi ne laisse plus rien à désirer.

E. — Prema ou para-bhakti

1148. — *Prema*, ou l'amour extatique, ne vient pas avant la réalisation de Dieu.

1149. — Qu'est-ce que *prema* ? C'est lorsque prononcer le doux nom de Hari vous fait oublier non seulement le monde extérieur, mais aussi votre propre corps, qui vous est si cher.

1150. — Dans les livres persans, il est écrit que, sous la chair, on trouve les os ; dans les os, il y a la moelle, et ainsi de suite. Au centre de tout on trouve *prema*.

(1) Voir aussi 1375 ci-dessous.
(2) Dirigeant intérieur.

1151. — *Prema* est comme une corde qui, dans les mains de l'adorateur, le relie à ce *Sachchidânanda* qui est Dieu. L'adorateur a pour ainsi dire Dieu en sa dépendance. Le Seigneur vient à lui chaque fois qu'il L'appelle.

1152. — Le degré de dévotion qui se nomme *bhâva* est comme une mangue encore verte, et *prema* est pareil au fruit mûr.

1153. — L'adoration par crainte de l'enfer, etc., n'est utile qu'aux débutants dans la vie spirituelle. Il y a des personnes, comme les chrétiens, les *brâhmos*, etc., qui ne parlent que de péché, et qui considèrent le sens du péché comme l'essentiel de la religion (1). Pour elles, l'adorateur idéal est celui qui prie : « O mon Dieu, je suis un pécheur, daigne pardonner mes péchés! » Elles oublient que le sens du péché n'indique que l'échelon le plus bas de la spiritualité. L'idéal le plus haut, le stade le plus élevé dans la spiritualité, c'est d'aimer Dieu comme notre Père ou notre Mère.

1154. — On peut aimer Dieu sans savoir pourquoi. Si vous possédez cet amour, vous n'avez plus rien à désirer. L'homme qui a cette *bhakti* dit : « O Seigneur, je ne désire ni richesse, ni gloire, ni santé, ni bonheur, ni rien au monde. Accorde-moi un amour pur pour Tes pieds de lotus. »

1155. — Il est très difficile d'atteindre à *prema*, l'amour parfait pour Dieu. Shrî Chaitanya y était arrivé. Dans l'amour de Dieu, on oublie tous les objets extérieurs, l'univers et même son propre corps, pour lequel on a généralement tant d'affection (2).

1156. — Il y a deux caractéristiques de l'amour :

1° On oublie le monde. Un pareil amour de Dieu rend inconscient des choses extérieures. Chaitanya Déva songeait toujours à Vrindâvan en voyant les forêts, et à la Jamunâ en voyant la mer.

2° On ne s'intéresse plus aux soins matériels pour son

(1) Voir aussi 519 et 755 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1142 ci-dessus.

propre corps, si cher cependant. L'identité avec le corps physique disparaît totalement. Mais cet amour n'est atteint que lorsqu'on a vu Dieu ([1]).

1157. — Il y a deux éléments dans la *prema-bhakti* : le « moi » et le « mien » (c'est-à-dire je suis l'adorateur et mon Dieu est entièrement à moi). Yashodâ croyait qu'elle seule pouvait s'occuper de son Gopâla, et que sans ses soins, il tomberait malade. Yashodâ n'aimait pas à penser à son Krishna comme au Seigneur de l'Univers. Ce sentiment du « mien » fait dire à l'adorateur : « Il est à moi, rien qu'à moi, mon Gopâla ! » Uddhava ([2]) disait à Yashodâ : « Mère, votre Krishna est Dieu Lui-même Il est le *Chintâmani* (le joyau qui exauce les désirs) de tout l'univers. Il n'est pas un homme comme les autres. » A quoi Yashodâ répondait : « Non, non, je ne m'occupe pas de votre Chintâmani, mais de mon Gopâla ([3]). »

1158. — Il y a peu de gens qui possèdent *prema*, l'amour extatique de Dieu. Ils ont des pouvoirs extraordinaires ; une tâche divine leur a été confiée. Ils sont les héritiers du pouvoir et de la gloire de Dieu et forment une classe à part. C'est dans leurs rangs qu'on trouve les Avatars ou Incarnations divines, comme Chaitanya Déva. C'est dans leurs rangs aussi qu'on trouve les *bhaktas* les plus élevés qui sont *amshas*, parties de Dieu même.

1159. — Quelques hommes ont en eux, depuis leur jeunesse, cet amour extatique. Comme Prahlâda, ils pleurent et désirent Dieu depuis leur enfance. Ils appartiennent à la classe des *nitya-siddhas* ou hommes parfaits dès leur naissance ([4]).

1160. — Qu'est-ce que *parâ-bhakti* ou l'amour suprême, extatique de Dieu ? C'est l'état d'amour extatique où le disciple regarde Dieu comme étant ce qu'il a de plus proche et de plus cher. C'est comme l'amour des *gopîs*

([1]) Variante : « Les deux caractéristiques de *prema* sont : 1° l'oubli du monde extérieur ; 2° l'oubli de son propre corps. »
([2]) Oncle et ami intime de Krishna.
([3]) Voir aussi 1541 ci-dessous.
([4]) Voir aussi 46 et 316 ci-dessus, 1395, 1603 et 1617 ci-dessous.

pour le Seigneur Krishna. Elles Le connaissaient et s'adressaient à Lui comme Seigneur des *gopîs* et non comme Seigneur de l'Univers (1).

F. — L'amour des gopis

1161. — Il est sans importance de croire ou de ne pas croire que Râdha et Krishna aient été des Incarnations divines (2). Les hindous et les chrétiens croient aux Incarnations divines ; les *brâhmos* modernes nient que Dieu ait jamais pris une forme humaine ou autre. Mais nous devons tous avoir le désir de cet *anurâga* — l'amour intense du Seigneur — qui est la seule chose nécessaire.

1162. — *En parlant des* gopîs *et de la couleur foncée de l'arbre* tamal (3) *qui, dans l'esprit de Râdhâ évoquait toujours Shrî Krishna, le Maître dit un jour à M. :* « Quelle merveilleuse dévotion (*anurâga*) était la leur ! A la seule vue de ce *tamal*, elles étaient saisies d'une vraie folie d'amour (*premonmâda*) ! »

M. fit observer : « Ce fut aussi le cas de Chaitanya. En regardant une forêt, il crut voir Vrindâvan devant lui. »

Shrî Râmakrishna ajouta : « Ah ! si l'on pouvait obtenir ne fût-ce qu'une parcelle de cet amour extatique ? Quelle adoration ! Elles n'avaient pas seulement le comble de la dévotion, elles avaient beaucoup plus encore. »

1163. — La dévotion inébranlable (*nishthâ*) des *gopîs* est merveilleuse. Lorsqu'elles allèrent voir Shrî Krishna à Mathurâ (4), elles obtinrent à grand-peine de la sentinelle l'autorisation de pénétrer dans la salle d'audience. Lorsqu'elles aperçurent Krishna coiffé d'un turban, elles se demandèrent les unes aux autres : « Qui donc est cet homme enturbanné ? Nous ne pouvons lui adresser la

(1) Variante : « Un vrai adorateur voit Dieu comme ce qu'il a de plus proche et de plus cher, exactement comme les *gopîs* de Vrindâvan voyaient en Shrî Krishna, non Jagannâth, le Seigneur de l'univers, mais leur Gopînâth à elles, le Seigneur des *gopîs*. »

(2) Voir aussi 1038 et 1047 ci-dessus.

(3) Camphrier de l'Inde, *cinnamomum tamala*.

(4) La ville où Krishna avait triomphé de l'asura Kamsa.

parole de peur d'être infidèles à Krishna! Où donc est-il notre Seigneur, notre Bien-aimé avec sa robe jaune et sa couronne de plumes de paon? » Remarquez cette entière dévotion des *gopîs*!

1164. — La dévotion des *gopîs* est *prema-bhakti*. Elle est aussi nommée dévotion constante (*avya-bhichârinî-bhakti*) ou dévotion passionnée (*nishthâ-bhakti*). Et qu'est ce qu'une dévotion inconstante (*vya-bhichârinî*)? C'est la dévotion mélangée de connaissance, par exemple la connaissance que Krishna est tout, qu'Il est le *Brahman* suprême, qu'Il est Râma, Shiva et Shakti, qu'Il est l'Énergie divine, etc. Mais vous ne trouverez pas cet élément de connaissance mêlé à l'amour extatique.

Quand Hanumân se rendit à Dvârakâ [1] il déclara qu'il ne voulait voir que Sîtâ et Râma. Donc pour que Hanumân fût satisfait, le Seigneur Krishna demanda à Rukminî de prendre la forme de Sîtâ.

Quand les Pândavas célébrèrent le grand sacrifice de *râjasûya* [2], Yudhishthira était assis sur le trône et tous les rois se prosternèrent devant lui, mais, au milieu d'eux, Vibhîshana déclara qu'il ne se prosternerait devant nul autre que Nârâyana. Alors le Seigneur Lui-même S'inclina devant Yudhishthira, et Vibhîshana aussi se prosterna devant Yudhishthira et toucha le sol de son front couronné [3].

G. — Viraha et mahabhava

1165. — La souffrance qui provient de *viraha*, le sentiment de séparation d'avec Dieu, est intense.

On raconte que lorsque Rûpa et Sanâtana, dans cet état, étaient assis sous un arbre, les feuilles de l'arbre en furent calcinées.

Cette souffrance m'a rendu inconscient pendant trois

(1) Ville où Krisha résida pendant la dernière partie de sa vie.
(2) Grand sacrifice célébré lors du couronnement d'un empereur du monde, de qui tous les rois viennent reconnaître la suzeraineté. (Mahâbhârata, Sabha-Parva, XXXIII-XLV.)
(3) Voir aussi 529 ci-dessus.

jours. J'étais étendu à terre et ne pouvais plus remuer. Quand la conscience me revint un peu, Brâhmanî [1] m'emmena au bain : mais elle ne pouvait toucher ma peau. Mon corps était couvert d'une étoffe épaisse, à travers laquelle elle me tenait. La terre sur laquelle j'étais couché était brûlée! Dans cet état, j'avais l'impression qu'une lame traversait mon épine dorsale, et parfois je criais que j'allais mourir. Mais après cela venait toujours un sentiment de béatitude intense.

1166. — Comme un éléphant entrant dans une hutte l'ébranle bientôt jusque dans ses fondations et finalement la fait crouler, de même un amour intense pour le Seigneur abat la frêle maison qu'on appelle le corps humain [2].

[1] Bhairavî.
[2] Variante : « *Mahâbhâva* est le summum de la conscience de Dieu ; il produit une terrible commotion dans le corps et dans le mental, comme si un énorme éléphant entrait dans une petite cabane et la secouait furieusement, parfois même comme s'il la démolissait. Cet état est suivi d'une béatitude aussi intense que les souffrances qui l'ont précédée. »
Voir aussi 591 ci-dessus et 1608 ci-dessous.

Chapitre XIX

Jnâna et Bhakti

A. — JNÂNA ET BHAKTI FINISSENT PAR ÊTRE IDENTIQUES

1167. — La connaissance pure et l'amour pur sont exactement similaires. La connaissance mène au But, qui est aussi atteint par l'adoration (*bhakti*) ([1]).

1168. — La voie du *jnânin* est aussi bonne que celle du *bhakta*. Le *Jnâna-Yoga* est vrai, et le *Bhakti-Yoga* aussi. Il y a aussi un sentier de *bhakti* mêlée de *jnâna* qui est également vrai.

1169. — Qu'est-ce que *jnâna* dans le sens le plus élevé ? Le *jnânin* dit : « O Seigneur, Toi seul, Tu agis dans cet univers. Je ne suis dans Ta main que l'outil le plus minime. Rien n'est à moi, tout est à Toi. Moi, ma famille, mes richesses, mes vertus, tout est à Toi. »

1170. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment peut-on savoir si l'on a atteint* jnâna, *même en vivant la vie de famille ? »*

Il répondit : « Par les larmes et l'émotion que procure le nom de Hari. Si, au seul énoncé du doux Nom du Seigneur, les larmes coulent sur votre visage et vos cheveux se dressent sur votre tête, vous êtes certains d'avoir atteint *jnâna* ([2]). »

([1]) VARIANTE : « La pure Connaissance et le pur Amour sont une seule et même chose. »

([2]) Voir aussi 190, 359 et 445 ci-dessus.

1171. — Voici une histoire purânique qui concilie *jnâna* et *bhakti* : Râmachandra, l'Incarnation de Dieu, dit un jour à Son grand adorateur Hanumân : « Mon fils, explique-moi la nature des rapports qui existent entre toi et Moi, et de quelle façon tu penses à Moi dans ta méditation. »

Le *bhakta* répondit : « O Râma, lorsque s'attache à moi la conviction que je suis le corps, je T'adore comme *Pûrna*, le Un indivisible ; alors je me vois moi-même comme *amsha*, une partie, un fragment de cette divinité. D'autres fois, quand je médite, je Te vois, ô Râma, comme mon Maître divin et je ne pense à moi que sous forme de Ton serviteur. Mais quand j'obtiens, ô Râma, la bénédiction de *tattva-jnâna* (1), je vois, je réalise que je suis Toi et que Tu es moi (2). »

1172. — Si vous repoussez des herbes aquatiques sur un étang, leur masse flottante reprendra très vite sa position première. De même, si vous repoussez *Mâyâ*, elle revient à vous en peu de temps. Mais tout comme vous pourriez empêcher le retour des herbes en leur barrant le chemin avec un morceau de bambou flottant, vous pouvez aussi empêcher le retour de *Mâyâ* par la barrière de la connaissance et de l'amour de Dieu. En ce cas, *Mâyâ* ne pourrait plus traverser un tel obstacle, et vous ne percevriez plus que *Sachchidânanda.*

1173. — Quand on regarde un étang recouvert d'herbes et d'écume, il semble que l'eau en soit absente ; pour la voir, il faut écarter l'écume de la surface de l'étang. Vous vous plaignez de ne pas voir Dieu, alors que vos yeux sont recouverts du voile de *Mâyâ*. Si vous voulez contempler le Seigneur, il faut d'abord écarter ce voile qui vous Le cache (3).

(1) La connaissance (*jnâna*) de « Cela », de la Réalité (*tattva*), la vraie connaissance.

(2) Voir aussi 190 ci-dessus.

(3) Variante : « Si l'on écarte un peu d'écume à la surface d'un étang, elle se répand bientôt de nouveau et envahit toute la surface de l'eau, mais si on la retient avec des cadres de bambou, elle ne revient pas. De même, si l'on n'écarte *Mâyâ* qu'une seule

B. — COMMENT BHAKTI CONDUIT A JNÂNA

1174. — La Sagesse advaïtique est la plus haute Sagesse ; mais il faut d'abord que Dieu soit adoré comme un maître est adoré de ses serviteurs, comme celui qui est l'objet d'un culte est adoré par ceux qui célèbrent ce culte. C'est le chemin le plus facile et qui mène le plus rapidement à la connaissance suprême de l'unité.

1175. — La pensée s'efforce de comprendre Dieu, mais elle se rend bientôt compte qu'il n'est pas en son pouvoir de saisir l'éternelle Réalité. Le cœur au contraire refuse de se laisser convaincre. Il est toujours impatient de L'atteindre.

1176. — Quoique la connaissance de l'*Advaîta* soit plus élevée, il faut commencer la dévotion par la notion de l'Adoré et de l'adorateur (1). Ainsi vous atteindrez facilement la Sagesse.

1177. — Une autre raison pour laquelle les hommes en général devraient cultiver *bhakti*, c'est qu'ils ne peuvent se débarrasser de l'ego. Vous pouvez pendant quelque temps réfuter cet ego par la raison, mais il revient vite ; vous ne pouvez pas vous débarrasser de vous-même, de cet ego qui dit : « moi, moi. »

L'ego est comme une cruche d'eau ; l'Absolu est l'océan sans rivage dans lequel on plonge la cruche. Vous pouvez démontrer que l'Infini, l'Absolu, est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la cruche, mais vous ne pourrez jamais vous libérer de celle-ci, ni la rejeter, tant que vous raisonnerez. Tant que vous raisonnez, ce soi-disant Absolu existe en effet par rapport à vous.

fois et dans un seul sens, elle revient nous troubler. Mais lorsque le cœur est entouré et protégé par *jnâna* et par *bhakti*, *Mâyâ* est tenue à l'écart de façon permanente. En vérité, c'est seulement ainsi que Dieu peut devenir manifeste aux yeux de l'homme. »

Voir aussi 84, 867 et 947 ci-dessus.

(1) C'est-à-dire avec le sentiment que Dieu est l'objet de votre adoration et que vous êtes Son adorateur. (Note des éditeurs de Madras.)

Cette cruche que vous ne pouvez éliminer est le moi, l'ego de l'amour divin. Tant qu'existe la cruche, l'ego, il y a à la fois moi et Toi. Par exemple : « Tu es le Seigneur, je suis Ton serviteur ». Vous pouvez pousser votre raisonnement jusqu'à ses limites extrêmes, mais le moi, l'ego, subsiste (1).

1178. — *Brahman* Lui-même verse des larmes quand Il est pris dans le piège des cinq éléments (2). Vous pouvez fermer les yeux et dire, pour affermir votre conviction : « Il n'y a pas d'épine, il n'y a pas d'épine. » Néanmoins, au moment où vous sentez une piqûre, vous criez et retirez votre main (3). De même, bien que vous cherchiez à vous convaincre que vous êtes au-delà de la connaissance et de la mort, de la vertu et du vice, de la joie et de la douleur, de la faim et de la soif, bien que vous sachiez que vous êtes l'*Atman* immuable, Existence-Connaissance-Béatitude absolue, néanmoins, lorsque votre corps souffre ou que votre esprit rencontre les tentations du monde et se laisse submerger par les plaisirs fugaces de « la femme et l'or », et que par suite vous commettez un péché, vous êtes obligé d'accepter les désillusions, les douleurs et la misère. Vous vous voyez privé du discernement. Votre conduite est mauvaise et vous êtes assailli par le doute et la perplexité.

Sachez donc que nul ne peut atteindre la réalisation personnelle et la libération de toutes les souffrances si Dieu ne lui témoigne Sa pitié et si *Mâyâ* ne lui ouvre les portes. N'avez-vous pas entendu dire dans la Chandî que « cette Déesse distributrice des faveurs, peut, lorsqu'Elle leur est propice, détacher les chaînes des humains »? Rien ne peut être atteint dans ce monde que par la Mère Divine. Elle seule écarte l'obstacle du chemin. Le *sâdhak* ne peut réaliser Dieu que si *Mâyâ* a pitié de lui et S'écarte de son sentier. Dès qu'Elle lui accorde Sa grâce, il reçoit la Bénédiction de la Vision

(1) Voir aussi 28 ci-dessus et 1239 ci-dessous.
(2) Voir aussi 36 ci-dessus.
(3) Voir aussi 993, 1094 et 1097 ci-dessus.

divine et il échappe à toutes ses peines. Sans cela le discernement et les autres pratiques spirituelles ne sont d'aucune utilité. On dit qu'un seul grain d'*ajovan* ([1]) aide à digérer cent grains de riz. Mais si votre estomac est malade, cent grains d'*ajovan* ne pourront pas vous faire digérer un seul grain de riz.

1179. — Celui qui a la bonne fortune d'être favorisé d'un regard d'amour du Seigneur, reçoit instantanément la bénédiction de la divine Sagesse (*jnâna*) ([2]).

1180. — Qu'un *bhakta* prie Dieu, et il lui sera donné de réaliser le Dieu impersonnel, *Brahman*, dans le *samâdhi*. De cette manière, il atteindra aussi le but du *jnâna-yogin*.

1181. — Le *jnâna-yogin* cherche à réaliser *Brahman* Dieu Impersonnel, absolu et inconditionné. Mais une âme de cette trempe ferait mieux, dans le temps présent, d'aimer, de prier et de s'abandonner complètement à Dieu ([3]). Le Seigneur, *Bhaktavatsal* ([4]), aime Ses adorateurs et Il leur accordera même *brahmajnâna* si les *bhaktas* en ont faim et soif ([5]). Le *jnâna-yogin* atteindra *jnâna* aussi bien que *bhakti*. Il lui sera donné de réaliser *Brahman*. Il pourra aussi, si c'est la volonté du Seigneur, réaliser le Dieu personnel du *bhakta*. Au contraire, généralement, le *bhakta* se contente de voir et de réaliser le Dieu personnel, le *saguna-Brahman* des Upanishads. Cependant, Dieu le fait hériter de la Gloire infinie et lui accorde *bhakti* aussi bien que *jnâna*, et la réalisation du Dieu personnel aussi bien que du Dieu impersonnel (*saguna* et *nirguna-Brahman*). Si quelqu'un peut arriver à atteindre Calcutta, ne trouvera-t-il pas aussi son chemin dans la ville, jusqu'au musée, jusqu'au Maïdan ou au monument d'Ochterlony ? Et il saura les reconnaître.

([1]) Ptychotis.
([2]) Voir aussi 990 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 1114 à 1116 ci-dessus et 1211 ci-dessous.
([4]) Litt. : « qui se montre tendre envers ses *bhaktas* ».
([5]) Voir aussi 987 ci-dessus, 1184 et 1263 ci-dessous.

1182. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Est-il possible à l'âme humaine d'obtenir une union si complète avec Dieu qu'elle puisse dire :* « So'ham » *(Je suis Lui) ? Et comment faire pour atteindre cet état ? »*

Il répondit : « C'est l'histoire d'un vieux serviteur qui devient, au bout de nombreuses années, comme un membre de la famille ; quand le maître de la maison est satisfait de ses services, il lui plaît un jour de le faire asseoir à la place d'honneur, sur son propre siège et de dire aux membres de sa famille : Désormais il n'y a nulle différence entre lui et moi, nous sommes un ; obéissez à ses ordres comme aux miens, sous peine de châtiment.

Et si le serviteur hésite, par modestie, à prendre cette place, son maître l'oblige à l'accepter. Il en est de même pour les âmes qui ont atteint la condition de « *so'ham* ». Lorsqu'elles ont longtemps servi le Seigneur, Il les revêt de Sa gloire et de Ses attributs et les élève à Son propre siège de souveraineté universelle. »

1183. — En général, le *bhakta* ne désire pas *brahmajnâna*, la réalisation de l'impersonnel. Il se contente de réaliser la Personne Divine seule, une Mère Divine ou quelque autre de Ses formes infinies de gloire — telles les Incarnations de Shrî Krishna et de Chaitanya Déva — révélations visibles de Dieu. Le *bhakta* est désireux que son « moi » ne soit pas englouti tout entier dans le *samâdhi*. Il voudrait conserver assez d'individualité pour jouir de la Vision divine comme d'une personne. Il voudrait goûter la saveur du sucre au lieu de devenir sucre lui-même.

1184. — Ma Mère Divine (l'aspect personnel de *Brahman*) a déclaré qu'Elle est le *Brahman* du Védânta. Il est en Son pouvoir d'accorder *brahmajnâna* (1). Elle le fait en effaçant le moi inférieur.

Donc, en premier lieu vous pouvez venir à *Brahman*

(1) Voir aussi 987 et 1181 ci-dessus et 1263, 1279 et 1305 ci-dessous.

par *vichâra,* si la Mère le permet. Et vous pouvez aussi y parvenir par la *bhakti.* Les éléments nécessaires pour la *bhakti* sont les prières incessantes pour l'amour et la lumière et l'abandon de soi à la Mère. En premier lieu, passez par ce chemin pour arriver à la Mère Divine. Je vous affirme que si votre prière vient du fond de votre cœur (1), ma Mère y répondra. Il vous faut seulement consentir à attendre. Priez-La aussi si vous voulez réaliser Son Moi impersonnel. Elle est omnipotente, et si Elle daigne agréer votre demande, vous pourrez arriver à la réalisation de Son Moi impersonnel dans le *samâdhi.* Ce qui est exactement semblable à *brahmajnâna* (2).

C. — Difference de tempérament du jnânin et du bhakta

1185. — Le *jnânin* voit Dieu d'une certaine manière et le *bhakta* d'une autre. Le Dieu du *jnânin* est plein de merveilles, celui du *bhakta* plein de douceur.

1186. — Tous les principes se fondent finalement dans le principe de l'*âkâsha* (3). C'est de ce principe d'*âkâsha* qu'à la création suivante le principe de *mahat* tire son existence ; et c'est de ce dernier que dérive le principe de l'ego. Et ainsi de suite jusqu'à ce que soit apparu tout l'univers.

C'est l'évolution qui succède à l'involution (4). Le *bhakta* accepte tout ; il accepte à la fois le *jîva-jagat* et l'*akhanda Sachchidânanda* (5).

(1) est *ântarika,* intérieure, intime, secrète.
(2) Voir aussi 763, 1114 et 1116 ci-dessus.
(3) Selon la philosophie sâmkhienne, le principe de la matière omniprésente dont est fait l'univers. (Voir Swâmi Vivekânanda, *Râja-Yoga,* chap. III). L'*âkâsha,* premier des 24 *tattvas,* est un fluide subtil qui imprègne l'univers entier. De l'*âkâsha,* par la rupture de l'équilibre entre les trois *gunas,* émane *mahat,* substance mentale qui rend possible la connaissance. De *mahat* deuxième des 24 *tattvas,* émane ensuite l'*ahamkâra,* principe de l'ego.
(4) Voir aussi 1092 ci-dessus et 1284 et 1334 ci-dessous.
(5) Voir aussi 1289 et 1380 ci-dessous.

Le *yogin*, lui, suit une voie toute différente. Lorsqu'il atteint le *Paramâtman*, il ne revient plus ; il fait un avec Lui.

Celui qui voit Dieu sous un aspect limité est un *khandajnânin*. Il pense que Dieu ne peut pas exister sous d'autres aspects.

1187. — Le védântiste qui cherche à réaliser *Brahman* raisonne et dit : « pas ceci, pas ceci » (*neti, neti*), c'est-à-dire : l'Absolu n'est ni ceci, ni cela, ni aucun objet limité, ni l'âme individuelle, ni le monde extérieur. Lorsque, à la suite de ce travail de raisonnement, le mental cesse d'être troublé par des désirs, lorsque en fait le mental conditionné disparaît, on arrive à *brahmajnâna* et l'âme entre en *samâdhi*. L'homme alors réalise *Brahman* et découvre par conséquent que l'univers des phénomènes est irréel. Il sait que les noms et les formes attribués à des objets délimités sont comme des rêves et que *Brahman* ne peut être décrit par des paroles, qu'en fait, on ne peut même pas dire que Dieu est une personne. Telle est la conception d'un advaïtiste.

Les idées et les sentiments des *bhaktas* sont tout différents. Se séparant en cela des advaïtistes, les *bhaktas* considèrent l'état de veille comme un état réel et le monde extérieur comme une réalité, non comme un rêve. Ils croient aussi aux noms et aux formes. Pour eux, les objets que nous voyons dans l'univers sont l'œuvre de Dieu, d'un Dieu personnel qui a divers attributs. La voûte étoilée, le soleil et la lune, les montagnes et la mer, les hommes, les oiseaux et les quadrupèdes, tout cela est Son œuvre magnifique. Les *bhaktas* les plus avancés ajoutent : « C'est Lui qui S'est manifesté à nous comme âme humaine et comme monde extérieur, et aussi comme les vingt-quatre *tattvas* de la philosophie *sâmkhya*. » Le *bhakta* ne veut pas devenir un avec le sucre ; il veut savourer le sucre.

Savez-vous ce que le *bhakta* pense et sent en réalité ? Il dit : « O Seigneur ! Tu es le Maître et je suis Ton serviteur ; Tu es ma Mère et je suis Ton enfant », ou encore : « Tu es mon Enfant, et je suis Ton père ou Ta

mère », ou bien : « Tu es le Tout et je suis la partie. » Le *bhakta* ne dit jamais : « Je suis *Brahman* (1). »

1188. — On rencontre deux espèces de *sâdhaks* : les uns ressemblent à de jeunes singes et les autres peuvent être comparés à des chatons. Le jeune singe se cramponne à sa mère qui le porte de place en place. Le chaton ne s'accroche pas à sa mère, mais miaule piteusement n'importe où elle l'a posé. Alors la chatte vient à lui, le saisit par la nuque et l'emporte où elle veut (2).

De même le *sâdhak* qui suit le sentier de la connaissance ou du travail désintéressé doit compter sur ses propres efforts pour atteindre le salut. Le *sâdhak* qui, au contraire, suit le sentier de l'amour, sait que Dieu dispose de toute chose ; c'est donc avec une confiance parfaite qu'il se remet entre Ses mains en tout et pour tout. Le premier ressemble au jeune singe et le second au chaton (3).

1189. — La réalisation de Dieu peut être atteinte de deux façons différentes : par l'union de l'âme individuelle (*jîvâtman*) et de l'âme universelle (*Paramâtman*), et par la vision de la Divinité dans Sa manifestation personnelle. La première de ces deux manières se nomme *jnâna*, la seconde *bhakti*.

1190. — L'*advaïta* est le dernier mot de la Réalisation. On ne peut l'éprouver qu'en *samâdhi*, car il est au-delà du mental et de la parole.

Le mental, l'intellect, ne peut comprendre et exprimer par le langage que jusqu'au *vishishtâdvaïta*, et pas plus loin. Dans sa perfection, l'Absolu et la Manifestation sont vus comme également réels ; le Nom du Seigneur, Sa demeure et Lui-même s'avèrent composés

(1) Voir aussi 1547 ci-dessous.
(2) Cette comparaison est classique dans la littérature religieuse hindoue. On oppose notamment la « théorie du singe » (*markata-nyâya*) des *vada-galai* à la « théorie du chat » (*mârjâra-nyâya*) des *ten-galai*.
(3) Voir aussi 769 ci-dessus.

de l'unique substance spirituelle. Toute chose est spirituelle, et les variations ne sont que dans la forme.

Pour l'homme ordinaire, fortement attaché à ses sens, les formes dualistes de la religion, auxquelles sont incorporés des soutiens matériels, tels que musique, symboles, etc., ont leur utilité.

1191. — Le *jnânin* dit : « Je suis Lui, je suis le pur *Atman* », mais le *bhakta* déclare : « Tout ceci est Sa gloire ! »

1192. — Dieu ne peut être atteint que par un homme qui a fait sienne une de ces trois attitudes ; « Je suis cela. » — « Tu es tout cela. » — Tu es le Maître et je suis Ton serviteur (¹). »

1193. — Celui qui est né de l'esprit de Shiva devient un *jnânin*. Il possède la certitude que *Brahman* seul est réel et que ce monde est éphémère. L'homme qui est né de l'esprit de Vishnou garde sans défaillance sa foi et sa dévotion. Si même elles s'altèrent momentanément sous l'influence du raisonnement ou des discussions, elles augmenteront immensément à la longue, comme le *mushala* (massue) qui amena la ruine de la dynastie des Yâdavas (²).

1194. — Un courant, uni comme le Gange, coule dans le cœur du *jnânin*. Pour lui, tout est comme un rêve ; il reste absorbé en son propre Moi. Mais ce n'est pas le cas d'un *bhakta*, qui a en lui le flux et le reflux ; il pleure, il rit, danse et chante sous l'influence d'émotions diverses. Le *bhakta* aime à vivre en la présence de Dieu, et à jouir de Lui. Il se jette dans cet océan de béatitude, parfois nageant, parfois plongeant et flottant et dansant aussi sur les vagues comme un bloc de glace qui monte et descend (³).

(¹) Voir aussi 1217 ci-dessous.

(²) Allusion à un épisode du Mahâbhârata. Les Yâdavas (famille à laquelle appartenait Krishna) s'étant moqués d'un *rishi*, celui-ci les maudit et l'un d'eux, par suite de cette malédiction, conçut une massue de fer magique ; celle-ci se brisa en mille morceaux dont ils s'emparèrent pour s'entretuer.

(³) Variante : « Le Gange de la Connaissance, qui coule dans le cœur du *jnânin*, coule toujours dans le même sens. Pour le

1195. — D'après les Purânas, l'adorateur est distinct de Dieu. Dieu est une entité, l'homme en est une autre. Le corps est comme un vase ; l'esprit, l'intelligence et l'ego sont l'eau dans ce vase, et *Brahman* est le soleil qui se reflète dans l'eau. C'est ainsi que les dévots peuvent voir les diverses manifestations divines ([1]). Mais d'après le Védânta, *Brahman* seul est la réalité, la substance ; tout le reste est *Mâyâ*, tout est irréel comme un rêve. Le bâton du « je » est posé sur la surface de la mer de *Brahman*. Si vous enlevez ce bâton, il ne reste plus qu'une étendue ininterrompue d'eau. Lorsque le bâton s'y trouve, il divise l'eau en deux parties, une de chaque côté. On tombe en *samâdhi*, et la connaissance de *Brahman* commence. Puis l'ego est effacé. D'après le Védânta, l'état de veille n'est pas réel non plus ([2]).

1196. — Nârada et d'autres instructeurs s'engagèrent dans la *bhakti* pour le bien du monde, et cela, même après avoir acquis la Connaissance ([3]).

1197. — *Bhakti* est la lune, dont la lumière rafraîchit, et *jnâna* le soleil aux rayons ardents. J'ai entendu dire que, dans l'extrême nord comme dans l'extrême sud, il y a des océans. Il fait si froid là-bas que ces océans gèlent par place et que des vaisseaux sont saisis et retenus par les amas de glace qui s'y forment. De même, un homme peut être attrapé à mi-chemin sur le sentier de la *bhakti*. Mais cela importe peu, car la glace qui le

jnânin, l'univers tout entier est un rêve ; il vit toujours en son propre Moi. Mais le Gange de l'amour, dans le cœur de l'adorateur, ne coule pas toujours dans la même direction ; il a son flux et son reflux. »

Voir aussi 1040 ci-dessus et 1605 ci-dessous.

([1]) VARIANTE : « D'après les Purânas, le *bhakta* est une entité et le *Bhagâvan* en est une autre. « Je » suis un être et « Tu » en es un autre. Le corps est pour ainsi dire une soucoupe de faïence ; le mental, l'intelligence et le sens de l'ego sont de l'eau ; *Brahman* est le soleil. Dans cette soucoupe du corps est contenue l'eau du mental, de l'intelligence et de l'ego, et *Brahman*, qui est pareil au soleil, se reflète dans cette eau. C'est ainsi que le *bhakta* obtient la vision de Dieu. »

([2]) Voir aussi 25 ci-dessus.

([3]) Voir aussi 185 à 193 ci-dessus et 1230 ci-dessous.

tient captif est l'eau solidifiée de l'océan Existence-Connaissance-Béatitude. S'il se disait : « *Brahman* seul est réel, tout l'univers est une illusion », alors la glace fondrait au soleil de *jnâna*, et que resterait-il ? Seulement les eaux sans forme de cet océan Existence-Connaissance-Béatitude (1).

1198. — La connaissance de Dieu (*jnâna*) peut être comparée à un homme, tandis que l'amour de Dieu (*bhakti*) sera semblable à une femme. La connaissance ne peut entrer que dans les appartements de réception de Dieu. Nul ne peut pénétrer dans Ses mystères, sauf un adorateur, car seule une femme a l'accès des appartements intérieurs (2).

1199. — Trois amis traversaient un jour une forêt. Un tigre se trouva sur leur chemin. L'un d'eux s'écria : « Nous sommes perdus ! » Un autre dit : « Dieu le Tout-Puissant nous protège, nous n'avons donc aucune raison de prendre la fuite. Prions Dieu ! » Le troisième répondit : « Non, mon frère, il vaut mieux nous sauver ; pourquoi donnerions-nous au Seigneur la peine de nous protéger lorsque nous pouvons le faire par nos propres moyens ? Montons à l'arbre que voici ! »

Le premier ne s'était pas encore rendu compte de la Toute-Puissance du Dieu qui nous protège. Le deuxième était sage, car il savait que Dieu est l'auteur de toute action, qu'il s'agisse de création, d'existence ou de destruction. Chez le troisième, *bhakti*, l'amour s'était déjà développé.

Il semble de la nature même de l'amant de se considérer comme plus fort que l'objet de son amour. Il est toujours désireux d'épargner le moindre ennui à son aimé. Son seul désir est que l'objet de son amour ne soit même pas égratigné par une épine (3).

(1) Voir aussi 1309 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1042 ci-dessus.
(3) Voir aussi 51 et 212 ci-dessus.

Chapitre XX

La voie du travail

A. — Qu'est-ce que le Karma-Yoga?

1200. — Le *Karma-Yoga* est la communion avec Dieu par le travail. Remplir ses devoirs de chef de famille, faire un travail personnel ou social, politique ou philanthropique, sans attachement, à seule fin que Dieu soit glorifié, c'est du *Karma-Yoga*. L'adoration suivant les Écritures, la répétition silencieuse du Nom du Seigneur et d'autres pieux devoirs sont aussi du *Karma-Yoga* si l'on agit sans attachement pour la seule gloire de Dieu. Le but du *Karma-Yoga* est le même que celui des autres *yogas*, c'est-à-dire la réalisation du Dieu personnel ou du Dieu impersonnel, ou des deux.

1201. — Le renoncement aux désirs et le travail sans attachement sont pour vous la meilleure voie.

1202. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Que se passerait-il si tous les hommes quittaient ce monde ? »*

Il répondit : « Que voulez-vous dire? Où iriez-vous si vous ne viviez pas ici-bas? Je me sens partout dans le royaume de Râma, Ayodhyâ (1) ; oui, ce monde est l'Ayodhyâ de Râma. »

1203. — Pour une personne qui possède la qualité

(1) Râma avait pour royaume Ayodhyâ, le pays des Kosala, l'Oudh actuel, entre l'Himâlaya et le Vindhya.

de *sattva*, l'action tombe d'elle-même. Même si elle essaie, elle ne peut s'engager dans l'action, car Dieu ne lui permet pas de travailler. Par exemple, dans une famille, une belle-fille qui est enceinte est écartée des travaux du ménage, et quand l'enfant est né, elle n'a rien d'autre à faire qu'à se consacrer toute à lui.

Les hommes qui ne possèdent pas la qualité de *sattva* doivent s'astreindre au travail de ce monde. En se consacrant complètement au Seigneur, ils agissent comme les serviteurs dans la maison d'un homme riche. C'est ce qu'on nomme *Karma-Yoga*. Leur secret consiste à répéter le Nom du Seigneur et à méditer sur Lui aussi souvent que possible, tout en accomplissant leurs devoirs dans un esprit d'adoration (1).

1204. — Ce que vous offrez à Dieu, Il vous le rend mille fois. Prenez donc à la fin de chaque sacrifice (*karma*) un peu d'eau dans le creux de votre main et versez-la en dédiant le fruit de votre *karma* à Krishna.

1205. — Quand Yudhishthira voulut tout offrir, même ses péchés, à Krishna, Bhîma l'arrêta en lui disant : « Prends garde, tout ce que tu offres à Krishna te sera rendu mille fois (2). »

B. — Bhakti comme sauvegarde dans le Karma-Yoga

1206. — Soyez bien certain que le monde appartient à Dieu et non à vous. Vous n'êtes que le serviteur de Dieu, venu ici pour exécuter Ses ordres.

1207. — Le travail désintéressé est pourtant très difficile, surtout de notre temps. C'est pourquoi il est recommandé de chercher plutôt la communion par la prière, le dévouement et l'amour, que celle du travail

(1) Il n'est pas certain que ce second paragraphe soit de Shrî Râmakrishna ; c'est peut-être un commentaire ajouté par des compilateurs.

(2) Épisode du Mahâbhârata. Yudhishthira est l'aîné, et Bhîma le cadet des cinq frères Pândavas.

ou la communion par la voie de la connaissance et de la philosophie. Nul cependant ne peut éviter le travail. Toute opération mentale est un travail. Le fait de dire : « Je suis » ou « Je pense » implique un travail. Ce que l'on entend par la voie de l'adoration dans sa relation avec le travail, c'est que le travail est simplifié par l'adoration ou l'amour de Dieu. En premier lieu cet amour de Dieu réduit la quantité du travail de l'homme, en fixant l'esprit de celui-ci sur son propre idéal, qui est Dieu. Deuxièmement, il aide à travailler d'une manière désintéressée. On ne peut aimer Dieu et s'attacher en même temps aux richesses, aux plaisirs, à la gloire ou à la puissance. Celui qui a goûté un jour une boisson préparée avec du sucre candi ne se soucie pas de la boisson préparée avec de la mélasse (1).

1208. — De notre temps, il ne peut y avoir de travail sans dévotion à Dieu ; ce serait bâtir sur le sable. Ayez d'abord la dévotion ; les autres choses (écoles, infirmeries, etc.) s'ajouteront après (2). D'abord l'amour, ensuite le travail. Le travail hors de l'amour et de la dévotion pour Dieu est impuissant et ne peut subsister.

1209. — Le véritable *bhakta* implore ainsi le Seigneur : « Je vois que travailler avec attachement est dangereux, car l'homme récolte ce qu'il a semé. Je vois aussi que travailler sans attachement est difficile à l'extrême. Épargne-moi le travail avec attachement, ô Seigneur, sans quoi je T'oublierai. Daigne toujours réduire le travail que j'aurai à faire, jusqu'à ce que par Ta grâce, je Te voie et qu'il ne me reste plus aucun travail à accomplir. Jusque-là, daigne m'accorder la bénédiction de cet amour, de cette dévotion, de cette consécration à Toi, qui est la seule chose nécessaire. Quant au peu de travail qui me reste en partage, et qui par Ta grâce divine diminue constamment, fais que j'aie la force de l'accomplir sans attachement. Jusqu'à ce que

(1) Voir aussi 351 et 922 ci-dessus.
(2) VARIANTE (de cette phrase) : « Obtenez d'abord *bhakti* et toutes les autres choses vous seront accordées. »

je sois béni par la Vision divine, et que je réalise ainsi le vrai but de la vie, fais que mon âme ne soit pas tentée de rechercher de nouveau travail, même sans attachement, à moins que je ne reçoive de Toi l'ordre d'exécuter la tâche que Tu me réserves. »

1210. — Priez ainsi : « Seigneur, fais que mon travail dans le monde et pour le monde diminue de jour en jour. Je vois que mon travail, en se multipliant, fait seulement que je Te perds de vue. Parfois je m'imagine que j'accomplis mes devoirs sans être attaché au monde, mais je ne sais pas dans quelle mesure je me fais illusion et je travaille avec attachement. Je fais la charité, et voilà que j'essaie de briller aux yeux des hommes! Je ne sais pas comment faire. »

1211. — Pour ce *kali-yuga*, ce qui est indiqué, c'est *Nâradîya-bhakti* (1). Nous ne trouvons guère le temps pour accomplir les divers rites religieux imposés par les Écritures. Ne voyez-vous pas que la décoction de dix racines médicinales que l'on nomme *dasha-mûla-pachana* n'est pas le remède pour les fièvres du temps présent? Le malade court le risque de mourir avant que la médecine fasse son effet. Ce qu'il faut, c'est un mélange moderne pour la fièvre (2).

1212. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « N'est-il pas vrai que l'obligation de travailler est un obstacle qui nous empêche de consacrer entièrement notre esprit à Dieu ? »*

Il répondit : « Si, certainement. Mais un *jnânin* peut travailler sans attachement, et alors ce travail ne lui est pas nuisible. Dieu, si vous Le désirez sincèrement, vous libérera peu à peu de l'esclavage du travail. »

1213. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Ishwar Chandra Vidyâsâgar, le grand philosophe de l'Inde :* « Votre nature est composée des éléments sattviques de

(1) C'est-à-dire le *Bhakti-Yoga* tel que l'enseignait le *rishi* Nârada.

(2) Voir aussi 515, 1114 à 1116 et 1181 ci-dessus.

la nature humaine qui conduisent à l'illumination ou vraie connaissance. Seulement votre *sattva* est dans une phase active où vous vous dévouez aux bonnes œuvres. La charité, la compassion et la bonté envers autrui sont bonnes si on les pratique sans attachement. Ainsi comprises et accompagnées de *bhakti*, elles vous mèneront au Seigneur. »

1214. — Pour vous aussi, la voie est celle de la dévotion et de la consécration au Seigneur. Heureux ceux qui comme vous, chantent Son saint Nom! Votre chemin est clair et rationnel. Puisque vous ne pouvez pas vous débarrasser du sentiment de l'ego (*ahamkâra*), il vaut mieux ne pas aller trop loin et ne pas soutenir, comme l'advaïtiste, que « *Brahman* est la seule réalité, le monde est irréel comme un rêve ». Vous n'êtes pas des *jnânins*, mais des *bhaktas*. Vous croyez en un Dieu personnel. Et cela est fort bien. Continuez. Mais ayez soif du Seigneur et, croyez-moi, vous Le verrez comme une réalité [1].

1215. — Comment pouvez-vous penser à Dieu pendant votre méditation seulement, et L'oublier le reste du temps? N'avez-vous pas observé qu'une lampe brûle continuellement devant l'image pendant la *Dourgâ-Pûjâ* [2]? Jamais on ne laisse la flamme s'éteindre. Et si par malchance elle s'éteint, il arrive un malheur dans la maison. De même, après avoir installé la Divinité sur le lotus de votre cœur, il vous faut toujours laisser brûler la lampe des pensées divines. Tout en vous occupant de vos affaires terrestres, vous porterez, de temps en temps, vos regards vers l'intérieur pour voir si la flamme y brille toujours [3].

(1) Paroles adressées à Keshab Chandra Sen et un groupe de *brâhmos*.

(1) La Dourgâ-Pujâ, fête de Dourgâ, est la plus grande des fêtes religieuses hindoues. Elle se célèbre en septembre-octobre et dure dix jours.

(1) Voir aussi 890 ci-dessus.

C. — Le travail comme service équivaut a l'adoration

1216. — *Shrî Râmakrishna expliquait un jour en ces termes l'essence du culte de Shrî Chaitanya.* « Cette foi exige que l'homme essaye en tout temps de cultiver trois choses : la joie dans le Nom du Seigneur, l'amour pour tous les êtres vivants et le service des adorateurs. Dieu et Son Nom sont identiques ; sachant cela, il ne faut se servir de ce Nom qu'avec amour et ferveur. Les adorateurs de Dieu doivent être aimés et respectés, dans la conviction qu'il n'existe aucune différence entre le Seigneur et Son adorateur, entre Krishna et le vishnouïte. Sachant que l'univers entier est la maison du Seigneur, il faut avoir de la pitié pour toutes Ses créatures. »

Le Maître, en disant ces mots « pour toutes Ses créatures », entra soudain en samâdhi.

Au bout d'un certain temps, revenant à un état demi-conscient, le Maître dit : « Pitié pour toutes les créatures! Pitié? Misérable! toi qui es plus vil qu'un ver, comment oses-tu parler de témoigner de la pitié à des créatures? Qui es-tu pour leur témoigner de la pitié? Il n'est pas question de les plaindre, mais de les servir, dans la conscience qu'elles sont Dieu Lui-même. »

1217. — Pour atteindre l'idéal, il y a trois chemins différents : le chemin du « moi » ; le chemin du « Toi » ; le chemin du « Toi et moi ».

Suivant le premier, tout ce qui fut, est et sera, c'est moi-même. En d'autres termes : je suis, j'étais et je serai de toute éternité. Suivant le second chemin : Tu es le Seigneur et tout est à Toi. Et suivant le troisième : Tu es le Seigneur, et je suis Ton serviteur. Dieu peut être réalisé par la perfection de l'un quelconque de ces trois chemins ([1]).

([1]) Voir aussi 1192 ci-dessus.

D. — LE TRAVAIL EST UN MOYEN ET NON UN BUT

1218. — *S'adressant à un groupe de réformateurs sociaux enthousiastes, Shrî Râmakrishna leur dit :* « Vous parlez abondamment de faire du bien au monde! Pratiquez d'abord votre religion et réalisez Dieu ; c'est alors seulement que l'inspiration et le pouvoir vous seront donnés et que vous pourrez parler de faire du bien, pas avant (¹).

— *Seigneur, demanda un* brâhmo, *voulez-vous dire que nous devons renoncer à tout travail tant que nous n'avons pas vu Dieu ?*

— Certainement pas, *répondit le Maître.* Pourquoi renonceriez-vous à travailler? Il vous faut continuer à pratiquer la méditation, le chant des hymnes et d'autres exercices religieux.

— *J'entends, précisa le* brâhmo, *le travail qui se rapporte au monde. Faut-il cesser complètement de s'occuper de tout ce qui est séculier ?*

— Vous pouvez vous en occuper, *répondit Shrî Râmakrishna,* juste ce qui vous est indispensable pour vivre ici-bas. Mais il vous faut en même temps prier Dieu avec ferveur pour qu'Il vous envoie Sa grâce et la force de faire votre devoir sans espérer une récompense ni redouter une punition dans ce monde ou dans l'autre. »

1219. — *Mani demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Combien de temps devrai-je encore travailler ? »*

Le Maître répondit : « La fleur tombe quand le fruit est formé. De même, quand vous aurez réalisé Dieu, vous n'aurez plus de travail à faire, et vous ne pourrez même plus penser au travail. Un homme ivre-mort ne reste pas conscient. Et même celui qui n'a bu que quelques verres ne peut plus s'occuper de ses affaires. Ne craignez donc rien. Au fur et à mesure que vous vous approcherez du Seigneur, Il vous déchargera de votre *karma.*

Liquidez les quelques *karmas* qui vous restent, et

(¹) Voir aussi 5 ci-dessus.

alors tout sera paisible. On ne rappelle pas la maîtresse de maison lorsque, après sa journée de travail dans la maison et à la cuisine, elle va prendre son bain du soir. »

1220. — Vous ne pouvez vous passer de travail, c'est un loi de la nature (*prakriti*) ; mais prenez votre travail comme il doit être pris, d'une façon désintéressée qui vous mènera à Dieu. Travailler avec désintéressement, c'est travailler sans attente de récompense ou de châtiment dans cette vie ou dans l'autre. Le travail ainsi exécuté est un moyen d'arriver au but, et ce but est Dieu.

1221. — S'il est sans attachement, le travail est un moyen d'arriver au but de la vie, qui est Dieu. Je vous répète que le moyen ne doit pas être confondu avec la fin, ni la première étape de la route avec la dernière, qui est le but. Ne considérez pas le travail comme étant le commencement et la fin de tout, l'idéal de l'existence humaine. Priez pour avoir l'amour de Dieu. Que demanderez-vous à Dieu si vous êtes assez heureux pour Le réaliser ? Des infirmeries, des hôpitaux, des citernes, des routes, des institutions charitables ? Non, tout cela ne nous semble réel que tant que nous n'avons pas vu Dieu, mais quand, après avoir eu la Vision divine, nous nous rendons compte que ce ne sont que des choses éphémères, tout juste un rêve, pouvons-nous encore les demander ?

Alors, que demanderez-vous à Dieu ? Vous prierez pour plus de lumière, plus de connaissance, plus d'amour divin, cet amour qui nous élève de l'homme à Dieu et nous fait réaliser que nous sommes vraiment les fils de cet Être Suprême dont on ne peut rien dire, sinon qu'Il existe, qu'Il est la connaissance parfaite et la source éternelle de l'amour et du bonheur.

1222. — Allez à l'autel de Kâlî, la Mère de l'univers. Avant de pénétrer dans l'enceinte sacrée, en allant à l'autel, vous pouvez distribuer des aumônes, mais si vous continuez à faire la charité jusqu'à la nuit, vous ne verrez pas la Mère, car vous arriverez à son temple lorsque les portes en seront closes. L'homme avisé va

d'abord voir la Sainte Mère ; il se fraie un chemin dans la foule qui se presse aux portes du temple. Et après avoir vu la Mère, il s'occupe d'aumônes et de bonnes œuvres.

Voyez d'abord Dieu, et ensuite occupez-vous sérieusement de vos devoirs.

A quel but croyez-vous que doivent penser ceux qui accomplissent leurs devoirs? Le travail, l'accomplissement des devoirs, est un moyen, et le but est Dieu. Ne prenez pas les moyens pour la fin. Je disais un jour à Sambhu : « Si vous voyiez Dieu, ou si Dieu vous apparaissait, Lui diriez-vous : « Seigneur, fais que je puisse avoir beaucoup de dispensaires et d'hôpitaux, d'écoles et d'universités ? » Non ; tout cela est utile seulement tant que vous êtes dans le monde, ce qui est un état transitoire par comparaison avec la vie éternelle. Le véritable adorateur doit plutôt prier ainsi « : Fais, ô mon bon Seigneur, que je puisse avoir place à Tes pieds de lotus! Fais que j'aie le privilège de toujours vivre en Ta sainte présence, et que je puisse éprouver pour Toi une dévotion vraie, profonde et sans mélange! »

1223. — Sambhu Mallik me parlait un jour de fonder des hôpitaux et des infirmeries, des écoles et des collèges, de créer des routes, de creuser des puits et des citernes pour le bien de tous. Je lui répondis : « C'est bien, mais il faut le faire d'une façon désintéressée, et il vous faut prendre garde de n'exécuter que les travaux qui sont sur votre chemin, ceux qui vous semblent d'une nécessité absolue. Ne cherchez pas plus de travaux que vous n'en pouvez entreprendre, sans cela vous perdriez de vue le Seigneur. »

1224. — *Protap Ch. Mozoomdar, de retour d'Occident, racontait ses impressions à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, on peut résumer les caractéristiques nationales du peuple anglais en peu de mots : l'adoration de ce que vous appelez* kânchana, *la richesse. Il faut pourtant reconnaître qu'il y a d'honorables exceptions. En règle générale, l'activité rajasique, séculière, est ce qu'on observe partout. Et l'on peut en dire autant des États-Unis.*

— Cet attachement au travail, *répondit le Maître,* que vous dites être la caractéristique essentielle des peuples anglais et américain, se retrouve dans toutes les sociétés humaines. Mais n'oubliez pas que c'est un signe des premiers stades de la vie. Travailler pour son propre avantage matériel (richesses, honneurs, gloire) est avilissant. L'activité rajasique ne fait qu'accroître notre ignorance tamasique. Elle nous fait oublier Dieu et développe notre attachement à « la femme et l'or ». C'est pourquoi cet attachement au travail tel qu'on peut l'observer en Angleterre et aux États-Unis est condamnable ; il conduit à la déchéance spirituelle. »

E. — Travail et abstention de travail

1225. — Quand le pur *sattva* s'éveille dans un homme, celui-ci médite uniquement sur Dieu et n'a plus de plaisir à rien d'autre. Par suite de leurs actions passées, il est des hommes qui naissent avec ce pur *sattva.* Mais on peut développer cette qualité en soi en continuant un travail désintéressé dans un esprit de dévotion et d'offrande à Dieu. S'il y a *sattva* avec un mélange de *rajas,* l'esprit s'éparpille dans différentes directions et cela amène ce sentiment personnel : « Je ferai du bien au monde. » Il est très hasardeux pour un *jîva* ordinaire d'essayer de faire du bien au monde. Mais il n'y a aucun danger pour un homme à travailler pour le bien des autres sans motif personnel. Ce genre de travail se nomme *nishkâma karma.* C'est très bien de pouvoir l'exécuter, mais tous n'y arrivent pas, car c'est très difficile.

1226. — Le travail est obligatoire; très peu d'hommes peuvent y renoncer. Le pur *sattva* ne se trouve que chez peu de personnes. Si quelqu'un exécute son ouvrage avec amour et désintéressement, *sattva* sera débarrassé des éléments rajasiques. Et par le fait d'atteindre ce pur *sattva,* on réalisera Dieu. Les hommes ordinaires ne peuvent comprendre cet état de pur *sattva.*

1227. — Le renoncement au travail vient de lui-même quand l'amour de Dieu s'installe dans le cœur. Laissez travailler ceux qui y sont obligés par Dieu. Quand le moment est venu, il faut renoncer à toute chose et dire : « Viens, ô mon esprit, et veillons ensemble sur la Divinité installée dans le cœur. (1) »

1228. — *Sandhyâ* se perd dans la *gâyatrî*. La *gâyatrî* se perd en *pranava*. *Pranava*, à la fin, se perd lui-même en *samâdhi*. Donc, chaque *karma* (*sandhyâ* et autres) se perd finalement dans le *samâdhi* (2).

1229. — D'abord, l'ardeur intense pour Dieu (*bhâva*), ensuite l'amour débordant (*prema*), et en tout dernier lieu l'oubli de soi-même en se perdant en Lui (*bhâva-samâdhi*).

Vous savez que lorsqu'un certain nombre de personnes commencent à chanter le Nom du Seigneur, elles répètent d'abord la phrase tout entière : « *Nitaï âmâr malla hâti* » (Mon Nitaï est un éléphant fou). Bientôt, si la conscience de Dieu vient à l'un des membres de ce groupe, il ne peut plus répéter que *hâti* (éléphant). Plus tard, quand il passe en extase (*prema*) il est incapable de répéter même ce mot tout entier. A la fin, quand il a oublié totalement son moi (par exemple dans le *bhâva-samâdhi*), il ne peut plus prononcer que la première syllabe, *hâ*. De cette manière, il perd la parole par degrés et cesse d'avoir conscience du monde extérieur (3).

(1) Voir aussi 1451 ci-dessous.

(2) L'idée est celle-ci : *Sandhyâ* consiste en rites et en prières que les hindous de haute caste exécutent au lever et au coucher du soleil. La partie la plus importante est la méditation sur la *gâyatrî* (*Tat Savitur varenyam bhargo devasya dhîmahi, Dhiyo yo nah prachodayât*, Méditons sur la lumière glorieuse du divin Savitri ; puisse-t-il éclairer notre esprit, Rig-Véda, III.62.10), le plus grand *mantra* des Védas. *Pranava* ou *Om*, le son mystique, symbole de Dieu, précède ce beau *mantra*. La vraie méditation sur *Om* mène au *samâdhi* et à la réalisation de Dieu. Ainsi le *karma*, les devoirs religieux du type de *sandhyâ*, trouvent leur fin ultime dans la réalisation de Dieu. (Note des éditeurs de Madras).

(3) Variante : « Tant que le mental n'est pas absorbé en *Sachchidânanda*, l'homme doit à la fois invoquer le Seigneur et vaquer

1230. — Au début, on est très préoccupé du *karma*, mais plus on avance sur le chemin qui mène à Dieu et moins on s'occupe de ce *karma*. A la fin, on trouve le renoncement complet au travail, puis la conquête du *samâdhi*, après quoi le corps humain n'existe généralement plus bien longtemps. Mais dans certains cas il demeure pour travailler à l'éducation du monde. Des sages comme Nârada, et des Incarnations divines comme Shrî Chaitanya en sont des exemples (2). Dès qu'un puits est complètement creusé, la plupart des ouvriers jettent leurs pelles et leurs paniers, mais quelques-uns les conservent avec l'idée qu'ils pourront être utiles à leurs voisins. Ainsi de grandes âmes sont émues de pitié à la vue des souffrances du monde. Elles ne sont pas assez égoïstes pour ne tenir à la possession de *jnâna* que pour elles-mêmes.

1231. — Si vous compreniez pleinement l'étendue de la puissance du Seigneur, tout disparaîtrait aussitôt. Qui travaillerait alors, et qui ferait-on travailler?

à son travail dans le monde. Mais lorsque le mental est absorbé en Lui, il n'y a plus aucun besoin de travailler. Prenons exemple du *kîrtana* (1) : un homme se met à chanter *Nitaï âmâr matta hâti* (Mon Nityânanda est un éléphant en rut). Les premières fois, le chanteur se préoccupe de tous les détails, mélodie, rythme ton, etc. Mais lorsqu'il est un peu absorbé dans son chant, il dit simplement *matta hâti, matta hâti.* Quand il est plus absorbé encore, il ne dit plus que *hâti, hâti.* Plus tard, il répète simplement *hâ, hâ* et rien de plus. »

(1) Réunion où l'on chante des cantiques sacrés.
(2) Voir aussi 185 à 193, 262 et 1196 ci-dessus.

Chapitre XXI

Râja-Yoga et Hatha-Yobga

A. — RÂJA-YOGA

1232. — L'*Ashtânga-Yoga* (¹) ou *Rajâ-Yoga*, s'il est pratiqué sans attachement, est un *Karma-Yoga*. Il mène à la communion par la méditation et la concentration.

1233. — Le *Râja-Yoga* s'occupe du mental et conduit à des résultats spirituels par la voie de la discrimination, de la concentration et de la méditation.

Dans le *Râja-Yoga*, une concentration parfaite du mental est nécessaire. Le mental est comme la flamme d'une lampe. Lorsque souffle le vent du désir, il devient agité; quand il n'y a pas de vent, il est stable. C'est ce dernier état qui correspond au *yoga*. En général, le mental est dispersé ; il y en a une fraction par-ci, une fraction par-là. Il est nécessaire de le rassembler et de le diriger vers un point donné unique. Si vous voulez acheter toute une pièce d'étoffe, il vous faut en payer le prix entier. Le *yoga* n'est pas possible tant que subsiste le plus petit obstacle. La moindre rupture dans un fil télégraphique empêche le message de parvenir à destination.

1234. — Le *yogin*, celui qui cherche à communier avec Dieu, désire également réaliser l'*Atman*. Son but

(¹) Littéralement le *yoga* en huit parties (*yama*, *niyama*, *âsana*, *prânâyâma*, *pratyâhâra*, *dhâranâ*, *dhyâna* et *samâdhi*).

est d'arriver, par la maîtrise de soi, à faire communier le *jîvâtman* (1) avec *Brahman*. Il cherche d'abord à rassembler son mental, qui s'est tout éparpillé à courir après les objets des sens ; il cherche ensuite à le fixer sur l'*Atman*. D'où la nécessité de méditer sur Lui dans la solitude, dans une posture qui n'amène aucune distraction.

1235. — Un objet ne peut se refléter dans une eau ridée par le vent ; de même, Dieu ne peut Se refléter dans notre lac mental, si celui-ci est agité par le vent des désirs. Or le mental humain est troublé par le processus de la respiration. C'est pourquoi le *yogin* concentre d'abord son mental en réglant sa respiration avant de commencer à méditer sur Dieu (2).

B. — HATA-YOGA

1236. — *Le Hatha-Yoga* s'occupe exclusivement du corps physique. Il donne les méthodes par lesquelles on peut purifier les organes intérieurs et acquérir une santé parfaite. Il enseigne comment se rendre maître des diverses puissances de *prâna* (3), des muscles, des organes et des nerfs. Mais dans le *Hatha-Yoga*, la pensée doit toujours se concentrer sur le corps physique. Un *hatha-yogin* a beaucoup de pouvoirs extraordinaires, tels que la lévitation ; mais tous ces pouvoirs ne sont que des manifestations du *prâna* physique. Il y avait un prestidigitateur qui, au milieu de son spectacle, retourna brusquement sa langue vers le haut et la ramena en arrière à la base des fosses nasales, arrêtant ainsi toute respiration. Toutes les activités de son corps s'arrêtèrent immédiatement. Les gens le crurent mort et l'enterrèrent. Pendant plusieurs années, il resta ainsi enterré. Pour quelque raison, le tombeau

(1) l'*âtman* du *jîva*, le Moi de l'Être individuel vivant.
(2) Voir aussi 532 ci-dessus.
(3) Énergie cosmique, dont l'aspect le plus facile à saisir et à maîtriser est celui qui fait mouvoir les poumons dans la respiration.

fut rouvert et le prestidigitateur reprit conscience. Il se mit aussitôt à répéter les formules magiques qu'il prononçait au moment de perdre conscience. De même, la maîtrise du *Hatha-Yoga* donne au yogin la maîtrise de son corps, mais ne peut pas le conduire plus loin.

1236 *bis.* — Le *hatha-yogin* fait prendre à son corps un certain nombre de positions ; le but est d'acquérir les huit pouvoirs occultes [1], de vivre longtemps, etc. Le but du *Râja-Yoga* est la dévotion, l'amour, la connaissance et la disparition des passions. Le *Râja-Yoga* est préférable.

[1] Voir note 1, page 188 ci-dessus.

Chapitre XXII

Le Divin

1237. — Les étoiles que vous avez vues briller au ciel nocturne, vous ne les retrouvez plus lorsque le soleil est levé. Direz-vous alors qu'elles n'existent pas dans le ciel ? De même, si dans l'ombre de votre ignorance, vous ne voyez pas Dieu, songerez-vous pour cela qu'Il n'existe pas [1] ?

A. — Brahman, l'Absolu impersonnel ou supra-personnel

1238. — Quelle idée peut-on se faire de *Brahman* ? Les mots ne peuvent Le décrire, pas plus qu'un homme ne peut décrire l'océan à quelqu'un qui ne l'a jamais vu ; la seule chose qu'il pourra dire, ce sera : « C'est une grande plaine d'eau, une vaste étendue d'eau, c'est de l'eau, partout de l'eau. »

1239. — L'Absolu est l'Être non conditionné par quoi que ce soit : ni par le temps, ni par l'espace, ni par la causalité (*kâla, desha, nimitta*). Comment des paroles pourraient-elles L'exprimer ?

L'absolu est aussi comme l'océan insondable. On ne peut rien en dire. L'Être au-delà des bornes de la

(1) Variante : « Si vous regardez la mer de loin, vous ne pouvez pas vous rendre compte qu'elle contient beaucoup de sel. Parce que vous ne pouvez pas voir les étoiles en plein jour, il ne faut pas en conclure qu'elles n'existent pas dans le ciel. »

relativité, de toute existence. La dernière et timide tentative faite pour Le décrire est celle des Védas, qui L'appellent Béatitude (*ânanda*) éternelle (1).

1240. — Les Védas, les Tantras, les Purânas et tous les autres livres sacrés, avec une seule exception, furent pour ainsi dire *ucchista*, car leur contenu fut proféré et répété par des lèvres humaines. Lorsqu'on lit les Védas et les autres livres sacrés, on doit en effet se servir des organes vocaux et les mettre en quelque sorte en contact avec la bouche. On peut dire par conséquent qu'ils sont souillés comme de la nourriture à laquelle quelqu'un aurait déjà goûté. La seule exception est *Brahman* ou l'Absolu, car jusqu'à présent, nul n'a pu dire à quoi Il ressemble. Il est ineffable, impensable, inconcevable (2).

1241. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna :* « *Quelle est la nature de* Brahman ? »

Il répondit : « *Brahman* est sans attributs. Il est immuable, inaltérable et ferme comme le Mont Mérou (3). Son nom est Intelligence (*chinmaya*). Sa demeure est Intelligence et Lui, le Seigneur, est tout Intelligence. »

1242. — *Brahman* n'est pas dans la dépendance du bien et du mal. Il est comme la lumière d'une lampe. A sa clarté, vous lisez le Bhâgavata-Purâna, mais à la même lumière vous pouvez aussi faire un faux (4). *Brahman* est aussi comme un serpent. Le fait que le serpent recèle du venin dans ses crochets n'a aucune importance. Personne n'en souffre et personne n'en meurt (5). C'est par la morsure que le venin devient poison pour les autres (6).

Quels que soient le péché, le mal et la misère que nous

(1) Voir aussi 28 et 1177 ci-dessus.
(2) Voir aussi 236 ci-dessus et 1343 ci-dessous.
(3) Dans la symbolique hindoue, montagne immense qui forme le centre de l'univers.
(4) Voir aussi 956 ci-dessus.
(5) VARIANTE (de cette phrase) : « Il n'en souffre pas et il n'en meurt pas ».
(6) Voir aussi 77 ci-dessus.

trouvions en ce monde, ils ne sont misère, mal et péché que par rapport à nous. *Brahman* est au-dessus et au-delà de toutes ces choses. Ce que, dans la création, nous appelons bien ou mal n'est pas considéré comme tel par *Brahman* ; on ne peut Le juger selon un critérium humain du bien et du mal.

1243. — *Brahamn* est au-dessus et au-delà de la connaissance (*vidyâ*) et de l'ignorance (*avidyâ*), du bien et du mal, de *dharma* (1) et d'*a-dharma* (2) Il est en vérité au-delà de toutes les dualités (3).

1244. — *Brahman* est au-delà de la pensée et de la parole, au-delà de la concentration (*dhâranâ*) et de la méditation (*dhyâna*), au-delà du connaissant, du connu et de la connaissance, au-delà même de la conception du réel et de l'irréel. En résumé, Il est au-delà de toute relativité.

1245. — L'Absolu est *alepa* (4), il est comme l'air qui transporte les odeurs bonnes ou mauvaises, mais ne s'en imprègne jamais (5).

1246. — L'Absolu est au-delà de tout attribut, au-delà de tout ce qui se rapporte à *Mâyâ*.

1247. — Il m'a été révélé que le *Paramâtman*, celui que les Védas déclarent être le *shuddha-Atman*, le pur Moi, est seul fixe et immuable, tout comme le mont Soumérou (6). Lui seul n'est pas affecté, Lui seul est au-delà des joies et des chagrins. Mais le jeu de Sa *Mâyâ* est fort irrégulier. On ne peut pas dire : « Ceci résultera nécessairement de cela », ni : « Ceci suivra nécessairement cela. »

(1) Voir glossaire.
(2) L'antithèse de *dharma*.
(3) Voir aussi 1364 ci-dessous.
(4) Sans souillure, sans impureté, non taché.
(5) Voir aussi 1431 ci-dessous.
(6) « Le beau Mérou ». Voir note à 1241 ci-dessus.

B. — Brahman et la réalité des expériences relatives

1248. — Vous ne pouvez pas donner à l'or une forme durable sans le mélanger à un autre métal moins noble pour en faire un alliage. De même, l'Ame infinie est, par sa nature, si dépourvue de forme, que si vous voulez lui donner une forme, il faut la mêler à la matière et en faire un alliage (1).

1249. — Dieu seul est réel, et Ses manifestations, en tant que monde et être vivants, « *jagat* et *jîvas* », sont irréelles, c'est-à-dire éphémères (2).

1250. — Pour moi, le mot *Aum* est comme le son que fait une grosse cloche. Il est d'abord perceptible, puis imperceptible, et finalement se fond dans l'espace infini. C'est ainsi que le monde phénoménal se fond dans l'Absolu ; les états grossier, subtil et causal se perdent dans la Grande Cause, dans l'Absolu ; les états de veille, de rêve et de sommeil profond se fondent dans le quatrième état, le *samâdhi*. Lorsque la cloche sonne, elle crée des ondes comme il s'en forme dans l'océan quand on y jette une grosse pierre. Les phénomènes de l'univers, tels que les états grossier, subtil et causal, semblent sortir de l'Absolu et y retourner. C'est également de cet Absolu, qui est le quatrième état, que proviennent les trois autres états de conscience. Les vagues de l'océan se perdent à nouveau dans l'océan. Par cette image du « dong ! » de la cloche, je veux dire que le mot éternel, *Aum*, symbolise l'évolution et l'involution des phénomènes depuis l'Absolu et jusqu'en l'Absolu (3). *J'ai vu* toutes ces choses. Ma Mère divine m'a montré que dans l'océan infini de l'Absolu s'élèvent des vagues, qui ensuite disparaissent

(1) Voir aussi 1415 ci-dessous.
(2) Variante (de la fin) : «... sont irréelles, éphémères et mortelles. » Voir aussi 30, 1094, 1193, 1195, 1197 et 1214 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1299 ci-dessous.

en lui. Dans cet espace spirituel infini, des millions de planètes et de mondes s'élèvent et se dissolvent. Je ne sais pas ce que disent vos livres, mais *j'ai vu* tout cela.

1251. — Dire que le monde est une illusion est chose facile ; mais savez-vous ce que cela signifie réellement ? C'est comme lorsqu'on brûle du camphre, qui ne laisse point de résidu. Ce n'est pas même comme la combustion du bois où, du moins, il reste des cendres. Quand la discrimination s'arrête et que le plus haut *samâdhi* est atteint, il n'existe absolument plus de conscience de « moi », de « Toi », ni de l'univers (1).

1252. — Au cours des instructions qu'il donnait à ses disciples, le *gourou* leva deux doigts, ce qui voulait indiquer la dualité de *Brahman* et de *Mâyâ*. Puis, abaissant un doigt, il leur indiqua par là que lorsque *Mâyâ* disparaît, rien ne reste de l'univers. Seul existe le *Brahman* absolu (2).

1253. — *Brahman*, l'absolu et l'inconditionné, ne peut être réalisé que dans le *samâdhi*, et alors c'est le silence. Tout ce qui traite de la réalité et de l'irréalité, de *jîva* et de *jagat*, de la sagesse et de l'ignorance se tait. Tout ce qui existe là n'est plus que le « fait d'être », et rien d'autre. En vérité, la poupée de sel qui se fond dans l'océan ne raconte point d'histoires (3). Cela est *brama-jnâna*.

1254. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment s'est formée cette idée illusoire de l'*Atman *indifférencié se différenciant dans l'âme individuelle ?*

Il répondit : « L'advaïtiste, féru de dialectique, tant qu'il s'appuie sur la seule puissance de sa raison, vous répondra en disant : « Je ne sais pas. » La réalisation seule peut donner une réponse concluante. Tant que vous dites « Je sais » ou « Je ne sais pas », vous vous considérez comme une personnalité, et comme telle vous

(1) Voir aussi 1369 ci-dessous.
(2) Voir aussi 224 ci-dessus.
(3) Voir aussi 28 ci-dessus.

acceptez cette différenciation comme un fait et non comme une illusion. Quand toute personnalité est effacée, on réalise la connaissance de l'Absolu dans le *samâdhi*. C'est alors seulement que ces questions d'illusion ou de réalité, de fait ou de fiction, cessent de se poser. »

1255. — Tant que je n'ai pas la connaissance de mon vrai Moi, tant que la Réalité se dissimule derrière les apparences (*upâdhis*), j'ai la perception de beaucoup de choses et de beaucoup de gens. La connaissance parfaite est la connaissance de l'Unité, d'une seule Réalité derrière la multiplicité, d'un seul Dieu derrière l'univers des phénomènes [1].

Celui qui *sait* voit également que cette Réalité, cette Âme universelle, S'est différenciée en êtres vivants, en l'univers, ou, en d'autres termes, en les vingt-quatre *tattvas*.

C'est uniquement *Shakti* qui Se manifeste partout à un degré plus ou moins grand. L'Âme unique s'est en vérité différenciée en beaucoup de choses ; mais dans certaines l'énergie manifestée est plus grande, et dans d'autres elle est moindre.

1256. — Tant que vous êtes une personne, votre « absolu » implique le relatif, votre *nitya* implique la *lîlâ*, votre substance implique les qualités, votre impersonnel suppose un être personnel, votre « un » implique une pluralité.

1257. — Quand vous parlez de *nitya*, vous admettez implicitement *lîlâ*.

Quand vous parlez de l'Impersonnel (*avyakta*), vous admettez implicitement le Personnel (*vyakta*).

Tout comme en parlant de lumière, vous postulez l'existence de l'obscurité, son corrélatif.

Tout comme là où existe le bonheur doit aussi exister le malheur, son corrélatif [2].

(1) Voir aussi 1093 ci-dessus.
(2) Voir aussi 807 ci-dessus et 1268 et 1365 c -dessous.

Le même Être dont ceci est le jeu toujours changeant est l'Immuable. Et celui qui est l'Immuable est aussi le Changeant.

1258. — Le beurre vient du babeurre, et le babeurre vient du beurre. Si l'on connaît le babeurre par les rapports qu'il a avec le beurre, on connaît également le beurre par les rapports qu'il a avec le babeurre. Tant que vous êtes sur le plan de la personnalité, qui est le plan des sens et même celui de la conscience supérieure, vous devez admettre à la fois le beurre et le babeurre, vous devez admettre à la fois le Dieu personnel et l'univers. S'il était possible d'expliquer la situation par une analogie, on pourrait dire que le « lait » originel est semblable au *Brahman* réalisé dans le *samâdhi*, le « beurre » au Dieu personnel, et le « babeurre » à l'univers, cet univers composé des vingt-quatre *tattvas* ou catégories.

1259. — Ce qui est l'Absolu a forcément son aspect relatif et ce qui est le Relatif a forcément son aspect absolu.

1260. — Dès que vous parlez d'*advaïta*, vous postulez le *dvaïta* (1). En parlant de l'absolu, vous tenez le relatif pour une certitude. Car votre absolu, jusqu'à ce qu'il soit réalisé dans le *samâdhi*, est tout au plus le corrélatif du relatif s'il n'est pas simplement un mot vide de sens. Vous ne pouvez le formuler comme il est, car il vous faut l'émailler d'un élément étranger qui est votre propre personnalité.

1261. — L'advaïtiste ne doit pas dire : « Mon point de vue est le seul correct, rationnel et soutenable. Ceux qui croient en un Dieu personnel sont dans l'erreur. Les manifestations personnelles de Dieu ne sont pas moins réelles, mais au contraire, infiniment plus réelles que le corps, la pensée ou le monde extérieur (2).

1262. — Aussi longtemps que se trouve en moi le « je », le Dieu personnel Se trouve aussi en moi et Se

(1) Dualisme, dualité.
(2) Voir aussi 1302 ci-dessous.

révèle sous des formes glorieuses et variées ou comme *jîva* et *jagat* (1).

1263. — Le philosophe, qui a moins de confiance en la Révélation qu'en la raison, prétend que le Dieu personnel ne peut pas donner à l'âme la libération (*mukti* ou, en d'autres termes, *brahmajnâna*.

C'est en se plaçant sur le plan inférieur, celui de la relativité ou du monde phénoménal, le plan du « moi » et du « toi », que le philosophe soutient : « C'est moi-même qui puis me donner *brahmajnâna.* » Mais sur ce même plan, nous devons aussi, de par les nécessités de notre nature, admettre le Dieu personnel, ma Mère omnipotente.

Or si l'on suppose que l'individu, avec ses facultés limitées, ait tout à fait le pouvoir de se donner à soi-même le *brahmajnâna*, il semble étrange que ma Mère omnipotente n'ait pas ce pouvoir! Et que vous puissiez atteindre par vous-même votre propre libération, mais que ma Mère omnipotente n'ait pas le pouvoir de vous la donner!...

Ces philosophes oublient que le même Être est à la fois personnel et impersonnel. Ils ne voient pas que l'Être suprême Se manifeste comme une Personne de puissance infinie tant que nous sommes des personnes — et cette puissance infinie implique le pouvoir de conférer *brahmajnâna* (2).

Mais la raison, seule et sans appui, est un guide bien peu sûr!

D'ailleurs, cette faculté de raisonnement et de discrimination sur laquelle s'appuie le philosophe vient aussi du Dieu personnel...

C. — Le dieu personnel, Ishvara, Mâyâ, Shakti

1264. — Il n'y a pas de différence entre le Dieu impersonnel statique (*Brahman*) et le Dieu dynamique

(1) Voir aussi 29 ci-dessus et 1279, 1283, 1375 et 1388 ci-dessous.
(2) Voir aussi 987, 1181 et 1184 ci-dessus.

(*Shakti*). Quand on pense à l'Être Suprême sous Son aspect inactif (*nishkriya*), on Le nomme Dieu Absolu (*shuddha-Brahman*), et quand on Le représente sous Son aspect actif, créant, soutenant et détruisant, on Le nomme *Shakti* ou Divinité personnelle (1).

1265. — Lorsque ma Mère vous enlève l'ego différencié, alors vient la réalisation de l'Impersonnel en *samâdhi*. Alors c'est le Dieu impersonnel, et non l'âme individuelle, qui réalise l'Impersonnel. Lorsque l'ego est purifié, et conservé dans cet état purifié, la vision ou réalisation du Dieu personnel ou de n'importe laquelle de Ses manifestations est possible par Sa grâce : manifestations telles que Shrî Krishna, Chaitanya Déva et les autres Incarnations divines ; hommes, femmes, enfants et toutes créatures vivantes ; tous les vingt-quatre *tattvas*.

Il plaît à ma Mère, au Dieu personnel, d'effacer le moi dans le *nirvikalpa-samâdhi*. Le résultat en est la réalisation du Dieu impersonnel dans le *samâdhi*.

Parfois, il lui plaît au contraire de conserver ce moi chez Ses adorateurs et d'apparaître alors devant eux comme Divinité personnelle, de converser avec eux.

La clé de la réalisation de l'Absolu n'appartient qu'à la seule Personne divine, au *saguna-Brahman* des Upanishads, au Dieu personnel des *bhaktas*. Le pouvoir de discrimination (*vichâra*), sur lequel compte le philosophe vient d'Elle, ma Divine Mère, la Divinité personnelle.

La prière, la dévotion, la méditation, la consécration viennent toutes également de ma Mère omnipotente.

D'autre part, le sage qui est en *samâdhi* est parfois maintenu dans cet état et parfois ne l'est pas. Qui le maintient dans cet état béni ? Qui l'en fait redescendre

(1) Variante : « Le Dieu personnel et le Dieu impersonnel sont une seule et même substance. J'appelle cet Être l'Absolu ou le Non-conditionné lorsque je ne peux pas me Le figurer actif, ou bien créant, conservant, détruisant. J'appelle cet Être Personnel ou avec attributs lorsque je pense à Lui comme actif, créant, conservant, détruisant, ou avec l'un quelconque de tous Ses aspects possibles. »

sur le plan de la conscience sensorielle? Mais, c'est la Personne divine, c'est ma Sainte Mère.

Une telle Personne ne peut pas être irréelle. Elle est l'aspect personnel de l'unique Réalité, du *Brahman* du Védânta. Oui, c'est ma Mère qui a Elle-même déclaré à Ses enfants : « Je suis », « Je suis la Mère de l'univers », « Je suis le *Brahman* du Védânta », « Je suis l'*Atman* des Upanishads ».

C'est ainsi que le Dieu personnel Se révèle. Et cette Révélation est la preuve de Son existence.

Quant au Dieu impersonnel, non-différencié, à l'Absolu, Il est révélé par le Dieu personnel, c'est-à-dire par l'aspect personnel du Dieu absolu, *Mahâkâla* (1). Dans le *samâdhi*, le saint ne peut rien dire de l'Absolu. Comme la poupée de sel, dès qu'il entre en contact avec le puissant océan, il s'y perd (2)! Et quand il redescend du *samâdhi*, il ne peut non plus rien dire de l'Absolu. Une fois qu'il est différencié, il est muet sur le Non-différencié. Une fois qu'il est dans le monde relatif, sa bouche ne peut rien dire de l'Absolu et du Non-différencié.

Ma Mère, l'aspect personnel de l'Absolu, dit : « Je suis l'Absolu, le *nirguna Brahman* des Upanishads. »

La Révélation est donc aussi la seule preuve du Dieu impersonnel (3).

De quelque façon que l'on décrive l'Absolu ou l'Impersonnel, il faut que notre ego différencié joue un rôle dans cette description. Son Absolu est pour ainsi dire recouvert par cet ego.

Ce n'est certainement pas avec nos faibles facultés de ratiocination et de discrimination (*vichâra*) que nous pourrons atteindre l'Absolu. Donc révélation et non pas ratiocination! Inspiration et non pas raison!

1266. — Tant que vous êtes une personne, une individualité propre, Dieu Se manifestera à vous, si cela Lui plaît, comme une personne.

Tant que vous êtes une personne, vous ne pouvez

(1) Shiva.
(2) Voir aussi 28 ci-dessus et 1493 ci-dessous.
(3) Voir aussi 1300 ci-dessous.

concevoir Dieu, L'imaginer ou Le percevoir autrement que comme une personne. Cela résulte de la constitution même de votre moi.

Le but de l'advaïtiste est de fondre l'ego conditionné dans le *Brahman* non-conditionné. Mais ma Divine Mère n'a pas prévu cela pour tous les hommes. La plupart d'entre eux en effet ne peuvent dépouiller l'ego ni en cette vie, ni en aucune autre dans un avenir rapproché. Aussi les hommes ordinaires doivent-ils, tant qu'ils ne peuvent atteindre au *samâdhi*, méditer sur le Dieu personnel et communier avec Lui. Les sages, les Écritures et la Révélation sont tous d'accord pour nous assurer que le Non-conditionné Se manifeste à l'homme, intérieurement et extérieurement, comme un Être conditionné ; l'Impersonnel apparaît comme Dieu personnel.

Ces Manifestations personnelles ne sont aucunement moins réelles que le corps ou la pensée ou le monde extérieur ; elles sont au contraire infiniment plus réelles. « D'où la nécessité d'un Dieu personnel », dit celui qui sait.

Il a plu à ma Divine Mère de devenir, au cours de la création (ou de l'évolution), non seulement mon moi individualisé, mais aussi le monde extérieur.

Pour celui-là seul qui redescend du *samâdhi* sur le plan de la conscience sensorielle, il reste un moi très mince (comme une ligne, une longueur sans largeur), une individualité tout juste suffisante pour conserver la vision spirituelle (*divya-chakshus*). Cela lui permet de voir l'âme et le monde, aussi bien que lui-même, comme ma Sainte Mère Se manifestant dans ces formes multiples et variées (1).

Cette vision de gloire de ma Sainte Mère se manifestant dans le processus de l'évolution comme les vingt-quatre *tattvas*, et comprenant le monde extérieur comme le monde intérieur, est une vision que tous ne peuvent pas voir, dont tous ne peuvent pas jouir. La perception de cette vision est donnée seulement à celui

(1) Voir aussi 1283 ci-dessous.

qui a réalisé le Dieu impersonnel sans forme, absolu et non-conditionné, dans le *nirvikalpa-samâdhi*, et le Dieu personnel avec forme dans le *samâdhi* conscient.

1267. — Quand je pense à L'Être Suprême comme *nishkriya* (inactif), ne créant, ne soutenant, ni ne détruisant, je Le nomme *Brahman* ou *purusha* (le principe mâle).

Quand je pense à Lui comme être actif, créant, soutenant et détruisant, je Le nomme *Shakti* ou *Mâyâ* ou *prakriti* (le principe féminin).

1268. — L'Absolu exprimé en termes du relatif est identique à la Mère Divine, identique à Dieu le Père. Le père laisse à la mère la direction de la maison. C'est de lui que la mère reçoit tout le pouvoir et toute l'autorité qu'elle a.

Vous ne pouvez penser au *Brahman* derrière l'univers sans penser aussi au Dieu de l'univers, à la Divine Mère. La pensée de l'un appelle nécessairement la pensée de l'autre.

Penser au Principe masculin de l'univers vous fait penser aussi au Principe féminin, et inversement. Celui qui comprend ce qu'est le Père comprend aussi ce qu'est la Mère.

Celui qui a une notion de l'obscurité a aussi une notion de la lumière, qui en est le corrélatif [1]. Celui qui connaît le sens de la nuit connaît aussi le sens du jour, qui en est le corrélatif. Me comprenez-vous bien ?

Vous voulez savoir de quelle Mère je parle ? C'est la Mère de l'univers, Celle qui crée et protège, Celle qui protège Ses enfants du mal et leur enseigne comment vivre dans le monde, et qui leur apprend aussi comment obtenir la libération et la véritable connaissance. Le vrai enfant ne peut pas vivre séparé de sa mère. Il ne sait rien, mais sa mère sait tout. Il mange ce que lui donne sa mère et ne s'occupe que de jouer. Il rejette tous ses ennuis sur sa mère.

[1] Voir aussi 807 et 1257 ci-dessus et 1365 ci-dessous.

1269. — La philosophie sâmkhienne dit que *purusha* est immobile et que *prakriti* fait tout le travail. *Purusha* n'est qu'un témoin de cette activité ; *prakriti* ne peut d'ailleurs rien faire d'elle-même sans *purusha*. Savez-vous comment les choses se passent dans une demeure où a lieu un mariage? Le maître de la maison est assis à sa place, il fume un *narguilé* et donne des ordres. La maîtresse de maison, elle, va de droite et de gauche dans des vêtements ornés de safran. Elle s'occupe des derniers arrangements et reçoit avec affabilité les femmes et les enfants. De temps à autre elle se rend vers le chef de famille, lui rend compte de ce qui se passe et lui demande son avis par des mots et des gestes. Le maître, qui la comprend, n'a qu'à hocher la tête pour donner son assentiment. Il en est exactement de même pour *prakriti* et *purusha*.

1270. — Le *Brahman* inactif et la *Shakti* active sont en fait une seule et même chose. Lui, qui est l'Existence-Connaissance-Béatitude absolue, est aussi l'éternelle, l'omnisciente, la bienheureuse Mère de l'Univers. La pierre précieuse et son éclat ne font qu'un ; vous ne pouvez imaginer la pierre sans ses feux et inversement.

1271. — Dieu l'absolu et Dieu le personnel ne font qu'un. La foi dans l'un implique la foi dans l'autre. De même, on ne peut séparer le feu de son pouvoir de brûler, ni le pouvoir de brûler, du feu (1) ; on ne peut séparer les rayons du soleil du soleil lui-même, ni le soleil de ses rayons. Vous ne pouvez séparer dans votre pensée le lait de sa blancheur, ni la blancheur, du lait (2).

Ainsi, on ne peut séparer l'idée de Dieu, l'Absolu, de l'idée de Dieu avec attributs, ou du Dieu personnel et vice versa.

1272. — Le Non-conditionné, l'Absolu, le Noumène, la Substance d'une part, et le Conditionné, le Relatif, le Phénomène, les Attributs d'autre part, sont des corrélatifs. On ne peut penser à l'un séparément de l'autre.

(1) Voir aussi 73 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1374 ci-dessous.

1273. — En vérité, la distinction entre *Brahman* et *Shakti* est une distinction qui ne correspond à aucune différence.

Brahman et *Shakti* sont un, *abheda* (1), comme le feu et son pouvoir de combustion sont un, comme le lait et la blancheur du lait sont un. *Brahman* et *Shakti* sont un, comme la pierre précieuse et son éclat sont un. Vous ne pouvez concevoir l'un sans l'autre, ni trouver une différence entre les deux.

1274. — *Protap Ch. Mozoomdar, de retour d'Occident, racontait ses impressions à Shrî Râmakrishna : « Malgré tout ce que disent les Occidentaux, je ne crois pas qu'un seul soit au fond un athée. Les savants européens admettent derrière l'univers un Pouvoir inconnu.*

— S'ils croient au Pouvoir qui régit l'univers, à *Shakti*, c'est suffisant », *répondit le maître.*

1275. — Quand je m'approche de la Divinité personnelle, Hari, toujours agissante, je trouve la paix, comme le nageur qui s'enfonce trouve le fond (2).

1276. — Parfois je suis vêtu et parfois je suis nu. De même *Brahman* est parfois avec des attributs et parfois sans attributs. Le *saguna Brahman* est *Brahman* combiné avec *Shakti* ; on l'appelle alors *Ishvara* ou Dieu personnel.

1277. — Partout où il y a action (création, préservation et destruction), il y a *Shakti*. L'eau reste de l'eau, qu'elle soit calme ou agitée (3). Cette Existence-Intelligence-Béatitude absolue est l'éternelle Énergie intelligente qui crée, préserve et détruit l'univers, tout comme le capitaine (4) reste le même, qu'il soit inactif, ou qu'il s'occupe à célébrer un culte, ou à aller rendre

(1) Littéralement : qui est sans fissure, sans séparation, qu'on ne peut séparer.
(2) Voir aussi 1303 ci-dessous.
(3) Voir aussi 72 ci-dessus.
(4) Shrî Râmakrishna appelait « capitaine » Sj. Vishvanâth Upâdhyâya, alors représentant à Calcutta du gouvernement du Népal.

visite au Gouverneur général. Il reste le même capitaine, et ce sont ses différents *upâdhis*, ses différents états.

1278. — Sachez que ma Mère Divine est à la fois Une et plusieurs, et aussi au-delà de l'unique et du multiple (1).

1279. — Les manifestations de cette *Shakti* varient selon les centres d'activité, car la variété est la loi, tandis que l'uniformité ne l'est pas (2). Dieu est immanent dans toutes les créatures. Il existe même dans la fourmi ; la différence n'est que dans la manifestation (3).

Ma Mère Divine est l'Être unique manifesté en la pluralité. Par Son pouvoir infini, Elle S'est différenciée en *jîva* et *jagat* aux multiples pouvoirs physiques, intellectuels, moraux et spirituels. Et ma Mère Divine n'est nulle autre que le *Brahman* du Védânta. Elle est l'aspect personnel du *Brahman* impersonnel.

1280. — Aucune comparaison ne peut nous expliquer de façon tout à fait satisfaisante les rapports entre le Dieu personnel et l'Impersonnel.

Les images ne cadrent jamais exactement avec ce qu'elles ont pour but de nous aider à comprendre. Elles sont tout au plus partielles (*ekadeshin*) et nous aident à faire la lumière sur un aspect particulier d'une chose inconnue, et à le tirer ainsi de l'obscurité. « Un Tel est un tigre », cela ne signifie pas qu'il est un tigre à tous points de vue, qu'il en a la tête, les crocs, les griffes et la queue, mais seulement qu'il a un aspect terrifiant.

Néanmoins, les comparaisons nous permettent d'avoir un aperçu, si faible soit-il, de la vérité sur des sujets spirituels, qui sont au-delà des limites de la conscience sensorielle (4).

(1) VARIANTE : « Sachez que la Sainte Mère est à la fois une et multiple, et que l'Absolu est au-delà de l'un et du multiple. »
Voir aussi 1364 ci-dessous.

(2) Voir aussi 1335 ci-dessous.

(3) Voir aussi 1533 ci-dessous.

(4) VARIANTE : « L'identité entre *Brahman* et le Dieu créateur ne peut être expliquée clairement en paroles. Les comparaisons ne peuvent en donner qu'une vague image. »
Voir aussi 1056 ci-dessus.

1281. — Plus vous avancerez en spiritualité, et moins vous verrez les attributs de Dieu.

D. — Dieu en tout

1282. — Même les hommes qui ont réalisé l'Absolu dans le *samâdhi* redescendent au plan de la conscience des sens, et ils gardent aussi assez d'ego pour pouvoir communier avec le Dieu Personnel. Il est très difficile dans le chant de tenir longtemps la note *si*, la plus haute de la gamme. D'où la nécessité d'une dévotion au Dieu Personnel.

1283. — A celui qui redescend du *samâdhi* au plan de la conscience sensorielle, il reste un mince ego, comme une ligne (*rekhâ*), une longueur sans largeur, juste l'individualité suffisante pour ne conserver que la vision spirituelle (*divya-chakshus*) [1]. Ceci lui permet de voir *jîva* et *jagat* et lui-même comme l'Un se manifestant sous ces formes multiples [2]. Cette vision glorieuse vient au *vijnânin* qui a réalisé le *nirâkâra* ou *nirguna-Brahman*, en *jada* ou *nirvikalpa-samâdhi*, et aussi le *sâkâra* ou *saguna-Brahman* ou *chetana* ou *savikalpa-samâdhi* [3]. Vous ne pouvez concevoir, penser ou percevoir Dieu autrement que comme une personne tant que vous-même êtes une personne avec une individualité (*aham*) propre. L'inconditionné ne peut se manifester à l'homme — à la fois en dedans et en dehors de lui — comme un être conditionné, comme un Dieu personnel [4].

1284. — Il y a involution et évolution [5]. C'est un chemin qu'il faut faire deux fois, en arrière et en avant, en revenant sur ses pas. Vous retournez en arrière vers l'Être Suprême, et votre personnalité se fond dans la Sienne, c'est le *samâdhi*. Puis vous revenez sur vos pas

[1] Voir aussi 191, 192 et 193 ci-dessus et 1493 ci-dessous.
[2] Voir aussi 29 et 1262 ci-dessus et 1375 et 1388 ci-dessous.
[3] Voir aussi 190 et 1266 ci-dessus.
[4] Voir aussi 1266 ci-dessus.
[5] Voir aussi 1092 et 1186 ci-dessus et 1334 ci-dessous.

avec cette personnalité accrue. Vous retrouvez votre « moi » et vous regagnez le point d'où vous étiez parti. Vous découvrez alors que vous, comme le monde, êtes issu de ce même Être Suprême, et que Dieu, homme et nature sont les visages différents d'une seule Réalité, si bien que, lorsque vous en avez déchiffré un, vous les lisez tous.

1285. — Celui à qui est cette *lîlâ*, à Lui aussi est ce *nitya*. Et Celui qui est dans ce *nitya* possède aussi *lîlâ*.

1286. — C'est à travers la *lîlâ* que vous devez vous frayer votre chemin jusqu'à *nitya*. De même, c'est de *nitya* que vous devez revenir en arrière, jusqu'à la *lîlâ*, qui n'est alors plus irréelle, mais qui est une manifestation de *nitya* pour vos sens (1).

1287. — La peau, la pulpe et l'amande d'un fruit sortent toutes trois d'une seule et même graine. De même, c'est d'un seul Dieu que provient toute la création, animée ou inanimée, spirituelle ou matérielle (2).

1288. — Toute chose est Nârâyana. Un animal est Nârâyana ; un sage aussi, un fourbe aussi. Tout ce qui existe est Nârâyana. La Divinité Nârâyana Se joue dans différents états d'âme. Toutes les choses sont les formes diverses et les manifestations de Sa gloire (3).

1289. — J'accepte tout : l'état supraconscient, l'état de veille, le rêve, le sommeil profond, *Brahman*, *jîva*, la création ; j'accepte tout cela comme manifestations variées de l'Être. Sans quoi Sa valeur intégrale serait diminuée ; donc j'accepte à la fois l'Absolu et la manifestation (4).

1290. — Il faut atteindre l'Éternel par l'éphémère, le réel par l'irréel, et le noumène par le phénomène.

1291. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Si Dieu seul est, comment ce monde, avec ses diversités*

(1) Variante : « Apprenez à connaître le *nitya* à travers la *lîlâ*. »
(2) Voir aussi 1388 et 1389 ci-dessous.
(3) Voir aussi 48 ci-dessus et 1499 et 1504 ci-dessous.
(4) Voir aussi 1186 ci-dessus et 1380 ci-dessous.

et ses inégalités causées par des personnalités individuelles, peut-il exister ? »

Il répondit : « C'est le jeu de Dieu, Sa *lîlâ*. Un roi a quatre fils, tous princes, mais qui, dans leurs jeux deviennent ministres ou gendarmes... Un prince, mais qui joue au gendarme. »

1292. — Il ne peut y avoir de Nârâyana sans Lakshmî.

E. — LE DIVIN EST A LA FOIS SANS FORME ET AVEC FORME

1293. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna :* « *Seigneur, quel est le plus haut aspect de Dieu, celui qui est avec forme ou celui qui est sans forme ?* »

Il répondit : « L'aspect sans forme est de deux espèces : mûr et non-mûr. L'aspect sans forme mûr est très haut. Il ne peut être atteint que par l'intermédiaire du Dieu avec forme. L'aspect sans forme non-mûr, tel que les *brâhmos* l'enseignent, est semblable à cette obscurité que l'on crée tout simplement en fermant les yeux. »

1294. — Dieu est sans forme et Il est aussi avec forme, et encore Il est au-delà et de la forme, et de ce qui est sans forme. Lui seul sait ce qu'Il est.

1295. — Pourquoi être étroit d'esprit et partial ? Je mange le poisson préparé de beaucoup de manières différentes : en curry, frit, au tamarin, en filets, en *polao*, etc. Je veux adorer le Seigneur d'autant de façons différentes qu'il m'est possible, et je n'en trouve pas encore assez ! J'ai soif de L'adorer en Lui offrant des fleurs, des fruits et d'autres oblations, de chanter Son saint Nom lorsque je suis seul, de méditer sur Lui, de chanter des cantiques, de danser dans la joie du Seigneur [1].

1296. — Savez-vous à quoi ressemble l'aspect de Dieu avec forme (*sâkâra*) ? C'est comme les bulles qui s'élèvent

[1] Paroles adressées au docteur Sircar, selon qui la méditation (*dhyâna*) devait être suffisante et la répétition des Noms du Seigneur (*japa*) devait par conséquent être inutile.
Voir aussi 462 et 952 ci-dessus.

sur une nappe d'eau. Il est possible de voir littéralement que les différentes formes s'élèvent de *chid-âkâsha*, du ciel de la pure conscience. L'Incarnation divine est une de ces formes.

1297. — C'est par amour pour ceux qui L'aiment que le Seigneur Se manifeste de diverses manières et sous des formes variées ([1]). Celui qui n'a pas vu Dieu est incapable de réaliser ces choses.

Un teinturier avait une façon particulière de teindre les étoffes. « De quelle couleur voulez-vous votre habit », disait-il? Lui répondait-on « rouge », il trempait l'étoffe dans un baquet, l'en retirait et vous la montrait en disant : « Voici votre habit teint en rouge. » Lui disait-on « jaune », le teinturier, employant toujours le même baquet, plongeait de nouveau l'étoffe et vous l'offrait teinte en jaune. De la même manière, si l'on demandait bleu ou orange, violet ou vert, l'unique baquet suffisait à tout. Un client qui regardait faire le teinturier lui dit : « Mon ami, toutes les couleurs me sont indifférentes, je consulterai votre goût, vous teindrez mon habit de la couleur qui vous plaira, celle dans laquelle vous vous êtes plongé vous-même ([2]). »

Le Seigneur Se manifeste avec ou sans forme, selon les besoins de Son adorateur. Les visions manifestées sont vraies relativement, c'est-à-dire relativement aux hommes, et ceux-ci sont : premièrement des êtres limités, secondement des êtres placés dans des conditions différentes. Seul le divin Teinturier sait de quelle couleur Il S'est revêtu Lui-même. En vérité, Il n'est lié par aucune limitation quant aux formes et aux manifestations, ou même à leur négation.

1298. — Un moine se rendit un jour au temple de Jagannâth à Puri. Il hésitait entre la croyance au Dieu avec forme et la croyance au Dieu sans forme. Quand il vit l'image divine, il voulut se rendre compte de la chose.

([1]) Voir aussi 1072 ci-dessus.
([2]) VARIANTE (de cette phrase) : « Donne-moi de la teinture ; avec laquelle tu as teint toutes ces étoffes. »

Il inclina son bourdon de pèlerin de droite à gauche pour voir s'il toucherait l'image. Pendant un moment le bâton ne rencontra rien! Il décida donc que Dieu était sans forme. Au moment où il repassait son bourdon de gauche à droite, il heurta l'image. Alors le *sannyâsin* décréta que Dieu était à la fois avec et sans forme.

1299. — Lorsqu'on sonne une cloche, les digue-din-don qui se succèdent peuvent se distinguer les uns des autres, comme si chaque son avait une forme propre. Mais lorsque nous cessons de sonner, le son indéfinissable, qui s'entend encore quelque temps et s'éteint peu à peu, paraît être sans forme. Comme les sonneries de cloche, Dieu est à la fois avec forme et sans forme (1).

1300. — *Vijoy demanda un jour à Shrî Râmakrishna: « Comment peut-on obtenir la vision de cette source de* Shakti *et cette connaissance de* Brahman? »

Shrî Râmakrishna répondit: « Priez la Mère d'un cœur fervent et pleurez. Ainsi votre esprit se purifiera, et vous serez capable de voir l'image du soleil se refléter dans l'eau claire. Sur le miroir de l'ego de l'adorateur, vous verrez la *Shakti* éternelle, c'est-à-dire *Brahman* avec attributs. Mais le miroir doit être bien nettoyé ; s'il est souillé, vous ne pourrez obtenir le pur reflet (2). Aussi longtemps que, pour voir le soleil, il faut se servir de l'eau de l'ego, ce reflet doit être la vérité. Aussi longtemps que le « moi » est vrai, le soleil reflété est vrai aussi, vrai de toute manière. Ce soleil reflété est la source de *Shakti.* Si vous voulez connaître l'Absolu, employez ce soleil reflété pour marcher vers le vrai soleil. Invoquez ce *Brahman* avec attributs qui écoute les prières, et c'est Lui qui vous fera connaître l'Absolu (3). Car Celui qui est le *Brahman* avec attributs, est aussi le *Brahman* au-delà des attri-

(1) Variante : « Aussi longtemps que le son d'une cloche peut se percevoir, il existe dans le domaine matériel. Quand ce son s'éteint, il devient immatériel. De même Dieu est à la fois avec forme et sans forme. »
Voir aussi 1250 ci-dessus.
(2) Voir aussi 124 et 322 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1265 ci-dessus.

buts ; Celui qui est *Shakti* est aussi *Brahman*. Les distinctions tendent à la perfection de la connaissance. »

1301. — Dieu avec forme est visible ; nous pouvons même Lui parler, Le toucher comme nous touchons notre ami le plus cher ([1]).

1302. — Penser à Dieu comme étant sans forme est parfaitement juste. Mais faites attention de ne pas croire que cette manière de voir est la seule vraie et que tout le reste est faux ([2]). La méditation sur Dieu conçu comme un Être avec forme est juste également. Tenez-vous en à votre propre croyance jusqu'à ce que vous ayez « réalisé » Dieu, et alors tout s'éclaircira.

1303. — Dieu est le *Brahman* absolu et éternel, aussi bien que le Père de cet univers. Mais le *Brahman* indivisible, qui est pure Existence-Intelligence-Béatitude, est aussi incompréhensible qu'un océan immense, sans bornes et sans limites, dans lequel nous ne pouvons que nous débattre et nous enfoncer. Quand nous comprendrons l'esprit du Dieu personnel avec qui nous pouvons jouer, nous obtiendrons facilement la paix que trouve le nageur au moment où le flot le dépose sur la grève ([3]).

1304. — Parvenu à un certain point dans le chemin de la dévotion, l'adorateur jouit du Dieu avec forme, comme à un autre degré il éprouve de la jouissance par le Dieu sans forme.

1305. — Celui qui a été réellement capable de voir une forme ou un aspect de Dieu, verra facilement toutes Ses autres formes, tous Ses autres aspects. Ce qui est *Brahman* Suprême, ce qui est Existence-Connaissance-Béatitude indivisée, c'est cela que je nomme ma Mère.

1306. — Venez à ma Mère Divine, et si vous le désirez, vous recevrez d'Elle, non seulement *bhakti*, mais aussi *jnâna*. Non seulement vous La verrez Se réaliser en *bhâva-samâdhi*, comme *sâkâra-rûpa*, formes divines,

([1]) Voir aussi 1353 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 1261 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 1275 ci-dessus.

mais vous La réaliserez aussi comme *Brahman* l'Absolu, dans ce *nirvikalpa-samâdhi*, où tout « moi » est effacé, et où il n'y a plus aucune manifestation, même de formes divines, car *nirâkàra-rûpa* est au-delà de toute notion de forme.

1307. — C'est sous des formes diverses que Dieu Se manifeste à un *bhakta*. Pour celui qui a atteint les hauteurs de *brahmajnâna* dans le *samâdhi*, Il est au contraire redevenu le *Brahman* sans attributs, sans forme, inconditionné. C'est la conciliation entre *jnâna* et *bhakti*.

1308. — Lorsque l'eau est congelée, elle devient de la glace. Ainsi, la forme visible du Tout-Puissant est la manifestation matérialisée du *Brahman* sans forme qui pénètre tout. C'est pour ainsi dire *Sachchidânanda* solidifié. Comme la glace, qui est essentiellement de l'eau, reste dans l'eau et plus tard s'y fond, ainsi le Dieu personnel, partie intégrante de l'Impersonnel, y demeure et, finalement, Se plonge en Lui et disparaît.

1309. — Le Dieu avec forme et le Dieu sans forme ne sont pas deux êtres différents. Celui qui est avec forme est donc Celui qui est sans aucune forme. Chez un adorateur, Dieu Se manifeste en des formes diverses. Représentez-vous un océan sans rivage, une étendue infinie d'eau, nulle terre visible dans aucune direction ; tout ce qu'on voit c'est, par-ci par-là, des blocs de glace formés par le froid pénétrant. De même, sous l'influence rafraîchissante, pour ainsi dire, de la profonde dévotion de Son adorateur, l'Infini Se condense dans le fini et apparaît devant lui comme un être avec forme. Puis, de même qu'à l'arrivée du soleil, la glace fond, de même, quand paraît le soleil de la connaissance, le Dieu avec forme Se résout dans le sans-forme (1).

(1) Variante : « Imaginez une infinie étendue d'eau devant vous, derrière vous, de l'eau dans toutes les directions. A un moment de l'année, sous l'influence du froid, cette eau se congèle ; plus tard, sous l'influence des jours plus doux, elle dégèle et redevient liquide.

Brahman est comme cette étendue infinie d'eau. Les parties condensées en glace sont les formes spirituelles et personnelles de

1310. — Pour certains hommes, on peut dire que Dieu est éternellement *sâkâra*. Il y a des endroits où la glace ne fond jamais — et devient du cristal!

1311. — Le feu n'a pas en soi de contours précis, mais en tant que tisons ardents, il revêt des formes diverses. Ainsi le feu sans forme peut être vu comme ayant une forme. De même, le Dieu sans forme revêt parfois des formes définies.

1312. — Quand un brahmane dirige un culte, on le nomme « prêtre ». Quand il prépare les repas, on le nomme « cuisinier », et quand il fait le pain, « boulanger » (1). De même, il n'y a qu'un seul Dieu que les *jnânins* appellent *Brahman*, les *yogins Paramâtman*, et les *bhaktas* Dieu (2).

F. — Quelques formes du divin

1313. — Dieu Se manifeste de diverses manières, parfois sous une forme humaine, parfois comme une expression de spiritualité (*chinmaya-rûpa*) ; il faut avoir foi dans les formes divines.

1314. — Ma Mère Divine est toujours en humeur de jouer. Elle agit à Sa guise. Son bon plaisir est de faire sortir de la prison un ou deux seulement de Ses enfants sur une centaine de mille.

1315. — Le monde est le jouet de la Mère Divine qui, sous des aspects variés, S'amuse avec lui.

Une fois, Elle est Mahâkâlî inconditionnée, sans forme, l'Absolu ; une autre fois, Elle est immortelle, Nitya-Kâlî, distincte de ses œuvres. Sous un autre aspect, Elle est

la Divinité. Le froid est l'amour, la dévotion et l'abandon de l'ego de l'adorateur.

La chaleur revenue est *jnâna-vichâra*, qui mène au *nirvi-kalpa-samâdhi*, à l'effacement total de l'ego qui dit : ' moi, moi. ' »

Voir aussi 1097 ci-dessus.

(1) Voir aussi 50 ci-dessus.

(2) Variante : « Le même Être que les advaïtistes nomment *Brahman* est appelé *Atman* par les *yogins* et *Bhagavân* par les *bhaktas*. Le même brahmane qu'on nomme prêtre quand il dirige les cérémonies religieuses, on le nomme cuisinier quand il est employé à la cuisine. »

Smarana-Kâlî, l'être redouté qui préside à la mort, à la destruction de tout. Elle est Rakshya-Kâlî, debout, devant nous, prête à bénir et à protéger Ses enfants. Elle apparaît aussi comme Shyâmâ, la Mère charmante, au teint bleu sombre, compagne du Dieu de l'Éternité et de l'Infini. Les Tantras, ces grands Livres sacrés, parlent de la déesse Dâkinî, inconditionnée, qui est l'Absolu. Lorsque rien n'existait, ni soleil, ni lune, ni planètes, rien d'autre que de profondes ténèbres, seule existait ma Mère Divine, sans forme!

En tant que Mère au teint bleu sombre adorée dans les familles hindoues, Elle est plus accessible aux hommes ; Elle éveille davantage l'intérêt dans le cœur humain, lorsqu'Elle vient chargée de faveurs et qu'Elle dit à Ses enfants : « Ne craignez point! » Elle est la Déesse qu'on adore dans les maisons de l'Inde. Comme Protectrice, Elle apparaît au moment des épidémies, des famines, des tremblements de terre, des grandes sécheresses et des inondations.

Dans les champs crématoires, Elle apparaît sous les traits de la Mort. Le cadavre, le chacal, les esprits destructeurs sont Ses terribles compagnons ; Elle vit au milieu de ces scènes d'horreur et de ces endroits terrifiants ; des ruisseaux de sang, une guirlande de crânes autour de Son cou, une ceinture faite des mains de ceux qui sont morts sont les symboles qui La désignent alors comme la Mère terrible, la grande Destructrice.

1316. — O ma Divine Mère! Tu Te manifestes en toutes choses. Tu ne fais qu'Un avec Ta parole, qui a pris forme dans les Écritures sacrées, les Védas, les Purânas et les Tantras, dans la Bhagavad Gîtâ et la *Gâyatrî* (1). Et Tes adorateurs, ô ma Mère, ne sont que des manifestations de Toi-même! Tu es identique à *Brahman*, au-delà du temps et de l'espace. Et, en même temps, Tu es l'Énergie divine qui Te manifestes dans cet univers. Tu es le *Purusha* et Tu es aussi la *Prakriti*. Tu es l'Être sans forme et Tu es aussi avec forme. Tu es l'univers (*virât*) devant

(1) Voir note à 1228 ci-dessus.

nos yeux. Et Tu es les vingt-quatre catégories (*tattvas*) du philosophe.

1317. — Personne ne peut dire à quoi ressemble *Sachchidânanda*. C'est pourquoi Il prit d'abord la forme d'*Ardha-nârîshvara* (mi-homme, mi-femme) ; il l'a fait pour montrer que soit *Prakriti*, soit *Purusha*, c'est toujours Lui-même. Un degré plus bas, *Sachchidânanda* devient de multiples *purushas* et *prakritis*.

1318. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna :* « Bhagavân, *certains hindous considèrent Shrî Krishna comme identique à Kâlî, la Divine Mère. D'autres au contraire voient en lui l'Atman, l'Absolu, et en Râdhâ ils voient* Chit-shakti, *la Puissance consciente de Soi qui régit l'univers, le Créateur-Conservateur-Destructeur, le Dieu personnel. N'y a-t-il pas là une contradiction ?*

— La première de ces conceptions, *répondit le Maître*, est celle du Dévî-Purâna ([1]). Ainsi soit-il! Mais il n'y a nulle contradiction. Dieu est infini, et infinies sont les formes dans lesquelles Il Se manifeste. Infinis aussi sont les chemins qui mènent à Lui. »

1319. — L'eau de mer semble d'une couleur bleu foncé si vous la regardez de loin, mais si vous en prenez un peu dans votre main, vous la verrez limpide et pure. Ainsi le Seigneur Krishna nous apparaît azuré à distance, mais c'est une erreur ; il est en réalité l'Absolu, sans tache et sans couleur ([2]).

1320. — Kâlî, la Mère, n'a pas le teint foncé. Oh non! Mais Elle est si loin de nous qu'Elle paraît foncée. Le ciel, vu dans le lointain, a l'air bleu, et pourtant, vu de près, il est incolore. Il en est à peu près de même de l'eau de mer. De même, si vous vous approchez de Kâlî si vous La réalisez, vous verrez qu'Elle est identique à *Brahman*, auquel on ne peut appliquer aucune épithète.

([1]) Purâna shivaïte qui n'est généralement pas compté au nombre des dix-huit grands Purânas orthodoxes.

([2]) Voir aussi 1539 ci-dessous.

1321. — Hari veut dire « celui qui vole » *harati* (notre cœur) ; et Haribol veut dire que Hari est notre force [1].

1322. — Shrî Krishna est le *Purusha,* le Principe mâle et Râdhâ est sa *Shakti,* l'Énergie primordiale. Quelle est la signification de *yugala-mûrti,* l'image qui représente les formes réunies de Krishna et de Râdhâ [2] ? C'est que *Purusha* et *Prakriti* sont identiques ; il n'y a entre eux aucune différence. *Purusha* ne peut pas exister sans *Prakriti,* ni *Prakriti* sans *Purusha.* L'un implique l'autre. C'est pourquoi lorsque vous voyez Krishna et Râdhâ, vous constatez qu'ils ont toujours les yeux fixés, rivés l'un sur l'autre. Le teint de Râdhâ est pâle comme l'éclair, et le vêtement de Krishna est jaune. Le teint de Shrî Krishna est bleu comme le nuage ; la robe de Râdhâ est bleue, et elle porte des saphirs. Elle a aux chevilles des anneaux qui tintent, et Krishna en porte d'identiques. Cela indique que l'union entre *Purusha* et *Prakriti* est à la fois intérieure et extérieure.

1323. — On nomme Shrî Krishna « *Tribhanga* », ce qui signifie « incliné dans trois directions différentes ». Seule une chose souple est capable d'être ainsi contournée ; cette forme de Shrî Krishna implique donc qu'Il a dû être assoupli d'une manière ou d'une autre, et cela vient de *prema.*

1324. — Il y a des gens qui disent que Krishna a été ployé, incliné, par l'amour — l'amour de Shrî Râdhâ. Cela aurait assoupli son corps et lui aurait donné cette pose caractéristique. Savez-vous pourquoi il paraît si sombre, et aussi si petit, pas plus grand qu'un homme ? Tant que Dieu est très éloigné de nous, Il paraît foncé, de même qu'à une certaine distance l'eau de l'océan paraît bleue. Le soleil nous paraît tout petit parce qu'il est très loin ; si nous étions tout près de lui, il serait immense. Dieu, lorsqu'on connaît Sa véritable nature, n'est ni sombre, ni petit. Mais Il est très, très loin, et l'on ne peut

[1] Double jeu de mots. Voir glossaire.
[3] Le groupe composé de Râdhâ et de Krishna est un des sujets favoris de l'art hindou.

Le réaliser qu'en *samâdhi*. Tant que subsiste la distinction entre « toi » et « moi », le nom et la forme subsistent également.

1325. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi nomme-t-on la Mère Divine Yogamâyâ ? »*

Il répondit : « *Yogamâyâ* veut dire l'union de *Prakriti* et de *Purusha*. Ce que vous voyez est simplement l'union des deux. N'avez-vous pas vu l'image de Shiva-Kâlî? Kâlî, debout sur le corps de Shiva qui est étendu comme un cadavre, le regarde fixement. Cela signifie la même union de *Prakriti* et *Purusha*. *Purusha* est inactif ; c'est pourquoi Shiva est inerte comme un mort. Par la vertu de son union avec lui, *Prakriti* accomplit tout : création, préservation et destruction. L'image double de Krishna-Râdhâ a la même signification.

1326. — Plus vous vous avancerez vers Dieu et plus la majesté qui Lui est attribuée diminuera. La première vision qu'ait un *sâdhak* de la Maîtresse suprême de l'univers, c'est la forme à dix mains de Dourgâ, qui exprime fortement la grandeur et la puissance. Il la voit ensuite avec deux mains ; les autres mains et les armes qu'elle porte sont tombées. Ensuite vient la vision de la forme de Gopâla qui n'exprime ni majesté ni puissance, qui n'est que la forme d'un doux enfant. Il existe encore une vision supérieure à celle-ci : la vision d'une Lumière éblouissante.

G. — L'immanence divine

1327. — Dieu réside dans tous les hommes, mais eux ne sont pas tous en Lui, et de là viennent leurs souffrances.

1328. — La manifestation de *Shakti* varie chez les hommes comme chez les autres créatures. Si tel n'était pas le cas, comment tel homme pourrait-il tenir tête, seul, à dix adversaires, et tel autre devrait-il fuir devant un seul homme plus fort que lui ? Il en est dans le monde moral et dans le monde spirituel comme dans le monde

physique. La moralité varie, et il y a des degrés divers de spiritualité. Demandez-vous pourquoi le *pandit* Vidyâsâgar jouit d'un beaucoup plus grand respect que d'autres hommes ? Il n'est pourtant pas un phénomène, il n'a pas deux grandes cornes qui lui poussent au milieu du front !

Vous êtes bien obligés de prendre les faits de l'univers tels qu'ils sont. Et il n'est pas donné à l'homme de voir clairement les voies du Seigneur.

1329. — Dieu dit : « Je suis le reptile qui mord et le charmeur de serpent qui guérit la morsure. Je suis le juge qui condamne et le bourreau qui inflige la punition. »

1330. — Dieu pousse le voleur à voler, et en même temps, Il met le chef de famille en garde contre le voleur. Il fait toutes choses.

1331. — La Puissance divine est plus grande dans les hommes qui sont honorés, respectés et obéis par une foule d'autres hommes, que dans ceux qui n'ont aucune influence.

1332. — *Le Maître demandait un jour à Narendra :* « Qu'en penses-tu ? Les mondains disent beaucoup de mal des hommes qui se consacrent à Dieu. Lorsque l'éléphant marche sur une grande route, il y a beaucoup de roquets et d'autres animaux qui courent autour de lui, en criant et en aboyant, mais il fait semblant de ne pas les entendre et il poursuit sa route. Suppose, mon enfant, que des gens disent beaucoup de mal de toi derrière ton dos. Que penserais-tu d'eux ?

— *Je les considérerais, répondit Narendra, comme autant de roquets qui jappent derrière moi.*

— Non, mon enfant, *répliqua en riant Shrî Râmakrishna,* il ne faut jamais aller jusque-là. Sache que Dieu réside en toutes choses, animées ou non. Aussi toutes choses doivent-elles être l'objet de ton adoration : hommes et quadrupèdes, oiseaux, plantes et minéraux. »

1333. — En fait *Brahman* et Dieu le Créateur (*Mani*) sont un seul et même Être.

1334. — Le Dieu créateur, ma Divine Mère, S'est

manifesté en les vingt-quatre *tattvas*. C'est un cas d'involution et d'évolution. En Elle étaient involués l'âme humaine et le monde extérieur. Ils ont graduellement évolué d'Elle.

L'homme qui a vu Dieu a réalisé ce fait de l'involution et de l'évolution (*anuloma* et *viloma*) (1). Il voit que le monde phénoménal et l'âme humaine étaient involués dans le *Brahman* et qu'ils sont les formes dans lesquelles Il Se manifeste, formes qui ont évolué de Lui.

1335. — Dans la création de Dieu, la diversité est la règle universelle (2). Le mal doit y exister comme le bien. On y trouve toutes sortes d'objets : des animaux, des plantes, des minéraux. Parmi les animaux, il y en a de doux et d'inoffensifs ; il y en a aussi, comme le tigre, qui sont féroces et mangent d'autres bêtes. Certains arbres donnent de bons fruits, doux comme le nectar ; et d'autres ont des fruits vénéneux qui donnent la mort. De même il y a parmi les hommes des bons et des méchants, des saints et des pécheurs. Il y en a qui sont justes et qui adorent le Seigneur ; il y en a d'autres qui sont attachés au monde.

1336. — Servitude et liberté sont toutes deux l'œuvre de ma Mère Divine. Si l'homme est enchaîné par « la femme et l'or », c'est par suite du pouvoir d'illusion de *Mâyâ*, qu'Elle a créé comme un élément de Son univers. Et si l'homme peut se libérer de ses chaînes, c'est encore par suite de la grâce et de la mansuétude de ma Mère Divine. Elle fait traverser à Ses enfants l'océan de ce monde ; elle ôte les chaînes qui leur liaient bras et jambes.

1337. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment le Seigneur réside-t-Il dans le corps humain ? »*

Il répondit : « Comme le piston d'une seringue : il est dans le corps et cependant distinct de lui. »

(1) Voir aussi 1092, 1186 et 1284 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1279 ci-dessous.

II. — Le divin et la responsabilité de l'homme

1338. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Si tout est Dieu, il n'y a donc plus ni vice ni vertu ? »*

Il répondit : « Vice et vertu demeurent et en même temps n'existent pas. Aussi longtemps que Dieu laisse l'ego en nous, Il nous laisse aussi la conception de la dualité et la conscience du vice et de la vertu. Mais parfois, Dieu efface complètement l'ego de certains hommes, ce qui a pour effet de les placer au-delà du bien et du mal, qui ne subsistent que tant qu'on n'a pas réalisé Dieu. Vous pouvez dire que le bien et le mal n'existent plus pour vous et que vous ne faites que la volonté de Dieu, mais au fond du cœur vous savez que ce ne sont que des mots vides. Au moment où vous commettez une mauvaise action, votre conscience vous en avertit. »

1339. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Si Dieu inspire toutes mes actions, suis-je responsable de mes péchés ? »*

Il répondit : « Duryodhana (1) disait aussi : « O Seigneur, Tu demeures dans mon cœur, et je fais ce que Tu me fais faire! » Mais celui qui est persuadé que Dieu seul agit et que lui-même n'est qu'un instrument dans Sa main ne peut pécher. Un parfait danseur ne fait jamais de faux pas. Tant que votre cœur ne s'est pas purifié vous ne pouvez pas vraiment croire à l'existence de Dieu (2). »

1340. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, on dit que notre volonté est libre, que nous pouvons faire ce que nous voulons, le bien ou le mal, à notre choix. Est-ce vrai ? Notre volonté est-elle vraiment libre ? J'en doute. »*

(1) Dans le Mahâbhârata, Duryodhana, chef des Kauravas, est une sorte de personnification du mal, d'*adharma*.

(2) Voir aussi 154, 245, 249 et 1111 ci-dessus et 1445 et 1472 ci-dessous.

Il répondit : Tout dépend de la volonté du Seigneur, tout est Son jeu. Il nous fait faire de diverses manières des choses diverses. Bien et mal, grandeur et petitesse, force et faiblesse, tout en somme vient de Lui ; Les hommes bons comme les hommes méchants ne sont que Sa *Mâyâ*, Son jeu, de même que dans un jardin les arbres sont inégaux en hauteur et en beauté. Tant que vous n'avez pas réalisé Dieu, vous pouvez penser que votre volonté est libre. Mais c'est Lui qui maintient cette illusion en vous. Sans cela il y aurait dans l'homme un terrible développement du péché ; ne craignant plus la punition de leurs péchés et de leurs crimes, les gens s'enfonceraient dans le mal.

Chapitre XXIII

La réalisation du Divin

A. — PSYCHOLOGIE HUMAINE DU POINT DE VUE DE LA RÉALISATION DU DIVIN

1341. — Seul le Moi supérieur (*Atman*) connaît le Moi supérieur. Lui, Connaissance absolue [1] ne peut être réalisé que par Lui-même, Connaissance absolue [2].

L'âme différenciée, tant qu'elle reste différenciée et vit sur les plans inférieurs, ne peut pas, comme telle, réaliser Dieu l'Absolu.

C'est là le sens véritable de l'expression : « Dieu est inconnu et inconnaissable ».

Seul le non-différencié réalise le non-différencié.

1342. — Notre corps, composé des « cinq éléments », est appelé corps grossier. Le corps subtil consiste en *manas*, *buddhi*, *chitta* et *ahamkâra* [3]. Le corps par lequel on peut réaliser la vision de Dieu et jouir de l'union avec Lui est le corps causal ou corps d'extase, le *kârana sharîra*. Dans les Tantras, il se nomme

[1] *bodha-svarûpa*, littéralement : *bodha* (l'Intelligence suprême) dans sa forme propre, dans son essence.

[2] Voir aussi 1370 ci-dessous.

[3] Voir définitions de ces quatre termes l'un par rapport à l'autre dans Swâmi Vivekânanda, *Le Vêdânta* (2e éd.), pp. 33 et suivantes.

bhagavatî-tanû (1). Au-delà de tout, il y a la Cause première, *Mahâkârana*.

1343. — Tant que l'esprit reste attaché à la conscience du monde extérieur, il voit des objets matériels et réside dans le fourreau physique de l'âme (*annamaya-kosha*), qui a besoin de nourriture pour vivre. Lorsque l'esprit est dirigé vers l'intérieur, c'est comme si l'on fermait la porte de la maison et si l'on pénétrait dans les appartements intérieurs (2). L'esprit va du corps grossier au corps subtil, de là dans le corps causal, et ensuite il atteint l'état causal ultime (3). Parvenu à ce point, il se plonge dans l'absolu dont rien ne peut être dit (4).

1344. — Shrî Chaitanya passait par trois sortes d'états : 1° L'état conscient dans lequel le mental s'attarde au corps grossier et subtil ; 2° L'état demi-conscient dans lequel le mental s'envole vers le corps causal et ressent le « bonheur causal » ; 3° L'état de la conscience tournée vers l'intérieur (supraconscience) dans lequel le mental est complètement immergé dans la grande Cause première, *Mahâkârana*. Il y a une grande ressemblance entre cela et les cinq « fourreaux » ou *koshas* du Védânta, les *annamaya* et *prânamaya-koshas* qui forment ensemble le corps matériel, les *manomaya* et *vijnânamaya-koshas* qui forment ensemble le corps subtil, et l'*ânandamaya-kosha* qui forme le corps causal. La Cause première est au-delà de tous ces *koshas*. Quand son esprit était immergé dans la Cause première, Shrî Chaitanya tombait en *samâdhi*. Cela se nomme *nirvikalpa-samâdhi* ou *jada-samâdhi*.

(1) Voir aussi 1354 et 1355 ci-dessous.
(2) Voir aussi 906 ci-dessus.
(3) VARIANTE : « l'état supra-causal ».
(4) Voir aussi 236 et 1240 ci-dessus.

B. — La kundalinî [1] et l'éveil spirituel

1345. — Un éveil spirituel ne peut avoir lieu que si la *kundalinî* est tirée de son sommeil. La *kundalinî* dort dans le *mûlâdhâra*. Quand elle est réveillée, elle passe dans la *sushumnâ*, traverse *svâdhishthâna*, *manipûra* et d'autres centres et finalement atteint le centre cérébral. Alors vient le *sâmadhi*. J'ai l'expérience de tout cela.

1346. — Un des symptômes de la réalisation de Dieu est un grand afflux de forces nerveuses (*mahâvâyu*), qui passe dans le corps et monte à la « tête ». Ce phénomène est suivi de *samâdhi*, et la vision de Dieu se produit.

1347. — *En parlant de son expérience de la montée de la* kundalinî, *Shrî Râmakrishna disait* : « Quelque chose monte en un frémissement des pieds à la tête ; tant que cela n'atteint pas le cerveau, je garde ma conscience ; dès que le cerveau est atteint, je suis mort au monde extérieur. Je n'entends et ne vois plus rien, et parler est hors de question. Qui parlerait ? La distinction entre « moi » et « Toi » n'existe plus. Parfois, lorsque je sens cette force mystérieuse me monter au cœur où à la gorge, je voudrais vous la décrire ; c'est une période où je puis encore le faire, et je le fais. Mais à l'instant où le flot dépasse ma gorge, quelque chose me ferme la bouche et je romps mes amarres, en quelque sorte. Je voudrais vous expliquer ce que je ressens, quand la *kundalinî* monte plus haut que ma gorge,

[1] La *kundalinî*, qu'on nomme aussi « la puissance du serpent », est la spiritualité potentielle latente dans l'être humain. Elle se trouve localisée dans le centre nerveux, à la base de la colonne vertébrale, qu'on nomme *mûlâdhâra*. Ce pouvoir est la *shakti* divine dans l'homme. Le pouvoir spirituel est quelquefois expliqué par l'éveil de cette énergie latente et son parcours le long des faisceaux nerveux (*sushumnâ*), dans la colonne vertébrale à travers les différents centres (*swâdhishthâna*, *manipûra*, *anâhata*, *vishuddha*, *âjnâ*), jusqu'à ce qu'elle arrive au centre le plus haut (*sahasrâra*), situé dans le cerveau. L'homme atteint, par l'ascension de cette énergie, à des expériences spirituelles de plus en plus élevées. (Note des éditeurs de Madras).

mais pendant que j'y pense, mon esprit s'évade d'un bond et tout est fini. »

Plusieurs fois, le Maître essaya ainsi de décrire cet état, mais jamais il ne put y arriver. Un certain jour, il avait décidé de parler à ceux qui étaient autour de lui, et il continua ses descriptions jusqu'au moment où la kundalinî *arriva au niveau de sa gorge. Alors, montrant le sixième centre, entre les sourcils, le Maître dit :* « Quand l'esprit arrive à ce point, on a la vision du *Paramâtman* et l'on tombe en *samâdhi.* Il n'y a plus entre le *jîva* et le *Paramâtman* qu'un mince voile transparent. On voit alors... » *et comme il essayait de continuer, il glissa dans le* samâdhi. *Quand il revint un peu à lui, il fit un effort pour reprendre la phrase interrompue, mais retomba aussitôt dans l'extase. Après plusieurs essais infructueux, il dit, les larmes aux yeux :* « Je désirerais vraiment beaucoup vous décrire tout en détail, mais Mère ne veut pas me laisser faire, Elle me bâillonne chaque fois que j'essaie. »

1348. — La *kundalinî* ne monte pas toujours avec le même mouvement, le même frémissement ; d'après les Écritures, elle a cinq mouvements (¹) :

1° *Comme une fourmi :* On a la sensation d'un long frisson qui monte depuis les pieds ; il semble qu'une théorie de fourmis est en marche, portant leur nourriture dans leurs bouches. Quand ce mouvement atteint la tête, le *sâdhak* tombe en samâdhi.

2° *Comme une grenouille :* Ainsi que la grenouille fait deux ou trois bonds rapides, s'arrête un instant et recommence à sauter, de même la *kundalinî* monte en mouvements irréguliers des jambes au cerveau. Celui-ci atteint, le disciple tombe en *samâdhi.*

3° *Comme un serpent :* Ainsi qu'un serpent, tranquillement couché ou enroulé, dès qu'il a vu sa proie ou qu'il a été effrayé, s'élance dans une course en zigzag,

(¹) Il est intéressant de rapprocher cette distinction de celle faite par Denys le Mystique, dans la contemplation, entre le mouvement *en spirale* et le mouvement dit *circulaire,* semblable au vol de l'aigle. Cf. Saint Thomas II a, II ae, q. 180, a. 6.

de même la puissance enroulée au fond de l'homme se précipite à la tête et produit le *samâdhi.*

4° *Comme l'oiseau :* De même que le vol des oiseaux les conduit de place en place, parfois plus haut, parfois plus bas, sans s'arrêter jamais jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur but, ainsi cette force progresse dans le corps et arrive au cerveau où elle produit le *samâdhi.*

5° *Comme le singe :* Le singe passe d'un arbre à l'autre en sautant de branche en branche et franchit la distance en deux ou trois bonds. De même le *yogin* sent la *kundalinî* s'élancer au cerveau et le *samâdhi* se réaliser.

1349. — Un *sâdhu* de Hrishikesh (1) m'a dit un jour : « Comme c'est merveilleux ! Je vois en vous les cinq espèces différentes de *samâdhi* ! »

Quelquefois [la *kundalinî* monte] comme un *singe.* Tout comme le singe saute de branche en branche, la Grande Énergie (*Mahâvâyu*) passe dans le corps des plans inférieurs aux plans supérieurs, et l'esprit entre en *samâdhi.*

Parfois comme un *poisson.* Tout comme le poisson se meut joyeusement et librement dans l'eau, la Grande Énergie monte de même dans le corps, et l'esprit entre en *samâdhi.*

Parfois comme un *oiseau.* La Grande Énergie se meut dans le corps comme l'oiseau qui vole de branche en branche.

Parfois comme une *fourmi.* La Grande Énergie grimpe lentement, comme une fourmi, jusqu'à ce qu'elle atteigne le *sahasrâra,* et l'esprit se perd alors dans le *samâdhi.*

Parfois comme un *reptile,* c'est-à-dire que la montée de la Grande Énergie se fait en zigzag, comme la reptation d'un serpent. Et quand elle atteint le *sahasrâra,* l'esprit se plonge dans le *samâdhi.*

1350. — Les Védas parlent des sept plans sur les-

(1) Localité située au bord du Gange, au pied de l'Himâlaya. C'est un célèbre lieu de pèlerinage, et de nombreux *sâdhus* y ont établi leur résidence.

quels séjourne l'esprit. Lorsqu'il s'appesantit sur la vie mondaine, il repose dans les organes de la génération (*lingam*), les organes de l'excrétion (*guhya*) et le nombril (*nâbhi*). Dans cet état, l'esprit perd toutes ses visions supérieures, il reste prisonnier de la luxure et de l'amour de l'argent (1).

Le quatrième plan est le cœur (*hridaya*). Lorsque l'esprit y parvient, a lieu le premier éveil de l'âme. L'homme voit partout une sorte de lumière divine (2), il pousse des cris d'étonnement et d'admiration. A ce stade, l'esprit ne s'abaisse jamais aux plaisirs mondains.

La gorge (*kantha*) est le cinquième plan de l'esprit. Lorsqu'il y parvient, toute ignorance, toute nescience disparaît. L'homme ne peut plus ni parler, ni entendre parler d'autre chose que de Dieu. Si quelqu'un parle d'autre chose devant lui, il s'en va immédiatement.

Le sixième plan est dans le front. Quand l'esprit y parvient, il jouit jour et nuit de l'expression divine. Mais là encore, il subsiste une légère conscience de l'ego. L'homme qui a contemplé cette manifestation unique devient fou de joie et se précipite pour la saisir, mais il ne le peut pas. C'est comme la lumière d'une lanterne ; on croit qu'on va pouvoir la toucher, mais le verre nous en empêche.

La tête est le septième plan. Lorsque l'esprit y arrive, l'homme entre en *samâdhi*, le *jnânin* réalise *Brahman*. Dans cet état, le corps ne dure pas longtemps, Il reste toujours inconscient du monde extérieur ; il ne peut rien manger ; si on lui verse du lait dans la bouche, le lait coule au dehors. Le corps meurt après vingt et un jours (3).

(1) Variante (de cet alinéa): « Les sept lotus (*chakras*) dont parle la Science du *yoga* correspondent aux sept plans mentaux du Védânta. Lorsque l'esprit est plongé dans la mondanité, il reste dans le lotus inférieur, à la base de la colonne vertébrale. Les désirs sexuels s'élèvent lorsque l'esprit est dans le deuxième lotus, l'organe de la génération. Quand il passe dans le troisième, le nombril, l'homme cherche les plaisirs de ce monde : manger, boire, faire des enfants. »

(2) Variante : « de gloire divine (*jyotis*) ».

(3) Voir aussi 1415 et 1491 ci-dessous.

1351. — Le Védânta parle de sept plans différents, dans chacun desquels le *sâdhak* a une vision particulière. L'esprit humain a la tendance naturelle de confiner ses activités dans les trois centres inférieurs, le plus haut des trois étant en face du nombril, et par conséquent, il se contente des satisfactions que donnent les plaisirs matériels, la nourriture, etc. Quand l'esprit atteint le quatrième centre, celui qui se trouve en face du cœur, l'homme voit un rayonnement divin : toutefois, de ce point, il redescend souvent aux trois centres inférieurs. Quand l'esprit atteint le cinquième centre, en face de la gorge, le *sâdhak* ne peut plus parler d'autre chose que de Dieu. Lorsque j'étais dans cet état, si quelqu'un parlait de sujets frivoles en ma présence, je sentais comme un grand coup sur la tête ; je me cachais dans la retraite de la *panchavatî*, où j'étais à l'abri des importuns. Je fuyais la société des hommes mondains, et ma famille me semblait une crevasse béante d'où je ne pouvais plus sortir une fois que j'y étais tombé. J'étais suffoqué en sa présence, il me semblait que j'allais mourir et je ne me sentais revivre qu'en quittant ces lieux (1). Même de cet état, un homme peut revenir en arrière, aux trois centres inférieurs ; il lui faut donc rester sur ses gardes. Mais une fois que l'esprit est arrivé au sixième centre, entre les sourcils, l'homme est à l'abri de toute crainte, il obtient la vision du *Paramâtman* et reste toujours en *samâdhi*. Il n'y a plus qu'un mince voile transparent entre cet état et le centre le plus élevé ou *sahasrâra* (2). Il se sent alors si près du *Paramâtman* qu'il se croit immergé en Lui mais ce n'est pas le cas. De là, l'esprit peut encore redescendre au cinquième et même parfois au quatrième centre, pas au-dessous. Les *sâdhaks* ordinaires, considérés comme des *jîvas*, ne redescendent pas de cet état. Après être restés constamment en *samâdhi* pendant vingt et un jours, ils déchirent le voile transparent

(1) Voir aussi 820 ci-dessus.
(2) Cf. Saint Jean de la Croix (*clama de amor viva*) : « Rompe la tela de este dulce encuentro. »

et deviennent pour toujours un avec le Seigneur. Cet éternelle union du *jîva* et du *Paramâtman* dans le *sahasrâra* est ce qu'on appelle l'arrivée au septième plan.

1351 *bis*. — C'est du cinquième plan que le roi Janaka parlait de *bramajnâna*. Parfois il était sur le cinquième plan et parfois le sixième.

C. — Fausse extase

1352. — *En parlant d'un homme dont l'excitation émotive ressemblait extérieurement au* samâdhi, *Shrî Râmakrishna disait :* « Dans la vraie extase, on plonge dans les profondeurs du Moi et l'on devient absolument immobile. Mais ici, que voyons-nous? Restez calmes, voyez la nature de cette extase. C'est comme si vous faisiez cuire un peu de lait dans une grande marmite ; le lait monte, elle en semble remplie, mais quand vous l'enlevez du feu, vous ne trouvez plus une seule goutte de lait. Le peu qu'il y avait reste attaché à la marmite. »

D. — Perception de formes et de sons divins

1353. — En vérité, Dieu peut être vu, mes enfants. Tout comme nous sommes assis et causons ensemble, exactement de la même manière nous pouvons voir Dieu et causer avec Lui. Je vous le dis en toute sincérité (1).

1354. — La manifestation du Dieu personnel est souvent une forme spirituelle, qui ne peut être vue que par une âme humaine purifiée. En d'autres termes, ces formes de Dieu sont perçues par des organes de vision spirituelle appartenant au corps spirituel (*bhagavatî-tanû*) qui vient du Seigneur (2). L'homme parfait peut donc seul voir ces formes divines 3.

(1) Voir aussi 1301 ci-dessus et 1494 ci-dessous.
(2) Voir aussi 1342 ci-dessus.
(3) Variante (de la dernière phrase) : « Ce n'est pas n'importe qui, c'est seulement l'homme parfait qui peut voir ces Formes divines par la grâce de ma Mère. »

1355. — *On demandait un jour à Shrî Râmakrishna : « Ceux qui voient Dieu Le voient-ils avec leurs yeux de chair ? »*

Il répondit : « Non, Dieu ne peut être vu par nos yeux terrestres. Au cours de la *sâdhanâ*, un « corps d'amour » se crée en vous, avec les yeux et les oreilles de l'amour, et c'est avec ces organes spirituels que vous voyez et entendez Dieu (1). »

1356. — Le son *anâhata* (2) vibre de lui-même continuellement. C'est le son de *pranava* (*Om*). Il vient du *Brahman* suprême et peut être entendu par les *yogins*. L'homme frivole ne peut l'entendre. Le *yogin* peut comprendre que ce son vient, d'une part, de « la région du nombril », d'autre part, du *Brahman* suprême reposant sur l'océan de lait (3).

E. — Samâdhi et brahmajnâna

1357. — Bien des gens parlent de *brahmajnâna*, tout en continuant à s'occuper de choses inférieures : la maison, l'argent, la réputation, les jouissances, etc. Tant que l'on reste au pied du monument, on ne voit que les piétons, les voitures, les maisons, etc., mais lorsqu'on monte tout en haut, on ne voit plus qu'un ciel immense, qui déroule l'infini ; on n'éprouve plus aucune satisfaction à regarder ce qui est en bas — et qui nous rappelle de petits insectes !

Quand s'éveille la véritable connaissance de *Brahman*, tout attachement au monde, tout désir pour « la femme et l'or » disparaissent. Il y a cessation complète de toutes ces passions. Le bois qui brûle crépite, mais

(1) Voir aussi 1138 ci-dessus.

(2) Littéralement : « non battu », son produit sans la rencontre ou le choc de deux objets ; c'est le son du *Shabdabrahman*, et le *yogin* l'entend dans le lotus appelé également *anâhata*, au niveau du cœur.

(3) Dans une symbolique hindoue, le *Brahman* suprême, ayant pris la forme de Brahmâ, créateur du monde, flotte sur l'océan de lait (*kshîroda*), avec l'œuf de l'univers. De sa bouche sort le verbe, la syllabe sacrée AUM, première chose créée.

lorsqu'il est complètement brûlé et réduit en cendres, on n'entend plus rien (1). Lorsque l'attachement a été détruit, la soif ardente de plaisirs disparaît aussi. Et finalement vient la Paix.

Plus vous vous approchez de Dieu, et plus vous trouvez la Paix. La paix, la paix, la suprême paix! Plus vous vous approchez du Gange, et plus vous en sentez la fraîcheur — et vous la sentez davantage encore lorsque vous vous baignez.

1358. — Il existe un état où le multiple disparaît et où même l'Un n'existe pas, car l'unité présuppose la dualité.

1359. — Qu'est-ce que l'on éprouve dans le *samâdhi*? Le même état de joie que le poisson vivant que l'on rejette dans l'eau après l'en avoir sorti quelque temps.

1360. — C'est un endroit plein de mystère que ce séjour où il n'existe plus ni instructeur ni disciple. *Brahmajnâna*, la connaissance de Dieu, est cet état mystérieux d'unité dans lequel il n'y a plus de distinction entre le *gourou* et son disciple.

1361. — *Quand on demanda au Maître si, en* samâdhi, *il était conscient de ce monde terrestre, il répondit* : « Il existe au fond de l'océan des collines et des montagnes, des gorges et des vallées, mais on ne peut les voir de la surface de l'eau. De même, dans l'état de *samâdhi*, on ne voit que la grande étendue de *Sachchidânanda*, et la conscience individuelle reste latente en nous. »

1362. — Dans la vraie sagesse (*jnâna*) il ne reste pas la moindre trace d'ego. Sans *samâdhi*, la sagesse ne s'obtient jamais. *Jnâna* est comme le soleil de midi : vous regardez autour de vous et ne trouvez pas votre ombre. Ainsi, celui qui atteint *jnâna* ou *samâdhi* ne conserve pas une ombre d'égoïsme. Mais même s'il reste un peu d'ego en lui, soyez certains qu'il est composé seulement de *vidyâ* (éléments purement divins) et non pas d'*avidyâ*, d'ignorance.

(1) Voir aussi 531 ci-dessus.

1363. — *Comme on soulevait la question de savoir si le Bouddha était athée, Shrî Râmahrishna dit :* « Il n'était pas athée, mais il ne pouvait expliquer ses réalisations. Savez-vous ce que Bouddha veut dire ? Cela signifie devenir un avec *bodha*, l'Intelligence suprême, devenir la pure Intelligence elle-même par une intense méditation. Cet état de réalisation de soi est entre *asti* et *nâsti*, être et non-être. L'être et le non-être sont des modifications de *Prakriti*. La réalité les dépasse tous deux. »

1364. — Passez de l'autre côté de la connaissance comme de l'ignorance. L'ignorance est la conscience de la multiplicité, c'est-à-dire la connaissance de la diversité sans celle de l'unité, sans la conscience du seul Dieu. La vanité due à l'érudition provient de l'ignorance. La conviction que Dieu réside en toute chose, qu'il y a de l'unité dans la variété, est dite Connaissance de l'unité. Connaître Dieu intimement est la réalisation (*vijnâna*). Si une épine entre dans votre pied, vous prendrez une seconde épine pour l'extirper, puis vous les jetterez toutes deux. De même, pour vous débarrasser de l'épine de l'ignorance, vous vous servirez de l'épine de la connaissance. Puis, vous vous débarrasserez aussi bien de l'épine de l'ignorance que de celle de la connaissance afin de réaliser complètement l'Absolu, car celui-ci est au-delà de la connaissance comme de l'ignorance.

Ce qui demeure quand on a rejeté les deux épines de la connaissance et de l'ignorance, c'est la conscience absolue et éternellement pure, *nitya-shuddha-buddha-rûpam.* Mais comment puis-je vous l'expliquer ? Supposez qu'on vous demande quel est le goût du beurre clarifié ? Tout ce qu'on peut répondre à une pareille question, c'est que le goût du beurre ne ressemble à rien d'autre qu'au goût du beurre.

L'absolu est au-delà de la connaissance et de l'ignorance, au-delà du péché et de la vertu, des bonnes et mauvaises œuvres, de la pureté et des souillures que peuvent comprendre les facultés limitées de l'homme [1].

[1] Voir aussi 1243 et 1278 (variante) ci-dessus.

1365. — Lakshmana dit un jour à son divin frère Râma : « N'est-il pas étrange, ô Râma, qu'un homme pieux comme Vasishtha Déva ait pleuré la mort de ses fils et refusé d'être consolé ? » Râma répondit : « Frère, souviens-toi que quiconque possède la connaissance relative de l'unité (Dieu) doit en même temps posséder l'ignorance relative. » Un tel homme ne participe pas à la nature des choses libérées de l'ignorance à l'égard de Dieu car, pour lui, l'ignorance et la connaissance sont corrélatives. En effet, la connaissance de l'unité dans l'univers présuppose une connaissance conjointe de la diversité. Celui qui a conscience de l'existence de la lumière a conscience aussi de celle des ténèbres (1).

1366. — Une jeune fille demandait à son amie mariée : « Ton mari vient d'arriver. Quelles joies ressens-tu quand tu te trouves avec lui ? Explique-moi. » La jeune femme répondit : « Ma chérie, tu comprendras cela quand tu seras mariée toi-même ; comment pourrais-je te l'expliquer maintenant (2) ? »

F. — Psychologie du samâdhi

1367. — Quand son nid a été détruit, l'oiseau s'envole vers le ciel. De même, quand le mental n'a plus conscience du monde extérieur et du corps, l'âme de l'homme (*jîvâtman*) prend son essor dans le ciel suprême du *Paramâtman* et se plonge en *samâdhi*.

1368. — Il faut que l'humain meure avant que le divin ne se manifeste. Mais cette divinité doit s'évanouir à son tour pour faire place à la manifestation plus haute de la Mère bienheureuse (Brahmamayî). C'est sur le corps de la divinité morte (Shiva) que la Mère Divine danse Sa danse céleste (3).

1369. — Lorsque le camphre a brûlé, il ne reste aucun résidu. Quand le *samâdhi* sans forme est atteint,

(1) Voir aussi 807, 1257 et 1268 ci-dessus.
(1) Voir aussi 278 ci-dessus.
(1) Voir aussi 1599 ci-dessous.

il ne reste plus ni « moi », ni « Toi », ni univers ; le mental et l'ego sont plongés dans le *Brahman* absolu [1].

1370. — Quand l'ego a disparu, le *jîva* meurt, et fait place à la réalisation de *Brahman* dans le *samâdhi*. Alors c'est *Brahman*, et non *jîva*, qui réalise *Brahman* [2].

1371. — Celui qui n'a pas réalisé Dieu ne peut pas entrer en extase. Lorsqu'un poisson émerge, il trouble la surface de l'eau, et plus le poisson est gros, plus l'eau est agitée.

1372. — Dieu est au-delà du mental et de l'intelligence tant que ceux-ci sont limités par la relativité ; mais lorsqu'ils sont purifiés, Dieu Se manifeste à eux. Ce sont la luxure et la richesse qui souillent l'esprit. Tant qu'*avidyâ* règne dans le cœur, le mental et l'intelligence ne peuvent jamais être purs. En général ils sont différents l'un de l'autre, mais après purification, ils deviennent un et se résolvent en *chaitanya* (conscience pure). Alors Dieu, qui est *chaitanya*, Se manifeste à *chaitanya* [3].

G. — Le vijnâna qui vient après le samâdhi

1373. — Le saint qui redescend du *samâdhi* à un plan spitituel inférieur recouvre, de par la volonté de ma Mère, son ego différencié (*aham*), atténué et purifié.

Retrouvant ainsi son ego, le saint est replongé dans le monde de la relativité. Tant que pour lui son ego est réel (relativement), le monde est réel aussi, et l'Absolu est irréel (relativement).

Avec l'ego différencié qui lui a été restitué, il perçoit le cosmos (*Mâyâ*) comme réel. Mais son ego ayant été purifié par la vision divine, il voit les phénomènes de l'univers comme des manifestations de l'Absolu à nos

[1] Voir aussi 1251 ci-dessus.
[2] Voir aussi 1341 ci-dessus.
[3] Voir aussi 1080 ci-dessus.

sens ([1]). Il voit également le cosmos comme *vidyâ* ou comme *avidyâ*.

1374. — Le *vijnânin* est celui qui a dans le *samâdhi* réalisé Dieu à la fois comme Dieu personnel et comme l'Impersonnel ou Indifférencié.

Les *vijnânins* ont réalisé que l'Absolu ou Inconditionné est ce qui cause, comme Énergie divine première, cette différenciation (*bheda*) en Dieu et cosmos, en âme et univers. Ils ont vu Dieu à la fois intérieurement et extérieurement, et ils ont reçu cette révélation directement de Lui. Le Dieu personnel leur a dit : « Je suis l'Absolu (*nirguna-Brahman*) des Upanishads, réalisé dans le *samâdhi*. J'ai causé cette différenciation. Je suis l'origine des vingt-quatre catégories (*tattvas*), de l'âme humaine et du monde. »

Le Dieu personnel, créateur, conservateur, destructeur et cause de cette différenciation, S'est manifesté sous diverses formes aux *bhaktas* qui cherchent uniquement le Dieu personnel (*Ishvara*), ainsi qu'aux *vijnânins*, en tant que Personne douée des trois *gunas*. *Le sattvaguna* de la Personne divine conserve, son *rajas* crée et son *tamas* détruit. Ces trois qualités résident dans la Personne divine, mais Elle n'est pas en elles ; Elle est sans aucun attachement.

Ainsi le *vijnânin*, avec son âme, son ego purifié, a vu Dieu, le côté personnel de l'Absolu, aussi bien que le côté impersonnel. Il a entendu Sa voix à la fois intérieurement et extérieurement. Mieux encore, il Lui a parlé. Il L'a servi comme père, comme mère, comme fils, comme époux, comme serviteur, comme frère, etc. Selon le témoignage de ces *vijnânins*, de ces hommes parfaits, le cosmos (*Mâyâ*) n'est pas une illusion, mais la manifestation de l'ego différencié, mais purifié, de l'Être réel en tant que Personne qui a créé (ou de Laquelle ont émané) l'âme humaine et l'âme de tous les êtres créés ainsi que l'univers.

([1]) Voir aussi 640 et 1090 ci-dessus et 1503 ci-dessous.

Ce témoignage est infaillible parce qu'il a pour base une Révélation.

Le Seigneur S'est révélé aux *rishis* comme à la fois personnel et impersonnel. De telles Révélations se produisent de temps à autre pour le salut de l'humanité et pour la joie des adorateurs.

1375. — *Jnâna* est la réalisation de l'*Atman* par l'élimination de tous les phénomènes. Cela s'accomplit par un discernement progressif qui vous amène au *samâdhi* et à la réalisation de l'*Atman*.

Vijnâna, c'est la connaissance dans son entière plénitude. Il est des hommes qui ont entendu parler du lait, d'autres qui l'ont vu, d'autres enfin qui l'ont goûté. Celui qui en a seulement entendu parler est un ignorant. Celui qui l'a vu est le *jnânin*. Mais seul celui qui l'a goûté a atteint *vijnâna*, c'est-à-dire l'a connu pleinement. Voir Dieu et entretenir avec Lui des relations comme avec son parent le plus proche, voilà ce qu'on appelle *vijnâna* (1).

Pour y arriver, il faut d'abord suivre le chemin négatif de *neti*, *neti*, « pas ceci, pas ceci ». Il n'est pas les cinq éléments. Il n'est ni les sens, ni l'esprit, ni l'intelligence, ni l'ego. Il est au-delà de toutes catégories. Pour arriver sur la terrasse de la maison, vous laissez derrière vous, une à une, toutes les marches de l'escalier. Sans doute les marches ne sont pas la terrasse, mais quand vous arrivez en haut, vous découvrez que cette terrasse est faite des mêmes briques, de la même chaux, du même mortier, du même sable que l'escalier (2).

Celui qui est le suprême *Brahman* est le même que celui qui est devenu le *jîva-jagat*, les vingt-quatre catégories (*tattvas*) des philosophes (3). Ce qui est l'*Atman* est devenu les cinq éléments. Vous pouvez vous demander pourquoi la terre est si dure, puisqu'elle est sortie de l'*Atman*. Tout est possible à la volonté de Dieu.

(1) Voir aussi 260, 1301 et 1353 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1146 ci-dessus.
(3) Voir aussi 29, 1262, 1279 et 1283 ci-dessus et 1388 ci-dessous.

La chair et les os ne viennent-ils pas du sang et de la semence? L'écume de l'océan peut devenir très dure!

L'homme qui est parvenu à *vijnâna* peut encore continuer à vivre dans le monde. Car alors il perçoit clairement que Dieu est Lui-même devenu le monde des êtres vivants et des substances non-vivantes, qu'Il n'est pas en dehors du monde. Lorsque Râmachandra, parvenu à *jnâna*, refusa de rester dans le monde, Dasharatha lui envoya Vasishtha pour l'instruire. Vasishtha dit à Râmachandra : « Râma, si le monde est en dehors de Dieu, tu peux y renoncer. » Et Râmachandra ne répondit rien, car il savait fort bien que rien n'existe en dehors de Dieu (1).

1376. — Tout le monde ne peut pas réaliser l'Absolu. Mais celui qui, après avoir réalisé Dieu comme Absolu, reste sur le plan du relatif pour jouir de la divine *Lîlâ*, celui-là a une dévotion parfaite. C'est seulement si vous avez rendu visite à la Reine d'Angleterre que vous pouvez exactement décrire ses attitudes et sa façon d'agir. Bharadvâta et d'autres *rishis* priaient ainsi Râma : « En vérité, ô Râma, tu es le *Brahman* absolu qui S'est incarné devant nous sous forme humaine. Et Tu apparais sous cette forme parce que Tu T'es enveloppé dans le nuage de Ta *Mâyâ.* » Ces *rishis* étaient entièrement dévoués à Râma ; leur dévotion était parfaite.

1377. — Celui qui a réalisé le Seigneur voit qu'Il Se manifeste en toutes choses ; Il Se révèle surtout en l'homme, et plus particulièrement dans les âmes qui se sont spontanément fixées sur Dieu et détournées des petites choses de ce monde, « de la femme et de l'or » (2).

1378. — Celui qui n'a pas réalisé Dieu s'imagine forcément, dans son ignorance, que le corps et l'âme sont pareils. Mais celui qui a réalisé le Seigneur comprend clairement que l'âme et le corps sont deux choses dissemblables (3).

(1) Voir aussi 358 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1409 ci-dessous.
(3) Voir aussi 42 ci-dessus et 1419 ci-dessous.

1379. — Ceux qui sont simplement *jnânins* sont timides de nature, comme les novices au jeu de dés qui ne pensent qu'à faire avancer leurs pions jusqu'à la case centrale (1). Mais le *vijnânin* n'a peur de rien. Il a réalisé les aspects personnel et impersonnel de Dieu. Il a parlé avec Dieu et il a goûté la Béatitude divine. Il est heureux s'il peut, par sa pensée constante de Dieu, plonger son esprit dans l'Absolu. Mais il est heureux aussi quand son esprit en reste dégagé et s'occupe du monde des phénomènes.

1380. — Le *jnânin* qui n'est que *jnânin* est monotone. Il analyse toujours « pas ceci, pas cela », « tout ceci n'est qu'un rêve ». Moi j'accepte à la fois l'Absolu et le phénomène (2).

1381. — Lorsqu'on a réalisé Dieu et atteint le *samâdhi*, on n'éprouve plus la nécessité de la discrimination et de la connaissance (*jnâna-vichâra*). *Jnâna-vichâra* n'est possible que tant que l'on perçoit la multiplicité, que l'on a conscience de « je », de « toi », du monde, des *jîvas*, etc. Quand se révèle la vraie connaissance de l'unité absolue, l'homme connaît une paix parfaite. C'était le cas de Tailanga Swâmi.

1382. — *Shrî Râmakrishna.* — Représentez-vous dix urnes pleines d'eau, dans lesquelles le soleil se reflète. Combien verrez-vous de soleils ?

Un disciple. — Dix soleils reflétés et naturellement, en plus, le vrai soleil.

Shrî Râmakrishna. — Et si l'une des urnes est brisée, combien verrez-vous de soleils ?

Le disciple. — Neuf, plus le vrai soleil.

Shrî Râmakrishna. — Supposez maintenant que neuf des urnes soient renversées, combien de soleils verrez-vous alors ?

Le disciple. — Un soleil reflété et le vrai soleil.

Shrî Râmakrishna (à Girish). — Et que restera-t-il si la dernière urne est renversée ?

(1) Voir aussi 783 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1186 et 1289 ci-dessus.

Girish. — *Le soleil lui-même.*

Shrî Râmakrishna. — Non, nous ne pouvons exprimer par des mots ce qui demeure, ce qui reste. S'il n'y a pas un soleil reflété, comment pouvez-vous savoir que le vrai soleil existe ? Dans le *samâdhi*, l'égoïsme est détruit. Un homme qui redescend du *samâdhi* à un plan inférieur de la conscience, ne peut exprimer ses expériences par des mots (1).

1383. — Quand l'esprit de Kacha, fils de Brihaspati, le prêtre des dieux, revint au monde des sens après une parfaite extase (*nirvikalpa-samâdhi*), les *rishis* lui demandèrent : « Comment vous sentez-vous maintenant ? » Kacha répondit : « Je sens que dans tout, Dieu est immanent. Je ne vois rien d'autre que Lui. C'est Lui qui est devenu toutes choses. Je ne sais plus quoi accepter (comme réel) et quoi rejeter (comme irréel). »

1384. — La vision de Dieu ne peut être décrite avec clarté. On peut cependant expliquer jusqu'à un certain point ce qui se rapporte à cet état.

Vous avez sans doute observé qu'au théâtre, avant l'ouverture du spectacle, le public parle de sujets variés : politique, famille, affaires officielles. Soudain le rideau se lève et laisse voir les acteurs et les décors : montagnes, cottages, rivières, etc. Instantanément, tout bruit s'arrête, les conversations cessent et chaque spectateur donne son attention complète à la scène nouvelle qui se joue devant lui.

Celui qui a reçu la bénédiction de la Vision divine est dans un état quelque peu semblable à celui des spectateurs.

1385. — Il est difficile à un homme qui revient directement du *samâdhi* où il a vu Dieu, d'attacher son esprit aux mesquineries d'ici-bas. Il ne s'intéresse plus à rien dans ce monde des phénomènes. Il recherche la compagnie des âmes pures, non touchées par le monde

(1) Ceci est une allusion à une théorie classique dans la philosophie hindoue (*bimbapratibimba-vâda*).

et les joies qu'il procure : argent, honneurs, titres, pouvoir, plaisir des sens.

1386. — Comme dans la musique les notes montent graduellement du point le plus bas au point le plus élevé, puis redescendent en ordre inverse, de même après avoir éprouvé la non-dualité dans le *samâdhi*, on redescend à un plan inférieur pour y vivre avec la conscience de l'ego. On n'atteint le cœur du bananier qu'après l'avoir dépouillé de ses enveloppes les unes après les autres, et seulement alors on trouve la partie essentielle. Mais ensuite, on doit se dire que ces enveloppes font aussi partie de la plante et qu'il faut les deux choses pour faire un tronc complet.

1387. — A présent je *vois* que *tout ce qui est est Dieu*. C'est Lui qui est devenu toute chose. Il y a une phase où le mental et la *buddhi* sont perdus dans l'Absolu, qui ne peut être conçu comme étant composé de parties.

A la fin du *samâdhi*, je dois descendre de deux tons au moins au-dessous de la plus haute note de la gamme avant de pouvoir articuler un mot. Le Védânta a été expliqué par Shankara. Le *vishishtâdvaïta* (monisme mitigé) de Râmânuja voit les choses sous un autre angle.

1388. — Le *vishis htâdvaïta-vâda* établit que l'Absolu (*Brahman*) ne doit pas être considéré comme distinct du monde (*jagat*) et de l'âme (*jîva*) (¹). Les trois, assemblés, font un, trois en un et un en trois. Prenons le fruit du *bel* (²) et séparons l'écorce des graines et de la chair. Puis supposons qu'on veuille savoir le poids de ce fruit ; évidemment il ne suffirait pas de peser la graine seule. Pour en connaître le poids exact, il faut peser l'écorce, graines et chair. Évidemment nous nous disons d'abord que la chose la plus importante, c'est la graine. Ensuite, nous réfléchissons que la graine et l'écorce sont tirées de la même substance que la chair. Dans la première phase de ce raisonnement, nous disons : « Pas cela, pas

(¹) Voir aussi 29, 1262, 1279, 1283 et 1375 ci-dessus.
(²) Arbre fruitier sacré (*aeglé marmelos*).

cela. » De même l'Absolu n'est pas âme (pas âme limitée et individuelle). Et il n'est pas non plus le monde. L'Absolu est la seule Réalité, tout le reste est irréel. A ce moment-là nous allons un peu plus loin. Nous voyons que chair, graines et écorce sont de la même substance. De même, la substance dont nous tirons notre conception négative de l'Absolu est identique à celle dont nous tirons notre conception du monde des phénomènes et de l'âme limitée. Il faut faire remonter le relatif (*lîlâ*) jusqu'au même Être auquel on fait remonter l'Absolu (*nitya*). Par conséquent, comme le dit Râmânuja, l'Absolu est déterminé par l'âme limitée et le monde des phénomènes. Voilà la doctrine du *vishishtâdvaïta.*

1389. — Lorsqu'on étudie un fruit de *bel,* on l'analyse et l'on trouve qu'il se compose d'une écorce, de graines et de pulpe. Qu'est-ce qui constitue vraiment le fruit ? On rejette d'abord l'écorce comme non essentielle, puis on en fait autant des graines. Finalement on envisage séparément la pulpe et on la considère comme constituant seule le véritable fruit. Ensuite cependant vient une arrière-pensée. On se dit que le même fruit, qui comprend la pulpe, comprend aussi l'écorce et les graines. C'est l'ensemble qui constitue le fruit ([1]).

De même, lorsque nous avons perçu directement Dieu dans Son aspect sans prédicats, nous comprenons que la même Divinité qui est éternelle par nature a revêtu pour S'amuser la forme du monde.

1390. — *Shrî Râmakrishna demanda un jour à Narendra quel était son idéal de vie.* « *Rester absorbé en* samâdhi, *répliqua Narendra.* — Quelle mesquinerie ! *dit le Maître,* va au-delà du *samâdhi,* qui n'est pour toi qu'une bagatelle. »

1391. — *En une autre occasion, Shrî Râmakrishna posa à Narendra la même question et reçut la même réponse. Le Maître remarqua alors :* « Je te croyais plus sage ! Comment peux-tu bien te contenter d'un idéal si

([1]) Voir aussi 1287 ci-dessus.

limité ? Ce qui fait ma force, c'est de rejeter les limitations. Par exemple, j'aurais du plaisir à manger du poisson préparé de façons très diverses frit, bouilli, en soupe, avec des condiments, etc. Je jouis du Seigneur, non seulement dans Son unité inconditionnée, comme *Brahman* sans attribut, en *samâdhi*, mais aussi dans Ses manifestations variées, dans la douceur des relations humaines. Sois semblable à moi, *jnânin* et *bhakta* tout ensemble. »

1392. — *Bhâva* et *bhakti* ne sont pas la fin.

Chapitre XXIV

L'homme qui a réalisé le Divin

1393. — Quand on L'a vu, tout doute disparaît, et c'est le bon vent qui souffle. L'adorateur est débarrassé de tout souci, comme le batelier qui peut hisser une voile et fumer tranquillement sa pipe, tandis qu'un vent favorable pousse la barque.

A. — Différentes espèces d'hommes parfaits

1394. — Celui qui a parfaitement réalisé la Divinité est bien forcé de soutenir que la réalisation est le seul grand fait dans la vie spirituelle.

1395. — L'état de perfection (*siddha-avasthâ*) s'atteint en ce monde par plusieurs chemins. Il y a le *svapna-siddha*, le *mantra-siddha*, le *hathât-siddha* et le *nitya-siddha*.

Les *svapna-siddhas* sont ceux qui atteignent la perfection en recevant en rêve le *mantra* et en répétant ce *mantra*. Les *mantra-siddhas* sont ceux qui reçoivent le *mantra* d'un *gourou* dûment qualifié et qui exécutent sous sa direction des pratiques spirituelles ; de cette façon, ils deviennent parfaits. Les *hathât-siddhas* sont ceux qui atteignent soudainement à la perfection par la grâce d'un saint. Les *nitya-siddhas* sont ceux qui sont parfaits dès leur naissance ; ils sont pareils aux pousses

de la citrouille ou de la courge qui portent d'abord des fruits et fleurissent ensuite (1).

1396. — Certains hommes, après avoir mangé une mangue, s'essuient soigneusement les lèvres pour que personne ne se doute qu'ils en ont goûté, tandis que d'autres quand ils ont reçu un fruit, le partagent avec leurs camarades.

De même, il est des hommes qui, après avoir réalisé la Béatitude divine, ne prennent aucun repos avant d'avoir aidé leur prochain à la réaliser.

B. — L'ARRIVÉE DU DIVIN DANS LE COEUR

1397. — Celui qui a vu le Seigneur est un homme transformé.

1398. — Une femme chaste et pieuse, qui était aussi une épouse dévouée, vivait dans son foyer, servant avec un cœur plein d'amour son mari et ses enfants, et tenait en même temps son esprit fixé sur le Seigneur. Un jour, son mari tomba malade et mourut. Aussitôt après la crémation, elle brisa ses bracelets de verre et porta à la

(1) VARIANTE : « On trouve dans le monde cinq espèces de *siddhas*, d'hommes parfaits. Ce sont :

(a) les *svapna-siddhas*, ceux qui atteignent à la perfection par la voie d'une inspiration reçue en rêve.

(b) les *mantra-siddhas*, ceux qui atteignent à la perfection par la voie d'un *mantra* ou « Nom » de Dieu.

(c) les *hathât-siddhas*, ceux qui atteignent à la perfection soudainement, comme un homme pauvre qui devient brusquement riche pour avoir découvert un trésor caché ou épousé une femme riche. De la même façon, beaucoup de pécheurs, deviennent purs tout à coup, d'une manière ou d'une autre, et pénètrent au royaume des cieux.

(d) *kripâ-siddhas*, ceux qui atteignent à la perfection par la grâce de Dieu. De même qu'un homme, en défrichant une forêt, peut y découvrir un réservoir ou une maison, ce qui lui épargne la peine et les ennuis de s'en construire lui-même, de même certains hommes ont la bonne fortune de devenir parfaits sans avoir fait un grand effort personnel pour y arriver.

(e) les *nitya-siddhas*, ceux qui ont toujours été parfaits. Tout comme une plante de courge ou de citrouille produit d'abord le fruit, et ensuite la fleur, l'âme toujours-parfaite naît *siddha*, et tous ses efforts apparents pour atteindre la perfection n'ont pour but que de fournir un exemple de l'humanité. »

Voir aussi 331 et 879 ci-dessus et 1603 ci-dessous.

place une paire de bracelets en or ([1]). Les gens s'étonnaient de sa conduite peu naturelle, mais elle leur expliqua : « Jusqu'ici, le corps de mon mari a été fragile comme les bracelets de verre ; ce corps éphémère a disparu, il est à présent éternel et entier. Aussi ai-je rejeté les frêles bracelets de verre et je porte des ornements permanents. »

1399. — Les hommes dont l'âme est éveillée spirituellement se reconnaissent à certains signes. Ils n'aiment à parler et à entendre parler de nul autre que de Dieu. Ils sont comme le *châtaka* ([2]) qui, bien qu'il existe sept mers, le Gange, la Jamunâ, et tous les autres fleuves, ne veut pas, malgré sa gorge parcheminée par la soif, boire autre chose que de l'eau de pluie ([3]).

1400. — Râmachandra disait à Lakshmana : « Mon frère, là où tu verras une dévotion exubérante, sache que Je suis présent ([4]). »

1401. — Lorsqu'un roi veut être reçu dans la maison d'un de ses serviteurs, il commence par y envoyer de ses propres magasins tout ce qui est nécessaire : sièges, ornements, aliments, etc., afin que le serviteur puisse dignement recevoir son maître, avec tous les honneurs d'usage. De même, le Seigneur envoie l'amour, le respect et la foi dans le cœur assoiffé de Son adorateur avant d'y faire Lui-même Son entrée.

1402. — *Ananda*, la parfaite Béatitude intérieure, est un des signes de la vision de Dieu. Les vagues roulent à la surface de l'océan, mais au-dessous d'elles, les abîmes profonds dorment paisibles.

1403. — L'homme parvenu à la Béatitude divine en est complètement enivré ; sans même avoir bu de vin,

([1]) Il est d'usage que les femmes hindoues cessent de porter des bracelets et autres bijoux dès la mort de leur mari.

([2]) Oiseau mythologique, genre de coucou.

([3]) Selon certaines versions, le *châtaka* ne boit même de cette eau de pluie qu'au mois d'octobre, époque de grande sécheresse. C'est la pluie de Svâti (q. v.).

([4]) Voir aussi 481 ci-dessus.

il se comporte comme un ivrogne. Quand je suis assis aux pieds de ma Divine Mère, je me sens aussi ivre que si j'avais bu cinq bouteilles de vin. Lorsqu'on est dans cet état, il ne faut pas manger n'importe quoi ([1]).

1404. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quel est l'état que peut atteindre un homme parfait* (siddha-purusha) ? »

Il répondit : « De même que des pommes de terre ou des aubergines sont plus tendres quand elles sont bouillies (*siddha*), de même un homme devient tendre quand il atteint la perfection. Il perd tout égoïsme ([2]). »

C. — Quelques caractères de la perfection spirituelle

1405. — Il est vraiment un *âtma-jnânin* ([3]), celui qui est déjà mort dans cette vie, c'est-à-dire dont les passions et les désirs ont été détruits comme en un cadavre.

1406. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Keshab Chandra Sen :* « Si vous voulez aller plus loin et prêcher des choses toujours plus élevées, votre « secte » ne pourra subsister. Dans l'état de *jnâna*, former des sectes ne signifie plus rien ; c'est un vain rêve. »

1407. — Un homme qui arrive à la vraie Sagesse ne voit pas Dieu comme un être lointain, il ne Le sent pas hors de lui, mais en lui, dans le fond de son âme. Dieu est en tous, ceux qui Le cherchent Le trouvent en eux.

1408. — Une cruche maintenue sous l'eau en est à la fois remplie intérieurement et recouverte extérieu-

([1]) Variante (de la dernière phrase) : « Dans cet état, je ne puis plus rien manger. »

([2]) Jeu de mots. *Siddha*, en bangali, veut dire également parfait et cuit.

([3]) Celui qui connaît l'*âtman*, son véritable Moi.
Variante : « un homme ».

rement. De même, l'âme immergée en Dieu voit l'Esprit qui pénètre tout, au-dedans et au-dehors ([1]).

1409. — Lorsqu'on est parvenu à la réalisation de Dieu, on Le voit partout et en tout. Mais c'est dans l'homme que se trouve sa plus grande manifestation, et plus grande encore que toute autre est Sa manifestation dans les fidèles pleins de *sattva-guna*, ceux qui n'ont pas la plus légère passion pour « la femme et l'or » ([2]).

1410. — Plus l'amour de Dieu s'intensifie dans l'âme humaine après la réalisation, et plus il devient facile à l'homme de sentir la présence du Seigneur en toutes choses.

1411. — L'enfant qui tient son père par la main et marche au bord du fossé risque de lâcher la main de son père et de tomber dans le fossé. Il en est tout autrement pour l'enfant que son père tient par la main ; celui-là ne tombera jamais dans le fossé ([3]).

Ceux qui ont vu Dieu se sont débarrassés de leur moi inférieur. Ils agissent avec leur Moi supérieur, qui ne fait qu'un avec le Seigneur. Ils sentent que leur force ne vient pas d'eux-mêmes, mais de la Mère Divine. C'est Elle qui les guide. Séparés d'Elle, ils n'existent plus. L'enfant ne se sent fort qu'en présence de sa mère.

1412. — Tant qu'une inondation n'a pas fait déborder la rivière, vous devez suivre ses méandres pour arriver à la mer. Mais pendant l'inondation, tout le pays est recouvert d'une nappe d'eau, et de n'importe quel point, vous pouvez vous rendre en droite ligne jusqu'à la mer ([4]).

1413. — Lorsque la moisson est faite, vous n'avez plus besoin de contourner le champ, vous pouvez le traverser directement.

([1]) Voir aussi 1434 ci-dessous.
([2]) Voir aussi 481 et 1377 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 771 ci-dessus.
([4]) Voir aussi 1061 ci-dessus et 1602 ci-dessous.

1414. — Il est vrai que lorsqu'un disciple a réalisé Dieu, il désire aussi voir Son jeu (*lîlâ*). Quand Râmachandra entra dans la ville des *Râkshasas* (tribu des démons) après la destruction de Râvana, la vieille Nikashâ [1] chercha à se sauver. Lakshmana dit alors : « Pourquoi cette fuite, Râma? Nikashâ est si vieille, elle a tant souffert de la mort de ses fils, et cependant elle redoute de mourir et cherche à s'enfuir! » Râma appela Nikashâ et lui dit de s'approcher sans crainte, puis il demanda les raisons de sa fuite. Nikashâ répondit : « O Râma, dans ma longue vie j'ai bien souvent observé Ton jeu, et c'est pour le voir longtemps encore que je voudrais continuer à vivre [2]. »

1415. — *Mâyâ* peut-elle subsister dans l'âme émancipée? Les bijoux ne peuvent être confectionnés avec de l'or pur. Il faut, pour les façonner, un alliage avec un autre métal. Un homme complètement dépourvu de *Mâyâ* ne peut durer plus de vingt et un jours [3]. Aussi longtemps que l'homme réside dans un corps, il doit avoir un peu de *Mâyâ*, ne serait-ce qu'une quantité minime, pour permettre au corps de continuer à remplir ses fonctions.

1416. — La graine de l'égoïsme ne peut être détruite aisément. Quand la tête d'une chèvre est séparée de son corps, celui-ci s'agite encore pendant quelque temps, jusqu'à ce que la chèvre soit tout à fait morte. Il en est ainsi de l'égoïsme d'une personne [4].

1417. — Le *paramahamsa* peut aussi être comparé à un vase rempli d'eau jusqu'aux bords. Cette plénitude indique l'état parfait de *brahmajnâna*. Le contenu, ou

(1) La mère de Râvana, roi des Râkshasas.
(2) Épisode du Râmâyana.
(3) Voir aussi 193 et 1248 ci-dessus et 1491 ci-dessous.
(4) Variante : « Lorsque la tête d'une chèvre est séparée du corps, le tronc remue encore quelque temps, et montre des signes de vie. De façon analogue, bien que chez l'homme parfait l'*ahamkâra* ait été décapité, il a encore assez de vitalité pour faire que cet homme exerce les fonctions de la vie physique, mais il ne suffit pas pour attacher cet homme de nouveau à « la femme et l'or ».

une partie du contenu de ce vase, peut être versé dans un autre récipient, qui est le disciple.

1418. — Deux *sâdhus*, le père et le fils, vinrent un jour à Dakshineswar. Seul le fils avait acquis la connaissance d'un vrai *jnânin*. Ils étaient assis tous les deux dans ma chambre et s'entretenaient avec moi, lorsqu'un cobra sortit d'un trou de rat et mordit le fils. Le père, extrêmement inquiet, demanda de l'aide aux personnes présentes. A son grand étonnement, son fils resta impassible, et quand on lui demanda la raison de son calme, il déclara en riant : « Qui est le serpent ? et qui est mordu ? » Il « réalisait » l'Unité et ne pouvait, par conséquent, faire aucune différence entre un homme et un serpent. La morsure du cobra n'eut aucune suite (1).

1419. — L'esprit captif de l'amour pour « la femme et l'or » est comme une noix de bétel encore verte qui adhère à sa coque. Quand elle se dessèche, l'écorce et l'amande se séparent. Si alors, on secoue la noix, on entend remuer l'amande. De même, quand l'amour pour « la femme et l'or » s'est desséché dans l'homme, celui-ci se rend compte que l'âme et le corps sont deux choses totalement différentes (2).

1420. — Quand les Juifs clouèrent Jésus sur sa croix, comment put-il, malgré tant de douleur et de souffrance, prier pour qu'il leur fût pardonné ? Quand on perce avec un clou une noix de coco fraîche, même l'amande est atteinte. Mais quand la noix est desséchée, l'amande se sépare de l'écorce et n'est pas tou-

(1) Voir aussi 720 ci-dessus.

(2) VARIANTE : « Lorsque la noix de bétel est encore verte, la coque et la noix adhèrent l'une à l'autre, et il est difficile de les séparer. Mais quand la noix a mûri, l'écorce s'en sépare et l'on entend les cerneaux rouler à l'intérieur de la coque quand on la secoue. »

AUTRE VARIANTE : « Le corps naît, et il doit mourir. Mais pour l'âme il n'y a pas de mort. Quand la noix de bétel est mûre, le fruit se détache de la coque, mais il est très difficule de les séparer tant que la noix est verte. Lorsqu'on est parvenu à Dieu, on prend conscience de la séparation entre l'âme et le corps. »

Voir aussi 42 et 1378 ci-dessus.

chée par le clou qui traverse la noix. Jésus était comme la noix sèche ; son âme intérieure était séparée de son corps physique et les souffrances de ce corps ne l'atteignaient pas. Malgré les clous qui le perçaient de part en part, il pouvait prier calmement pour le salut de ses ennemis.

1421. — Lorsqu'on a réalisé Dieu, on a une nature d'enfant. On se rapproche de la nature de l'être sur lequel on médite. Or, la nature de Dieu est semblable à celle d'un enfant. De même qu'un enfant n'est lié par aucune qualité, Dieu est au-delà des trois *gunas*. C'est pourquoi les *paramahansas* s'entourent d'enfants, afin de prendre la même nature qu'eux.

D. — Le non-attachement de l'homme parfait

1422. — Lorsqu'un homme est parvenu à la réalisation, il ne se met pas à sauter dans tous les sens. Extérieurement, il ne change pas, mais toute sa perspective du monde en est transformée.

1423. — Après que la feuille du cocotier est tombée, nous voyons encore sa trace sur le tronc, comme une cicatrice qui indique la place où elle se trouvait.

Celui qui a atteint Dieu ne garde que les traces, les cicatrices desséchées de la colère ou des passions. Sa nature est devenue celle d'un enfant. Il s'attache rapidement aux choses et s'en détache de même. Il n'a rien de la consistance de *sattva*, *rajas* et *tamas*. Vous pouvez persuader un petit garçon de vous donner une pièce d'étoffe qui vaut plusieurs roupies en lui offrant à la place un jouet de quelques centimes, bien qu'il vous dise au premier moment : « Non, je ne veux pas la donner, c'est mon père qui me l'a achetée. » Pour l'enfant, tout le monde est pareil, il ne discerne pas entre le haut et le bas, et ne fait pas de distinction de caste. Si sa mère lui dit : « Celui-ci est ton frère », il mangera son riz dans la même assiette, même si l'enfant est le fils d'un charpentier de basse caste. Il n'a

nulle haine et nulle idée préconçue de pureté et de souillure (*shuchi* et *ashuchi*) (1).

1424. — Voici à quoi l'on reconnaît l'homme qui a vu Dieu : sa conduite est semblable à celle d'un enfant ; il a parfois l'apparence d'un esprit malin ; il ne s'occupe pas de son corps ; il paraît ne faire aucune distinction entre ce qui est pur et ce qui est impur, car il voit Dieu en toutes choses. Un tel homme a l'air d'un fou ; tantôt il rit, tantôt il pleure et tantôt il parle tout seul. Un moment il s'habille avec élégance, et l'instant d'après il met son unique vêtement sous son bras et va nu comme un petit enfant. Il finit par être comme insensible, comme un corps matériel, inerte et sans vie (*jadavat*) (2).

1425. — Le bienheureux qui a vraiment joui de la Vision divine devient comme un enfant, simple, ouvert (*sarala*). Il tourne les yeux vers un monde tout nouveau, dépouillé des noms et des formes. Souvent la vue de la Révélation qui s'offre à lui l'enivre du vin de l'Amour divin. Il ne fait qu'un avec la fontaine vivante de la sainteté. Pour lui par conséquent, il ne subsiste en général plus de distinction entre la pureté (*shuchi*) et l'impureté (*ashuchi*). Et enfin la conscience sensorielle l'abandonne de temps à autre : en *samâdhi*, il ressemble à une chose insensible, immobile, inanimée (*jada*).

1426. — La colère d'un saint homme est comme une ligne tracée à la surface de l'eau et qui disparaît rapidement.

1427. — Soyez certains que tant qu'un homme clame : « Allah-hû ! Allah-hû ! » (3) il n'a pas encore trouvé Dieu. Celui qui L'a réalisé devient silencieux.

(1) Voir aussi 183 et 740 ci-dessus.

(2) VARIANTE : « Tout comme un ivrogne met parfois son vêtement sur sa tête, et d'autres fois s'en fait une culotte, l'homme ivre de Dieu se conduit comme s'il n'était pas conscient du monde extérieur. »

Voir aussi 454 ci-dessus.

(3) Invocation arabe : « O mon Dieu! » littéralement : « Dieu, Lui! »

1428. — Comment l'âme émancipée vit-elle en ce monde? Elle y vit comme l'oiseau plongeur. Celui-ci plonge dans l'eau, mais l'eau ne mouille pas son plumage. Si quelques gouttes adhèrent à son corps, il les secoue en battant des ailes.

1429. — Le serpent est très venimeux. Il mord celui qui cherche à le capturer. Mais l'homme qui a appris l'art de charmer les reptiles peut impunément en porter sept autour de son cou et leur faire faire des tours de toute espèce. De même, celui qui vit ici-bas comme chef de famille, lorsqu'il a acquis le discernement et l'esprit de renonciation, ne sera jamais souillé par les attractions de ce monde (1). Discernement et détachement sont comme la « poussière magique » dont il est dit qu'elle assure l'immunité aux charmeurs de serpents.

1430. — Tant que le têtard n'a pas perdu sa queue, il ne peut vivre que dans l'eau. Quand sa queue tombe, il peut vivre également dans l'eau et sur la terre. De même, celui qui, par la contemplation divine, a perdu l'ignorance, comme un têtard perd sa queue, peut, à son gré, vivre dans le monde ou se plonger dans l'Océan de la Béatitude divine.

1431. — Le vent porte au loin, sur son aile, le parfum du bois de santal aussi bien que le relent des charognes, mais il ne se mélange pas à eux, il n'en est que le véhicule (2). Ainsi l'âme libérée et orientée vers Dieu (3), vit sa vie dans le monde sans se confondre avec lui.

1432. — Le fer, une fois converti en or pur, par l'attouchement de la pierre philosophale (*sparshamani*), peut être enfoui dans le sol ou jeté sur un tas de fumier, il reste toujours de l'or et ne retourne jamais à son état antérieur. Telle est la condition de celui dont l'âme a touché, ne serait-ce qu'une fois, les pieds du Seigneur

(1) Variante : « ... ne sera jamais empoisonné par le venin du désir et de l'égoïsme. »
(2) Voir aussi 1245 ci-dessus.
(3) Variante : « le *shuddha Atman* ».

tout-puissant. Qu'il demeure dans l'agitation du monde ou dans la solitude des forêts, plus rien ne peut le contaminer (1).

1433. — Il est des hommes qui préfèrent rester dans le monde après avoir réalisé Dieu. Ils peuvent voir à la fois au-dedans et au-dehors. La lumière éclatante de leur connaissance tombe sur toute chose en ce monde, et ils peuvent facilement discerner le bien du mal et l'éternel de l'éphémère.

1434. — Les hommes qui vivent dans ce monde en ignorant Dieu sont comme les habitants d'une hutte de terre sèche, sans autre ouverture sur le monde extérieur qu'une étroite fenêtre. Ils s'y meuvent dans un clair-obscur qui leur permet à peine de distinguer les contours des choses.

Mais ceux qui ont réalisé Dieu dans cette vie et se sont approchés de Lui, sont les habitants d'une maison de verre où le grand soleil entre de toutes parts et illumine leur âme, leur permettant de discerner le mal du bien, et le passager de l'éternel (2).

1435. — Le monde est semblable à l'eau, et l'esprit humain au lait. Si vous les rassemblez, eau et lait se mélangeront. Mais si vous déposez votre lait dans un récipient et si vous le laissez reposer, il deviendra de la crème. Barattez-le alors et faites-en du beurre, puis déposez-le dans l'eau et vous verrez que le beurre flottera, non attaché (3).

1436. — Narendra fait partie d'une classe élevée d'hommes. C'est la maison de *Nirâkâra* (Dieu sans for-

(1) Voir aussi 182 ci-dessus.

(2) Variante : « Savez-vous quel est l'état de celui qui a atteint *brahmajnâna ?* Il voit en lui et hors de lui l'Esprit qui pénètre tout ; il vit, semble-t-il, dans une maison de verre. »
Voir aussi 1408 ci-dessus.

(3) Variante : « Le lait, mis au contact de l'eau, se mélange facilement avec elle. Mais si on le transforme en beurre, il ne se mêle plus à l'eau, et flotte sur elle. De même l'âme, une fois parvenue à l'état divin, peut vivre en contact continuel, de chaque instant, avec d'innombrables âmes non régénérées, elle ne sera aucunement affectée par ces mauvaises fréquentations. »
Voir aussi 885 ci-dessus.

mes). Il a les qualités d'un homme. Personne, parmi les disciples qui m'entourent, ne lui ressemble. Je fais grand cas de lui. D'autres peuvent être des lotus au nombre restreint de pétales, mais Narendra est un lotus aux mille pétales. D'autres sont de petits ustensiles ou vases, il est le vase le plus spacieux. Parmi les citernes, il est le plus grand réservoir. Parmi les poissons, il est le grand saumon à l'œil rouge, les autres ne sont que petits poissons et menu fretin. Il est un grand récipient qui peut contenir bien des choses, il est un bambou à la tige très creuse. Il n'est l'esclave de rien, ni des affections, ni des sens (1).

1437. — Les *vaïds* (2) préparent un remède en bouteille, qui se nomme *makaradhvaja.* Ils entourent la bouteille de terre et la posent sur le feu. L'or qui est dans la bouteille se mélange, sous l'action de la chaleur, avec les autres ingrédients, et le remède est prêt. On retire la bouteille du feu, on la casse avec précaution et l'on recueille le remède qui se trouve dedans. Peu importe alors que les débris de la bouteille soient conservés ou jetés au loin. De même, il importe peu que notre corps reste ou disparaisse une fois que nous avons réalisé Dieu.

E. — L'homme parfait est au-delà du bien et du mal, mais ne fait jamais le mal

1438. — Le bien et le mal ne lient plus celui qui a réalisé l'unité de nature entre *Brahman* et lui.

1439. — Quand un voyageur passe dans la vallée et foule l'herbe courte sous la voûte immense du cèdre, il se dit : « Quelle différence de hauteur entre l'arbre et le brin d'herbe ! » Mais s'il continue sa route, escalade un sommet et, de là-haut, regarde le chemin qu'il a suivi,

(1) Ceci fut dit en 1885, longtemps avant que le monde eût entendu parler de Swâmi Vivekânanda.
Voir aussi 1562 ci-dessous.
(2) Alchimistes.

tout est devenu indistinct, et l'arbre géant et la graminée ne forment plus qu'une tache de verdure.

L'esprit humain constate ainsi des différences de rang et de position entre les hommes, mais quand il peut atteindre à la spiritualité et qu'il s'en va vers la Lumière divine, tout ce qui est terrestre se nivelle pour lui sur un même plan (1).

1440. — *Un* sâdhu, *fou de Dieu, vint au temple de Kâlî où habitait Shrî Râmakrishna. Un jour, il ne reçut pas la nourriture habituelle, mais, bien qu'il sentît la faim, il ne réclama pas sa pitance. Voyant un chien qui mangeait, à l'écart, les restes du repas, il alla caresser l'animal et lui dit : « Frère, pourquoi manges-tu tout seul ? Ne veux-tu pas me donner ma part ? » et il se mit à manger avec le chien* (2). *Après avoir pris son repas dans cette étrange société, le* sâdhu *entra dans le temple de Mère Kâlî et pria dans une telle extase de foi et de ferveur qu'un frisson parcourut tous ceux qui se trouvaient là.*

Quand il partit après avoir terminé ses prières, Shrî Râmakrishna demanda à son neveu Hriday de suivre cet homme, de l'observer et de venir plus tard lui rapporter ses paroles. Le sage, se voyant suivi par Hriday, se retourna au bout de quelques instants et lui demanda pourquoi il le suivait. Hriday répondit : « Seigneur, enseignez-moi quelque chose. » Le sage répondit : « Quand l'eau du marais bourbeux et l'eau du Gange sacré ne se distingueront plus à ta vue, quand le son du flageolet et la rumeur de la foule seront semblables à ton oreille, alors tu auras atteint la vraie sagesse. »

Quand Hriday revint rapporter ces propos à son oncle,

(1) Variante : « Lorsqu'un homme est dans la plaine, il voit l'humble brin d'herbe et le pin puissant, il et dit : « Comme l'arbre est grand, et comme l'herbe est petite! » Mais lorsqu'il monte sur un sommet et regarde d'en haut, l'herbe et l'arbre se fondent en une masse homogène de verdure.

De même, aux yeux des hommes qui vivent dans le monde, il y a des différences de situation et de rang : un tel est roi, et un tel cordonnier ; tel est un père et tel est un fils, etc. Mais lorsque s'ouvre la vision divine, tous paraissent égaux, et il ne subsiste plus de distinction entre bon et mauvais, entre noble et manant. »

(2) Voir aussi 34 ci-dessus et 1461 ci-dessous.

Shrî Râmakrishna s'exclama : « Cet homme est arrivé au pur état d'extase, au véritable état du sage! Les *siddhas* errent partout sous quantité de déguisements, comme des enfants, comme des fous, comme des esprits malins (1). »

1441. — Une *sannyâsinî* (2) vint une fois à la cour royale de Janaka. Le roi s'inclina devant elle, sans lever les yeux jusqu'à son visage. La *sannyâsinî* voyant cela, lui dit : « Il est étrange, ô Janaka, que vous ayez encore une pareille crainte des femmes! » La nature de celui qui a atteint la sagesse suprême (*jnâna*) est comme celle d'un petit enfant ; il ne voit aucune différence entre mâle et femelle.

1442. — L'état d'un *paramahansa* est comme celui d'un enfant de cinq ans qui ne fait aucune différence entre un homme et une femme. Cependant, pour donner l'exemple au monde, il doit être sur ses gardes à l'égard du sexe.

1443. — Les souillures légères qui s'attachent au sage (*jnânin*) en ce monde, n'ont pas grande importance. La lune a des taches qui ne l'empêchent nullement de donner sa clarté (3).

1444. — L'épée d'acier se change en épée d'or par l'attouchement de la pierre philosophale, et tout en gardant sa forme première, elle devient incapable de blesser qui que ce soit. De même, bien que l'apparence extérieure de l'homme qui a touché les pieds de lotus du Seigneur, ne soit pas changée, l'homme ne peut plus faire de mal à personne (4).

1445. — L'homme arrivé à la perfection, c'est-à-dire celui qui a vu Dieu, devient incapable de rien faire de mal. Le danseur parfait ne fait jamais de faux-pas (5).

(1) Voir aussi 452, 454 et 1403 ci-dessus et 1448 ci-dessous.
(2) Femme qui a fait le vœu de *sannyâsa*.
(3) Voir aussi 428 ci-dessus.
(4) Voir aussi 174, 181, 182 et 1432 ci-dessus.
(5) Voir aussi 1339 ci-dessus.

1446. — Vous pourrez faire tout ce que vous désirerez lorsque vous aurez fait vôtre la pensée de l'unité (1)

1447. — Les moines d'un certain monastère hindou sortaient tous les jours dans le village et, le bol à la main, allaient quêter leur nourriture. Un jour, dans sa tournée, un moine vit un riche propriétaire (*zemindar*) qui battait cruellement un pauvre homme. Ayant bon cœur, le moine supplia le *zemindar* d'arrêter ses coups, mais fou de rage, celui-ci se tourna alors contre le moine et le battit à son tour jusqu'à ce qu'il tombât sur le sol, inanimé. Un passant, ayant vu la scène, se rendit au monastère et raconta ce qui s'était passé. Les frères du moine coururent à l'endroit indiqué et rapportèrent le corps qu'ils couchèrent dans une chambre du monastère. Pendant longtemps, ses frères l'éventèrent, baignèrent son visage d'eau fraîche, lui versèrent un peu de lait dans la bouche, essayèrent de toutes façons de le ranimer sans arriver à le faire sortir de son évanouissement. Quand enfin il rouvrit les yeux et reprit conscience, un des moines, voulant voir S'il les reconnaissait, lui demanda : « Mahârâj, reconnais-tu celui qui te donne du lait ? » Le saint homme répondit alors faiblement : « Frère, celui qui m'a battu est le même que celui qui me nourrit maintenant. » On ne peut réaliser cette Unité de l'Esprit tant que l'on n'a pas atteint la conscience divine et dépassé le bien et le mal, la vertu et le vice (2).

(1) VARIANTE : « Lorsque vous avez en poche la divine Connaissance de l'*advaïta* (non-dualité), faites ce que vous voulez. Car alors nul mal ne peut plus venir de vous. »

(2) VARIANTE : « En traversant une rue encombrée, un saint homme marcha accidentellement sur le pied d'un homme méchant qui, pris de rage, battit le *sâdhu* sans pitié, jusqu'à ce que celui-ci tombât évanoui sur le sol. A grand peine, ses disciples le firent revenir à lui. Quand ils virent que le sage reprenait conscience de ce qui se passait autour de lui, l'un d'eux demanda : « Maître, reconnaissez-vous celui qui vous soigne en ce moment ? » Le *sâdhu* répondit : « C'est assurément le même que celui qui m'a frappé. » Un vrai *sâdhu* ne fait aucune différence entre un ami et un ennemi, car il voit le même esprit présent dans tous. »

F. — L'homme parfait et le travail

1448. — Celui qui a réalisé Dieu, erre de place en place, parfois comme un insensé, parfois comme un mauvais esprit, et ne fait aucune différence entre la propreté et la saleté. Parfois il semble un objet inanimé ; la vue de Dieu l'a frappé de mutisme, intérieurement et extérieurement. Parfois, comme un enfant, il s'attache à des bagatelles et se promène avec ses habits en paquet dans ses bras [1]. Mais s'il travaille pour le bien des autres, celui qui a vu Dieu a la bravoure d'un lion [2].

1449. — Quand on a atteint le *samâdhi*, tout *karma* tombe [3] ; *karma* en tant qu'activités mondaines, adoration extérieure, rosaires, rites, etc. Au commencement, il y a beaucoup à faire, mais cela s'apaise à mesure qu'on s'avance vers Dieu, jusqu'au moment où l'on renonce même aux prières et au chant des Noms du Seigneur [4].

1450. — *Shrî Râmakrishna dit un jour à Siva Nâth Sastri du* Sâdhâran Brâhmo-Samâj : « Tant que vous n'êtes pas présent à la réunion, on s'entretient beaucoup de vous, de vos affaires, de vos qualités, etc. Mais au moment où vous entrez, ces conversations s'arrêtent, tout le monde se réjouit de vous voir et s'écrie simplement : « Voici Siva Nâth Bâbu ! »

1451. — Une jeune femme, récemment mariée, se laisse absorber par ses devoirs de maîtresse de maison tant qu'elle n'a pas d'enfants. Mais dès qu'elle en a un, elle néglige ces détails et n'y trouve plus aucun plaisir. Toute la journée elle câline et embrasse son nouveau-né avec une joie intense.

L'homme, tant qu'il est en état d'ignorance, est toujours occupé à son travail, mais dès que l'amour de Dieu grandit en lui, il ne trouve plus de joie à rien

(1) Voir aussi 452, 454, 1403 et 1440 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1138 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1498 ci-dessous.
(4) Voir aussi 445 ci-dessus.

d'autre. Son seul bonheur consiste à servir Dieu et à faire Sa volonté. Son cœur se détourne de ses recherches précédentes, et il ne peut plus se passer de l'extase de la communion divine [1].

1452. — Le monde ne semble jamais vide lorsqu'on a réalisé Dieu. Celui qui est arrivé à Dieu voit qu'Il est lui-même, l'univers et toutes ses créatures. Un homme pareil, lorsqu'il nourrit ses enfants, a l'impression qu'il nourrit Gopâla en personne. Il voit Dieu en ses parents et les sert de son mieux. Si, après avoir réalisé Dieu, un homme vit dans le monde et mène une vie familiale, il est évident qu'il n'aura plus aucun rapport physique avec sa femme ; ils deviennent tous deux des adorateurs du Seigneur et passent leur vie en dévotions et en prières. Ils sont les serviteurs de tous. Comme Dieu réside dans tous les êtres, eux L'adorent en tout.

[1] Voir aussi 649 et 1227 ci-dessus.

LIVRE QUATRE

Expériences du Maître

Chapitre XXV

Sâdhanâs

A. — Premières expériences

1453. — *Quand le futur Shrî Râmakrishna était jeune et que son frère aîné le blâmait de négliger ses études, il répondait :* « Frère, à quoi me sert cette instruction qui ne peut que me faire gagner mon pain? J'aimerais mieux posséder la Sagesse qui, une fois acquise, illuminerait mon cœur et le satisferait à tout jamais. »

1454. — Dans cette région ([1]), on donne aux enfants pour leur déjeuner du riz soufflé. Ils le portent dans de petits paniers d'osier ou, s'ils sont très pauvres, dans un pan de leur vêtement, lorsqu'ils vont s'amuser dans les champs ou sur le chemin. Un jour, en juin ou en juillet, alors que j'avais six ou sept ans, je suivais un chemin étroit entre deux rizières, et je mangeais de ce riz que j'avais dans un panier. En regardant le ciel, j'y vis un magnifique et sombre nuage d'orage. Ce nuage envahissait rapidement le ciel tout entier, et un vol de grues, blanches comme neige, fuyaient devant lui. Ce contraste était si beau que mon esprit s'envola dans de lointaines régions. Perdant toute conscience de ce qui m'entourait, je tombai, et le riz s'éparpilla. Des gens me trouvèrent plus tard dans cet état et me

([1]) Haldarpukur.

portèrent dans leurs bras jusque chez mes parents. C'est la première fois que je perdis complètement conscience dans l'extase.

1455. — Pour bien méditer, il faut se libérer de tous les esclavages et de toutes les chaînes dont l'homme est entravé dès sa naissance : Chaînes de la haine, de la honte, de l'esprit de famille, des conventions sociales, de la peur, du prestige, de l'orgueil de caste et de l'égoïsme. Même le cordon sacré est une entrave ; il est un témoignage du « moi » et vous fait sentir que vous êtes un brahmane, supérieur aux autres hommes. Donc, pour méditer sur la Mère Divine, il faut se libérer en détachant toutes ces chaînes. Quand j'aurai fini ma méditation, je remettrai mon cordon sacré (1).

1456. — Dieu m'apparut dans ma jeunesse. A onze ans, je tombai sans connaissance dans un champ, et dès ce moment je ne fus plus le même. Je voyais un autre en moi. Lorsque je remplissais mes devoirs de prêtre, ma main, au lieu d'orner la statue de fleurs, les plaçait sur ma propre tête. Mon acolyte s'éloignait de moi. Il disait que la lumière de mon visage était telle qu'il avait peur de s'approcher.

1457. — La chambre avec ses portes et ses fenêtres, le temple, tout ce qui m'entourait, s'évanouit à mes regards. Il me sembla que plus rien n'existait. A la place des choses, je ne vis plus qu'un océan étincelant, dont les vagues furent, en un instant, sur moi, me roulant, me submergeant complètement. Je tombai suffoqué et perdis conscience (2).

(1) Hriday, le neveu du Maître, le trouva une nuit, dans les premiers temps de sa vie spirituelle, méditant dans la jungle, dépouillé de tout vêtement, même de son cordon sacré. Quand il lui demanda quel rapport pouvait exister entre la nudité et la méditation, le Maître lui répondit les paroles rapportées ci-dessus.
Voir aussi 448 et 451 ci-dessus.

(2) La vision décrite ci-dessus fut accordée au Maître alors que désespéré, il projetait de mettre fin à ses jours s'il ne voyait pas Dieu. Une autre fois, il la raconta ainsi :

« Je tombai sur le plancher de la chambre, complètement perdu dans l'extase de la vision. J'étais tout à fait inconscient de ce qui

1458. — Je n'avais ni honte ni timidité lorsque mes supplications et mes prières attiraient autour de moi un grand cercle de curieux. Je les voyais comme des ombres ou comme des silhouettes sur un tableau. Mais lorsque, dans un serrement de cœur inexprimable, je perdais ma conscience extérieure, chaque fois, au même instant, je voyais la radieuse forme spirituelle de la Mère qui me souriait et me parlait, ou encore me conseillait ou me consolait (1).

1459. — En ce temps-là, je ne m'occupais plus de la propreté de mon corps ; mes cheveux étaient longs et emmêlés, souillés de poussière et de boue. Mon corps, pendant la méditation, devenait, par la concentration intense, raide et immobile comme un bâton. Les oiseaux se perchaient sur ma tête, la prenant pour une masse inerte, et, en quête de nourriture, picoraient ma chevelure (2). Le fait de me séparer de Dieu me causait une telle douleur que, parfois, je roulais mon visage contre la terre où il s'écorchait et se déchirait. Les jours s'envolaient si vite dans les prières et les rites religieux que je n'en avais pas conscience. Seules les cloches et les conques, qui au crépuscule annonçaient la venue de la nuit, m'obligeaient à me rendre compte qu'un jour encore avait passé. Une frénésie de désespoir saisissait alors mon âme ; je me roulais à terre en criant : « Encore un jour de passé, Mère, et Tu n'es pas venue, Tu n'as pas paru à mes yeux. » L'angoisse me torturait et ceux qui me voyaient ainsi me tordre dans la douleur, me croyaient malade et atteint de coliques.

1460. — Un homme ordinaire aurait péri s'il avait

se passait autour de moi, et je ne sais pas comment passèrent ce jour et le suivant. La seule chose dont je me rendais compte, c'est que mon âme contenait un océan de joie ineffable dont je n'avais jamais eu l'expérience auparavant. En même temps, au plus profond de moi-même, j'étais conscient de la présence bénie de la Mère Divine.»

(1) Le Maître décrivait ainsi les moments où il priait et suppliait la Mère Divine, avec des cris et des larmes, de lui apparaître encore.

(2) Voir aussi 905 ci-dessus.

dû passer par le quart des expériences de métamorphose spirituelle par lesquelles, moi, je suis passé, dans mon corps et dans mon esprit. Ce corps-ci (*parlant de lui-même*) serait certainement mort si je n'avais heureusement passé la majeure partie de mes journée en extase dans la vision de la Mère Divine. Pendant six longues années, je n'ai pas dormi un instant ; je ne pouvais même plus fermer mes paupières. Je n'avais plus notion ni du temps, ni de mon corps. Dès que mon esprit s'écartait, même légèrement, de la Mère, une crainte horrible de la folie s'éveillait en moi. Parfois, debout devant un miroir, je touchais mes yeux et les trouvais insensibles. Alors j'éclatais en pleurs et disais à la Mère : « O Mère, les résultats de toutes mes prières et de ma foi absolue en Toi doivent-ils donc être une maladie incurable ? » Puis, immédiatement, venait la pensée opposée : « O Mère, peu importe mon corps, pourvu que Toi, Tu ne m'abandonnes jamais. Accorde-moi Ta vision et Ta grâce ! N'ai-je pas cherché mon refuge à Tes pieds bénis ? O Mère, je n'ai que Toi pour abri ! »

Pendant que je priais et pleurais, mon esprit était plein d'un étrange enthousiasme ; il était dégoûté du corps et se perdait dans la consolation des paroles et de la vision de la Mère [1].

1461. — A cette époque [2], j'avais à peine dépassé une expérience qu'une autre venait lui succéder. Ce tourbillon emporta le cordon sacré. Et même le pagne ne restait guère sur moi. Parfois, quand j'ouvrais la bouche pour appeler ma Mère, il me semblait que mes mâchoires touchaient les cieux et les enfers ; je sentais que je devais tirer la Mère à moi comme un pêcheur tire le poisson pris dans un filet. Par quels états j'ai passé pendant ces journées-là ! Tout le monde me croyait fou. Une petite excitation extérieure faisait vibrer

[1] Le Maître parle ici de l'époque qui suivit son mariage et où, de retour à Dakshineswar, il fut à nouveau saisi de la folie divine.
[2] 1860.

toutes les profondeurs de ma conscience spirituelle. Même une fillette dans la rue m'apparut sous les traits de Sîtâ, allant à la rencontre de son époux victorieux. Un jour, je vis un jeune Anglais debout, adossé à un arbre, les jambes croisées ; cela évoqua immédiatement à mon esprit la pensée de Krishna, et j'entrai en *samâdhi*. Parfois je me promenais dans les jardins du temple avec un bambou sur l'épaule. Une fois, je donnai à manger à un chien et je mangeai moi-même ses restes (1). La notion de caste avait perdu pour moi toute signification. Un homme de basse caste m'envoya un curry que sa femme avait préparé, et je le dégustai avec joie. Dans la *panchavatî*, je restais en profonde méditation dans une immobilité absolue. Mes cheveux, que je ne soignais pas, étaient tout emmêlés. Des oiseaux se posaient sur ma tête et y picoraient des grains de riz tombés pendant le culte! Souvent des serpents passaient sur moi ; ils ne s'en apercevaient pas, et moi non plus (2). Quelles visions passaient alors devant mes yeux, le jour et la nuit!

B. — Sâdhanâs tantriques et autres

1462. — La Brâhmanî se rendait parfois, pendant la journée, dans des endroits très éloignés de Dakshineswar, pour recueillir des objets rares et variés, qui sont mentionnés dans les Écritures comme étant nécessaires à la *sâdhanâ*. A la tombée de la nuit, elle me demandait de venir m'asseoir près d'elle. Je m'y rendais et méditais selon ses instructions, après avoir adoré Kâlî la Mère. A peine avais-je commencé d'égrener mon rosaire que j'étais envahi de ferveur divine et tombais en *samâdhi*. Je ne puis raconter maintenant la quantité de visions merveilleuses qui se succédaient avec rapidité. Je sentais fortement l'effet de ces rites. La Brâhmanî me guida dans tous les exercices men-

(1) Voir aussi 34 et 1440 ci-dessus.
(2) Voir aussi 902 ci-dessus.

tionnés dans les soixante-quatre principaux ouvrages tantriques. Beaucoup d'entre eux étaient des *sâdhanâs* très compliquées dans lesquelles bien des disciples perdent pied et glissent dans la dégradation morale; mais la grâce infinie de la Mère me fit passer intact à travers tous.

1463. — Je fus alors (1) en proie à une faim dévorante, que rien n'arrivait à rassasier. A peine avais-je mangé que j'avais faim à nouveau. Jour et nuit, j'étais obsédé par un seul désir, celui de manger. Je me demandais avec angoisse quelle pouvait être cette nouvelle maladie. Lorsque je consultai la Brâhmanî, elle me répondit : Ne t'inquiète pas, mon fils. Ceux qui progressent sur la voie de la spiritualité passent ainsi par des états anormaux. Attends! je vais te guérir. » Elle demanda à Mathur de rassembler dans une pièce toutes sortes de comestibles. Après quoi elle m'ordonna de rester nuit et jour dans cette pièce et d'y manger tout ce que je voudrais, quand j'en aurais envie. C'est ce que je fis. Selon mon caprice, je prenais tantôt une chose et tantôt une autre. Au bout de trois jours, j'étais guéri.

1464. — Je ne répétais plus alors (2) que le nom d'Allah. Je portais mes habits à la mode mahométane et récitais régulièrement le Namâz (3). Toutes les idées hindoues avaient disparu de mon esprit ; non seulement je ne m'inclinais plus devant les dieux hindous, mais je n'avais aucune envie de les voir. Après avoir passé trois jours dans cet état, je réalisai le but de cette forme de la religion (4).

1465. — J'ai pratiqué toutes les religions une fois, et j'ai suivi les sentiers des différentes sectes hindoues. Et partout j'ai constaté qu'ils mènent tous au même Dieu, mais qu'ils arrivent à Lui par des routes différentes.

(1) En 1861, pendant la *sâdhanâ* tantrique. Cet état se représenta plusieurs fois.
(2) Au moment où il pratiquait une *sâdhanâ* islamique.
(3) Prière que les musulmans doivent réciter cinq fois par jour.
(4) Voir aussi 575 ci-dessus.

1466. — Akshay [1] mourut sous mes yeux, mais cela ne me fit aucun effet ; j'observai de quelle manière la mort prend un homme. C'était comme une épée tirée de son fourreau ; l'épée restait la même et le fourreau était abandonné. Je fus heureux de ce que je vis et, à ce moment-là, je ris, je chantai et je dansai. Le corps fut alors emporté et brûlé. Mais le jour suivant, comme j'étais debout, à cet endroit (*montrant la véranda au sud-est de son logis*) je ressentis tout à coup un chagrin atroce de la mort d'Akshay ; il me sembla qu'on me tordait le cœur, comme on tord un linge mouillé. Cela m'étonna et je pensai que, par cela, Mère voulait m'enseigner quelque chose. Je ne m'intéressais très vivement ni à un corps ni à un neveu, mais si la perte de celui-ci me faisait éprouver un tel chagrin, que devait être la douleur des chefs de famille lorsqu'ils perdent leurs proches les plus chers ?

[1] Un neveu que le Maître aimait.

Chapitre XXVI

Prières et Visions

A. — Prières

1467. — Je priais ainsi la Mère Divine : « O Mère, révèle-Toi à moi, Toi qui es la personnification du bonheur (¹). » Parfois je suppliais : « O Seigneur des doux, ô Seigneur des humbles, ô Maître du monde, suis-je en dehors de Ton univers ? Je n'ai ni sagesse ni dévotion, ni le mérite des austérités. J'ignore tout ; ô Dieu, dans Ton infinie pitié, accorde-moi Ta vision. »

1468. — O ma Mère ! où es-Tu ? Révèle-Toi à moi. Râmaprasâda T'a vue et a obtenu Ta divine grâce. Suis-je donc un misérable que Tu ne viens pas à moi ?

1469. — O Mère Divine, je ne désire pas les honneurs que décernent les hommes ; je ne désire pas les plaisirs de la chair ; mais laisse mon âme se pénétrer de la Tienne comme le Gange et la Jamunâ à leur confluent. Mère, je suis sans *bhakti*, sans *yoga*, je suis pauvre et sans amis, je ne désire de louanges de personne au monde. Accorde à mon esprit de demeurer toujours à Tes pieds de lotus.

1470. — Maman, je m'abandonne à Ta compassion. Puisse le lotus de Tes pieds toujours me protéger de ce

(¹) Mâ Anandamayî, nom qui fut adopté plus tard par une femme, l'un des plus grands maîtres spirituels de l'époque contemporaine.

qui écarte de Toi Tes enfants! Je ne recherche pas, ô ma bonne Mère, les plaisirs des sens. Je ne cherche pas la gloire. Je n'aspire pas non plus aux pouvoirs qui permettent d'accomplir des miracles. Ce que j'implore, ô ma bonne Mère, c'est un pur amour (*bhakti*) pour Toi, un amour qui ne soit pas souillé par les désirs, un amour sans mélange, l'amour qui ne demande pas les biens de ce monde, l'amour pour Toi qui jaillit spontanément, au plus profond de l'âme immortelle! Fais aussi, ô ma Mère, que Ton enfant ne soit pas ensorcelé par *Mâyâ* et ne T'oublie pas. Fais qu'il ne se laisse pas prendre dans l'attrayant filet de *samsâra* que tu as tendu sous ses pas, et qui est fait « de la femme et de l'or »; fais qu'il ne T'oublie pas! Fais que je ne sois jamais pris sous le charme de toutes ces choses! O ma bonne Mère, fais que Ton enfant n'aie dans le monde rien d'autre que Toi! Je ne sais même pas chanter Ton saint Nom. Je n'ai pas la profonde dévotion, je n'ai pas non plus la connaissance qui conduit à Toi, je n'ai pas le véritable amour pour Toi! Dans Ton infinie compassion, veuille m'accorder cet amour!

1471. — Je n'ai pas le pouvoir de guérir les gens. Je n'ai jamais demandé ce pouvoir à ma Divine Mère. Ma prière constante est celle-ci : O Mère, accorde-moi *bhakti*, l'amour pur et sincère pour Toi, l'amour qui n'est entaché d'aucun désir humain tel que santé, plaisir, argent, renommée, etc. » Je ne Lui demande jamais le pouvoir de guérir les malades.

1472. — L'adorateur qui a déjà atteint l'Amour divin dit : « Seigneur, je suis la machine (*yantra*), Tu es le mécanicien (*yantrin*). Je suis le char, Tu es l'aurige. Je suis la chambre, et Tu es le locataire. Je suis le fourreau, et Tu es l'épée. Je dis uniquement ce que Tu me fais dire, j'agis uniquement comme Tu me fais agir, je me comporte comme Tu me fais me comporter. Pas moi, pas moi, mais Toi (1)! »

(1) Voir aussi 154, 245, 249 et 1339 ci-dessus.

1473. — Mère, voici l'ignorance et voici la connaissance. Emporte-les ; je ne les désire pas. Fais que je puisse avoir seulement un amour pur. Voici la pureté du corps et de la pensée, et voici leur impureté. Que puis-je en faire ? Donne-moi un amour pur. Oh ! voici le péché, et voici le mérite. Je ne désire ni l'un, ni l'autre. Donne-moi seulement le pur amour. Voici le bien et voici le mal. Oh ! reprends-les ! je n'en veux pas. Fais seulement que j'aie le pur amour. Voici les bonnes actions et voici les mauvaises. Place-moi au-dessus d'elles ; je ne les veux pas. Accorde-moi seulement d'avoir un amour pur.

1474. — L'homme qui aime la vérité est certain de réaliser Dieu. Si l'homme ne respecte pas la vérité, il se dégrade petit à petit. Après avoir atteint la réalisation de Dieu, je pris des fleurs dans mes mains et je dis à la Mère : « O Mère, reprends Ta sagesse et Ton ignorance, reprends Ta pureté et Ton impureté, Ton bien et Ton mal, Ta vertu et Ton péché ; ne me donne, ô Mère, que la pure *bhakti* ! » Mais à ces paroles, je n'ai pu ajouter : « Reprends Ta vérité et Ton erreur. » Je pouvais tout rendre à la Mère sauf la vérité (1).

1475. — Ne voyez-vous pas que parfois je suis animé de dévotion exclusive (*nishthâ*) pour, par exemple, la Déesse de l'univers, et que parfois je ne le suis pas ? Alors je me tourne vers toutes sortes de dieux et de déesses et je les adore tous avec une dévotion également intense ! Parfois je médite sur le Dieu absolu, *akhanda Sachchidânanda.* Tantôt je suis l'époux chaste [de la Divinité] et tantôt je suis infidèle. N'est-ce pas curieux ? Il y a des gens qui sont poussés par un sentiment qui leur est propre. Chez l'un, par exemple, le sentiment dominant sera l'amour de Krishna, chez un autre l'amour de Râdhâ, chez un autre encore la communion avec le Dieu absolu, et ainsi de suite.

(1) Voir aussi 788 et 789 ci-dessus.

B. — Visions ([1])

1476. — Lorsque cela m'était nécessaire, je voyais un jeune *sannyâsin* sortir de mon corps. Exactement semblable à moi en apparence, il venait m'enseigner toutes choses. Quand il surgissait ainsi, il m'arrivait de garder un peu conscience du monde extérieur ; parfois aussi, j'en perdais complètement la notion et ne pouvais plus sentir que cette présence. Quand le *sannyâsin* réintégrait mon corps, je revenais à moi. Tout ce que j'ai appris de lui, je l'ai retrouvé plus tard dans l'enseignement de Brâmanî, de Totâ Purî et d'autres.

1477. — J'eus, pendant que je pratiquais la *sâdhanâ*, diverses tentations. Je vis l'Esprit du Mal m'offrant la richesse, les femmes, les pouvoirs de toute espèce. J'invoquai la Mère — c'est un secret très grand — et lorsqu'Elle se révéla, je La suppliai de détruire l'Esprit du Mal. Je me souviens de la merveilleuse beauté de la Mère ; un de Ses regards ébranlait le monde.

1478. — *En décrivant son expérience de l'éveil de la* kundalinî, *le Maître dit* : « Lorsque je réalisai cet état de conscience de Dieu, quelqu'un, tout semblable à moi, vint et secoua énergiquement mes nerfs *idâ, pingalâ* et *sushumnâ* ([2]). Il effleura les lotus de six centres avec sa langue, et ces lotus qui se fanaient relevèrent aussitôt leurs corolles. Finalement, le lotus de *sahasrâra* s'épanouit entièrement. »

1479. — Lorsque je m'asseyais pour méditer, j'entendais distinctement de curieux craquements dans

([1]) Voir aussi 1583.
([2]) Depuis la plus haute antiquité, la physiologie hindoue admet l'existence dans la moelle épinière de deux courants nerveux parallèles (*idâ* à gauche et *pingalâ* à droite), formés chacun de faisceaux sensoriels et de faisceaux moteurs. Entre les deux, au centre même de la moelle épinière, se trouve un canal microscopique, *sushumnâ*, qui chez la plupart des hommes reste vide et inutilisé. C'est par ce canal que les yogins font monter la *kundalinî* (voir 1345 à 1351 ci-dessus).

toutes mes articulations, depuis les chevilles, comme si quelqu'un les bloquait une à une, afin que le corps pût rester immobile. J'étais obligé de conserver cette même position jusqu'à la fin de ma méditation, et alors les mêmes craquements se reproduisaient, dans l'ordre inverse, comme si l'on débloquait toutes mes articulations. C'est seulement après cela que je pouvais bouger ou me lever.

Parfois je voyais de petites taches de lumière, comme un essaim de lucioles devant mes yeux ; et d'autres fois j'étais enveloppé par un voile de brume lumineuse. Parfois aussi je voyais, soit avec les yeux ouverts, soit avec les yeux fermés, des vagues éblouissantes, comme de l'argent fondu, qui pénétraient toutes choses. Ne sachant pas quel en était le sens, ni si tout cela était utile ou nuisible pour mon progrès spirituel, j'ouvrais mon cœur à ma Mère et lui disais : « Mère, je ne sais pas ce que sont toutes ces choses. Je ne connais pas les *mantras*, ni tout ce qui est nécessaire pour Te réaliser. Enseigne-moi, ô Mère, comment il faut le faire! Qui d'autre pourrait m'aider? N'es-Tu pas mon seul refuge et mon seul guide? » Telle était nuit et jour mon ardente prière. Je pleurais amèrement, et ma douleur était extrême.

1480. — A cette époque, j'ai réellement senti sur ma main le souffle de la Mère. La nuit, quand il y avait de la lumière dans la pièce, je n'ai jamais vu Sa forme divine projeter de l'ombre sur les murs, et pourtant je regardais très attentivement. De ma propre chambre, je L'entendais monter à l'étage supérieur du temple, avec toute la joie d'une fillette, et les anneaux de Ses chevilles tintaient. Pour m'assurer que je ne me trompais pas, je La suivais et je La voyais alors, debout, les cheveux sur les épaules, sur le balcon du premier étage. Elle regardait tantôt Calcutta et tantôt le Gange.

1481. — A l'heure du culte, j'essayais, conformément aux injonctions des *Shâstras*, de penser que le pécheur en moi était brûlé, et que j'étais pur et parfait. Qui

savait alors qu'en chacun de nous se cache réellement une personnification du mal et qu'il faut la détruire? Dès le début de cette *sâdhanâ*, je commençai de sentir en mon corps une sensation de brûlure ; je me demandais ce que cela pouvait bien être. On me fit prendre des médicaments, mais sans aucun résultat. Un jour que je méditais ainsi dans la *panchavatî*, un homme à la peau noire et aux yeux rouges sortit de mon corps en titubant, comme s'il était ivre, et se mit à marcher devant moi. Peu après sortit de mon corps un autre homme à l'expression paisible, vêtu de la robe ocre et portant un trident. Il attaqua l'autre et le tua. Quelques jours après cette vision, je fus délivré de la sensation de brûlure dont je souffrais depuis six mois.

1482. — Un jour que j'étais assis dans ce qu'on appelle maintenant la *panchavatî*, dans un état d'esprit parfaitement normal, et nullement en extase, je vis tout à coup apparaître devant moi la forme lumineuse d'une femme infiniment gracieuse. Son éclat illuminait tout ce qui l'entourait. Je ne voyais pas qu'elle ; je voyais aussi les arbres, le Gange, tout. Je vis que c'était une forme bien humaine ; elle n'avait pas les particularités qu'ont les dieux (trois yeux, etc.). Mais ce n'est pas souvent que l'on trouve, même chez une déesse, une attitude aussi sublime, exprimant à la fois tant d'amour, de chagrin, de compassion et de résolution. Lentement, elle s'avança vers moi (elle venait du nord), son regard bienveillant constamment fixé sur moi. J'étais stupéfait et je me demandais qui elle pouvait être, lorsque brusquement un singe poussa un cri, sauta et vint s'asseoir près d'elle. Alors je compris dans un éclair que ce devait être Sîtâ, dont toute la vie s'était rassemblée autour de Râma, et à qui la seule souffrance était échue en partage!

Submergé par l'émotion, j'allais me prosterner à ses pieds en l'appelant « Mère » lorsqu'elle entra dans mon corps en me disant qu'elle me léguait le sourire qui était sur ses lèvres, Je perdis connaissance. C'est la première vision que j'aie eue les yeux ouverts, alors que je ne

méditais sur rien. Est-ce parce que ma première vision de Sîtâ fut celle de son aspect triste que ma vie a contenu ensuite tant de souffrances? Qui sait?

1483. — Je me demandais si toutes ces visions variées que j'avais eues, et toutes les paroles que j'avais entendues des lèvres mêmes de la Mère étaient fausses. N'étaient-ce là que des fantaisies de mon imagination? Aurais-je été berné par la Divine Mère? Cette pensée était pour moi une douleur et un blasphème. J'étais fort perplexe. En sanglotant, je priais la Mère : « Comment aurais-Tu pu me tromper ainsi, et profiter de ma sottise? » Des flots de larmes coulaient de mes yeux.

Peu après, je vis un jour comme une masse de fumée qui sortait du sol et qui emplissait l'espace devant moi. Au milieu de cette fumée apparut un beau visage, calme et expressif, avec une grande barbe. Fixant son regard sur moi, le visage dit solennellement : « C'est bien. Reste sur le seuil de la conscience relative. » Après avoir répété ces paroles par trois fois, le visage s'estompa peu à peu dans la fumée, qui disparut à son tour. Cette vision me rassura.

1484. — A cette époque (1), lorsque je m'asseyais pour méditer, je voyais émerger de mon corps un *sannyâsin* qui, le trident à la main, m'ordonnait de concentrer mon esprit sur Dieu, en laissant de côté toute autre pensée. Il me menaçait, si je ne lui obéissais pas, de me plonger son arme dans le corps. C'est ce même *sannyâsin* qui tua le *pâpa-purusha* (2). lorsque celui-ci sortit de moi. Lorsque je voulais voir des divinités dans des lieux éloignés ou prendre part à des chants religieux très loin du temple, je voyais cet être brillant sortir de mon corps, aller à ces endroits en suivant un chemin lumineux, et rentrer ensuite dans mon corps après avoir satisfait mon désir.

1485. — Le *bâbâjî* (3) était depuis toujours un grand

(1) Vers 1860.
(2) La personnification du mal. Voir 1481 ci-dessus.
(3) Il s'agit de Jatâdhari, moine mendiant vishnouïte qui vint à Dakshineswar vers 1864, et pour qui Shrî Râmakrishna avait

adorateur de Râmlala [1] qu'il emportait partout où il allait. Tous les aliments qu'on lui donnait lorsqu'il mendiait, il les faisait cuire et les offrait à Râmlala. Parfois celui-ci les mangeait ; parfois aussi il réclamait autre chose. De temps à autre, il se conduisait en enfant gâté, insupportable. Jatâdhâri se consacrait jour et nuit au service de l'image, et il était en permanence dans un état de profonde béatitude. Je pouvais voir agir Râmlala et je passais des journées entières avec le *bâbâjî* à le regarder. Avec le temps, Râmlala se montra de plus en plus familier avec moi. Tant que je restais auprès de Jatâdhâri, Râmlala était de bonne humeur, mais dès que je partais, il m'accompagnait dans ma chambre. Aucune persuasion ne pouvait l'en empêcher. Au début, je crus à une hallucination. Comment Râmlala, pour qui j'étais pratiquement un étranger, aurait-il pu me préférer à Jatâdhâri, qui avait consacré sa vie entière à le servir? Une fois, deux fois, je me dis que j'étais victime d'une illusion, mais la scène se répéta tous les jours. Je voyais Râmlala aussi nettement que je vous vois tous en ce moment. Tantôt il dansait gracieusement devant moi ; tantôt il sautait sur mon dos, ou exigeait que je le prenne dans mes bras. Parfois, je le tenais sur mes genoux. Il n'y restait pas longtemps, mais courait au soleil, dans les champs, cueillait des fleurs dans des buissons épineux ou sautait dans le Gange. Je lui faisais des observations ; je lui disais : « Ne cours pas au soleil, tu vas attraper des ampoules à la plante des pieds. Ne reste pas si longtemps dans l'eau, tu prendras froid et tu auras la fièvre. » Mais il faisait semblant de ne pas m'entendre. Il fixait ses beaux yeux sur moi et il souriait, ou encore, comme un méchant gamin, il continuait ses espiègleries, faisait la moue, et me faisait des grimaces. Parfois, je perdais patience et je criais :

une grande estime. *Bâbâjî*, petit père, est un nom affectueux que l'on donne volontiers aux moines de son Ordre.

[1] « L'enfant Râma ». C'était une petite statuette que Jotâdhâri avait adoptée comme représentant son *ishta*, sa divinité d'élection, et au culte de laquelle il se consacrait entièrement.

« Attends un peu, mauvais garnement, je vais t'administrer une solide correction ! » Je le ramenais de force et je lui donnais des jouets de toutes sortes pour qu'il s'amuse dans la chambre. Quelquefois même je m'emportais et je le frappais. Il me regardait alors avec des yeux pleins de larmes, et ses lèvres tremblaient. Quelle douleur je ressentais de l'avoir ainsi châtié ! Je le prenais sur mes genoux pour le consoler. Tout cela a eu lieu en fait.

Un jour que j'allais me baigner, Râmlala insista pour m'accompagner et je l'emmenai.

Mais une fois dans l'eau, il refusa d'en sortir, et ne fit aucune attention à ce que je lui disais. Alors je me mis en colère, je lui enfonçai la tête sous l'eau et je lui dis : « Tiens, maintenant, joue dans l'eau tant que tu voudras ! » Et je le voyais se débattre, à court de souffle. Alors je me repentis de ce que j'avais fait et je le pris dans mes bras.

Il y eut un autre incident qui me fit beaucoup de peine, et qui me fit pleurer longtemps. Il réclamait quelque chose que je ne pouvais pas lui donner, et pour le distraire, je lui donnai un peu de riz grillé, qui avait été mal écorché. Il se mit à le mâcher, et je m'aperçus que sa petite langue si tendre en était tout égratignée. Ce fut plus que je n'en pouvais supporter. Je le pris sur mes genoux et je me lamentai : « Ta mère Kaushalyâ ne te donnait que de la crème et du beurre soigneusement choisis, et moi je suis assez étourdi pour te donner cette nourriture grossière ! »

Quelquefois, le *bâbâjî*, lorsqu'il avait fini de faire cuire son repas, ne trouvait pas Râmlala. Très peiné, il venait dans ma chambre et y trouvait Râmlala jouant avec moi. Vexé, il lui disait : « Ton repas est prêt, je te cherche partout, et pendant ce temps-là tu t'amuses ici ! Voilà bien comme tu es ! Tu fais toujours ce qui te plaît. Tu n'as aucune prévenance. Tu es dur et sans cœur. Tu as abandonné tes parents pour t'en aller dans la forêt [1]. Ton père est mort le cœur brisé, et tu n'es

[1] Allusion à des épisodes du Râmâyana.

même pas allé le voir sur son lit de mort. » En grondant ainsi Râmlala, il l'emmenait et le faisait manger.

Le *bâbâjî* resta longtemps ici, parce que Râmlala ne voulait pas me quitter. Et lui ne pouvait pas s'en aller en abandonnant son Râmlala bien-aimé.

Un jour, Jatâdhâri vint me trouver en pleurant et me dit : « Par Sa grâce infinie, Râmlala a exaucé mon désir. Il S'est révélé à moi dans la forme que je préfère, mais Il m'a dit qu'Il ne veut pas s'en aller et vous abandonner. Cela ne me cause aucune peine. Je suis rempli de joie de Le voir vivre heureux ici et jouer avec vous. Je suis content lorsqu'Il est heureux. Je vous Le laisse volontiers. Moi je m'en vais. » Il me laissa ainsi Râmlala et dit adieu à Dakshineswar. Et depuis lors, Râmlala est resté ici.

1486. — Non seulement la Mère Divine est sans forme, mais Elle est aussi avec forme. Il est possible de voir Ses formes. Par *bhâva* et *bhakti*, on peut les voir. La Mère apparaît sous des formes diverses.

Hier, j'ai eu d'elle une vision (1). Elle était vêtue d'une robe ocre, sans couture. Et Elle m'a parlé.

Un autre jour, Elle S'est présentée à moi sous la forme d'une fillette musulmane. Elle portait un *tilak* (2) sur le front, mais Elle était nue. C'était une fillette de six ou sept ans. Elle S'est promenée avec moi et a joué avec moi.

1487. — Lorsque j'étais chez Hriday, j'ai eu une vision de Gaurânga (3) ; il portait un vêtement bordé de noir.

1488. — Un jour j'ai eu une vision. Harîsh était près de moi. Je vis *Sachchidânanda* sortir de son fourreau (c'est-à-dire de son corps). Après en être sorti, Il dit : « Je M'incarne dans tous les âges. » Je pensai que je déli-

(1) Janvier 1883

(2) Marque consistant généralement en un petit cercle rouge, que les femmes hindoues portent sur le front.

(3) Shrî Krishna Chaitanya. On le nommait ainsi en raison de la coloration rougeâtre que les méditations avaient fait prendre à son corps.

rais et je restai immobile. Alors j'entendis qu'Il disait : « Même Chaitanya adorait *Shakti.* »

1489. — Jadis, j'avais des visions à l'état de veille, avec ces mêmes yeux avec lesquels je vous vois. Maintenant (1), je n'ai de visions que lorsque je suis en extase.

(1) 1883.

Chapitre XXVII

Réalisation

A. — Expériences de l'état nirvikalpa

1490. — Après l'initiation, Totâ Purî, « l'homme-tout-nu », m'enseigna les diverses conclusions de l'*advaïta Védânta* et me demanda de retirer complètement mon esprit de tout objet terrestre et de le plonger dans l'*Atman*. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais arriver à passer au-delà du royaume du nom et de la forme et à installer mon esprit dans l'état inconditionné. Je n'éprouvais aucune difficulté à le retirer des objets d'ici-bas, sauf d'un seul qui était la forme trop connue de la Bienheureuse Mère, essence de la Pure Conscience. Elle m'apparaissait comme une réalité vivante et ne me permettait pas de franchir la barrière qui me retenait dans le royaume du nom et de la forme. J'essayai longtemps de concentrer mon esprit sur les enseignements de l'*Advaïta*, mais toujours la Mère me barrait le chemin.

Désespéré, je dis à « l'homme-tout-nu » : « C'est inutile, je n'arrive pas à fixer mon esprit dans l'état inconditionné et à le plonger dans l'*Atman* ! » Indigné, il me dit sévèrement : « Comment, vous ne pouvez y arriver ! Mais il faut absolument y parvenir ! » il chercha autour de lui, ramassa un morceau de verre, et, posant la pointe entre mes sourcils, il dit : « Concentrez votre esprit sur ce point. » Je m'assis, plein d'une ferme volonté, et je repris ma méditation. Dès que la forme gra-

cieuse de la Mère se dressa devant moi, j'employai mon discernement comme une épée, et la fendis en deux.

Alors il n'y eut plus de barrière pour mon esprit, qui s'éleva immédiatement au-delà du plan de la relativité et je me perdis dans le *samâdhi*.

1491. — Je fus six mois dans cet état (*nirvikalpa*) d'où les hommes, d'ordinaire, ne reviennent pas, car après vingt et un jours, le corps tombe comme une feuille morte ([1]). Les jours et les nuits se succédaient sans que je les remarque. Les mouches entraient dans ma bouche et dans mes narines comme dans celles d'un cadavre et ne produisaient aucune réaction. Mes cheveux étaient emmêlés et poussiéreux. Parfois même les besoins naturels étaient satisfaits inconsciemment. Mon corps n'aurait guère pu vivre dans cet état sans un *sâdhu* qui portait un bâton ([2]) et venait de temps en temps auprès de moi. Il reconnut aussitôt cet état et comprit que la Mère comptait faire encore beaucoup de choses par l'intermédiaire de ce corps et que beaucoup de gens en tireraient profit s'il était préservé. Il m'apportait de la nourriture à l'heure des repas et, pour essayer de me ramener à la conscience, il me battait avec énergie. Dès que je montrais un signe de retour à la conscience, il plaçait les aliments dans ma bouche, et, de cette façon, j'avalais parfois quelques bouchées. Parfois, je ne le pouvais même pas. Six mois passèrent ainsi. Plus tard, j'arrivai à entendre le commandement que la Mère me donna : « Reste sur le seuil de la conscience relative (*bhâva mukha*) pour l'instruction de l'humanité ! » Ensuite, je souffris d'hémorragies intestinales avec de violentes douleurs. Par ces souffrances, qui durèrent six mois, la conscience normale du corps me revint progressivement ; mais de temps à autre, l'esprit retournait de lui-même à l'état de *nirvikalpa*.

1492. — La tendance naturelle de cet (mon) esprit

([1]) Voir aussi 1350 et 1415 ci-dessus.
([2]) Les moines errants portent souvent un grand bâton au bout duquel est fixé un morceau d'étoffe ocre.

est toujours de monter vers le *nirvikalpa* et de ne plus en redescendre. C'est par amour pour vous que je le force à revenir sur terre. Pour l'attirer ici-bas, il faut que je crée en moi un désir inférieur, par exemple : fumer, boire de l'eau, manger un certain mets, voir une certaine personne, et que je suggère avec insistance cette envie à mon esprit. Alors, lentement, il redescend dans le corps. Parfois, il interrompt sa descente et reprend sa course ascendante, et il faut recommencer à l'attirer en bas par des désirs terrestres.

B. — État de conscience perpétuelle du divin

1493. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna: « Seigneur, quand vous êtes plongé dans l'extase, gardez-vous quelque idée de votre ego ? »*

Il répondit : « Oui, généralement, un peu de moi subsiste. C'est comme une parcelle de feuille d'or qui, frottée sur un lingot d'or, ne s'use pas complètement. Toute conscience extérieure disparaît, mais le Seigneur me laisse une parcelle d'ego pour que je puisse jouir de Lui (1). Parfois, cependant, Il écarte même le peu qui reste. C'est le *samâdhi* le plus élevé. Personne ne peut décrire cet état ; c'est la fusion complète de son propre Moi avec celui de Dieu. La poupée de sel plonge dans l'océan pour en mesurer les profondeurs, mais dès que l'eau la touche, elle se dissout. Et alors qui viendra nous dire la profondeur des abîmes de l'océan (2) ? »

1494. « *Seigneur, croyez-vous en Dieu ? demanda-t-on au Maître.*

— Oui, *répondit-il.*

— *Pouvez-vous le prouver, Seigneur ?*

— Oui.

— *Et comment cela ?*

— Parce que je vois Dieu comme je vous vois, mais avec beaucoup plus d'intensité (3). »

(1) Voir aussi 191, 192 et 193 ci-dessus.
(2) Voir aussi 28, 1253 et 1265 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1301 et 1353 ci-dessus.

1495. — *Un logicien demanda un jour au Maître : « Que sont le sujet, l'objet et la connaissance ? »*

Le Maître répondit : « Brave homme, je ne connais pas toutes ces subtilités de la scolastique ; je ne connais que mon « Moi » et ma Mère Divine (¹). »

1496. — Depuis quelque temps, je ne peux toucher aucun métal. Un jour que je posais la main sur un gobelet de métal, il m'a semblé que j'étais mordu par un poisson, et la douleur a duré très longtemps. Je me servais alors d'un broc de métal et je crus pouvoir le prendre en le recouvrant d'un linge, mais à peine l'avais-je touché que je ressentis dans la main une effroyable douleur. Alors je dis à ma Divine Mère : « Mère, jamais plus je ne toucherai de métal. Pardonne-moi pour cette fois ! »

1497. — Hriday me disait, après s'être rendu compte de mon état corporel : « Je n'ai jamais vu pareille spiritualité et pareille illumination dans un corps si fragile. » Mais, malgré ma faiblesse, j'ai toujours parlé de Dieu à mon entourage. A un moment, je me souviens, j'étais aussi maigre qu'un squelette. Néanmoins, je continuais des discussions religieuses pendant des heures sans penser que j'avais un corps.

C. — Le Divin se montre a la fois dans le bien et le mal

1498. — Tout *karma* tombe quand nous vient la réalisation de Dieu (²). Ce fut ainsi que se termina mon adoration rituelle.

J'avais l'habitude d'adorer le Seigneur dans le temple de Kâlî. Un jour, soudain, j'eus la révélation que tout était *chinmaya* (Esprit pur), les objets servant au culte, l'autel, le seuil, tout était esprit. Hommes, bêtes, oiseaux, étaient *chinmaya*. Comme un insensé, je recouvris tout de fleurs en adorant ce qui s'offrait à ma vue.

(¹) Voir aussi 894 ci-dessus et 1508 ci-dessous.
(²) Voir aussi 1449 ci-dessus.

Un jour, pendant le culte de Shiva, comme je posais le *vajra* [1] sur le *lingam* de Shiva, j'eus la révélation que l'univers lui-même était Shiva. Je ne raisonnai pas, ce fut comme un éclair, et ce fut aussi le dernier culte que j'offris à Shiva dans ses images.

Une autre fois, pendant que je cueillais des fleurs, je compris tout à coup que chaque plante fleurie ornait, comme un bouquet, la forme universelle du Seigneur. Et ce fut la dernière fois que je cueillis des fleurs.

1499. — Dans une vision que j'ai eue, j'ai compris que la Substance Unique a pris la forme du cosmos et de toutes ses créatures vivantes. Elle est semblable à une maison de cire, avec hommes, animaux, jardins, routes, et tout le reste, fait de cire et rien que de cire.

1500. — La Mère m'a placé dans l'état d'un *bhakta*, d'un *vijnânin*. De là vient que je puis plaisanter et m'amuser avec Râkhâl et les autres. Si j'avais été un *jnânin*, cela n'eût pas été possible. Dans cet état, je vois que la Mère Elle-même est devenue tout ceci. Je La vois partout. Dans le temple de Kâlî, je vois que la Mère est devenue même les méchants, même le frère de Bhagavat Pandit. J'ai eu beau essayer, je n'ai pu blâmer la mère de Ramtal ; j'ai vu qu'elle était la Mère sous une autre forme. J'adore les jeunes filles parce que je vois en elles la Mère. Ma femme me masse les pieds, mais ensuite je m'incline devant elle. C'est parce que je suis dans cet état que je dois répondre à vos salutations, et je ne puis non plus feindre de ne pas voir les salutations d'un homme mauvais. Une feuille de *tulasî*, même minuscule, même desséchée, peut toujours être offerte à la Divinité.

1501. — Savez-vous ce que je vois ? Je Le vois comme Tout. Les hommes et toutes les créatures m'apparaissent comme des formes délimitées par de la peau, remuant tête, pieds et mains, et remplies de Dieu Lui-même.

1502. — Savez-vous comment je vois les choses ?

[1] Foudre de Shiva. Une représentation, généralement en bronze, de ce foudre, est employée dans le culte.

Arbres, plantes, hommes, animaux, herbes, je vois tout comme des enveloppes diverses, comme des taies d'oreillers, les unes de coton fin, les autres d'étoffe plus grossière ; les unes rondes et les autres carrées. Mais à l'intérieur de toutes les taies se trouve une seule et même substance, du coton (1). De même façon, les choses de ce monde sont remplies de *Sachchidânanda* inconditionné. J'ai l'impression que la Mère S'est recouverte Elle-même d'étoffes variées et, de là-dessous, jette un coup d'œil sur le monde. J'ai été parfois dans un état où je sentais ces choses à chaque instant. Sans comprendre ce que je ressentais, les gens venaient pour me calmer. La mère de Ramtal pleurait. En la regardant, je pensai que la Mère, qui est dans le temple, S'était habillée comme elle et était venue. Je me roulai de rire et lui dis : « Quels beaux habits Tu as! » Un jour que je méditais sur la Mère Divine, dans le temple de Kâlî, il me fut impossible de me représenter Sa forme ; mais un peu plus tard, je La vis lever les yeux près d'un vase qui servait au culte. Elle avait pris l'apparence d'une prostituée nommée Râmanî, qui venait au *ghât* pour se baigner. Je ris avec émerveillement en La voyant, et je Lui dis : « Fort bien, aujourd'hui Tu as envie d'être Râmanî ; accepte donc sous cette forme, l'adoration d'un jour. » Ce fut ainsi que la Mère m'enseigna : « Même la prostituée est Moi ; il n'existe rien d'autre que Moi. »

Un autre jour, comme je longeais en voiture Machuabâzâr (2), je vis la Mère déguisée en femme qui racole, habillée à la dernière mode, avec un signe vermillon sur le front, une perruque sur la tête, et fumant un narguilé. Surpris, je me demandai pourquoi la Mère avait choisi de prendre aussi cette forme et je me prosternai devant Elle.

1503. — Pourquoi discuterais-je, alors que je vois l'Être devant mes yeux comme la véritable réalité ? Je vois en fait que l'Absolu est devenu toutes les choses

(1) Voir aussi 48 ci-dessus.
(2) Rue de Calcutta.

qui nous environnent. C'est lui qui se révéle comme âme finie et comme monde des phénomènes ([1]). Mais pour voir cette réalité, il faut avoir eu en soi un éveil de l'esprit.

Combien de temps faut-il dire : « Pas ceci, pas ceci », et se servir de sa raison et de son discernement ? Seulement aussi longtemps qu'on ne peut voir Dieu comme unique Réalité. Évidemment, il ne suffit pas de dire : « C'est Lui qui est devenu tout ; je Le vois sans aucun doute possible. » Il faut plus que de simples paroles. Par la grâce du Seigneur, l'esprit doit être éveillé. Cet éveil spirituel est suivi de *samâdhi*. Dans cet état, on oublie que l'on a un corps et l'on ne ressent plus d'affection pour les choses terrestres, pour « la femme et l'or ». Seules les paroles se rapportant à Dieu sont les bienvenues, et les questions matérielles dont il faut parfois entendre parler sont désagréables. L'esprit intérieur une fois éveillé, le degré suivant est la réalisation de l'Esprit universel ; seul l'esprit peut réaliser l'Esprit.

1504. — Je suis arrivé à un état de réalisation où je vois Dieu évoluant dans toute forme humaine et Se manifestant à travers le sage et le pécheur, le juste et le méchant. Quand je vois les hommes dissemblables, je me dis :

« Dieu sous la forme du saint,
« Dieu sous la forme du pécheur,
« Dieu sous la forme du juste,
« Dieu sous la forme du méchant ([2])

([1]) Voir aussi 640, 1090 et 1373 ci-dessus.

([2]) Variante : « Il y a bien des années, Vaishnava Charan me dit que l'on atteint la connaissance parfaite seulement lorsqu'on voit Dieu en l'homme. Maintenant je vois que c'est Lui qui Se meut dans des formes différentes, tantôt comme un honnête homme, tantôt comme un escroc, tantôt comme un fourbe. Aussi je dis : « Nârâyana sous les traits d'un brave homme, Nârâyana sous les traits d'un fripon, Nârâyana sous les traits d'un traître, Nârâyana sous les traits d'un débauché. » Le problème est maintenant de savoir comment je peux les accueillir tous. Je voudrais les nourrir tous, et c'est pourquoi j'en garde un à la fois auprès de moi comme mon hôte. »

Voir aussi 48 et 1288 ci-dessus.

1505. — Quand je rencontre des femmes honnêtes, de famille respectable, je trouve en elles la pureté de la Mère Divine revêtue de l'habit modeste d'une femme chaste. Et quand je vois les femmes publiques de la ville, assises sous leurs vérandas ouvertes, habillées de façon immorale, éhontée, je perçois aussi en elles le jeu de la Mère Divine, seulement sous une autre forme.

1506. — *Vidyâ* et *avidyâ* sont également en Dieu. *Vidyâ-Mâyâ* mène l'homme au Seigneur, *avidyâ-Mâyâ* l'en éloigne. La sagesse, la dévotion, la sérénité, la compassion, toutes ces choses sont des représentations de *vidyâ-Mâyâ ;* ce n'est qu'avec leur aide qu'on peut arriver à Dieu (1). Mais, un degré plus haut, on atteint *brahmajnâna.* Dans cet état, je sens, je vois en fait que Dieu est devenu tout ; il n'y a plus rien à accepter ni à rejeter ; il m'est devenu impossible de me fâcher contre qui que ce soit.

Un jour que je sortais en voiture, je vis sur un balcon deux courtisanes. Mais je perçus réellement la Mère Divine, et je les saluai.

Quand cet état de conscience s'éveille en moi, je ne puis plus adorer ma Mère Kâlî ni Lui porter des offrandes dans le temple de Dakshineswar. L'intendant du temple m'en fit le reproche, mais je me contentai de rire de ses injures sans en être offensé (2).

D. — Le Maître réunit en lui l'humain et le Divin

1507. — Les trois appellations qui me font toujours douloureusement sursauter (3) sont : 1° *gourou* ; 2° *kartâ* (agent libre) ; 3° *bâbâ* (père).

Dieu est le seul *gourou.* Ma Mère Divine est le seul agent libre, je ne suis qu'un instrument dans Ses mains. Je me sens toujours Son enfant (4).

(1) Voir aussi 92 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1530 ci-dessous.
(3) Littéralement : qui me piquent comme des épines.
(4) Variante : « Ce n'est pas moi qui suis l'agent libre, c'est le Seigneur. Je ne suis qu'un humble instrument dans Sa main. »

1508. — Quand j'appris que le *pandit*... venait me voir, je me sentis effrayé, car je ne sais même pas quels vêtements je porte. Je n'avais aucune idée de ce que je lui répondrais s'il voulait me parler. Je dis alors à la Mère : « Je ne connais ni les Écritures, ni rien d'autre, je ne connais que Toi », et je dis aux gens qui étaient présents : « Restez ici, votre présence me donnera de l'assurance. » Quand le *pandit* arriva, j'avais encore un peu peur ; je restai assis, le regardant et l'écoutant (1). A ce moment, je vis la Mère qui me montrait le fond de l'esprit du *pandit*. A quoi cela sert-il de connaître les Écritures si l'on n'a ni discernement, ni sérénité ? Alors je sentis quelque chose qui me montait à la tête. Toute ma crainte s'était évanouie et je n'avais plus conscience de moi-même. Je levai mon visage vers lui et les paroles sortirent à flot de ma bouche. J'avais l'impression qu'à mesure que je parlais quelqu'un me fournissait des pensées. A Kamarpukur, quand on mesure le grain, une personne le pousse en avant, tandis qu'une autre le mesure (2). Il en était de même pour moi. Je ne me souviens pas de tout ce que j'ai dit. Quand je repris un peu conscience de moi-même, je vis que le *pandit* pleurait ; il était tout inondé de larmes. J'ai de temps à autre de ces états. Keshab me fit dire un jour qu'il m'emmènerait en bateau sur le Gange, et qu'un missionnaire et touriste européen, un Mr. Cook, nous accompagnerait. En les attendant, je dus, par pure nervosité, aller plusieurs fois répondre aux exigences de la nature. Ils arrivèrent ensuite et nous allâmes en bateau. Un changement se fit alors en moi et je parlai d'abondance. Tous ici (*montrant ses disciples*) disent que je donnai alors d'excellentes instructions, mais je n'en étais pas conscient (3).

1509. — Celui qui est en moi fait toutes ces choses par mon intermédiaire. Parfois, j'entrais dans un état d'âme où je m'identifiais avec la Divinité et ne pouvais être

(1) Voir aussi 894 et 1495 ci-dessus.
(2) Voir aussi 269 ci-dessus.
(3) Voir aussi 232 et 269 ci-dessus.

calmé que par l'adoration. Je suis l'instrument et Il est celui qui le manie. Je fais ce qu'Il me dit de faire, j'agis comme Il veut que j'agisse.

1510. — *Girish Chandra Ghose, après avoir donné sa « procuration » au Maître, se mit à penser avec inquiétude au pouvoir des tendances mauvaises qu'il avait acquises dans sa vie. Le Maître lui dit :* « Est-ce un serpent d'eau qui vous a attrapé ? Non, c'est un serpent venimeux. Même si vous rentrez chez vous en courant, vous en mourrez. Ne vous en rendez-vous pas compte ? Quand un serpent d'eau attrape une grenouille, elle ne meurt qu'après avoir longtemps coassé. Parfois aussi, elle s'échappe. Mais si le serpent est venimeux, la grenouille meurt après un ou deux coassements. Et même si elle s'échappe, elle ne peut aller qu'à une petite distance et va mourir dans son trou. Il en est de même pour celui qui est venu ici [1]. »

1511. — *Un jour, pendant qu'un de ses disciples lui frictionnait les pieds, le Maître dit :* « Ce service (*pâdasevâ*) a une signification profonde », *puis, plaçant la main sur son cœur, il ajouta :* « S'il y a quelque chose de divin là-dedans, par ce service l'ignorance et l'*avidyâ* s'évanouiront pour toujours. »

1512. — Que pensez-vous que je voie continuellement dans l'état où je suis ? Ce sont les formes spirituelles du Seigneur. Elles sont nombreuses et variées. Et parmi elles, je vois aussi cette forme-ci [2], dans laquelle le Seigneur S'est également manifesté [3].

1513. — Ici (c'est-à-dire en lui) il y a deux personnes : l'une est la Divine Mère, l'autre est Son adorateur. C'est la seconde personne qui s'est cassé le bras. C'est aussi cette seconde personne qui est malade en ce moment. Comprenez-vous cela [4] ?

[1] Voir aussi 252 ci-dessus.
[2] Son propre corps.
[3] Paroles adressées à Girish Chandra Ghose.
[4] 15 mars 1886. Certaines éditions font suivre immédiatement cette pensée de celle qui figure au nº 1050 ci-dessus.

1514. — J'ai « réalisé » que ces trois choses n'en forment qu'une : l'autel, le sacrifice, et le sacrificateur (1).

1515. — *Dans ses derniers jours, alors qu'il était très gravement malade, le Maître demanda à Narendra :* « Quels sentiments penses-tu que j'éprouve ? »

Narendra répondit : : Seigneur, vous êtes toute chose ! Un héros qui s'est frayé un chemin vers la Réalité avec l'épée du discernement et avec une force que le monde ne peut donner. Vous avez aussi les sentiments d'une sakhî *(amie) : l'amour inexprimable, l'extase de l'Amour divin, que seul le divin Amoureux peut donner. Dans votre désir de Dieu, vous êtes héros,* sakhî *et toute autre chose.* »

Le Maître en fut ému. Il mit les mains sur son cœur et dit à Narendra et aux autres disciples : « Je vois, je réalise que toute chose, toute chose qu'on peut concevoir vient de là. »

1516. — *Deux jours avant la mort du Maître, alors que six mois d'atroces souffrances causées par un cancer de la gorge l'avaient réduit à l'état de squelette, le disciple Narendra se sentit le désir de mettre à l'épreuve l'affirmation souvent faite par le Maître qu'il était une Incarnation. Il se dit : « Si, au milieu de ces terribles souffrances corporelles, il peut déclarer sa Divinité, je croirai en lui. » Et au moment où cette idée traversait l'esprit de Narendra, le Maître, appelant à lui toute son énergie, dit nettement :* « Celui qui fut Râma et qui fut Krishna est maintenant, dans ce corps, Râmakrishna, mais pas au sens védântique. »

(1) Variante : « Je réalise que ces trois choses sont faites d'une même substance : le billot du sacrifice, la victime que l'on sacrifie et celui qui immole la victime. »

Chapitre XXVIII

La maladie du Maître

1517. — Dieu seul est réel, et le corps est éphémère. Il y a quelques années, alors que je souffrais de diarrhées chroniques, Hriday me conseilla d'en demander la guérison à ma Divine Mère. Mais j'eus honte de parler de ma maladie à la Mère. Alors je Lui dis : « Mère, j'ai vu au musée les os d'un homme, qu'on avait reliés ensemble avec du fil de fer pour constituer un squelette. Donne aussi plus de force à mon corps, ô Mère, afin que je puisse chanter Ton nom et Tes louanges. »

1518. — *Le Pandit Sasadhar* (1), *voyant le Maître souffrant, lui demanda : « Pourquoi ne pas vous guérir vous-même, en concentrant votre esprit sur la partie malade de votre corps ? Les Ecritures sacrées disent que de grands saints comme vous peuvent guérir leurs maladies physiques par la seule force de leur volonté.*

— Comment, *répondit le Maître*, c'est vous, un grand savant, qui parlez avec une telle étourderie ? Mon esprit a été consacré à Dieu une fois pour toutes. Comment pourrais-je le concentrer sur cette enveloppe de chair et d'os ?

— *Suppliez la Mère Divine de vous guérir !*

— Lorsque je pense à ma Mère, je sors complètement de mon corps et il n'existe plus pour moi. Il m'est donc impossible d'intercéder pour quoi que ce soit de corporel. »

(1) Célèbre prédicateur et grand érudit.

1519. — *Lorsque la maladie de Shrî Râmakrishna devint si pénible qu'il pouvait à peine parler, à peine avaler un peu de nourriture, il dit un jour :* « Je parle et mange à présent par tant de bouches différentes. Je suis l'Ame de toutes ces âmes et j'ai des bouches à l'infini. Je suis l'Esprit infini recouvert de chair, qui porte une blessure à un point de la gorge. Quand le corps est malade il réagit sur le mental. Si de l'eau bouillante vous éclabousse, vous dites : « Cette eau m'a brûlé », mais, en vérité, c'est la chaleur et non l'eau qui cause la brûlure. Toute douleur est dans le corps, mais l'Esprit est au-delà de l'atteinte de la douleur et de la maladie.

1520. — J'ai dit à la Mère que, par suite de ceci (*le Maître montrait sa gorge malade*), je ne pouvais plus rien avaler, et je La suppliai de me permettre de prendre quelque nourriture. Mais la Mère, vous indiquant tous, me dit : « Comment, tu manges là par tant de bouches! » Complètement honteux, je ne pus répondre un mot.

1521. — Les souffrances viennent de la chair, et cela doit être ainsi, car le corps est fait des cinq éléments et vient de la matière [1].

1522. — La Mère me fait porter le poids de cette maladie pour enseigner aux hommes à penser à l'Esprit et à vivre dans la conscience de Dieu, même si le corps souffre extrêmement. Quand le corps passe par une agonie de douleur et de dénuement, lorsqu'aucun pouvoir humain ne peut fournir un remède, la Mère me montre que l'Esprit est le maître du corps. Ma Mère Divine a apporté la maladie à ce corps pour convaincre les incrédules de la divinité de l'*Atman*, de la réalité de la conscience de Dieu, et du fait que, lorsque la perfection est atteinte, la libération hors de tout esclavage est atteinte également.

1523. — *Shrî Râmakrishna.* — S'il avait été donné à ce corps (*montrant le sien*) de rester encore quelque temps dans ce monde, bien des âmes auraient été éveillées

[1] Paroles prononcées alors que le Maître, très malade, était étendu dans le jardin de Cossipur.
Voir aussi 588 et 972 ci-dessus.

à la spiritualité. Mais la volonté du Seigneur en a décidé autrement.

Râkhâl (affectueusement). — Intercédez auprès de Dieu, Seigneur, afin que vous puissiez demeurer plus longtemps au milieu de nous.

Shrî Râmakrishna. — Que la volonté de Dieu soit faite!

Narendra. — Sûrement votre volonté est devenue une avec celle de Dieu?

Shrî Râmakrishna. — Pourquoi m'en inquiéterais-je? Que Sa volonté soit faite!

1524. — Si je souffre tant, c'est parce que je veux épargner à vos frères et à vous une grande douleur. Mais si vous me disiez tous : « Vos souffrances corporelles sont terribles, abandonnez votre corps », si vous disiez cela, je pourrais quitter ce corps [1].

1525. — *Pendant la dernière maladie du Maître, ses disciples le supplièrent de prier, par amour pour eux, que Dieu le guérisse et le laisse encore quelque temps ici-bas. Le Maître répondit:* « Il est inutile de discuter avec le Seigneur. Que Sa volonté soit faite! Je vois que ma Mère Divine et moi sommes « un » définitivement. Râdhâ dit à Krishna : « Bien-aimé, reste en mon cœur et ne m'apparais plus sous une forme humaine. » Mais peu après ces paroles, elle désira revoir cette forme. Son cœur avait la nostalgie du Bien-aimé. Cependant la volonté de Dieu s'accomplit, et Krishna, de longtemps, n'apparut plus à Râdhâ sous sa forme humaine. »

[1] Paroles dites à M., peu de jours avant la mort du Maître.

Chapitre XXIX

Supplément

1526. — Tout a sa raison d'être. Sîtâ dit un jour à Râma : « C'est dommage que toutes les maisons d'Ayodhyâ (1) ne soient pas de beaux palais. J'en connais beaucoup qui sont vieilles et tombent en ruines. » Mais Râma lui répondit : « Si tous les bâtiments étaient en parfait état, il n'y aurait pas de travail pour les maçons. »

1527. — Une certaine grenouille possédait une roupie qu'elle avait enfouie dans son trou. Un jour un éléphant passa au-dessus du trou. La grenouille entra dans une telle colère qu'elle sortit, fit mine d'envoyer un coup de pied à l'éléphant et s'écria : « Comment peux-tu oser passer ainsi au-dessus de ma tête ? » L'argent nous rend terriblement orgueilleux (2).

1528. — Il est également mal de commettre le péché et de le simuler.

1529. — Depuis que j'ai eu cet accident à la main, il s'est fait en moi une grande transformation ; je suis maintenant de plus en plus porté cers *Naralîlâ.* C'est le Seigneur Lui-même qui joue sous la forme d'êtres humains. Si nous L'adorons dans des images d'argile, ne pouvons-nous pas L'adorer aussi dans les êtres humains ?

Un jour, un marchand, dont le bateau avait fait nau-

(1) Voir note à 1202 ci-dessus.
(2) Voir aussi 133 ci-dessus.

frage près de Lankâ, fut porté par le courant sur la côte de l'île. Le roi Vibhîshana donna l'ordre de le lui amener, et, dès qu'il le vit, il s'écria : « Il est exactement l'image de mon Râmachandra, la même forme humaine ! » Puis il le fit revêtir de robes précieuses et de bijoux et se mit à l'adorer.

Je ne peux pas vous dire la joie que m'a donnée cette histoire lorsque je l'ai entendue pour la première fois.

Une fois que je le questionnais, Vaishnava Charan m'expliqua que si un homme pense à sa bien-aimée comme étant Dieu en personne, son esprit sera rapidement attiré vers Dieu. « Qui aimes-tu ? — Un tel. — Alors sache qu'il est ton Dieu (1). »

1530. — La mangue ne peut grossir et mûrir que dans sa peau. Mais il faut peler le fruit quand il est bon à manger. C'est à cause de l'existence de la peau de Mâyâ que luit la connaissance de Brahman. La Mâyâ de la connaissance et la Mâyâ de l'ignorance sont comme la peau de la mangue. Les deux sont nécessaires (2).

1531. — Dieu a pourvu à la protection des malheureux en animant de compassion les cœurs généreux. Il est la source de la bonté qui se manifeste chez les hommes vertueux.

1532. — Les gens déposent leurs enfants malades sur le sol où l'on chante les louanges de Dieu, pour qu'ils soient guéris ; il y a aussi des gens qui guérissent les malades grâce à des pouvoirs psychiques. Mais ce ne sont là que des miracles. Seuls les gens dont la vision spirituelle est étroite et basse demandent à Dieu de guérir les maladies (3).

1533. — Il y a des moments où je vois Dieu dans tous les êtres et même dans la fourmi (4). Si, quand je suis dans cet état, je vois mourir un animal quelconque, je me console par l'idée que son corps seul périt.

(1) Voir aussi 36, 567, 872, 1501 et 1504 ci-dessus.
(2) Voir aussi 92 et 1506 ci-dessus.
(3) Voir aussi 550 à 564 ci-dessus.
(4) Voir aussi 1279 ci-dessus.

1534. — Les Védas déclarent qu'Il est le Brahman.

Il y a une école de vishnouïtes (1) qui L'appellent Alek Niranjan. Alek signifie « celui qui ne peut pas être vu », celui qui ne peut pas être perçu par les sens. Ils disent que Râdhâ et Krishna sont deux « bulles » d'Alek.

D'après le Védânta, il n'y a pas d'Avatars ; les védântistes disent que Râma et Krishna sont deux vagues sur l'océan de Sachchidânanda (2).

1535. — Le plein Brahman est le Témoin, qui emplit tout l'espace et le temps. C'est Sa Shakti qui s'incarne. Parfois il y a 10 phases ou parties de Sa Shakti qui se manifestent, parfois il y en a 12 ; plus rarement il y a toutes les 16. Celui en qui s'incarnent les 16 parties de la divine Énergie est salué comme le plein Brahman. On l'adore ; c'est le cas par exemple de Krishna. En Râma il y avait 12 parties (3).

1536. — Mon père était un adorateur de Râma, et j'ai accepté, moi aussi, le Râmâyat (4). Lorsque je pense à la piété de mon père, les fleurs avec lesquelles il adorait son *ishta* refleurissent dans mon cœur et l'emplissent d'un divin parfum.

1537. — Regardez Krishna tel qu'on le représente d'habitude. A-t-il un visage d'homme ou de femme? Voyez-vous en lui la plus petite trace de sensualité ou de dureté masculine? Il a une expression féminine et tendre ; il réunit dans leur plénitude la délicatesse du garçon et la grâce de la fille. Son affection, multiple et

(1) Ce sont les *kartâ-bhajâ*, qui sont également tantristes, et dont faisait partie Vaishnava Charan.

(2) Voir aussi 685 et 1041 ci-dessus.

(3) Il ne faut pas accorder au nombre 16 employé ici une valeur absolue. La division en seizièmes est courante dans l'Inde, notamment pour des unités de mesure. — Cette conception des incarnations partielles est classique dans l'Inde. Selon le Râmâyana, Râma était une demi-incarnation de Vishnou, l'autre moitié de la même incarnation étant répartie inégalement entre ses trois frères. Selon le Bhâgavata Purâna (X, 33, 27) et le Vishnu Purâna, même Krishna n'était qu'une incarnation partielle.

(4) Culte de Râma, dévotion à Râma, où l'adorateur se considère comme le serviteur.

multiforme, a gagné à la *bhakti* les cœurs des hommes et des femmes.

1538. — Arjuna a pu voir la forme universelle du Seigneur seulement lorsque le Seigneur lui a donné la vision spirituelle ([1]).

1539. — Savez-vous pourquoi le corps de Krishna ou de Kâlî ne nous paraît guère avoir plus de trois coudées et demie de haut ? C'est à cause de l'éloignement. Même le soleil nous paraît petit en raison de sa distance. Mais si vous vous en approchiez, ses dimensions dépasseraient vos facultés de compréhension ([2]).

1540. — Les *jnânins* conçoivent Dieu comme étant sans forme et ne croient pas aux Incarnations divines. Arjuna voyait en Shrî Krishna l'Absolu, le *pûrna Brahman*. Mais un jour Shrî Krishna lui dit : « Viens voir si Je suis bien cela. » Et, l'emmenant à une certaine distance, Il lui demanda : « Que vois-tu là ? — Un grand arbre, répondit Arjuna, qui porte des grappes de fruits semblables à des mûres. — Non, mon ami, dit Shrî Krishna, approche-toi davantage et tu verras que ce ne sont pas des mûres, mais d'innombrables Shrî Krishna, tout comme Moi, qui poussent sur l'arbre. » Cela signifiait que de l'Absolu, *pûrna Brahman*, prennent naissance des Incarnations en nombre infini, qui ensuite disparaissent.

1541. — D'après une certaine école, Yashodâ et d'autres *gopîs*, dans une incarnation antérieure, s'étaient consacrées à l'aspect sans forme de Dieu. Mais cela ne leur avait pas suffi. Et c'est pourquoi elles s'amusèrent avec Krishna à Vrindâvan. Shrî Krishna leur dit un jour : « Venez, je vais vous montrer le séjour éternel. Allons nous baigner dans la Jamunâ. » Et à peine s'y furent-elles plongées qu'elles virent Goloka, après quoi elles eurent la vision d'une lumière continue. Alors Yashodâ s'écria : « Mon Krishna chéri, nous ne voulons plus voir tout cela. Maintenant je veux voir ta forme

([1]) *Bhagavad Gîta*, XI, 8.
([2]) Voir aussi 1319 ci-dessus.

humaine. Je veux te prendre sur mes genoux et te donner à manger(1) »

1542. — Quand vous avez réalisé cet amour de Dieu, cette *râga-bhakti*, les rapports illusoires que vous aviez avec votre femme, vos enfants, votre famille, cessent d'exister ; il ne subsiste plus que votre bonté envers tous. Quand vous avez réalisé cet amour, le monde vous semble un pays étranger où vous ne vivez que pour épuiser votre *karma*, tout comme un homme qui habite la campagne peut travailler à Calcutta et y avoir un pied à terre. En fait, lorsque vous avez appris à aimer Dieu, votre attachement pour le monde et votre sagesse d'ici-bas vous quittent pour de bon.

1543. — L'*Avatâra lîlâ* est aussi un jeu de l'*Adyâshakti*.

1544. — *Adhâr Chandra Sen* (2) *demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Seigneur, est-il permis de sacrifier des animaux ? N'est-ce pas s'attaquer à la Vie ?*

— Les Écritures, *répondit le Maître,* permettent les sacrifices d'animaux en certaines occasions. Il n'y a pas de mal à accomplir les sacrifices prescrits, comme par exemple celui d'une chèvre le jour de l'*ashtamî* (3). Mais on ne peut pas le faire dans tous les états de développement spirituel. Dans l'état dans lequel je suis actuellement, je ne pourrais même pas supporter la vue d'un sacrifice. Je ne peux même pas goûter à la viande qui a été offerte à la Mère Divine. Pour que la Mère ne m'en tienne pas rigueur, je touche la viande du bout du doigt et je m'en marque le front. »

1545. — Tant que le mental n'est pas arrivé à la sérénité, le yoga est impossible. Les souffles du monde agitent constamment la flamme de notre pensée. Mais quand cette flamme devient absolument immobile, c'est le véritable état de yoga.

(1) Voir aussi 1157 ci-dessus.
(2) Voir note à 829 ci-dessus.
(3) Jour consacré au culte des Mânes.

1546. — L'*ishta* est Atman. Voir l'*ishta*, c'est réaliser l'Atman.

1547. — On peut aussi trouver Dieu en suivant le sentier de la raison. C'est ce qu'on appelle le Jnâna-Yoga. Mais le sentier de la raison est extrêmement difficile. Je vous ai parlé (1) du septième plan, où l'esprit se perd dans le *samâdhi*. Ce *samâdhi*, cette annihilation du mental, n'est possible que lorsqu'on a pleinement réalisé que « Dieu seul est vrai et le monde est faux ». Mais dans ce *kali-yuga*, la vie de l'homme est enfoncée dans le monde matériel ; comment l'homme pourrait-il alors sentir la réalité de Dieu et l'irréalité de l'univers ? Cette perception ne devient possible que si l'on a surmonté toute conscience physique. En fait, dans le *kali-yuga*, il est quasiment impossible de réaliser que « je ne suis ni le corps, ni la pensée, ni les vingt-quatre principes, que je suis au-delà du bonheur et de la souffrance, que je ne suis pas affecté par la maladie, le chagrin, la vieillesse ou la mort ». Vous aurez beau vous acharner dans ce raisonnement, votre « idée de corps » viendra invariablement reprendre sa place, tout comme un *pîpal*, que l'on croit avoir coupé jusqu'à ses racines, pousse de nouveaux rejets dès le lendemain matin. En vérité, on ne peut pas tuer cette conscience du corps. Et c'est pourquoi, à notre époque, le chemin de la *bhakti* est le meilleur et le plus facile.

Et « je ne désire pas *devenir* le sucre, je veux le *savourer* ». Je ne veux jamais déclarer que « je suis Brahman » ; je dis : « Tu es mon Seigneur et je suis Ton serviteur. » Il vaut mieux faire évoluer sa barque entre le cinquième plan et le sixième ; je ne désire pas traverser ce dernier et séjourner longtemps dans le septième, car j'ai soif de psalmodier le nom de Dieu et de chanter Ses louanges.

Les rapports entre le Maître et le serviteur sont excellents. Et d'ailleurs, vous savez, ce sont les vagues qui appartiennent au Gange, ce n'est pas le Gange qui appartient aux vagues.

(1) Voir 185 ci-dessus.

« Je suis Lui » ne correspond pas à une attitude saine. Si un homme nourrit cette conception avant d'avoir triomphé de la conscience du moi physique, il lui arrive malheur ; son progrès est entravé et, un jour ou l'autre il doit tomber. Il trompe autrui et il se leurre lui-même, dans sa totale ignorance de son malheureux sort.

Mais pour réaliser Dieu, il ne suffit pas de n'importe quelle *bhakti*. Tant que vous n'aurez pas la dévotion de l'amour, *prema-bhakti*, vous ne Le trouverez pas. Cette *prema-bhakti* est aussi appelée *râga-bhakti*. Sans amour et sans détachement, on ne peut pas atteindre Dieu. Tant que nous n'aurons pas appris à L'aimer, nous ne L'atteindrons pas (1).

1548. — Il faut faire des exercices spirituels. Au fur et à mesure que l'on y avance, on a de plus en plus de joie. Si une cruche pleine de trésors est profondément enterrée, celui qui la veut doit se donner la peine de creuser. La sueur coule, et c'est seulement après beaucoup d'efforts que la bêche frappe la cruche et rend un son métallique ; alors on se réjouit. Plus le son est net et plus on est heureux. De même il vous faut continuer d'invoquer le Seigneur ; pensez à Lui. Il arrangera tout Lui-même (2).

1549. — Personne ne cherche le Seigneur. Les hommes rejettent le fruit de l'ananas et n'en prennent que les feuilles.

1550. — Le réel est l'éternel, c'est-à-dire Dieu. L'irréel, c'est ce qui est évanescent. Il faut discriminer entre les deux lorsque le mental se met à la poursuite de choses éphémères. Lorsque l'éléphant tend sa trompe vers des bananiers qui n'appartiennent pas à son maître, le cornac lui donne un coup d'aiguillon (3).

1551. — Le boutiquier ne va pas se coucher avant d'avoir mis à jours tous ses comptes. C'est quand ses livres sont bien en ordre qu'il peut aller dormir.

(1) Voir aussi 1187 ci-dessus.
(2) Voir aussi 750 ci-dessus.
(3) Voir aussi 628 ci-dessus.

1552. — *Shrî Râmakrishna demanda un jour à M. :* « Te sens-tu attiré vers la richesse et le pouvoir ?

— *Non, répondit M., sauf dans la mesure où ils me sont nécessaires pour que je ne sois pas troublé, et que je puisse invoquer Dieu en paix.*

— C'est tout à fait normal », *répliqua le Maître.*

1553. — Il y avait une fois un homme qui était très dévoué à son gourou. Or, celui-ci lui demanda un jour d'aller chercher du feu pour allumer sa pipe, mais le disciple se récusa : « Je ne suis pas digne de remplir un tel office pour un homme aussi éminent. » Et il ne bougea pas (1).

1554. — Lorsqu'on veut vivre la vraie vie, il faut avoir confiance dans les paroles de ceux qui méditent uniquement sur Dieu, qui ont vu Dieu. Quand vous avez besoin d'un conseil juridique, ne vous adressez-vous pas à un homme de loi ? Vous ne prenez certainement pas l'avis du premier venu (2).

1555. — Un signe de la Connaissance, c'est que lorsqu'elle s'épanouit pleinement chez un homme, celui-ci devient silencieux. Lorsqu'un fermier ouvre un passage pour faire arriver dans son champ l'eau d'un réservoir, l'eau s'écoule avec grand bruit. Mais lorsqu'elle est arrivée au même niveau dans le champ et dans le réservoir, il n'y a plus aucun bruit (3).

1556. — Vous qui êtes dans les affaires, vous savez que l'on doit progresser pas à pas. Il y a des gens qui commencent par faire de l'huile de ricin, avec un tout petit outillage ; plus tard, quand ils ont gagné assez d'argent, ils ouvrent un magasin d'étoffes. Il en est de même dans la marche vers Dieu. Si l'occasion se présente, allez passer quelques jours dans la solitude et invoquez

(1) Shrî Râmakrishna avait demandé à Sasadhar de parler de l'Adhyâshakti. Et Sasadhar avait d'abord été trop timide pour exposer ce sujet en public. C'est à cette occasion que le Maître fit la réflexion ci-dessus.

(2) Voir aussi 1022 ci-dessus.

(3) Voir aussi 213 et 262 ci-dessus.

Dieu avec plus d'insistance. Mais rien ne peut se faire avant que le moment soit venu. Il y a des gens qui doivent passer encore par beaucoup de travail et beaucoup de jouissances. Aussi leur faut-il plus longtemps. Si vous percez un furoncle pendant qu'il est encore dur, le résultat est tout le contraire de ce que vous attendiez. Le médecin ne donne son coup de bistouri que lorsque le furoncle est mûr ([1]).

1557. — La quantité de pièces de bronze que l'on peut échanger contre 16 roupies représente une pile imposante. Mais les 16 pièces d'une roupie font un tas moins impressionnant. Si on les échange contre un *mohur* d'or, c'est encore plus petit. Et si avec ce *mohur* on achète un diamant, celui-ci est si insignifiant qu'on ne le remarque même pas ([2]).

1558. — Il y a des femmes qui sont des incarnations de la connaissance et il y en a qui sont des incarnations de l'ignorance. Celles qui incarnent la connaissance conduisent les hommes vers Dieu ; celles qui représentent l'ignorance font que les hommes oublient Dieu et se noient dans le monde.

1559. — Lorsqu'un laïque fait la charité sans désir et sans mobile, le bien qu'il fait lui profite à lui-même. Il sert le Seigneur qui habite dans le cœur de tous les êtres. Et le privilège de servir le Seigneur est un bien pour celui qui sert et non pour les autres. En faisant la charité, le laïque ne fait donc de bien qu'à lui-même et à nul autre ([3]).

1560. — Lorsqu'un *sannyâsin* aide son prochain, de quelque façon que ce soit, il ne s'arroge pas le mérite de ce qu'il a fait.

1561. — L'adoration du Dieu sans forme, le Jnâna-Yoga, etc., sont des sujets dont il ne faut pas parler devant les adorateurs du Dieu personnel. Ce n'est qu'après

([1]) Voir aussi 598, 721 et 722 ci-dessus.
([2]) Est quelquefois suivi du 983 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 566 ci-dessus.

beaucoup de luttes et d'efforts qu'ils ont acquis un peu de dévotion. Et leur dire que tout n'est qu'un rêve leur fait du mal.

1562. — Rien ne peut enchaîner Narendra. Il est libre de tout attachement, et les plaisirs des sens ne peuvent avoir aucun attrait pour lui. Il est comme un pigeon mâle. Si vous en prenez un par le bec, il se débat et se dégage, tandis qu'une femelle se laisse faire ([1]).

1563. — *On rapporta un jour à Shrî Râmakrishna qu'un Américain, le colonel Olcott, avait tout abandonné pour embrasser la religion hindoue. Le Maître parut mécontent et demanda :* « Pourquoi donc a-t-il abandonné sa propre religion ? »

1564. — Dans cet état de folie pour le Seigneur, je disais toujours ce que je pensais, des hommes et des choses. Je ne m'occupais pas du tout de la situation des gens et je n'avais aucune peur des riches. Les conversations qui ne se rapportaient pas à Dieu me faisaient mal aux oreilles. Lorque j'entendais des gens parler de choses mondaines, j'allais m'asseoir à l'écart et je pleurais.

1565. — Vibhîshana ne voulait pas accepter le trône de Lankâ. Il disait : « O Râma, puisque je T'ai obtenu, que m'importe un royaume ? » Mais Râma lui répondit : « Sois roi pour le bien des ignorants, pour ceux qui veulent savoir ce que tu as gagné à Me servir. Accepte la couronne pour les convaincre. »

1566. — Pourqoi les hommes adorent-ils des vierges ? Parce que les femmes sont autant d'images de la Mère Divine et que c'est dans une vierge au cœur pur qu'Elle Se manifeste le plus complètement.

1567. — Tout ce qui est dans le microscosme est aussi dans le macrocosme.

1568. — Les hommes qui cherchent à faire des disciples appartiennent à une catégorie inférieure.

1569. — Oui, on dit qu'il y a réincarnation. Comment

([1]) Voir aussi 1436 ci-dessus.

notre intelligence si bornée peut-elle comprendre les voies de Dieu ? Beaucoup de gens qualifiés ont reconnu que la réincarnation est un fait. Comment pourrais-je ne pas y croire ?

1570. — Il y eut une époque où dans ma soif de ma Divine Mère, je restais étendu sur le sol, au pied de la *panchavatî*. Je pleurais et je priais ma Divine Mère de m'éclairer et je disais : « O ma Mère ! je n'ai jamais été instruit. Mais fasse qu'il me soit donné de savoir et de réaliser ce qu'atteignent ceux qui travaillent sans s'inquiéter du fruit de leurs actions (*karmins*) ; de savoir aussi et de réaliser ce qu'atteignent les *yogins* au moyen de la concentration ; de savoir enfin et de réaliser ce que les *jnânins* découvrent par la discrimination. » Je n'ai jamais lu les Livres. C'est ma Mère Divine qui m'a révélé toutes ces choses et bien d'autres encore.

1571. — *Hari Nâth Chatterji (qui devait devenir plus tard Swâmi Turiyânanda) était un grand misogyne. Shrî Râmakrishna lui demanda un jour :* « Comment vois-tu les femmes ? — *Comme des tigresses qui vont me dévorer, répondit le jeune homme. Je les hais toutes.* — Mon enfant, *dit le Maître,* ce n'est pas en les haïssant que tu te mettras hors de portée de leurs griffes. »

1572. — *Girish Chandra Ghose, admirant la fusion en Shrî Râmakrishna des qualités masculines et féminines, lui demande un jour : « Seigneur, êtes-vous homme ou femme ?* — Je n'en sais rien », *répondit le Maître.*

1573. — Même en rêve, je ne pourrais imaginer entre une femme et moi d'autres rapports que ceux qui existent entre une mère et son fils.

1574. — Celui qui a totalement abandonné les jouissances charnelles pour l'amour de Dieu a déjà accompli les trois quarts du voyage.

1575. — Il ne faut pas demander à Dieu les biens de ce monde, car Il pourrait nous les donner — et cela nous attirerait de grandes difficultés.

1576. — Rien ne se passe jamais avant que le moment

n'en soit venu. Quand la maladie est sur le point de se guérir, le médecin dit : « Prenez tel ou tel remède », et le malade guérit. Mais qui peut dire si c'est par l'effet du remède ou par l'effet de la nature ?

Lakshmana dit à son frère : « Tu ne comprends pas la gloire de Râma. Au simple contact de son pied, Ahalyâ, qui avait été changée en pierre, reprit sa forme humaine (1) ! » Mais le frère répondit : « Tu crois que tu sais tout... C'est la volonté du sage lui-même qui s'est accomplie, car en maudissant Ahalyâ, il avait annoncé qu'elle retrouverait son corps humain lorsque Râma passerait devant l'*âshram.* » Qui peut dire si ce qui a eu lieu était dû à la toute-puissance de Râma ou à la volonté de Gautama ?

Toutes choses se font par la volonté du Seigneur. Si en venant ici vous éprouvez un éveil spirituel, sachez que j'en suis seulement l'occasion. Toutes choses se font par la volonté du Seigneur.

1577. — Il y a trois catégories d'hommes qui ne peuvent jamais arriver à la connaissance spirituelle : ceux qui sont malhonnêtes, ceux qui sont trop méticuleux en matière de propreté extérieure (2) et ceux qui sont toujours portés au doute.

1578. — Il y a trois sortes de gens qui restent éveillés la nuit : les *yogins*, les *bhogins* (fêtards) et les *rogins* (malades). Vous êtes tous des *yogins* ; vous n'avez donc aucune raison de dormir toute la nuit (3).

1579. — Gardez frais votre estomac (*bhudi*) et votre cerveau (*mudi*).

(1) Voir 918 ci-dessus.

(2) Les Hindous, qui ont sans doute un plus grand souci de propreté que n'importe quel peuple, le poussent parfois à l'extrême. Non seulement ils doivent prendre un bain complet avant de faire quantité d'actions courantes, mais ils doivent se purifier par un rituel fort compliqué chaque fois qu'ils ont été souillés par le contact ou même par la vue d'un objet réputé impur, et les règles d'hygiène relatives à l'alimentation sont innombrables et impérieuses.

(3) Shrî Râmakrishna tenait à ce que ses disciples passent une partie de la nuit en méditation.

1580. — Celui qui a renoncé à lui-même pour l'amour de Dieu a acquis sur Dieu un droit fort et indiscutable.

1581. — Comme un poisson s'ébat joyeusement quand on le met dans un bassin plus vaste, ainsi l'homme qui a renoncé au monde ; il ne veut plus jamais être enchaîné.

1582. — Un jour, comme je méditais dans le temple de Kâlî, je vis, dans une vision, les voiles de Mâyâ disparaître l'un après l'autre devant moi.

Un autre jour, la Mère présenta devant mes yeux un flot de lumière dépassant en éclat et en splendeur un million de soleils. Hors de cette masse lumineuse je vis une forme, purement de la nature de la conscience, qui émergeait lentement ; puis, l'instant d'après, cette forme se perdit elle-même dans le sans-forme.

1583. — Si vous persistez gaiement dans votre effort, vous réussirez envers et contre tout.

1584. — Les adorateurs sont comme des plantes de *kalamaï* (1). Lorsqu'on en tire un bout, on arrache la plante tout entière, avec toutes ses ramifications.

1585. — Que je vous raconte une histoire : Il y avait une fois un homme qui célébrait toujours la Durgâ pûjâ chez lui en grande pompe. On y sacrifiait des chèvres, du lever au coucher du soleil. Mais, au bout de quelques années, le sacrifice ne fut plus aussi impressionnant. On lui demanda : « Comment se fait-il que les sacrifices chez vous soient maintenant si peu importants ? — Ne voyez-vous pas, répondit-il, que j'ai perdu toutes mes dents (2) ? »

1586. — Supposez que le mari d'une jeune épouse (3) vienne rendre visite au père de celle-ci et s'asseoit dans la pièce de réception avec d'autres jeunes gens de son âge. La jeune épouse et ses amies les regardent de

(1) Plante aquatique à nombreuses ramifications.
(2) C'est-à-dire que je ne peux plus manger de viande.
(3) Il s'agit évidemment d'un « mariage » entre enfants, dans lequel la jeune fille continue d'habiter chez ses parents en attendant d'avoir l'âge où elle pourra rejoindre son mari.

derrière une tenture. Les amies ne connaissent pas le mari, et elles demandent, en montrant un jeune homme : « Est-ce celui-là ton mari ? — Non », répond-t-elle en souriant. Elles en désignent un autre et demandent si c'est celui-là, et elle répond encore que non. Elles répètent la même question en en montrant un troisième, et elle fait la même réponse. Finalement elles désignent le mari et demandent : « Est-ce celui-ci ? » Elle ne dit ni oui ni non, mais se contente de sourire et de garder le silence. Et ses amies comprennent que c'est bien son mari. Lorsqu'on a réalisé la véritable nature de Brahman, on devient silencieux.

1587. — On raconte que ceux qui font une *shava sâdhanâ* (1) se munissent de graines séchées, d'eau, etc., et jettent toutes ces provisions dans la bouche du cadavre si l'esprit qui est en lui s'éveille. Et ainsi l'esprit reste tranquille, sans quoi il gênerait la *sâdhanâ*. De même, si vous voulez faire une *sâdhanâ* pour trouver Dieu (Hari) alors que vous vivez dans le monde, assurez tout d'abord la subsistance de votre femme, de vos enfants, etc., et engagez-vous seulement ensuite dans votre *sâdhanâ*, sinon vous vous heurterez à de gros obstacles (2).

1588. — Lorsqu'on boit de l'eau de mer, on en conclut qu'elle contient du sel. De même, lorsqu'on observe l'univers, on peut en conclure avec certitude qu'il existe un Seigneur de l'univers.

1589. — Le cours rapide de la Padmâ forme en certains endroits des tourbillons, mais bientôt l'eau reprend sa course en ligne droite. De même on note souvent des zones de désespoir et de doute dans l'esprit même des sages et des grands saints ; mais cela ne dure pas longtemps, c'est vite disparu.

1590. — « La femme et l'or » sont comme les cornichons. Celui qui continue à les apprécier et qui ne désire

(1) Voir aussi 847 et 1035 ci-dessus.
(2) Voir aussi 372, 373, 374, 645 et 646 ci-dessus.

pas modifier sa vie ne tirera aucun profit de simples pratiques religieuses. Mais celui qui est véritablement assoiffé de *mukti* (libération) dit : « je vais me transformer sur-le-champ » et il devient véritablement bon (1).

1591. — C'est le don de soi qui est la voie la plus facile. Si nous nous donnons à Dieu, Il nous fournira lui-même tout ce qu'il nous faudra — et en particulier il nous fera rencontrer un vrai gourou (2).

1592. — La lumière de Dieu existe également dans tous les cœurs, mais dans les cœurs purs des *sâdhus* on la voit mieux qu'ailleurs. Bien que les rayons du soleil se dispersent en tous sens, ils sont plus manifestes dans les matières transparentes comme le verre.

1593. — Il faut sans cesse poursuivre notre *sâdhanâ* avec dévotion et enthousiasme. Celui qui accomplit une telle *sâdhanâ* n'en détournera pas son attention tant qu'il ne sera pas parvenu à la réalisation. Quant à l'homme qui fait de temps en temps un peu de *sâdhanâ* et parfois aussi s'occupe d'autres choses, on peut le comparer au puisatier qui creuse un peu, puis renonce et va ailleurs où quelqu'un l'appelle. De toute sa vie, il n'arrivera jamais à terminer un puits. De même le *sâdhak* qui manque de dévotion n'atteindra pas la réalisation qui est son but — même en toute une vie.

1594. — Même en s'y reprenant mille fois, on n'arrivera jamais à redresser la queue d'un chien ; de même l'esprit d'un homme pervers ne s'améliore jamais (3).

1595. — Celui dont c'est le métier de vendre du fil peut reconnaître d'un simple regard le numéro d'un fil particulier. De même celui qui pratique la sâdhanâ peut facilement reconnaître un sâdhu d'un homme qui ne l'est pas (4).

1596. — Quand l'esprit est engagé à faire le bien, il vit dans les rues sacrées et divines ; quand il fait le

(1) Voir aussi 821 et 822 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1024 ci-dessus.
(3) Voir aussi 288 et 854 ci-dessus.
(4) Voir aussi 865 ci-dessus.

mal, il habite dans les ruelles des vidangeurs. L'esprit devient bon ou mauvais selon les compagnons, bons ou mauvais, avec lesquels il s'associe.

1597. — Le beurre conservé dans un bol d'eau reste très pur. Mais si on le conserve dans un bol de lait caillé il s'abîme. De même tout ce qui est associé à Dieu est excellent. Mais ce qui est associé au *samsâra*, même si c'est quelque chose de bon, se gâte quelque peu ([1]).

1598. — L'ignorant est comme un enfant. Montrez à un enfant une jolie poupée coloriée et il se précipitera pour la prendre, jetant les pièces d'or et d'argent qu'il peut tenir. L'ignorant, qui est enfantin, abandonne Dieu et s'immerge dans un *samsâra* sans aucune valeur ([2]).

1599. — Il y a en l'homme deux sortes d'ego, le mûr et le non-mûr. L'ego égoïste est l'ego non-mûr ; c'est un ennemi acharné et il faut s'en débarrasser. Le second est l'ego modeste, humble ([3]). On peut l'appeler l'ego mûr, et il doit rester ; c'est un ami et il ne faut pas le compter comme ennemi. Si l'on écrase des gousses d'ail sur une pierre, on aura beau ensuite laver la pierre, elle gardera toujours l'odeur de l'ail ([4]). De même l'odeur de l'ego égoïste ne nous abandonne jamais, sous aucun prétexte. Quand cet ego est parti, on est libre. C'est seulement lorsque Shiva s'est étendu comme un cadavre (*shava*) que Kâlî est montée sur sa poitrine. Tant qu'il se promenait en soufflant dans sa conque et en jouant de son tambour, la divine Kâlî ne pouvait se tenir sur sa poitrine ([5]). De même c'est seulement quand l'égoïsme est détruit, quand l'homme devient semblable à un cadavre que Hari — qui est Existence – Connaissance – Béatitude absolue — peut apparaître dans le cœur.

1600. — Les conversations d'ordre sensuel ne font

([1]) Voir aussi 630 et 1100 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 966 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 158, 162 et 173 ci-dessus.
([4]) Voir aussi 157 et 549 ci-dessus.
([5]) Voir aussi 1325 et 1368 ci-dessus.

pas d'impression sur l'homme qui est maître de soi. Elles ne feront naître de mauvaises pensées que chez celui qui n'a pas cette maîtrise. Ne rote que celui qui a mangé des radis noirs ([1]).

1601. — Lorsque je tombe dans l'océan du Sachchidânanda infini, je perds le souffle et je halète, car je ne vois ni rivage ni point d'appui. Mais quand j'arrive au Dieu personnel (Hari) engagé dans son jeu, je retrouve mes amarres.

1602. — Quand il pleuvote, l'eau qui tombe s'écoule lentement dans le réservoir et le canal. Mais s'il pleut à torrents pendant longtemps, le canal, le réservoir, la fontaine et tout le reste ne font plus qu'une seule masse d'eau. De même l'homme aime bien faire étalage d'un peu de savoir et de vertu (dharma). Mais quand la connaissance et la pureté sont profondes, il ne s'adonne plus à cette exhibition ([2]).

1603. — Il arrive que des pauvres tout d'un coup se trouvent possesseurs d'une immense fortune et deviennent ainsi des gens importants. De même il y a bien des mondains dont la vie se transforme et s'ennoblit brusquement et qui deviennent ainsi très spirituels. C'est le cas de Lâla Bâbu et de quelques autres. Il arrive que sur la route on rencontre soudain une grande maison et un vaste étang. On n'a pas d'effort à fournir pour les faire apparaître. De même beaucoup de gens arrivent à la réalisation par peu de *sâdhanâ*. Les *siddhas* sont comme les courges, qui ont d'abord le fruit et ensuite la fleur. Les *nitya-siddhas* sont parfaits dès le début et ne travaillent qu'après ([3]).

1604. — Nul ne s'inquiète d'une boîte vide. Mais chacun prend le plus grand soin d'une boîte contenant des roupies, des pièces d'or et d'autres objets précieux. Les saints hommes sont bien obligés de prendre soin

([1]) Voir aussi 284 et 285 ci-dessus.
([2]) Voir aussi 1061 et 1412 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 46, 316, 1159, et 1395 ci-dessus.

de leur corps, où se sont manifestés l'âme et le Seigneur — de ce corps qui est le réceptacle de l'âme [1].

1605. — Quand on fait brûler du bois, il s'en dégage de l'humidité qui se forme en gouttes. De même, quand on se livre à des exercices de dévotion, le feu de Brahman pénètre en nous et des larmes coulent de nos yeux [2].

1606. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Que faut-il emporter quand on part en voyage ? »*
Il répondit : « Si vous devez aller quelque part, emmenez avec vous la Mère de béatitude et alors vous n'échouerez pas. »

1607. — L'hypocrite en matière de religion est comme la mâchoire de l'éléphant, qui a un genre de dents à l'intérieur de la bouche et un autre à l'extérieur [3].

1608. — Quand un éléphant entre dans un petit étang, il l'agite violemment. Mais un grand fleuve n'est pas troublé même si dix éléphants y entrent à la fois. Cette âme est profonde comme le grand fleuve [4].

1609. — Quand nous apprenons à écrire, nous commençons par des mots simples : pot, vase, etc. Mais quand nous avons appris les mots faciles, nous n'avons plus besoin de nous en tenir là. Il faut commencer par pratiquer les choses élémentaires [5].

1610. — Quand le cœur est stable et concentré, on peut voir Dieu. Quand il est troublé par la brise du désir, la lune ne peut s'y refléter, il est impossible de voir Dieu.

1611. — La Mère divine est comme une dame de bonne famille, qui reste derrière un rideau. Les adora-

(1) Voir aussi 585 et 586 ci-dessus.
(2) Voir aussi 1194 ci-dessus.
(3) Voir aussi 1055 ci-dessus et 1624 ci-dessous.
(4) Voir aussi 591 et 1166 ci-dessus.
(5) Voir aussi 458 ci-dessus.

teurs sont comme Ses enfants, ils passent derrière le rideau, c'est-à-dire derrière la Nature, et ils La voient (1).

1612. — La femme du paysan décortique le riz, met du bois dans le feu de la cuisine, fait cuire le riz et le remue pendant qu'il cuit, tout en parlant d'affaires domestiques avec son mari. Mais elle fait toujours attention à sa main. De même, nous devrions nous acquitter de tous nos devoirs dans le monde en gardant l'esprit fixé sur Dieu. Quand on danse avec une cruche sur la tête, il faut toujours penser à la cruche. De même pensons toujours à Dieu et faisons dans le monde ce que nous avons à y faire (2).

1613. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « En quoi consiste l'attitude tamasique dans l'adoration ? »*

Il répondit : « C'est de lever les bras en l'air, de danser et de chanter à haute voix le nom de Hari. »

1614. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Pourquoi est-ce que vous n'aimez pas cesser de parler de religion ? »*

Il répondit : « Plus on parle de religion et plus on a envie d'en parler. »

1615. — Le beurre existe dans le lait, mais nous ne pouvons pas l'y voir. Ce n'est qu'avec beaucoup d'effort que nous pouvons l'en extraire. De même Dieu existe dans la Nature (Prakriti), mais il y est caché ; nous l'y trouvons par la *sâdhanâ*.

1616. — La *pûjâ* et les autres exercices spirituels que pratiquent les mondains sont un jeu d'enfant. Quand ils auront trouvé la chose vraie, ils ne se livreront plus à ce genre d'adoration et à tout cela. Quand une fille se marie et devient maîtresse de maison, elle abandonne la maison de poupée qu'elle s'était construite.

1617. — Dhruva et Prahlâda étaient de cette qua-

(1) Voir aussi 948 ci-dessus.
(2) Voir aussi 409 ci-dessus.

lité exceptionnelle qui est celle du beurre baratté de bonne heure le matin. Si on baratte le beurre plus tard dans la journée, il n'est pas aussi bon. La *sâdhanâ* pratiquée à un âge avancé ne donne pas à notre vie une extrême pureté ([1]).

1618. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Tous les hommes qui sont moines* (sâdhus) *se valent-ils ? »*

Il répondit : « Tous sont *sâdhus*. Mais il y a certaines espèces d'eau que l'on peut boire et d'autres que l'on ne peut utiliser que pour se laver. Il y a les mêmes distinctions entre les *sâdhus* ([2]). »

1619. — Le gros poisson reste dans les profondeurs et en général ne se fait pas voir. Mais lorsqu'on jette des appâts, on peut quelquefois apercevoir ses mouvements. Et alors on le prend à l'hameçon. De même le Seigneur, qui est l'essence d'Existence – Connaissance – Béatitude absolue existe caché dans tous les êtres. Par l'appât de la concentration (*yoga*), de la méditation (*ahyâna*), de l'amour (*prema*), de la dévotion (*bhakti*), le Seigneur peut être brusquement amené à bouger et à vous laisser Le voir. Alors Il Se laisse prendre ([3]).

1620. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment peut-on détruire le désir sensuel ? »*

Il répondit : « L'Existence-Connaissance-Béatitude absolue est l'essence condensée de dix millions de plaisirs sensuels. Ceux qui en jouissent ne sont plus attirés par la sensualité ([4]). »

1621. — L'épouse chaste est la Puissance de connaissance (*vidyâ Shakti*). Si elle voit son mari attiré par les plaisirs sensuels, elle le met en garde et lui dit : « Voyons, voyons ! Ne recherche pas des joies matérielles méprisables. Adore le Seigneur. » L'épouse non-chaste est la Puissance d'ignorance (*avidyâ Shakti*). Elle cherche à

(1) Voir aussi 323, 333 et 1159 ci-dessus.
(2) Voir aussi 53 et 348 ci-dessus.
(3) Voir aussi 842 ci-dessus.
(4) Voir aussi 350 à 352 ci-dessus.

transformer même un mari qui est un adorateur de Dieu en un passionné de plaisirs sensuels ([1]).

1622. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Quel genre d'homme peut devenir un chef ? »*

Il répondit : « La vache qui porte à son cou la grosse cloche (*gorochan*) prend la tête du troupeau. De même, celui en qui il y a de la grandeur sera le chef des autres. »

1623. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Puisque le Brahman est immuable, comment son jeu* (lilâ) *peut-il avoir lieu ? »*

Il répondit : « L'ombre d'un arbre change de place, mais l'arbre reste toujours au même endroit. De même l'immuable Brahman ne change pas, et pourtant ses *lîlâs* peuvent changer ([2]). »

1624. — *On demanda un jour à Shrî Râmakrishna : « Comment faut-il chanter ? »*

Il répondit : « L'éléphant a deux sortes de dents, les unes pour en faire parade et les autres pour broyer ce qu'il mange. De même il y a deux façons de chanter : pour nous faire écouter des autres et pour notre propre joie ([3]). »

1625. — Les gens ont envie de voir les beautés du monde, la femme, etc. Ils ne désirent pas voir le Seigneur qui a créé le monde. Presque tous se laissent prendre au jardin et aux images qui représentent des fées. Peu désirent voir le propriétaire du jardin et celui qui a fait les images ([4]). Les femmes sont les fées et elles forment la Mâyâ attrayante. Les femmes et Mâyâ ne font qu'un. La Mâyâ en forme d'ignorance (*avidyâ-Mâyâ*) est comme le serpent venimeux dont la morsure détruit l'intelligence de l'homme. Mais pour ceux qui voient en toutes les femmes des incarnations de la divine Mère de l'univers, chaque femme est une de ces messagères.

([1]) Voir aussi 92 *bis* ci-dessus.
([2]) Voir aussi 1179 ci-dessus.
([3]) Voir aussi 1055 et 1607 ci-dessus.
([4]) Voir aussi 965 ci-dessus.

Glossaire

NOTE. — *On a fait figurer dans ce glossaire les termes sanskrits, bengalis, etc., ainsi que les noms propres qui se trouvent dans plusieurs pensées. Pour éviter des recherches inutiles, les termes qui se rencontrent une seule fois dans le cours du volume ont été expliqués dans des notes en bas de page; on trouvera ces notes par l'index alphabétique. Les définitions données correspondent uniquement aux acceptions dans lesquelles ces termes ont été employés par Shrî Râmakrishna, et aux lieux, livres, personnages, etc., auxquels il est fait allusion dans ce volume. Ce ne sont pas nécessairement les seules définitions que l'on pourrait donner, ni même les plus importantes, et ce glossaire ne doit pas être considéré comme valable pour d'autres auteurs.*

abhimâna: égoïsme, orgueil provenant du sens de l'ego.
âdesha: avis, instruction, ordre, commandement direct (de Dieu).
Adyâshakti: énergie divine première.
advaïta: non-dualisme, monisme, en particulier dans le système de Shankarâchârya.
advaïta Védânta: védantisme moniste, synonyme d'*advaïta*.
advaïtiste : adepte de l'*advaïta*.
aham: je, moi, l'ego, la conscience de l'ego. (Voir note à 143.)
aham-kâra: « qui fait le moi, l'*aham* », principe d'individuation qui donne naissance au sens de l'ego. (Voir note à 143.) Organe intérieur. (Voir note à 1342.)
akhanda: non divisé, ininterrompu, sans solution de continuité.
amsha: portion, fragment.
ânanda: félicité, béatitude parfaite.
anuloma: raisonnement analytique remontant de l'effet à la cause ; involution, contraire de *viloma*.
ârâtrika: cérémonie célébrée devant l'image d'une divinité, et pendant laquelle on agite une lumière devant l'image, en symbole de l'offrande à Dieu de notre lumière intérieure.
Arjuna : l'un des personnages du Mahâbhârata, celui que Krishna

choisit comme disciple à qui donner son enseignement dans la Bhagavad-Gîtâ. C'est l'un des cinq frères Pândava.

âtman: le Moi éternel de l'homme, et aussi le Moi universel; souvent traduit par âme.

AUM : la syllabe sacrée entre toutes, symbole de l'Absolu, de *Brahman*, et aussi de toutes les conceptions que l'homme peut se faire du Suprême, du Divin. Cette syllabe fait partie de presque tous les *mantras*. On l'écrit souvent *Om*.

avadhûta: litt. « qui a secoué les attaches (du monde) ». Nom donné en particulier à Dattatreya, auteur de l'« Avadhûta Gîtâ ». Les anecdotes citées et commentées par Shrî Râmakrishna se trouvent dans le Bhâgavata-Purâna, livre XI, chap. 7 et 9.

Avatar : « descente » du Divin dans une forme humaine, Incarnation divine ; nom donné en particulier aux Incarnations de Vishnou, parmi lesquelles Râma et Krishna.

avidyâ: non-connaissance, ignorance de la réalité, du noumène, et par conséquent connaissance de ce qui n'est pas réel, du phénomène, et croyance en la réalité de ce phénomène.

avidyâ-Mâyâ: illusion qui vient d'*avidyâ* ; conséquences de cette illusion.

bâbu : appellation donnée à un Bengali de bonne famille, et particulièrement à celui qui a reçu une éducation anglaise.

baddha : lié, enchaîné.

Bali : roi démon qui s'était rendu maître des trois mondes. Les dieux lui envoient Vishnou qui prend l'espect d'un nain (Vâmana) et demande une aumône : le terrain qu'il pourra couvrir en trois pas. Bali ayant accepté, Vishnou se transforme en géant et en trois pas couvre les trois mondes. Il laisse cependant à Bali la domination des enfers.

Bardwan : région du Bas-Bengale.

bâul : nom donné à des *bhaktas* qui ont renoncé au monde et cherchent Dieu par la voie de la joie, en particulier par la danse et le chant sacrés, souvent en public.

Bhagavân : Seigneur, appellation réservée (dans la conversation) à un très grand sage.

Bhâgavata : Écriture sacrée, en particulier le Bhâgavata-Purâna.

Bhâgavata-Purâna : « le *Purâna* des adeptes du Seigneur », le plus célèbre des dix-huit Purânas, où l'on trouve notamment l'histoire de l'enfance de Krishna.

bhagavati-tanû : le « corps vénéré », nom donné par les tantristes au corps causal.

Bhaïravî Brâhmanî, ou simplement Bhaïravi : nom d'une *sannyâsini* qui fut un des gourous de Shrî Râmakrishna. De 1861 à 1863, elle lui enseigna la série complète des *sâdhanâs* tantriques. Elle mourut à Bénarès en 1868, laissant un certain nombre de disciples. Son nom était Yogeshvarî.

bhakta : celui qui éprouve un intense amour (*bhakti*) pour Dieu ; celui qui a pour voie le *Bhakti-Yoga* ; adorateur.

bhakti : dévotion, amour intense pour Dieu.
Bhakti-Yoga : le yoga de la dévotion et de l'amour.
Bharadvâja : l'un des *rishis* qui reconnurent en Râma une Incarnation divine.
bhâva : l' « état réel », le plus haut degré de *bhakti* (comme synonyme de *mahâbhâva*), ou simplement l'une des attitudes par lesquelles le *bhakta* peut progresser vers *prema*, l'amour suprême.
bhâva-samâdhi : samâdhi auquel aboutit la pratique du *Bhakti-Yoga.*
Biswas (Marhura Nath), ou Mathura Mohan, appelé souvent Mathur Bâbu : gendre de Rânî Rasmanî, chargé par elle de veiller à ses intérêts et en particulier de surveiller le grand temple bâti au bord du Gange, à Dakshineswar. Mathur comprit la mission de Shrî Râmakrishna, le protégea constamment, et fut son disciple dévoué. Il mourut en juillet 1871.
Brahmâ : Dieu sous l'aspect de Créateur, l'un des trois « visages » du Dieu personnel.
brahmachârin : celui qui pratique *brahmacharya* ; celui qui est au premier des quatre états successifs dont se compose la vie de l'hindou orthodoxe ; dans un ordre monastique, novice, celui qui n'a pas encore reçu l'ordination complète (*sannyâsa*).
brahmacharya : chasteté absolue en pensées, en paroles et en actions ; maîtrise parfaite des sens.
brahmajnâna : la « connaissance de Brahman », la plus haute sagesse, la réalisation de l'Absolu.
Brahmamayî : la Mère divine sous son aspect le plus élevé.
Brahman : l'Absolu, Dieu impersonnel, l'Un par la différenciation duquel apparaissent le Dieu personnel, l'âme et le monde.
brahmane : membre de la première des quatre grandes castes.
Brâhmanî : voir Bhaîravî Brâhmanî.
brâhmo : membre du Bâhmo Samâj.
Brâhmo Samâj : Association religieuse de tendance unitarienne fondée en 1828 par Râm Mohan Roy et connue comme Adi Brâhmo Samâj. Devendra Nâth Tagore en devint le chef en 1844. A partir de 1866, il y eut diverses scissions. Sous ces diverses formes, le Brâhmo Samâj joua et joue encore une influence considérable dans l'Inde, et en particulier au Bengale, dans les domaines religieux et social.
buddhi : faculté de détermination et de décision.
Chaïtanya Déva (Shrî Krishna), appelé aussi Gaurânga et Gouranga : grand réformateur bengali (1485-1534). Souvent considéré comme une Incarnation de Krishna, il fut l'origine d'un puissant mouvement de *bhakti* qui dure encore de nos jours, particulièrement au Bengale.
chakra : roue, centre, plexus. L'anatomie et la physiologie hindoues connaissent sept *chakras* principaux étagés depuis le bas de la colonne vertébrale jusqu'au sommet de la tête. Le *yogin* en prend conscience dans sa méditation et arrive à les situer exac-

tement ; on les représente sous forme de lotus que colore et anime la montée de la *kundalinî*. Chacun de ces *chakras* est en étroite correspondance avec certaines fonctions physiques, mentales, vitales ou spirituelles.

Chandî ou Chandî-mangal : poème célèbre de Mukundarâm Kavikankan, un des plus grands poètes du Bengale (XVIe siècle). Il est consacré à la gloire de la Mère divine sous l'aspect de Chandî, la Victorieuse dans la lutte violente. — C'est également le nom que l'on donne au Bengale à la partie du Mârkandeya Purâna appelée Devîmahâtmyam.

Dakshineswar : petite localité sur la rive gauche du Gange, à six kilomètres en amont de Calcutta. C'est là que Rânî Rasmanî fit construire un immense temple consacré à Kâlî et contenant aussi de nombreuses chapelles consacrées à Shiva, Krishna, etc. De 1855 à sa mort, Shrî Râmakrishna fut desservant d'abord du temple de Vishnou (quelques mois seulement), puis du temple de Kâlî (Bhabatarinî).

Dasharatha : roi d'Ayodhyâ, père de Râma, de Lakshmana et de Bharata.

Datta (Narendra Nâth) : le plus célèbre des disciples de Shrî Râmakrishna. Sous le nom de Swâmi Vivekânanda, il fonda l'Ordre monastique de Râmakrishna et la Mission Râmakrishna, apporta en Occident les enseignements de son maître et introduisit dans l'Inde divers éléments de la civilisation occidentale (1862-1902).

déva : être céleste, sorte de divinité mineure. C'est également un titre dont on fait suivre le nom de grands saints.

dharma : vertu, ordre cosmique, devoir religieux, tout ce qui est conforme à la loi la plus haute.

dhyâna : méditation profonde, la dernière étape du *Râja-Yoga* avant le *samâdhi*.

divya-chakshus : « œil divin », vision spirituelle.

Dourgâ : l'un des noms de la Mère divine, considérée comme déesse de la force suprême, manifestation de l'énergie divine suprême.

ghât : tout escalier ou pente conduisant à un fleuve, un lac, une citerne où l'on se rend pour faire des ablutions ou pour toute autre raison.

Ghose (Girish Chandra) : poète, dramaturge, acteur et directeur de théâtres, fondateur du théâtre bengali moderne, fervent disciple de Shrî Râmakrishna.

Ghosh (Râkhâl Chandra) : fils spirituel de Shrî Râmakrishna (1862-1922) dans une famille de grands propriétaires terriens. Il prit le nom de Swâmi Brahmânanda et fut désigné en 1897 comme premier abbé de l'Ordre de Râmakrishna. Il est l'auteur d'un recueil de pensées de Râmakrishna (The Words of the Master). On a aussi de lui « Discipline monastique ».

Girish : voir Ghose (Girish Chandra).

Gopâla : nom donné à Krishna enfant ; prénom maintenant courant dans l'Inde.

gopî : « vachère ». Nom donné particulièrement aux vachères de Vrindâvan, compagnes de jeux de l'enfant Krishna et ses grandes adoratrices. Leur amour pour le Divin est toujours cité en exemple. La plus remarquable était Râdhâ.

Goswâmi (Vijoy Krishna) : *Pandit* orthodoxe, descendant d'un des disciples de Chaitanya ; devint l'un des chefs du Brâhmo Samâj, qu'il quitta ensuite pour s'attacher exclusivement à Shrî Râmakrishna.

gourou : maître, instructeur spirituel ou religieux.

Govinda : épithète de Krishna. Govindaji est une forme affectueuse de Govinda.

guna : nom des trois modes de l'énergie, des trois qualités premières (*sattva, rajas, tamas*) dont la combinaison crée la nature multiforme.

Gupta (Mahendra Nâth) : Professeur de littérature anglaise à l'Université de Calcutta et directeur d'une école privée ; disciple fidèle de Shrî Râmakrishna. Il fut probablement le seul à noter régulièrement les conversations du Maître. On le désigne généralement sous le nom de M., ou Master M., pseudonyme qu'il adopta pour signer ses ouvrages.

Hanumân : Dieu représenté avec un corps de singe qui joue un rôle très important dans le Râmâyana. Entièrement dévoué à Râma, il est considéré comme le modèle du « serviteur de Dieu ». Comme tel il est adoré dans toute l'Inde, où d'innombrables temples et autels lui sont consacrés.

Hari : l'un des noms du Dieu personnel. Bien que ce nom soit souvent associé à la personne de Vishnou, les Hindous l'emploient indifféremment pour « le Dieu personnel » en général.

Hari bol : appel au Dieu personnel, invocation à Hari. Littéralement : « Dites Hari », injonction de Chaitanya.

Harish : disciple de Shrî Râmakrishna.

Hriday : voir Mukherjî (Hriday).

ishta ou *ishta-devatâ* : divinité d'élection ; la forme de la Divinité qui a été choisie comme objet d'adoration.

Ishvara : nom donné à la conception philosophique la plus haute du Dieu personnel, le Maître Suprême, l'aspect relatif de Brahman.

jada-samâdhi : synonyme de *nirvikalpa-samâdhi*.

Jagannâth : le « Seigneur de l'univers », épithète de Vishnou, qui est adoré sous ce nom dans divers temples, et en particulier au fameux temple de Puri, en Orissa.

jagat : le monde, l'univers, par opposition à *jîva*, ou à *jîva* et Ishvara.

Jamunâ : fleuve sacré, affluent du Gange, qui passe en particulier dans la région de Vrindâvan, où se déroula l'enfance de Krishna.

Janaka : roi de Vidéha, père de Sîtâ. On le considère comme le modèle le plus parfait du sage qui continue à vivre dans le monde.

japa : répétition d'un nom sacré ou d'une prière, d'un *mantra*, le plus souvent à l'aide d'un chapelet, en concentrant la pensée sur le sens spirituel profond des termes employés. Le *japa-yoga* est une discipline spirituelle très répandue dans l'Inde.

jîva : être vivant, âme individuelle, le moi individuel. Employé souvent par opposition à la nature (*jagat*) ou au Divin (Shiva, Ishvara).

jîvanmukta : libéré vivant ; celui qui est arrivé à la libération sans quitter son corps humain mortel.

jnâna : connaissance, sagesse, perspicacité spirituelle.

jnâna-vichâra : discernement fondé sur la connaissance d'origine intellectuelle.

Jnâna-Yoga : le *yoga* de l'intelligence, de la philosophie.

jnânin : celui qui pratique le *Jnâna-Yoga* ; également celui qui est parvenu à la connaissance parfaite qui est le but de ce *yoga*.

Kâlî : l'un des noms de la Mère divine, envisagée sous son aspect de force, d'énergie destructrice de l'imperfection. C'est sous cet aspect qu'elle était adorée au temple de Dakshineswar, et que Shrî Râmakrishna la concevait le plus fréquemment.

kalpataru : nom d'un arbre mythologique qui exauce tous les vœux. Se dit également d'un dieu ou d'un homme qui se trouve en un tel état de « grâce » qu'il peut à ce moment exaucer tous les vœux qu'on lui soumet.

karma : acte, travail ; effets de l'acte ; enchaînement des causes et des effets ; sort qui nous est réservé par nos actions passées dont les effets ne sont pas encore épuisés ; acte sacrificiel.

Karma-Yoga : yoga de l'action désintéressée, accomplie sans désir des fruits.

kartâ : celui qui agit, l'auteur de l'action.

Krishna : Huitième incarnation de Vishnou. Il est le héros le plus célèbre de la mythologie hindoue et la divinité la plus populaire dans toute l'Inde. On le connaît sous deux aspects : 1° comme enfant, alors que dans la région de Vrindâvan, il joue avec les *gopîs* et accomplit de nombreux miracles (voir notamment le Bhâgavata Purâna) et 2° comme prince, alors qu'il aide et conseille les frères Pândava. C'est en cette dernière qualité qu'il conduit dans la bataille de Kurukshetra le char d'Arjuna et donne à ce dernier l'enseignement rapporté dans la Bhagavad-Gîtâ.

kumbhaka : dans le *prânâyâma*, période de suspension de la respiration, soit avant l'inspiration, soit après.

Kurukshetra : nom du champ de bataille sur lequel Krishna donna l'enseignement rapporté dans la Bhagavad-Gîtâ.

Lakshmana : frère cadet de Râma, qu'il accompagna dans l'exil et dans l'expédition contre Lankâ (Ceylan).

Lakshmî : déesse de la prospérité, de la richesse et de la beauté.

lîlâ : jeu ; en particulier le « jeu divin » dans lequel Dieu projette l'univers hors de Soi-même et S'en amuse. Conception de la

vie et du monde comme un jeu de Dieu, ou un jeu avec Dieu.

lingam : symbole du Dieu créateur, générateur. C'est par lui qu'est généralement représenté Shiva dans les temples consacrés à cet aspect de la Divinité.

M. : voir Gupta (Mahendra Nâth).

Mahâdéva : le « grand Dieu », épithète de Shiva sous son aspect d'instructeur de l'univers.

mahâkârana : la grande cause, la Cause première.

Mahâtmâ : la grande âme, épithète donnée aux hommes qui ont atteint la perfection morale ou spirituelle.

Mallik (Manilâl) : membre du *Brâhmo Samâj* et disciple de Shrî Râmakrishna.

Mallik (Jadu Nâth) : l'un des hommes les plus riches de Calcutta,; il possédait à Dakshineswar une propriété où Shrî Râmakrisna se rendit plusieurs fois.

Mallik (Shambu Charan) : ami et disciple de Shrî Râmakrishna ; c'est lui qui initia le Maître au Christianisme et lui fit connaître la Bible.

mantra : formule sacrée qui sert d'objet de méditation. Le *gourou* donne généralement un *mantra* au disciple au moment de l'initiation.

mânush : homme.

Mâyâ : apparence irréelle de la réalité ; puissance d'illusion ; l'univers et la multiplicité ; le voile qui recouvre la réalité ; la force divine qui crée cette illusion.

medhâ, ou *medhâ-nâdî :* canal nerveux qui s'ouvre chez le *brahmachârin* et permet l'accès à la vision spirituelle.

Mozoomdar (Protâp Chandra) : l'un des chefs du *Brâhmo samâj* dont il vint exposer les doctrines au Parlement des Religions à Chicago en 1893. Auteur de nombreux ouvrages, notamment « The Oriental Christ ». (1840-1905).

Mukherjî (Hriday) : cousin et ami d'enfance de Shrî Râmakrishna ; il s'attacha à lui et le servit fidèlement pendant près de vingt-cinq ans, jusqu'en 1881.

mukta : libéré, qui est parvenu à la libération finale.

mukti : libération, état de celui qui n'est plus astreint à renaître.

Nâg Mahâshaya, ou Durgâ Charan Nâg : disciple laïc de Shrî Râmakrishna. Le Maître et ses disciples considéraient Nâg Mahâshaya comme le type le plus parfait du saint vivant dans le monde.

Nârada : *rishi* divin considéré comme le parfait adorateur. Vishnou pour cette raison le choisit pour être son « messager ». Il joue un grand rôle dans la poésie et le théâtre hindous.

Nârâyana : l'Esprit universel qui se meut sur les eaux, épithète de Vishnou.

Narendra : voir Datta (Narendra Nâth).

neti, neti : « ce n'est pas ainsi, ce n'est pas ainsi ». Formule de négation par laquelle le *jnâna-yogin* écarte successivement tout ce qui n'est qu'une apparence pour arriver finalement à la seule

Réalité, *Brahman*. La formule opposée est *iti, iti*, affirmation par laquelle le *jnâna-yogin* englobe peu à peu tout ce qu'il perçoit dans la réalité de l'Unique.

nirâkâra : sans forme, opposé de *sâkâra*.

nirguna : dépourvu de qualités (*gunas*), opposé de *saguna*.

nirvâna : état dans lequel l'aspect individuel (séparé) de l'homme a disparu, pour faire place à la conscience de la réalité une.

nirvikalpa : exempt de différenciations, immuable, absolu, transcendant, sans contenu.

nishtâ : absorption en, dévotion exclusive et constante.

nitya : permanent, éternel, vrai, réel.

Nityânanda : nom du plus célèbre disciple de Chaïtanya, son frère spirituel.

nitya-siddha: qui est éternellement parfait, parfait depuis sa naissance.

OM : Voir AUM.

Panchavati : bosquet composé de cinq arbres appartenant à cinq essences différentes (*ashvattha, bilva, amalaka, ashoka* et *vata*). Ce bosquet est considéré comme particulièrement sacré et propice à la méditation.

Pândava : nom des cinq rois fils de Pându (Yudhishthira, Bhîma, Arjuna, Nakula et Sahadeva) ; ils sont les principaux héros du Mahâbhârata.

pandit : lettré qui connaît un certain nombre d'Écritures sacrées et de textes classiques.

paramahamsa : titre donné à de très grands sages, littéralement « cygne suprême ».

paramâtman : le Moi suprême et universel, généralement employé par opposition au *jîvâtman*, Moi individuel.

Pârvatî : un des noms de la Mère divine, sous sa forme de fille de l'Himâlaya, épouse de Shiva.

Prahlâda : fils du roi-démon Hiranyakashipu, qui est un grand ennemi de Vishnou. Prahlâda est au contraire un grand adorateur du Dieu, malgré la défense et les persécutions de son père, qui est finalement tué par Vishnou sous sa forme de Nrisimha (mi-homme, mi-lion).

Prakriti : nature, énergie active et exécutive, par opposition à *Purusha*, qui observe et soutient sans prendre part à l'action.

pranava : la syllabe mystique Aum, le premier son émis par *Brahman*.

prârabdha : la partie du *karma* (accumulé dans la vie actuelle ou dans des vies antérieures) qui a commencé de porter ses fruits.

prema : amour extasique pour Dieu.

Purâna : nom donné à des textes sacrés très populaires dans l'Inde. On compte dix-huit *Purânas* principaux.

Purusha : le principe inactif qui supporte par sa présence les activités de *Prakriti*.

Râdhâ : celle des *gopîs* qui éprouvait le plus parfait amour pour Krishna.

rajas : l'un des trois *gunas*, celui qui correspond à l'activité, à l'énergie, au désir, à la passion.

rajasique : où *rajas* prédomine.

Râkhâl : voir Ghosh (Râkhâl Chandra).

Râma ou Râmachandra : Septième incarnation de Vishnou. Le héros le plus célèbre de la mythologie hindoue après Krishna. Son histoire est racontée dans le Râmâyana.

Râmânuja : fondateur de l'école du *vishishtâdvaïta* (monisme mitigé), qui compte aujourd'hui des millions d'adeptes dans toute l'Inde. La tradition veut qu'il ait vécu cent vingt ans (1017-1137).

Râmaprasâda : célèbre poète bengali du XVIIIe siècle. Ses chants en l'honneur de la Divine Mère sont encore populaires de nos jours dans tout le Bengale.

Râmâyana : grand poème épique, dont la composition est attribuée à Valmîki, et qui raconte les aventures de Râma.

Râvana : roi des démons, le grand ennemi de Râma dans le Râmâyana. Il finit par être tué par Râma, qui lui fit de somptueuses funérailles.

réalisation : ce mot est employé dans tout le volume dans un sens particulier : c'est le fait de faire sien un état, une vérité, une idée de telle sorte qu'elle fasse dorénavant partie intégrante de l'individu, et ne soit pas seulement l'objet d'une compréhension intellectuelle superficielle.

rishi : celui qui « voit » la vérité absolue ; grand sage ; auteur inspiré des hymnes védiques.

Rukminî : une des épouses de Krishna. Destinée par son père à un autre prince, elle se fit enlever par Krishna le soir de ses noces.

Sachchidânanda : existence (*sat*), connaissance (*chit*) et béatitude (*ânanda*) absolues, épithète du Divin.

sâdhak : celui qui suit une discipline spirituelle, une *sâdhanâ*.

sâdhanâ : nom donné à toute discipline suivie avec ardeur et persévérance pour progresser sur la voie spirituelle.

Sâdhâran Brâhmo Samâj: branche dissidente du *Brâhmo Samâj* fondée en 1878 par le *pandit* Shiva Nâth Sastri.

sâdhu : saint homme qui a renoncé au monde pour se consacrer à la vie spirituelle.

saguna : avec attributs, qui est affecté des *gunas*.

sahasrâra : le dernier des sept *chakras*, celui qui est situé au sommet de la tête, et que le *yogin* perçoit comme un lotus aux mille pétales.

sâkâra : avec forme, doué d'une forme.

samâdhi : état d'union avec le Divin personnel ou de fusion dans le Divin impersonnel, auquel arrive le *yogin*. Cette extase comporte toute une série de degrés, qui ont été décrits de différentes manières. On en trouvera un tableau sommaire à la page 450 (éd. 1970) des *yogas pratiques* de Vivekânanda. Shrî Râmakrishna, qui avait une grande expérience personnelle de toutes les sortes de

samâdhi, parlait surtout des suivantes : *bhâva-samâdhi*, *chetana-samâdhi*, *jada-samâdhi*, *nirvikalpa-samâdhi* et *savikalpa samâdhi*.

sâmkhya : un des plus anciens systèmes philosophiques. Beaucoup de ses notions fondamentales ont été conservées dans d'autres systèmes, notamment sa distinction entre *Prakriti* et *Purusha*, sa conception des trois *gunas*, etc. Le fondateur de ce système est le sage Kapila.

samsâra : la ronde sempiternelle des morts et des naîssances auxquelles est soumis l'homme jusqu'à ce qu'il s'en échappe par la « libération », fruit de la *sâdhanâ*.

samskâras : impressions et dispositions provoquées par le *karma* accumulé au cours des existences antérieures.

Sanaka, Sananda, Sanâtana et Sanatkumarâ : nom de quatre *rishis*, fils spirituels de *Brahman*.

sandhyâ : culte que l'hindou orthodoxe célèbre au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil.

Sannyal (Trailokya Nâth) : poète, compositeur et chanteur, plus connu sous son pseudonyme de Chiranjiv Sarma, disciple intime de Keshab Chandra Sen. Beaucoup de ses œuvres furent inspirées pas des chants qu'improvisait Shrî Râmakrishna.

sannyâsa : renoncement à la vie dans le monde, entrée dans la vie monastique.

sannyâsin : celui qui a adopté la vie monastique.

Sâradâ Dévî : nom de l'épouse de Shrî Râmakrishna. Née en 1853, elle fut « mariée » en 1858 et mourut à l'âge de 67 ans. De 1872 à la mort de Shrî Râmakrishna, elle fit de fréquents séjours dans un minuscule bâtiment voisin du temple de Dakshineswar. Les disciples du Maître lui reconnaissaient une très grande puissance spirituelle et lui accordaient une grande autorité. Au Bengale, elle est généralement désignée sous le nom de « la sainte Mère », Shrî Mâ.

Sarasvatî : nom de la Mère divine considérée comme déesse de la sagesse, de la science, de l'éloquence. Sous cet aspect, elle est la « patronne » des écoliers, des étudiants, des savants.

Sastri (Shiva Nâth) : *pandit* qui fut le fondateur du *Sâdharân Brahmo Samâj*.

sat : existence, l'Existence pure, réelle, par opposition à *asat*, ce qui n'a pas d'existence réelle.

sattva : l'un des trois *gunas*, celui qui correspond à l'équilibre, à l'harmonie, à la lumière, à la pureté.

sattvique : où *sattva* prédomine, qui se rapporte *à sattav*.

Sen (Keshab Chandra) : l'un des grands chefs du *Brâhmo Samâj* (1838-1884) ; il exerça une influence considérable sur l'Inde moderne et en particulier sur le Bengale. De 1875 à sa mort, il fut très lié avec Shrî Râmakrishna de qui il venait souvent recueillir les enseignements.

shâkta : adorateur de Shakti.

Shakti : nom de la Mère divine considérée comme la divine énergie

primordiale, la force consciente du Divin, le Divin en action, l'aspect féminin de l'Unique.

Shankara ou Shankarâchârya : grand réformateur du brahmanisme, le plus grand maître du Védanta, fondateur de l'école non-dualiste (*advaïta*). D'après la tradition, il vécut au IIe siècle avant notre ère, devint sannyâsin à l'âge de huit ans, écrivit tous ses Commentaires sur les Écritures sacrées entre 12 et 16 ans, puis prêcha dans toute l'Inde et y fonda des monastères; il mourut à 32 ans. Ses disciples voient en lui une incarnation de Shiva.

shâstra : doctrine sacrée, science sacrée, textes sacrés.

Shiva : l'un des trois « visages » de la Trinité hindoue, le Divin considéré particulièrement sous son aspect de destructeur, mais qui, en union avec sa Shakti, prend l'aspect de constructeur, de recréateur et, comme tel, a pour emblème le *lingam.* C'est aussi le grand Ascète, que l'on approche surtout par le *Jnâna-Yoga.*

shivo'ham : mantra employé par les *jnâna-yogins* et signifiant « je suis Shiva », c'est-à-dire mon Moi est identique au Moi universel.

Shrîmatî : épithète de Râdhâ.

shuchi : pur, immaculé, saint.

Shuka Déva : fils de Vyâsa, il naquit avec *brahmajnâna,* la connaissance parfaite de l'Absolu. Il est considéré dans l'Inde comme le type du parfait *jnâna-yogin.*

siddha : accompli ; préparé, cuit (des aliments) : qui est arrivé à la perfection par ses propres efforts ; qui a acquis des pouvoirs surnaturels.

siddha-purusha : âme parvenue à la perfection.

Sircar (Dr. Mahendra Lâl) : médecin qui soigna Shrî Râmakrishna pendant la dernière année de sa vie.

Sîta : fille de Janaka et épouse de Râma, héroïne du Râmâyana. Elle est pour les Hindous le modèle parfait de l'épouse chaste et fidèle.

so'ham : mantra employé par les *jnâna-yogins* et signifiant « je suis Lui ». (Voir *shivo'ham.*)

Svâti : nom sanskrit de l'étoile Arcturus.

swâmi : titre dont on fait précéder (ou suivre) le nom d'un *sannyâsin.*

Tailanga Swâmi : grand *jnâna-yogin* de Bénarès, qui est réputé avoir vécu 280 ans. Il mourut vers 1890. Shrî Râmakrishna, qui alla recueillir son enseignement, rendit témoignage de sa haute spiritualité, et par conséquent de sa véracité.

tamas : l'un des trois *gunas,* celui qui correspond à l'inertie, à l'obscurité, au mal.

tamasique : où *tamas* prédomine ; qui se rapporte à *tamas.*

Tantras : Écritures sacrées présentées sous forme de dialogue entre Shiva et sa Shakti ; doctrine contenue dans ces Livres

sacrés, et selon laquelle le Divin, seule Réalité, doit être adoré dans sa Shakti (la Mère divine).

Totâ Purî : *sannyâsin* advaïtiste qui fut le *gourou* de Shrî Râmakrishna : voir Sannyal (Trailokya Nâth).

tulasî : basilic sacré (ocymum sanctum) ; toute maison hindoue orthodoxe en possède un plant. Les feuilles du *tulasî* sont souvent données en offrandes sur les autels et dans les temples.

tyâgin : celui qui renonce (intérieurement) au monde par amour de Dieu.

ucchishta : ce qui est demeuré comme restes, les restes d'un repas, ce qui a été souillé, directement ou indirectement par le contact des lèvres et qui par conséquent ne peut plus être offert au Divin ni donné à des brahmanes.

upâdhi : accessoire, modification non substantielle, prédicat.

Upanishads : groupe de textes sacrés de l'Hindouïsme.

vaïrâgya : aversion pour les choses de ce monde, renoncement, non attachement.

Vaishanava Charan : grand *pandit* qui fut l'un des premiers à reconnaître en Shrî Râmakrishna un être d'une spiritualité tout à fait exceptionnelle (en 1858). Il fit partie d'une réunion de savants convoqués (vers 1860) pour examiner Shrî Râmakrishna et qui conclurent que le Maître était une Incarnation divine.

Vasishtha : célèbre *rishi*, *gourou* et ministre des rois d'Ayodhyâ.

Véda : littéralement « ce qui a été *vu* (par les sages) », science sacrée ; plus particulièrement les quatre grands recueils (Rig Véda, Sâma Véda, Yajur Véda, Atharva Véda), qui contiennent l'exposé de cette science.

Védânta : « achèvement du Véda » ; les Upanishads ; les systèmes philosophico-religieux tirés des Upanishads.

Vibhîshana : frère de Râvana, à qui il succéda sur le trône de Lankâ, après la victoire de Râma.

vichâra : discernement, analyse ; faculté de juste discernement.

vidyâ : connaissance ; principe cosmique de la connaissance se manifestant par l'Énergie divine.

Vidyâsâgar (Ishwar Chandra) : *pandit*, savant, réformateur social et philanthrope bengali (1820-1891).

vijnâna : état de conscience dans lequel le *yogin* est passé à la fois au-delà de la conscience habituelle de la multiplicité et de la conscience yoguique de l'unité.

vijnânin : celui qui est parvenu à *vijnâna*.

Vijoy : voir Goswâmî (Vijoy Krishna).

viloma : raisonnement synthétique, évolution, contraire de *anuloma*.

Vishnou : l'un des trois « visages » de la Trinité hindoue, le Divin considéré particulièrement sous son aspect de conservateur de la création. Il s'incarne en un Avatar toutes les fois que le monde est en danger. On l'approche en particulier par le *bhakti-yoga* dirigé vers Râma ou Krishna.

vishnouïte : adorateur de Vishnou sous l'une quelconque de ses formes.

viveka : discernement, discrimination d'entre le vrai et le faux, d'entre la réalité et l'apparence trompeuse.

Vrindâvan : forêt sacrée dans la région de Mathurâ, où se déroula une partie de la jeunesse de Krishna ; ville du même nom.

Yashodâ : mère adoptive de l'enfant Krishna.

yoga : fait de joindre, en particulier de joindre l'homme à Dieu ; mode de progression spirituelle ; union avec le Divin ou fusion en l'Absolu comme résultat de cette progression.

yogin : celui qui pratique un *yoga* ; celui qui est déjà parvenu à un point avancé dans le *yoga.*

Yudhishthira : l'aîné des cinq Pândava.

yuga-dharma : le *dharma* qui convient particulièrement à un *yuga* donné.

zemindar : grand propriétaire terrien.

Index alphabétique

Note. — *Cet index n'est pas destiné à remplacer la table des matières, mais à la compléter, en facilitant les recherches. C'est pourquoi l'on n'y a pas fait figurer les titres et sous-titres des chapitres, mais les mots les plus marquants des comparaisons et des paraboles les noms propres, les termes sanskrits ou bengalis et tout ce qui peut permettre de retrouver facilement une pensée déjà lue.* (Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes).

A

B

C

D

E

F

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

W, X, Y, Z

Table des matières

LIVRE QUATRE
EXPÉRIENCES DU MAITRE